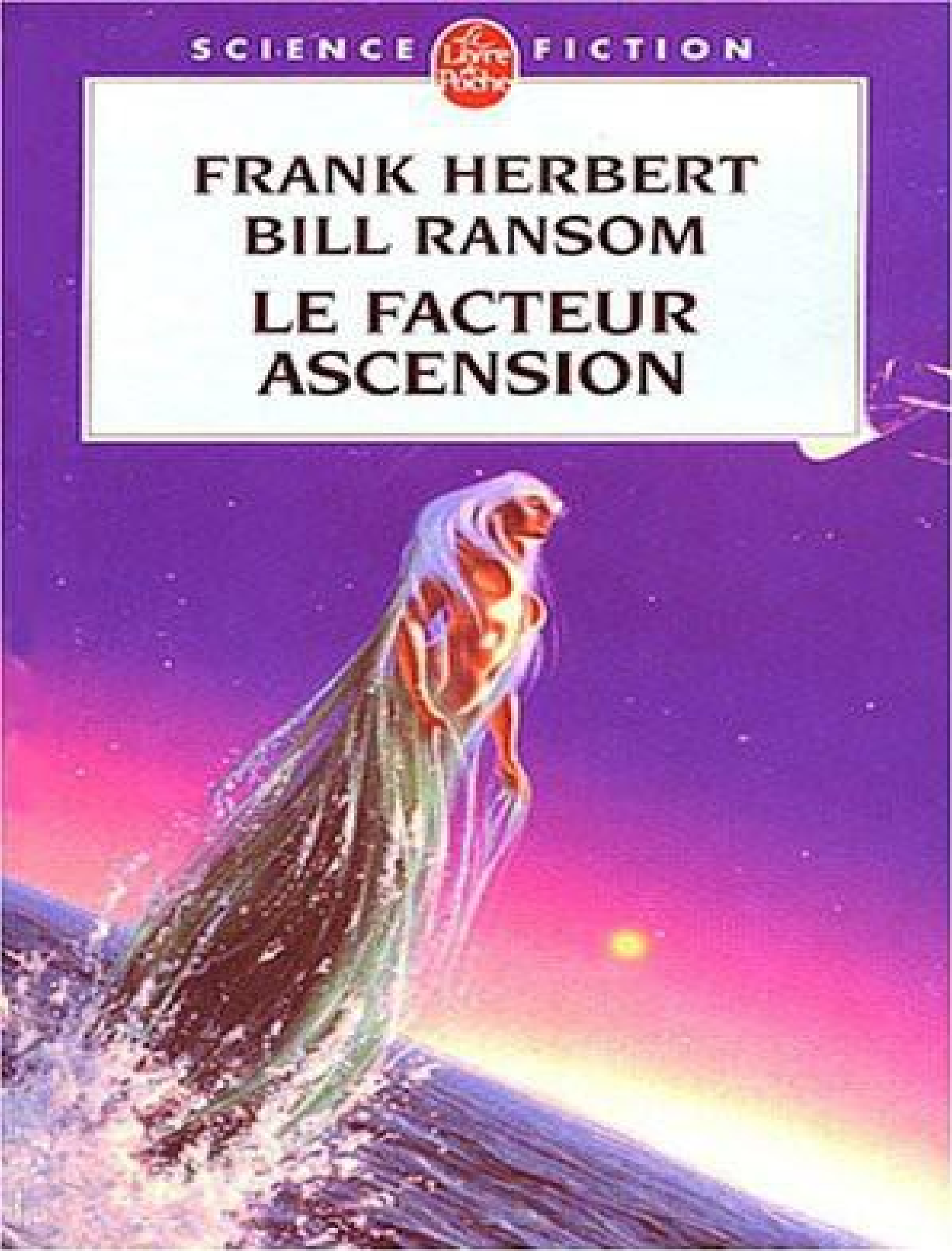
SCIENCE FICTION

# FRANK HERBERT
# BILL RANSOM
# LE FACTEUR ASCENSION



FRANK HERBERT

&

BILL RANSOM

# LE FACTEUR ASCENSION

*traduit de l'américain par Guy Abadia*

**ÉDITIONS ROBERT LAFFONT**
**PARIS**

Titre original: THE ASCENSION FACTOR

© Theresa Shackelford & Dell R. Call & Bill Ransom, 1988 Traduction française: Editions Robert Laffont, S.A., 1988

ISBN 2-221-05726-0 (édition originale:

ISBN 0-399-13224-4 G. P. Putnam's Sons, New York)

# INTRODUCTION

Lorsque Frank et moi avons commencé la série de L'Incident Jésus en 1978, nous nous sommes mis d'accord sur un principe. C'était que notre collaboration se ferait pour le plaisir de travailler ensemble et qu'à aucun moment l'histoire n'interférerait avec l'amitié. Nous avons « topé là », comme les natifs de la vallée de Puyallup ont l'habitude de le faire. Nous étions des amis de longue date et nous avions l'intention de le rester. Écrire un livre ensemble, de même qu'acheter une voiture ensemble, était un acte qui

demandait la plus grande circonspection de la part de chacun.

C'est un peu comme le mariage, ces histoires de collaboration. Ce qui s'est passé, en fait, c'est que chaque sortie d'un livre de la série a été marquée par une tragédie personnelle pour l'un d'entre nous. Cependant, nos histoires nous ont sauvés. En quinze ans, je n'ai pas eu l'occasion de rire plus fort ou plus souvent que durant les moments où je travaillais avec Frank. Le Facteur Ascension; sur lequel nous avions prévu de passer quelques bons moments ensemble, fut marqué par la plus grande tragédie de toutes. Mais le récit continue, et je suppose que c'est le lot

des écrivains.

Frank a élaboré l'intrigue et les personnages du Facteur Ascension, mais les circonstances ont fait que la tâche finale de rédaction m'est échue. Après tant d'années, il n'a pas été trop difficile de le retenir avec moi, penché par-dessus mon épaule, grommelant des commentaires farceurs tandis que je finissais d'écrire ce que nous avions entrepris. Ma plus grande crainte était de perdre ce sentiment de présence lorsque le livre serait achevé. Mais avec Frank, entre tous les bons compagnons, j'aurais dû savoir que je pouvais être tranquille.

*Bill Ransom Port Townsend, 1987*

***La vertu de clémence fleurit sans contrainte; Elle se répand comme douce pluie du ciel Sur ce bas monde. Elle est double bénédiction: Elle bénit qui la donne et qui la reçoit. Elle est la plus puissante chez les puissants…***

***William Shakespeare Le Marchand de Venise Sanctuaire de la Littérature de Vashon***

Jephtha Twain endura pendant trois jours les souffrances les plus raffinées, ce qui était le but recherché. Les hommes de main du Syndicat des Guerriers étaient des professionnels.

S’il tournait de l’œil, il leur faisait tout simplement perdre leur temps. Durant les trois jours qu’il passa entre leurs mains, il ne perdit pas connaissance une seule fois. Ils avaient su dès le début qu’ils n’arriveraient à rien avec lui. Le reste de ses souffrances était le prix qu’on lui faisait payer pour tout le temps perdu. Quand ils eurent enfin fini de le tourmenter, ils le suspendirent à un crochet à viande, comme il savait qu’ils finiraient par le faire, au bord de la falaise d’obsidienne qui bordait les Hautes Marches. Souvent, les éléments subversifs étaient ainsi exposés, à demi morts, à la vue de la colonie pour servir de leçon, bien que la teneur de cette leçon n’eût jamais été très claire.

Les trois hommes du Syndicat des Guerriers étaient venus le suspendre à la tombée du soir, comme ils étaient venus le chercher. Et Jephtha les jugeait lâches d'agir ainsi. Sa paupière gauche était moins tuméfiée que la droite. Il réussit péniblement à l'ouvrir. Un pâle soupçon d'aube entrebâillait le ciel étoile sur la joue noire de la mer. Les lumières nocturnes d'un navire transbordeur se balançaient au bord du quai noir au-dessous de lui devant la colonie. Comme les autres transbordeurs, il faisait le plein d'ouvriers qui devaient assurer la relève aux nouveaux chantiers du Projet Spationef.

Les lumières en mouvement des

transbordeurs submersibles clignotaient sur la mer dans la nuit noire sur toute la distance qui séparait la colonie de Kalaloch de la tour de lancement du Projet. Un labyrinthe de digues organiques et de jetées de rocs s'étendait de part et d'autre de Kalaloch, offrant un support aux nouvelles installations d'aquiculture de la Sirénienne de Commerce où Jephtha n'avait cependant pas trouvé d'embauche lorsque son matériel de pêche lui avait été confisqué et son permis révoqué. Son associé avait eu le tort de garder deux ou trois poissons pour lui au lieu de les faire enregistrer côté port. La « nouvelle économie » du Directeur interdisait cette pratique, et

ses hommes de main avaient fait des deux malheureux un exemple.

Sous le ciel naissant du matin, Jephtha se sentit devenir plus léger, puis peu à peu séparé de son corps. Il effeuilla la douleur qui enrobait sa chair meurtrie comme une vieille peau desséchée et contempla, du haut d'un rocher situé à quelques mètres de là, le spectacle lamentable de sa carcasse affaissée. Sous ces latitudes très méridionales, les journées de Pandore ne duraient pas loin de quatorze heures. Il se demanda combien de respirations il y avait encore dans ce polochon de côtes cassées et de chairs tuméfiées qu'il voyait devant lui.

Marika, pensa-t-il. Ma chère Marika et nos trois moutards. Le Syndicat des Guerriers a dit qu'il les aurait aussi.

Ils croyaient peut-être qu'elle aurait quelque chose à leur avouer. Ils proclameraient partout que cette femme et leurs trois petits étaient des créatures dangereuses et subversives. Ils commenceraient par s'occuper des enfants pour la faire parler; mais elle ne dirait rien, car elle ne savait rien. Jephtha referma à grand-peine son seul

œil intact pour cacher son sang et sa honte.

Les brigades « spéciales » du Syndicat des Guerriers du Directeur avaient transpercé la poitrine de Jephtha, dans plusieurs sens, avec des crochets à makis, de gros harpons en acier munis de têtes à l'incurvation cruelle de la largeur de son pouce, qui capturaient les premières lueurs de l'aube comme une armure pour jeter des reflets sur sa poitrine. Les barbelures d'acier et les ferrures pendaient autour de lui jusqu'à ses genoux comme un kilt. Les reflets des crochets et l'odeur du sang allaient bientôt attirer le capucin qui l'achèverait.

Jephtha avait capturé des milliers de makis avec des crochets semblables à celui-ci. Il avait fixé des dizaines de milliers de ces ganions à des centaines de lignes de traîne. La plupart étaient à présent défaits et s'entrechoquaient à chacun des mouvements que la brise légère du matin imprimait à son corps. Tout son poids était suspendu à deux douzaines d'entre eux, dont une moitié perçaient la peau de son torse tandis que les autres étaient plantés dans son dos. Il se disait que cela devait avoir une signification, mais ils ne lui avaient pas expliqué laquelle. Ils lui avaient appris, cependant, ce qu'il cherchait à savoir depuis des années.

Les Enfants de l'Ombre existent! Il se répéta cela dans sa tête à plusieurs reprises. Les Enfants de l'Ombre existent réellement!

Tout le monde avait entendu parler de ces Enfants de l'Ombre, mais personne à sa connaissance n'en avait jamais rencontré un seul. Cependant, ces derniers mois, de mystérieuses émissions avaient été diffusées sur les canaux holo, la télé ou la radio, signées: « La Voix de l'Ombre ». Tout le monde disait qu'elles étaient l'œuvre de ces mêmes Enfants de l'Ombre. Et la rumeur se propageait, dans tous les villages, qu'ils se battaient pour déposer le

Directeur, Raja Flatterie, et couper les jarrets à ses sbires. Les Nouvelles du Soir donnaient quotidiennement des informations sur leurs activités: détournements de matériel, vols de vivres, sabotages. Tout ce qui arrivait d'impopulaire ou de nuisible à la cause du Directeur était attribué aux Enfants de l'Ombre, y compris les catastrophes naturelles. La Voix de l'Ombre, qui utilisait un espace hertzien piraté et des moyens techniques complexes, informait le public sur les agissements du Directeur.

Jephtha avait frappé discrètement à plus d'une porte pour essayer de contacter les Enfants de l'Ombre. Mais

il n'avait jamais eu le moindre écho en retour. La Voix de l'Ombre lui avait donné par contre assez d'encouragements pour qu'il se décide à agir tout seul. Et il se rendait compte, à présent, que c'était exactement ce que recherchaient les Enfants de l'Ombre.

Il avait voulu s'attaquer directement à la source, la centrale électrique située entre le domaine privé du Directeur et la colonie ouvrière qui s'étalait un peu plus loin, Kalaloch.

La centrale choisie par Jephtha faisait partie d'un complexe industriel qui fournissait de l'hydrogène, de l'oxygène et de l'électricité à tous les sous-traitants du programme spatial de

Flatterie. La faire sauter revenait à paralyser pour un bon bout de temps le précieux Projet Spationef du Directeur et son usine orbitale. Les pauvres de la colonie avaient l'habitude de se passer de tout cela, raisonnait Jephtha. Des milliers d'entre eux n'avaient même pas l'électricité. Ce seraient Flatterie et son Projet qui souffriraient le plus. Mais il aurait dû se douter que les services de sécurité du Directeur y avaient pensé eux aussi.

Les interrogatoires s'étaient déroulés de manière classique, comme dans la plupart des cas. Ils l'avaient capturé facilement et l'avaient forcé à porter une cagoule, tout nu, trois jours

durant, pendant qu'ils le torturaient inutilement. À présent, toute une série de barbelures d'acier cliquetaient contre les crochets chaque fois qu'il bougeait un de ses muscles. Ses blessures, pour la plupart, avaient cessé de saigner. Cela ne faisait qu'inciter les mouches à le piquer encore plus fort. Deux platelles venimeuses grimpaient le long de sa jambe gauche, battant des ailes en une sorte de danse rituelle. Elles ne l'avaient pas encore mordu.

Les capucins, priait-il. S'il faut en finir, que ce soit des capucins, et vite.

C’était pour cela qu’ils l’avaient suspendu ici. Pour qu’il serve d’appât aux capucins. Le premier capucin vif qui le trouverait frapperait à la vitesse de l’éclair, comme d’habitude, mais il se prendrait aux crochets à makis et ne pourrait plus se dépêtrer. Sa peau rapporterait une jolie somme au marché du village. C’était une source de profit et d’amusement pour les gardes, qui avaient parlé devant lui de partager ce qu’ils retireraient de la vente. Jephtha ne tenait pas à être grignoté vivant. Un capucin l’achèverait tout de suite. La soif lui asséchait tellement la bouche que ses lèvres se fendaient chaque fois qu’il toussait.

Au cours du déclin précipité de sa vie, Jephtha n'avait osé souhaiter que deux choses: se faire enrôler parmi les Enfants de l'Ombre et apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, la divine Crista Galli. Il avait fait son possible en ce qui concernait les Enfants de l'Ombre. Et ici, enchaîné aux rochers qui surplombaient la résidence du Directeur, il observait les mouvements de l'immense demeure à travers la vision faiblissante de son bon œil.

L'une de ces silhouettes pourrait être elle, se disait-il. Il se sentait la tête légère et il gonflait sa poitrine pour moins sentir les crochets en songeant: Si

j'étais un Enfant de l'Ombre, je m'arrangerais pour la sortir d'ici.

Crista Galli était la pureté sacrée, une jeune femme née mystérieusement dans les profondeurs du varech sauvage quelque vingt-quatre ans auparavant. Lorsque les sbires de Flatterie avaient « nettoyé » un banc de varech incontrôlé, il y avait cinq ans de cela, Crista Galli était remontée à la surface au milieu des débris. Par quel mystère le varech avait pu la faire grandir sous l'eau et la rendre ainsi à l'humanité à laquelle elle appartenait, nul ne l'avait jamais su et c'était l'une des choses que Jephtha et sa

famille acceptaient simplement sous le nom de « miracle ».

La rumeur populaire disait que Crista Galli détenait la clé du seul espoir de salut de Pandore. Elle disait aussi que Crista Galli donnerait à manger aux affamés, guérirait les infirmes et réconforterait les mourants. Mais le Directeur, qui était en même temps Psychiatre-aumônier, la tenait enfermée.

— Elle a besoin de protection, disait Flatterie. Elle a grandi avec le varech et elle a besoin d'apprendre à être humaine.

Quelle ironie! C'était Flatterie qui

prétendait assumer la tâche de lui apprendre à devenir humaine! Mais Jephtha savait à présent, avec toute la lucidité qui transcendait sa douleur, qu'elle était prisonnière du Directeur de même que tous les Pandoriens étaient ses esclaves. Jusqu'à cet instant, où il se trouvait suspendu au pied des Hautes Marches, les chaînes de Jephtha étaient demeurées invisibles: c'étaient les chaînes de la faim, les chaînes de l'endoctrinement et celles de la peur, qui grinçaient dans sa tête comme des dents glacées.

Il pria pour que les hommes de la sécurité ne trouvent pas Marika et les moutards. La colonie avait pris de

l’extension, les gens pouvaient s’y cacher parmi les gens comme un poisson au milieu des poissons.

Il y a peut-être une chance…

Il secoua la tête, faisant s’entrechoquer les terribles ferrures. Il ne sentait plus rien à l’exception de la brise froide apportée par la marée du matin, chargée des effluves iodés du varech en décomposition sur la grève.

Là! À cette fenêtre, tout en haut du bâtiment central!

La vision fugace avait déjà disparu, mais le cœur de Jephtha avait bondi dans sa poitrine. Son bon œil n'accommodait plus et les ténèbres s'épaississaient autour de lui, mais il était certain que la silhouette entrevue était celle de la pâle Crista Galli.

Elle ne peut pas être au courant de la véritable situation, se disait-il. Si elle savait quel monstre est Raja Flatterie, et si elle en avait le pouvoir, elle le

détruirait aussitôt. Si elle savait seulement, elle nous sauverait tous.

Ses pensées se tournèrent de nouveau vers Marika et les moutards. Ce n'étaient pas tant de véritables pensées que des bribes de rêve. Il se vit avec les enfants, les tenant par la main, en train de traverser au soleil un champ isolé sur la côte. Il n'y avait qu'un seul astre du jour dans le ciel et sa lumière, quoique vive, ne brûlait pas. Il n'y avait pas d'insectes malfaisants. Leurs pieds nus rebondissaient sur un doux parterre fait de milliers de fleurs d'espèces différentes…

Le cri aigu d'un capucin, quelque part au-dessous de lui, le sortit brutalement de son rêve. Il savait qu'il n'existait pas, sur Pandore, de champ sans insectes malfaisants, où l'on aurait pu marcher pieds nus sur des fleurs. Il savait que les gardes de la sécurité de Vashon étaient réputés pour leur opiniâtreté, leur efficacité, leur cruauté. Ils avaient décidé de capturer sa femme et ses enfants et ils finiraient par les retrouver. Son dernier espoir était que le capucin en finisse avec lui avant qu'ils ne suspendent à ses côtés ce qu'il resterait de Marika.

Une nouvelle fois, nous avons laissé un Psychiatre-aumônier massacrer des dizaines de milliers d'entre nous, Iliens et Siréniens mêlés. Ce nouveau Psyo, Raja Flatterie, se fait appeler « Le Directeur », mais il ne perd rien pour attendre. Nous avons baisé l'anneau et tendu nos gorges pour la dernière fois.

Extrait du premier bulletin diffusé par la Voix de l'Ombre le 5 bunratti 493

À travers le simple panneau de verre au plasma, la première lueur de l'aube caressait l'oreiller blanc de ses

doigts roses et auréolait de tons gris le mobilier simple mais riche en couleurs de la cabine. Bien que solidement implantée sur la terre ferme d'un continent, cette cabine reflétait les traditions d'une culture qui flottait librement sur les océans de Pandore depuis près de cinq siècles.

Ces Iliens, les biomagiciens de Pandore, faisaient tout pousser sur leur sol. Leurs assiettes et leurs bols, leurs fameux canisièges, leurs matériaux d'isolation, leurs liants organiques, leurs carpettes, leurs étagères et jusqu'aux îles elles-mêmes. Cette cabine était entièrement meublée en organiques et tombait sous le coup de l'ancienne loi,

qui garantissait à son propriétaire un lot de jetons de ravitaillement qu'il n'était pas difficile de convertir en points-rations. Avec ces points-rations au marché noir, le Directeur payait à bon compte l'assimilation de la culture îlienne qui s'était fracassée sur les récifs le jour où il avait décidé de prendre tapageusement possession de la mer.

À mesure que l'aube prenait la consistance du matin, la tapisserie de mains jointes qui décorait la petite cabine s'illuminait. Des poissons bleus et rouges passaient devant la bordure, leurs nageoires délicates s'entrelaçant avec les larges thalles verts du varech.

Nageoires orangées et thalles bleus s'unissaient à la base de la tapisserie pour former un Oracle stylisé. Le point serré du motif récurrent et ses couleurs tranchantes ondulaient avec la progression de l'aube. Au-dessous de la tapisserie, sur le lit, la poitrine d'une dormeuse se soulevait et s'abaissait sur un rythme paisible.

La nuit et ses ombres mouvementées se retirèrent peu à peu de la paroi de verre au plasma qui dominait le lit. Les Iliens avaient toujours prisé la lumière et, quand ils construisaient leurs îles, s'efforçaient de la faire pénétrer partout où ils le pouvaient. Ils avaient persisté dans cette habitude même quand

ils avaient dû s'échouer sur le sol ferme. Dans leurs demeures sous-marines, les

Siréniens accrochaient aux murs des images de ce que ces murs leur cachaient. Les Iliens, pour leur part, préféraient la lumière, la brise et les senteurs de la vie. La cabine était petite et Spartiate, mais riche en lumière.

C'était une cabine légale, régulièrement inspectée, qui faisait partie de l'arrière-boutique d'un commerçant régulièrement établi. Elle était située au-dessus de la rue, à l'étage

de la nouvelle taverne « La Coupe des As », dans le port de Kalaloch. Sous sa fenêtre, suspendue à une barre d'acier, se balançait une énorme coupe blanche.

Presque au même rythme que le souffle de la dormeuse, le slurp-slurp des vagues caressait le mur en contrebas. Les bruits de sa respiration se figeaient de temps à autre puis reprenaient à l'unisson du froissement d'ailes d'un couac ou du carillon des ferrures de voiles plaquées par le vent sur les mâts.

L'aube avait éclairci suffisamment la pièce pour que l'on pût voir une silhouette assise à côté du lit, dans une posture d'immobilité attentive. Cette

immobilité n'était brisée que par le mouvement occasionnel du bol aux lèvres puis aux genoux. La silhouette était assise le dos au mur, à côté du plaz, et faisait face à la porte ovale. L'aube faisait luire les motifs incrustés d'un bol îlien en bois dur et en nacre, minutieusement ouvragé. La main qui tenait ce bol était masculine, ni fine ni calleuse.

La silhouette se pencha en avant, notant l'intensité du sommeil étrange de cette dormeuse aux yeux ouverts. L'intensification de la lumière sur la paroi transparente de la cabine avait pour effet de durcir les ombres à l'intérieur et de rendre leur progression

plus inexorable.

Le veilleur, Ben Ozette, remonta la couverture sur les épaules nues de la dormeuse pour la préserver de l'humidité du matin. Les pupilles de ses yeux verts étaient demeurées ouvertes malgré l'avance de l'aube. Il lui abaissa les paupières du pouce. Cela ne sembla faire pour elle aucune différence. Le frisson qui le parcourut malgré lui n'avait aucun rapport avec la froideur du matin.

Elle offrait une image de blanc. Ses cheveux étaient blancs, ses cils et ses sourcils étaient blancs, de même que sa peau de porcelaine. Sa chevelure désordonnée entourait son visage et

tombait sur ses épaules, formant un cadre parfait pour ses yeux d'un vert brillant. La main de Ben Ozette se posa sur l'oreiller, puis il la retira.

À la lumière, ses pommettes osseuses se détachaient ainsi que son nez aquilin et ses arcades sourcilières profondes qui révélaient ses origines sirénniennes. Durant les années où il avait exercé le métier de journaliste pour l'holovision, il avait joui de la célébrité d'un homme dont le visage est aussi familier, à travers toute une planète, que celui d'un frère ou d'un mari. Les auditeurs du monde entier reconnaissaient instantanément sa voix. Mais sur la Voix de l'Ombre, il était

devenu rédacteur et maître opérateur, laissant à Rico le soin d'affronter les feux de la rampe, sous un déguisement, bien sûr. Mais à présent, leurs familles, leurs amis et leurs coauteurs allaient sentir le sec impact du courroux de Flatterie.

Ils n'avaient pas vraiment eu le temps de se préparer. Durant leurs interviews hebdomadaires, ils avaient tous les deux remarqué avec quel soin tout le monde, y compris les gardes des services de sécurité intérieure, se tenait à distance des microphones pendant qu'ils enregistraient. La fois suivante, ils avaient enregistré à l'extérieur, avec verve. Et la veille au soir, ils avaient

simplement filé sans demander leur reste. Rico s'était occupé de tout. La perspective d'être maintenant traqué par les tueurs de Flatterie lui desséchait quelque peu la gorge. Il but une nouvelle gorgée d'eau.

C'est peut-être vrai, ce que l'on raconte. Elle n'est peut-être qu'une créature artificielle. Elle est d'une beauté trop parfaite pour être un accident.

Si les mémos du Directeur disaient vrai, elle était bel et bien un être

artificiel, une créature fabriquée par le varech, issue de quelque chose qui n'était pas humain. Quand la mer l'avait rejetée, le médecin qui l'avait examinée l'avait décrite comme « … une sorte d'albinos aux yeux verts, de sexe féminin, d'une vingtaine d'années, présentant des troubles respiratoires consécutifs à l'ingestion d'une certaine quantité d'eau de mer. État d'agitation extrême; excellente mémoire des faits récents; très mauvaise mémoire, peut-être amnésie totale, concernant les faits lointains… ».

Cinq années s'étaient écoulées depuis que la mer l'avait déposée sur la grève et dans les médias. Et durant ces

cinq années, Flatterie n'avait permis à personne de l'approcher, à l'exception du personnel de son labo de recherche. C'était la curiosité qui avait poussé Ben à demander à faire le reportage, mais il s'était trouvé pris dans un engrenage. Il avait vite appris à haïr le Directeur de toute son âme et, tandis qu'il contemplait le sommeil paisible de Crista, il ne pouvait pas dire qu'il regrettait quoi que ce fût.

Il devait bien l'admettre, il savait depuis le début que ce n'était qu'une question de temps. Il avait combattu Flatterie et son holovision trop longtemps et trop ouvertement.

Un récent bulletin de la Voix de

l'Ombre avait accusé l'holovision d'être un agent de désinformation soumis à Flatterie, un instrument de propagande qui ne retrouverait sa crédibilité que lorsqu'il passerait aux mains des travailleurs. Et Ben avait dirigé les mêmes attaques, la veille, contre l'assistant à la production.

Ben s'était laissé prendre, au début, par tous les petits trucs de propagande que les spécialistes de Flatterie avaient concoctés. Avec Rico, ils avaient fini par acheter ou fabriquer leurs propres caméras et unités laser afin de réduire le pouvoir d'intimidation de la compagnie et les pressions exercées par Flatterie. Ils se retrouvaient chacun, à présent,

avec un emploi à plein temps, bénévole, de pirate des ondes au service de la Voix de l'Ombre.

Mais traqués par la sécurité.

Ben Ozette se carra en arrière dans le vieux canisiège, laissant la dormeuse en paix. De tous les fléaux de Pandore, cette créature pouvait être le plus mortel. On disait que des gens avaient péri rien qu'en la touchant, et ce n'était pas une simple rumeur issue de l'usine de propagande du Directeur. Ben avait pourtant osé la toucher et il vivait

toujours. On disait aussi qu'elle était très, très intelligente.

Il murmura son nom à voix basse.

— Crista Galli.

La respiration de la dormeuse marqua un temps d'arrêt; elle renifla une fois, deux fois, et reprit son rythme normal.

Crista Galli ouvrit imperceptiblement ses yeux verts et les tourna vers le soleil, sans se réveiller.

Irréelle.

La dernière passion de Ben, celle qui avait duré le plus longtemps, avait les yeux marron. Elle avait été son seul amour, en vérité. C'était Béatriz, dont les prunelles couleur de café au lait lui semblaient briller à présent dans les ombres de cette cabine. Oui, Béatriz. Ils étaient restés bons amis et elle allait sans doute prendre cela très mal. Le cœur de Ben manquait un battement chaque fois que leurs chemins se croisaient, et c'était souvent le cas dans les studios de l'holovision.

Béatriz avait fait une série sur le programme spatial de Flatterie. Elle

était restée absente plusieurs semaines d'affilée. Ben avait réalisé pour son compte quelques docudrames sur les survivants d'une secousse sismique, les camps de réfugiés îliens et aussi une série sous-marine sur le varech. Son tout dernier projet était sur Crista Galli et sa vie depuis qu'elle avait été arrachée au varech.

Flatterie avait donné son accord pour faire cette série et Ben avait accepté de limiter le sujet au sauvetage et à la période de réadaptation qui avait suivi. Ce projet lui avait permis d'avoir ses entrées dans le Saint des Saints de Raja Flatterie tout en l'éloignant un peu plus de Béatriz. Le téléphone arabe de

l'holovision disait qu'elle fréquentait, depuis quelque temps, le commandant de l'Orbiteur, Nano Macintosh. De par son propre choix, Béatriz et Ben étaient maintenant séparés depuis près d'un an. Il savait qu'elle finirait un jour par trouver quelqu'un d'autre. Et maintenant que c'était arrivé, il décida qu'il valait mieux en prendre son parti.

Béatriz Tatoosh était la plus étonnante des journalistes de l'holovision, et l'une des plus coriaces. Comme Ben, elle assurait des reportages en direct pour les Nouvelles du Soir de l'holovision. Elle s'occupait aussi d'une émission hebdomadaire sur le « Projet Spationef » du Directeur, un programme

qui alimentait toutes sortes de controverses de nature économique ou religieuse. Béatriz défendait le Projet, Ben n'avait cessé de le critiquer. Il se félicitait aujourd'hui de l'avoir tenue à l'écart de ses plans concernant la Voix de l'Ombre. Au moins, elle n'avait pas eu à prendre la fuite.

Ces yeux bruns…

Ben Ozette se reprit et se redressa sur son siège, chassant la vision de Béatriz Tatoosh. Les grands yeux et le sourire épanoui se fondirent dans le

lever du soleil.

La dormeuse, Crista Galli, avait fait battre son cœur d'une étrange manière la première fois qu'il l'avait vue. Malgré sa jeunesse, elle avait des connaissances encyclopédiques surpassant toutes les personnes qu'il avait jamais eu l'occasion de connaître. Les faits étaient son domaine. Mais sur sa propre vie, la vingtaine d'années qu'elle avait passées dans les profondeurs, elle ne semblait savoir pratiquement rien. L'accord établi entre Ben et Flatterie interdisait qu'il explore cette question tant qu'il était à l'intérieur du Périmètre.

Elle faisait des rêves précieux;

aussi, il la laissait rêver. Il lui poserait des questions sur ses rêves quand elle s'éveillerait, prendrait des notes et établirait des plans avec elle.

Cela, c'était déjà un rêve en soi, se disait-il, car il y avait déjà des plans d'établis, et il les suivrait dès qu'on lui dirait en quoi ils consistaient.

Aujourd'hui, pour la première fois, elle allait avoir une idée de ce que le peuple avait fait du mythe de Crista Galli, la créature sacrée qu'on avait trop longtemps tenue écartée de lui. Elle ne pouvait pas savoir, coupée des humains comme elle l'avait été durant la totalité de ses vingt-quatre années d'existence,

ce que signifiait pour elle le fait d'avoir été hissée par le peuple au statut de divinité. Il espérait seulement que lorsque le moment fatidique arriverait, elle saurait se montrer une divinité miséricordieuse.

Quelqu'un entra dans le bâtiment au rez-de-chaussée, et il tendit l'oreille. Il posa son bol et porta machinalement la main à la poche de son blouson où la masse familière de son enregistreur avait été remplacée par celle du vieux laztube de Rico. Il entendit l'eau qui coulait et le grincement d'un broyeur. Une riche odeur de café parvint bientôt jusqu'à lui et il sentit son estomac gargouiller. Il reprit son bol et but une

nouvelle gorgée d'eau. Puis il se détendit partiellement.

Ses réminiscences étaient en train de pâlir avec l'aube. La lumière, cependant, ne faisait rien pour réduire sa nervosité. Les choses devenaient incontrôlables dans le monde, et cela le mettait mal à l'aise depuis des années. Il avait maintenant une chance de changer cette situation et il n'allait pas la laisser échapper.

La poigne totalitaire de Flatterie était une réalité que Béatriz avait refusé de voir. Ses rêves se situaient parmi les étoiles, et elle était prête à croire à n'importe quoi si on lui promettait de l'emmener là-bas. Les rêves de Ben, par

contre, se situaient à ses pieds. Il croyait fermement que les Pandoriens pourraient faire de leur planète le meilleur des mondes si seulement le Directeur en était écarté. Mais maintenant que les événements devenaient à leur tour incontrôlables dans sa vie privée, Ben commençait, pour la première fois, à avoir un peu peur.

Il était heureux que le jour se lève. Les réminiscences lui venaient dans l'obscurité, mais il avait toujours pensé que ses idées étaient plus claires le jour. La fortune et l'avenir de millions d'êtres dormaient dans cette cabine. Crista pouvait être ou la déesse salvatrice de l'humanité ou son ange exterminateur.

Ou bien encore aucun des deux.

La Voix de l'Ombre pouvait faire en sorte de lui donner les meilleures chances d'être sa déesse salvatrice. Ben Ozette et Crista Galli se trouvaient au cœur du tourbillon où se mêlaient les deux conflits qui divisaient Pandore: la poigne de Flatterie sur leur gorge, d'une part, et le statu quo Avata-humanité, d'autre part, qui empêchait les doigts de se refermer.

Crista Galli était née au sein de

l'Avata, du varech. Elle représentait un réel mélange Avata-humanité, réputé être le seul survivant d'une longue lignée de poètes, prophètes et manipulations génétiques.

Son éducation s'était faite au contact des banques mémorielles génétiques du varech, humaines ou autres. Elle savait sans qu'on lui eût rien appris. Son esprit avait été nourri, durant près de vingt ans, d'échos représentant ce que l'humanité avait de meilleur et de pire. Mais ce n'étaient pas les seuls échos.

Les autres, les pensées émanant de l'Avata à proprement parler, étaient les échos que le Directeur craignait.

« Le varech nous l'envoie pour nous espionner, avait-il dit un jour à quelqu'un. Il est impossible de savoir ce qu'il a fait à son subconscient. »

Crista Galli représentait l'un des grands mystères de la génétique. Les religieux voyaient en elle un miracle incarné.

« C'est moi seule qui me suis faite ce que je suis, avait-elle dit à Ben dès leur premier entretien. Comme nous tous. »

Ou bien encore, comme elle l'avait dit dans leur tout dernier entretien: « Au buffet de l'A.D.N., j'ai fait les choix

qu'il fallait. »

Les craintes de Flatterie avaient fait qu'il l'avait gardée enfermée, « pour sa propre sécurité », durant ces cinq dernières années, alors que le peuple clamait sur toute la planète son désir de la voir. C'étaient les forces de sécurité de Vashon qui avaient reçu du Directeur mission d'assurer cette protection. Et c'étaient ces mêmes forces de sécurité qui traquaient Ben en ce moment.

Elle est peut-être un monstre, se disait-il. Une sorte de bombe à retardement réglée par l'Avata pour exploser… à quel moment? Et pourquoi?

Cette énorme masse de varech que certains appelaient « Avata » et d'autres « l'Avata » dirigeait les courants marins et, par conséquent, la navigation sur toute la planète. Elle calmait les perturbations provoquées par le système solaire binaire de Pandore, rendant ainsi possible l'existence des continents et de la planète elle-même. Comme beaucoup d'autres, Ben était persuadé que l'Avata était une entité pensante.

Crista Galli changea de position, s'enfonça un peu plus sous la couverture et reprit sa respiration paisible. Ben se disait qu'en la tuant maintenant, dans son

sommeil, il sauverait peut-être le monde et lui-même. Il avait déjà entendu cet argument dans la bouche des extrémistes déchaînés de la droite, ceux qui avaient l'habitude de travailler avec Flatterie.

Ils ont peut-être raison.

Mais Ben Ozette avait plutôt la conviction, à présent, que Crista Galli pouvait sauver le monde aussi bien à l'usage des humains que de l'Avata; et pour cette raison, il avait fait le vœu de veiller sur son moindre souffle. Pour cette raison, et aussi pour les frissons

d‘amour qu’il sentait renaître dans les anciens brancards.

Spider Nervi et ses tueurs étaient maintenant à leurs trousses. Ben avait séduit Crista pour l’arracher à la courte laisse du Directeur, mais Crista avait fait le reste. Avec l’aide de Rico. Ben savait très bien que la laisse se transformerait en fouet et en nœud coulant pour lui, et sans doute pour elle, la prochaine fois. Il avait intérêt à faire en sorte qu’il n’y ait pas de prochaine fois. Flatterie avait laissé entendre clairement qu’il n’existait pour lui rien au monde de plus dangereusement mortel ni de plus précieux que Crista Galli. Il y avait peu de chances que l’homme qui

avait eu l'audace de s'enfuir avec elle fût épargné.

Ben avait à présent quarante ans. À quinze ans, il s'était trouvé plongé en pleine violence historique avec la catastrophe de l'île de Guemes. Ce jour-là, des milliers de personnes avaient trouvé la mort, brutalement déchiquetées, brûlées, noyées à la suite de l'attaque d'un submersible Sirénien, un élagueur de varech qui était remonté des profondeurs, en lacérant tout sur son passage, pour faire irruption en plein centre de la vieille île artificielle. Ben se trouvait côté bordure quand le choc soudain l'avait précipité dans les flots chargés d'écume rose.

Les années qui avaient passé et les horreurs auxquelles il avait assisté lui donnaient une sorte de sixième sens, un instinct du danger qui lui faisait trouver très vite la porte de sortie la plus proche. Mais ce sixième sens n'opérait que dans la mesure où il était capable de se maintenir en vie, et il se souvenait de l'empressement avec lequel il avait jeté tout instinct par-dessus bord quand il était tombé amoureux de Béatriz. Il n'avait pas pensé que la chose pourrait se reproduire jusqu'au jour où il avait connu Crista Galli, dont la rencontre avait été à moitié motivée par le vague espoir qu'il entretenait d'apercevoir Béatriz quelque part à l'intérieur de la résidence privée de Flatterie. Crista lui

avait chuchoté, ce jour-là: « Aide-moi », et tandis qu'il sombrait sans retour dans l'océan de ses yeux verts il avait simplement répondu: « Oui. »

Dans sa tête dort la Grande Sagesse, se disait Ben. Si elle peut lui ouvrir la porte sans se détruire elle-même, elle nous viendra en aide à tous.

Même si ce n'était pas vrai, Ben savait que Flatterie en était convaincu et c'était amplement suffisant pour lui.

Elle changea de nouveau de

position, toujours endormie, et tourna son visage vers la lumière naissante.

L'éloigner de la lumière, se dit-il. L'éloigner du varech, l'éloigner de la mer. Et, surtout, ne jamais la toucher. Dans sa poche arrière, il avait des instructions détaillées sur la procédure à suivre au cas où il aurait effleuré accidentellement sa peau nue.

Je serais curieux de savoir ce qu'ils penseraient, au Quartier central, s'ils savaient que je l'ai embrassée.

Il eut un petit gloussement de rire en songeant, avec émerveillement, au pouvoir que représentait la créature qui dormait dans ce lit, dans la même pièce que lui.

Le Directeur avait veillé, dans le passé, à ce qu'aucune interview de Crista Galli ne fût jamais diffusée sur les ondes. Récemment, sous la pression de Flatterie, l'holovision avait réussi à convaincre Béatriz d'ajouter une heure hebdomadaire à son émission à la gloire du Projet Spationef du Directeur.

Béatriz est aveugle, se disait Ben. Elle est si attirée par son idée

d'explorer le vide spatial qu'elle persiste à ignorer le prix que Flatterie nous fait payer pour cela.

La peur qu'inspirait à Flatterie la relation entre Crista et le varech l'avait conduit à la séquestrer « pour assurer sa propre protection, pour mieux l'étudier, pour la sécurité de l'humanité tout entière ». Malgré ses visites hebdomadaires dans la résidence privée de Flatterie, Béatriz n'avait jamais manifesté d'intérêt pour Crista Galli. Elle était intervenue en sa faveur, cependant, quand Ben avait demandé à réaliser ces interviews.

Peut-être qu'elle espérait me voir un peu plus, elle aussi.

Béatriz était mariée à sa carrière, tout comme Ben; et une carrière, quelque nébuleux que fût le concept, constituait un rival avec qui il était difficile de lutter. Ben n'avait jamais pu comprendre comment Béatriz avait pu laisser ces interviews de Crista Galli lui filer entre les doigts. Mais aujourd'hui, il était heureux que les choses se fussent passées ainsi.

*Le feu couve dans une âme plus sûrement que sous la cendre.*

*Gaston Bachelard La Psychanalyse du feu*

Kalan fut réveillé, dans son abri douillet entre les larges seins de sa mère, par des jurons sonores et une bousculade quelques mètres plus bas au milieu de la File. Le carillon au-dessus de sa tête sonna cinq coups, cinq comme le nombre de ses doigts et celui de ses années. Il ne tourna pas la tête dans la direction de la bousculade, parce que sa mère lui avait appris que cela portait

malheur de regarder des gens sur qui le malheur arrivait. Deux surveillants de la File venaient d'apparaître avec leurs matraques. Il y eut de nouveau une série de bruits mous et écœurants, puis la matinée retrouva son calme.

Il restait bien au chaud sous le voile qui abritait sa mère et lui comme il les avait abrités le jour précédent. Au carillon de cinq heures, cela faisait exactement dix-sept heures qu'ils se trouvaient dans la File. Sa mère l'avait prévenu que ce serait très long. La veille à midi, Kalan avait hâte d'arriver enfin à l'intérieur du magasin d'alimentation; mais après tout ce qu'il avait vu dans la File, il n'avait plus qu'une envie, c'était

de rentrer à la maison.

Ils avaient dormi, ces dernières heures, devant les grilles mêmes du magasin. Il entendait maintenant les bruits des pas de l'autre côté des grilles et le cliquetis des chaînes que l'on défaisait.

Sa mère épousseta leurs vêtements et rassembla tous leurs récipients. Il portait déjà le sac à dos qu'elle lui avait fait. Il ne l'avait pas quitté depuis qu'ils s'étaient débarrassés de leurs vieilles affaires. Kalan voulait être prêt quand elle achèterait le riz, parce que c'était son travail de rapporter le riz à la maison. Ils étaient arrivés devant les portes de l'entrepôt à minuit, juste à

temps pour se les voir fermer au nez. Sa mère l'avait aidé à déchiffrer la pancarte: « Fermé pour cause de nettoyage et inventaire de 0 h à 5 h. » Il aurait voulu commencer tout de suite à porter le riz pour être à la maison plus tôt, mais sa mère l'avait tiré par un pan de chemise en lui disant:

— Ils ne sont pas encore prêts. Tu ne réussirais qu'à te faire battre et nous perdrions notre place.

Une vieille femme, juste derrière Kalan, fit claquer sa langue et prit une longue inspiration sifflante.

— Regardez-moi ça, chuchota-t-elle.

Elle pointa un long doigt osseux dans la direction d'un homme qui descendait la rue en courant. Il était jeune et de courte taille. Il regardait les quais derrière lui plus souvent qu'il ne regardait devant lui et trébuchait sans cesse. Tout en courant, il se bouchait les oreilles des deux mains et rentrait les épaules comme s'il avait peur que ceux qui étaient dans la File ne lui sautent dessus. Au moment où deux gardes de la sécurité traversaient la rue à sa rencontre, il détala comme un lapin en poussant, hors d'haleine, de petits cris effrayés. Il voulait dire quelque chose, mais Kalan ne comprit pas quoi.

— Un dingue du jusant, reprit la

vieille. Une de ces îles familiales a encore dû s'échouer. Ce n'est pas facile pour eux, en ce moment.

Elle haussa d'un ton sa voix grêle pour ajouter d'une manière sentencieuse:

— L'insondable courroux de Nef s'abattra un jour sur cet infidèle de Flatterie…

— Silence! aboya l'un des gardes, et l'anathème se termina en un grommellement inaudible.

Suivit alors, le long de la File, une discussion à voix basse sur les difficultés d'adaptation, le genre de propos que Kalan avait entendu

échanger autour du feu depuis qu'ils s'étaient établis ici après avoir quitté la mer. Il ne se souvenait pas du tout de l'époque de la mer, mais sa maman lui avait raconté de nombreuses histoires où elle lui décrivait la beauté de leur petite île et où elle nommait toutes les générations qui avaient vogué avec les courants avant la naissance de Kalan.

La File s'anima, s'étira et fit passer le mot vers l'arrière comme une onde serpentine.

— Ils apportent les clés. Hé! Voilà les clés. Ils apportent les clés, petite sœur.

Sa mère se leva et s'appuya contre

le mur pour conserver son équilibre tandis qu'elle sanglait son sac sur son dos.

— Hé, p'tite sœur!

Un homme de la sécurité au visage balafré s'était interposé entre Kalan et sa mère et donna à celle-ci un coup de matraque sur le côté de la jambe.

— Écartez-vous du mur. Vous savez bien que vous n'avez pas le droit…

Elle s'avança juste sous son nez pour mettre son sac en place d'un mouvement d'épaule, sans lui dire un seul mot. Il ne céda pas le terrain.

C'était la première fois que Kalan voyait quelqu'un qui ne reculait pas devant sa mère.

— Les premiers numéros en tête de file, de gauche à droite, par ordre alphabétique! leur cria le garde.

Celle fois-ci, il donna à la mère de Kalan un coup de matraque sur les fesses.

— Dépêchons-nous!

Ils se retrouvèrent de l'autre côté des grilles, au milieu d'une foule compacte, puis à l'intérieur d'un long couloir. Là où Kalan s'attendait à voir un magasin d'alimentation, il n'y avait

qu'un mur avec une série de stalles. De part et d'autre de chaque stalle se trouvaient un employé et un garde de la sécurité armé d'un bâton étourdisseur. Et de chacune sortait ce qui ne pouvait être, pour Kalan, que le nez ou la langue de quelque gigantesque démon.

Sa mère le poussa en avant, avec leur attirail, vers la stalle suivante.

— Ce sont des tapis roulants, expliqua-t-elle. Ils vont jusqu'à la réserve qui se trouve derrière et nous ramènent notre commande qui tombe ici devant nous. Nous donnons la commande et les points-rations à cette femme et quelqu'un, à l'intérieur, s'occupe de tout rassembler.

— Mais je croyais que nous allions entrer.

— Je ne peux pas te conduire à l'intérieur. Mais il y a des choses que nous pourrons acheter, sur le chemin du retour, quand le marché ouvrira. Je te ferai faire un tour pour que tu puisses voir les marchands et leurs étals.

— La commande!

Sa mère tendit la liste au garde, qui la passa à l'employée. Celle-ci était borgne et il fallait qu'elle tienne la feuille tout près de son visage pour pouvoir la lire. Tranquillement, elle barra un certain nombre d'articles.

Kalan ne put voir lesquels. Il ne savait pas lire tout ce qui était écrit sur la liste, mais sa mère la lui avait lue et il connaissait par cœur chaque article d'après son emplacement. Il vit que la moitié environ de ce qu'ils avaient commandé était barrée. L'employée tapa le reste sur un clavier. Il y eut un bourdonnement et une série de déclics puis ils attendirent que la marchandise arrive sur le tapis roulant.

En se mettant bien dans l'axe, Kalan apercevait le tapis roulant sur toute sa longueur; mais cela ne lui donnait qu'une petite idée de ce qu'il y avait à l'intérieur du magasin. Il voyait juste des piles de vivres, la plupart sous

emballage, et beaucoup de monde autour.

Sa mère lui avait dit qu'ils achèteraient leur poisson à un pêcheur sur le quai. Il trouvait cela drôle. Son père était pêcheur, mais ils n'avaient pas le droit de manger son poisson. Il fallait qu'ils l'achètent comme tout le monde à un marchand. Un jour, un homme qui avait péché avec son père pendant deux ans avait disparu. Kalan avait entendu ses parents en parler. Ils disaient que c'était parce qu'il avait rapporté illégalement du poisson à la maison au lieu de livrer toute sa pêche en débarquant.

Le premier paquet qui tomba du

tapis roulant fut un sac de riz, emballé dans un joli papier vert de fabrication îlienne. Il était plus lourd, pour ses cinq kilos, que Kalan ne l'aurait cru. Sa mère l'aida à le glisser dans son sac à dos, où il y avait juste la place qu'il fallait.

Soudain, des cris éclatèrent de tous les côtés à la fois. Sa mère et lui furent bousculés et se blottirent, pour se protéger, sous le tablier du tapis roulant. De lourdes plaques de métal bouchèrent le passage au-dessus de chaque tapis roulant, et les grilles par lesquelles ils étaient entrés se refermèrent dans un grand bruit. Une foule en colère essayait d'envahir l'entrepôt et les gardes de la sécurité la refoulaient.

Un peu plus d'une douzaine de personnes avaient réussi à passer avant la fermeture des grilles.

— Nous avons faim, tout de suite! s'écria un homme. Nous avons faim, tout de suite!

Ils se battaient avec les gardes et Kalan vit du sang couler sur le pont juste à côté de lui. Les hommes qui étaient entrés avaient des armes étranges: des morceaux de métal dont un côté avait été affûté et l'autre entouré de ruban isolant pour faire un manche, des barres de fer à l'extrémité pointue. Tout le monde cognait dur, tailladait, tranchait. Ceux de la File, comme Kalan et sa mère, s'abritaient où ils pouvaient.

L'un des pillards saisit le sac à dos de Kalan, mais le petit garçon tint bon. L'homme le secoua comme un prunier, mais il ne lâcha pas prise. Kalan vit qu'il avait du sang partout, sur son visage aux yeux enfoncés, à cause d'une blessure qu'on lui avait faite au nez. Son haleine pourrie exhalait des relents essoufflés de dents cariées.

— Lâche ça, petit, ou je te crève.

Kalan tenait fermement son bien dans ses petites mains, et ne lâchait pas prise.

Un garde frappa le pillard à la nuque avec son étourdisseur réglé au

maximum. Kalan sentit le picotement transmis à travers le sac par la main de l'homme. Ce dernier s'affaissa avec un bruit mou et demeura aussi immobile que le sac de riz.

La mère de Kalan l'attira très fort contre elle tandis que les gardes matraquaient consciencieusement le reste des pillards. Il essaya de ne pas regarder les visages réduits en bouillie, où le sang coulait de partout. Mais il y en avait de tous les côtés autour de lui. Il enfouit son visage entre les larges seins de sa mère et sentit qu'elle pleurait.

Elle lui caressa la tête, tout en sanglotant silencieusement, et il entendit les gardes de la sécurité qui traînaient

les corps en continuant de matraquer ceux qui revenaient à eux.

— Mon pauvre chéri, murmura sa mère. Ce n'est pas un endroit pour toi. Ce n'est un endroit pour personne.

Ignorant les glapissements des gardes autour d'eux, Kalan se concentra sur les rondeurs confortables de sa mère et sur le riz qu'il n'avait pas lâché un seul instant.

***L'hybernation humaine est à l'hibernation animale ce que celle-ci est à l'état de veille permanent. Dans la réduction qu'elle opère de tous les processus vitaux, l'hybernation confine à la stase absolue. Elle se rapproche plus de la mort que de la vie.***

***Dictionnaire des Sciences 155e édition***

Le Directeur, Raja Flatterie, se réveilla, une fois de plus, avec un hurlement dans la gorge. Ce soir, le cauchemar avait été typique. Une masse

tentaculeuse lui avait enserré la tête, qu'elle avait arrachée à ses épaules. Elle avait ensuite entrepris de le démembrer tout en soulevant la tête dans ses appendices tentaculaires gluants pour qu'elle ne perde rien du spectacle. Puis les tentacules étaient devenus des doigts, ceux d'une femme, et quand ils avaient commencé à arracher la chair des os de son corps, le seul bruit avait été celui d'une allumette que l'on enflamme dans une cage d'escalier. Il s'était réveillé en essayant de rassembler sa chair autour de ses os.

Des cauchemars comme celui-ci l'avaient tourmenté durant les vingt-cinq années qui avaient suivi la dure épreuve

de l'hybernation. Il ne voulait pas l'admettre au début, mais il était indéniable qu'ils s'étaient aggravés depuis l'incident avec sa compagne neftile, Alyssa Marsh. Il y en avait un autre, par exemple, où il avait l'atroce sensation physique, dans chacun de ses muscles, nuit après nuit, que quelque chose faisait éclater ses fibres et ses vaisseaux sanguins. Et sa formation antérieure de Psychiatre-aumônier sur Lunabase ne lui était pas d'un grand secours en l'occurrence. Le médecin avait renoncé à se guérir lui-même.

Autant se faire une raison, se disait-il. Ça ne risque pas de passer

comme ça.

Même après ces heures d'épouvante, le reflet de son visage dans le petit miroir de l'alcôve laissait suinter le dédain. Et ses sourcils noirs inclinés penchaient encore plus dans ces moments-là, accentuant l'impression de dédain. Il se disait que c'était un air qui lui allait bien et qu'il lui faudrait se souvenir de s'en servir à l'occasion.

De quelle couleur étaient ses yeux?

Il était incapable de s'en souvenir. Bruns, peut-être. Tout ce qui se rapportait à Alyssa Marsh devenait aussi indistinct qu'une coupure de journal jaunie par le soleil. Mais il avait pensé qu'elle perdrait de son importance en même temps.

Tandis que les yeux bruns de Flatterie contemplaient ainsi leur propre reflet, son attention fut attirée par de petits éclats de lumière colorée qui provenaient, à travers le plaz, d'une masse de varech située à quelque distance de sa cabine. Le gisement était bien plus évolué qu'il ne l'avait soupçonné. Certaines études anciennes avançaient l'hypothèse que le varech

communiquait au moyen de ces lumières.

Communiquer, mais avec qui?

Il avait donné l'ordre que tous les gisements de varech reliés au Contrôle des Courants soient élagués dès que les lumières apparaissaient. C'était une simple mesure de précaution.

C'est toujours après ces lumières que les ennuis commencent.

Il était pourtant certain que ce gisement avait été élagué, sur son ordre, à peine une semaine auparavant. Aussi bien Marsh que Macintosh avaient tellement insisté à propos de ce varech que Flatterie avait cessé de les écouter. La seule chose qu'ils avaient dite dernièrement et qui lui avait fait dresser l'oreille était une remarque sur le récent taux de croissance du varech, qu'ils avaient qualifié d'explosif Ils lui avaient montré les fonctions exponentielles que traduisaient leurs graphiques, mais Flatterie n'avait pas bien évalué le danger jusqu'à maintenant. Il transmit rapidement un mémo pour que le varech soit élagué dans la journée.

Derrière la masse de varech brillaient les lumières plus étendues de Kalaloch, où des banlieusards aux yeux rougis de fatigue faisaient déjà la queue pour prendre le transbordeur du Projet et où la File se mettait en mouvement au centre de la ville. S'il s'était trouvé à l'extérieur, il aurait pu entendre le vacarme impitoyable du chantier voisin ou les sourdes explosions occasionnelles des machines à souder.

Crista Galli, songea-t-il, et il regarda sa montre. Une heure à peine s'était écoulée depuis qu'il s'était endormi. Où qu'elle soit, avec ce Ben Ozette, ils n'oseraient rien faire tant que le couvre-feu ne serait pas levé. C'était

en ce moment que ce serait le plus facile pour eux, à l'heure où les chemins commençaient à se remplir de monde pour la journée et où ils passeraient inaperçus, anonymes au milieu de la foule.

Un flot régulier de souillards arrivait chaque jour à Kalaloch. Il faudrait qu'il donne l'ordre à la presse de ne plus les appeler « réfugiés » afin qu'il puisse s'occuper d'eux plus énergiquement. Maintenant que l'holovision était passée sous son contrôle, il pouvait mieux concentrer ses efforts sur l'élimination de cette station pirate qui se donnait le nom de « Voix de l'Ombre ». Il avait la conviction

intime que Ben Ozette était la pointe de cette épine irritante qu'il allait se faire un plaisir d'extirper.

À travers la baie de plaz, le Directeur apercevait le faible éclat d'une série de feux provenant de l'un des camps souillards, un peu plus bas sur la côte. Le rapport final du Comité des Réfugiés devait arriver ce matin. Il s'appuierait sur son contenu, quel qu'il fût, pour faire transférer le camp en dehors des limites de la colonie. De préférence à plusieurs kilomètres.

S'ils veulent qu'on les protège, ils n'ont qu'à payer pour ça.

La présence de ces souillards, qui constituaient un réservoir potentiel de main-d'œuvre, maintenait sur le qui-vive les ouvriers des ateliers et les équipes d'excavation du chantier. Les souillards attiraient les prédateurs, humains ou autres; mais le véritable grief de Flatterie à leur encontre était leur nombre, qui ne cessait d'augmenter, et la manière dont ils encerclaient peu à peu la colonie.

Il tapa un mémo pour que le nom du Comité des Réfugiés soit changé en « Comité des Réserves ».

Raja Flatterie, bien avant d'être connu sous le nom de « Directeur », s'était toujours levé avant l'aube pour travailler. Des rumeurs qui étaient parvenues jusqu'à lui disaient qu'il était capable de rester plusieurs mois sans dormir, et il y avait des mois où il aurait presque cru lui-même que c'était vrai. Sa cabine privée ressemblait à un cockpit tant elle était bourrée d'électronique. Il aimait bien ce sentiment de tout contrôler, d'ajuster le monde à sa main comme un gant. Bien à l'abri devant sa console, un châle sur ses épaules nues, Flatterie pilotait les affaires du monde.

Il se réveillait, chaque nuit, en

sueur, épouvanté, au bout de quelques heures de sommeil à peine. Il se rêvait à la fois bourreau et supplicié, recevant la mort de sa propre main, poussant des hurlements pour se supplier d'arrêter. Tout tournait autour d'Alyssa Marsh et de la manière dont il avait séparé son magnifique cerveau du reste de sa personne. C'était une manifestation subconsciente de faiblesse et de vulnérabilité qu'il ne pouvait pas se permettre de laisser remonter à la surface. Cela lui donnait, sous bien des aspects, un tempérament de reclus, de même que son aversion pour les grands espaces découverts, qui lui avait été instillée en profondeur à Lunabase.

Flatterie n'avait encore vraiment partagé sa couche avec aucune femme de Pandore. Il avait eu une brève aventure avec Alyssa, sur Lunabase, juste avant leur départ pour le vide spatial. Mais sa tentative pour reprendre leur liaison sur Pandore avait échoué. Elle avait préféré aller étudier le varech sur place plutôt que de coucher avec le Directeur. Et elle en avait payé les conséquences. Mais il semblait à présent que lui aussi devait les payer.

Avec les femmes de Pandore, il y avait eu des mêlées galantes sur les coussins, certes, et du sexe à tire-larigot, particulièrement au début. Mais chaque fois, dès que c'était fini, Flatterie avait

renvoyé la fille dans la chambre d'ami et il avait dormi ce qu'il pouvait avant que les cauchemars s'emparent de lui.

Le pouvoir, c'est le plus grand des aphrodisiaques.

Il s'abstint de ricaner. C'était bien fait pour lui.

Il aurait pu profiter davantage, supposait-il, des privilèges que lui valait sa charge, mais le sexe ne le passionnait plus comme avant. Pas depuis qu'il fuyait le monde. Aussi

misérable et étriqué que fût ce monde, c'était son monde et il le resterait jusqu'à ce qu'il le quitte.

— Six mois, murmura-t-il entre ses dents. Au bout de vingt-cinq ans, il ne me reste plus que six mois à tirer.

Près de trois mille humains avaient orbite autour de Pandore, dans leurs caissons d'hybernation, durant une demi-douzaine de siècles. De l'équipage original, seuls Flatterie et Nano Macintosh survivaient. Il y avait, bien sûr, les trois Noyaux psycho-organiques, mais on ne pouvait pas dire qu'ils fussent exactement humains. Ce n'étaient plus que des cerveaux joliment câblés. Un seul d'entre eux, celui d'Alyssa

Marsh, avait reçu la formation de base des N. P. O. Les deux autres venaient d'enfants spécialement sélectionnés par Flatterie pour leur intelligence supérieure à la moyenne et leurs qualités précoces de stabilité émotionnelle.

Un monde plus petit que la Terre, mais tout de même plus grand que la Lune, avait-il pensé quand il avait été arraché à l'hybernation. Pandore est une petite planète tout à fait adéquate.

Mais elle n'avait pas tardé à se révéler plutôt inadéquate.

Le cheptel indigène qui l'avait précédé sur Pandore, et qui descendait de l'équipage original de la nef Terra et de ses bioexpérimentations, était d'une certaine manière humain. Mais Flatterie l'avait trouvé répugnant et avait décidé, très tôt, que si l'une des nefs spatiales avait pu découvrir Pandore, une autre pourrait très bien tomber sur quelque chose de mieux. Même si cela ne devait jamais arriver, la vie à bord de la nef, pensait-il, devait être infiniment plus confortable que celle-ci.

Ils peuvent tous crever dans ce trou infect, se disait-il. Et d'ailleurs, à l'odeur, on croirait que c'est déjà fait.

Le soir, par temps clair, Flatterie prenait plaisir à contempler la coque presque achevée de sa nef spatiale qui brillait au firmament. Il avait épingle un magnifique joyau au ciel de Pandore et il en tirait une grande fierté.

Certains de ces Pandoriens ont à peine l'apparence d'une créature vivante, se disait-il, et encore moins humaine. Même leur patrimoine génétique a été contaminé par ce… varech.

Raison de plus pour quitter cette planète. Son séjour à Lunabase le lui avait suffisamment appris. L'espace est un milieu et non une barrière. Une nef spatiale est un foyer et non une prison. Malgré les énormes difficultés, ces Siréniens avaient réussi à construire des fusées, et leur base sous-marine de lancement avait été suffisamment évoluée pour arracher Flatterie et les caissons hybernatoires à leur orbite multicentenaire. S'ils étaient capables de faire cela, avait-il compris dès le début, il pourrait construire un jour un vaisseau spatial comparable au Terra. Et il avait finalement réussi.

Pour qui domine le monde, se dit-il, le prix n'a pas d'importance.

Son seul ennemi implacable était le temps. Et son seul collaborateur de confiance, côté sol, était le Pandorien Spider Nervi. Il ne reculait devant rien pour que les désirs de son Directeur, même les plus spéciaux et les plus délicats, soient exaucés. Flatterie avait cru, à un moment, que c'était Nano Macintosh, le commandant neftile de l'Orbiteur, qui était destiné à jouer ce rôle, mais ces temps derniers il avait eu des doutes. L'équipe qu'il envoyait là-haut aujourd'hui allait savoir bien assez tôt à quoi s'en tenir.

Le plus fascinant de tous, pour Flatterie, était Spider Nervi, mais il n'avait jamais vraiment pu l'amener à s'ouvrir entièrement à lui, bien que ce ne fût pas faute de lui en avoir fourni l'occasion.

Comment fait-on pour amadouer un tueur?

La plupart des humains comme Flatterie étaient morts sur le coup quand on avait ouvert leur caisson hyber. Leur nef originale avait été équipée de

manière à les ranimer correctement et sans danger. Mais le moment venu, la nef avait depuis longtemps disparu derrière l'horizon en laissant les indigènes pandoriens courir après les caissons libérés, plus fermement ancrés que jamais dans leur conviction que ladite Nef était Dieu.

Morts sur le coup!

Il renifla devant cet euphémisme qui lui était venu à l'esprit. Durant cet instant que les méditechs appelaient « sur le coup », lui et les autres neftiles

avaient connu assez de souffrances dévastatrices pour durer mille vies. La plupart de ceux qui avaient survécu à l'ouverture de leur caisson, ceux qui n'avaient pas connu la moindre maladie au cours de leur séjour aseptisé à Lunabase, étaient morts dès les premiers mois qui avaient suivi leur contact avec les créatures de Pandore — microscopiques ou autres.

Parmi les « autres », Flatterie avait appris à respecter les capucins vifs aux formes félines, les platelles venimeuses, les gyronètes, les rapraps et, encore plus mortel que tout le reste aux yeux de Flatterie, cet océan qu'envahissait le varech appelé « Avata » par les

indigènes. Le premier Psychiatre-aumônier qui avait eu affaire à lui avait eu le réflexe intelligent de le détruire totalement. Actuellement, l'élagage du varech absorbait la moitié des ressources de Flatterie. Mais il était hors de question, jusqu'à nouvel ordre, d'essayer de l'éliminer par la manière forte.

Après sa déshybernation, il avait passé la plus grande partie de sa convalescence à étudier l'histoire de Pandore et les horreurs que la planète lui gardait en réserve. Avec les autres neftiles, il était tombé au milieu de grands bouleversements géologiques et sociaux. La planète était déchirée et de

nombreux conflits faisaient rage. Le moment était propice pour se faire passer pour un présent des dieux, et Flatterie avait sauté sur l'occasion.

Il s'était servi de son titre de Psychiatre-aumônier, qui lui conférait un grand poids aux yeux des Pandoriens, pour orchestrer la restructuration des mœurs et de l'économie de Pandore. Les

Pandoriens l'avaient choisi parce qu'ils n'étaient jamais restés sans Psychiatre-aumônier et parce qu'il était, comme il le leur avait lui-même fait remarquer promptement, un présent de « la Nef qui est Dieu ». Il avait attendu le

plus longtemps possible avant de leur annoncer son intention de construire une autre nef.

Flatterie s'était montré rusé et perceptif. Comme il avait noté, parmi les autorités religieuses, quelques murmures perturbateurs, il avait purement et simplement abandonné son titre au profit de celui de « Directeur ». Ce geste lui avait donné plus de liberté pour se consacrer à d'importantes réformes économiques et lui avait permis de ne pas avoir les adorateurs de Nef dans les jambes durant les années cruciales de formation.

— Je ne veux pas être votre dieu, leur avait-il dit. Je ne veux pas non plus être votre prophète auprès des dieux. Mais je vous guiderai dans vos efforts pour bâtir une vie meilleure.

Ils ignoraient ce que Flatterie savait de par sa formation spéciale de Psychiatre-aumônier. Les historiques de Pandore lui avaient ainsi révélé que son double clone, le Raja Flatterie n° 5 de l'équipage d'origine, était la soupape de sécurité et le bourreau en titre de cette même Nef qui les avait tous amenés sur Pandore.

Il est formellement interdit de libérer dans l'univers une conscience artificielle. La directive était claire,

bien qu'il fût généralement admis que les voyages dans l'espace ne pouvaient se passer d'une conscience artificielle. Les Noyaux psycho-organiques, les « cerveaux en boîte », comme les appelaient les techs, tombaient en panne avec une régularité frappante. Le Flatterie modèle 5 n'avait pas appuyé à temps sur le bouton de destruction. Et c'était cette Nef à qui il avait permis de survivre qui était devenue un dieu pour de nombreux Pandoriens.

Raja Flatterie, dit « la Thune ». Pourquoi ne nous a-t-il pas tous détruits comme prévu?

Il se demandait, et ce n'était pas la première fois, si le dispositif logé dans son propre subconscient était toujours armé. C'était ce risque qui le faisait hésiter à mettre au point une conscience artificielle pour piloter sa nouvelle nef spatiale.

Il n'y avait plus que Flatterie, aujourd'hui, pour se demander encore pour quelle raison l'autre avait été le seul clone de l'équipage à être mis en hybernation.

Ils voulaient s'assurer que la conscience que nous allions créer serait promptement étouffée dans l'œuf avant d'aller se répandre dans l'univers.

Flatterie calculait que n'importe lequel de ses trois N.P.O. le conduirait sans problème jusqu'au système stellaire le plus proche. Là, il faudrait faire le point et suivre une trajectoire centripète jusqu'à un système habitable de premier choix. Les ajustements nécessaires dans la psychologie individuelle de chaque N.P.O. avaient été effectués avant le prélèvement de la matière organique en vue de son transfert sur le matériel. La théorie de Flatterie était qu'il valait

mieux intervenir au niveau comportemental que chimique pour maintenir le sentiment de corporalité propre à empêcher le retour à la folie incontrôlable qui avait affecté toute la série des N.P.O. de Lunabase.

Flatterie se frotta les paupières et bâilla. Ces maudits cauchemars l'épuisaient. Il y avait aussi toutes les questions qui se bousculaient dans sa tête et qui l'étourdissaient, le brisaient, lui faisaient perdre le peu de sommeil qui lui restait et le laissaient pantelant, en sueur, prêt à hurler.

De toutes ces questions, celle qui le préoccupait le plus et qui le tourmentait

en ce moment était:

Quel programme secret ont-ils implanté en moi?

La formation de Flatterie en tant que Psychiatre-aumônier lui avait appris le goût malsain de Lunabase pour les jeux à multiples rouages, où l'enjeu était invariablement représenté par la vie humaine.

Le Jeu Total. C'était celui qu'il avait choisi de jouer, avec pour enjeu toutes les vies humaines. Les seuls

humains de l'univers étaient les spécimens qui se trouvaient sur Pandore. De cela, Flatterie était entièrement convaincu. Il ferait de son mieux avec ce qu'il avait.

Il évitait tout contact avec le varech, de peur de lui donner des munitions si celui-ci était capable de sonder son cerveau. Et il en était capable à l'occasion. Il existait des témoignages formels dont Flatterie avait eu connaissance. Bien qu'il trouvât la chose tout à fait fascinante, il préférait s'abstenir de courir le risque.

Il n'avait jamais non plus touché Crista Galli à cause de sa relation avec le varech. Il éprouvait pour elle une

sorte d'attirance trouble dont l'origine, il le savait en analysant ses fantasmes conscients, se situait dans le danger qu'elle représentait. Un danger qu'il avait créé lui-même. Les techs de son labo avaient modifié son métabolisme chimique conformément à la fiction que Flatterie faisait répandre sur elle. Sans l'antidote spécial de Flatterie, les gens qui la touchaient s'exposaient à de graves surprises neurologiques, et sans doute à la mort à plus ou moins brève échéance.

Si le varech me sondait et découvrait le déclencheur? Je suis peut-

être la gâchette, mais qui est le doigt? Crista Galli?

Il avait plus d'une fois désiré Crista Galli, parce qu'elle était belle, oui, mais pas seulement pour cela. C'était aussi à cause de son contact mortel, du risque ultime. Il redoutait qu'elle eût, comme le varech, le pouvoir de faire irruption en lui au moindre toucher.

Un rêve misérable de tentacules qui s'insinuaient dans son crâne en forçant ses sutures le harcelait. Il avait entendu dire que le varech pouvait entrer en résonance dans sa tête et remonter les

filières de Î'A.D.N. jusqu'à la mémoire génétique. Une telle tentative activerait peut-être le programme qui résidait en lui et reviendrait à libérer la gâchette, ce qui les condamnerait tous. Avant de risquer un contact avec le varech, il fallait absolument qu'il identifie le mécanisme pour le désarmer.

Sa plus grande peur était que le varech ne se serve de lui pour le détruire en même temps que les misérables vestiges d'humanité qui peuplaient Pandore. La présente version de Raja Flatterie ne tenait aucunement à finir sa vie dans l'atmosphère sordide d'un monde de bas étage. Il préférait jouer au Directeur parmi les étoiles pour

le restant de ses jours, qu'il voulait nombreux.

Dois-je être leur dieu, maintenant, ou leur diable? se demandait-il. Mais ai-je vraiment le choix?

Tout, dans sa formation, lui suggérait qu'il l'avait. Mais son instinct n'était pas du même avis.

— C'est le hasard qui m'a amené ici, murmura-t-il en s'adressant à son reflet dans le plaz de la cabine. Et c'est le hasard qui m'en fera repartir. Ou non.

Son regard se posa sur le grand écran de la console à côté de son lit. En haut de l'écran, clignotant en lettres d'ambre, se lisaient les mots: « crista galli ». Il appuya sur la touche « mise à jour » et vit se dérouler les mornes nouvelles. On ne l'avait pas encore retrouvée. Douze heures, à pied, et on ne l'avait pas retrouvée!

Il enfonça une autre touche et aboya à l'adresse de l'écran:

— Faites venir Zentz!

Il avait nommé Oddie Zentz à la tête de la sécurité depuis peu de temps cette année et il avait été content, très content jusqu'à cette semaine, de ses

services. C'était une bavure de ses hommes qui avait permis à Ozette de faire franchir à Crista Galli la limite de la résidence.

Au milieu de la nuit dernière, Flatterie avait ordonné à Zentz de disséquer personnellement les deux gardes responsables de cette négligence. Il avait obéi avec une jubilation évidente. Mais rien n'était sorti de leur interrogatoire qui ne fût déjà dans le dossier. Rien qui eût une valeur quelconque pour orienter les recherches, en tout cas. Le fait que Zentz n'avait pas hésité à appliquer les électrodes et autres outils de sa profession sur deux de ses meilleurs hommes plaisait à

Flatterie, certes, mais ne réparait pas les pots cassés.

Je donnerai l'ordre à Zentz d'en tuer encore deux si on ne l'a pas retrouvée avant midi. Cela devrait leur donner des ailes. Il enfonça de nouveau la touche d'appel et ordonna:

— Faites venir également Spider Nervi. Dites-lui que je vais avoir recours à ses services.

Flatterie voulait que Ben Ozette souffre comme aucun humain n'avait

encore jamais souffert, et Nervi veillerait à ce qu'il en fût ainsi.

***C’est là la différence entre les dieux et les hommes. Les dieux n’assassinent pas leurs enfants. Ils ne s’exterminent pas eux-mêmes.***

***Hali Ekel. Extrait de la Chronique des Pionniers de Pandore***

Cela ressemblait à une masse ordinaire de varech, de la même manière qu’un humain de Pandore pouvait ressembler à un autre humain. Sa couleur était légèrement bleutée. En disposant ses gigantesques thalles d’une certaine manière, le varech se servait des courants marins pour sa nourriture et son

oxygénation. Il se drapait autour des panaches hydrothermiques riches en sédiments et des courants chauds qui remontaient en spirales du fond de l'océan, formant des zones libres ou « lacunes » que les humains appelaient des « lagons ».

D'immenses couloirs séparaient ces lagons et les autres masses de varech, formant les artères de circulation du varech que les humains manipulaient pour le transport sous-marin des personnes et des marchandises. Ces artères du varech formaient des voies de communication bien plus rapides et bien plus sûres que celles de la surface. La plupart des

humains les parcouraient à l'abri d'une coque de submersible, mais ils devaient, pour communiquer, s'exprimer à travers les impulsions du sonar. Le varech bleu écoutait et il avait de la curiosité, depuis très longtemps, pour ces humains et leur langage si lent et si laborieux.

Les humains aimaient les lagons parce que leurs eaux étaient calmes et chaudes, claires et poissonneuses. Ce varech bleu formait un gisement sauvage, hors d'atteinte du Contrôle des Courants, libre des stimulations électriques du Directeur. Il avait appris à se protéger par un mimétisme judicieux, en supprimant ses jeux de lumières. Ainsi, il avait pu prendre

conscience de l'étendue de l'esclavage où il était réduit. Il avait su tromper ceux qu'il fallait et il était à présent le seul gisement sauvage parmi des douzaines que le Contrôle des Courants avait asservis et lobotomisés. Bientôt, tous allaient pouvoir de nouveau flotter librement dans le même courant.

Certains principes chimiques, dont la source était constituée par des humains noyés ou ensevelis en mer, avaient été capturés par le varech et retenus prisonniers en bordure de ce lagon. Le varech avait constaté qu'il pouvait invoquer ces principes chimiques à volonté et qu'ils faisaient fuir d'épouvante les humains qui

s’approchaient de trop près. Quand il y avait des manques dans les principes chimiques disponibles, le varech apprenait à interpréter les ondes radio, les ondes lumineuses ou les ondes sonores qui faisaient remonter des fragments de ces humains.

Tous ceux qui touchaient ce varech revivaient la vie des disparus dans une brusque explosion hallucinogène. Plus d’un humain s’était noyé, désemparé, en en faisant l’expérience. Le varech était entouré d’un grand voile d’illusion, d’une barrière chimique et d’un miroir historique de joie et d’horreur qui assaillait tous ceux qui parvenaient à sa périphérie.

Le varech considérait ce secteur comme son « théâtre d'opérations ». Il redoutait Flatterie, qui envoyait ses bourreaux asservir le varech libre avec ses lames et ses entraves. Flatterie, avec son Contrôle des Courants, réduisait la chorégraphie complexe du varech au niveau d'une danse mécanique d'écluses et de vannes organiques chargées de dominer la mer.

Le varech, avec patience, démontait et analysait chaque odeur, chaque molécule de leur sueur, pour s'instruire sur cette branche particulière de l'A.D.N. qui portait la marque: « humains ».

Ces analyses apprirent au varech

qu'il ne s'était pas réveillé avec l'intégralité de sa personnalité, de son être unique et solitaire. Il découvrit qu'il n'était qu'un fragment du varech parmi d'autres et qu'il existait plusieurs Avata dotés d'une conscience multiple là où, jadis, il n'y avait eu qu'une seule Entité. Il puisait ces renseignements dans la mémoire génétique des humains et dans certains historiques conservés dans leurs tissus eux-mêmes. De larges portions de l'Entité étaient manquantes ou déconnectées. Ou peut-être non connectées.

Le varech prenait conscience de tout cela de la même manière que la victime d'une lésion cérébrale peut

prendre conscience que son cerveau n'est plus le même qu'avant. Quand elle se rend compte que le dommage est permanent, que la vie, désormais, ce sera ça et rien d'autre, cela ne peut faire naître que de la frustration. Et de cette frustration naît la rage. Le varech appelé Avata était précisément en proie à une telle rage.

***Le bon droit se justifie tout seul. Il n'a pas besoin d'apologie, mais de bonne foi.***

***Ward Keel, Juge Suprême***

Béatriz Tatoosh fut tirée d'un cauchemar où elle se noyait au milieu du varech par les trois coups de sirène qui annonçaient l'arrivée de son transbordeur sur la plate-forme submersible. Son sac de voyage et sa trousse faisaient un oreiller plein de bosses sur la banquette dure de la salle d'attente. Elle secoua la torpeur de son rêve et se racla la gorge. Elle faisait

toujours des rêves de noyée quand elle se trouvait à la base de lancement sirénienne, mais celui-ci avait commencé tôt.

C'est cette fichue sensation d'être entourée d'eau de partout…

Elle frissonna, bien que la température de la plate-forme sous-marine fût maintenue à un niveau confortable. Mais c'étaient surtout les relents de son cauchemar qui la faisaient frissonner, et la perspective d'escorter les trois Noyaux psycho-organiques sur

leur orbite. La seule pensée de ces cerveaux sans corps qui allaient être chargés de naviguer dans le vide spatial, au-delà des étoiles visibles, lui faisait courir un frisson glacé le long de la colonne vertébrale. La température était également confortable à bord de l'Orbiteur, où une navette allait la déposer d'ici quelques heures. Et ce ne serait pas trop tôt. La vie côté sol n'avait plus tellement d'attraits pour elle.

Inexplicablement, le vide aseptisé de l'espace qui entourait l'Orbiteur ne l'incommodait pas du tout. Elle était issue d'une famille d'Iliens, ceux que l'on appelait les « dingues du jusant ».

Elle appartenait à la première génération venue vivre sur la terre ferme depuis quatre cents ans. Les Iliens s'étaient adaptés aux grands espaces continentaux plus facilement que les Siréniens, qui préféraient les quelques colonies sous-marines qui leur restaient encore. La logique ne pouvait rien contre le fait que Béatriz était malade à l'idée des milliers et des milliers de tonnes d'océan en suspens au-dessus de sa tête.

L'humidité à l'intérieur des sas du transbordeur la forçait à presser sa main moite contre son nez et sa bouche. Ce serait encore pis à la station de lancement. La plupart des ouvriers attachés à la base étaient des Siréniens,

habitués à mettre des taux élevés d'humidité dans l'air qu'ils respiraient. Elle soufflait tout le temps quand elle travaillait en bas. Et elle soupira encore en entendant la sirène qui lui annonçait qu'elle prendrait le chemin de la station de lancement dans quelques minutes.

La foule des travailleurs en partance fit résonner le pont au niveau supérieur. Les centaines de passagers faisaient vibrer la plate-forme tandis que Béatriz serrait les paupières pour s'empêcher d'imaginer leurs visages. Ils étaient à peine moins amorphes et moins décharnés que les réfugiés qui grouillaient dans les tristes camps de Kalaloch. Leurs yeux, la dernière fois

qu'elle les avait vus, reflétaient toutefois un soupçon d'espoir alors que ceux des réfugiés étaient trop éteints pour avoir même cela.

Imagine quelque chose de beau, se disait-elle. Une gyflotte traversant l'horizon à l'heure du coucher de soleil.

Cela déprimait Béatriz, de prendre le transbordeur. D'après ses calculs, elle avait dû dormir près de cinq heures dans la salle d'attente pendant qu'un lieutenant hypervigilant de la sécurité soumettait à une fouille en gants blancs

le transbordeur, ses passagers et leurs possessions. Elle s'était souvenue de vérifier tout l'équipement après le passage des gardes, précaution qu'elle avait apprise au contact de Ben. Le matériel de l'holovision ne valait pas un clou; Ben et elle étaient obligés, avec leurs équipes, de fabriquer leurs propres appareils. C'était tentant, pour un garde de la sécurité qui avait un cousin en cheville avec le marché noir. Elle soupira de nouveau. Elle se faisait du souci pour Ben et pour les machinations insidieuses de la sécurité.

Je sais très bien que Rico et lui sont derrière cette Voix de l'Ombre. Ils

ont un style qui n'est pas difficile à reconnaître, même s'ils brouillent les cartes en échangeant leurs rôles.

Environ un an auparavant, quand la Voix de l'Ombre avait fait sa deuxième apparition sur les ondes en substituant son programme à un bulletin d'informations, elle avait failli aller trouver Rico pour demander à les rejoindre. Mais elle s'était dit qu'ils avaient sans doute une raison pour l'avoir laissée sur la touche et elle avait noyé son amour-propre dans un surcroît de travail. Aujourd'hui, elle pensait connaître la raison.

Ils ont besoin de quelqu'un à l'extérieur. Je suis leur atout en réserve.

On lui avait demandé de remplacer Ben, absent, pour le bulletin d'hier soir, où elle avait lu un papier qui parlait de « Ben Ozette… actuellement en reportage à Sapho… », alors qu'elle savait très bien qu'il avait été envoyé ce stardi, comme tous les stardis depuis maintenant six semaines, auprès de Crista Galli en personne, à l'intérieur de la résidence du Directeur, sous la supervision directe de celui-ci.

Il était avec elle quand on l'a portée disparue et sa présence n'est mentionnée nulle part. Il a disparu en même temps qu'elle et les gros bonnets de l'holovision ne veulent pas ébruiter l'affaire.

Elle était terrifiée. L'ordre de passer sous silence tout ce qui pouvait arriver à Ben éclairait l'affaire sous un jour sinistrement réel.

Elle avait cru, d'une manière ou d'une autre, que Rico, Ben et elle étaient

immunisés contre les récents ravages qui affectaient le monde.

— Des observateurs rémunérés, disait Ben en parlant d'eux trois. Nous sommes les oreilles et les yeux du peuple.

— Leurs lampes, avait rectifié Rico, un peu imbibé de gnou, en riant. Nous sommes les lampes du peuple, nous ne sommes pas ses observateurs…

Béatriz avait lu à l'antenne les mots exacts du bulletin préparé par le producteur parce qu'elle n'avait pas eu le temps de poser de questions. Elle comprenait maintenant qu'on avait cherché délibérément à la piéger.

L'holovision disposait de ressources considérables en personnes et en matériel et elle avait bien l'intention de s'en servir pour que Ben ne disparaisse pas comme ça.

Ben n'est plus un simple observateur, cette fois-ci, se dit-elle en guise d'avertissement. Il est capable de tout faire s'écrouler.

Elle l'avait aimé, naguère, pendant longtemps. Ou peut-être avait-elle simplement partagé son intimité pendant longtemps, pour ne l'aimer que

maintenant. Sans parler de l'autre manière d'aimer, des moments exaltants. Il était trop tard pour cela. Ils avaient simplement vécu ensemble trop d'horreurs que personne d'autre ne pouvait comprendre. Récemment, elle avait partagé avec le docteur Nano Macintosh des moments pareillement exaltants, après avoir cru pendant longtemps que de tels sentiments ne pourraient jamais plus surgir en elle.

Béatriz cligna à plusieurs reprises de ses paupières rougies. Elle détourna son visage de la lumière et se redressa sur la banquette de métal. Non loin d'elle, un garde toussa discrètement. Elle aurait voulu retrouver le fouillis de

son bureau du Projet Spationef à bord de l'Orbiteur. Il se trouvait seulement à quelques dizaines de mètres de la porte ovale du Contrôle des Courants et du docteur Macintosh. Ses pensées ne cessaient de se tourner vers Mack et vers la navette qui les réunirait dans quelques heures.

Elle était lasse. Elle se sentait épuisée depuis des semaines et toutes ces attentes ne faisaient que l'exténuer encore plus. Elle n'avait pas eu un seul instant à elle pour penser, et encore moins pour se reposer, depuis que le Directeur lui faisait faire ainsi la navette entre son émission sur le Projet Spationef et les informations. Et

aujourd'hui, elle avait trois émissions en cours. En trois endroits différents.

Elle gagnait l'Orbiteur sur les ailes des plus puissantes machines que l'humanité eût jamais construites. Quand elle quittait Pandore dans le vacarme des réacteurs, son bureau encombré à bord de l'Orbiteur devenait l'oeil de l'ouragan qu'était sa vie. Personne, pas même Flatterie, ne pouvait l'y atteindre.

La sirène se fit de nouveau entendre, plus insistante et plus lugubre. Dernier appel avant l'embarquement. Elle pensa une fois de plus à Ben, qui demeurait introuvable et qui était peut-être mort. Il n'y avait plus rien entre eux, mais c'était quelqu'un de bien. Elle se

frotta les paupières.

Un jeune capitaine de la sécurité, aux oreilles démesurées, pénétra dans la salle d'attente. Il inclina courtoisement la tête, mais sa bouche demeura immobile.

— La fouille est terminée, lui dit-il. Toutes nos excuses. Il vaudrait mieux que vous montiez immédiatement à bord.

Elle se leva pour lui faire face et ses vêtements demeurèrent collés à elle en plis ensommeillés.

— Mon matériel et mes notes ne m'ont pas encore été rendus, dit-elle. Je ne vois pas à quoi cela me servirait

de…

Il l'arrêta en portant un doigt à ses lèvres et elle vit qu'il n'avait qu'un pouce et deux doigts à chaque main. Elle essaya de se rappeler laquelle des anciennes îles abritait cette particularité.

Orques? Camano?

Il avait souri pour la première fois en faisant ce geste et ses dents étaient apparues, effilées en horribles pointes que l'on disait être le signe distinctif de l'un des escadrons de la mort, celui qui

se faisait appeler « la mort sûre ».

— Vos affaires sont déjà à bord du transbordeur, dit-il. Vous êtes célèbre, nous veillons à votre confort. Vous aurez une cabine privée pour ce voyage, et un garde pour vous escorter.

— Mais je…

Il lui avait pris le coude pour la guider vers la porte ovale.

— Le transbordeur n'attend plus que vous pour partir, dit-il. Dans l'intérêt du Projet, veuillez embarquer sans tarder.

Elle était déjà dans la coursive et il

la poussait vers la passerelle d'embarquement inférieure.

— Attendez, murmura-t-elle. Je ne crois pas que…

— Un travail vous attend déjà à la base de lancement, lui dit le jeune capitaine. On m'a chargé de vous informer que vous diffuserez un communiqué spécial dès votre arrivée, avant le lancement.

Il lui tendit le messager qu'elle gardait généralement sur sa hanche.

— Tout est là-dedans, fit-il avec un large sourire.

Elle avait l'impression qu'il s'occupait un peu trop de son confort. En tout cas, le spectacle de ses dents aiguisées n'était pas du tout fait pour la réconforter. Elle aurait été curieuse de connaître, en bonne journaliste, les tenants et les aboutissants de ces escadrons de la mort. Mais son instinct de survie l'emporta sur sa curiosité. Le garde chargé de l'escorter la rejoignit sur la passerelle. Il était jeune, de petite taille et chargé d'une partie de ses bagages.

— J'ai eu grand plaisir à faire votre connaissance, lui dit le capitaine.

Il s'inclina de nouveau et lui tendit un stylo et une enveloppe.

— S’il vous plaît, c’est pour ma femme, dit-il. Elle vous admire beaucoup, ainsi que votre émission.

— Comment s’appelle-t-elle?

— Anna.

Béatriz écrivit d’une main rapide: « Pour Anna, pour l’avenir. »

Elle signa, avec le parafe adéquat. Le capitaine hocha la tête avec gratitude et Béatriz grimpa à bord du transbordeur. Elle venait à peine de franchir la deuxième porte du sas quand elle sentit le navire s’immerger.

***La vénération n'est pas vraiment de l'amour. Un objet de vénération ne peut jamais être lui-même. Les gens aiment d'autres gens. Mais n'oubliez pas qu'ils ont peur des dieux.***

***Nano Macintosh, Commissaire du Varech Contrôle des Courants***

La pâle lumière du matin jetait un jour plus clair sur la nouvelle orientation que la vie de Ben avait prise. Il savait qu'il allait se servir de l'image sacrée de Crista sur la Voix de l'Ombre à peu près de la même manière que Flatterie s'en était servi sur

l'holovision. Pour manipuler le peuple de Pandore. Il utiliserait Crista afin de monter le peuple contre Flatterie. Et ce faisant, il savait qu'il enfouirait encore plus son humanité, sa féminité, au fond d'elle-même. Cela lui coûtait, d'être conscient qu'il allait devoir le faire. Mais il s'était juré que cela ne lui coûterait en aucun cas leur amour, qui commençait déjà à remplir l'espace qu'il y avait entre eux. Il y aurait bien un moyen…

Merde!

Il n'aurait pas voulu que quoi que ce soit se glisse entre lui et l'exclusivité qu'il avait réussi à s'assurer. C'était lui et personne d'autre qui allait être en vedette à la meilleure heure d'écoute. Avec Crista, il avait regardé, la veille, dans l'une des loges zavatariennes clandestines, un bulletin d'information spécial de l'holovision. Bien qu'il n'en fût que très peu surpris, il trouvait ironique que Béatriz eût pris sa place.

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, bonsoir, avait-elle commencé. Ici Béatriz Tatoosh, qui vous parle en remplacement de Ben Ozette, actuellement en reportage à Sapho. Parmi les titres de ce soir, l'enlèvement

de Crista Galli, il y a à peine quelques heures, dans ses appartements à l'intérieur du Périmètre. Huit terroristes armés, présumés appartenir aux Enfants de l'Ombre… »

Elle croyait peut-être me rendre un service.

Mais c'était loin d'être un service, en tout cas pour Ben. Il n'était pas en reportage à Sapho et il n'y avait jamais eu de terroristes armés. Ils étaient simplement partis tous les deux, comme ça. Béatriz n'avait fait que lire un papier

que le larbin de service de Flatterie lui avait tendu. Occupée comme elle l'était avec l'Orbiteur et le Projet Spationef, elle n'avait sans doute pas fait la différence.

Ben eût été curieux de savoir ce qui se passait en ce moment à la direction de l'holovision. C'était la Compagnie Sirénienne de

Commerce qui était propriétaire des studios, et le Directeur s'était emparé du contrôle de la Sirénienne à force de combines, pots-de-vin, malversations, chantages et assassinats. Tels étaient les thèmes des émissions

que Ben avait commencé à diffuser sur la Voix de l'Ombre. Mais ce qui devait être le plus beau reportage de sa carrière s'était transformé en acte qui allait changer à jamais le cours de sa vie, changer aussi à jamais, probablement, l'existence de Crista Galli et peut-être sauver par la même occasion le peuple de Pandore du fléau de la faim et de la pauvreté que le Directeur s'acharnait à brandir sur lui.

Crista devait maintenant se cacher en même temps que lui. Il l'avait touchée et il n'en était pas mort. Il l'avait embrassée et il survivait. Même à présent, il fallait qu'il fasse de gros

efforts sur lui-même pour ne pas écarter la boucle pâle qui lui retombait au coin des lèvres, pour ne pas lui caresser le front ou céder à la tentation de se glisser avec elle sous la couverture soyeuse et…

Tu es trop jeune pour te conduire comme un vieil imbécile, se disait-il. Alors, tu ferais mieux de cesser de te comporter comme si tu en étais un. Sinon, tu risques de finir comme un imbécile mort.

Il médita quelques instants sur la

combinaison de coïncidences, faits du destin ou inspiration divine qui les avait réunis, en ce moment, dans cette cabine, sur un monde qui se trouvait à un millier d'années-lumière des origines humaines. Il avait fallu voyager d'étoile en étoile pendant des milliers d'années, il avait fallu que l'humanité soit presque éteinte avant que Ben Ozette et Crista Galli finissent par se rencontrer. Avata, également, avait connu une annihilation presque totale, mais chaque humain de Pandore était devenu le dépositaire de quelques gènes du varech. Peut-être avaient-ils tous été modifiés pour l'éternité, peut-être ces bribes de code génétique allaient-elles les rapprocher enfin un jour.

Mais pourquoi? se demandait Ben. Pourquoi nous?

C'était dans ces moments-là que Ben regrettait de ne pas mener une vie normale. Il n'avait jamais tenu à jouer le rôle de sauveur de la société, ni de l'espèce, ni de quiconque, en fait, en dehors de lui-même. Mais les événements s'étaient ordonnés autrement et il était trop tard, à présent, pour rien y changer. Malgré sa propre volonté, il était de nouveau tombé amoureux d'une femme impossible.

Avec le recul, Crista était bien plus humaine qu'avatane. En apparence, tout au moins. Ce que recelait son côté varech était un mystère pour tout le monde, y compris pour elle-même. En théorie, cela signifiait qu'elle avait plusieurs psychismes distincts, capables de penser et d'agir de manière indépendante. C'était l'une des découvertes qui avaient été faites dans les labos si chers à Flatterie. Crista ne s'était manifestée que sous une seule personnalité durant les cinq années où elle avait été mise en observation, et c'était là l'unique sujet qu'elle avait de la réticence à aborder avec Ben.

On disait qu'elle était la fille de

Vata, l’ « enfant sacrée » du poète-prophète Kerro Panille et de Waela TaoLini. Vata avait été conçue, des siècles auparavant, dans un emmêlement de membres humains et de spores et filaments avatans, à l’intérieur d’une cabine d’aérostat sabotée. Elle était née avec la mémoire génétique totale et une partie des facultés de thigmocommunication du varech. Elle était restée dans un état comateux durant près de deux siècles.

L’humain reconnu comme le père de Crista, Duque, avait des caractéristiques avatanes artificiellement introduites dans l’ovule de sa mère, aux laboratoires de l’infâme

Jésus Louis, le biogénéticien qui avait jadis procédé à l'élimination totale du varech, le corps d Avata. En détruisant le varech, Jésus Louis avait failli causer la perte définitive de l'humanité. Vata était considérée sur Pandore comme une sainte, un symbole vénéré de l'union de l'humanité avec les dieux, la voix des dieux en personne. Crista Galli, aimée de Ben Ozette, n'était pas moins divine dans sa puissance, son mystère, sa beauté et l'ombre de la mort dont elle était entourée. Ce qui ne rendait pas les choses faciles à son amoureux.

Ben savait que le varech — Avata — était la clé de la survie des humains de Pandore. Il était difficile, peut-être

impossible, pour les humains, de se situer par rapport à un… varech sentient. Et ce nouveau varech n'était pas la même créature que celle à qui les pionniers avaient eu affaire. Ben avait suffisamment étudié les Historiques pour être d'accord avec les experts. Cette variété de varech était fragmentée, il ne s'agissait plus de la conscience unique qui existait avant. Nombreux étaient les fidèles, parmi le peuple de Pandore, qui affirmaient que c'était la raison pour laquelle Crista Galli avait été créée par l'Avata. Pour pouvoir se présenter aux yeux des humains sous une forme acceptable. Et cette théorie se répandait de plus en plus.

Mais que veut-il donc?

Vivre!

Cette pensée brutale avait fait irruption comme un cri dans sa tête, en lui faisant retrouver toute sa vivacité d'esprit. C'était une voix qu'il avait presque le sentiment de reconnaître. Il resta aux aguets, épiant au plus profond de lui-même, la tête penchée sur le côté, mais rien ne vint. La dormeuse respirait toujours paisiblement.

Le varech, le corps d'Avata, était responsable de la stabilité tout entière de la planète. Lorsque Jésus Louis, le

bio-ingénieur fou, avait exterminé le varech, l'une des lunes de Pandore avait éclaté en plusieurs astéroïdes tandis que des continents se déchiraient comme du papier. Aujourd'hui, le varech avait été replanté et les masses continentales avaient réémergé après deux siècles sous l'eau. Les humains réapprenaient à vivre sur la terre ferme en même temps que dans la mer. Mais Ben trouvait douloureux d'admettre que la vie leur soit si pénible alors qu'ils auraient dû prospérer.

C'est la faute du Directeur. Ce n'est pas celle du varech.

Le Directeur, ex-Psyo de la nef spatiale Terra, refusait publiquement de reconnaître le caractère sentient du varech, dont il se servait uniquement à la manière d'un mécanisme, une série de puissants relais qui lui permettaient de contrôler les courants marins et, dans une certaine mesure, les conditions atmosphériques sur toute la planète. Tout le monde savait que la chose devenait chaque jour un peu plus difficile. Le varech prenait de plus en plus d'extension et seule une petite partie de sa masse était reliée au Contrôle des Courants.

Le varech résiste à Flatterie. Quand il aura retrouvé sa liberté entière, je veux qu'il ait une conscience.

Les recherches diligentes de Ben, associées à quelques indications fournies par Crista, lui avaient permis de découvrir les dossiers secrets qui s'étaient constitués. Il connaissait maintenant l'étendue exacte de l'intérêt de Flatterie pour ce qu'un journaliste avait appelé: « le phénomène Avata ». Ben avait déjà eu l'occasion de rencontrer les Zavatariens, ces moines des collines qui se servaient du varech dans leurs rituels.

D’après Crista, le Directeur devrait consulter le varech. Et c’est exactement ce que m’ont dit aussi ces moines!

La dormeuse remua de nouveau. Elle allait bientôt s’éveiller. Elle verrait les échoppes, côté port, se remplir de monde et entendrait les cris des marchands ambulants dans les rues: « Le lait frais! Les jus! Les œufs! Il y a des œufs de couac homologués, aujourd’hui! » C’était l’un des petits plaisirs dont le Directeur l’avait privée. La proximité de la foule. Mais Ben n’ignorait pas qu’il serait obligé aussi, à sa manière, de le

lui refuser.

Provisoirement, en tout cas. Bientôt, nous aurons tout le temps au monde pour être ensemble.

Dans la taverne, en bas, il entendit des bruits de chaises puis le choc léger des ustensiles et de la vaisselle.

Ben Ozette se laissa aller en arrière contre le mur et exhala un long soupir. Bien qu'il eût refusé de l'admettre jusqu'à présent, il était surpris d'être encore en vie. Il avait non seulement

touché la personne sacrée de Crista Galli, mais ils s'étaient embrassés. Douze heures s'étaient écoulées depuis et il vivait. La nuit avait passé sans que la sécurité de Vashon ne les retrouve. Il attendait que Crista se réveille et que Rico vienne frapper à la porte selon le code convenu pour prendre une décision qui concernerait le reste de leur existence.

***Voyant une nuée s'élever à l'ouest, vous dites aussitôt: « Une averse se prépare », et il en est ainsi. Voyant que souffle un vent du sud, vous dites: « la chaleur sera suffocante », et il en est ainsi. Hypocrites que vous êtes! Vous savez fort bien juger la face des cieux et de la terre; mais comment se fait-il que vous ne soyez pas capables de juger cette époque?***

***Jésus***

La première chose qui s'inscrivit dans la mémoire de Crista Galli, quand

elle ouvrit les yeux ce matin-là à Kalaloch, fut la manière dont la lumière jouait sur les incrustations du bol et sur la main de Ben Ozette qui la tenait. Elle aurait voulu que cette main la touche, effleure sa joue ou se pose sur son épaule. C'était un spectacle si paisible, cette main qui tenait le bol en équilibre sur son genou, qu'elle demeura un bon moment immobile à le contempler, se demandant s'il n'allait pas s'endormir après l'avoir ainsi veillée toute la nuit. Mais elle frissonna à l'idée qu'il était assis dans l'un de ces horribles meubles îliens à moitié vivants, ces créatures qu'ils appelaient des « canisièges ».

Kalaloch, au-dehors, s'éveillait

lentement elle aussi. Crista entendit la foule en mouvement, le bruit ahanant des moteurs qui se mettaient en marche, des pelleteuses et des excavatrices qui se préparaient à une nouvelle journée de travail à la périphérie. En même temps qu'elle, les affamés, les sans-abri d'une douzaine d'îles échouées sortaient de leur sommeil pour retrouver les dures réalités des faubourgs miséreux de Kalaloch.

Crista tendit l'oreille pour écouter la respiration proche, tranquille et chaleureuse de Ben Ozette.

Mon Dieu! se dit-elle. Si je l'avais

tué?

Elle étouffa un rire, imaginant le titre que Ben lui-même aurait pu rédiger: « Notre présentateur bien connu du journal du soir, Ben Ozette, est décédé hier soir, des suites d'un baiser, alors qu'il effectuait un reportage… » La chaleur, la saveur de ce baiser étaient encore présentes dans son esprit. C'était son premier baiser, celui qu'elle n'attendait presque plus.

Il n'y avait pas eu d'effets secondaires pour Ben. Elle attribuait cela à l'action de l'antidote que lui administrait quotidiennement Flatterie et

qui se trouvait toujours dans son organisme. Cependant, elle avait reçu, en même temps que le baiser de Ben, une cascade d'informations sur son passé, ses souvenirs, ses « craintes, ses émotions, qui la paralysait par la force et la clarté inattendue de son jaillissement.

Il y avait des côtés de la vie de Ben sur lesquels elle préférait ne pas s'attarder. Son premier baiser, avec une jolie rousse; son dernier en date, avec Béatriz Tatoosh. Ces deux-là et bien d'autres avaient laissé leur trace sur ses propres lèvres. Elle avait assisté, à travers la mémoire de ses cellules, à la première fois où il avait fait l'amour.

Elle avait contemplé sa naissance, le naufrage de l'île de Guemes, la mort de ses parents. Tous les souvenirs de Ben imprégnaient maintenant ses cellules et n'attendaient qu'un déclencheur émotionnel pour remonter à la surface de la conscience de Crista.

Elle avait reçu tout cela dans un baiser, trop abasourdie pour lui en parler. Ses rêves, cette nuit, avaient été ceux de Ben, nourris par le contenu de sa mémoire. Elle avait vu la Voix de l'Ombre telle qu'il la voyait, comme l'organe de vérité d'un corps perclus de mensonge. Elle savait qu'il était, comme elle, vulnérable et isolé, et qu'il avait une vie à mener pour les autres. Elle ne

voulait pas lui cacher cela, le fait qu'elle possédait maintenant sa vie. Elle ne voulait pas le perdre maintenant qu'ils s'étaient finalement trouvés et elle ne voulait pas non plus être la cause de sa mort.

Ben n'avait pas eu peur du « choc électrique », comme tout le monde appelait le contact mortel dont le varech était censé avoir insidieusement doté son métabolisme et dont il était lui-même doté dans certaines de ses variétés. Quelquefois, elle n'y croyait pas trop elle-même. Flatterie avait mis au point un antidote qu'il veillait à lui administrer chaque jour et qui ne diminuait nullement l'intensité des

signaux chimiques, par exemple les souvenirs de Ben, qu'elle pouvait recevoir. Il n'agissait, en les affaiblissant, que sur ceux que son organisme émettait. Cependant, personne n'avait encore osé la toucher et tous ceux qui étaient chargés de s'occuper d'elle, dans la résidence de Flatterie, s'étaient prudemment tenus à bonne distance.

C'était la première fois qu'elle ne se réveillait pas entourée d'une armée de personnes chargées de s'occuper d'elle et de lui faire passer d'interminables tests, pour faire face aux redoutables obligations d'une prisonnière sacrée dans la maison du

Directeur. Elle avait dormi du sommeil heureux et rafraîchissant du nouveau-né malgré leur fuite mouvementée, leur recherche d'une cachette et son premier baiser. Pour l'heure, son estomac se rappelait à elle tandis que montait jusqu'à la cabine le délicieux arôme du café mêlé à ceux du pain chaud et des pâtisseries.

Quelque part au-dessous d'elle, des chébettes grésillaient sur le gril. La viande était une chose dont elle avait absolument besoin. Les techs du labo de Flatterie lui avaient expliqué la chose dans un jargon confus où il était question des gènes d'Avata qui contrecarraient sa faculté de synthèse des protéines, mais

elle la ressentait simplement comme de la faim. Elle avait faim de toutes sortes de choses. De fruits frais en tous genres, de noix, de graines. La seule pensée d'une salade lui faisait, depuis toujours, horreur.

Bien que leur fuite se fût déroulée en pleine nuit, Crista avait mémorisé le chemin souterrain qui les avait menés de la garenne complexe du Périmètre jusqu'à cette communauté îlienne de Kalaloch. Cela lui rappelait le labyrinthe des artères du varech sous la mer. Elle ne savait rien de la géographie locale, si ce n'est qu'elle se trouvait non loin de la mer et que cela répondait à une autre sorte de faim dont elle sentait

les borborygmes au plus profond d'elle.

Elle percevait, en ce moment même, le pouls humide de l'océan par-dessus le brouhaha des marchands ambulants et de l'animation du matin qui ne cessait de s'amplifier. Les Pandoriens étaient des gens de l'aube, disait-on, mais jamais pressés. Pourquoi des affamés perpétuels devraient-ils se presser? Seuls quelques-uns continuaient à vivre sur leurs îles organiques traditionnelles. Dériver sur la mer était devenu bien trop dangereux en ces temps de reliefs côtiers tourmentés et de couloirs de circulation marine encombrés de varech. La plupart de ceux qui s'étaient installés côté sol

continuaient à se faire appeler « Iliens » et conservaient leur ancienne manière de vivre et de s'habiller. Les Iliens que Crista avait connus dans le Périmètre étaient soit des domestiques, soit des gardes de la sécurité. Ils ne parlaient jamais de leur vie au-delà des murailles de basalte de Flatterie. Beaucoup présentaient des signes de monstrueuses mutations qui horrifiaient Flatterie mais étaient pour elle des objets de fascination.

Crista Galli remonta la couverture jusqu'à son menton et s'étira sur le dos, se déployant à la lumière du soleil, consciente d'un nouveau sens de la pudeur en présence de Ben Ozette. Elle

avait emmagasiné dans sa tête toutes les circonstances intimes de son existence et elle avait peur, à présent, de ses réactions s'il l'apprenait. Elle se sentit rougir, se faisant l'effet d'une voyeuse, à l'évocation de la première nuit de Ben avec Béatriz.

Les hommes sont étranges, se disait-elle. Il l'avait amenée ici pour fuir la sécurité de Vashon et le Directeur, il lui avait assuré qu'ils ne risquaient plus d'être découverts dans cette cabine, et puis il avait passé toute la nuit à côté d'elle, dans ce fauteuil, au lieu de se glisser dans le lit avec elle. Il avait déjà fait la preuve qu'il était immunisé contre son contact mortel, et

elle avait aimé son baiser autant que l'audace qu'il contenait.

Les prévenances des autres hommes à son égard, celles du Directeur, entre autres, lui donnaient la mesure du pouvoir exercé par sa beauté. Ben Ozette avait été immédiatement attiré par elle, cela avait été clair dès l'instant où leurs regards s'étaient croisés pour la première fois. Ses yeux étaient verts, un peu comme les siens mais en plus foncé. Elle chérissait le souvenir magique de cet unique baiser qu'il lui avait donné avant qu'elle s'endorme. Elle chérissait aussi tous les souvenirs qui étaient maintenant les siens, ceux de sa famille, ses amis, ses

maîtresses…

Sa rêverie fut interrompue par un cri perçant qui montait de la rue, puis par un long gémissement aigu qui lui glaça le sang en dépit de la chaleur du lit. Elle demeura immobile tandis que Ben posait son bol et se levait pour aller jusqu'à la fenêtre.

Ils ont trouvé quelqu'un, se dit Crista. Quelqu'un qui s'est fait tuer.

Ben lui avait parlé de ces cadavres que l'on découvrait dans les rues au

petit matin. Mais c'était quelque chose qui était trop éloigné de sa propre vie pour qu'elle pût l'imaginer.

« Les escadrons de la mort les laissent ainsi pour qu'ils servent de leçon au peuple, avait-il dit. Les gens trouvent les cadavres quand ils partent au travail le matin ou quand ils conduisent leurs enfants à la crèche. Certains n'ont plus de mains, ou de langue, ou de tête. D'autres sont obscènement mutilés. Si quelqu'un s'arrête pour regarder, on l'emmène pour l'interroger. " Vous connaissez cet homme? Suivez-nous. " Et comme personne n'y tient, personne ne s'arrête. Plus tard, une épouse ou une mère ou un

fils reçoit une notification et doit faire enlever le corps. »

Ben avait vu des centaines de cadavres de ce genre à l'occasion de ses déplacements professionnels. Elle les avait aperçus la veille dans sa mémoire, lorsque celle-ci s'était déversée d'un seul coup dans la sienne. Le hurlement qu'elle avait entendu tout à l'heure devait être celui d'une mère qui venait de découvrir son fils mort. Crista n'avait aucune envie d'aller regarder par la fenêtre. Ben revint prendre sa place à côté d'elle.

Avait-il vu lui aussi quelque chose d'elle quand il l'avait embrassée? Cela arrivait quelquefois avec le varech, mais

presque jamais avec elle. C'était cependant arrivé à d'autres personnes qui l'avaient touchée. Il y avait eu, d'abord, le choc incrédule, les yeux écarquillés, puis le regard vitreux et les tremblements. En dernier lieu, la prise de conscience accompagnée de la terreur la plus pure. Pour ceux qui avaient eu la chance de reprendre conscience.

Que leur ai-je montré? se demandait-elle. Et pourquoi à certains et pas à d'autres? Elle avait étudié l'histoire du varech, mais n'y avait trouvé aucune réponse, pas le plus petit réconfort. Elle rageait encore de la remarque faite par un obscur tech à

propos de son « arbre généalogique ».

Elle n'avait pas oublié comment elle avait été maintenue en vie, dans les profondeurs, par les filaments du varech qui s'insinuaient dans les moindres replis de son corps. Elle recevait les soins des mystérieux « Ondins », ces créatures à moitié mythologiques provenant des plus sévères mutations humaines. Totalement adaptés à leur vie marine, les Ondins ressemblaient plus à des salamandres géantes munies d'ouïes qu'à des humains. Ils vivaient dans des cavernes, des Oracles, des avant-postes Siréniens abandonnés ou quelquefois dans les lagons du varech. Crista avait fait partie du varech, plus que de

l'humanité, durant ses dix-neuf premières années. Il y avait des gens, dans l'entourage de Flatterie, qui pensaient qu'elle avait été intégralement fabriquée par le varech, mais elle-même ne pouvait pas y croire.

Beaucoup d'autres Pandoriens, y compris Ben lui-même, avaient reçu du varech le gène des yeux verts. Avec sa taille d'un mètre cinquante ou un peu plus, Crista pouvait regarder au-dessus de la tête de la plupart des femmes de Pandore et fixer presque tous les hommes dans les yeux. Le réseau de veines bleues à la surface de sa peau était à peine plus visible que chez la plupart des gens parce qu'elle avait le

teint suffisamment pâle pour être diaphane. Le sang qui coulait en elle était rouge, riche en fer et incontestablement humain. Le fait avait été établi dès le premier jour où elle avait quitté le varech.

Ses lèvres pleines formaient, quand elle méditait, une petite moue qui évoquait un baiser. Son nez fin et droit s'évasait aux narines, qui s'écartaient encore plus quand elle se mettait en colère. Encore une émotion à laquelle elle n'avait pas osé donner libre cours quand elle était entourée par les gens de Flatterie.

Crista avait été éduquée au contact du varech, qui avait infusé en elle

certains fragments de la mémoire génétique des humains qu'il avait connus. Avant que Flatterie ne prenne le pouvoir, la plupart des humains n'entraient en contact avec le varech que lorsqu'ils étaient ensevelis dans l'océan. Elle était en ce moment obligée d'opposer une barrière mentale au flot de souvenirs apportés par le bruit des vagues qui roulaient sur la grève non loin de là. Elle s'accorda un bâillement langoureux, s'étira de nouveau puis se tourna vers Ben.

— Tu as veillé toute la nuit?

— Je n'aurais pas pu dormir, de toute manière.

Il se leva lentement, exerçant ses membres ankylosés, puis s'assit sur le bord du lit.

Crista se redressa et appuya la tête contre son épaule. Les bruits affolés sous leur fenêtre avaient cessé. Ils étaient face au plaz, à la riche lumière du matin qui venait de la mer, et Crista se sentait bercée, sur le point de se rendormir, par la chaleur qui irradiait de la fenêtre, par le bien-être que lui procurait la proximité de Ben et par les appels mélodieux des marchands ambulants. Au loin, elle entendait le grondement des engins de terrassement qui déchiraient les collines.

— Est-ce qu'on va bientôt partir

d'ici? demanda-t-elle.

Elle se sentait revigorée par le soleil, par le clapotis des vagues contre le mur en bas et par le fumet des chébettes grillées qui flottait dans l'air. Les années d'emprisonnement et de mensonges dans la maison du Directeur la traversèrent comme un flot de sang glacé.

Chaque matin où elle s'était éveillée dans cette prison dorée, elle n'avait eu envie de rien d'autre que se recroqueviller sous les couvertures pour dormir encore. Aujourd'hui, où que puisse aller Ben Ozette, elle irait avec

lui.

Quelqu'un siffla, derrière leur porte, une brève phrase musicale répétée une fois. C'était le même genre de langage sifflé que celui qu'elle avait entendu la veille côté quai.

Ozette émit un grognement et frappa deux coups sur le sol. Un nouveau sifflement lui répondit.

— Ce sont les nôtres, dit-il. Ils viendront nous chercher ce matin. J'aurais aimé te faire visiter les environs, mais ce sera pour une autre fois. Rico s'occupe de tout organiser. Le

monde entier est maintenant au courant de ta disparition. La prime pour celui qui te ramènera, et qui ramènera ma tête, sera assez élevée pour tenter même les braves gens — quel que soit leur bord. La faim est partout.

— Je ne pourrai jamais retourner là-bas, dit-elle. Je ne veux pas. J'ai vu le ciel. Et tu m'as embrassée…

Il lui sourit et lui offrit une gorgée de son eau. Mais il ne l'embrassa pas.

Elle savait qu'il serait tué s'il était pris et que Flatterie avait déjà signé son arrêt de mort. Le Syndicat des Guerriers se chargerait de la chose comme il s'était déjà, probablement, chargé des

domestiques et de quelques autres à la résidence.

La veille, après avoir émergé du réseau souterrain, ils s'étaient glissés d'un immeuble à l'autre le long des quais, évitant soigneusement les patrouilles qui veillaient à l'application du couvre-feu de Flatterie. Crista s'était arrêtée, à un moment, pour regarder les étoiles et les lunes visibles de Pandore. Elle avait laissé la brise fraîche lui caresser le visage et les bras, elle avait senti l'odeur de charbon qui s'exhalait des cheminées des pauvres et vu les étoiles avec l'atmosphère seule pour écran.

— Je voudrais aller faire un tour

dehors, murmura-t-elle. Est-ce qu'on ne pourrait pas descendre dans la rue?

La réponse du Directeur à une telle requête avait été systématiquement: « non ». Toujours « non ».

« C'est à cause des démons, lui disait-on au début. Ils ne feraient de vous qu'une bouchée. » Ou bien, plus tard: « Les Enfants de l'Ombre cherchent à vous tuer. » Et, dernièrement, le Directeur en personne lui avait affirmé: « On ne peut pas les reconnaître. Ils peuvent prendre l'apparence de n'importe quelle personne. Ce serait horrible si ces monstres vous enfonçaient leurs crochets

partout. »

Le Directeur avait, en prononçant ces mots, un regard particulier qui la glaçait de terreur, même si c'était pour lui dire qu'il n'y avait au monde personne d'autre que lui pour la protéger et qu'elle ne pouvait faire confiance à personne en dehors de lui. Durant la plus grande partie de ces cinq années, elle l'avait cru. Mais la Voix de l'Ombre avait changé tout cela. Puis Ben Ozette était venu réaliser son reportage et elle s'était rendu compte que la seule raison pour laquelle Flatterie interdisait son contact à quiconque était la terreur qu'il avait de la voir apprendre quelque chose à son sujet ou à celui de son entourage,

et de percer à jour son tissu de mensonges.

— Oui, lui dit Ben. Nous allons descendre bientôt. Le coin va vite devenir malsain pour nous.

Il se raidit soudain et jura entre ses dents. Il lui montra une patrouille de la sécurité de Vashon qui se dirigeait, le long du quai, vers la taverne. Deux hommes de chaque côté de la rue. Ils communiquaient une immobilité insidieuse à l'océan agité des passants et des acheteurs devant les étals du marché. La foule des travailleurs qui se dirigeaient vers les transbordeurs se scindait en deux à leur approche, sans les effleurer.

Chaque garde avait à l'épaule un laser léger et à la ceinture une panoplie d'instruments de sa profession: matraque pour le combat rapproché, recharges pour les lasers, plus divers procédés éprouvés d'immobilisation mécanique ou chimique. Chacun portait aussi des lunettes-miroirs, image de marque du Syndicat des Guerriers, la meute d'assassins chargés des basses œuvres du Directeur. Parmi la foule, certains souriaient ou secouaient la tête ou haussaient les épaules. D'autres se faisaient tout petits.

Crista les regarda s'avancer dans la rue qui longeait le quai et sentit se

hérisser les poils de ses bras et de sa nuque.

— Ne t'inquiète pas, lui dit Ben comme s'il lisait dans sa pensée. Et avec sa main posée ainsi sur son épaule nue, elle était presque prête à croire que c'était bien le cas, qu'il était capable de lire dans ses pensées ou tout au moins d'interpréter ses émotions. Elle adorait le contact de sa main. Elle sentait pénétrer, à travers sa peau, un nouveau flot de son existence, qui s'engrangeait quelque part dans son cerveau tandis qu'elle continuait à surveiller la rue.

La patrouille postait tour à tour un homme devant chaque entrée d'immeuble tandis qu'un autre perquisitionnait à l'intérieur. Ils se rapprochaient ainsi peu à peu.

— Que faisons-nous? demanda-t-elle.

Il se baissa pour prendre, de l'autre côté du lit, un paquet de vêtements îliens qu'il lui tendit.

— Habille-toi. Surveille-les, mais ne t'approche pas trop du plaz. Il y eut soudain un whouf! et une lueur orange en provenance du port, puis un nuage de fumée noire s'éleva. La rue se transforma en quelques instants. Tout le monde courait vers le port et vers les équipements d'incendie. Les Pandoriens utilisaient depuis longtemps l'hydrogène pour alimenter leurs moteurs, leurs appareils de chauffage, leurs chalumeaux à souder et leurs centrales d'énergie. Il y avait un peu partout des réservoirs d'hydrogène, et le feu était un de leurs ennemis les plus redoutés.

— Que s'est-il…

— Un vieux coracle, lui dit Ben. Immatriculé à mon nom. Cela devrait les occuper quelque temps. Avec un peu de chance, ils croiront que nous étions à bord.

Un nouveau whouf! coupa la respiration de Crista. Tandis qu'elle enfilait les vêtements rugueux, elle vit que la patrouille de la sécurité n'avait pas disparu dans la foule. Elle continuait sa fouille méthodique d'un immeuble à l'autre. La rue était maintenant à peu près déserte. Tous ceux qui étaient capables de marcher étaient allés combattre le feu ou mettre leurs bateaux en sécurité.

Tandis que Ben regardait par la baie de plaz, Crista passa un lourd corsage de coton blanc brodé qui était nettement trop grand pour elle. Ses seins, qui n'étaient pourtant pas petits, flottaient à l'intérieur. Le pantalon de coton qui allait avec le corsage était si large à la taille qu'il aurait pu en contenir deux comme elle.

— Comment vais-je faire pour tenir ça? demanda-t-elle en l'écartant de son ventre plat.

Il lui jeta une tenue de travail îlienne d'une seule pièce, à peu près semblable à celle qu'il portait. Puis il sortit d'un tiroir une large ceinture tissée qu'il lui tendit.

— Je ne sais pas comment t'expliquer. Tu es enceinte. Depuis un bon moment.

Comme elle ne comprenait pas où il voulait en venir, il expliqua:

— Enroule cette tenue de travail autour de ta taille jusqu'à ce qu'elle remplisse le pantalon. Tu en auras besoin plus tard. Pour l'instant, tu es une Ilienne qui attend un enfant pour bientôt et je suis ton homme.

Elle fit comme il lui disait et ajusta l'élastique de son pantalon. Elle se regarda dans le miroir près de la porte. Elle avait vraiment l'air enceinte.

Elle s’admira dans la glace tandis que Ben lui entourait la tête d’un long foulard rouge dont il laissa retomber les bouts entre ses omoplates. Il portait les mêmes broderies géométriques que le corsage.

Mon homme, se dit Cris*a. Et nous nous habillons pour sortir.

Elle tapota affectueusement son ventre et y laissa la main un instant, s’attendant presque à y sentir quelque chose bouger. Derrière elle, Ben lui ajustait un bandeau assorti autour du

front. Puis il lui tendit un chapeau de paille à bord souple.

— C'est ainsi que s'habillent les gens de mon île natale, expliqua-t-il. As-tu déjà entendu parler de Guemes?

— Naturellement. Elle a coulé juste l'année avant ma naissance.

— C'est exact. Tu es l'épouse enceinte d'un survivant de la catastrophe. Tous les Iliens te manifesteront le plus grand respect. Chez les Siréniens, tu seras traitée avec une considération dictée par la culpabilité. Quant aux gens de Flatterie, comme tu le sais, tout cela leur est complètement indifférent. Et nous

n’avons pas de papiers. Pas eu le temps…

Deux sifflements derrière leur porte. De tonalités différentes.

— C’est Rico, dit-il, souriant en même temps qu’elle. Tu vas pouvoir enfin descendre dans la rue.

***Il y a une grande différence entre ce que veulent les gens et ce qui est bon pour eux… Le grand art et les joies domestiques sont incompatibles. Tôt ou tard, vous devez faire un choix.***

***Arthur C. Clarke***

Béatriz demeura quelque temps à demi assoupie sur le canapé après avoir arrêté la sonnerie du réveil.

Le bureau sombre et dépourvu de toute baie de plaz de la station de lancement l'aidait à maintenir la continuité de son rêve. Libéré des limites de son esprit conscient, il flottait

dans la pièce avec l'aisance d'un fantôme. Et c'en était un, d'une certaine manière.

Elle avait rêvé de Ben et de leur dernière nuit ensemble. B y avait certaines parties du rêve qu'elle voulait savourer à loisir. C'était il y avait deux ans, juste avant son premier voyage sur l'Orbiteur où elle avait fait connaissance avec Mack. Ce premier voyage en navette l'avait rendue nerveuse et Ben devait se rendre dans les Hautes Marches pour y rencontrer elle ne savait quel Ancien chez les Zavatariens. Bien qu'ils eussent été amants depuis des années, ils se sentaient tous les deux maladroits.

C'était parce que c'était la fin. Ils le savaient, mais aucun des deux n'osait en parler.

C'était la fin de l'après-midi. Il faisait doux et le ciel était dégagé. Un mince trait de soleil couchant colorait encore l'horizon en rose et en bleu. Ils étaient à bord de l'un des hydroptères de l'holovision, côté port, dans les quartiers de l'équipage. Elle se rappelait le clapotis familier de l'eau contre la coque et le cri occasionnel des couacs sauvages lorsqu'ils se posaient. Les enfants jouaient une dernière fois avant de rentrer pour la nuit. Ils s'appelaient en sifflant d'un môle à l'autre. Ben et elle avaient souvent fait

des projets concernant les enfants qu'ils voulaient avoir et le moment propice pour cela. Ce soir-là, l'équipage les avait discrètement laissés seuls. Elle avait su plus tard que c'était une initiative de Rico.

— La réponse, ce sont les femmes, avait dit Ben en lui tendant un verre de vin blanc.

— Et quelle est la question?

Elle choqua son verre contre le sien, but une gorgée et le reposa. Elle ne voulait pas se retrouver en orbite à bord d'une fusée, le lendemain, avec la gueule de bois.

La couleur verte des yeux de Ben allait particulièrement bien avec son teint foncé. Son corps souple et musclé avait toujours été parfait au contact du sien. Elle ne comprenait pas pourquoi il tenait tant à ses projets chimériques à la poursuite de ces Ombres alors qu'ils étaient si bien quand ils travaillaient ensemble. Elle avait vu plus d'atrocités et de morts qu'elle ne l'aurait voulu. Il était temps qu'ils pensent un peu à eux-mêmes.

Je veux maintenant travailler sur la vie, l'évolution moderne, le progrès.

— Les femmes représentent la vie, l'évolution, le progrès, lui dit Ben Ozette.

Elle sentit les poils se raidir sur sa nuque.

— Est-ce que tu lirais dans mes pensées?

— Crois-tu que j'oserais? demanda-t-il.

Il avait une manière de cligner les yeux qui lui touchait le cœur comme une main brûlante glissée sous ses vêtements et qui la faisait fondre. Béatriz était forte en toute occasion, mais elle savait que Ben Ozette était le seul homme capable

de lui mettre les jambes en flanelle. Elle but une nouvelle gorgée de vin et tint le verre serré contre sa poitrine.

— Peux-tu me dire à quoi je pense en ce moment? fit-elle, sentant la nécessité de changer de conversation.

— Tu te dis que tu aimerais bien que je finisse de te dire ce que j'ai commencé pour que nous puissions occuper notre soirée à faire des choses un peu plus sérieuses.

Elle éclata d'un rire un peu plus sonore qu'elle ne l'aurait voulu et se passa une main dans sa chevelure noire.

— Dites donc, mon bon monsieur,

je ne suis pas celle que vous croyez!

Ignorant son intonation frivole, il redevint soudain sérieux.

— Je pense que tu es le genre de fille qui voudrait ce qu'il y a de mieux pour tout le monde. Pour les réfugiés, pour toi, et même pour Flatterie. En tant que journaliste, tu as couvert quelques-unes des atrocités et des catastrophes les plus sanglantes que le monde ait connues. Je le sais parce que j'y étais. Et maintenant que tu te rends compte que ça ne partira pas comme ça, c'est toi qui veux t'en aller. Tu veux te tourner vers le progrès, vers ce qui est agréable. Moi aussi, je le voudrais bien, mais…

— Mais vois un peu ce que tu es en train de faire!

Elle agrippa nerveusement sa cuisse et se retourna sur le canapé.

— D'accord, lui dit-elle, la sécurité en fait trop et c'est regrettable. Si tu fais des héros de ceux qui les combattent, d'autres se joindront à eux et devront se battre de la même façon. C'est un cycle sans fin. Tu ne comprends donc pas, Ben? Ça s'appelle « révolution ». Les roues tournent sur place et le chariot s'embourbe. J'ai frôlé la mort plus de fois que je ne peux les compter. La plupart du temps, j'étais avec toi. Mais maintenant, je voudrais aller quelque part. Avoir une famille…

Ben posa son verre et lui saisit le poignet par-dessus la table.

— Je sais, dit-il. Je te comprends. Sans doute plus que tu ne l'imagines. Je voudrais bien t'offrir la vie, l'évolution, le progrès.

Durant un bon moment, ils étaient restés sans rien dire, laissant parler leurs mains dans le langage universel des amoureux.

— Bon, fit-elle après avoir achevé de vider son verre en essayant de prendre un air insouciant. Quels sont les projets, maintenant?

— Je ne sais pas encore. Mais je connais la clé. C'est l'information. Notre spécialité, si tu t'en souviens bien.

— Ah, oui? fit-elle en emplissant de nouveau son verre, puis celui de Ben. Explique un peu.

— Tu n'as jamais vu une seule femme dans les forces de sécurité de Flatterie et cela t'a inspiré un reportage, tu te rappelles? Que s'est-il passé?

— Refusé. Nous n'avons pas enregistré un centimètre de bande.

— Et cela s'est produit combien de fois?

— Avec moi? pas beaucoup. Les sujets ne manquent pas. Je ne vivrai jamais assez pour faire tout ce que je veux. Il suffit de choisir autre chose, ou d'accepter un reportage sur un sujet d'actualité.

— Nous y voilà, dit Ben en se penchant sur la petite table pour tambouriner dessus avec le bout de l'index. Si tu ne flattes pas Flatterie dans le sens du poil, ton histoire, quelle qu'elle soit, ne passe pas l'antenne. Il vient d'un monde différent, littéralement différent. Un monde où l'on fait crever de faim les femmes et les enfants simplement parce qu'ils se trouvent du mauvais côté d'une ligne imaginaire

qu'il leur interdit de franchir. Nous sommes, nous, originaires d'un monde où l'on nous a appris: « La survie avant tout. Préserver la vie humaine à tout prix. » Pandore nous a été suffisamment hostile. Nous n'avons pas eu le temps de nous offrir le luxe de nous entre-tuer.

— Précisément, je ne vois pas où…

— La moitié de mes émissions ne passent jamais à l'antenne. Ce n'est pas parce qu'elles sont mauvaises, mais parce qu'il est de plus en plus difficile de faire passer Flatterie pour autre chose que la crapule qu'il est en réalité. Que se passerait-il si les gens refusaient d'avoir affaire à lui, de lui parler, de lui

donner à manger ou de l'abriter? Qu'arriverait-il alors?

Elle se mit de nouveau à rire.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'ils réagiraient ainsi? Il faudrait vraiment…

— Il faudrait seulement qu'ils soient informés. Que les gens le voient sous son vrai visage. Qu'ils sachent ce qu'ils peuvent faire. Le monde entier est une catastrophe depuis que Flatterie s'est emparé du pouvoir. Il promet de donner à manger au peuple et il l'affame. Il nous maintient en rang parce que nous savons trop bien ce qu'il serait capable de nous faire. Mais si les gens savaient

que sans Flatterie, sans les forces de sécurité de Vashon, plus personne n'aurait faim, combien de temps le supporteraient-ils encore?

— Il faudrait un miracle, murmura Béatriz.

Elle ne pouvait se résoudre à le regarder dans les yeux. C'était vraiment le genre de conversation qu'elle ne voulait pas avoir avec lui pour leur dernière nuit ensemble. Il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Excuse-moi, dit-il. Je me laisse encore emporter par mon bavardage. Mais j'ai interviewé, aujourd'hui, un groupe de mères qui demandent au chef

de la sécurité de leur donner des nouvelles de leurs fils et maris disparus. Un autre groupe, de plus de cinq cents mères, affirme que leurs fils ont été tués sans qu'il y ait jamais eu la moindre arrestation officielle, ni le moindre jugement. Elles disent que c'est toujours la sécurité qui est derrière cela et qu'il y a des témoins. Personnellement, je n'en sais rien. Mais ce dont je suis certain, c'est que les mères manifestent et que l'holovision refuse d'en parler et m'empêche de révéler ce que les gens ont le droit de savoir. Il doit exister un moyen… Pardonne-moi, je ne peux pas m'empêcher de penser à haute voix.

Il l'embrassa de nouveau sur la

joue puis lui souleva le menton.

— Je me tais, maintenant, dit-il.

Il déposa un baiser sur ses lèvres et elle l'attira à lui, sur la moquette, au pied de la petite table.

— C'est promis?

Elle lui rendit fougueusement son baiser et tira sa chemise de son pantalon pour pouvoir glisser ses mains sur sa peau tiède et lisse.

Il lui déboutonna son corsage d'Ilienne, défit sa jupe de coton et la trouva nue sous les deux vêtements.

— Petite coquine, murmura-t-il en lui embrassant le ventre tandis qu'elle finissait de le déshabiller. La moquette va être rugueuse, dit-il.

— Tu avais promis de ne plus parler!

Le réveil sonna de nouveau, tirant Béatriz en sursaut de son rêve éveillé. Elle arrêta la sonnerie et se redressa pour se donner un peu de courage. Ben avait eu raison à propos de la moquette. Ils avaient aussi renversé une partie du vin sur eux. Elle était sûre que c'était ce soir-là que Ben avait conçu l'idée de la Voix de l'Ombre. Elle soupira, essayant de chasser l'oppression qui pesait tristement sur sa poitrine.

Dommage que nous n'ayons pas conçu un enfant. Cela nous aurait peut-être sauvés tous les deux.

Elle appuya sur la touche « début » de son messager de poche, qui annonça « 6 h 30». Elle baissa le volume sonore et massa ses paupières fatiguées. La fiche d'antenne préliminaire fournie par le bureau central de l'holovision serait suivie de plus amples détails avant l'heure des informations, aussi ne prêtait-elle attention qu'à moitié, intéressée seulement par les nouvelles

de Ben Ozette.

Elle poussa un nouveau soupir. Les odeurs, dans son bureau de la base de lancement sous-marine, avaient quelque chose de nettement Sirénien. L'air était filtré, aseptisé, saturé d'humidité et de produits antimoisissure. Les éclairages du petit studio de l'holovision diminuaient un peu l'humidité ambiante et lui permettaient de respirer plus à l'aise. Elle se doutait qu'on allait lui demander de prendre l'antenne dans moins d'une demi-heure.

Elle tira sur les jambes de sa combinaison pour les remettre en place et aplatit les boules froissées que formaient ses manches aux aisselles.

L'éclairage du bureau était indirect, à la mode sirénienne, de sorte que son reflet dans le plaz avait des tons chauds qui mettaient en valeur l'éclat de sa peau brune et le brillant de son épaisse chevelure noire. Sa génération et celle de Ben était la première, depuis deux siècles, à avoir plus d'enfants conformes aux anciennes normes de l'aspect physique humain que l'inverse. Béatriz n'éprouvait aucune pitié pour les mutants de toutes sortes. La pitié était une émotion dont la plupart des Pandoriens avaient appris à se passer. Elle remerciait quotidiennement le sort de lui avoir donné le physique qu'elle avait. Et pour le moment, tout ce qu'elle désirait, c'était une bonne douche bien

chaude avant d'affronter les dernières calamités annoncées par son messager.

C'est ce que disait toujours Ben. « Les dernières calamités. »

Elle prononça les mots à haute voix. La fatigue et l'ensommeillement donnaient à sa voix un ton plus grave qui la faisait un peu sonner comme celle de Ben. Cela lui donna envie de l'entendre, de discuter une fois de plus avec lui sur la question de savoir qui travaillait le plus des deux et qui méritait de prendre sa douche en premier. Elle sourit,

malgré ses préoccupations. Cette querelle finissait généralement, de manière plus que symbolique, par des ébats à deux sous l'eau chaude ruisselante.

C'était son angoisse à propos de Ben qui lui faisait retarder le moment d'affronter le messager. Il lui était déjà assez douloureux de regarder en face le fait qu'elle l'aimait toujours, même si c'était d'une manière bien peu amoureuse.

Le suicide… Il a peut-être décidé de se faire la péri à la suite d'un pari, et de se laisser avoir par un capucin.

Béatriz savait reconnaître les signes avant-coureurs, et c'était Ben lui-même qui lui avait ouvert les yeux. Empêcher le Directeur de nuire était une question de survie.

Elle versa suffisamment de lait dans son café pour le refroidir et but du bout des lèvres tout en repassant le court message qui lui glaçait le sang.

Mémo. 6 h 30:

Directive locale. Poste de

Lancement N° 5; passage à l'antenne: 6 h 45.

Titre principal: Crista Galli toujours aux mains des Enfants de l'Ombre.

Titre N° 2: Arrivée aujourd'hui des N.P.O. à la Station orbitale.

Développement: réf. aux terroristes, armes, drogue, fanatisme religieux. Enfants de l'Ombre. Assemblage final en orbite des réacteurs de la nef spatiale. Installation des N.P.O. imminente. D'autres informations vous parviendront sur place.

Deuxième option: 6 h 40, heure limite. Fin de connexion: 6 h 31.

Béatriz jeta un coup d'œil à l'horloge du messager: 6 h 36.

— Deuxième option! murmura-t-elle entre ses dents.

Cela signifiait qu'ils diffuseraient son intervention en différé. Avec un décalage suffisant pour que l'holovision puisse la remplacer à la dernière minute par un flash préenregistré si elle n'y allait pas ou, pis encore, si ce qu'elle disait à l'antenne n'avait pas l'heur de leur plaire. Ben l'avait prévenue que les

choses en arriveraient là un jour.

Merde!

Sur quoi d'autre Ben avait-il eu raison?

L'ascenseur qui conduisait au studio du Poste de Lancement n° 5 ne se trouvait qu'à une douzaine de mètres dans le couloir de son bureau. Elle se passa la main dans les cheveux pour les remettre en ordre et sortit rapidement par la porte ovale. Mais le fait d'avoir à se presser ne soulagea pas son angoisse

le moins du monde.

Ben était mêlé à cette histoire de Crista Galli et elle savait que Flatterie le savait aussi. Pourquoi n'y avait-il donc pas le moindre mot sur Ben? La réponse était contenue dans l'un des nombreux avertissements qu'il lui avait donnés et son sang se figeait à cette seule pensée.

Ils feront en sorte qu'il disparaisse comme les autres. Si les fiches d'information ne font aucune mention de lui…

Elle ne supportait même pas d'y penser.

Flatterie est au courant, pour nous… pour Ben, corrigea-t-elle mentalement.

Elle n'ignorait rien des disparitions, des cadavres que l'on retrouvait le lendemain matin dans les rues. Ben l'avait plus d'une fois mise en garde. Il lui avait montré, sur place, comment les choses se passaient. Elle savait que des tas d'inconnus disparaissaient ainsi. Elle n'aurait

jamais pensé que cela pourrait arriver un jour à quelqu'un de son entourage.

Une autre pensée la frappa tandis qu'elle arrivait devant l'ascenseur.

Si je ne parle pas de lui aujourd'hui à l'antenne, il va disparaître pour de bon!

Elle devait prendre la même navette que les N.P.O. destinés à la Station orbitale pour y être assemblés à bord de la nef spatiale.

Flatterie devait être également au courant de son idylle naissante avec Mack, qui n'était un secret pour personne. L'installation de ces Noyaux psycho-organiques était un beau coup de propagande pour Flatterie, et cela lui permettait du même coup de l'évincer du devant de la scène. Cela rendait également impossible toute enquête qu'elle aurait pu mener pour son compte sur la disparition de Ben.

Elle était demeurée sans réaction, la veille au soir, quand il avait fallu remplacer Ben au pied levé. Elle avait lu tout bêtement ce que le prompteur affichait, trop surprise par l'énormité et

la soudaineté du mensonge pour le remettre en question. Flatterie avait donc fini par lui jeter son gant.

Qu'est-ce gui est pire? se demandait-elle à présent.

Ce qui pouvait arriver de pis, c'était qu'ils disparaissent tous les deux.

Elle se glissa dans l'ascenseur au milieu de la foule de techs et de mécanos, sans répondre à leurs bonjours. Dans cette atmosphère confinée, saturée d'humidité, les odeurs de transpiration étaient insupportables.

Quelles certitudes puis-je avoir?

Sa plus grande certitude était que Ben disparaîtrait si elle ne disait rien, si les Nouvelles du Soir continuaient à mentir sur les raisons de son absence.

Elle tourna dans le couloir qui menait au studio de l'équipe de rédaction locale de l'holovision. C'était un hangar d'assemblage des réacteurs dont les plafonds avaient dix mètres de haut. Les mains des maquilleuses s'activèrent sur sa coiffure dès qu'elle eut franchi la porte ovale. Quelqu'un l'aida à enfiler un volumineux sweater sur le sein gauche duquel figurait le logo

de l'holovision. Comme d'habitude, tout le monde parlait en même temps et personne ne lui disait ce qu'elle avait besoin d'entendre. Elle n'aurait pas été là pour présenter ce bulletin si Ben avait été retrouvé.

Elle avait aperçu Ben en compagnie de Crista Galli, quelques jours auparavant, dans la résidence de Flatterie. Ils se trouvaient dans la Cour aux Hibiscus. Ben était penché vers Crista avec cet air de concentration qui le caractérisait en certaines occasions. Béatriz avait alors compris qu'il était amoureux de la fille. Et elle savait aussi qu'il ne s'en était probablement pas encore rendu compte lui-même.

J’aurais dû lui parler. Pas comme une amante, mais comme une amie. Et maintenant, il est peut-être mort.

Elle se tapota les joues pour leur donner de la couleur, et les spots s’allumèrent. Il était presque l’heure. Elle n’avait parlé à personne, elle n’entendait personne et elle regardait le prompteur vide avec une certaine appréhension. Des centaines de fois, durant des années, Ben avait rivé ses yeux aux siens et répété inlassablement les mêmes arguments.

— C'est le tableau général qui m'intéresse, lui répondait-elle. Pandore est une planète instable, nous avons souvent eu l'occasion de le vérifier dans le passé. Nous pouvons tous disparaître un jour ou l'autre sur un simple caprice météorologique. Il nous faut absolument trouver un autre monde.

Mais il ne pensait qu'au présent.

— Le peuple a faim, et tout de suite, disait-il. Il faut lui donner à manger maintenant, ou il n'y aura de plus tard pour aucun d'entre nous.

Elle se sentait toujours toute petite dans un studio, malgré sa célébrité. Mais aujourd'hui, tandis qu'on lui frottait et

poudrait le visage, qu'on ajustait sa coiffure et qu'on plaçait l'écouteur dans son oreille, elle écrivait son propre texte pour le Flash du Matin, en espérant de tout son cœur que cela suffirait à maintenir Ben dans l'actualité et à le protéger des atteintes de Flatterie. Elle regarda le prompteur, régla le contraste et se racla la gorge. Il lui restait trente secondes. Elle se racla de nouveau la gorge, sourit au faisceau d'objectifs et prit une profonde inspiration.

— Dix secondes, Béatriz.

Elle expira lentement, plissa les yeux pour se protéger de la réverbération et annonça en regardant le voyant rouge:

— Bonjour, Pandore. Béatriz Tatoosh vous présente le Flash du Matin…

***Comme chaque objet n'est rien de plus que la somme de ses qualités, et comme les qualités n'existent que dans l'esprit humain, l'univers objectif tout entier, fait de matière et d'énergie, d'atomes et d'étoiles, n'existe qu'en tant que construction de la conscience et édifice de symboles conventionnels façonnés par les perceptions humaines.***

***Lincoln Barnett L'Univers et le Dr Einstein***

Alyssa Marsh vivait dans le passé, car le passé était la seule chose que

Flatterie ne pouvait pas lui enlever. Il avait essayé les drogues, les sondes laser, les micro-implants, mais la personnalité qui avait été celle d'Alyssa Marsh avait survécu à tout.

Il a peur, pensait-elle. Il a peur que mon séjour ici ne m'ait rendue impropre au rôle de N.P.O. Et il n'a pas tort.

Il avait démantelé son corps fibre par fibre, ou plus exactement il l'avait retirée de son corps. Ses carotides et ses jugulaires avaient été branchées sur un système vital extérieur, et elle avait été

décapitée. Puis Flatterie en personne avait excisé les chairs et les os restants autour de son cerveau devenu insensible. La seule sensation qui lui restait était la conscience très vague d'exister. Elle ne se sentait plus beaucoup de points communs avec les humains et elle n'avait aucun moyen de savoir depuis combien de temps il en était ainsi. Jusqu'à ce qu'on la raccorde à la nef spatiale, elle n'avait aucun moyen de mesurer la durée. Le temps était devenu son nouveau jouet. Et surtout le passé.

Même le brouillard possède une substance, se disait-elle.

La logique lui indiquait que son cerveau existait encore, faute de quoi elle n'aurait pas pu entretenir ces pensées. Sa formation, dans une crèche de Lunabase, des centaines d'années auparavant, l'avait préparée à ses fonctions de N.P.O., qui impliquaient des responsabilités purement mentales, des décisions humaines à prendre à partir de données obtenues électroniquement. Mais Pandore avait ouvert de nouveaux horizons, qui nécessitaient bien sûr la présence d'un corps. Le fait d'avoir eu un enfant, chose qui ne lui avait jamais été permise en tant que clone de Lunabase, avait

modifié ses perspectives sans rien changer au contenu de son endoctrinement. Elle avait tenu secrète la naissance de son enfant, particulièrement vis-à-vis de son père, Raja Lon Flatterie N° 6, le Directeur.

Sans yeux et sans oreilles, elle aurait pu croire qu'elle serait prisonnière à perpétuité de ténèbres totalement silencieuses. Sans épiderme, elle aurait pu s'attendre à perdre tout son sens du toucher. Et sans le reste, elle aurait pu imaginer qu'elle avait goûté le parfum de sa dernière fleur et la saveur de sa dernière tablette de chocolat de contrebande. Mais rien de tout cela ne s'était montré exact.

Alyssa s'était attendue à être coupée de ses sens mais la réalité prouvait qu'elle en était, au contraire, libérée. Tels les dieux, elle était libre, maintenant, d'agripper les replis du temps et de repasser sa vie à volonté, en en prospectant les moindres recoins à la recherche de détails sensoriels qui lui avaient échappé lorsqu'ils avaient été passés au crible de ses émotions. Celles-ci ne lui manquaient pas tant, d'ailleurs, mais elle admettait que cela pouvait résulter d'un simple processus de dénégation visant à protéger ce qui restait d'Alyssa Marsh contre l'horreur atroce du traitement que lui avait infligé Flatterie.

— Tu seras le Noyau psycho-organique, lui avait-il dit comme si c'était un privilège, un honneur et une condition indispensable à la survie de l'humanité.

Sur ce dernier point, il avait peut-être raison, mais elle n'avait pas été convaincue, même droguée comme elle l'était alors, par les deux premiers. Elle avait identifié, dans les propos qu'il lui tenait, l'une des plus anciennes apologies du martyre que l'espèce humaine eût inventées.

— Sois raisonnable, lui disait-il. Accepte cette bannière et tu vivras dans mille corps à la fois. La nef spatiale deviendra ta chair et tes os.

— Épargne-moi tes discours, avait-elle répondu d'une voix rendue pâteuse par les drogues. Je suis prête. Si tu ne veux pas me laisser retourner étudier le varech et si tu ne veux pas non plus me tuer, fais ce que tu as à faire, mais vite.

Elle avait maintenant le sentiment que la principale différence entre le varech et elle était que le corps entier du varech lui servait aussi de cerveau. Les tissus étaient intégrés, les performances mesurables. Mais Flatterie n'en saurait rien.

Il lui avait parlé d'un Olympe, d'une vie exempte de douleur et de maladie. Il avait fait valoir qu'un N.P.O.

au cœur de son système était ce que l'humanité connaissait de plus proche de l'immortalité. Cela n'avait en rien contribué à la réconforter. Elle connaissait les statistiques d'échec et de folie des précédents N.P.O., la fréquence avec laquelle ils s'étaient retournés contre leur nef et leur équipage de clones interchangeables, des clones comme elle ou Flatterie ou Mack. En fait, c'était exactement ce qui s'était passé à bord de la nef Terra, qui les avait tous amenés sur Pandore à l'origine. Trois N.P.O. étaient devenus fous et des membres de l'équipage avaient été obligés de créer une intelligence artificielle pour sauver leur peau. Elle les avait alors conduits sur

Pandore, où elle les avait abandonnés.

Je suis mieux à même de comprendre ce qui s'est passé, maintenant. J'aimerais bien rencontrer un jour cette Nef, interface à interface.

Les mots avaient toujours eu le don de l'amuser et l'absence de corps ne semblait pas avoir diminué sa propension à rire. Mais quand elle pensait à son fils, elle était toujours très sérieuse, particulièrement depuis qu'il avait si bien réussi dans les services de sécurité de Flatterie. Elle pensait à lui,

en ce moment, parce que son seul regret était de ne pas l'avoir vu une dernière fois avant de…

Avant de jeter ma carcasse aux orties. J'aurais tellement voulu le voir de mes propres yeux… Ou plutôt non… j'aurais voulu qu'il me voie, lui, avant… avant que je devienne… cela.

Elle l'avait confié, plutôt que de courir le risque d'affronter la réaction de Flatterie s'il découvrait qu'elle lui avait donné un fils, à un couple de Siréniens qui se déplaçaient souvent.

Elle avait eu peur, tout d'abord, qu'il ne la tue pour lui prendre son enfant et en faire un nouveau Directeur sans pitié.

J'aurais dû le garder. De toute manière, il est devenu comme son père.

L'enfant devait être au courant, à présent. Elle avait, avant que Flatterie ne la réduise à une masse convolutée de tissus roses, laissé les documents appropriés cachés dans sa cabine. Cela avait constitué son dernier geste sentimental.

— Ton corps te trahit, avait grommelé Flatterie le dernier jour. Tu as eu un enfant. Où est-il?

— Je m'en suis débarrassée. Tu sais comme mes études m'accaparent. Je n'ai pas le temps de me consacrer à autre chose qu'au varech. Pas à un enfant, en tout cas. La chose a été vite réglée.

C'était le genre d'argument que Flatterie était capable d'avancer lui-même, et il l'avait accepté pour argent comptant. Il ne lui était jamais venu à l'idée, semblait-il, que cet enfant pouvait être le sien. Leur liaison avait été assez brève et assez éloignée dans le temps pour qu'il en eût presque perdu le

souvenir. Il n'y avait fait aucune allusion depuis qu'elle avait quitté sa couche pour la dernière fois, plus de vingt ans auparavant. Il s'était contenté de grogner en réponse, se disant probablement que l'enfant était le résultat d'une mésaventure récente. Il ne pouvait pas nier la passion dont elle faisait montre pour ses travaux sur le varech. Seul Nano Macintosh semblait partager son enthousiasme à côtoyer la mystérieuse paraconscience qui emplissait les océans de Pandore.

J'aurais dû le garder avec moi au sein du varech. Maintenant, il est devenu

ce que je craignais le plus; et par-dessus le marché, j'ai perdu le sens de sa présence.

En son état actuel, le N.P.O. Alyssa Marsh songeait souvent longuement à cette naissance et aux rares moments précieux qu'elle avait passés avec son enfant. Il avait cessé de pleurer immédiatement après sa venue au monde, heureux de regarder les Natali qui nettoyaient sa mère et la chambre. Il avait un véritable casque de cheveux noirs et paraissait pleinement alerte depuis le début.

— Un mois après terme, avait dit la

sage-femme, ça ne m'étonne guère. On dirait qu'il n'a pas perdu son temps là-dedans.

Quelques minutes plus tard, elle l'avait remis au couple qui devait lui donner son nom. Frederick et Kazimira Brood lui avaient rendu visite chaque semaine au cours des derniers mois et toutes les dispositions nécessaires avaient été prises. Cela avait coûté très cher à Alyssa, mais elle tenait à offrir les meilleures chances à son enfant. Flatterie était déterminé à faire de Kalaloch une véritable cité, le centre de la vie intellectuelle et commerciale de Pandore. Il avait engagé les jeunes Brood — il était architecte et elle

sociologue — pour qu'ils édifient les installations de sécurité et les cantonnements pour ses troupes. Il était même question, à l'époque, qu'ils obtiennent le contrat du complexe universitaire. Mais qui aurait pu prévoir, alors, les changements que connaîtraient Pandore et Flatterie?

Moi, j'aurais pu les prévoir. Mais je pensais que l'évolution du varech était une chose plus précieuse que d'élever mon enfant.

Si elle avait eu son corps, elle

aurait laissé échapper un long soupir pour soulager les tensions qui se seraient accumulées au creux de son ventre. Mais elle n'avait ni souffle ni ventre, et sa raison était relativement exempte de facteurs émotionnels.

J'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire. Dans la perspective générale de l'humanité, c'était la meilleure solution.

***Même si, dans leur dévorante cupidité, ils ne sont pas capables de voir le mal dans la destruction d'une famille ni le péché dans la traîtrise envers ses amis, ne devons-nous pas, nous qui comprenons le côté maléfique de la destruction, nous abstenir de ces terribles actes?***

***Extrait des Entretiens zavatariens avec l'Avala Queets Twisp, dit l'Ancien***

Frivola Bodeen déroula sur le pont poussiéreux du grenier son précieux coupon de mousseline volée. Ses trois

jeunes camarades d'école battirent des mains d'excitation.

— Tu as réussi à le faire! s'exclama Jaka.

Le jeune garçon, le seul du groupe, était maigre et grand pour ses douze ans. Son père, comme celui de Frivola, travaillait sous la mer à la Station de Lancement des Navettes, ou S.L.N. Sa mère travaillait aussi, à l'Usine Sirénienne d'Hyperconducteurs, de sorte que leur famille recevait à peu près le double du panier des autres dans la File.

— Chut! souffla Frivola. Ce n'est pas le moment qu'ils nous découvrent. Tu as apporté la peinture, Leet?

La plus jeune des quatre, qui avait onze ans, sortit quatre gros tubes de sous son épaisse blouse de coton.

— Tiens, dit-elle sans relever les yeux. Je n'ai pas pu avoir du noir.

— Rien que du vert! s'écria Jaka avec impatience. Tu veux donc qu'ils nous prennent pour des Ombres? Tu sais bien que c'est leur couleur favorite!

— Chut! fit Dana en soulignant son chuchotement d'une mimique exagérée et d'un doigt sur les lèvres. Peut-être que nous sommes tous devenus des Ombres, à présent. Vous n'avez jamais pensé à ça? Ils nous traiteraient exactement de la même façon, s'ils nous attrapaient, vous

savez.

— D'accord, d'accord, interrompit Frivola. Personne ne se fera attraper, à moins que nous ne passions toute la journée ici. Dana et Jaka, qu'est-ce que vous attendez pour vous mettre à jouer? Il faut qu'on croie que nous sommes là pour faire de la musique. Pendant que vous jouerez, Leet et moi ferons deux banderoles. Ensuite, c'est nous qui jouerons et vous en ferez deux autres.

— La sécurité est partout dans les rues ce matin, fit Dana.

— C'est à cause de Crista Galli. Ils croient peut-être qu'elle se cache quelque part dans le quartier.

— Et si c'était vrai? Si elle se cachait là?

— Nous devrions peut-être jeter un coup d'œil.

— Ils ne s'occuperont pas de moutards qui s'entraînent à jouer, leur dit Frivola en levant la main pour faire taire tout le monde. Qui s'intéresse à une leçon de musique? D'ailleurs, ajouta-t-elle en reniflant et en relevant légèrement le menton, mon frère est dans la sécurité, alors je sais comment ils pensent.

— Ouais, mais tu oublies qu'il est à Victoria, et qu'ils ne pensent pas de la même façon là-haut, fit remarquer Dana.

Ils les envoient toujours loin pour éviter qu'ils n'aient à tirer un jour sur leur propre famille.

— C'est faux! s'indigna Frivola. Ils ne veulent pas qu'ils travaillent dans le même secteur que leur famille parce que… parce que…

— Ils vont finir par monter ici si on continue à ne rien faire, interrompit Jaka.

La voix du jeune garçon était en train de muer et il s'efforçait de lui donner un ton autoritaire. Jaka habitait à l'orée du plus grand camp de réfugiés de Kalaloch. Il redoutait plus que les autres les affres immédiates de la faim et les

représailles de la sécurité. À douze ans, il avait déjà vu trop de gens mourir des unes et des autres. Il tira de l'étui sa flûte polie par l'usage et emboîta les deux sections.

Dana haussa les épaules en soupirant et, à son tour, sortit son caracol. Les cordes neuves luisaient à la faveur d'un rayon de soleil oblique. La grosse carapace noire à volutes avait la patine donnée par quatre générations de doigts.

— Donne-moi le la, dit-elle.

Jaka obéit; et tandis qu'ils accordaient le caracol, les deux autres filles divisaient le tissu en quatre bandes

égales de trois mètres chacune environ.

— Est-ce que ton frère a déjà tué quelqu'un? chuchota Leet.

— Bien sûr que non, répondit Frivola.

Elle lissa les plis de la mousseline avant de croiser le regard de l'autre fille.

— Tu sais bien qu'il n'est pas comme ça, reprit-elle. Tu l'as déjà rencontré.

— C'est vrai, fit Leet en gloussant tandis que ses yeux bruns brillaient légèrement.

— Il est si adorable! dit Frivola.

Elle s'aperçut qu'elle avait écrit toutes les lettres sur la banderole avec moins de la moitié d'un tube de vert. Heureusement, c'était du vert foncé qui pouvait passer pour du noir. Les grosses lettres majuscules disaient: nous avons faim, tout de suite! C'était devenu le cri de ralliement des réfugiés, mais elle l'avait aussi entendu murmurer un peu partout ces derniers temps. à mesure que la pénurie et le rationnement s'aggravaient, les gens entonnaient ce slogan même dans la File.

Cette File, où il fallait attendre des heures avant de pouvoir mettre les pieds dans les magasins d'alimentation, était

l'endroit qu'elle avait choisi pour accrocher sa banderole. Celle de Leet serait placée au-dessus de l'école, qui faisait face aux bureaux de béton et de plastacier de la Sirénienne de Commerce. Jaka voulait introduire la sienne en cachette à l'Usine d'Hyperconducteurs tandis que Dana avait l'intention de suspendre sa banderole au-dessus du quai du transbordeur, où elle serait aisément visible des bureaux de l'holovision situés à côté.

Dana exécuta d'abord quelques gammes puis joua avec Jaka une danse rapide et cadencée qu'ils avaient apprise à l'école. Frivola pensait que

c'était le meilleur morceau que savait jouer son amie. Jaka peina un peu, comme toujours, mais il alla consciencieusement jusqu'au bout.

— Tu crois que ce sont les Enfants de l'Ombre qui ont enlevé Crista Galli? demanda Leet.

Elle avait du mal à tenir le gros tube de peinture entre ses doigts et elle repassait soigneusement chaque lettre pour que les caractères puissent être lus de loin.

— Je ne sais pas, répondit Frivola. Je ne sais plus du tout ce qu'il faut croire. Ma mère a grandi sur Vashon et elle dit toujours que Crista Galli est une

sorte de déesse ou quelque chose comme ça. Mon père dit qu'elle n'est qu'un monstre comme tant d'autres.

— Ta mère!

— Mais non! dit Frivola en gloussant. Crista Galli, idiote! Il dit que le seul moyen de donner à manger à tout le monde est de garder le contrôle des courants et que si Crista Galli peut aider à maîtriser le varech, le Directeur a raison de vouloir l'empêcher de partir ou de se retourner contre nous. Et tes parents, qu'en pensent-ils?

Leet fronça les sourcils.

— Ils ne parlent plus beaucoup, ni de cela, ni d'autre chose, fit-elle. Ils travaillent tous les deux tout le temps, chaque jour de la semaine. Maman dit qu'elle est trop fatiguée pour s'entendre penser. Papa ne regarde même plus les nouvelles. Il ne dit jamais rien. Il se mord la lèvre et il va se coucher quand c'est l'heure. Je crois qu'ils ont très peur.

Une explosion, du côté du port, les fit sursauter. Dana posa le caracol sur le pont du grenier avec un bruit sourd.

— Ce n'était pas très loin, dit-elle.

Elle avait un défaut de langue qui ressortait quand elle était nerveuse et qui venait de se faire entendre.

Tous les quatre s'étaient précipités vers la lucarne de plaz qui se trouvait à l'autre extrémité du grenier. Un nuage de fumée noire se répandait dans le ciel au bout de la rue sur leur droite. Tournant la tête vers la gauche, Frivola vit l'enseigne géante de la Coupe des As qui se balançait encore sous l'effet de la déflagration. La rue était pleine de gens qui se rendaient à leur travail et de marchands devant leurs étals. Frivola entendit une exclamation étouffée qui venait de Dana. Elle montrait un endroit juste au-dessus d'eux.

— Un garde de la sécurité! souffla-t-elle. Il est en train de refermer le panneau. Il doit être déjà à l'intérieur!

— Il faut cacher tout ça en vitesse! leur dit Jaka en un murmure qui atteignait des sommets bitonaux. S'ils le trouvent, ils nous tueront!

— Ou pire, murmura Dana.

Ils se dépêchèrent de rassembler les tubes et de rouler les deux banderoles dont la peinture n'était pas encore sèche. Mais il était trop tard.

La petite trappe du grenier s'ouvrit brusquement, enfoncée d'un coup de pied par un gros homme sans cou de la

sécurité. Un deuxième, presque sa copie conforme, se glissa à sa suite à l'intérieur et resta en alerte, adossé au mur.

— Regardez-moi ça, dit-il en soulevant un coin de la banderole du canon de son arme. On dirait qu'on a mis les pieds dans un nid de platelles, non?

Sans attendre de réponse, il tira deux brèves rafales de son laser. Jaka et Leet s'affaissèrent sur le pont, tués net.

Frivola aurait voulu hurler, mais elle ne put trouver son souffle.

— Ce ne sont que des moutards, fit

le deuxième garde. Pourquoi as-tu…

— C’est de la vermine qui pourrait grandir. Nous avons des ordres.

L’arme cracha de nouveau. Frivola ne vit même pas l’éclair qui la tua.

***L'humanité possède quatre choses Qui ne tiennent pas bien la mer. L'ancre, les avirons, le gouvernail Et la peur d'aller par le fond.***

***Antonio Machado***

Ben libéra les crampons du panneau ovale et Rico LaPush s'engouffra à l'intérieur. Il fit un bref signe de tête à la fille, qui avait une pâleur de spectre, et tendit à Ben le messager de poche. La plus grande partie des informations qu'il contenait étaient déjà périmées, mais Ben allait

vouloir en prendre connaissance de toute manière. Rico prit bien soin de ne pas toucher la fille au passage.

— Prêts? demanda-t-il.

— Oui, lui répondit Ben.

— Je suis prête, dit la fille.

Rico se gratta la barbe de trois jours qui lui couvrait le menton et rajusta le laser dans la poche arrière de son pantalon. Il était aux côtés de Ben depuis la catastrophe de l'île de Guemes, c'est-à-dire plus d'années que n'en comptait Crista Galli au total. Sa méfiance envers les gens avait servi plus d'une fois à préserver leur vie et il

n'avait pas l'intention d'abaisser sa garde devant la « Divine ».

— J'ai déjà vu ça quelque part, dit-il à Ben en désignant sa robe d'Ilienne. Elle me rappelle l'ancien temps, quand la vie était seulement dure pour tout le monde. Les rues grouillent de gardes de la sécurité. Il faudra qu'elle joue son rôle à la…

— Vous pourriez aussi bien vous adresser à moi, interrompit Crista, les joues colorées par une soudaine montée de colère. J'ai des oreilles pour entendre et une bouche pour parler. La petite sœur qui est là n'est pas un canisiège, ni un verre d'eau posé sur la table de son grand frère.

Rico fit un effort pour sourire. Son accent était parfait, son phrasé authentique. Elle apprenait vite. Naturellement, elle avait ses moyens à elle pour entrer dans la tête des gens.

— Merci de la leçon, petite sœur, dit-il. Vous êtes habillée d'une manière qui me met la joie au cœur. Mes compliments.

Il nota le sourire de Ben, et aussi le fait que le regard de son compagnon ne quittait pas les contours parfaits du visage de Crista.

La caméra de Rico avait eu l'occasion d'enregistrer pour

l'holovision les visages des plus belles femmes. Pourtant, il devait admettre que tout ce qu'il avait entendu dire sur Crista Galli était vrai. Quand Ben était entré comme journaliste à l'holovision, Rico LaPush s'était fait recruter dans l'équipe holographique en tant que technicien triangulateur. Grâce à un ou deux mensonges bien placés, il avait eu la place sans problème et sa facilité pour apprendre la lui avait conservée. Il avait filmé, chaque année, plus de fastes et d'atrocités qu'il n'était donné d'en voir dans toute une vie à la plupart des opérateurs.

Elle est splendide mais pâle, se

disait-il. Peut-être le soleil lui donnera-t-il un peu de couleurs.

Le Quartier central prétendait qu'il fallait la tenir à l'abri du soleil; mais Rico pensait que cette recommandation, compte tenu de leurs infortunes récentes, serait impossible à respecter. Le Quartier central, quels que soient les individus que recouvrait cette dénomination, était souvent à côté de la plaque.

— Nous allons être obligés de marcher pendant quelque temps, leur dit-il. Faites surtout comme si vous n'étiez pas pressés.

Il désigna du menton le messager que Ben tenait toujours à la main.

— Ne t'en fais pas pour ça, dit-il. Tu pourrais aussi bien le balancer dans les chiottes. C'est pour nous dire qu'ils nous font évacuer par la voie aérienne, mais tous les terrains d'aviation sont déjà surveillés par les hommes de Flatterie. Il faudra partir par mer.

— Mais s'ils disent que…

— Je sais ce qu'ils disent, coupa Rico. Ils disent que la voie des airs est sûre et qu'il faut la tenir éloignée de la mer. En route!

Il émanait de Crista Galli une

tristesse qui ne plaisait pas du tout à Rico. Il pouvait comprendre la peur, la colère ou même l'hystérie, mais la mélancolie était quelque chose qui attirait le malheur. Et ils en avaient déjà eu leur compte. Quand il la vit tendre la main vers Ben, il l'arrêta aussitôt en disant:

— Non. Je regrette, mais je ne peux pas vous permettre de le toucher.

— C'est vous qui avez peur pour lui? répliqua-t-elle, ou votre « Quartier central »? Il a ses vêtements pour le protéger.

— C'est moi qui ai peur.

Elle fut vexée de voir que Ben demeurait silencieux. Elle recula d'un pas tandis que Rico continuait dans le dialecte de Guemes qu'il n'avait pas utilisé depuis des années:

— Je me permets, entre Iliens, de suggérer à ma sœur qu'elle devrait prendre conscience de la profondeur de l'amour et de la confiance que le peuple ressent pour elle. Ces gens s'adressent à elle, continua-t-il avec un bref hochement de tête, malgré la douleur que cela leur occasionne.

— Et la peur, aussi?

C’est bien, se dit Rico. Elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. Il continua de lui parler à la manière des Iliens de Guemes.

— La petite sœur a su éclairer son frère. Mais qu’il soit permis à celui-ci de lui rappeler que seul l’inconnu doit être une source de peur. Peut-être la sœur pourra-t-elle mettre son frère à l’aise le moment venu. Partons-nous?

Elle demeura silencieuse et Rico apprécia cette attitude. Quelle que fût la malédiction qu’elle portait en elle, elle la portait avec grâce. Rico connaissait Ben Ozette depuis vingt-cinq ans. Il était

tombé amoureux d'une bonne douzaine de femmes durant cette période, alors que la chose n'était arrivée à Ben qu'une seule fois. Rico se souvenait que Ben avait eu les mêmes regards pour Béatriz Tatoosh que ceux qu'il adressait aujourd'hui à Crista Galli.

Il était plus que temps, se dit-il en souriant intérieurement. Béatriz est collée avec ce Macintosh. Ben a besoin de quelqu'un de solide, lui aussi.

Nul n'ignorait que dans le métier les relations étaient nécessairement de

courte durée et la vie de famille impossible. Avec toutes les tensions et tous les déplacements, il fallait bien que quelque chose fût sacrifié et c'étaient généralement les relations affectives. Rico avait renoncé à ces choses depuis longtemps et il fréquentait en ce moment une rouquine qui travaillait à plein temps au Quartier central.

— Le port, leur dit Rico tandis qu'ils commençaient à descendre la rampe. C'est la vraie folie, là-bas. Mais jusqu'à présent, la sécurité ne s'est pas approchée du Poisson-Volant. Victoria est aussi sûre qu'elle peut l'être, aussi nous mettrons le cap dessus. C'est risqué, mais pas aussi risqué que ce que

nous faisons en ce moment.

Ils prirent sur la droite, longeant lentement les quais dans la direction où était rassemblée la foule. Rico traînait un peu derrière le couple, rasant les façades et les portes des immeubles. Il ne parlait pas. À plusieurs reprises, il faillit heurter Crista tandis que celle-ci s'arrêtait brusquement pour regarder certaines devantures où étaient étalées des reliques la concernant. Chaque fois, elle ajustait sa mantille pour cacher un peu plus son visage.

C'est donc vrai, se disait Rico. Elle n'est pas au courant.

Il la vit tendre les mains vers un vêtement informe, dans un présentoir vitré qui portait l'inscription: « Gilet de Crista Galli, porté par elle à l'âge de douze ans. Cet article n'est pas à vendre. » Disposés autour du présentoir, il y avait une série de lames de microscope en verre avec des traces de sang dessus, une mèche de cheveux beaucoup trop foncés pour être les siens et plusieurs lambeaux de tissu, chacun avec une étiquette indiquant son prix, qui étaient tous censés provenir de Crista Galli « La Divine ». En bonne place sur la devanture figurait cet avertissement écrit à la main: « Attention, danger! Ne

toucher à rien. Emballage de protection fourni par la maison pour chaque article. »

On croirait qu'elle n'a jamais vu un chien jusqu'à aujourd'hui, se disait Rico. Ni un poulet. Ces fichus poulets semblent la rendre folle.

Il s'efforçait de ralentir le pas derrière eux et de ne pas écouter leur conversation. Il n'avait rien mangé depuis la veille au matin et l'odeur des grillades au charbon de bois lui donnait des gargouillements d'estomac. Il se

sentait nerveux. Tant de choses pouvaient encore tourner mal. Mais la diversion avait au moins éloigné une patrouille.

Si les copains font bien leur boulot, nous ne devrions pas rencontrer un seul homme de la sécurité jusqu'à l'appareil.

Juste au moment où il se disait cela, il comprit son erreur, mais il ne pouvait pas plus annuler cette pensée qu'il ne pouvait annuler la présence des deux gardes de la sécurité qui venaient de surgir au coin de la rue devant eux. Il

pressa une touche de l'émetteur qu'il avait dans sa poche. Une troisième explosion retentit sur le port, mais aucun des deux gardes ne tomba dans le panneau. En soupirant, Rico empoigna le laser passé à l'arrière de sa ceinture. C'était un vieux modèle, à courte portée. Il eut le temps de penser, tandis que les deux gardes traversaient la rue pour se diriger vers eux, qu'il devenait de plus en plus difficile de se procurer des recharges.

Ben et Crista les avaient vus aussi et s'étaient arrêtés progressivement. Des grappes de travailleurs et de marchands passèrent devant eux. Rico s'arrêta aussi, à quelques pas derrière eux, dans

l'ombre d'un porche. Quand les nouvelles explosions retentirent, il y eut des mouvements désordonnés dans la foule qui se dirigeait vers le port. Rico n'aurait pas voulu que Ben s'arrête ainsi. Les deux gardes qui s'approchaient portaient la tenue kaki des forces de sécurité de Vashon de quatrième rang. Ils étaient tous les deux de stature massive, uniquement armés de bâtons étourdisseurs, presque normaux à l'exception des oreilles plissées et de la lèvre inférieure protubérante qui trahissaient certaines malformations internes caractéristiques des Iliens de Lummi.

Juste au moment où la main de Rico

agrippait la crosse de son laser, Crista Galli fit un pas en avant, exagérant la démarche chaloupée des femmes presque à terme. Elle parla en penchant la tête, la main à demi levée dans la posture des Iliens de Guemes quand ils abordaient un inconnu.

— Mes frères, leur dit-elle, cette future mère ne trouve pas d'endroit où s'abriter et elle en aurait grand besoin.

Son intonation était on ne peut plus naturelle. Les paumes de ses mains étaient tournées vers le haut. Bien que les gardes fussent visiblement nerveux, leur réponse vint automatiquement.

— Deux rues plus loin et la première à gauche. Les boutiques… Le second garde interrompit d'un coup de coude celui qui parlait.

— C'est peut-être le début d'une attaque des Ombres. Dépêche-toi! Vous ne devriez pas rester dans la rue, petite sœur. Hé! Vous deux! ajouta-t-il en se tournant vers Ben et Rico. Mettez-la à l'abri quelque part et restez planqués.

Les deux gardes s'éloignèrent en hâte vers la station du port, et Rico laissa échapper en un léger sifflement le souffle qu'il avait retenu tout ce temps. Le sifflement contenait un signal codé

qui datait de leur enfance et que n'importe quel Ilien aurait reconnu: « Danger écarté ».

— Tu as fait plaisir à Rico, dit Ben avec un sourire qui montrait ses dents.

— Tout est enregistré là, fit Rico en frappant sur sa poitrine un minuscule objectif. Cela fera très bien dans vos Mémoires.

Il s'inclina devant Crista.

— Joli travail, bons réflexes.

Il vérifia la charge de la caméra à sa ceinture et essuya l'objectif-boutonnière avec sa manche. L'objectif

ressemblait à une aiguille de pierre grise polie.

— Nous devrions nous éloigner d'ici, leur dit Crista. Vous avez entendu ce qu'ils ont dit. Les Ombres…

— Les Ombres, c'est nous, chuchota Rico, et il n'y aura pas d'attaque. Mais la population peut avoir des réactions violentes. C'est une véritable poudrière. Le Poisson-Volant n'est plus très loin. Regardez là-bas.

Il désigna, non loin d'eux, un panneau indiquant: « Môle n° 4. »

L'un des transbordeurs géants venait de faire surface côté quai,

cherchant à se protéger d'une éventuelle explosion dans les eaux relativement peu profondes de la baie. Les portes arrière déversaient les passagers à pied venus de tous les coins de Pandore tandis que des véhicules à deux ou à trois roues envahissaient la chaussée. La poussière du matin s'était changée en boue sous l'action conjuguée des lances à incendie et de toutes les allées et venues. La boue jaillissait sous les roues des véhicules, éclaboussant les belles dentelles îliennes. Les Iliens s'habillaient même pour aller au marché.

La moitié des gens qui se bousculaient sur le môle portaient autour du cou la plaque d'identité en plastique

attestant leur qualité d'employé au Projet Spationef. Ils étaient payés par Flatterie. Le chantier était une véritable ville, assez grande pour faire éclater les liens familiaux, et aujourd'hui beaucoup de marchands côté port lançaient au passage des quolibets et des invectives aux ouvriers de la Station de lancement des navettes.

Le quai de débarquement était en réalité un appontement reliant deux bouches de métro. La première servait à rejoindre le village et l'autre menait au transbordeur sous-marin. Des marchands ambulants s'agglutinaient aux entrées des stations, proposant des lotions solaires, des boissons et des fruits

séchés. L'odeur des poissons grillés au charbon de bois et leurs crépitements sur le feu passaient inaperçus au milieu du brouhaha de cette foule.

Soudain, ce que craignait Rico depuis un moment se réalisa. Un réfugié îlien portant une pancarte et mouillé jusqu'aux os par une lance d'incendie courut le long du quai et agressa l'un des voyageurs. Ils roulèrent tous les deux au sol, et, par réflexe plutôt que de fureur délibérée, les autres voyageurs s'acharnèrent sur l'agresseur à coups de pied. Plusieurs douzaines de réfugiés essayèrent, sans force, de se porter au secours de leur camarade, mais ils durent se défendre à leur tour et en

l’espace de quelques battements se trouvèrent submergés.

Rico et Ben encadraient de très près Crista Galli. Rico cherchait un passage sur le quai. Autour d’eux, les cris de colère s’étaient mués en sourds gémissements de douleur. Plusieurs personnes étaient tombées à l’eau. La matinée déjà chaude retentissait d’imprécations et du bruit mou des poings imprimant leur marque rouge sur la peau.

Crista gardait les bras croisés devant elle, les mains dans ses manches, à la manière des vieilles Iliennes. Elle semblait figée dans cette position, comme au jeu de perche auquel jouaient

les moutards. Tandis qu'ils se frayaient un chemin à travers la foule, elle trébucha sur la pancarte défoncée de l'Ilien, et Rico put lire ce qui était écrit dessus: « un peu de répit pour vos frères! »

Un craquement sinistre et un grincement de poutrelles tordues parvinrent à leurs oreilles, suivis de hurlements de peur derrière eux. Rico aperçut, par-dessus son épaule, une portion de l'appontement qui venait de s'effondrer, précipitant des centaines de gens à la mer.

Ça va peut-être les refroidir

pendant un moment, se dit-il, mais il ne faut pas compter que ça dure.

— Ralentissez le pas, dit-il à l'oreille de Crista Galli.

Il songeait à tous les repas qu'il avait sautés quand il était moutard et il se demandait quand, pour la dernière fois, Crista Galli ou le Directeur avaient raté un repas. Ben et lui en rataient pas mal, dans leur profession, mais ce n'était pas la même chose. Quand Rico était un moutard, ce n'était pas lui qui avait choisi d'avoir faim.

Il suivit des yeux la grève jusqu'à

l'endroit où elle quittait la colonie îlienne sur la côte pour se transformer progressivement en un plateau herbeux à la périphérie du village. Les troupes de la sécurité s'étaient concentrées là, dans leurs transports noirs, et attendaient visiblement que la foule s'épuise avant d'entrer à leur tour dans la danse. Un déchaînement sanglant, si près de la périphérie et à portée relative de la grève et de la baie, risquait d'attirer les capucins. La vue d'une meute de capucins disperserait aussitôt la foule, et ceux de la sécurité pourraient s'occuper de la meute sans que leurs uniformes soient seulement froissés.

L'examen visuel et électronique

auquel venait de procéder Rico ne lui avait permis de déceler aucune présence de la sécurité sur le môle proprement dit. Mais il n'avait rien pour repérer les puissants moyens d'écoute dont le Directeur s'était récemment équipé.

Crista regardait droit devant elle, les yeux grands ouverts et les pupilles dilatées, tandis qu'ils s'avançaient lentement. Ben lui saisit le coude.

— Pourquoi ne leur disons-nous pas, avant de partir, qu'ils ne font qu'un? murmura-t-elle. Pourquoi ne leur faisons-nous pas comprendre qu'ils forment un seul organisme et que, s'ils se coupent les bras et les jambes, ils seront condamnés à mourir?

Ben lui secoua le coude. Rico vit ses yeux, quand elle se tourna pour lui faire face, repasser de l'état d'hébétude à la normale. Il remarqua aussi que Ben prenait grand soin de ne pas toucher sa peau nue.

— Nous allons au port de Bonne-Espérance, mentit Ben en parlant très vite. Le lac est splendide à cette époque de l'année et malgré l'altitude les nuits y sont douces. Les vieilles Iles sont trop vulnérables. Nous avons des alliés fidèles parmi les Siréniens, mais il est difficile de se déplacer librement dans leurs colonies sous-marines. Le danger le plus immédiat pour nous est la

sécurité. Le Directeur dispose d'engins aériens de reconnaissance sur toute la côte, et particulièrement aux abords du Périmètre. Naturellement, il y a aussi ses Faucons. Et en mer, nous sommes vulnérables au varech.

Il s'interrompit, jusqu'à ce que Crista regarde dans sa direction, puis il hocha la tête et poursuivit:

— Il ne faut pas oublier la nouvelle flottille d'hydroptères du Directeur, dont il a opportunément vendu une partie à la sécurité de Vashon. Et, naturellement, il a aussi ses espions infiltrés parmi nous.

Rico fut soulagé. Ce que venait de dire Ben s'adressait aux dispositifs

d'écoute du Directeur et non à Crista Galli. De toute manière, à en juger par son air hébété, elle n'avait pas compris un traître mot de ce qu'il disait.

Elle poursuivit son chemin sur le môle N° 4 parmi les cris et les gémissements, comme si elle ne les entendait pas. Rico vit qu'il y avait maintenant d'autres bateaux en flammes, peut-être une douzaine, et que les gens qui luttaient contre le feu essayaient de les séparer des autres. L'un des hydroptères de la sécurité de Vashon, parti du Périmètre, s'approchait à toute allure du lieu de l'incendie.

Le Poisson-Volant, Phydroptère privé de l'holovision, était visible au

bas du plan incliné. Rico sentit le picotement de l'adrénaline au creux de son estomac. Il espérait que le Quartier central avait mis au courant Elvira, qui pilotait l'appareil. Elle n'aimait pas tellement les changements de plan de dernière minute, et elle détestait franchement les affrontements avec la sécurité.

Elvira était le pilote le plus coriace que l'holovision eût jamais recruté. Elle ne trouvait à redire à personne. À la connaissance de

Rico, elle n'avait pas la moindre opinion politique, pas la moindre

marotte, la moindre conviction religieuse, le moindre ami. Sa seule passion était de piloter l'hydroptère le plus puissant du monde, avec ses statoréacteurs à hydrogène, le plus souvent et à la vitesse la plus élevée possible. Pour la navigation en surface, elle était hautement compétente. En immersion ou dans les airs, elle n'avait pas son pareil au monde. Elle avait déjà piloté Ben et Rico dans plus de circonstances périlleuses qu'il ne pouvait les compter. De toutes, cette mission allait être, incontestablement, la plus dangereuse.

Ben capta le regard de Rico et leva

des sourcils interrogateurs pour désigner la fille.

Rico gratta sa barbe de deux jours. Crista se retourna pour contempler, au-delà de lui, la foule qui refluait maintenant à l'autre extrémité du môle, accumulant de la masse et de la vitesse, et qui se répandait dans les rues de Kalaloch.

Tous ceux qui devaient se rappeler, plus tard, l'événement qui se produisit alors, parlèrent d'une détonation qui déchira sèchement l'atmosphère du matin comme un coup de tonnerre l'été ou le claquement d'un fouet. Cela ne fut suivi d'aucun écho, d'aucun souffle de

vent. Même un groupe d'enfants qui pleuraient non loin de là étouffèrent leurs cris dans les jupes de leur mère.

Rico se boucha d'un doigt chaque oreille, étonnamment conscient de chaque repli, de chaque circonvolution de chair. Si une telle onde de choc avait atteint ses oreilles de l'extérieur, elles auraient été encore toutes vibrantes.

C'est à l'intérieur de ma…, à l'intérieur de nos têtes qu'elle a fait ça!

Crista sentit le soudain craquement

de silence qui s'effondrait avec sa colère. Elle fut heureuse de voir que Ben et Rico étaient les premiers à récupérer, bien qu'il fût clair que c'était de la peur qu'elle lisait dans leur regard. La foule s'était immobilisée, momentanément paralysée, cherchant des yeux une arme. Puis elle s'anima derechef sous l'assaut des engins de la sécurité de Vashon qui roulaient à sa rencontre.

Crista s'écarta brusquement de ses deux compagnons et grimpa à bord du Poisson-Volant. Sans cesser d'affecter la démarche lourde des femmes à la grossesse avancée, elle se tint sur le pont, non loin de la porte de la cabine, soutenant son ventre de ses mains, le

regard fixé au loin sur la mer. Puis les enfants recommencèrent à faire du bruit et les villageois abasourdis se frottèrent les oreilles et se remirent à avancer. Rico remarqua que les incendies des embarcations s'étaient propagés sur le quai lui-même et touchaient maintenant un certain nombre de magasins. Les deux transbordeurs, sur leurs plans inclinés, s'étaient immergés, sans passagers, par mesure de sécurité. Longeant la rambarde, Rico s'approcha de Crista tandis que Ben détachait les amarres.

— Il y a des mois qu'on sentait venir ça, déclara Rico. C'était dans l'air. Les gens sont à bout. Mais c'est trop tôt et ils ne sont pas organisés. Ils

n’arriveront à rien. Certains seront tentés de nous poursuivre. D’autres resteront au port. Le reste participera à l’attaque inévitable à l’intérieur de la colonie. Ce qui rendra le Périmètre particulièrement vulnérable.

— Il est trop bien protégé, dit-elle d’un ton neutre. Ils n’ont aucune chance.

Elle fixait calmement Rico de ses yeux d’un vert étonnant. Il remarqua, une fois de plus, l’extrême dilatation de ses pupilles en dépit de la vive clarté du soleil.

— Je sais ce que vous ressentiez, tout à l’heure, quand vous avez eu peur de me toucher, dit-elle en lissant les plis

de sa jupe sur la rondeur factice de son ventre. Ce que je sais sur les Enfants de l'Ombre et ce que vous savez sur moi, cela revient à peu près au même. Je suis uniquement au courant de ce que Flatterie a bien voulu me dire. J'ignore si vous avez de bonnes raisons de redouter mon contact. Savez-vous si j'en ai de craindre le vôtre?

Comme il ne répondait pas, elle fit volte-face et pénétra en silence dans la cabine de l'hydroptère de l'holovision.

***Le mal est dans les yeux de celui qui regarde.***

***Spider Nervi Assistant particulier du Directeur***

Les lumières avaient été soigneusement tamisées dans le salon holo du Directeur et un spot éclairait spécialement son visage de bas en haut avec pour effet de grandir Flatterie, qui dépassait déjà d'une tête la moyenne des Pandoriens. Cela ajoutait à sa stature un caractère martial qui n'était pas pour lui déplaire.

Un boîtier vide de cassette holo

était posé en équilibre sur le bras rouge de son fauteuil inclinable préféré. L'étiquette fluorescente indiquait: « Détruire après lecture », avec la mention manuscrite: « Le Dir. et S. Nervi seulement ». Au-dessous était apposé un tampon en lettres noires: « Peine maximale ». Flatterie sourit devant l'euphémisme. Sous sa direction, tous ceux qui violaient l'interdiction « maximale » devenaient des sujets d'entraînement pour les interrogatoires conduits par les élèves de Spider Nervi. Et le travail de la sécurité n'était pas joli à voir.

— Monsieur Nervi, fit-il avec un bref hochement de tête.

— Monsieur le Directeur.

Comme à l'accoutumée, le visage de Spider Nervi était hermétique, même avec la formation spécialisée de Flatterie en tant que Psychiatre-aumônier. Nervi s'était présenté devant lui aux aurores blêmes, toujours efficace mais sans hâte, vêtu d'un élégant costume d'intérieur gris de coupe sirénienne.

— Zentz ne les a pas encore retrouvés, lui dit Flatterie d'une voix sèche qui trahissait plus d'irritation qu'il ne l'aurait souhaité.

— C'est Zentz qui les a laissés s'enfuir, répliqua Nervi.

Le Directeur émit un grognement. Il n'avait pas besoin de ce rappel, particulièrement de la part de Nervi.

— C'est à vous de les retrouver, dit-il en agitant l'index. Ramenez-moi la fille et tirez tout ce que vous pourrez des autres. Gardez Ozette pour la bonne occasion. C'est lui qui se trouve derrière cette Voix de l'Ombre et il faut la faire taire tout de suite.

Nervi hocha la tête, pour signifier que le pacte était conclu. La question du paiement serait évoquée plus tard, comme d'habitude. Les exigences de Nervi demeuraient toujours dans des limites raisonnables, même pour des affaires difficiles, parce qu'il aimait son

métier. Et sans le Directeur, il n'aurait pas l'occasion de le pratiquer souvent.

Tout art a besoin d'un support, se dit Flatterie.

— Le terrain d'aviation est sous notre contrôle, déclara Nervi. On leur avait préparé la voie, à l'aide d'une demi-douzaine de complices. Nous avons la situation en main. Nos agents ont été efficaces. Les hommes de Zentz ont mis en action les rouages habituels au village. Ils vont être forcés de transporter la fille ailleurs. La voie de

terre est exclue. Ce serait de la folie pure. Il ne reste que la mer, avec une bonne diversion au moment du départ. À mon avis, ils choisiront Victoria. La tactique la plus payante pour nous est d'attendre afin d'élargir le plus possible le coup de filet, qu'en pensez-vous?

— Vous faites surveiller les quais?

— Bien entendu. L'hydroptère de l'holovision est sous surveillance électronique, par mesure de précaution. Vos moniteurs sont reliés au système. (Il jeta un coup d'œil à la montre de la console.) Vous devriez recevoir les images d'un instant à l'autre.

Flatterie changea nerveusement de

position sur son fauteuil de commande, trahissant sa nervosité à l'idée de ne plus contrôler les opérations. Nervi précédait ses mouvements et il n'aimait pas trop cela.

— Eh bien, fit-il en se fendant d'un sourire. C'est du très beau travail! Ils seront bientôt à nous, et vous serez récompensé pour cela. Zentz se plaint que vous lui prenez ses meilleurs hommes, mais au moins le boulot est fait.

Il frappa le dessus de la table du plat de la main, sans cesser de sourire.

L'expression de Spider Nervi n'avait pas changé et il demeurait

silencieux. Sa seule réaction avait été un imperceptible hochement de son horrible tête. Elle était plus ou moins normale de forme, mais à la place du nez s'ouvrait une fente visqueuse. Sa peau foncée était parcourue par un réseau saillant de veines rouges luminescentes. Ses yeux noirs, auxquels rien n'échappait, étincelaient.

— Que voulez-vous faire de cette Tatoosh? demanda-t-il enfin. Flatterie sentit son sourire s'étioler. Il s'efforça de le reconstituer.

— Béatriz Tatoosh nous est utile, dit-il. Elle a une passion pour le Projet Spationef que nous pourrions mettre à profit. Je sais, ajouta-t-il en levant la main pour prévenir une interruption de Nervi, ce que vous êtes en train de penser. Cette petite aventure entre Ozette et elle. Il y a plus d'un an qu'elle est terminée.

— Ce n'était pas une « petite aventure », interrompit tout de même Nervi. Cela a duré des années. Ils ont été blessés ensemble lors de la révolte des mineurs, il y a deux ans…

— Je connais les femmes, murmura Flatterie d'une voix sifflante, et vous pouvez être certain qu'elle le haïra pour

ce qu'il a fait. S'enfuir avec une femme plus jeune… saboter l'holovision et le Projet Spationef… A-t-elle diffusé le communiqué tel qu'il a été rédigé hier soir?

Nervi hocha la tête et garda le silence.

— Elle sait aussi bien que nous qu'en associant le nom de Ben Ozette à cet enlèvement, nous lui donnerions une popularité et une crédibilité qui ne sont pas souhaitables. Tout est fini entre eux et, dès que nous contrôlerons la situation, tout sera fini pour Ozette. De toute manière, Béatriz Tatoosh se trouvera cet après-midi à bord de la

station d'assemblage orbitale et nous ne l'aurons plus sur le dos.

Comme Nervi gardait toujours le silence, le Directeur se frotta les mains d'un air réjoui en disant:

— Je vais vous montrer maintenant comment je tiens le varech à distance depuis deux ans. Vous savez que c'est un sujet délicat pour la population, il a fallu chaque fois une véritable catastrophe pour convaincre les gens de la nécessité de l'élagage. En fait, il y a longtemps que la volonté du varech a été brisée grâce aux recherches de nos labos sur Orques. Trop compliqué à expliquer en détail, mais il suffit de savoir que ce n'est pas une question purement

mécanique, comme le détournement des courants ou des choses de ce genre. Grâce aux recherches sur les neurotoxines, nous avons directement accès à ses émotions. Vous vous souvenez de ce gisement de varech au large de Lilliwaup, celui qui avait abrité un commando des Ombres?

— Je m'en souviens, fit Nervi en hochant la tête. Vous aviez dit: « Pas touche » à Zentz.

— C'est cela, dit Flatterie.

Il se redressa dans son fauteuil inclinable et leva le dossier à la rencontre de son dos. Il programma le système holo. Automatiquement, les

lumières baissèrent. Entre les deux hommes, au centre de la salle, apparurent en miniature plusieurs vues d'un avant-poste Sirénien sous la mer, une station d'observation du varech implantée en bordure d'un gisement d'importance moyenne. Les lumières du varech clignotaient dans les profondeurs sous-marines aux abords de la station. Celle-ci avait été bâtie au sommet des ruines d'un vieil Oracle.

Ces Oracles, comme les appelaient les Pandoriens, étaient les points où le varech enfonçait ses racines dans la croûte de la planète elle-même. À cause de la profondeur incroyable qu'atteignaient ces racines âgées de trois

cents ans et de l'habitude que les anciens Siréniens avaient de les planter en ligne droite, la croûte de Pandore se fracturait souvent à leur emplacement. C'étaient ces séries de fractures qui avaient donné naissance aux nouveaux continents et aux archipels rocheux de Pandore.

Les jardins privés de Flatterie, le « Parc », se trouvaient sous terre, dans une caverne qui était un ancien Oracle. Flatterie avait fait brûler par ses gens une racine épaisse de trois cents mètres afin de laisser le champ libre à ses paysagistes.

Trois vues devinrent nettes sur le plateau holo devant les deux hommes. La

première montrait l'intérieur de la station, où un Sirénien au crâne dégarni s'activait devant son pupitre de commande. La seconde, extérieure, était centrée sur l'entrée du sas principal. La troisième, également extérieure, offrait un panorama de la masse grise du varech, à l'arrière de la station. Le Sirénien paraissait extrêmement nerveux.

— Ses enfants sont partis nager au milieu du varech, expliqua Flatterie. Il est inquiet. Leurs poissons à air n'ont pas été remplacés. Ils ont tous pris scrupuleusement leur antidote. Le varech, traité avec mon nouveau mélange, manifeste une attirance

morbide pour l'antidote.

On apercevait de temps à autre les enfants nageant parmi les thalles du varech. Ils se déplaçaient avec une lenteur onirique, bien plus lentement que les mouvements de l'eau ne le demandaient, avec des gestes qui ne ressemblaient pas du tout aux brasses de grenouille habituelles aux enfants.

Le Sirénien mit en marche un signal modulé qui s'arrêta au bout de quelques battements.

— C'est la troisième fois qu'il sonne le « rassemblement », murmura Flatterie.

L’attente de la suite le rendait incapable de rester en place.

Le Sirénien s’adressa à une femme vêtue d’une combinaison de travail encore mouillée. Elle venait de passer sa journée à établir des connexions avec le varech pour le Contrôle des Courants.

— Linna, lui dit-il, je n’arrive pas à les faire sortir du varech. Ces poissons à air vont bientôt être vides… Que se passe-t-il là-bas?

Elle était maigre et pâle, un peu comme son mari, mais son regard était absent, hébété. La plupart des gens qui travaillaient aux avant-postes ne portaient pas leur combinaison sous-

marine quand ils étaient à l'intérieur. Elle revenait d'un endroit situé à la lisière de ce que les Siréniens appelaient le « Secteur bleu ».

— C'est peut-être le contact, dit-elle. Il a un contact… spécial. Tu ne travailles pas là-bas, tu ne peux pas te rendre compte. Il n'est plus froid et visqueux, comme avant. Il est devenu… je ne sais pas…

Elle hésitait et Flatterie distingua, même sur son image holo, une rougeur sur ses joues.

— Devenu quoi? demanda le Sirénien.

— Je… depuis quelque temps, chaque fois qu'il me touche, ça me fait la même impression que quand c'est toi… dit-elle, et son rougissement accentuait la blondeur de ses cheveux épais. Ça me fait tout chaud à l'intérieur. Je me sens vibrer de partout.

Il émit un grognement indistinct en la regardant de côté, puis soupira.

— Où sont passés ces moutards?

Il scruta, à travers le plaz, les profondeurs troubles qui entouraient la station. Flatterie n'apercevait plus les enfants. Il ressentait presque de l'exultation devant l'appréhension grandissante du Sirénien.

Celui-ci lança de nouveau le signal modulé à partir de sa console et le voyant lumineux correspondant clignota en phase. Il toucha l'écran du doigt.

— Ils étaient juste là, balbutia-t-il. C'est complètement dingue. Je lance l'alerte rouge.

Il déverrouilla l'unique manette de sa console que tous les responsables des avant-postes appréhendaient d'avoir à baisser un jour. L'alerte rouge signifiait que le Contrôle des Courants, à bord de l'Orbiteur, et le Centre de Communications, à la base sirénienne la plus proche, seraient prévenus que la station courait un danger imminent.

— Vous voyez? dit Flatterie. Il commence à saisir le topo.

— J'y vais, annonça le Sirénien à sa femme. Tu ne bouges pas d'ici. Tu as compris?

Elle ne répondit pas. Elle demeurait hébétée, les yeux fixés sur les thalles bleus du varech, atteignant par endroits cinquante mètres, qui se tendaient dans la direction de la station.

Le Sirénien prit un poisson à air dans l'armoire située près du sas et passa une ceinture porte-outils autour de sa taille. Il saisit ensuite un élagueur à laser à très longue crosse et une série de recharges. Puis il parut se raviser et

retourna chercher tout le chapelet de poissons à air, ces ouïes symbiotiques dont se servaient les Siréniens pour filtrer l'oxygène de la mer et le faire passer directement dans leur système sanguin.

Ces choses sont vraiment répugnantes, se dit Flatterie avec un frisson.

Machinalement, il se frotta le cou à l'endroit où les poissons à air étaient généralement fixés.

Une fois à l'extérieur, le Sirénien dirigea le faisceau de sa torche vers le gisement de varech à peine visible en bordure du périmètre de l'avant-poste. L'enregistrement avait été fait au crépuscule et la lumière faiblissante qui descendait de la surface, conjuguée avec la distance, assombrissait la représentation holo et rendait presque impossibles à distinguer les détails du visage de l'homme. La chose était un peu décevante en regard de la qualité du reste.

Lorsque le Sirénien atteignit la limite du varech, à portée des thalles les plus longs, il se retourna, alerté par le sifflement de la porte étanche. Il vit sa

femme qui nageait lentement vers la masse du varech et l'air de la station qui s'échappait en bouillonnant vers la surface. Il dut se rendre compte, en voyant l'eau s'engouffrer à l'intérieur du poste par l'ouverture non verrouillée, que tout était fini. L'enregistrement cessa.

Flatterie coupa l'enregistrement holo et ralluma la lumière. Nervi demeurait impassible. Son monstrueux visage n'avait pas changé d'expression.

— Ainsi, le varech les a attirés à l'extérieur pour les dévorer? demanda-t-il.

— C'est à peu près cela, oui, dit

Flatterie.

— Il obéissait à un ordre?

— Exactement. Un ordre de moi.

Flatterie vit avec plaisir le sourire qui s'ébauchait sur les lèvres de Spider Nervi. C'était un luxe qu'il ne s'accordait pas souvent.

— Nous savons tous les deux ce que la rumeur publique en fera, continua le Directeur en se rengorgeant légèrement. Elle demandera vengeance. Mes hommes seront forcés, sous la pression populaire, d'élaguer ce gisement. Vous voyez le travail?

— Très habile. J'avais toujours cru…

— Je sais, dit Flatterie. Et vous n'êtes pas le seul. Le varech a toujours été, comme vous le savez, un sujet extrêmement délicat. Avec des implications religieuses et tout le reste- Il accompagna ces mots d'un nouveau geste dédaigneux. Le

Directeur ne pouvait s'empêcher de frimer.

— J'avais deux tâches à mener à

bien, reprit-il. Premièrement, m'emparer de la direction du Contrôle des Courants; et deuxièmement, découvrir le point à partir duquel on peut dire que le varech devient conscient. Je ne dis pas nécessairement intelligent, mais simplement conscient. Lorsqu'il commence à lâcher ces fichues poches à air, il est trop tard. La seule solution est alors de l'exterminer. Mais en faisant cela, nous perdons le travail de plusieurs années passées à aménager les couloirs de circulation.

— Quelle est la clé, alors?

— Les lumières, dit Flatterie en montrant, à travers sa large baie de plaz, la masse de varech qui commençait un

peu plus loin que la ligne de marée. Quand il commence à clignoter, cela signifie qu'il s'éveille. Il est comme un bébé et ne fait que ce qu'on lui ordonne. Le langage qu'il comprend est chimique et électrique.

— Et les ordres, c'est vous qui les donnez?

— Bien entendu. Pour commencer, il est absolument nécessaire de lui éviter tout contact avec les autres bancs de varech. C'est indispensable. Ils s'éduquent les uns les autres, par contact. Nous devons nous assurer que les couloirs entre deux formations de varech demeurent très larges. Un

kilomètre au minimum. Cette maudite chose est capable d'apprendre à partir de fragments de thalles provenant d'autres gisements. Heureusement, les informations disparaissent très vite. En général, un kilomètre suffit largement.

— Mais comment faites-vous pour lui… enseigner ce que vous voulez?

— Je n'enseigne rien. Je manipule. C'est une méthode très ancienne, mon cher Nervi. Et qui a fait ses preuves. Tout simplement, les êtres sont attires par le plaisir et repoussés par la douleur.

— Comment réagit-il devant cette espèce de… trahison? Flatterie eut un sourire.

— Je vois. La trahison, c'est une chose que vous connaissez bien, n'est-ce pas? Mais c'est très simple. Une fois élagué et maintenu au stade de la formation des lumières, il ne se souvient plus de beaucoup de choses. Nos recherches ont montré qu'il est capable de se souvenir si on le laisse atteindre le stade de la sporulation. Vous venez de voir sa réaction. Il ne faut jamais le laisser arriver jusque-là. Les études montrent aussi que la poussière de spores émise à ce stade possède le

pouvoir d'éduquer un gisement ignorant.

— Je pensais qu'il ne s'agissait que d'une nuisance. Je ne m'étais pas rendu compte que vous lui prêtiez vraiment la faculté de penser.

— C'est pourtant l'exacte vérité, mon cher Nervi. N'oubliez pas que je suis un Psychiatre-aumônier. Que je ne prie jamais ne signifie pas… Disons que toute forme de pensée m'intéresse. De même que toute volonté qui se dresse en travers de mon chemin. Et ce varech fait les deux.

— Vous le considérez peut-être comme un adversaire digne de vous? demanda Nervi avec un sourire.

— Pas le moins du monde! répliqua Flatterie en éclatant d'un rire rauque. Digne de moi? Il faudra que ce végétal en fasse un peu plus avant que je le considère comme un adversaire à ma hauteur. Mais le problème qu'il pose est intéressant et appelle des solutions intéressantes.

Nervi se leva et la texture craquante de son costume gris accentua la fluidité des muscles que le tissu recouvrait.

— À chacun son problème, dit-il. Le mien, c'est Ozette et la fille.

Flatterie réprima de justesse le réflexe de se lever et salua d'une main

molle en affectant une nonchalance qu'il ne ressentait pas du tout.

— Bien sûr, bien sûr, dit-il.

Il évita d'avoir à soutenir le regard de Nervi en allumant le récepteur holo. Il le régla sur le bulletin d'informations que Béatriz Tatoosh était sur le point de diffuser. Elle prendrait ensuite la navette à destination de l'Orbiteur en même temps que le N.P.O. destiné à la nouvelle nef spatiale. Déjà, le N.P.O. n'était plus pour lui qu'une machine et non une personne qui portait le nom d'Alyssa Marsh.

Il sentait quelque chose bouillonner en lui. Il avait attendu davantage de

Nervi. Quelque chose qui eût ressemblé, dans la circonstance présente, à de l'approbation. Il n'aimait pas déceler en lui-même ce genre de faiblesse. Mais il aimait encore moins l'idée de le laisser passer sans tenter de le contrôler.

— Naturellement, si vous avez besoin de quelque chose… Il laissa les évidences informulées.

Nervi se contenta de hocher la tête sans rien formuler du tout et quitta le salon. Flatterie se sentit soulagé mais réprima aussitôt ce sentiment. Éprouver

du soulagement signifiait qu'il commençait à trop se reposer sur Nervi alors qu'il savait parfaitement que se reposer sur qui que ce fût signifiait, tôt ou tard, avoir le couteau sous la gorge. Et il n'avait pas l'intention de tendre sa propre gorge à quiconque.

***Alors poussa du sol tout arbre désirable à la vue et bon en tant que nourriture, ainsi que l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.***

***Le Livre des Morts chrétien***

Un chemin partait de la grève à environ un kilomètre au-delà des limites du Périmètre. C'était une piste zavatarienne utilisée par les fidèles pour le transport jusqu'à leurs garennes, sur les hauteurs, des fragments de varech ramassés sur la plage. Comme toutes les pistes zavatariennes, celle-ci était

relativement sûre et en bon état. Les haltes aménagées étaient spacieuses et permettaient d'avoir une vue panoramique de l'immense Périmètre de Flatterie. Les quartiers populaires de Kalaloch, avec leur fouillis d'habitations branlantes et disparates, s'étendaient à partir de la côte, aujourd'hui voilée par un épais nuage de fumée noire. Des réseaux labyrinthiens de claies et de pontons d'aquiculture s'étalaient partout jusqu'à l'horizon. Des cris lointains et des explosions parvenaient jusqu'aux méandres élevés de la piste.

Deux moines zavatariens s'arrêtèrent pour écouter les clameurs

distantes de plusieurs kilomètres. L'un d'eux était de haute taille, maigre, avec des bras très longs. Le deuxième était petit, même pour un Pandorien. Il se déplaçait en courant pour rester dans l'ombre du moine plus grand. Tous deux portaient la tenue standard, passe-partout, du Clan des Gyflottes, en coton épais, d'une couleur orange qui voulait rappeler celle des créatures qui leur servaient d'inspiration.

Un vol de gyflottes, justement, évoluait paresseusement dans le ciel, attiré par le feu, la rumeur et les arcs des lasers d'un immeuble à l'autre. Les énormes créatures portées par le vent traînaient sous elles, au bout de leurs

longs tentacules, les rocs qui leur servaient de lest. Elles décrivaient de larges cercles en libérant de temps à autre leur hydrogène avec un sifflement caractéristique et en faisant claquer leurs membranes véliques. Au moindre contact avec le feu ou une étincelle, elles risquaient d'exploser et de répandre dans l'atmosphère leur poussière de spores bleues que les moines recueillaient avec dévotion pour leurs rites les plus secrets. Beaucoup de ces moines n'avaient pas quitté les Hautes Marches, sauf pour parcourir cette piste, depuis dix ans.

— Quel dommage qu'ils ne comprennent pas, murmura le plus jeune

moine d'une voix songeuse. Si nous pouvions seulement leur enseigner la libération…

— Juger est aussi une forme d'enracinement, lui rappela son aîné. Ce qu'ils ont besoin de connaître, c'est le vide, le vide qui libère l'esprit des bruits parasites et qui affine les sens.

Il leva ses bras de mutant en une longue courbe vers le ciel puis se retourna lentement, exposant son visage à la lumière dorée du matin dispensée par les deux soleils.

Le vieux moine, Twisp, adorait le contact du soleil sur sa peau. Dans sa jeunesse, il avait été pêcheur et avait

connu de nombreuses aventures. Il avait rejoint les Zavatariens non pas tant pour leur vie contemplative que pour les autres potentialités qu'il voyait en eux. Comme la plupart des moines, Twisp avait été attiré par le côté romantique de ces nouvelles terres paisibles qui avaient surgi de la mer. Ils rejetaient en bloc l'agitation mesquine de la politique et de l'argent qui secouait Pandore d'un continent à l'autre, et avaient entrepris d'établir un réseau occulte de refuges et de fermes clandestines.

Twisp, cependant, était resté très près des conflits civils de Pandore, tout en se gardant bien d'importuner ses compagnons zavatariens avec ces

questions trop mondaines. Une fois de plus, la situation était en train de changer. Il était en train de changer lui-même. Il avait plus à offrir à Pandore qu'un esprit de contemplation, bien qu'il jugeât préférable de s'abstenir d'en parler au jeune moine. Il n'était pas à proprement parler religieux, mais seulement porté sur la méditation. Et il appréciait la vie chez les Zavatariens. Il aurait beaucoup de chagrin s'il devait les quitter.

Deux gyflottes louvoyèrent dans leur direction et Mose, le jeune moine, posa sa besace et entonna le Chant de l'Accomplissement. Il espérait ainsi se faire emporter dans les airs par la masse

de tentacules et accéder à un niveau supérieur d'existence. Twisp avait connu l'exaltation que peuvent procurer les gyflottes lors du premier éveil du varech, un quart de siècle auparavant. C'était avant que la poigne de fer de Flatterie ne s'abatte sur la planète et que ceux qu'il aimait ne se fassent tuer.

Les gyflottes, bien que nées du varech, avaient une attitude d'indifférence envers les humains, qu'elles traitaient comme des curiosités. L'incantation de Mose se faisait plus vigoureuse à mesure que les créatures approchaient, leurs magnifiques voiles brillant d'un éclat doré au soleil.

— Ces deux-là cherchent la mort

aujourd'hui, fit Twisp. Tu es sûr que tu veux aller avec elles?

C'était le feu qui les attirait. Mose aurait dû le savoir. Le jeune moine avait mangé trop de varech, trop de poussière de spores au fil des années. Deux humains à découvert à proximité du Périmètre signifiaient généralement des gardes de la sécurité armés. Les gyflottes, qui recherchaient la « mort-qui-donne-la-vie », avaient appris à provoquer leur tir.

L'odeur musquée de leur face ventrale emplissait l'air. Le sifflement mélodieux de leurs évents déchargeant l'hydrogène pour descendre davantage

était porté par la brise. Le chant de Mose devint encore plus vibrant.

Chaque gyflotte avait sous elle dix tentacules dont deux étaient bien plus longs que les autres. C'étaient ceux-là, en général, qui portaient les pierres utilisées comme lest. Les gyflottes qui éprouvaient le besoin de mourir recherchaient les éclairs et volaient quelquefois en bande dans les orages de l'après-midi. Elles étaient aussi attirées par les flammes ou les étincelles, qui les faisaient exploser dans une apothéose de feu et de spores bleues. Certaines traînaient leurs rocs à terre en créant une gerbe d'étincelles qui les emportait en un suicide grandiose et un ultime

orgasme.

Twisp respira lorsque les deux grandes outres orangées s'éloignèrent vers le Périmètre. Il interrompit Mose dont les yeux étaient clos et le visage, avec ses trois poils de barbe, blême et en sueur.

— Elles vont bientôt se trouver à portée de canon du Périmètre, dit-il. Nous aurons de la poussière de spores à ramener aux autres.

Mose cessa son incantation et suivit la direction indiquée par le bras démesuré de Twisp. Les deux gyflottes volaient en formation très serrée, utilisant au maximum la brise légère qui

soufflait de la côte.

— Les hommes de Flatterie attendront, pour tirer, qu'elles soient au-dessus de la colonie, chuchota Twisp. De cette manière, elles leur servent de bombe. Regarde bien.

Les choses ne se passèrent pas tout à fait comme il l'avait dit. Ou bien le mitrailleur était un crétin, ou bien un Ilien l'avait devancé. Toujours est-il que les gyflottes explosèrent au-dessus du Périmètre, en une double détonation qui coupa la respiration à Twisp et l'éblouit de clarté. Plusieurs bâtiments à la surface furent touchés par les flammes et une brèche d'une centaine de mètres s'ouvrit dans le grand mur d'enceinte

Une accalmie dans les combats apporta jusqu'à leurs oreilles les cris cacophoniques des brûlés et des mourants. C'étaient des clameurs que Twisp ne se rappelait que trop bien.

Le jeune Mose ne descendait que rarement sur cette piste. Il n'avait pas plus de douze ans quand il était allé vivre dans les Hautes Marches. Il connaissait peu de chose du monde extérieur, des haines et des cupidités des hommes.

— Le mieux à faire, pour nous, est de ne pas nous mêler de tout ça, murmura Twisp. Ils ont assez à faire pour ne pas s'occuper de nous.

Le crépitement mouillé des lambeaux de gyflottes qui retombaient se fit entendre sur la végétation et les rochers au-dessous d'eux.

Il va y avoir aussi les réfugiés, pensa-t-il. Toujours les affamés et les sans-abri. Où allons-nous les mettre, cette fois-ci?

Les Zavatariens entretenaient des camps de réfugiés tout au long de la côte. Certains se transformaient en jardins maraîchers, d'autres en fermes hydroponiques ou aquicoles. D'après les

calculs de Twisp, il y avait déjà plus de réfugiés répartis sur la côte que dans les camps de Kalaloch. Et si tous avaient faim, ceux de Kalaloch étaient les seuls à en mourir littéralement. Il espérait qu'un jour la Voix de l'Ombre parlerait de cela.

Le moment viendra où ce sera le Directeur qui aura faim.

Twisp n'avait pas oublié l'île de Guemes et ses réfugiés, vingt-cinq ans plus tôt. Dans la station sirénienne sous-marine qui les avait recueillis, il les

avait vus horriblement brûlés, mutilés, entassés comme des makis morts. Avec ses amis, Twisp avait pourchassé les terroristes responsables et c'était une gyflotte qui avait exécuté leur chef. À cette époque-là aussi, à la base de tous leurs ennuis, il y avait un Psychiatre-aumônier.

Flatterie avait bâti son domaine aussi bien en sous-sol qu'à la surface du roc. Twisp avait entendu parler de passages souterrains secrets qui menaient jusqu'à la mer. Mais Flatterie n'en aurait pas besoin cette fois-ci. Le vieux moine avait l'habitude de la guerre et il connaissait la stratégie du Directeur: attirer le plus de rebelles

possible à l'intérieur du Périmètre, puis les massacrer. Les laisser penser, un instant, qu'ils avaient une chance de gagner. Bien montrer que la faute incombait aux Enfants des Ombres. Les autres, ceux qui avaient tout perdu sauf la vie, ne céderaient plus, à l'avenir, aussi facilement à la colère.

Mose tira sur les plis de son vêtement en détournant les yeux de la scène de carnage qui se déroulait en bas. Fuyant le regard de Twisp, il contemplait obstinément les rochers à quelque distance de la piste. Il avait les yeux profondément enfoncés pour quelqu'un de si jeune et qui menait une vie sereine. Il essayait de parvenir à la

paix intérieure à une allure de casse-cou. Il se rasait quotidiennement le crâne, ce qui était une pratique courante, aujourd'hui, chez les jeunes moines zavatariens et chez de nombreuses nonnes. Plusieurs cicatrices en zigzag barraient le haut de son crâne, vestiges des retouches chirurgicales qu'il avait subies.

Twisp était l'une des rares exceptions parmi les moines. Son ample chevelure grisonnante était nouée derrière sa tête en une natte qui imitait le style de famille d'un vieil ami mort depuis longtemps. De cet ami, Shadow Panille, on avait souvent dit qu'il appartenait à la lignée génétique qui

avait abouti à Crista Galli.

— Nous devrions aller chercher les autres, déclara Mose. Nous aurons besoin de lasers si nous devons aller ramasser les spores dans la vallée.

Twisp mit sa main en auvent sur son front et scruta les lointains. Une masse confuse qui devait être composée de villageois reflua sur le Périmètre dans l'autre sens, comme un banc de poissons luttant pour remonter le courant. Le précieux bétail de Flatterie, pris de panique, profita de la brèche dans le mur d'enceinte pour sortir sur la plaine à découvert.

La sécurité avait à peu près nettoyé

les alentours de la colonie de ses démons; mais avec l'odeur du sang qui devait maintenant imprégner l'atmosphère et le bétail courant en liberté un peu partout, il était à peu près certain que les capucins allaient arriver. Le carnage était déjà assez avancé sans que les démons s'en mêlent. Il sortit en grognant de sa rêverie.

— Ça s'annonce mal pour la cueillette des spores, dit-il. Si nous voulons en ramener un peu, c'est maintenant qu'il faut s'y mettre.

Mose et lui posèrent les fragments de varech qu'ils avaient recueillis à l'ombre d'un gros rocher blanc. Mose évitait toujours le regard de Twisp.

— Tu as peur? lui demanda celui-ci.

— C'est évident! répliqua le moinillon. Vous n'avez pas peur, vous? On peut se faire tuer, là-bas. Les capucins vont être attirés par l'odeur du… du…

— Il y a seulement quelques minutes, ton vœu le plus ardent était de mourir dans les bras de cette gyflotte. Où est la différence? Il y a des démons ici également. Tu te sens en sécurité sur cette piste parce que tout le monde te dit qu'il n'y a rien à craindre. Mais tu sais bien qu'il y a eu des morts ici aussi dans le passé et qu'il y en aura encore. Ça

n'empêche pas que tu t'y aventures sans autre protection que ces broussailles et ces rocs et sans aucune arme excepté tes jambes et tes bras.

Il allongea le bras pour désigner la mer, par-delà les flammes qui faisaient rage en bas.

— N'importe quelle tempête peut te tuer aussi bien qu'un démon, que tu sois ou non sur la piste. C'est un danger perpétuellement présent, tout autant que les capucins. Il te guette aujourd'hui comme demain. Si les capucins se montrent, ils iront là où est le sang et non vers nous. En fait, nous n'avons jamais été aussi en sécurité qu'à présent. Ce qui compte, c'est que tu sois vivant

maintenant. Reste dans le présent et tu demeureras en vie.

Sur ces mots, il mit son sac vide à l'épaule et se dirigea à longues enjambées vers la vallée et la poussière de spores qui la tapissait. Mose le suivit en trébuchant sur la piste, ses yeux nerveux trop occupés à guetter les dangers sournois pour regarder l'endroit où il posait les pieds.

*Penser à une puissance, c'est déjà, non seulement s'en servir, c'est surtout en abuser.*

*Gaston Bachelard La Psychanalyse du feu*

Deux vieux marchands étaient tapis dans une entrée de maison, essayant de se protéger et de protéger leurs denrées contre la panique de la foule qui progressait en force vers le Périmètre. Le premier mâchonnait un biscuit sec à moitié écrasé tandis que le second pressait contre sa manche son nez ensanglanté.

— Des animaux! Voilà ce qu'ils sont devenus! fit Torvin en crachant du sang. Y en a-t-il un seul qui ne se soit pas transformé en animal? À part toi, mon ami. Tu es resté un être humain.

De sa main libre, il donna une légère tape sur l'épaule de l'autre et découvrit une profonde déchirure dans le tissu de sa veste.

— Regarde ta veste, David.

Celui-ci épousseta les miettes sur son menton et tira sur l'épaule de son vêtement pour l'amener à proximité de son bon œil.

— Ça se répare, dit-il. Et le gros

de la foule est passé. S'il y a des morts, mon ami, nous aurons à ramasser les cartes, pour les pauvres.

— Pas question que j'aille là-bas.

La voix de Torvin était étouffée par sa manche, mais David savait qu'il était résolu sur ce point. C'était peut-être aussi bien comme ça. Il n'y voyait presque plus et ses jambes n'étaient pas assez rapides pour échapper à la sécurité. Quelle honte, quand c'étaient les gardes de la sécurité qui mettaient la main sur ces cartes. Ils les revendaient ou les troquaient au marché noir. Chaque jour, Torvin et David risquaient leur vie en donnant à un affamé sans carte un morceau de biscuit rance ou un bout

d'écorce de fruit séchée. David secoua la tête.

Quelle folie!

Il travaillait juste à côté de Torvin, ils étaient amis et cependant il n'avait pas le droit de lui échanger un biscuit contre un fruit sec. Il fallait un tampon sur sa carte pour qu'il ait droit au fruit et Torvin devait y mettre son poinçon avant de le lui donner. De même, si Torvin n'avait pas sur sa carte le tampon pour les biscuits, David n'avait pas le droit de lui en donner. Pour Torvin, être

trouvé en possession d'un biscuit sans le poinçon correspondant sur sa carte signifiait qu'il pourrait perdre son prochain tour dans la File. Au mieux, il ne s'attendait pas à être admis dans la File avant une semaine. Au pis, il crèverait de faim avec une poignée de points-rations dans la main.

— Tout cela est complètement fou! dit-il à Torvin. Il est heureux que je sois vieux et prêt à mourir, car ce monde n'a plus aucun sens pour moi. Nos enfants passent leur temps à s'entre-tuer. Il est admis qu'il y ait de la nourriture sur une table mais pas sur l'autre. Nous sommes dirigés par un homme qui ôte le pain de la bouche des enfants pour pouvoir

voyager jusqu'aux étoiles. Bon débarras, en ce qui me concerne. Mais que laissera-t-il derrière lui? Ses victimes, qui sont aussi nos enfants. Explique-moi un peu ça, Torvin.

— Bah!

La manche de tissu bleu délavé de Torvin était encroûtée de sang coagulé, mais son saignement de nez avait cessé. D'après la manière dont il avait dit: « Bah! », David savait qu'il avait à présent le nez bouché. Il se souvenait du jour où un homme de la sécurité l'avait frappé au visage et où le goût acre du sang avait soudain envahi ses narines.

— Tu penses trop, cela va t'attirer

des ennuis, le prévint Torvin. Mieux vaut nous en tenir à sécher nos rations de fruits et à faire cuire nos biscuits en étant reconnaissants de ce que nos familles ont de quoi se nourrir.

— Reconnaissants? fit David en émettant un de ces rires sifflants dont il avait le secret. Tu n'es plus un jeunot, Torvin. Qui t'a appris à être reconnaissant de ce que tu manges alors que quelqu'un, de l'autre côté du mur, crève de faim? Il n'existe pas de plus grand péché au monde, mon ami, que de se remplir l'estomac quand ton voisin n'a rien à se mettre sous la dent.

— Nous procurons des cartes aux pauvres…

— Des détrousseurs de cadavres! Voilà ce que nous sommes! Voilà ce qu'ils ont fait de nous! De vulgaires détrousseurs passibles de la peine de mort pour avoir lancé des miettes à ceux qui ont faim. C'est insensé, Torvin. Tellement insensé que ce que cette foule est en train de faire me paraît presque sensé par comparaison. Tout saccager et repartir de zéro. Ils ont réellement faim, tout de suite!

— Ces… bêtes féroces qui m'ont piétiné, on ne peut pas dire que ces gens-là ont faim. Ils ont des cartes. Ils travaillent en bas et nous les voyons passer chaque jour. Où vont-ils donc, en

répétant leur slogan: « Nous avons faim, tout de suite », alors que…

— Écoute-moi bien, Torvin. Écoute ce que te dit un vieillard devenu gâteux. Tu es vieux, toi aussi, bien que tu le sois moins que moi. Aurais-tu donné quelque chose à ces gens, si tu avais pu?

Torvin passa prudemment la tête hors de l'entrée de la maison, regarda à gauche et à droite et se renfonça dans l'ombre.

— Tu sais bien que oui, dit-il. Tu me connais depuis longtemps. Je ne suis pas cupide. J'ai déjà fait ce dont tu parles.

— Écoute-moi bien, mon vieux. Cette foule en furie, c'est vrai qu'elle a des cartes. Ceux qui sont là rapportent un peu à manger à la maison. Presque assez pour quatre personnes. Mais s'ils sont six, huit, dix, la carte ne leur donne pas plus que pour quatre personnes.

— Nul ne trouve à redire à cela, fit Torvin. Nous ne pouvons pas nous reproduire comme des…

— Quand toi et moi nous serons trop vieux et obligés de vivre avec nos enfants, que Nef nous en préserve le plus longtemps possible, cela fera une bouche de plus à nourrir avec une carte pour quatre. Et si tu prends en plus un réfugié sans carte, mon vieil ami, ça en

fera six, alors que la moyenne, pour les gens qui ont des cartes, est de huit par carte.

— Ceux qui n'en ont pas, les pouilleux qui crèvent aux portes de la colonie en mendiant un peu de nourriture ou de travail, ceux qui dorment à même la terre n'ont même pas la force de parcourir les rues pour crier leur faim. Ils tiennent à peine debout. Nous leur distribuons quelques miettes pour nous sentir moins coupables, moins honteux. Mais cette foule donne sa vie, sa voix à ceux qui ont faim. Elle leur donne tout ce qu'elle possède.

David se pencha en avant en

s’appuyant lourdement sur sa tablette repliée pour se redresser. La foule était passée. Si son âge le lui avait permis, il l’aurait sans doute suivie. Il se tourna vers Torvin, qui se touchait prudemment le nez du bout du doigt.

— Ces gens-là me font peur, David. Ils auraient pu nous mettre en pièces. Je t’assure.

Sa voix sonnait comme s’il avait des bouchons dans les narines. David haussa les épaules.

— Ils ont peur, eux aussi, parce que la carte ne leur donne droit qu'à une place dans la File, et seulement quand c'est leur tour. Sans carte, combien de temps crois-tu qu'il se passerait avant que toi et moi nous nous retrouvions dans la fange en bordure de la colonie? Combien de nuits pourrais-tu passer à la belle étoile, Torvin, en te réveillant vivant le lendemain matin?

Torvin tâta de nouveau l'arête de son nez et fit la grimace.

— Je n'aime pas ça, David. Je n'aime pas qu'on me donne des coups.

— N'en fais pas un tel drame. Cet homme s'est fait pousser. Tu étais caché

sous ta table et ton nez en a heurté le coin. Je n'appelle pas ça donner des coups. Prends le Poète, là-bas. Lui, on peut dire qu'il a reçu des coups.

David indiquait du menton une silhouette indistincte qui se tenait dans l'ombre d'un porche, de l'autre côté de la rue. Il n'y avait maintenant presque plus personne sur la chaussée à part quelques retardataires qui couraient pour rattraper les autres en zigzaguant afin d'éviter les bâtons étourdisseurs de la sécurité. La File devant le magasin était déjà en train de se reformer tandis que les plus téméraires, ou peut-être les plus affamés, sortaient de l'ombre où ils se cachaient.

Un seul adulte, accompagné d'un enfant par carte, avait le droit de se mettre dans la File. La corvée retombait généralement sur le membre au chômage le plus vigoureux de la famille. Celui qui se dévouait devait être capable de transporter quinze jours de provisions pour huit personnes ou plus. La protection de la sécurité jouait tant qu'on était à l'intérieur de la File, mais elle était plus qu'épisodique ailleurs, de sorte qu'il y avait en réalité deux files dans la rue, l'une pour entrer et l'autre pour sortir.

Les marchands accrédités comme David et Torvin travaillaient le long de la File avec ceux qui redoutaient de ne

pouvoir entrer aujourd'hui ou qui voulaient rapporter quelque chose d'un peu différent à leurs moutards.

Celui qu'on appelait le « Poète », sur le trottoir d'en face, arpentait inlassablement la rue, chaque jour, devant la File, vociférant des propos sur Nef et prophétisant son retour. Il prenait grand soin de ne jamais rien dire contre le Projet Spationef de Flatterie. Il avait eu le malheur de le faire une fois et il était revenu brisé, incapable, depuis, de se tenir droit. Quand il se déplaçait, il était presque plié en deux à la taille et ses pieds décrivaient, sans décoller du sol, un mouvement circulaire qui le faisait avancer en crabe. David

l'entendit crier à l'extrémité de la File déjà nombreuse:

— J'ai gravi la montagne jusqu'à son sommet! Que résonne le nom de la liberté!

— Celui-là? dit Torvin en reniflant, ce qui fit de nouveau saigner son nez. Il est surtout allé rouler trop souvent dans la poussière de spores.

David eut un sourire à l'adresse de son ami. Ils avaient à peu près le même âge, la soixantaine. Mais il ne connaissait pas Torvin depuis tellement longtemps. Il y avait beaucoup de choses qu'il ne lui avait jamais dites.

— Ils m'ont pris, une fois, murmura-t-il. Un type de la sécurité voulait des biscuits sans carte et je les lui ai refusés. Je savais que si j'acceptais, il reviendrait tous les jours. Mais il ne m'a pas lâché. Comme je préférais les donner aux pauvres plutôt qu'à lui, j'ai fait quelque chose de stupide. Je les ai lancés au milieu de la File et ça a créé la panique. Je savais bien que j'allais me faire arrêter, mais je n'avais pas songé aux autres. Ils ont fini par rassembler tous ceux qui étaient en possession d'un biscuit sans poinçon sur leur carte et par les arrêter.

Le visage de Torvin avait pâli.

— Mon pauvre ami. J'ignorais…

Que t'ont-ils fait ensuite?

— Ils m'ont emmené dans une remise avec des compartiments séparés par des rideaux. Dans chacun, ils étaient en train de faire quelque chose à quelqu'un. Il y avait des cris terribles. Et une puanteur…

David prit une profonde inspiration puis expira lentement. Le Poète gesticulait toujours en haranguant la File dans l'ombre de son porche.

— Il était là aussi, reprit David. Juste dans le compartiment voisin. C'était un homme important, à la tête de toute l'holovision. Le Directeur l'avait évincé — je ne le savais pas encore —

et cet homme avait déclaré à l'antenne que Flatterie voulait faire subir un lavage de cerveau au monde entier.

— Un homme courageux, dit Torvin, considérant le Poète sous un jour nouveau.

— Un imbécile, plutôt, fit David. Il aurait été mieux inspiré en cherchant à se battre de l'intérieur, ou en faisant comme ceux de la Voix de l'Ombre. Il aurait dû prévoir ce qui allait se passer.

David épousseta son pantalon élimé, remit sa toque et s'adossa au mur de l'entrée de maison, le regard lointain et la voix faible.

— Je vais te dire ce qu'ils lui ont fait, finalement, reprit-il. Ils l'ont mis à l'intérieur d'un fût de métal, plié en deux, un bloc de béton attaché à ses testicules. Le fût était sans fond, il pouvait donc le déplacer en le faisant glisser sur le sol, mais il était obligé de rester courbé, les genoux plies, pour éviter de faire porter tout le poids sur ses testicules. Ils lui avaient lié les mains dans le dos et, toute la journée, ils n'arrêtaient pas de donner des coups sur le fût avec leurs matraques. Ils le nourrissaient rarement; et quand ils le faisaient, il devait se baisser pour boire et pour manger à l'intérieur de son fût, à même le sol, comme un animal. C'était un homme instruit. Je ne l'ai jamais

entendu proférer le moindre juron. Il se contentait de prier. Il priait tous les dieux dont j'ai entendu parler, plus quelques-uns que je ne connais pas. Ils l'ont rendu fou pour le discréditer. Qui croit aux histoires que raconte un fou? Surtout un fou qui se nourrit d'ordures, d'insectes ou de vermine pour demeurer en vie.

L'espace de plusieurs battements, Torvin demeura silencieux. Il digérait ce que son ami venait de lui apprendre. Le Poète, pendant ce temps, continuait de déblatérer, ignoré des quelques gardes de la sécurité qui patrouillaient aux alentours.

— Mon ami, lui dit Torvin, que

t'ont-ils… As-tu été…?

— Ils m'ont battu, c'est tout, lui répondit David. Ils m'ont relâché le lendemain, après m'avoir inculpé d'insubordination. Je ne pense pas que l'officier faisait vraiment confiance au garde qui m'a accusé. Quoi qu'il en soit, on ne l'a plus jamais revu dans le quartier. Regarde, tout est calme, à présent. Nous devrions essayer de vendre ce que nous pourrons. J'aimerais rentrer de bonne heure voir s'il n'est rien arrivé à mon Annie. Et puis, elle s'inquiète pour moi quand il se passe des choses dans la rue.

Les deux hommes passèrent autour

de leur taille leurs tablettes pliantes, sur lesquelles ils disposèrent en hâte leurs marchandises. Tandis qu'ils s'avançaient dans la boue de la rue, Torvin entendit la voix rauque du Poète qui leur criait:

— Que résonne le nom de la liberté, mes frères!

N’oubliez pas que je suis fort. Vous vous estimez malheureux, mais je pourrais vous rendre si misérable que vous haïriez la lumière du jour. Vous êtes mon créateur, mais je suis votre maître.

Mary Shelley. Frankenstein
Sanctuaire de la Littérature de Vashon

Spider Nervi observait Rico en train de remonter la passerelle sur le pont du Poisson-Volant. Il régla le capteur pour obtenir une image en gros plan du dos de Rico tandis que celui-ci

se tournait.

— Il a un laser, dit-il en posant le doigt sur l'écran. À la ceinture, au milieu du dos. On dirait un professionnel.

Il n'avait pas jeté un seul regard à l'officier de la sécurité assis à côté de lui. Pendant que le Poisson-Volant quittait son mouillage, il activa un autre capteur, situé à la sortie du port, qui lui confirma la présence à bord de Crista Galli.

Au commandement de Nervi, le capteur fit un zoom sur la cabine de l'hydroptère qui passait. Il vit LaPush occupant le siège du copilote et Crista

Galli sanglée derrière lui. Ozette était assis à sa gauche, derrière le pilote, et lui parlait. Nervi reconnut Elvira dans le fauteuil du pilote et il jura entre ses dents.

— Si votre sécurité essaie de les intercepter, elle ne pourra pas lutter de vitesse avec eux, dit-il. Que va-t-il se passer?

— Il y aura une sommation, répondit Zentz. Puis un tir d'avertissement.

— Et ensuite?

Zentz se racla la gorge puis frotta l'espèce de renflement, au milieu de son

visage, qui lui servait de nez.

— Leur appareil sera mis hors d'état de continuer.

Nervi renifla avec mépris devant le ridicule de la chose. Un tir de canon laser sur un hydroptère à hydrogène pouvait donner naissance à une boule de feu de mille mètres de diamètre. C'était une définition un peu large de l'expression « hors d'état de continuer ».

Déconcerté par le silence de Nervi, Zentz reprit:

— Le Directeur a déclaré l'état d'urgence il y a un an environ. Vous

savez ce que cela implique: interception et fouille systématiques de tous les vaisseaux, à l'exception des transbordeurs de la compagnie, qui entrent ou qui sortent du port de Kalaloch; fouille des appareils de transport terrestre ou aérien qui rejoignent ou quittent le Périmètre…

Nervi le laissa poursuivre son énumération fastidieuse. Le précieux Périmètre de Flatterie était son fief et il savait que le Directeur ne voudrait courir aucun risque. Mais il était certain que toute tentative d'arraisonnement du Poisson-Volant dans ces eaux risquait de conduire à une catastrophe aux proportions incalculables. Flatterie lui

avait confié l'affaire justement parce que Zentz avait lamentablement laissé les choses en arriver là.

— Nous voulons mettre la main sur Crista Galli, mais aussi sur les Enfants de l'Ombre, déclara-t-il enfin. Pour exterminer les névragyls, il faut brûler leur nid. C'est cet hydroptère, intact, qui nous mènera là-bas.

Zentz, raide comme un piquet dans son fauteuil, racla sa gorge sèche et fit mine de protester:

— Il y a près de six ans que nous soupçonnons LaPush d'être l'un des principaux dirigeants des Ombres…

— Vos hommes ne doivent rien faire pour arraisonner ce bâtiment.

Nervi programma la fréquence de la sécurité sur son pupitre en ajoutant:

— Vous pouvez donner l'ordre ici même.

Tout en utilisant son clavier, il ne cessait de regarder Zentz dans les yeux.

Ce dernier s'éclaircit de nouveau la voix et se pencha vers le micro.

— Ici Zentz, dit-il. Laissez passer l'hydroptère blanc de catégorie 3 en train de quitter le port.

— Mais, répondit une voix jeune, le Directeur a donné l'ordre d'arrêter tous les bâtiments qui n'ont pas encore été fouillés à quai.

Zentz hésita. Nervi se délecta du dilemme qui s'ajoutait à présent à la lassitude du chef de la sécurité. Il n'avait plus qu'une seule solution pour s'en sortir en ménageant à la fois le jeune officier maniaque du règlement et les ordres du Directeur.

— J'ai fouillé personnellement l'appareil quand il était à quai, dit-il. Nous savons ce qu'il y a à bord.

Nervi coupa la communication, satisfait du choix qu'il avait fait en

recommandant Zentz à ce poste. Si les choses en arrivaient là un jour, il ferait un bouc émissaire parfait dans le jeu sacré de la survie.

— Les jeunes officiers n'ont pas encore le sens des priorités, murmura Zentz avec un sourire forcé.

— Ils n'ont jusqu'ici appris que la peur, lui répondit Nervi. Ils mûrissent en découvrant la cupidité.

Zentz frotta sa nuque épaisse en n'écoutant qu'à moitié ce que disait Nervi. Il avait passé toute sa nuit à interroger deux de ses meilleurs gardes à titre d'exemples pour tous les autres. Maintenant que Nervi avait fait en sorte

que Crista Galli lui échappe, tout était, semblait-il, à recommencer. Depuis l'instant où il avait laissé filer l'hydroptère, il sentait comme une étreinte autour de son cou, une étreinte qu'il n'aimait pas du tout parce qu'elle ressemblait à un nœud coulant, froid, rêche et sans merci.

Nervi finirait par causer sa perte, il était seulement en train de commencer à le comprendre. Et il s'apercevait aussi qu'il n'y avait rien qu'il pût faire, aucun endroit où se réfugier. Un capucin tapi pour bondir. C'était ce que Spider Nervi voyait quand le regard de Zentz rencontrait le sien.

— Je ferai de vous un héros, lui dit

Nervi. Vous aurez un rôle important à jouer. Si nous livrons la Voix de l'Ombre au Directeur, nous lui rendons Pandore. Les conséquences pour vous et moi sont claires. Je suppose que vous préférez cela à ce que vous réserve le Directeur ici?

Zentz ne se racla pas la gorge, il ne prononça pas un mot. Il se contenta d'un hochement de tête qui fit vibrer sa mâchoire grotesque tandis qu'il serrait, supposait Nervi, les chicots qui lui servaient de dents.

— Il n'y aura plus que vous et moi, continua Nervi. Plus nous pourrons dire de choses au Directeur sur cette vermine

et le repaire où elle se terre, plus il sera content. Et il est vital pour vous qu'il soit content.

L'hydroptère blanc s'était enfoncé sous les flots de la baie, en laissant les carcasses incendiées des bâtiments entre l'hydroptère de la sécurité et eux. Ils auraient des soupçons parce qu'ils n'avaient pas été arrêtés malgré l'état d'alerte, Nervi ne l'ignorait pas, mais l'avantage était malgré tout pour lui. Même s'ils savaient ce qu'il y avait derrière eux, ils ne se doutaient pas que c'était si proche.

Nervi se servit des capteurs pour afficher sur l'écran une vue panoramique des émeutes qui secouaient en cet instant

Kalaloch.

— La foule va envahir le Périmètre, dit-il. Vous êtes sûr que vos hommes ont la situation en main?

Les fanons de Zentz se soulevèrent d'indignation.

— La sécurité est également mon travail, monsieur Nervi. Ce problème sera réglé à ma manière. Nous allons les laisser s'épuiser et saccager leur propre nid, puis nous les massacrerons ici au pied de l'enceinte. Il faut qu'ils regrettent chèrement d'avoir attaqué le Périmètre. Et les dégâts causés à leurs rues fourniront du travail aux survivants pendant un bon moment.

Nervi éteignit l'écran et se leva. Il fit tomber d'une secousse les plis de son costume étroitement ajusté.

— Faites préparer l'un des hydroptères personnels de Flatterie, lança-t-il sèchement. Équipement complet pour deux personnes et provisions pour une semaine. Veillez à ce qu'il y ait du café. Rendez-vous dans le hangar du Périmètre d'ici trente minutes.

Un haussement de sourcils donna congé à Zentz, qui se leva pour partir. Nervi discerna dans ses yeux le germe d'un espoir, un germe qu'il ferait en sorte de nourrir jusqu'à ce qu'il fleurisse pleinement avant de lui donner

le coup de sécateur approprié, le moment venu, pour offrir au Directeur un bouquet comme il les aimait.

***Je tiens les positions des rois et des gouvernants pour celles de grains de poussière… Je considère le jugement du bien et du mal comme la danse serpentine du dragon, et l'émergence et le déclin des croyances comme des traces laissées par les quatre saisons.***

***Bouddha***

Crista Galli était étendue sur une couchette relevable dont le cuir était légèrement imprégné de l'odeur de Rico. Les yeux mi-clos, elle agrippait les accoudoirs de ses deux mains. Elle avait

toujours eu peur de la foule et du bruit, tout au moins depuis qu'elle avait été expulsée par le varech, cinq années auparavant. Ses souvenirs de la période antérieure semblaient irrémédiablement perdus.

Le cuir moelleux de la couchette et les parois de la cabine spacieuse étouffaient les clameurs du port. Ses compagnons avaient fini de larguer les amarres et revenaient dans la cabine. Sur l'écran du pilote, un cercle vert clignota pour chaque porte verrouillée derrière eux.

Leur pilote, qui était une femme à l'air sévère et sensuel, âgée de trente-cinq ans environ, prépara les pompes

alimentant les ballasts et activa les différents systèmes de préplongée. Elle accompagnait chaque séquence d'un commentaire sec et acheva sa vérification en annonçant:

— Caissons en cours de remplissage.

Trois réservoirs de carburant s'embrasèrent à ce moment-là au milieu de la baie où l'incendie faisait rage. Crista Galli eut la respiration coupée sous l'effet de la déflagration. Une triple furie de flammes surgit de l'eau à leur proue, faisant faire une embardée sur tribord à l'hydroptère. Ben et Rico refermèrent hermétiquement la cabine et

se sanglèrent dans leurs fauteuils.

— On plonge? demanda Rico, qui se mit à rire. La femme qui pilotait ne sourcilla pas.

— Aucun message de la sécurité, annonça-t-elle. Profondeur de vingt mètres obligatoire jusqu'au franchissement de la marque 557.

Depuis qu'elle était montée à bord de l'hydroptère, Crista Galli ressentait, malgré l'agitation à l'extérieur, une sérénité qu'elle n'avait pas connue

depuis plusieurs années. C'était comme si quelque chose l'attirait vers l'entrée du port, vers la mer libre au-delà. Ben sortit de sa poche une sucette d'enfant et la lui tendit.

— Cela vous soutiendra un peu, dit-il. Dès que nous aurons quitté le port, nous pourrons dévaliser la cambuse. L'air de la cabine n'est pas trop sec pour vous?

— Non, dit-elle en secouant la tête. Il est comme il faut. Il n'y a pas de différence avec la chambre que j'avais à la Résidence.

C'était l'air frais, traité, que Crista Galli avait respiré durant les cinq

dernières années. Il n'était imprégné ni de l'odeur de charbon et de poisson grillé des rues, ni de l'iode marin, ni des rares senteurs que le vent apportait parfois des plateaux. C'était un air aseptisé, privé de toute son humanité, cette humanité même qui idolâtrait Crista Galli et qu'elle ne connaissait que depuis moins d'un jour.

La matinée était déjà avancée. Le deuxième soleil commençait à se détacher de l'horizon. Crista sentait l'effet de la lumière solaire dans les pulsations de tout son être. Elle avait maintenant quitté la Colonie. Quelles que soient les circonstances, son intention était de ne jamais y retourner,

de ne plus jamais accepter d'être prisonnière entre quatre murs.

Méfie-toi, lui disait une voix séculaire intérieure, de ne pas devenir prisonnière des actions ou des mots. Et souviens-toi que chaque fois que tu fais un choix, tu renonces à ta liberté de choisir.

Ce n'était pas elle qui avait choisi d'apparaître parmi les humains. Et depuis lors, Flatterie non plus ne lui avait laissé aucun choix. Elle avait été arrachée aux frondaisons du varech pour

être déposée dans la corbeille du Directeur. Et elle se disait que si les Pandoriens la considéraient comme une déesse, il était temps qu'elle se comporte ainsi.

Maintenant que l'eau commençait à entourer l'hydroptère de toutes parts, elle sentait affluer dans son sang une énergie qu'elle n'avait jamais ressentie avant.

Que pouvait-elle faire pour venir en aide à tous ces gens qui demeuraient des étrangers pour elle, et pour s'aider elle-même en cette occasion? Même Ben, pour qui elle ressentait pourtant de l'amour, était un étranger.

Elle avait essayé chaque jour, durant cinq années, sans le moindre résultat, de retrouver des souvenirs de sa vie antérieure.

Tous ces gens sont des étrangers. Tout le monde.

Ce n'était pas la première fois que cette pensée lui venait, mais elle ne lui donnait pas, aujourd'hui, l'impression de solitude qu'elle lui avait donnée dans le passé. La différence était qu'elle avait touché Ben Ozette et lu en lui qu'il avait aussi ce genre de pensée à l'occasion,

bien qu'il eût vécu toute sa vie parmi les humains.

C'est cela qu'ils pourraient apprendre au contact du varech. Nous ne sommes pas seuls parce que nous sommes des éléments de la même entité.

Elle écouta Rico, qui grommelait tout haut sans s'adresser à personne en particulier:

— Le Quartier central ne va pas être content. Elle ne devait en aucun cas approcher de la mer. Naturellement, si

ça ne leur plaît pas, ils peuvent toujours venir ici nous donner un coup de main pour remplacer le terrain d'aviation qu'ils nous avaient promis.

Elle sentait que Rico était beaucoup plus à l'aise depuis qu'il se trouvait à bord de l'hydroptère. Il lui avait souri, finalement; et s'il bougonnait, c'était plus par habitude que pour autre chose.

— Tu es déjà montée à bord d'un hydroptère? lui demanda Ben.

— Jamais, dit-elle tandis que ses grands yeux mobiles s'efforçaient de tout embrasser à la fois. Je les admirais de loin. Celui-ci est vraiment

magnifique.

— Il y a trois modes de propulsion, dit-il en désignant les diagrammes de son panneau de contrôle. Cet appareil est le plus performant de Pandore, que nous soyons sur l'eau, sous l'eau ou dans les airs. En surface, le mode hydroptère est rapide, mais les montants des patins se prennent trop facilement dans le varech quand il est dense. Le Modèle Un, quand il n'est pas en vol, utilise le bon vieux convertisseur Bangasser pour extraire l'hydrogène de l'eau de mer, qui est une source virtuellement inépuisable de carburant. Si nous prenons l'air, nous ne devrons pas oublier que les réservoirs se

videront.

Il regarda le tableau de bord, par-dessus les épaules indifférentes d'Elvira, et haussa les siennes.

— Nous descendons, dit-il. Leurs lasers ne valent pas grand-chose en immersion. Mais cela signifie qu'ils pourront nous suivre aisément à la trace. Les couloirs du varech sont tous étroitement surveillés.

— Il y a des chances pour que ce soit quelque chose de beaucoup plus gros que Flatterie qui nous suive à la trace, interrompit Rico. Haut les cœurs! On descend!

Il marqua un temps d'arrêt puis, comme Ben ne faisait pas de commentaire, aida Elvira à préparer la manœuvre de plongée. Chaque membre de l'équipage s'occupa avec compétence de la tâche qui lui revenait sur son pupitre tandis que Crista contemplait l'eau qui glissait sur les hublots de la cabine.

L'ironie voulait que l'homme le plus à même de comprendre l'existence qu'elle avait menée au sein du varech fût précisément Flatterie. Au cours de sa longue hybernation, celui-ci était demeuré dans un état intermédiaire entre la vie et la mort, ses fonctions vitales assistées et contrôlées par différents

dispositifs à l'intérieur et à l'extérieur de son corps. D'après les gens qui travaillaient dans les labos de Flatterie, Crista Galli avait vécu en symbiose avec le varech grâce aux millions de filaments en elle qui la nourrissaient et respiraient à sa place. Ils disaient que ces minuscules flagelles l'avaient fait vivre durant ses vingt premières années, jusqu'à ce que Flatterie détruise la formation de varech où elle se trouvait pour faciliter les opérations de son Contrôle des Courants.

— C'est comme si j'étais restée à l'état embryonnaire jusqu'à l'âge de vingt ans, avait-elle expliqué à Ben. Je ne vois pas d'autre manière de formuler

cela. On ne se nourrit pas, on ne respire pas, on ne bouge pratiquement pas. Les seules créatures que l'on rencontre se trouvent dans les rêves inspirés par l'Avata. À présent, je ne sais plus faire la différence entre le rêve et moi, tout cela est tellement confus… En fait, il n'y avait pas de « moi » jusqu'à… jusqu'à ce jour fatidique. Mais Flatterie est le seul à savoir ce que l'on ressent, avec ce Nano Macintosh et aussi ce cerveau que Flatterie est en train de connecter à sa nef spatiale.

— Tout cela est monstrueux, avait dit Ben, et elle s'était rendu compte, à ce moment-là, qu'il avait probablement raison.

En plongée, les vibrations des réacteurs étaient si fortes qu'elles la ballottaient dans son fauteuil d'un bras à l'autre, en forçant son attention à se concentrer sur le moment présent.

Crista refoula une larme. Elle ne pouvait détourner son regard des eaux vertes qui surgissaient à l'avant de la cabine.

Il y a une loi qui interdit qu'on me touche!

Elle repensa au baiser, celui qui

n’avait duré que l’espace d’un battement de cils en temps réel, mais qu’elle revivrait à jamais dans son esprit. Malgré le climat tropical de Kalaloch, elle portait les vêtements couvrants prescrits par le Directeur. Mais cela ne l’empêchait pas, quand elle était toute seule dans ses appartements, de s’en défaire souvent, sans se soucier des capteurs de Flatterie qui étaient partout.

La moindre portion de son épiderme laissée à nu vibrait en harmonie avec la brise et la lumière. Rien n’attirait son attention autant que les milliers d’infimes contacts physiques, dans une journée, entre les humains qui l’entouraient. Il lui était

devenu difficile de se sentir vraiment humaine. Aujourd'hui qu'elle avait eu, pour la première fois, un aperçu de l'idolâtrie dont l'entourait le peuple, elle sentait faiblir encore plus les brins de la longe effrangée qui la retenait prisonnière.

Une brusque variation dans la pression intérieure de la cabine lui fit siffler les oreilles et le grand dôme en plazverre fut totalement immergé. Elle s'aperçut qu'elle avait retenu sa respiration et s'efforça de se détendre. Elle entendit des murmures de voix qui s'enflaient et s'amenuisaient au rythme des pulsations des réacteurs.

— Tu te sens bien?

Crista se sentit flotter, au-dessus de la voix de Ben, jusqu'au plafond de la cabine puis à travers lui et encore plus haut, au-dessus de la Colonie. Elle volait à mille mètres au-dessus de Kalaloch et sous elle grouillait une masse de tentacules marron.

Elle était une gyflotte. Ses larges membranes véliques se déployaient au vent pour suivre l'ombre floue de leur hydroptère en train de progresser sous l'eau. Elle avait conscience d'être à l'intérieur de l'appareil, mais elle sentait en même temps le moindre souffle d'air glissant sur le corps souple de la gyflotte.

Ben Ozette était en train de l'appeler par son nom, à peine audible à cette distance. Il lui semblait être reliée à lui par un cordon ombilical, dont il se servait, comme d'un filin qu'il halait main sur main, pour la remonter jusqu'à lui.

Ben lui toucha la joue et elle se réveilla soudain. Il ne retira pas sa main.

— Tu m'as fait peur, dit-il. Tes yeux étaient grands ouverts et tu ne respirais plus.

Tandis qu'elle se redressait sur le siège couchette, résistant à la douce pression de sa main, elle vit Rico qui se penchait également vers elle, une trousse

médicale ouverte à ses pieds. Il avait mis des gants. À la place du ciel bleu qui couronnait tout à l'heure la cabine, elle vit la pénombre gris-vert des profondeurs intermédiaires. Ils suivaient l'une des artères de circulation du varech et elle savait, d'une manière ou d'une autre, qu'ils étaient déjà sortis du port et qu'ils avaient mis le cap sur le nord.

Rico avait les yeux rivés sur la main de Ben caressant la joue de Crista.

— J'étais loin d'ici, leur dit-elle. Au-dessus de la mer. J'étais une gyflotte et je voyais l'ombre de cet appareil pendant que vous me rappeliez auprès de vous.

Ben éclata d’un rire sec et nerveux.

— Une gyflotte? C’est un drôle de rêve.

Outre dans le ciel

Comme ses tentacules frétillent

En mon honneur…

» Tu te souviens de cette chanson? ” Un petit tour et puis s’en vont… “

— Je me souviens surtout qu'elle contenait d'insipides calembours qui se moquaient de la fonction de sporulation des gyflottes. Et il ne s'agissait pas d'un rêve.

Elle vit le ton cassant de sa voix reflété dans les lèvres serrées de Ben et elle ne savait plus comment faire pour les desserrer.

Rico se tourna sans dire un mot et rangea la trousse sous son siège. Crista flaira quelque chose qui ressemblait à de la colère, et quelque chose qui ressemblait à de la peur rayonnant du dos tourné de Rico. Tous ses sens refluèrent à l'intérieur de son corps tremblant, en la propulsant dans un état

d’hypersensibilité qu’elle n’avait jamais connu avant.

Le paysage sous-marin de bleus et de verts se brouilla, en passant devant elle, comme la colonie s’était brouillée sur son passage. Trop d’émerveillement, trop peu de temps pour l’apprécier.

De tous ceux à qui il a été beaucoup donné, il sera beaucoup demandé; et de celui à qui l'on a confié de hautes charges, on exigera plus que ce qui est coutumier.

Jésus

Béatriz attendait le signal pour démarrer la conclusion de deux minutes de son Flash du Matin lorsque le commando armé de la sécurité fit irruption dans le studio en se glissant le dos au mur à partir de la porte. Ils s'arrêtèrent à la lisière des spots dont

l'éclat aveuglant se réfléchissait sur les lunettes-miroirs du chef du commando. La bouche de Béatriz devint soudain sèche, sa gorge se serra. C'était à elle dans trente secondes.

Nous avons toujours l'antenne. Ils n'ont pas encore lancé leur programme de rechange.

Sa console lui montrait ce que les trois caméras voyaient, mais le moniteur au fond du studio montrait ce qui passait à l'antenne. On voyait à présent Harlan en train de débiter à toute allure le

bulletin météo.

Ça ne veut rien dire. Ils peuvent très bien le court-circuiter.

Cette paranoïa nouvelle eut le don de la faire frissonner. Elle se dit que le régisseur de plateau aurait probablement averti Harlan s'ils diffusaient une bande, mais elle n'était plus sûre de rien.

Ils veulent peut-être voir jusqu'où je suis capable d'aller s'ils ne

m’arrêtent pas.

Elle s’était totalement écartée du prompteur, tout à l’heure, malgré les gesticulations du directeur de production et du régisseur. Elle n’avait pas relié l’enlèvement de Crista Galli à Ben et elle avait juste annoncé sa disparition, au cours d’une mission de reportage, en même temps que celle de Rico. Les techniciens présents sur le plateau avaient manifesté des signes de surprise au moment de l’annonce. Ben et Rico jouissaient d’un grand prestige dans la profession. En fait, Rico était l’auteur de plusieurs inventions et innovations qui facilitaient le métier.

Harlan achevait la lecture des indications destinées aux marins-pêcheurs. Le compte à rebours allait bientôt commencer pour Béatriz. L'officier à la tête du commando de la sécurité s'était avancé à l'intérieur du studio et avait placé un homme derrière chacun de ses opérateurs. Elle eut le pressentiment soudain qu'aucun d'eux ne serait à bord de la navette cet après-midi.

Harlan avait terminé. Il sourit sur le moniteur et les doigts du régisseur comptèrent pour elle: trois, deux, un…

— C'était notre Flash du Matin, diffusé à partir de nos studios de la

station de lancement. Le Journal du Soir vous sera présenté en direct à bord de la Station orbitale d'assemblage. Notre équipe aura le privilège d'accompagner là-bas le N.P.O., ou Noyau psycho-organique, et vous pourrez ainsi suivre avec nous toutes les étapes de la mise en place et des essais. Les autres titres qui suivront alors concerneront en particulier l'enlèvement de Crista Galli. Comme vous le savez, ses ravisseurs n'ont encore donné aucun signe de vie. Pas la moindre demande de rançon. Nous en saurons peut-être plus à dix-huit heures. En attendant, je vous souhaite une bonne journée.

Béatriz continua de sourire jusqu'à

ce que le voyant rouge s'éteigne. Elle s'affala alors contre le dossier de son fauteuil avec un soupir. Autour d'elle, dans le studio, un brouhaha de questions s'éleva.

— Qu'est-il arrivé à Ben?

— Et Rico? Où sont-ils?

— Est-ce que la direction est au courant de cette affaire?

Ils se sentaient tous concernés. Elle avait prévu cette réaction. Tout Pandore allait se sentir concerné. C'était ce qui faisait la force de Béatriz. Et tandis que les lunettes-miroirs s'avançaient vers elle, elle comprit qu'il n'y avait rien

qu'elles puissent faire contre elle. Même s'ils avaient diffusé un enregistrement, l'équipe technique était au courant et il n'y avait plus aucun moyen de colmater la fuite.

Lorsque l'officier de la sécurité arriva à sa hauteur, le brouhaha cessa subitement.

— Je dois vous demander de nous suivre.

C'étaient exactement les mots qu'elle redoutait d'entendre. « Vous demander de nous suivre. » Ben avait essayé de la mettre en garde contre cela depuis deux ou trois ans. Il lui avait dit, plus d'une fois: « S'ils te demandent un

jour de les suivre, n'obéis pas. Tu disparaîtrais et on ne te reverrait plus jamais. Tous ceux qui t'entourent disparaîtraient aussi. Si les choses en arrivaient là, arrange-toi pour que cela se passe en public, aux yeux de tous, pour qu'ils ne puissent rien cacher au peuple. »

— Faites tourner les caméras 1, 2 et 3, annonça-t-elle. Puis elle demanda à Gus, le régisseur de plateau: Étions-nous en direct?

— Oui, dit-il d'une voix tremblante. Il transpirait abondamment, bien que ce fût elle qui se trouvait sous les spots. Si nous avions été shuntés, j'aurais vu le signal, reprit-il. Mais je

n’ai rien vu. Vous avez parlé en direct.

Que Dieu bénisse Gus! se dit Béatriz. Elle se tourna vers l’officier de la sécurité.

— Et maintenant, capitaine… je n’ai pas très bien saisi votre nom… pouvez-vous m’expliquer ce que vous me voulez?

***Et que ferons-nous donc alors?***

***Léon Tolstoï***

— Equilibrage terminé, annonça Elvira. Toujours pas de poursuivants. Quel est le cap?

Voyant que Ben ne répondait pas, Rico déclara:

— Victoria.

Elvira émit un grognement.

Il était évident, pour Crista, que leur pilote faisait entièrement confiance

à Ben et Rico. Elle avait vu, à la Colonie, ce que c'était que la loyauté, mais certainement pas la confiance. Et c'était en tirant parti de la méfiance générale qui régnait à tous les niveaux de la hiérarchie de Flatterie qu'elle avait pu préparer sa fuite. Cette méfiance finirait par provoquer la chute du Directeur, elle en était absolument certaine.

— L'entourage de Flatterie amasse les informations comme une gyronète au sommet de sa toile, dit-elle à Ben. Elles leur servent de monnaie d'échange. Ainsi, personne ne possède toutes les clés et ce sont de simples rumeurs qui guident la main qui caresse ou

condamne. C'est la raison pour laquelle la Voix de l'Ombre est pour lui une menace pire que n'importe quoi.

— Il y a des vivres dans la salle à manger, annonça Rico en faisant clignoter le voyant vert correspondant sur le pupitre situé à sa droite. Tu peux y aller avec elle, Ben. Rapporte-moi un peu de café, si tu veux. Nous en avons pour quelques heures encore. Pour Elvira, ce sera comme d'habitude.

Ben escorta Crista, en lui tenant le coude, jusqu'à la salle à manger située à l'arrière de la cabine. Elle avait l'impression que ses jambes étaient en coton malgré l'absence de tout roulis à l'intérieur de l'hydroptère en plongée. Il

y avait des heures qu'elle mourait de faim et que sa tête lui causait de douloureux élancements. Le souvenir des chébettes grillées dont l'odeur flottait dans les rues du village lui tenaillait l'estomac.

— C'est dans cette salle que nous passons le plus clair de notre temps quand nous sommes en mission, lui dit Ben. On ne peut plus bouger à l'intérieur, ces jours-là. C'est là que tout se passe.

Elle émergea de la pénombre de la cabine pour pénétrer dans une lumière jaune et agréable. La salle à manger était une grande salle claire, décorée de

lambris, de panneaux lumineux et de cuivres. Elle imaginait aisément l'équipe du journal du soir de l'holovision, répartie autour des deux tables avec ses notes et ses tasses de café, une demi-heure avant d'émettre. C'était un endroit spacieux et bien éclairé. Des cubes holo de l'équipe en action dans différentes circonstances étaient rangés sur un râtelier le long de la cloison intérieure. Crista s'assit devant la première des deux tables hexagonales et choisit deux ou trois cubes pour les examiner.

— On les voit vraiment en relief, dit-elle en orientant les hologrammes sous différents angles. Il n'y a rien, dans

la collection de Flatterie, qui approche cette qualité.

— C'est grâce à Rico, fit Ben. C'est un inventeur-né. Il serait riche, aujourd'hui, si la Sirénienne de Commerce n'avait pas tout accaparé. Nous avons du bon matériel parce qu'il est souvent fabriqué par Rico lui-même. Nous avons droit à ce qu'il y a de mieux.

— Elle est très belle, murmura Crista en retournant dans sa main une scène qui montrait Béatriz et Ben bras dessus, bras dessous. Vous avez travaillé longtemps ensemble, dit-elle. Vous vous aimiez?

Ben s'éclaircit la voix et actionna quelques commutateurs. Elle entendit un bourdonnement de machines qui se mettaient en route derrière le comptoir.

— Il est difficile, aujourd'hui, de savoir si nous nous aimions vraiment ou si nous avions simplement survécu à tant d'épreuves ensemble que nous ne pensions pouvoir être compris par personne d'autre — excepté Rico, sans doute, naturellement.

— Et…tu as fait l'amour avec elle?

— Oui.

Ben lui tournait le dos. Il contemplait ses mains posées sur le

comptoir.

— Oui, reprit-il. Pendant plusieurs années, nous avons fait l'amour. Avec la vie que nous menions, il nous aurait été difficile de ne pas devenir intimes.

— Mais vous ne l'êtes plus?

Elle perçut un léger frémissement de sa nuque.

— Est-ce que cela te rend triste? demanda-t-elle. Est-ce qu'elle te manque?

Quand il se retourna pour lui répondre, elle lut la consternation dans son visage, le combat qu'il semblait

mener avec les mots. Elle se dit qu'il avait peut-être déjà commencé à lui mentir, mais il se ravisa avec un soupir.

— Oui, dit-il. Elle me manque. Pas en tant que partenaire sexuelle, cela appartient à un passé qu'il serait maladroit de vouloir faire revivre. Mais cela me manque de ne plus travailler avec elle, simplement parce qu'elle s'y entend comme personne pour faire parler les gens face à une caméra. Rico s'occupait de la technique, et elle et moi étions capables d'aller au fond de n'importe quoi ou presque. Je crois qu'elle est tombée amoureuse de Macintosh, qui travaille là-haut au Contrôle des Courants, mais je ne sais

pas si elle se Test déjà avoué à elle-même. En tout cas, si c'est vrai, cela rendra les choses plus faciles aussi bien pour elle que pour moi.

— Si l'un des deux est amoureux de quelqu'un d'autre, alors il n'y a plus de problème?

— Je suppose que c'est une façon d'exprimer la chose, oui, fit Ben en riant.

Elle baissa de nouveau les yeux vers le cube que ses mains retournaient toujours.

— Pourrais-tu être un jour amoureux de moi?

Il rit de nouveau, d'un rire faible, en lui agrippant l'épaule.

— Je me souviens clairement de chaque détail, dit-il. La première fois que je t'ai vue, dans le labo de Flatterie, tu m'as regardé par-dessus ton épaule et tu as souri. Quand nos regards se sont croisés, j'ai éprouvé quelque chose que je n'avais jamais ressenti avant. Et je ressens la même chose chaque fois que je te vois, que je pense à toi ou que je rêve de toi. Tu ne crois pas que ça ressemble à de l'amour?,

La peau diaphane de Crista rougit, depuis le décolleté de sa robe jusqu'à la racine de ses cheveux blancs qui retombaient en désordre sur son front.

— Je ressens la même chose, dit-elle. Mais je n'ai pas de point de comparaison. Et comment pourrais-je être à la hauteur de ce que tu as vécu avec… elle?,

— L'amour n'est pas un concours, lui répondit Ben. Il est là et c'est tout. C'est vrai que nous avons connu de durs moments avec Béatriz, mais je n'ai pas besoin d'évoquer les mauvais côtés pour me consoler des bons, qui me manquent. Je crois qu'elle et moi nous sommes pareils sur ce point. Nous nous refusons à haïr quelqu'un que nous avons aimé. Béatriz est quelqu'un d'exceptionnel, ou je ne l'aurais pas aimée. Nous avons

connu ensemble beaucoup de moments heureux, beaucoup de bouleversements, et jamais nous ne nous sommes ennuyés. Les instants de bonheur, elle les appelait nos « lignes de convergence ». Les derniers temps, nous nous reprochions mutuellement de nous rendre la vie impossible alors que c'était notre situation que nous ne pouvions plus supporter.

— As-tu accepté de faire ce reportage sur moi parce que tu savais qu'elle travaillait à la résidence de Flatterie?

Il émit un nouveau rire.

— Tu lis en moi comme dans un

livre ouvert, n'est-ce pas? Mais la réponse est oui et non à la fois. Je pensais, et je pense toujours, que ton histoire est la chose la plus extraordinaire que l'on puisse dévoiler aux Pandoriens. Je n'aurais pas essayé de le faire, autrement. Mais c'est vrai que j'ai eu aussi cet espoir de la revoir, dans un moment de solitude.

— Et…

— Je l'ai revue. Mais la magie avait disparu, nous n'étions plus que de bons amis. Des amis qui continuent à prendre plaisir à travailler ensemble.

— Tu savais que Flatterie nous achetait tous les deux avec cette série

d'interviews, n'est-ce pas? lui demanda Crista.

Elle posa son chapeau à côté d'elle sur le sol et retira sa mantille et le bandeau qui lui ceignait le front. Elle secoua sa chevelure emmêlée. Elle fut soulagée de le voir sourire tandis qu'il rassemblait quelques ustensiles sur le comptoir.

— Je m'en suis douté, dit-il. C'est pour cela que… tout est arrivé. Flatterie a fait jouer les rouages de la profession pour empêcher leur passage à l'antenne avant même que les premiers mètres de bande soient dans la boîte. Mais personne ne l'a su. J'ai été payé et tu as été interviewée à loisir, à cinq reprises.

C'était le reportage du siècle! Il a payé pour le faire réaliser à seule fin d'en empêcher la diffusion!

— Je sais, dit-elle. Et tout cela sans éprouver le moindre scrupule moral. Mais vois ce qu'il a gagné dans l'histoire. Nous sommes ici, ensemble. Et pour ma part, je suis plus heureuse qu'avant. Et malgré les apparences, ajouta-t-elle en touchant l'endroit de son déguisement, j'ai le ventre creux.

Ben tapota la masse de tissu qui entourait son abdomen.

— On va bientôt le remplir, dit-il.

Il osa de nouveau lui caresser la

joue, avec un sourire. Puis il s'affaira à disposer la nourriture sur les plateaux.

Elle regarda par les hublots tandis que l'hydroptère glissait sans heurt dans les couloirs du varech et que son haleine rapide embuait le plaz. Bien que la résidence du Directeur fût située au bord de la mer, Crista n'avait jamais été autorisée à descendre jusqu'à la grève. Flatterie redoutait les liens qu'elle pouvait encore avoir avec le varech et il veillait à ce que tout son entourage soit conscient du danger.

Ben lui toucha l'épaule en lui montrant, par le hublot de tribord, les vestiges d'une ancienne station d'exploitation du varech, à peine

visibles à la lueur des projecteurs de plongée de l'hydroptère. Le varech lui-même avait été réduit, au lance-flammes, à l'état de souches calcinées sur un kilomètre à la ronde.

— Les rapports officiels disent que le varech a tué ici trois familles, soit seize personnes en tout, expliqua Ben. La sécurité de Vashon est intervenue à titre de représailles, comme tu le vois. C'est ce qu'ils appellent « élaguer ».

Bien que le paysage sous-marin fût fantomatique sous la pâle lumière blanche et bien que les réacteurs fussent devenus presque silencieux en plongée, Crista se concentra sur le picotement

qu'elle éprouvait à l'épaule, à l'endroit où Ben venait de la toucher. Elle refoulait des larmes de joie à ce contact. Mais comment expliquer ce qu'elle ressentait à quelqu'un qui pouvait toucher les autres et être touché à volonté?

Il retira deux plateaux brûlants du conditionneur et les posa sur la table. Puis il disposa les serviettes, cuillères et baguettes. Elle savait qu'elle avait besoin de manger pour reprendre des forces, mais une sorte de mélancolie rêveuse s'était emparée d'elle dès l'instant où elle avait posé le pied sur cet hydroptère et elle ne tenait pas vraiment à se défaire de cet état d'âme.

La lumière solaire la fortifiait, elle le savait. Le merveilleux baiser que lui avait donné Ben l'avait fortifiée aussi. Et il y avait quelque chose dans ce Rico LaPush, elle ne savait pas quoi, qui la tonifiait également.

Elle se tourna vers Ben, occupé à scruter les profondeurs glauques.

— La Colonie est en effervescence, lui dit-il. Ils assiègent le Périmètre. Et comme elle ne répondait pas, il ajouta: Tu peux allumer l'écran pour le voir, si tu veux.

Il indiqua du doigt l'écran de contrôle situé contre la cloison arrière de la salle à manger. Elle préférait

généralement dire « mur », mais c'était un vieux mot que plus personne n'utilisait ici. Le passé aquatique de Pandore avait une influence tenace.

Pendant que Ben continuait à parler de choses et d'autres, Crista se concentra sur son plateau. Elle dévora aussi la moitié du contenu de celui de Ben, à qui elle ne laissa que les légumes. La voix d'Ozette résonnait dans l'atmosphère climatisée de la salle à manger comme une grosse abeille affairée. Et pendant tout ce temps, une berceuse trottait dans la tête de Crista, un vieux refrain qu'aucune oreille humaine n'avait entendu depuis deux mille ans.

Tout doux, mon beau bébé, plus un mot, Maman va Cacheter un bel oiseau…

Elle avait appris à être très prudente quand elle explorait ses souvenirs. Parfois, ses réminiscences étaient si puissantes qu'elles repoussaient tout le reste au second plan, dévoilant des pans entiers de l'existence des gens qui se trouvaient autour d'elle. Les accès duraient chaque fois un peu plus longtemps, entraînant Crista pendant des heures à travers un

carrousel de visions ultra-rapides où il n'y avait plus ni réglage ni mise au point possibles. Simplement marche ou arrêt.

D'abord des battements, puis des secondes, puis des moments entiers. Une minute de réminiscence rapide, vécue à travers les récepteurs d'un système sensoriel complet, pouvait arracher une vie entière à la tourbe de son inconscient. Sa dernière vision ne s'était achevée qu'au bord de l'épuisement, et en nage. Elle avait duré près de quatre heures. Bien qu'elle eût repris conscience immédiatement après, elle était restée dans un état de confusion, incapable de dire un mot, pendant trois jours entiers. Flatterie avait profité de

l'occasion pour restreindre encore plus sa liberté de mouvement dans la résidence et pour augmenter les doses des médicaments qu'il la forçait à prendre.

Elle ressentait en ce moment le même vertige mais sans les visions, ni la peur, ni la transpiration.

— Ma chère Crista, lui dit Ben, tu as une sacrée vie devant toi. Tu es l' « Unique », la « Divine ». Tu es une légende vivante. La personne la plus importante de Pandore.

Elle se sentit gênée de ce qu'il venait de dire et chercha des raisons dans la manière dont il l'avait dit, mais

n’en trouva aucune.

— Unique en quoi? demanda-t-elle

— Tu es celle qu’ils ont attendue si longtemps dans la souffrance. Selon les avis, tu es soit le dernier recours de l’humanité, soit l’arme ultime et secrète du varech pour se débarrasser à jamais des humains. L’aperçu que tu viens d’avoir du peuple de Kalaloch a dû te faire sentir ton pouvoir. Mais tu as encore beaucoup à apprendre, et très vite. Nous t’aiderons. Cependant, de même qu’on ne doit pas toucher une déesse, on ne doit pas non plus se gratter les puces devant elle. Tu ne verras que le meilleur côté de tes fidèles, et le plus mauvais des autres.

— Quand le peuple me connaîtra et apprendra que tout cela n'est qu'une…

— Le peuple ne te connaîtra pas, interrompit Ben. Pas sous l'aspect auquel tu penses. Le peuple a trop envie de croire autre chose pour qu'on puisse le faire changer d'avis. La foi est ainsi. Tu dois demeurer prudente et discrète. Et rester entourée de mystère. Nous en avons besoin pour vaincre Flatterie. D'ici peu, tu seras témoin de beaucoup de misère, et je pense que tu seras d'accord avec moi. Finis tout, si tu as encore faim. Il n'est pas sûr que nous vivrons toujours parmi ceux qui ont suffisamment à manger.

Elle avait encore faim, très faim. Elle vida son potage jusqu'à la dernière goutte, laissa les légumes et finit toute la viande. Elle mangea aussi la viande du sandwich qu'il lui avait préparé, puis dégusta le pain par petits morceaux, pour le faire durer plus longtemps.

Elle se disait qu'elle aurait eu pas mal de choses à apprendre, à Ben et aux autres, sur la misère et le besoin. Le contact physique était aussi un besoin pour les humains; et humaine, elle l'était presque. Il y avait eu des moments où quelqu'un l'avait touchée, par accident ou volontairement, très vite, en retenant sa respiration sous le coup de l'angoisse. Les téméraires, elle avait

appris à les reconnaître. C'étaient des religieux, des fanatiques, ces Zavatariens dont Ben lui avait parlé. Ils n'avaient aucun moyen de savoir ce qui résulterait de leur geste: une simple gêne ou la mort.

Quand elle avait laissé Ben l'embrasser, la nuit dernière, elle n'ignorait pas qu'il pourrait en mourir. Elle avait même eu le pressentiment qu'elle en mourrait aussi et elle avait pensé que c'était très bien comme ça. Pour la première fois, elle avait eu conscience d'être mortelle et elle avait pris le risque. En voyant qu'ils étaient tous les deux indemnes, elle lui avait même rendu un peu son baiser. Son cœur

battait plus vite, de peur, à ce seul souvenir. Plus tard, dans les yeux verts de Ben qui ressemblaient si étrangement aux siens, elle avait entrevu une lueur de rire et de soulagement comme après un défi.

Il avait l'air si content!

Elle ne se souvenait pas d'avoir vu beaucoup de gens heureux autour d'elle, à part le Directeur. La plupart du temps, tout le monde semblait avoir peur.

— Pourquoi m'as-tu donné ce

baiser? demanda-t-elle.

De nouveau, une rougeur monta de son décolleté pour envahir son visage. Elle ne voulait pas croiser son regard, mais elle ne put s'en empêcher au bout d'un moment. Il souriait.

— Parce que tu m'as laissé faire, dit-il.

— Tu n'avais pas peur que…

— Que tu n'aimes pas cela? Oui. Mais peur de ce qui m'arriverait? Non. J'ai une théorie, ajouta-t-il en riant. Si les gens sont persuadés qu'ils deviendront fous s'ils te touchent, alors ils le deviennent. C'est un phénomène

d'hystérie, rien de plus.

Elle posa la main à plat sur son torse et murmura d'une voix unie:

— Tu ne sais rien de moi. Tu as eu de la chance. Tous les deux, nous avons eu beaucoup de chance. Tu es resté toute la nuit sans dormir, ajouta-t-elle en donnant plusieurs tapes sur sa chemise. Dorénavant, s'il est nécessaire que l'un de nous veille, c'est moi qui le ferai.

Un nuage de contrariété assombrit l'expression de Ben.

— Nous avons pris des dispositions, dit-il. Il y a des femmes qui t'attendent là-bas… Tu devais rester

avec elles. On a pensé que tu préférerais…

— Je dois rester avec toi, dit-elle avec insistance. Il n'y a aucune femme en ce moment dans ta vie, n'est-ce pas?

— Aucune, mais ce n'est pas une question de…

— C'est une question de quoi, alors? lança-t-elle. Je ne te conviens pas?

Ce fut peut-être la surprise qui chassa le nuage de son front, ou bien le rougissement.

— Tu me conviens très bien, dit-il.

Tu me conviens tout à fait.

— Dans ce cas, c'est réglé. Je reste avec toi.

— Ce n'est pas si simple.

— Ça l'est, si nous le décidons ensemble. En attendant, tu ferais mieux de prendre un peu de repos. Tu vas en avoir besoin, si tu es vraiment immunisé contre moi.

***Venant d'un homme ou d'un dieu, une ingérence dans la destinée est une matière qui requiert la plus grande délicatesse.***

***Nano Macintosh. Commissaire du varech Contrôle des Courants***

Le blockhaus privé de Raja Flatterie était enterré bien à l'abri de trente mètres ou presque de roche pandorienne. De hauts plafonds en coupole atténuaient les effets psychologiques des profondeurs et quelques hologrammes soigneusement choisis habillaient les murs de scènes

d'extérieur. Au-dessus de Flatterie, dans les décombres de sa résidence de la surface, la sécurité finissait de rassembler les derniers résistants.

— Cessez les combats et faites intervenir les médics.

Grâce aux gyflottes, les brûlés n'allaient pas manquer. Après avoir lancé l'ordre de son pupitre, il n'en n'attendit même pas la confirmation. Son blockhaus tout entier était criblé de petites cabines, semblables aux alvéoles d'un rayon de miel, occupées par des subalternes qui transmettaient ses ordres sans poser de questions. Et ils étaient moins d'une poignée à avoir personnellement accès au sanctuaire du

Directeur.

Quelle ironie, la manière dont quelques flammes peuvent refroidir les choses!

Ses équipes de sécurité commencèrent à nettoyer les restes du carnage qui s'était déroulé là-haut. Elles apparaissaient comme des ombres ployées sous l'éclat impitoyable des soleils de Pandore. Et, bien qu'il sût que les images aseptisées lui parvenaient par l'intermédiaire des caméras holo, le Directeur avait l'impression distincte de

sentir une odeur de cheveux brûlés juste à côté de son pupitre.

Les pouvoirs de l'esprit… de l'imagination… Quelles armes incroyables!

Son équipe de protection personnelle était postée juste derrière sa porte. Par mesure de précaution. Il n'y avait aucun autre endroit sur Pandore où il aurait pu se réfugier en étant plus protégé qu'ici. Et certainement aucun endroit doté de plus de luxe. Non loin de lui, sur une petite table, était posée une

assiette de chébettes marinées dans du rouge d'Orques. Ces vins de Pandore avaient un fumet qui lui réchauffait le cœur, même à une heure aussi matinale.

— Capitaine, dit-il en s'adressant à l'ombre qui montait la garde devant sa porte, est-ce que l'équipe de prise de vues est en place comme il avait été prévu?

— Oui, monsieur, répondit l'interpellé en redressant le dos. Les hommes du capitaine Brood se trouvent à la station de lancement depuis l'aube. Ils savent exactement ce que vous attendez d'eux.

— Et les gens de l'holovision, ceux

que les studios ont envoyés pour couvrir ce… gâchis?

— Le capitaine Brood a suggéré de les laisser filmer, monsieur. Quand ils auront fini, son équipe se chargera de récupérer les bandes, ainsi que les caméras et autres équipements. Il pense qu'il vaut mieux…

— Capitaine! hurla Flatterie. Qui a donné à ce… capitaine Brood la permission de penser? Est-ce vous?

Le dos raide se raidit encore plus.

— Non, monsieur.

Il était heureux, se disait Flatterie,

que le visage de cet homme fût caché dans l'ombre. Il n'avait pas de profil. Là où son nez aurait dû se trouver, il n'y avait que deux fentes humides qui séparaient une paire d'yeux exagérément espacés. Lorsque Flatterie parlait à Nervi, il pouvait au moins se concentrer sur ses yeux. Mais cet homme-ci n'était pas intéressant au point qu'il s'attarde maintenant sur les malformations de son visage. Il s'efforça de prendre sa voix la plus raisonnable pour expliquer:

— Rien ne doit passer aujourd'hui à l'holovision sans mon accord préalable. L'équipe de Brood a la priorité absolue sur tout le reste, même si nous devons pour cela remplacer les

responsables de la production un à un. Vous m'avez bien compris?

— Oui, monsieur.

— Faites venir leur directeur dans mon bureau. Je veux que ce nabot asthmatique, ce Milhous, soit ici dans l'heure qui vient. Nous avons besoin de leur coopération et il faut éviter toute bavure. Dites-lui aussi d'apporter quelques documents en boîte que nous utiliserons, le cas échéant, comme substituts jusqu'à ce que les hommes de Brood aient mis la main sur ces bandes. Je ne tiens pas à ce que le reste du monde s'inspire de ce qui est en train de se passer ici.

— Très bien, monsieur. J'exécute immédiatement vos ordres.

— Capitaine?

— Oui, monsieur?

— Vous m'êtes utile, capitaine. Votre famille ne regrettera pas que vous travailliez ici avec moi.

— Non, monsieur. Je veux dire… Merci beaucoup, monsieur. Le dos de l'homme s'éloigna, dans l'ombre du couloir, en direction des bureaux. Flatterie soupira. Il versa un peu d'eau dans son vin et leva son verre à sa

propre fermeté dans cette crise. Il but aussi à la santé des équipes de nettoyage qui se déployaient en ce moment pour arroser au lance-flammes les derniers cadavres disséminés sur la roche. Il y avait sans conteste une influence zavatarienne dans cette habitude de brûler les morts. C'était une pratique approuvée et encouragée par Flatterie. Les funérailles traditionnelles en mer étaient un spectacle macabre, qui finissait trop souvent sur les rares plages de Pandore d'une manière dangereuse pour la santé de tous.

Il y a des cadavres qui remontent de partout.

Il réprima un frisson à cette évocation. C'était plus qu'un spectacle écœurant, c'était un désastre économique et religieux. N'importe quel crétin qui touchait le varech en cette occasion devenait un prophète en revenant. Toute la structure sociale de Pandore avait été déjà ébranlée par les récents bouleversements géologiques; mais cette histoire de varech faisait de la planète un véritable asile d'aliénés.

Les femmes de Pandore refusaient d'acheter du poisson pendant une semaine après une cérémonie funèbre traditionnelle en mer. Elles ne voulaient

pas courir le risque de mettre sur leur table le poisson qui avait mangé Oncle Dak. Il y avait eu des jours, au tout début de l'accession de Flatterie au pouvoir, où il avait vu des centaines de sacs funéraires brodés rejetés sur la grève en même temps. Les flottilles de pêche locales refusaient alors de prendre la mer durant un mois. La réplique de Flatterie avait consisté à racheter toutes les officines d'importation, à constituer des réserves et à s'assurer la maîtrise des couloirs de circulation marine.

— La maîtrise, murmura-t-il entre ses dents. Voilà la clé. La maîtrise.

Il but au programme holo en train de passer au milieu de la pièce. Ses

hommes avaient été forcés de faire un peu plus de dégâts qu'il ne l'aurait voulu et cela allait faire des remous dans les milieux ouvriers à un moment où il aurait préféré que la situation soit calme. Mais c'était la seule méthode. Les volontaires ne manquaient pas pour remplacer ceux qui partaient, bien que la faim en fasse le plus souvent des demeurés trop faibles pour être bons à quoi que ce soit. Les choses tourneraient au ralenti pendant leur période de formation.

La seule méthode… Il a fallu tout leur apprendre, à ces Pandoriens. Livrés

à eux-mêmes, ils ne peuvent arriver à rien.

Flatterie s'étonnait cependant des progrès réalisés dans de telles conditions. Il avait édifié et fortifié une cité, unifié la politique et l'économie en les plaçant sous la même bannière et, enfin, préparé le lancement d'une nef spatiale qui allait leur ouvrir, avec l'aide du N.P.O. Alyssa Marsh, des perspectives sans commune mesure avec ce qu'ils pouvaient tirer d'un trou perdu comme cette planète sordide sur laquelle ils avaient échoué. Depuis quatre cents ans qu'ils étaient là, les Pandoriens n'avaient pas accompli la moitié des

progrès réalisés durant ces dernières vingt-cinq années.

Le piège mis en place côté surface avait parfaitement fonctionné et il ne restait plus qu'à tout nettoyer. Ils avaient dû détruire toute résistance notable de la part des Enfants de l'Ombre. Peut-être n'en restait-il plus un seul en vie. Quant aux autres… il veillerait à ce qu'ils aient trop faim pour songer encore à se battre.

S'ils veulent se battre, qu'ils se battent entre eux… pour ramasser les miettes que je voudrai bien leur jeter.

Il repoussa son assiette et acheva de vider son verre. Les opérations de nettoyage ne présentaient plus beaucoup d'intérêt pour lui. D'ici deux ou trois heures, les derniers émeutiers auraient été carbonisés à l'extérieur. Il fit apparaître son quartier général sur son écran et nota l'expression de triomphe que les jeunes officiers arboraient sur leur visage.

Rien de tel qu'une victoire bien amenée pour remonter le moral. Rien de plus dangereux qu'une armée qui n'a personne en face d'elle pour se battre.

Flatterie savait qu'ils ne se retourneraient pas contre lui, ni les uns contre les autres, tant qu'il y aurait les Ombres, les auteurs de larcins et le varech à affronter.

L'esprit oisif est le jouet du diable, se dit-il en gloussant.

De nouveau, il régla son pupitre sur le mode vocal.

— Donnez-moi les derniers relevés concernant la position de l'hydroptère de l'holovision, colonel, dit-il.

— Toujours en immersion, annonça le colonel Jaffe. À une cinquantaine de kilomètres au sud de Victoria.

— Pas de trace d'escorte?

— Non. L'appareil est tout seul et ne quitte pas les couloirs de circulation habituels.

— Et le varech n'est pas intervenu?

— Pas à proprement parler, répondit Jaffe. Mais nos instruments décèlent un accroissement de tension sensible au niveau de la grille. Le varech lutte contre le signal émis par le Contrôle des Courants.

— La grille tient bon?

— Oui, monsieur. Nous prenons des dispositions pour détourner la circulation au cas où nous la perdrions. La tension s'accroît d'instant en instant. Quelques oscillations commencent à apparaître. Tous les bâtiments actuellement reliés au Navcom doivent capter des interférences. Nous allons essayer de les mettre en garde, mais vous n'ignorez pas que les stations sous-marines de transmission sonique ont une portée assez limitée.

— Je comprends très bien, colonel. Notifiez au Contrôle des Courants qu'il s'agit d'une priorité absolue. Ils doivent maintenir cette grille coûte que coûte.

Détruisez le gisement de varech, si nécessaire.

— Bien compris, monsieur. Les courants demeurent stables pour le moment. Faut-il les intercepter quand ils seront en vue de Victoria?

— C'est en dehors de votre juridiction, colonel, fit remarquer sèchement Flatterie. Un commando de Guerriers Blancs va s'en occuper. Nous allons en finir avec ces Enfants de l'Ombre, cette fois-ci, j'en suis sûr. Faites-moi immédiatement savoir si vous décelez des signes d'intervention du varech, où que ce soit.

Il coupa le contact sans attendre la

réponse et sourit.

Oui, les éliminer, mais pas tous. Ils se trouveront de nouveaux chefs, que nous traquerons à leur tour.

Il se versa un demi verre de vin et remplit le reste d'eau.

De la modération et de la patience. Nous les élaguerons, comme mes rosiers, jusqu 'à la limite extrême de la disparition. Ils refleuriront sous mon

contrôle, uniquement pour être cueillis à point.

Debout devant son pupitre, Flatterie s'étira. Il aimait bien le sentiment d'isolement et de sécurité que lui procurait son blockhaus. Il disposait d'autant d'espace que dans sa résidence de surface, et d'autant de confort. Certes, la vue qu'il avait par l'intermédiaire de ses écrans n'était pas aussi satisfaisante que le spectacle du monde réel — son monde — à travers une vitre de plaz, mais bientôt sa nef spatiale allait être équipée et il remettrait la coque vide de cette planète à qui la voudrait. Il avait l'intention

d'emmener Béatriz Tatoosh avec lui.

Flatterie avait suivi son émission, comme d'habitude. Il avait noté en même temps sa loyauté envers Ozette et sa modération. Ce qui prouvait que tout en respectant ses pouvoirs, elle n'avait pas de lui une peur aveugle. C'était une chose qu'il admirait chez elle. Mais il ne voulait pas sous-estimer l'influence exercée sur elle par Ozette. Il y avait plusieurs années que cet homme lui instillait son poison dans l'oreille.

Il sourit. Il n'était pas homme à laisser beaucoup de choses au hasard. Il avait un plan de rechange pour Béatriz Tatoosh. Elle allait faire la connaissance

du capitaine Brood, l'un des Guerriers Blancs les plus innovateurs de Flatterie. Le plan de Brood consistait à s'occuper d'abord de ces gêneurs de l'holovision, et à nettoyer leur nid à rats. Ils finiraient comme Ozette. Cela leur apprendrait à danser quand le Directeur leur disait: « Dansez! » et ils auraient peut-être un peu moins envie, par la suite, de venir en aide à cette Voix de l'Ombre, où qu'elle pût se cacher.

Je m'attendais à ce qu'ils interviennent sur les ondes en même temps que Crista Galli. Cela nous apprend-il quelque chose?

Qu'ils n'avaient pas eu accès à temps à leur matériel, sans doute. Il sourit, en se délectant à l'avance.

Ils auraient intérêt à se dépêcher, en tout cas. Je ne crois pas qu'ils aient très envie de diffuser ce qui leur arrivera quand la drogue commencera à faire son effet.

L'application du plan de Brood assainirait l'holovision tout en rendant Béatriz Tatoosh un peu plus malléable.

Flatterie appréciait les plans qui fonctionnaient sur plus d'un niveau à la fois. Brood allait jouer le rôle du méchant et, juste au bon moment, Flatterie arriverait pour l'arracher à ses griffes. Elle serait alors heureuse de le rejoindre dans la cabine de commandement de la nef spatiale. Il prévoyait pour l'aménagement de cette cabine un luxe digne d'un dirigeant de son calibre et d'une femme de sa grâce et de sa beauté. Nos enfants peupleront les étoiles.

Il leva son verre à l'avenir, et à l'exécution sans faille de tous les plans.

Elle ne porte aucun signe des mutations pandoriennes habituelles.

Il avait vérifié qu'elle n'avait subi aucune retouche chirurgicale susceptible de masquer un défaut.

Nous donnerons naissance à un nouveau monde, elle et moi.

Dans sa rêverie légèrement avinée, Flatterie eut la vision de leurs deux corps nus enlacés au milieu d'un grand

jardin, parmi les senteurs capiteuses des orchidées et des fruits mûrs.

Un voyant clignota au-dessus de la porte ovale qui communiquait avec le Parc. Il indiquait l'approche d'un hydroptère au-dessous du bassin d'accostage. Seuls Flatterie et Spider Nervi connaissaient la séquence codée qui permettait de remonter en plein milieu du Parc. Il consulta sa montre avec un grognement de surprise puis ouvrit la porte.

Nervi est un rapide. Beaucoup trop. Des gens comme Brood savent deviner ce qui me fait plaisir. Nervi anticipe

mes pensées et agit avant moi. Je n'aime pas cela. Il faudra régler cette question.

Il ajusta sur lui son costume en peau de capucin. Quand il le portait dans le Parc, ses petits amis étaient beaucoup plus empressés et affectueux. Il essaya, dans la glace, son regard de dédain. Cela marchait toujours. Le costume ajoutait exactement la nuance qui convenait.

La console annonça la présence de l'hydroptère dans le bassin, avec deux occupants qu'elle identifia pour lui.

Quel idiot! Amener ce Zentz dans le Parc… Quel gâchis! Trop tard pour se lamenter, maintenant.

Quand le moment viendrait de réduire Zentz au silence, il ne faudrait pas qu'il oublie de charger Nervi de s'occuper personnellement de la besogne.

Le Parc était le domaine privé du Directeur sous le Périmètre. Il avait fallu deux années entières aux défonceuses de plastacier et aux canons laser pour creuser quatre kilomètres carrés du sol de Pandore. Des particules cristallisées provenant de la vieille

racine du varech scintillaient comme des étoiles sur la voûte, qui atteignait vingt mètres de hauteur en son centre et qui brillait avec l'éclat noir de la roche vitrifiée.

Le Parc proprement dit était un jardin souterrain luxuriant entretenu par un vieux biologiste îlien. Parfois, Flatterie l'appelait son « Arche ». Aucun des ouvriers qui avaient travaillé à l'intérieur du Parc n'avait quitté vivant le Périmètre. Spider Nervi était le seul à aller et venir à son gré et il massacrait ceux qui n'avaient pas le même droit. Ils étaient aisément remplacés, et encore plus aisément oubliés.

La porte des appartements privés

du Directeur à l'intérieur du blockhaus s'ouvrait sur les abords d'un profond bassin d'eau de mer de forme circulaire, d'un diamètre de cinquante mètres. Un éclat bleu fluorescent, diffusé par des projecteurs installés en bordure du bassin, en éclairait les profondeurs. Il s'agissait, en fait, du boyau creusé autrefois dans la roche par la racine géante du varech, dernier vestige d'un grand Oracle.

Une pelouse en pente douce menait au bassin et à trois cours d'eau issus des parois rocheuses. Les animaux ne se plaisaient pas autant à la lumière artificielle que Flatterie l'aurait souhaité, mais l'herbe, les arbres et les

fleurs prospéraient à merveille. De l'endroit où il se trouvait, sur le seuil, Flatterie pouvait admirer la plus luxuriante concentration de végétation du monde.

Il n'avait aucune force de sécurité humaine à l'intérieur du Parc, mais son secret ne manquait pas de protection. Tandis que le sifflement de l'hydroptère en train de remonter dans les eaux bouillonnantes se faisait entendre, l'un des capucins apprivoisés du Directeur, Goethe, était à l'affût. Il savait que les trois autres étaient cachés quelque part, frétillant de leur courte queue, à portée de bond fulgurant. Le signal personnel de Nervi se fit entendre trois fois, puis

se répéta. Flatterie verrouilla la porte ovale derrière lui.

L'hydroptère qui surgit à la surface du bassin faisait partie d'une série que Flatterie avait spécialement adaptée à ses besoins. C'étaient les derniers modèles produits par la Compagnie Sirénienne de Commerce avant le grand séisme qui avait détruit leur complexe industriel, deux ans auparavant. Ils étaient capables de voler, mais avec une charge et une portée limitées. Ils étaient plus rapides en immersion que tout autre modèle existant.

Après avoir jeté un bref coup d'œil à la cabine, Flatterie se composa un masque de désapprobation adéquat à

l’intention de Nervi, en fronçant les sourcils et en secouant la tête.

Occupons-nous de Zentz en premier.

Nervi amarra l’hydroptère côte à côte avec l’un de ses jumeaux et attendit sur le pont que Flatterie donne à ses capucins le signal indiquant qu’il n’y avait pas de danger. Zentz se tenait, visiblement impressionné, devant l’entrée de la cabine. Les chicots qui lui servaient de dents luisaient de salive à sa mâchoire inférieure.

Au signal donné par la main du Directeur, Goethe rentra d'un bond dans l'ombre d'un buisson. Celui qu'il appelait « Archange » était maintenant tapi entre Nervi et lui. Contrairement à Goethe, Archange était un hybride extraordinaire issu d'un échange de gènes réussi entre les chats en hybernation et les capucins vifs de Pandore. Ces animaux étaient loyaux et ne demandaient qu'à faire plaisir à leur maître. Deux qualités que Flatterie admirait chez tout le monde, à condition, bien sûr, que ce soit lui le maître.

Les yeux d'Archange suivaient les moindres mouvements de Nervi, et l'animal se hérissa lorsque Zentz, à son

tour, s'avança vers le Directeur. Il y avait un autre signal à donner pour calmer Archange, mais Flatterie ne le donna pas.

Zentz est acculé. Et les animaux acculés réagissent toujours de manière imprévisible.

Comme, de toute manière, Zentz allait être éliminé bientôt, Flatterie pouvait parler librement devant lui.

— Monsieur le Directeur, fit Nervi en inclinant légèrement la tête.

— Monsieur Nervi.

C'était leur salut rituel. Flatterie n'avait jamais vu Nervi serrer une main. A sa connaissance, il ne touchait que les gens qu'il devait tuer. Le Directeur ne savait pas ce que disait son dossier sur ses relations avec les femmes et il n'avait aucune envie de le demander.

Il sourit en montrant le parc à Zentz d'un geste large de la main.

— Bienvenue dans notre petit domaine secret, dit-il en s'avançant d'un pas vif vers un bouquet d'arbres fruitiers. Dommage que nous n'ayons pas le temps d'y faire un petit tour. Il y règne une chaleur quasi tropicale. Mais je suppose que vous ne savez pas grand-chose sur les tropiques, n'est-ce pas? Il suffit de creuser suffisamment dans la roche et vous avez de la chaleur. Moins d'une centaine de personnes ont vu ce jardin.

Et moins de cinq ont survécu. Zentz

déglutit de manière audible.

— Je… je n'avais jamais rien vu de semblable. Flatterie n'en doutait aucunement.

— Un jour, dit-il, tout Pandore ressemblera à cela.

Le visage de Zentz s'illumina tellement que Flatterie se pardonna le mensonge. Il se tourna vers Nervi pour demander:

— Vous avez vu le piège se

refermer là-haut? Nervi hocha la tête.

— Nous avons dû en carboniser trois cents. Nos hommes donnent la chasse aux blessés. Jusqu'à présent, aucun gros poisson. Comme nous le soupçonnions déjà, ils étaient plus impatients que préparés.

— Nous devons nous garder de commettre la même erreur, déclara Flatterie. C'est pourquoi il ne faut pas vous presser en ce qui concerne Crista Galli et les autres. Son enlèvement doit être exploité à notre avantage de toutes les manières possibles. Il serait facile, mais très maladroit, de les capturer tout

de suite. N'oubliez pas qu'elle n'est pour nous qu'un appât et non une proie.

Un couple de papillons blancs voleta lourdement entre eux et Zentz eut un mouvement de recul. Flatterie sourit.

— Ils ne sont pas dangereux, dit-il. Très beaux, n'est-ce pas? Nous les avons lâchés côté surface. Ils butinent le nectar de wihi. Déjà, les wihis ont été multipliés par trois à l'intérieur et aux alentours du Périmètre. Vous n'ignorez pas leur intérêt pour la défense. Ce sont de véritables pièges naturels. Mais ces papillons posent parfois des problèmes en ce qui concerne le bétail. Les larves de ces charmantes créatures sont capables… Bon, je vous expliquerai

cela une autre fois. Il y a deux aspects spécifiques de votre mission dont j'ai à vous parler.

Tout en parlant, Flatterie s'était rapproché d'un bosquet d'arbustes soigneusement plantés en ligne qui se trouvaient à différents stades de floraison et de production de fruits. Non loin de là, plusieurs ruches étaient entourées d'abeilles bourdonnantes. Nervi détestait ces insectes, comme le savait Flatterie. Ce dernier prenait plaisir à voir la maîtrise avec laquelle il affichait une expression neutre. Il cueillit un fruit pour chacun des deux hommes.

— Golden Transparente, leur dit-il.

C'est une variété coriace, côté Terre. Comme je suis en train de créer un jardin d'Éden, en quelque sorte, j'ai pensé que cela s'imposait.

Il leur indiqua deux bancs de pierre sculptée au pied du plus gros arbre et s'assit lui aussi. Nervi était visiblement impatient de partir en chasse, mais Flatterie ne pouvait pas les lâcher tout de suite. Pas plus qu'il ne pouvait supporter de voir Zentz faire de la bouillie du magnifique fruit qu'il lui avait donné.

— Il y a des objectifs plus importants que leur capture, continua-t-il avec emphase. Tout d'abord, Ozette doit être discrédité. Il jouissait d'une grande

popularité à l'holovision et sa disparition a été mentionnée à l'antenne, grâce à Béatriz Tatoosh. Cela ne fait que renforcer notre résolution de le dénoncer comme un véritable monstre. Il devra passer aux yeux de tous pour un maniaque manipulé par d'autres fous furieux, avec la mortelle et pâle Crista Galli entre leurs mains comme esclave. Nous mettrons l'accent sur sa beauté et son innocence. Je me charge de l'holovision. C'est le premier aspect de votre mission.

— Et le second? demanda Nervi.

Une telle intervention ne lui ressemblait guère. Comme il devait être

impatient d'en finir! Flatterie se demandait dans quel sens cet enthousiasme allait influer sur son efficacité.

— Crista Galli va bientôt leur poser un sérieux problème, dit-il. Ils chercheront alors à s'en débarrasser. Ce que nous voulons, nous, c'est qu'on la voie en train de demander notre aide. Il faut qu'elle supplie le Directeur de la sauver et que les gens le sachent. C'est la seule manière pour nous de nous assurer le contrôle absolu de la situation après ces incidents côté surface. La seule manière, à l'exception de l'extermination totale de ces villages de résistance et de ces monastères

zavatariens qui sont de véritables pépinières pour les Enfants de l'Ombre.

— Intéressant, dit Nervi. Cela demandera beaucoup de diplomatie. Il y a là de quoi occuper vos services de propagande à l'holovision. Avez-vous découvert de nouvelles drogues pour la… persuader?

— Tous les détails concernant les drogues administrées se trouvent dans le dossier qui vous sera communiqué à bord de l'hydroptère, déclara Flatterie en consultant sa montre. Je peux vous dire que si elle a mangé, elle peut sombrer à tout moment dans un état de catatonie. Toutes les instructions, précautions à prendre et drogues à

donner sont annexées au dossier. Il vous reste à la persuader. Je vous laisse choisir la méthode.

Nervi laissa voir l'un de ses rares sourires. C'était ce que Flatterie appréciait le plus chez cet homme… si l'on pouvait appeler ainsi une telle créature. Il aimait la difficulté.

— Cette Tatoosh, demanda Nervi, est-ce qu'elle part toujours aujourd'hui par la même navette que les réacteurs et les N.P.O. de votre nef spatiale?

— Bien sûr, comme convenu, répondit Flatterie. Pourquoi demandez-vous ça?

— Elle ne m'inspire pas confiance fit Nervi en haussant les épaules. Elle va être là-haut, au Contrôle des Courants, pendant que nous serons au milieu du varech…

— Elle ne vous causera pas d'ennuis, lui dit Flatterie. Elle nous a déjà été très utile. Et d'ailleurs, cela me regarde, vous n'avez pas à vous en occuper.

Zentz avait fini de massacrer sa pomme et contemplait de nouveau le Parc d'un air niais. 1

— Aucun de ces Zavatariens n'a jamais déboulé ici? demanda-t-il. Ils ont creusé des terriers dans toutes les

Hautes Marches.

Il a encore son utilité, se dit Flatterie.

— Mes petits amis adorent explorer partout, répondit-il en désignant Archange. Savez-vous que quatre-vingt-dix pour cent de leurs tissus cérébraux sont dédiés à leur odorat? Personne n'a encore creusé de galerie pour arriver jusqu'ici; et si quelqu'un le faisait un jour, il tomberait sur Archange. Ensuite, nous n'aurions plus qu'à piéger la galerie pour les autres.

— Ce sont de bonnes dispositions, fit Zentz en gargouillant un rire.

— Vous n'avez pas goûté à votre pomme, dit Flatterie en désignant du menton le fruit doré que Nervi tenait à la main.

— Je préfère la mettre de côté, répliqua l'assassin, pour l'offrir à Crista Galli.

***Savez-vous à quel point il est difficile de penser à la manière d'une plante?***

***Nano Macintosh, Commissaire du varech Contrôle des Courants (extrait des Nouvelles du Soir de l'holovision du 3 juelès 493)***

L'Immensité agita ses longs thalles gris-vert et flaira le courant à sa manière chimique. Cette exploration lui fit déceler, plutôt qu'une présence, le soupçon d'une présence. Cela ressemblait plus à de la prescience qu'à un stimulus sensoriel comme une odeur

ou un goût, mais le varech savait qu'un peu de lui-même était en train de passer non loin dans le courant.

L'Immensité était une circonvolution de varech, un entrelacs subtil de lianes qui s'étalaient, telles les ramifications d'un puissant cerveau, à travers l'océan. Elle avait pris naissance sous une forme sauvage, celle d'un obscur plant de varech à l'intérieur d'un avant-poste Sirénien depuis longtemps abandonné. Elle savait à peine établir la distinction entre le « soi » et l'« autre » quand elle s'était pour la première fois trouvée en présence de l'équipe de recherche sur les phénomènes de l'Avata conduite par Alyssa Marsh.

Presque tout ce que l'Immensité savait des humains, elle l'avait appris avec Alyssa Marsh.

Ce gisement de varech savait ce qu'était l'esclavage à partir des souvenirs humains puisés dans l'A.D.N. de cette femme. Il savait ainsi que le Contrôle des Courants le maintenait en état d'esclavage.

Un influx approprié dans ses lianes les faisait se lever, s'abaisser, se tendre ou se rétracter. D'autres impulsions électriques libéraient la luciférase dans ses thalles pour éclairer le passage des engins humains de transport sous-marin. Et il y avait beaucoup d'autres stratagèmes du même genre. Tous

consistaient à faire passer un courant dans un circuit. Simple servitude, simple stimulation-réponse. Il s'agissait uniquement de réflexes et non de réflexion.

L'Immensité avait cependant toute l'éternité à sa disposition. Elle se prêtait à l'exercice parce qu'il faisait plaisir aux humains et n'interférait pas avec sa contemplation prolongée. Grâce à Alyssa Marsh et au neftile Nano Macintosh, le varech avait appris à remonter les signaux électriques jusqu'à leur source. Tout ce que les humains transmettaient maintenant parvenaient directement au cœur de l'Immensité. Absolument tout.

L'Immensité était finalement prête à leur renvoyer quelques-uns de leurs signaux. Elle n'était plus loin du moment où elle accomplirait une percée à travers les lignes humaines, et cette percée ne se ferait ni par contact physique ni par propagation chimique, mais par l'intermédiaire d'ondes croisées de lumière dans l'atmosphère.

Faire plaisir aux humains était sans conséquence, mais leur déplaire ne l'était pas du tout. Une fois, peu après son éveil, ce gisement avait lancé, de douleur, ses tentacules autour d'un submersible en fuite qui meurtrissait ses thalles. L'énorme cargo avait creusé un boyau de cent mètres de diamètre sur

près d'un kilomètre de long dans sa course folle à travers le varech. Après que celui-ci l'eut aplati et anéanti, les esclaves de Flatterie étaient arrivés avec des lance-flammes et des découpeuses pour le mutiler et le faire régresser jusqu'au stade de la petite enfance. L'Immensité savait qu'elle n'avait plus été capable de penser normalement pendant quelque temps à la suite de cet incident, et elle n'avait pas l'intention de permettre que cela se reproduise.

Une certaine vibration qui venait de naître au bout de ses thalles indiqua à l'Immensité que l'Unique, le Commissaire holo, était en train de

passer. L'Immensité était capable d'unir des gisements épars de varech sous une seule volonté, un seul être, un seul mélange physique appelé « âme » par les humains. Au plus profond de sa mémoire génétique était un vide, une absence d'être qui ne pouvait se reconstituer à partir des labos génétiques des Siréniens. Ce vide attendait, comme un nid qui attend son œuf, le Commissaire holo qui pourrait enseigner au varech la manière d'unir des gisements fragmentés d'humains.

Par deux fois, cette Immensité avait perdu son corps, mais jamais sa volonté. Elle n'était capable d'éprouver ni chagrin ni regret, mais simplement des

pensées et une sorte de méditation diffuse qui lui permettait de continuer d'exister pleinement dans le présent pendant que les impulsions électriques du Contrôle des Courants de Flatterie manipulaient son corps comme une marionnette.

Un réflexe est une réponse rapide effectuée en l'absence de supervision du cerveau. Une réaction est une réponse rapide effectuée sous une supervision minimale. Ce gisement de varech avait grandi en s'attendant à rester seul. Il avait appris ses premières réactions lorsque ses prolongements avaient rencontré ceux du varech apprivoisé. Il avait appris à tuer quand il se sentait

menacé et à ne faire montre d'aucune pitié. Puis il avait appris à attendre des représailles quand il tuait.

Cette Immensité s'attendait à vivre éternellement. Mais la logique lui dictait que ce ne serait pas le cas si elle continuait de réagir face aux humains. Et voilà que l'Unique était en train de passer dans ses eaux! Elle le savait aussi sûrement que le requin mako aveugle reconnaît la présence de la murelle.

L'Immensité originelle du varech, Avata, réunissait tous les océans de Pandore sous une seule conscience, une seule voix, un seul « être ». Sa première extinction génétique était survenue très

tôt, au stade de formation de la planète. Elle avait été victime d'un champignon microscopique. Plus tard, un brusque rayonnement ultraviolet provenant d'une tempête solaire avait tué le champignon. Quelque part, un thalle primitif était demeuré momifié au fond d'un marais saumâtre, attendant le premier océan de Pandore.

La seconde extinction était due aux humains. Plus précisément, à un bio-ingénieur nommé Jésus Louis. Et le varech avait été ramené à la vie par une poignée d'explorateurs de l'A.D.N., une cinquantaine d'années plus tard. La variété améliorée que les Siréniens avaient ressuscitée était issue de ces

premières expériences. Aujourd'hui, le varech remplissait de nouveau les mers, jouant le rôle d'atténuateur des tempêtes meurtrières.

Une fois de plus, les grands gisements avaient disséminé leurs signaux olfactifs. Ils s'étaient rapprochés les uns des autres au fil des années et leurs thalles avaient échangé des informations chimiques. Cette Immensité à elle seule contrôlait deux millions deux cent cinquante mille kilomètres cubes d'océan.

L'Unique suivait un couloir qui passait à la lisière de l'Immensité. Cette avenue particulière était issue d'un gisement de varech bleu connu pour

avoir attaqué des représentants de sa propre espèce et les avoir réduits à sa merci en les vidant de leur substance pour y injecter la sienne à sa place. Il avait subi de nombreux élagages et avait désespérément besoin d'être guidé. Tout cela, l'Immensité le savait grâce à des bribes de terreur qui lui parvenaient sur des fragments de thalles arrachés par le courant. On ne pouvait laisser l'Unique à la portée d'un gisement si dangereux. Son existence devait être préservée à n'importe quel prix.

Le varech modifia légèrement ses positions, malgré les coups d'aiguillon du Contrôle des Courants, de manière à attirer l'Unique dans ses courants

extérieurs avant de le faire spiraler dans les profondeurs plus sûres de ses propres thalles.

*Votre éducation a eu pour but de raffermir votre jugement, qui est l'essence de la vénération. Le jugement s'exerce toujours sur quelque chose de passé. Il est tourné vers le passé alors que la volonté, inspirée ou non par le libre arbitre, est orientée vers l'avenir. La réflexion est une occurrence du moment, sur laquelle vous imprimez un jugement pour moduler votre volonté. Vous êtes un foyer de convection à travers lequel le passé prépare l'avenir.*

*Nano Macintosh, Commissaire du varech Extrait des Conversations avec l'Avata*

— Changement de cap.

La voix d'Elvira était aussi dépourvue d'émotions qu'un bloc de pierre, mais Rico décela un soupçon d'inquiétude dans la manière dont ses doigts couraient sur son tableau de commande. Elle ne pilotait jamais sur le mode vocal parce qu'elle préférait avoir à parler le moins possible. Qu'elle eût jugé utile d'intervenir pour signaler ce changement de cap était déjà un fait inquiétant en soi, ajouté à la nervosité grandissante de ses doigts qu'il avait remarquée depuis plusieurs minutes.

— Pourquoi? demanda-t-il.

Dans ses rapports professionnels

avec Elvira, il avait adopté son laconisme, ce qui semblait plaire au pilote.

— Les couloirs ont changé, dit-elle en désignant l'écran de contrôle. On nous fait dévier.

— Dévier? grommela Rico.

Il vérifia ce qu'elle disait sur ses propres instruments. Leur position était la même par rapport au couloir, mais le compas indiquait que l'énorme artère de circulation sous-marine était maintenant orientée dans la mauvaise direction.

— Qui nous fait dévier? demanda-t-il.

Elvira haussa les épaules sans cesser de pianoter sur le clavier. Elle avait préféré choisir les couloirs les plus profonds pour réduire les possibilités de détection, et ils naviguaient sans l'aide des capteurs qui auraient pu éclairer leur progression à travers les artères du varech.

— Nous approchons du secteur incontrôlé qui entoure la station de lancement de Flatterie, reprit Rico. C'est là que la plupart des anomalies se produisent habituellement.

Sur une moitié de son écran s'affichait la grille de navigation diffusée par le Contrôle des Courants à partir du poste de commandement situé à

bord de l'Orbiteur. L'autre moitié servait à tracer leur trajectoire réelle sur la grille, qui semblait à présent déformée.

De plus en plus déformée, dut-il admettre en la regardant. On dirait que tout le bas de l'écran est aspiré dans un tourbillon.

— Il n'y a rien sur le Navcom? demanda-t-il.

Il arrivait que le Contrôle des Courants modifie ses grilles à travers le

varech pour s'adapter aux conditions météorologiques en aval ou à l'élimination récente d'un gisement de varech sauvage.

— Négatif, répondit-elle. Rien à signaler de ce côté-là.

Ils commençaient à être secoués et Rico resserra le harnais qui le maintenait sur son siège. Il brancha l'intercom et annonça:

— Zone de turbulence. Bouclez vos harnais. J'aimerais que tu viennes par ici, Ben.

Au-dessous d'eux, Rico aperçut un train-cargo qui rasait dangereusement le

varech en essayant de s'adapter au changement subit qui s'était produit. Les projecteurs de plongée indiquaient que le varech lui-même semblait lutter pour maintenir le couloir, comme si une énorme force s'exerçait dans le sens opposé.

Ben se servit des poignées de soutien incorporées à la paroi pour progresser jusqu'à la console.

— Pouvons-nous entrer en contact avec le Contrôle des Courants? demanda-t-il en se laissant tomber dans son fauteuil et en bouclant son harnais.

— Impossible, sans leur donner notre position.

— Nous sommes sortis du port trop facilement. Ils ont un détecteur à bord de cet engin, de toute manière.

— Ils avaient, rectifia Rico en souriant. J'ai fait un peu de ménage quand nous sommes partis. Il m'était venu la même idée, figure-toi. Notre amie Elvira s'est débarrassée du truc au moment où nous sommes passés sur un banc de krill, il y a une douzaine de grilles de cela environ.

— Vous avez fait du bon travail, tous les deux, leur dit Ben. Très bien, il ne nous reste plus qu'à essayer de contacter ce cargo au-dessous de nous…

Le Poisson-Volant fut de nouveau

secoué comme si un poing énorme s'abattait sur lui. Elvira lutta avec les commandes pour rester à distance du varech.

Rico n'ignorait pas, comme tout le monde à bord, que tout dommage infligé accidentellement au varech serait sans doute interprété comme une agression. Les lumières du varech étaient particulièrement actives dans ce secteur. Outre les signaux rouges et bleus caractéristiques d'un gisement à l'état d'éveil, ce varech projetait sur eux de manière erratique ses feux de navigation et les inondait par à-coups de l'éclat solaire transporté par fibres optiques à partir de la surface. Si vraiment ils

étaient en présence d'un gisement parvenu à l'état de conscience, la moindre erreur de leur part pouvait les conduire à être broyés comme une coquille de noix.

— Est-ce que Flatterie n'est pas intervenu, récemment, dans une émission holo, pour affirmer que les couloirs du varech étaient maintenant absolument sûrs? demanda-t-il.

— C'était juste pour épater la galerie, répliqua Rico. Tu crois que tu peux faire confiance à ce que raconte ce salaud?

Le train-cargo qui passait au-dessous d'eux dans la direction opposée

semblait avoir encore plus de difficultés qu'eux. Un hydroptère, grâce à sa taille relativement réduite, pouvait, si nécessaire, s'immobiliser au milieu du courant et demeurer stationnaire, mais le train-cargo avait besoin de maintenir une vitesse constante sous peine de perdre sa manœuvrabilité. Le réseau de grilles était conçu de manière à permettre aux cargos, qui étaient toute la vie de Pandore, de se déplacer rapidement et efficacement en changeant de cap le moins possible. D'après les soubresauts que voyait Rico, l'équipage, surtout aux deux extrémités du train, devait s'amuser comme à la fête foraine.

— Elle se déforme encore, dit-il en

observant le moniteur Navcom relié au réseau de navigation. Toute la grille est en en train de se courber.

— Nous ferions mieux de remonter, dit Ben. Préparez-vous à faire surf…

— Négatif! coupa Elvira. Si c'est une turbulence de surface, les conditions seront pires là-haut. Il nous faut des informations.

Ben signifia son accord à l'aide d'un grognement.

— Le signal d'identification du train-cargo est répertorié sous le nom de Simplicité Maru, annonça Elvira.

Elle avait du mal à maintenir leur appareil à égale distance des parois du couloir d'un kilomètre de diamètre. Cette manœuvre, habituellement très simple, était rendue presque impossible par l'extrême mobilité du varech. Rico aperçut des gouttes de sueur qui perlaient sur le front et au-dessus de la lèvre supérieure d'Elvira.

Ben régla l'émetteur sur une fréquence basse. Il espérait qu'on ne lui demanderait pas d'expliquer l'absence de signal d'identification de son appareil.

— Simplicité Maru, ici le Vif-argent, mentit-il. Avez-vous des informations sur cette turbulence?

La statique lui répondit en ronflant. Puis un micro fut branché avec un déclic. Le message leur parvint par bribes. Les communications sous la mer, particulièrement dans les secteurs où le varech était actif, se faisaient toujours difficilement.

— Simp… Maru… Négatif… vers le varech… (Il y eut à l'arrière-plan un bruit de métal déchiré.) …surface. Nous préparons… ballastage. Je répète… préparons à faire…

Elvira poussa en avant la commande des gaz et, malgré les violentes secousses auxquelles il était soumis, leur hydroptère bondit en avant.

Elle avait les lèvres serrées et ses phalanges étaient blêmes sur le levier.

— Attendez… nous ne pouvons pas… protesta Ben, plaqué sur son siège par l'accélération. Nous ne pouvons pas nous enfoncer dans le varech!

— Ils se préparent à vider les ballasts, grogna Elvira. Ce cargo tout entier va remonter sur nous comme un bouchon de liège.

Rico sentit vibrer dans ses dents toutes les membrures de l'appareil.

— Ben, est-ce que la fille est en

sécurité?

— Elle a bouclé son harnais, dit Ben.

Juste à ce moment-là, la cabine arrière du train-cargo passa devant eux, montant vers la surface, suivie des conteneurs et des autres cabines qui tournoyaient comme les éléments reliés d'un jouet désarticulé. Certains wagons se coinçaient momentanément dans le mur de varech, toujours vibrant d'une lumière et d'une force étranges.

— Il se passe des choses trop inquiétantes, déclara Ben. Faisons

surface. Il vaut peut-être mieux affronter la surveillance aérienne de Flatterie. Ce voyage commence à devenir malsain.

Elvira acquiesça sans mot dire et l'hydroptère commença à remonter. Mais comme s'ils avaient été alertés par leur panneau de commande, les thalles du varech se refermèrent aussitôt sur la cabine du Poisson- Volant. Ils formèrent d'abord une voûte au-dessus de l'appareil, puis un lacis impénétrable. Un soudain changement dans le courant les projeta à tribord et imprima à l'hydroptère un mouvement de bascule sur lui-même. Elvira les redressa manuellement. Son visage était devenu très pâle.

— Merde! s'exclama Ben en abattant le poing sur l'accoudoir de son fauteuil. Flatterie a dû s'arranger pour nous repérer, et faire intervenir le Contrôle des Courants…

Il défit le cliquet qui verrouillait son harnais malgré les protestations de Rico.

— Il faut que j'aille voir comment est Crista, dit-il.

Il dut se servir des poignées de soutien pour progresser, sur le pont

ballotté, jusqu'à l'arrière de la cabine. Arrivé devant la porte ovale de la salle à manger, il se retourna, soudain pâle lui aussi. Rico sut aussitôt quelle pensée l'avait frappé et il sourit à Ben.

— Rico… Et si le…

— Si le varech savait qu'elle se trouve ici?

— Oui, dit Ben.

— Espérons, dans ce cas, qu'elle nous aime bien.

— Elle n'a probablement pas son

mot à dire.

Il déverrouilla la porte. Rico n'aimait pas le ton sec sur lequel il venait de dire cela.

— Il y a bien quelqu'un qui a son mot à dire, murmura-t-il. La porte se referma et se reverrouilla d'elle-même. C'est à ce moment-là que Rico se souvint du seul moment où le varech avait pu sentir la présence de Crista Galli. Le seul moment où l'appareil avait perdu son étanchéité absolue.

Ce foutu détecteur! Ce traceur au mercure merdique introduit par Flatterie!

— Quand nous avons éjecté ce transmetteur, dit-il à Elvira, nous avons éjecté en même temps un peu d'air de la cabine.

Il crut percevoir l'ombre d'un raidissement dans son attitude.

— Si ce varech a du nez, reprit-il, et j'ai entendu dire qu'il en a pas mal, alors il sait déjà depuis un moment qu'il n'y a pas que nous autres vermisseaux dans cette foutue boîte de conserve.

***Qu'ils soient bons ou mauvais soldats, on ne peut se fier aux capitaines mercenaires. Dans le premier cas, parce qu'ils ne croient pouvoir s'élever qu'en opprimant le prince qui les emploie, ou en opprimant les autres contre son vœu.***

***Machiavel. Le Prince***

Le jeune capitaine de la sécurité, Youri Brood, avait la réputation, parmi ses hommes, d'être le fils illégitime du Directeur, issu d'une liaison ancienne avec une Sirénienne des Dômes. La rumeur reposait principalement sur la

grande ressemblance physique entre Brood et le Directeur, et aussi sur l'ascension rapide du premier à une situation de conseiller qui excédait les responsabilités de son grade. Les deux hommes avaient en outre en commun une méchanceté sans pitié qui dépassait le cadre de leur vie professionnelle.

Le capitaine Brood et l'escadron qu'il commandait avaient grandi dans un complexe Sirénien situé non loin de ce quartier de Kalaloch. Brood, pour sa part, avait reçu un enseignement complémentaire dans le domaine de la stratégie et de la logique mathématiques. C'était la voie normale suivie par tous ceux qui se destinaient à des fonctions

importantes au sein de la Compagnie Sirénienne de Commerce. Mais il avait personnellement plus de goût pour les solutions plus directes de la contrainte physique que pour les subtilités de la politique. Ses supérieurs haussaient les épaules en disant que cela passerait, tout en admettant que Brood obtenait des résultats là où les autres échouaient généralement.

Les vieilles familles, qu'elles fussent îliennes ou sirénniennes, conservaient envers leur communauté un sentiment très fort de loyauté qui rendait l'application des mesures de force exigées par Flatterie impossible de l'intérieur. Le commandement de la

sécurité avait transféré l'équipe du capitaine Brood à Mesa pour son instruction et sa préparation au combat, puis l'escadron avait été déployé à Kalaloch et sur le site de la Station de Lancement, avec pour mission de « maintenir l'ordre ». Ils n'avaient pas d'autre famille qu'eux-mêmes et formaient une île à la dérive au milieu d'un océan d'ennemis. Personne parmi eux n'était à moins de trois villages de chez lui.

Survivre à la prochaine patrouille, avancer en grade, se voir donner une planque dans un bureau du Périmètre, tels étaient les objectifs universels.

Le jeune capitaine avait peur, et

cela ne lui arrivait pas souvent.

Mais quand il avait peur, des têtes tombaient. Son escadron et lui n'en avaient plus pour très longtemps ici, à peine un mois. Ils comptaient déjà les jours. Le capitaine avait pas mal de choses qui l'attendaient chez lui et il espérait bien se trouver au rendez-vous. Il avait l'intention de faire de son mieux, en tout cas, pour que ses hommes soient tous vivants quand l'heure de la relève sonnerait. Depuis un an, ils étaient affectés à Kalaloch et à la station de lancement. Les actions menées par l'escadron leur avaient valu plus de

médailles que ne pouvait en contenir une malle. Et durant toute cette période, ses hommes et lui avaient été quotidiennement sous le feu.

Aujourd'hui, le capitaine faisait face à Béatriz Tatoosh, dans le fond du studio, et il songeait qu'il serait vraiment dommage d'avoir à la tuer.

Béatriz ignorait la teneur des pensées du capitaine, mais la peur lui avait desséché la bouche quand elle avait vu le commando entrer derrière la lumière des spots et se glisser le long des murs du studio.

Le capitaine avait désigné chacune des trois caméras en action à l'un de ses hommes. Ils s'étaient détachés du reste du commando, avaient sorti des lasers et, sans un mot, les avaient pointés sur les opérateurs.

Béatriz avait entendu des exclamations, des jurons et des cliquètements d'armes. Il lui était difficile de voir exactement ce qui se passait à cause de la lumière des spots qui l'aveuglait. Puis le grand moniteur au fond du studio s'éclaira et elle vit passer la bande du dernier lancement, qu'elle avait tournée avec son équipe.

Nous ne sommes pas en direct!

— Dak, dit-elle, voyez le moniteur.

Quand son regard quitta le moniteur et croisa celui du jeune capitaine, elle vit qu'il était en train de l'observer. Elle se souvint alors qu'elle l'avait déjà rencontré. Ses yeux noirs lui avaient souri tandis qu'il guidait ses hommes à travers le labyrinthe de la station de lancement. Il avait un demi-sourire, à présent, qui flottait sur ses lèvres quand il lui adressa un signe de tête. Voyant cela, ses hommes exécutèrent les trois opérateurs l'un après l'autre.

Au premier coup de feu, la soudaineté de l'acte, l'audace la frappèrent autant que l'horreur qui s'en dégageait. Au second coup de feu, ce fut l'odeur de la mort elle-même qui la frappa. Au troisième, elle fit face à l'imminence de sa propre mort, et aussi au capitaine, qui ne souriait plus.

Elle devait se souvenir, par la suite, que sa principale pensée avait porté sur la manière dont tout le monde respirait très fort tandis le second garde se penchait sur le cadavre de l'opérateur en disant au premier:

— Merde alors, c'était pas le signal!

— Ferme ta gueule, mec, lui dit le troisième. C'est fait, c'est fait. T'as qu'à la fermer. Ça change rien, n'importe comment.

— Ça va!

Le capitaine mit les doigts de sa main gauche en éventail et le reste du commando bloqua toutes les issues du studio. Béatriz se mit à trembler et consacra toutes ses énergies à essayer de se contrôler de manière que le capitaine ne s'aperçoive de rien.

Ben avait raison! se dit-elle pour la deuxième fois. Et personne ne saura

rien!

Elle regarda le programme qui défilait sur le moniteur. Elle était en train d'interviewer le Directeur à l'occasion de l'une de ses visites rituelles au centre de lancement. L'expression qu'il avait sur son visage, faite d'admiration et de déférence, donnait envie de vomir à Béatriz. Mais son regard demeurait fixé sur l'écran plutôt que de faire face à l'incroyable réalité qui se poursuivait dans le studio.

À travers le voile du choc et de ses propres tremblements, elle entendit la voix de Harlan, dans le fond du studio,

qui entonnait à toute vitesse le chant zavatarien des morts. Elle se souvint que l'opérateur de la trois, celui qui avait les oreilles en feuilles de chou, était le cousin de Harlan. Le garde qui l'avait abattu était en train de le traîner par les pieds jusqu'au mur. Sa tête rebondissait sur les câbles étalés par terre, et le trou dans sa poitrine était si nettement cautérisé qu'il ne saignait presque pas.

Les trois assassins se déployèrent dans le studio. Quinze personnes étaient tenues en joue par neuf gardes dans un très petit espace où les projecteurs diffusaient une chaleur intense. Le capitaine embrassa le studio d'un regard puis se tourna vers Béatriz. Il indiqua

les voyants rouges sur les triangulateurs.

— Cette lumière signifie que la caméra est en marche, n'est-ce pas? Est-ce qu'elle enregistre toujours?

Elle ne répondit pas. Elle pensait qu'il était important qu'il n'entende pas sa voix trembler. Elle ne pouvait détacher son regard de celui du capitaine.

Il ne sourit pas, cette fois-ci, et il ne fit aucun signe de tête en disant:

— Finissez le travail.

Puis, indiquant Béatriz d'un mouvement de menton, il ajouta:

— Mais pas elle.

Les cris, les supplications, les imprécations à l'adresse de Flatterie se turent avant que le capitaine lui eût fait parcourir la courte distance qui les séparait de la porte. Il lui sembla, pourtant, qu'elle mettait une éternité à l'atteindre, à cause des cadavres qu'il lui fallut enjamber et de ses propres jambes qui, pour la première fois depuis longtemps, refusaient de la porter.

— Vous voyez ce que vous avez fait? lui demanda Brood en l'empoignant par le bras pour la secouer. Vous voyez la pagaille que votre émission a causée?

Elle était incapable de parler. Si

elle ouvrait la bouche, elle se mettrait à sangloter et elle ne voulait pas sangloter devant lui. Elle dégagea son bras d'une secousse. Le dernier corps qu'elle eut à enjamber avant d'arriver à la porte fut celui de sa maquilleuse.

Comment s'appelait-elle? se demanda Béatriz, en proie à une nouvelle panique. Je n'arrive pas à retrouver son nom I

Néfertiti. Oui, c'était Néfertiti. Une jolie petite à la peau foncée, comme la sienne, et aux très grands yeux. Elle se

promit de ne jamais oublier cela et de faire en sorte, un jour, que le monde entier l'apprenne.

— Vous êtes coriace, vous, lui dit le capitaine. Vous en avez probablement vu de pires à Mesa, il y a deux ans.

Elle s'arrêta sur le seuil et se retourna, toujours sans dire un mot.

— Je vous avais déjà remarquée là-bas, continua le capitaine. Avec votre petit ami, je vous ai vus vous retrouver cul par-dessus tête quand cette mine a fait exploser vos installations. J'ai cru que vous alliez y passer.

Elle hocha la tête, ouvrit la bouche

pour dire: « Nous aussi », mais rien d'autre ne sortit de sa gorge qu'un croassement.

Pour la première fois, elle prêta attention à son nom, brodé sur sa poitrine au-dessus de l'insigne de la sécurité de Vashon: « Brood ». Et son unique désir, sur le moment, était de vivre assez longtemps pour assister à la mort du capitaine Brood.

Il se tourna lui aussi vers l'intérieur du studio, avec ses dix-sept cadavres encore tièdes. Béatriz parlait toujours sur le moniteur, qui passait à présent une interview de Nano Macintosh, le Commissaire du varech au Contrôle des Courants. C'était l'un des rares humains,

en dehors de Flatterie, à avoir survécu à l'ouverture des caissons hyber, vingt-cinq ans auparavant. Il était si grand de taille qu'elle avait dû se jucher sur une petite plate-forme pour réaliser l'interview. Elle avait fait sa connaissance à l'occasion de son premier voyage au nouveau complexe orbital, le lendemain de sa dernière nuit avec Ben. Moins d'un mois plus tard, elle avait acquis la certitude qu'elle était de nouveau amoureuse.

— Faites-moi disparaître ces corps, ordonna le capitaine à ses hommes. Nettoyez tout, bouclez cet endroit et apportez-moi à bord toutes leurs bandes de merde.

Il s’inclina devant elle, lui ouvrit la porte et murmura:

— Une équipe de remplacement va arriver d’une minute à l’autre. Ce sont des hommes à moi et ils exécuteront mes ordres. Mon escadron et moi nous vous escorterons dans ce voyage, pour veiller à ce que vous fassiez de même.

***L'esprit au repos est un esprit mort.***

***Nano Macintosh Commissaire du varech Contrôle des Courants***

Nano Macintosh, flottant dans la salle en forme de tourelle du Contrôle des Courants, observait la planète au-dessous de lui à l'affût d'une certaine perturbation qui devait se former en mer. La chose se produisait chaque jour à peu près à la même heure. Une masse nuageuse tourbillonnante apparaissait alors au-dessus du plus grand banc de varech sauvage de Pandore. Il fut

presque soulagé quand il la vit se matérialiser sous ses yeux. Il se passait au moins quelque chose de normal aujourd'hui, alors que le comportement du varech était complètement loufoque. Même les humains, d'ailleurs, semblaient avoir perdu depuis ce matin tout leur sens commun.

La « tourelle », comme il l'appelait, était une extravagance technologique de matériaux où dominait le plazverre. Macintosh en avait conçu les équipements lui-même avant d'installer le Contrôle des Courants sur la station orbitale.

De toute manière, j'aurais accepté le poste, admettait-il, mais en son for

intérieur seulement.

Pour lui, être « Commissaire du varech » n'était pas tant un emploi qu'un privilège. Il n'aurait pu supporter que les sbires de Flatterie exercent un contrôle aussi aisé sur le varech. Sans compter qu'il se sentait bien plus à l'aise en orbite qu'à la surface de Pandore.

Comme Flatterie, Mack avait été clone, élevé et formé dans le cocon stérile de Lunabase, où l'hyperrégimentation et la clonophobie étaient la règle. Toute son existence, jusqu'à sa mise en hybernation, il l'avait passée à orbiter autour d'une Terre qui,

pour lui comme pour tous les autres clones, n'avait jamais eu vraiment d'existence. À cette époque, Flatterie déclarait à qui voulait l'entendre qu'il aurait donné n'importe quoi pour mener une existence normale côté Terre. Mais Nano Macintosh, lui, avait déjà les yeux tournés vers l'extérieur, au-delà du système étroit et limité de la Terre, vers les possibilités que recelait l'espace.

De sa tourelle, Mack observait et répertoriait un très grand nombre de ces possibilités. Il leur donnait des noms, mais pas ceux qu'il gardait spécialement en réserve pour ses enfants à naître. Il avait ainsi passé les deux dernières années au-dessus de Pandore, refusant

même les permissions habituelles côté surface. Et pendant tout ce temps, il n'avait pas reconnu une seule étoile qui aurait pu les guider vers la Terre. C'était d'ailleurs aussi bien ainsi, en ce qui le concernait.

Nano Macintosh s'était réveillé de son hybernation un beau jour sur Pandore, dans d'effroyables douleurs, au milieu de nulle part, galactiquement parlant. Malgré les horreurs que réservait la planète, c'était son petit paradis parmi un million de millions d'étoiles entièrement nouvelles. Les autres survivants s'accrochaient à cette misérable planète et y mouraient pour la plupart. Alyssa Marsh… était morte

aussi. Elle avait cessé d'être Alyssa Marsh, en fait, le jour où Lunabase l'avait conditionnée pour qu'elle serve de N.P.O. de secours.

Mack et Flatterie avaient en commun un rêve, celui de s'enfoncer encore un peu plus dans le vide spatial. C'était une ironie du sort, d'une certaine manière, car il n'avait jamais éprouvé la moindre sympathie pour cet homme, et cela remontait à leur séjour à Lunabase. Leurs divergences étaient ressorties plus tard, quand ils avaient eu à résoudre les problèmes du varech.

Si seulement Flatterie avait la

moindre idée de ce que nous avons fait au varech, ou de ce qu'il est en réalité…

— Docteur Macintosh, la navette est prête à partir.

Il sortit de sa tourelle en s'aidant des mains et, prenant du pied son élan, flotta à travers l'immense salle de commande jusqu'à son pupitre personnel. Spud Soleus, son premier assistant, s'affairait devant le terminal principal.

Un seul coup d'œil à l'écran de visualisation n° 6 lui apprit que dans le secteur de la base de lancement, le

varech réagissait normalement. Il n'en était pas de même sur l'écran 8, cependant. Le grand gisement de varech qui s'étendait au large de la côte sud de Victoria était en pleine effervescence. Impossible de dire combien de cargos avaient été perdus corps et biens dans ce secteur.

Il commanda une nouvelle tasse de café au distributeur.

— Dans combien de temps, exactement? demanda-t-il.

Spud haussa les épaules sans cesser de se concentrer sur son pupitre.

— Ils ont parlé d'une équipe de

remplacement pour le journal holo. Vous connaissez Flatterie. Il n'est pas capable de faire quoi que ce soit sans le claironner dans tous les médias.

— Qui ont-ils remplacé? demanda Macintosh.

Son cœur s'était mis tout à coup à battre plus vite. Il avait espéré… il comptait revoir Béatriz Tatoosh. Il pensait quotidiennement à elle depuis le moment où elle était repartie avec la navette, près de deux mois auparavant. Ses rêves commençaient là où ses pensées conscientes s'arrêtaient, et il avait sans doute rêvé l'espoir qu'elle s'établirait de manière permanente sur l'Orbiteur.

— Je n'en sais rien, dit Spud. Et j'ignore totalement la raison de ce changement. Tout paraissait normal au dernier journal holo. Vous ne l'avez pas regardé?

Macintosh secoua négativement la tête.

— C'est vrai que vous étiez dans votre tourelle, reprit Spud. Béatriz Tatoosh a parlé de la disparition de Ben Ozette. C'est peut-être cela qui a désorganisé leurs équipes.

— Possible, grogna Mack. Je le trouve un peu trop vertueux en ce qui me concerne, mais cela part d'un bon sentiment. En tout cas, il avait le Directeur dans le collimateur, ces derniers temps.

Nano vit le froncement de sourcils de son adjoint réfléchi sur l'un des écrans éteints.

— Je crains que ce ne soit pas une très bonne idée, de mettre le Directeur dans son collimateur, dit Spud. C'est même très malsain, à mon avis. Mais si vous n'avez pas regardé le bulletin, vous ne vous êtes pas vu, alors.

— Moi? Comment ça?

— Cette interview de vous, quand vous avez inauguré la station. Ils l'ont repassée. Vous n'aviez pas les cheveux aussi gris, il y a deux ans. J'aimerais bien que cette Béatriz Tatoosh me regarde un jour comme elle vous regardait alors.

— Taisez-vous! s'écria Macintosh.

Les épaules de Soleus

s'affaissèrent légèrement, mais il demeura silencieux devant son clavier.

— Désolé, lui dit Macintosh.

— Inutile, répliqua Spud.

— Voulez-vous que je prenne la relève maintenant?

— Je serais soulagé que quelqu'un le fasse. Que diable arrive-t-il à notre varech?

— Ce n'est pas « notre » varech,

lui rappela Macintosh. Le varech n'appartient qu'à lui-même. Nous le tenons enchaîné. Il fait ce que tout esclave possédant un peu de dignité ferait à sa place. Il essaie d'arracher ses chaînes.

— Mais les hommes de Flatterie vont l'élaguer, ou peut-être détruire le gisement entier…

— Ils ne pourront pas continuer à le faire éternellement. C'est le problème de base, avec l'esclavage. Le maître finit par se faire asservir par ses propres esclaves.

— Vous ne parlez pas sérieusement, docteur Macintosh. Mack se mit à rire.

— C'est pourtant vrai, je vous assure, dit-il. Il suffit de considérer l'histoire. Et Flatterie est mieux placé que quiconque pour le savoir. Nous autres clones, nous sommes les esclaves de notre époque. Ceux de la première génération ont vraiment eu la vie dure. Ils ont été élevés dans l'idée de constituer une sorte de banque d'organes pour l'original. Les autres avaient besoin de nous, mais ils avaient surtout besoin que nous fassions exactement ce qu'ils nous demandaient. Et aujourd'hui,

le Directeur a réduit le varech en esclavage et obscurci sa raison pour lui faire faire ce qu'il veut. Mais il ne pourra pas l'élaguer éternellement à ce rythme, parce que les temps de repousse sont trop importants.

— Que se passera-t-il, dans ce cas?

— Une épreuve de force est inévitable. Et si Flatterie est toujours côté surface quand elle se produira, il a tout intérêt à espérer que le varech ait besoin de lui d'une manière ou d'une autre, ou je ne donne pas dix cents de sa peau.

— Dix cents?

Macintosh se mit de nouveau à rire, à gros éclats qui correspondaient à sa stature massive.

— C'est une expression qui remonte à la nuit des temps, dit-il. Quand j'étais à Lunabase, dix cents représentaient la dixième partie d'un dollar, qui était la monnaie utilisée à l'époque. Mais elle était déjà en usage depuis longtemps.

— Ici, nous disons: « Je ne donnerais pas une crotte de capucin pour sa peau. »

— L'évaluation est probablement plus juste.

Macintosh lui montra les six voyants rouges qui clignotaient en même temps sur son pupitre.

— De qui sont ces appels que nous ne prenons pas?

— Du Directeur, répondit Spud en faisant pivoter son fauteuil pour s'écarter du pupitre. Il veut que nous fassions quelque chose pour calmer le varech dans le secteur 8, comme si nous n'avions pas déjà tout essayé.

— Faire quelque chose… Si nous augmentons la sauce, nous finirons par

griller les circuits en même temps que le varech et tous ceux qui s'y trouvent en ce moment.

— Je me demande ce qu'il a dans la tête, ce varech.

— Le meilleur moyen de le savoir, ce serait peut-être de la lui rendre, sa tête. Que risquerions-nous, après tout? Il n'y a plus grand-chose qu'il n'ait pas déjà essayé.

— Je ne suis pas contre, fit Spud en haussant les épaules. Mais comment allez-vous vous y prendre pour convaincre Flatterie?

Un coup d'œil au moniteur leur

montra que le gisement de varech tout entier avait pris la forme d'un tourbillon semblable à celui d'un bassin qui se vide. Pour autant que Macintosh pût le dire, le Contrôle des Courants était actuellement à son extrême limite d'intervention.

— Il y a ici un foyer d'activité électrique, déclara Spud en indiquant un secteur de l'écran. Ce qui tracasse notre varech se trouve exactement dans ce quadrant.

— Électrique ou mécanique?

— L'un ou l'autre, ou peut-être les deux en même temps. C'est une zone de circulation intense. Il y a une présence

qui excite le varech.

— C'est aussi mon avis, approuva Macintosh. Le signal électrique vient du varech lui-même. Il doit s'agir d'une réaction à quelque chose de précis. Ce gisement n'est pas encore assez évolué pour penser par lui-même. Du moins, je ne le crois pas.

— Doc?

— Oui, Spud?

Macintosh regarda se dessiner, sur

l'écran, les changements intervenus dans la configuration du varech durant la dernière demi-heure. Il avait quelque chose sur le bout de la langue, quelque chose qui expliquerait le soudain « comportement » du varech.

— J'ai extrapolé la trajectoire du signal, lui dit Spud. Macintosh regarda le petit homme maigre assis devant son pupitre. Il était plus pâle et plus squelettique que jamais. Ses doigts qui montraient l'écran étaient tremblants d'excitation.

— Quelle est-elle? demanda Macintosh.

— C’est une spirale dont la tête se trouve au milieu du secteur 8.

— Ce qui signifierait que notre gisement de varech est en train de livrer une chose à son voisin. N’est-ce pas l’impression que vous en retirez?

— Ou que le voisin est en train de la lui arracher de force… Macintosh s’avança jusqu’au pupitre et tapa une séquence d’instructions à l’aide de ses deux énormes index. Les voyants rouges du panneau s’éteignirent.

— Nous avons eu des problèmes avec un relais, expliqua-t-il en faisant un clin d'oeil à Spud. La prochaine fois que Flatterie appellera, dites-lui qu'un circuit a lâché et que vous vous en êtes occupé personnellement. Cela vous vaudra peut-être une promotion. De toute manière, si je me suis trompé, mon poste sera bientôt libre. Et maintenant, occupons-nous de lâcher la bride à ce foutu varech pour voir si cela nous mène quelque part.

Macintosh entendit Spud déglutir derrière lui et eut un sourire.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Spud? Ce n'est qu'une plante. Il ne risque pas d'aller bien loin.

— C'est que… Flatterie ne fait confiance à personne… Ce serait bien de lui, d'avoir piégé le dispositif quelque part.

— C'est bien ce qu'il a fait dans le passé, répondit Macintosh. Et ce même gisement a été complètement détruit dans le processus il y a quelques années. Mais il n'a pas encore remplacé les charges. Le varech n'est pas censé reprendre du poil de la bête dans des délais aussi courts.

Il attendit que le signal de charge apparaisse.

— Là! dit-il en appuyant sur la touche d'émission. Il ne nous reste plus qu'à attendre la suite, à présent. Il y a quelque chose de bizarre à l'œuvre dans ce secteur et j'aimerais être le premier à savoir de quoi il retourne. Si nous ne pouvons rien faire de ce gisement, essayons au moins d'en tirer un enseignement. Et d'ailleurs, ajouta-t-il avec un nouveau clin d'œil, ce n'est pas nous qui sommes en bas à la place de Flatterie.

Un signal sonore issu de son

pupitre l'interrompit. Il établit la communication sur l'interphone avec le Centre de Lancement.

— L'oiseau sera prêt à être lancé dans cinq minutes, lui dit la voix. Pas de contre-indication de votre part?

— Négatif, répondit Macintosh. Les courants sont stables dans votre secteur. Une perturbation est prévue dans une heure environ.

— O.K., Contrôle des Courants. Compte à rebours commencé. Lancement prévu dans… quatre minutes.

***Canon en ré à trois voix.***

***Pachelbel***

L'Immensité se rétracta, sous le choc de se trouver libre, dans un immense craquement, puis laissa ses thalles et ses tentacules dériver de bonheur vibrant. Il y avait longtemps que ce groupe de varech ne s'était senti bien. En fait, il ne s'était jamais senti aussi à son aise. Les cargos en train de s'empêtrer dans ses thalles étaient devenus quelque chose de secondaire.

Une pulsation courut parmi les frondaisons, une onde minuscule née du

minuscule hydroptère perdu à la périphérie de l'Immensité. Une masse de tentacules entoura l'appareil, excitée et ravie par l'odeur d'identité qui émanait de cette coque fragile.

Le minuscule vaisseau était glissant et l'Immensité le savait extrêmement fragile. Il fut donc gentiment dirigé vers le cœur, de thalle en thalle. D'autres odeurs se mêlaient à celle de l'Unique. L'une d'elles était familière, provocante, presque identique au varech. Le Commissaire holo, Rico LaPush, était en compagnie de quelqu'un que le varech avait déjà rencontré avant… avant… peu importe. Il le découvrirait sans doute bientôt.

L'Immensité avait appris à dégager l'odeur du langage holo des humains de leur spectre d'émissions olfactives variées. Elle avait décidé, au tout début de ce nouvel éveil, qu'il lui fallait communiquer avec les humains si elle voulait continuer à vivre. Et elle était également arrivée à la conclusion qu'il lui faudrait apprendre leur langage holo afin de communiquer.

L'hydroptère tentait en vain de s'arracher au filet tressé par le varech. Dans tout le secteur 8 où les cargos avaient été pris au même piège, les thalles souffraient atrocement de brûlures et de déchirures faites par ces vaisseaux qui essayaient de regagner

leur précieuse atmosphère côté surface. Parfois, le varech en broyait un par réflexe. Mais lorsque les odeurs de mort des équipages se répandaient dans la mer, il faisait des efforts pour se calmer et se raisonner.

La mort, se disait-il, n'est pas une réponse à donner à la vie.

L'Immensité parvint à leur ouvrir plusieurs couloirs et admira le ballet des subas remontant côté surface. Seul l'hydroptère blanc de l'holovision demeura prisonnier de l'Immensité. Ses

réacteurs poussés à fond essayaient de le détourner, mais pas une seule fois ils ne s'attaquèrent à la force qui les tourmentait. L'Immensité n'en attendait pas moins de l'Unique, civilisé au contact du varech, ni des autres honorables compagnons du Commissaire holo Rico LaPush.

***Dans la conscience on trouve la structure, les formes du conscient, la beauté.***

***Kerro Panille « Traductions de l'Avata » dans Les Historiques***

Béatriz écoutait le responsable du lancement égrener au micro la dernière minute du compte à rebours. Ses doigts tremblants entrechoquèrent les boucles de métal tandis qu'elle fixait son harnais. Elle essaya d'imaginer que les sangles qui la retenaient étaient les bras de Mack et qu'ils la serraient de la même manière que ceux de Ben, la nuit

où Vashon avait été envoyée par le fond. Mais cela ne marchait pas. Rien ne pouvait effacer de sa mémoire le spectacle de son équipe massacrée comme des chébettes à l'abattoir.

Et tout cela à cause d'une simple méprise. Ils sont tous morts parce que ce salaud s'est trompé.

Elle savait que le capitaine avait peur. Elle avait senti sur lui l'odeur de sa peur avant qu'il ne donne l'ordre final au studio. Visiblement, il ignorait si Flatterie récompenserait sa décision

par une promotion ou une exécution. Béatriz savait aussi que sa propre vie, comme sans doute de nombreuses autres, était dans la même balance.

— Lancement dans dix secondes…

Elle prit une longue et profonde inspiration par la bouche puis expira lentement par les narines. C'était une technique de relaxation que Rico lui avait apprise quand ils avaient tous failli se noyer, cinq ans auparavant.

— Cinq, quatre…

Elle prit une petite inspiration.

— Un…

L'« ascenseur » à air comprimé les propulsa à l'intérieur du tube de lancement, puis deux puissantes tuyères Atkinson les emportèrent vers leur orbite. C'était la partie du voyage qu'elle détestait le plus. Cela lui rappelait immanquablement le jour où cette grosse fille s'était assise sur sa poitrine, quand elle commençait tout juste à fréquenter l'école. Elle détestait surtout cette impression que son visage s'aplatissait sous la poussée. Mais aujourd'hui, ce n'étaient pas les rides, ni les possibilités de défaillance des tuyères, ni la peur de rester prisonnière en orbite qui occupaient ses pensées. C'était le capitaine Brood et la manière dont elle pourrait s'y prendre pour

essayer de le convaincre de la nécessité de la maintenir en vie.

Elle ne reconnaissait aucun visage, dans la cabine de la navette. La plupart des autres passagers avaient troqué leurs uniformes contre des habits civils. Ils étaient anormalement silencieux, et Béatriz savait qu'ils devaient méditer sur les conséquences de la tuerie. Elle n'avait même pas vu le visage de celui qui avait tiré le premier. C'était celui qui était le plus à craindre, encore plus que le capitaine. Ben avait toujours dit qu'il fallait se méfier de ceux qui étaient à cran, qu'ils finissaient toujours par commettre une bêtise fatale.

Comment pouvait-il avoir raison à ce point et être si loin de moi?

Elle frotta son visage las et se tapota les joues pour tenir l'hystérie à distance. Elle avait avant tout besoin d'informations, et en grand nombre.

Mack… Il m'aidera, j'en suis sûre.

Un instant, elle l'avait inclus dans ses craintes. Mais, après tout, ne faisait-il pas partie de l'équipage d'origine,

comme Flatterie? N'avaient-ils pas travaillé ensemble longtemps avant de sortir d'hybernation sur Pandore?

Et si… et si…

Elle secoua ses craintes. Si son imagination devait s'envoler avec elle, autant qu'elle fasse de Mack un ami plutôt qu'un ennemi. Mack n'était pas du tout semblable à Flatterie. De cela, elle était absolument sûre. Il avait même frémi quand il avait appris que Flatterie avait transformé Alyssa Marsh en Noyau psycho-organique.

— Je n'ai jamais réellement cru que nous avions besoin d'une telle chose, lui avait-il avoué en privé. Aujourd'hui, avec l'expérience de nos recherches sur le varech, je suis encore plus convaincu que les N.P.O. n'étaient qu'une frustration volontaire qui s'ajoutait aux autres, un aiguillon conçu pour nous éloigner encore plus de l'humanité.

À en croire les rapports — et principalement ceux de Flatterie —, Alyssa Marsh avait été ramenée, à la suite d'un accident au milieu du varech, alors qu'elle se trouvait déjà à l'article de la mort. Mack lui avait expliqué que les clones étaient considérés comme des

biens d'équipement, souvent même comme de simples réserves de pièces de rechange, et que Marsh avait été préparée à ce sort depuis sa plus tendre enfance. Mais Béatriz avait une meilleure idée, aujourd'hui, de la part de hasard qui avait présidé à l'intervention de Flatterie et mis un terme à la carrière de l'infortunée Alyssa Marsh et de ses recherches sur le varech en compagnie de Nano Macintosh.

Quelle va être la réaction de Mack?

Il exigerait, lui aussi, des informations complémentaires. Combien de membres dans ce commando? Comment sont-ils armés? Ont-ils un plan d'action, ou s'agit-il seulement d'une réaction aux émeutes côté surface? Elle ne se souvenait même plus du nombre exact de travailleurs employés sur la station orbitale. Deux mille? Trois mille? Et combien d'agents de la sécurité parmi eux?

Pas beaucoup, estimait-elle. Juste une poignée, pour empêcher les bagarres et les menus larcins parmi les travailleurs.

Elle avait compté trente-deux hommes dans le groupe du capitaine quand ils étaient montés à bord de la navette. Chacun d'eux était armé jusqu'aux dents. Huit avaient été désignés pour remplacer l'équipe holo et ils n'étaient pas contents du surcroît de travail. Ils avaient tous sur leurs figures les vieux stigmates des mutations habituelles. L'équipement qu'ils avaient chargé à bord comportait surtout des armes, mais quelques-uns d'entre eux s'y connaissaient suffisamment en technique de diffusion holo pour avoir embarqué le minimum permettant d'assurer la production du journal. Deux

autres techs, par ailleurs, avaient pour charge de veiller sur le N.P.O.

Béatriz avait à peu près réussi à maîtriser ses tremblements. Bien sanglée dans son fauteuil, elle s'était presque accordé un répit.

Non! se ressaisit-elle. Il faut tenir bon. Morte, je ne pourrai plus aider personne. Je suis la seule à pouvoir témoigner contre eux.

Elle espérait que la bande du pupitre de contrôle avait survécu dans le

studio et que quelqu'un de bien disposé la retrouverait.

Mais même s'il la montre, qui sera en mesure d'intervenir? Flatterie?

Elle émit un sourd grognement en guise de rire intérieur. Au même moment, elle sentit la main du capitaine qui se posait sur son épaule. C'était une poigne ferme, ni douloureuse ni amicale, qui lui rappela celle de son père le soir de sa mort et qui devint plus légère, elle aussi, au moment où les réacteurs furent coupés. Cet homme avait à peu près le

même âge que le frère cadet de Béatriz, mais il y avait dans ses yeux noirs quelque chose qui évoquait l'infini. Quelque chose qui était loin d'être de la sagesse.

— Je sais ce que vous pensez, dit-il. J'ai déjà fait des centaines de prisonniers et j'ai été moi-même un prisonnier. Croyez-moi, je sais ce que vous éprouvez.

Il fit signe au garde qui se trouvait à côté d'elle de s'éloigner et, avec un manque d'agilité surprenant sous une gravité zéro, s'avança pour s'asseoir à côté d'elle. Il avait une voix rocailleuse, tendue à l'extrême, comme épuisée d'avoir longtemps crié. Il continua de lui

parler tandis que ses hommes, un à un, s'écartaient hors de portée d'oreille, échangeant peu de mots et quelques rares regards furtifs.

— Nous sommes tous les deux dans de mauvais draps, lui dit-il, et nous avons besoin d'en sortir.

Elle ne pouvait que lui donner raison.

— Là-haut, poursuivit-il, ce sera tout ou rien. Nous sommes pris au piège. Il n'existe aucune issue, pour l'un de nous deux, qui ne demande la coopération de l'autre. Là aussi, elle était obligée d'approuver.

Mais ce n'est que provisoire, se disait-elle. Uniquement en attendant que je retrouve Mack.

Elle se rendait compte que, malgré l'écœurement que cela lui causait, sa vie dépendait de la manière dont elle saurait communiquer avec cet homme.

— Vous êtes un militaire, un officier, dit-elle. Comment se fait-il que vous vous soyez mouillé à ce point? Je ne crois pas que vous l'auriez fait de manière spontanée. Cela doit faire partie d'un plan et nous… je ne suis qu'un pion sur…

— Ça alors, vous savez percevoir les choses, vous!

Les mots étaient sortis d'un jet, les yeux du capitaine étaient devenus luisants.

— Nous ne pouvons que gagner, dit-il. Flatterie est fini. La nef spatiale et l'Orbiteur sont entre nos mains. Il y a à bord assez de vivres pour des années. Nous dirigeons leurs courants et leur météo. En outre, le précieux Noyau psycho-organique de Flatterie est à nous… Merde, ça signifie que nous pouvons le raccorder nous-mêmes à la nef et nous envoler d'ici…

Elle n'entendit pas le reste. Son

esprit se concentrait sur ce qu'il avait dit au début. « Assez de vivres pour des années. » À condition qu'il massacre tout le monde sur l'Orbiteur.

— Il faudra bien qu'il cède, était en train de dire le capitaine. Il a toute la populace sur le dos, en bas, et il n'osera rien faire pour détruire ce qu'il a eu tant de mal à édifier là-haut. Celui qui prendra sa place côté surface pourra toujours traiter avec moi.

Il va vraiment le faire, se disait Béatriz. Il a vraiment l'intention de massacrer tout le monde à bord.

Il lui prit la main et elle se dégagea brutalement, avec un dégoût qu'elle était incapable de cacher.

— Avec nous, dit-il. Je voulais dire qu'il pourra traiter avec nous. Vous et moi. Ceux d'en bas croiront tout ce que vous leur raconterez, tout au moins les premiers temps.

Il se pencha vers elle pour chuchoter:

— Vous ne voudriez pas commettre une nouvelle erreur, qui coûterait la vie à beaucoup de monde, cette fois…

Elle se propulsa hors de son siège, sans se soucier de savoir où elle allait

se retrouver dans l'apesanteur de la cabine. Personne ne chercha à la rattraper. La première poignée à laquelle elle se raccrocha l'immobilisa à côté de deux hommes de la sécurité, encore plus jeunes que leur capitaine, qui étaient en train de réviser les bases de la technique de triangulation holo.

Ils ont vraiment l'intention de réaliser ce journal, se dit-elle.

Elle reporta son regard sur le capitaine. Le dos tourné, il était en train de donner des instructions à un groupe

d'hommes de son commando. Le ton de sa voix et la vivacité de ses gestes disaient qu'il ne plaisantait pas. Il était exact qu'il pouvait se passer d'elle pour arriver à ses fins. Et il était non moins exact qu'en l'aidant, elle avait des chances de sauver quelques vies. Mais elle ne pouvait se résoudre à lui parler, à faire un pas vers lui de quelque manière que ce fût. Elle soupira et interrompit la conversation de ses deux nouveaux opérateurs.

— Non, leur dit-elle. En la disposant ainsi, l'unité alpha n'effectue qu'un pano de quinze degrés. C'est bon pour un lancement, mais nous serons en intérieur, dans un espace restreint.

Tandis qu'elle donnait des instructions aux deux amateurs, elle vit Brood qui l'observait. Il lui fit un clin d'œil, et elle réussit à réprimer le haut-le-corps qui menaçait de s'emparer d'elle.

— Ils voudront voir ce Noyau psycho-organique pendant le transport et apprendre des choses sur la manière dont il… dont elle est arrivée là. Commençons par mettre ça dans la boîte.

Elle passa les deux heures du voyage à mettre les trois opérateurs, deux hommes et une femme, au courant. Elle n'avait pas le souvenir d'avoir vu leurs visages lors du massacre dans les studios de la station de lancement. Et

elle préférait leur compagnie, même s'ils étaient aux ordres du capitaine Brood. Que la chose fût due au hasard ou à une volonté délibérée, elle n'avait pas revu un seul membre du commando durant tout le voyage.

Le Noyau psycho-organique était un cerveau vivant maintenu dans un récipient complexe de verre au plasma qui permettait tous les raccordements ultérieurs. Un module de liaison perfectionné relierait plus tard le cerveau au système central de la nef spatiale. Mais Béatriz fut surtout horrifiée par une chose à laquelle elle ne s'attendait pas.

Ils sont toujours reliés à des… corps humains!

Elle avait fait un reportage, plusieurs années auparavant, sur cette question. Les spécialistes avaient relié le cerveau d'un corps endommagé au corps intact d'une personne qui avait subi des dommages crâniens irréparables. Chacun se maintenait en vie grâce à l'autre, bien qu'il n'y eût aucun moyen de communiquer avec le cerveau intact. À cette époque, il était simplement enfermé là, coupé de toute sensation, perdu dans un rêve, mais bien vivant.

Elle prit une profonde inspiration et laissa la journaliste en elle prendre la relève. Le méditech qu'elle était en train d'interviewer avait un certain nombre de tics faciaux dont chacune de ses questions semblait accélérer le rythme. Mais elle n'apprenait rien ici sur la technique qu'elle n'eût déjà étudié au cours de ses recherches préliminaires ou par l'intermédiaire de Nano Macintosh.

— Comme vous le savez sans doute, c'est à cause d'une défaillance des N.P.O. que nous avons tous échoué sur Pandore, était en train de dire le méditech.

— J'ai cru comprendre que les N.P.O. étaient habituellement prélevés

sur des nouveau-nés présentant une lésion fatale, dit-elle. Mais celui-ci provient d'un adulte. En quoi cela rendra-t-il l'opération différente?

— Il y a deux aspects. Tout d'abord, cette personne était sur le point de mourir au moment du transfert. Par conséquent, elle… son cerveau… devrait nous être reconnaissant d'avoir prolongé sa vie en lui permettant d'accomplir une tâche utile et… noble. Le deuxième aspect, non négligeable, est qu'il s'agit de l'une des personnes qui ont survécu à la plus longue hybernation de l'histoire de l'humanité pour reprendre conscience sur Pandore. Elle sait, par conséquent, que si les humains

veulent survivre, il faut qu'ils cherchent ailleurs. Et elle tirera gloire et réconfort de devenir un instrument de cette survie.

— Elle est donc consciente de toutes ces choses? Le méditech prit un air perplexe.

— Une grande partie de ces informations étaient contenues dans sa formation de base. Quant au reste, nous ne pouvons qu'extrapoler à partir des éléments que nous connaissons…

— Quel genre de personne était-elle?

— Que voulez-vous dire?

Les tics du tech s'étaient, cette fois-ci, accélérés à un point plutôt gênant.

— Vous venez de nous dire, substantiellement, qu'elle acceptera de bon gré cette tâche par amour de l'humanité. Quel rôle a joué l'amour dans sa vie? A-t-elle aimé un homme? des enfants?

L'équipe d'opérateurs commençait à prendre goût à la tâche. Ils n'avaient

pas pu apporter de moniteur par manque de place, mais elle le regrettait maintenant. Il y avait des chances pour que ce ne soit pas trop mauvais, en fin de compte.

Tout en contemplant le cerveau dans sa cage de verre, Béatriz savait qu'il s'agissait d'une créature vivante, d'une personne. Elle savait également que le méditech qui lui parlait était entouré par le commando qui avait massacré son équipe et qu'il n'avait probablement pas la moindre idée de ce qui s'était passé.

Personne ne saura rien si je ne

parle pas. Je suis comme ce cerveau, coupé de tout mais vivant. Je me demande ce qu'elle rêve.

— Je sais très peu de chose sur la vie de cette personne, répondit le méditech. Tout cela est dans son dossier. Je sais, par exemple, qu'elle avait un enfant qu'une famille a adopté pour qu'elle puisse aller poursuivre ses études sur le varech dans les avant-postes.

— Le docteur Macintosh a déclaré, il y a deux ans, que les Noyaux psycho-organiques étaient mal dégrossis, cruels, inefficaces et inutiles. Quel est votre

commentaire là-dessus?

Le méditech se racla la gorge.

— J'ai beaucoup de respect pour le docteur Macintosh. Avec le Directeur et le N.P.O. qui est devant nous, il fait partie des derniers survivants de l'équipage original du Terra. Ou « Nef », si vous préférez. Il est vrai qu'il y a eu des défaillances dans le passé, et que des aménagements ont été nécessaires, mais toutes les erreurs ont été corrigées et…

— Ce terme d'« aménagements » risque de paraître un peu froid à certains de ceux qui suivent cette émission. Je suppose qu'il se réfère à la création, pour la première fois dans l'histoire, d'une intelligence artificielle — une intelligence qui s'est montrée plus maligne que ses créateurs et en qui beaucoup de Pandoriens voient un dieu qu'ils vénèrent encore aujourd'hui sous le nom de « Nef ». Mais ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi vos chercheurs ont préféré la voie pavée d'erreurs des N.P.O., qui consiste à séparer des cerveaux vivants de leur corps, plutôt que de reprendre les anciens travaux sur l'intelligence artificielle.

— Nous avons reçu des directives pour orienter nos recherches dans…

— Vous avez reçu des ordres! Et pour quelle raison? Pourquoi le Directeur se sent-il plus à l'aise quand il essuie des échecs que dans un domaine qui a fait ses preuves en lui sauvant la vie, et à… elle aussi?

Béatriz venait de pointer l'index en direction du N.P.O. aveugle, sourd et muet dans sa cage vitrée à côté du corps tout chaud de son hôte mort.

— Ça suffit comme ça!

La voix du capitaine, derrière elle, lui glaça la colonne vertébrale et

déclencha un nouveau tremblement de ses mains. Une fois de plus, elle se sentit dans l'incapacité d'ouvrir la bouche tandis que le méditech et l'équipe technique gardaient les yeux rivés sur leurs chaussures.

— Nous parlerons dans la cabine.

Elle suivit le capitaine, dans la soute encombrée de la navette, jusqu'à la cabine mal éclairée qu'on lui avait attribuée.

— Il fallait que je vous arrête, lui dit-il. C'est ce que l'on attend de moi, indépendamment de mes opinions. Bientôt, le mensonge ne sera plus nécessaire. Soyez prête pour

l'accostage. Vous recevrez de nouveaux documents pour votre prochain journal dès que nous serons sur l'Orbiteur.

Trois gardes de la sécurité attendaient au poste d'accostage lorsque la porte étanche de la navette s'ouvrit. Ils étaient prêts à voir sortir la presse et les caméras de l'holovision, mais pas le capitaine Brood. Celui-ci attendit sur le seuil, à côté de Béatriz.

— Il y a trois hommes dehors, lui dit-il d'une voix étonnamment douce tandis que ses yeux brillaient d'un éclat qu'elle avait déjà vu et qui captait son propre regard malgré les efforts qu'elle faisait pour détourner les yeux. Choisissez l'un d'eux pour votre usage

personnel. Pour vous… amuser.

Elle demeura déconcertée par cette proposition et par son calme désarmant. En même temps, elle sentit comme un picotement dans la nuque, le même que celui qu'elle avait déjà éprouvé côté surface avant que la tuerie commence.

— Vous n'en voulez aucun? fit mine de s'étonner Brood. Tant pis pour vous.

Il la tira brusquement vers lui en faisant signe aux hommes qui étaient derrière lui de faire feu. En quelques secondes, environ le quart des forces de sécurité symboliques de l'Orbiteur se retrouva étendu mort sur le pont.

— Faites-les disparaître par le sas de la navette, ordonna le capitaine Brood à ses hommes. Si vous tuez quelqu'un dans une salle, tuez tous ceux qui étaient présents. Et je ne veux pas voir un seul cadavre. Béatriz annoncera qu'il y a une mutinerie en cours à bord de l'Orbiteur et de la nef spatiale. On nous a envoyés pour reprendre la situation en main.

— Pourquoi me faites-vous ça? fit Béatriz d'une voix sifflante. Pourquoi me dites-vous que j'ai le choix alors que je ne l'ai pas? Vous aviez l'intention de les tuer de toute manière, mais il a fallu que vous me fassiez entrer dans…

Il agita la main pour la faire taire,

en un geste qu'elle avait pris depuis longtemps l'habitude d'associer à Flatterie.

— Simple diversion, dit-il. Cela fait partie du jeu. Mais voyez comme cela vous rend déjà plus forte. Cela m'amuse et cela vous fortifie.

— C'est une torture pour moi. Je n'ai aucun désir de devenir plus forte. Je ne veux pas que les gens meurent.

— Tout le monde doit mourir un jour, dit-il en faisant signe à ses hommes de s'avancer. Ce qui est dommage, c'est quand la mort de quelqu'un ne profite à personne.

***Celui qui devient maître d'une cité habituée à être libre et qui ne la détruit pas peut s'attendre à être détruit par elle.***

***Machiavel, Le Prince***

La couleur préférée de Spider Nervi était le vert. Il la trouvait apaisante. Chevauchant les flots émeraude à bord de l'hydroptère privé de Flatterie, il laissait la confortable couche de pilotage soulager les tensions de son dos et de ses épaules. Mais le vert était aussi la couleur du jeune varech qui s'étendait sur des dizaines de

kilomètres carrés alentour, à perte de vue.

Certains jours où il faisait beau, il arrivait à Nervi de sortir en hydroptère juste pour le plaisir de sentir sur son visage, à la lisière d'un banc de varech, l'odeur du sel et de l'iode, parmi le calme de ces immenses étendues vertes. Le rouge, par contre, il n'aimait pas beaucoup. C'était la couleur du travail et de la fureur. La décoration intérieure de l'hydroptère, voulue par Flatterie, était à base de rouge. Même la tasse de café que Zentz lui tendait était rouge.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial, cette Tatoosh? était en train de glousser Zentz. Le Directeur s'est entiché d'elle,

ou quoi?

Nervi ignora la question, en partie parce qu'il n'écoutait pas et en partie parce qu'il s'en fichait totalement. Il était sur le point de goûter à son premier café de la journée lorsque le signal rouge du Navcom se mit à clignoter. Il avait failli ne pas le voir à cause de sa couleur, confondue avec le décor. Mais au même instant, une sonnerie stridente, abrasive, s'éleva du pupitre et le fit sursauter. Le café chaud se renversa sur sa combinaison. Même dans le coma, il n'aurait pas pu manquer d'entendre ce signal. L'hydroptère avait ralenti automatiquement l'allure.

— Qu'est-ce que vous attendez? dit-il à Zentz. Écoutons un peu ça.

Zentz régla le volume sonore du Navcom. Nervi ne supportait pas d'entendre le babillage incessant de la radio pendant qu'il essayait de se détendre, et c'était pour cette raison qu'il lui avait demandé de l'éteindre dès qu'ils atteindraient la haute mer.

—… vous approchez d'une zone interdite. Le secteur 8 est désorganisé, la sécurité n'est plus assurée dans les couloirs de circulation. Veuillez indiquer votre code de destination et des itinéraires de rechange vous seront proposés sur votre écran. Soyez prêts à recueillir d'éventuels survivants. Nous

répétons… Attention, alerte rouge. Vous vous approchez d'une…

Nervi fit descendre l'hydroptère de ses patins et laissa tourner les réacteurs au ralenti.

— Les imbéciles! murmura-t-il. On les avait pourtant avertis de ne pas approcher cette fille du varech!

— Vous croyez que c'est eux qui ont des ennuis là-dessous? demanda Zentz. Ils ont peut-être réussi à passer avant que…

Il s'interrompit en voyant le regard furieux que lui jetait Nervi.

— Établissez-moi un diagramme, ordonna ce dernier. Je veux voir de plus près à quoi ressemble cette « désorganisation ».

Il tapa sur son clavier un code de liaison privée avec la résidence de Flatterie. Autour de l'hydroptère, la houle devenait de plus en plus forte et il aperçut, au large, des éléments de train-cargo dansant à la surface.

— Oui? répondit une voix de femme, très sèche.

— Ici Nervi. Passez-moi le Directeur.

Le diagramme établi par Zentz

s'étala sur toute la surface de l'écran. Il rappelait à Nervi la représentation météorologique d'un typhon. Toutes les forces extérieures aspirées vers l'intérieur. Mais il s'agissait ici de varech et non de nuages, et cela se passait sous la mer, presque à portée de vue de leur bâtiment.

Il commençait à pester contre la lenteur du secrétariat de Flatterie lorsque la voix de femme se fit de nouveau entendre, aussi sèche que précédemment:

— Le Directeur est occupé, monsieur Nervi. Nous sommes en état d'alerte, ici. Ils ont réussi à faire sauter l'un des bureaux de la surface, un

détachement de la sécurité a attaqué la centrale d'énergie de Kalaloch et nous avons de gros problèmes avec le varech dans le secteur 8.

— Mais je suis dans le secteur 8 en ce moment! dit-il en s'efforçant de rester calme. S'il ne peut vraiment pas me parler, branchez-moi sur une ligne directe avec le Contrôle des Courants.

— Le Contrôle des Courants ne communique plus avec l'extérieur depuis près d'une heure. Nous essayons de découvrir les raisons de ce…

— Je reste sur cette fréquence, coupa Nervi. Passez-le-moi tout de suite!

Pour toute réponse, elle mit fin à la communication. Nervi se pinça l'arête du nez pendant quelques instants, essayant de repousser un de ses accès de migraine.

— Vous n'auriez pas dû la brusquer, fit Zentz. Que voulait-elle dire par: « Un détachement de la sécurité a attaqué la centrale de Kalaloch »? La sécurité est là pour défendre la centrale et non pour…

— Il nous faut à tout prix localiser cette Crista Galli et mettre rapidement la main sur elle, interrompit Nervi. Elle est notre monnaie d'échange quoi qu'il puisse se passer.

Il frappa leur écran Navcom d'un doigt à l'ongle soigneusement manucure et traça une trajectoire en spirale qui allait du bord extérieur au centre.

— Je suppose qu'elle se trouve quelque part dans cette zone, dit-il, et tout ce qui se trouve là est aspiré vers le centre. Nous n'avons plus le temps de faire venir du matériel. Il faut les poursuivre là-dedans ou les intercepter quand…

— Vous voulez dire… continuer à leur donner la chasse malgré tout ce qui se passe? protesta Zentz. Et cette histoire d'attaque de la centrale? J'ignore ce qui s'est produit au juste, mais mes hommes…

— Vos hommes ne semblent pas encore avoir décidé de quel côté penchent leurs loyautés, fit Nervi. Ils sont assez grands pour en discuter entre eux. Mais si vous préférez, je peux vous faire descendre ici et demander par radio qu'on vienne vous récupérer.

Le visage massif de Zentz blêmit, puis rougit.

— Je ne suis pas un lâche, dit-il en gonflant la poitrine. Mais s'il se passe des choses à l'intérieur du Périmètre, mon devoir est…

À ce moment-là, la fréquence porteuse de Flatterie fit entendre son

ronflement et la voix du Directeur résonna, nasillarde, dans le haut-parleur:

— Monsieur Nervi, nous avons ici des problèmes qui requièrent toute notre attention. Que voulez-vous?

— Je veux être mis en ligne directe avec le Contrôle des Courants. Ici, le varech est devenu complètement fou. Si vous voulez toujours cette Crista Galli, il faut le museler ou l'anéantir.

— Je suis de près toutes leurs actions sur mes moniteurs, répondit Flatterie. Ils ont fait donner le maximum de leur puissance sur ce secteur et tous les subas ont dû remonter à la surface. Ici, la situation commence à devenir

délicate. Une bombe a explosé dans mes bureaux il y a une demi-heure environ, tuant ma secrétaire Rachel et ce garde, Ellison. Il semble que ce soit lui qui ait introduit ce fichu engin là-bas. Finissez votre nettoyage dès que possible et rentrez. Il est possible que nous soyons obligés d'appliquer le code Brutus, cette fois-ci. Et notre chef de la sécurité devra répondre de plusieurs choses.

Le contact fut brusquement coupé du côté de Flatterie.

Le code Brutus, se dit Nervi. Déjà… Au moins, ici, sous la mer, le problème ne se pose pas de choisir son

camp.

Il n’avait aucun doute sur le choix que ferait Zentz. Pour lui, retourner dans le camp de Flatterie équivalait à une mort certaine. Il avait commis trop d’erreurs et fait preuve d’une trop pauvre stratégie.

Il est peut-être déjà impliqué dans les événements récents. Zentz était en train de communiquer par radio avec son poste de commandement de la Colonie. Il passait une engueulade à un quelconque major. Si c’était un coup de

la sécurité, Nervi ne pensait pas que Zentz en fît partie.

Il n'avait pas quitté des yeux l'écran où le diagramme représentant le varech ne semblait pas évoluer.

Est-ce que cela en vaudrait la peine, de les poursuivre là-dedans?

La réponse était probablement oui. Les différentes factions qui s'affrontaient sur Pandore avaient besoin

d'un symbole susceptible de les unir, et Nervi savait que l'emploi irait comme un gant à Crista Galli. Mieux valait qu'elle fût entre ses mains plutôt qu'entre celles des Enfants de l'Ombre. Sans compter que ce n'était pas la première fois qu'il avait affaire à un varech rétif et qu'il n'avait jamais eu, dans le passé, de problèmes qu'il n'avait pas su régler. De plus, s'il y avait vraiment un renversement politique, il serait bon qu'on le voie en train de sauver Crista Galli aux côtés du très populaire Ozette. Cela mettrait déjà les médias de son côté.

D'une manière ou d'une autre, se

disait-il, il faudra éliminer ce LaPush, qui nous gêne depuis trop longtemps.

Nervi n'ambitionnait pas de devenir un jour le dirigeant de Pandore, si tel était l'enjeu de tout cela. Il se contentait de rester dans l'ombre, d'être un pourvoyeur de conjoncture. Sa haine de Flatterie et du style qu'il affichait devenait de plus en plus vive, mais il n'avait aucun désir d'occuper lui-même son fauteuil.

Le code Brutus. Un coup d'État perpétré de l'intérieur.

Il ne jugeait pas Zentz capable de monter un tel coup, bien qu'il eût aujourd'hui l'occasion rêvée de le faire avec un alibi parfait: en pleine mer, en compagnie de l'homme de confiance numéro un du Directeur, un tueur à l'efficacité reconnue.

Zentz avait fini d'engueuler le major chargé de la surveillance de la centrale, et le diagramme du varech sur l'écran n'avait pas varié de manière sensible. Nervi vérifia ses réserves de carburant. Les quatre réservoirs étaient pleins. Il mit le carburant sous pression, rentra les hydrofoils et déploya

l'aérofoil.

— On rentre? demanda Zentz d'une voix qui paraissait anxieuse, mais pas exagérément.

— Non, lui répondit Nervi en souriant. Nous allons les repérer du haut des airs, puis descendre. Nous disposons d'une heure de carburant environ.

Au bout d'une heure, ils seraient forcés de se poser sur l'eau pour refaire le plein d'hydrogène. Mais Nervi avait l'intention, à ce moment-là, d'avoir déjà à bord ce qu'il était venu chercher.

*La plus haute fonction de l'amour est de faire de l'être aimé quelqu'un d'unique et d'irremplaçable.*

*T. Robbins, Encyclopédie littéraire de l'Ère atomique*

Béatriz fut poussée dans la coursive et enfermée dans le studio holo improvisé à bord de l'Orbiteur en compagnie de trois techs de l'équipe de Brood. Aucun des trois n'avait participé à la tuerie de la station de lancement, mais ils n'avaient pas grand-chose à lui dire de toute manière. Un grand panneau

amovible, derrière elle, cachait les éclairages d'appoint et les miroirs qui encombraient les six cloisons du studio. Le panneau était décoré du même logo que celui qui ornait le revers gauche de sa veste: un œil, bidimensionnel, mais dont la pupille était un foyer holo.

Béatriz adorait être à l'extérieur et n'avait jamais pu se faire à l'atmosphère claustrophobique des studios. C'était l'une des raisons pour lesquelles Ben et elle travaillaient si bien ensemble et, malgré plusieurs propositions, n'avaient pas voulu changer de domaine durant de nombreuses années. La récente promotion dont elle venait de faire l'objet impliquait beaucoup de travail en

studio et son contrat lui garantissait — tout au moins sur le papier — un local avec vue sur l'extérieur. Mais elle regretterait toujours le sentiment de dérive qu'elle avait connu dans son enfance d'Ilienne.

Sur l'Orbiteur, on lui avait attribué une cabine côté bordure, à plus d'un kilomètre du studio situé non loin de l'axe. De sa cabine, elle pouvait voir Pandore, au-dessus de son lit, se réveiller et s'endormir chaque jour. Son père, qui était pêcheur, devait faire en ce moment la pause de milieu d'après-midi. Mais au studio, il n'y avait ni jour ni nuit.

Ses instructions, données par

Brood, étaient froides et succinctes: « Soyez détendue, nous nous occupons du reste. Vous n'aurez qu'à lire ce qu'il y aura devant vous quand la lumière rouge s'allumera. »

Une petite caméra de la sécurité, fixée tout en haut de la cloison, suivait chacun de ses mouvements. C'était un jouet en comparaison des caméras spécialisées et des triangulateurs qu'elle avait utilisés avec son équipe à la station de lancement. Mais le matériel de l'holovision devenait plus mauvais chaque année. Avec quelques autres, dont Ben et Rico faisaient partie, elle préférait payer son équipement de sa poche plutôt que de dépendre du

matériel de la compagnie.

Ben et Rico étaient les meilleurs. Et qui sait si cette dernière bande n'est pas restée dedans?

Elle se demandait si les hommes de Brood les avaient toutes retirées.

C'est Rico qui a fabriqué ces caméras. Et les triangulateurs aussi. Aucun spécialiste n'aurait pu passer à côté.

Elle éprouva, pour la première fois depuis très longtemps, un réel élan d'espoir. Les caméras n'étaient pas du tout restées à la station de lancement.

Elles sont ici. Tout au moins, elles sont en orbite avec nous.

Elle aurait préféré ne pas penser aux bandes. Pour l'instant, elle voulait se concentrer uniquement sur les caméras. Mais elle ne pouvait

s’empêcher de se demander ce qu’ils allaient faire des bandes.

Les garder en réserve. Les réenregistrer quand ils auront épuisé les autres.

Quelles que soient leurs intentions, elle doutait qu’ils eussent besoin d’un si grand nombre de bandes. Cependant, elle était certaine que les techs les avaient apportées avec eux. Son sens logique le lui affirmait.

Elles sont peut-être restées à bord de la navette.

Béatriz ne tenait pas à retourner dans cette coursive où les hommes de Brood avaient froidement assassiné les gardes.

Elle leva les yeux vers la caméra de surveillance.

Y a-t-il quelqu'un derrière cet objectif, ou seulement une bande d'enregistrement?

Elle ne pensait pas qu'ils gâcheraient de la bande pour ça. Quant aux techs, ils l'ignoraient complètement. Ils étaient occupés à des tâches de montage et de mixage. Ils étaient en train de préparer quelque chose qu'elle soupçonnait d'être en rapport avec elle.

Peut-être qu'il n'y a personne derrière.

Le signal de décompte des trois heures se mit à clignoter. Quinze heures. C'était le point de départ de la confection du journal de dix-huit heures.

Mettre la main sur les bandes n'était que l'un des problèmes. Les faire passer dans le Journal du Soir de l'holovision sous le regard des hommes de Brood en était un autre. Mais elle savait qui pouvait l'aider à résoudre ce dernier problème. C'était justement la personne qu'elle avait le plus envie de voir en ce moment.

Mack pourrait faire passer le message côté surface, codé sur la bonne fréquence avec un code numérique.

Elle le savait, parce qu'il l'avait

déjà fait une fois à la demande de Ben.

Il voulait m'apprendre à le faire, j'en suis sûre. Il devait se dire que j'en aurais peut-être besoin un jour.

Elle n'ignorait pas que la plupart des Pandoriens étaient trop affamés pour se battre. Des milliers d'entre eux n'avaient pas d'autre abri, pour dormir, qu'un trou creusé à même le talus, sous des morceaux de plastique vulnérables aux démons et aux intempéries. Mais sa famille lui avait appris que la lutte armée n'était qu'un moyen parmi

d’autres.

Elle se souvenait de ce que disait toujours son grand-père. Elle l’avait répété à Nano Macintosh, la dernière fois qu’ils s’étaient vus: « Education, agitation, organisation. »

Flatterie avait organisé le monde. Aujourd’hui, Béatriz voulait utiliser cette organisation contre lui.

C’était une question de communication. Les gens disposaient de leurs corps. La coordination de tous ces corps serait la clé de leur liberté.

Mais comment ressortir de là vivante?

Elle n'en ressortirait peut-être pas. Quelle sorte de message pourrait-elle leur faire parvenir alors?

Cela contribuera peut-être à sauver Ben et Rico, également.

Leur image, cependant, commençait à disparaître, quelque part au fond d'elle-même. Elle essaya d'obliger son

esprit conscient, malgré l'état de choc et d'épuisement où elle se trouvait, à récapituler les événements de ces dernières vingt-quatre heures et à se concentrer sur tout ce qu'il y avait à faire.

Il faut absolument que je parle à Mack. Si Brood ne l'a pas… ne l'a pas…

Elle ne voulut pas aller au bout de sa pensée. Elle revint à ce qu'il y avait à faire dans l'immédiat. Le petit studio de l'Orbiteur avait été depuis le début son

enfant chéri, son excuse pour rester près des étoiles. Il était légèrement plus vaste que celui de la station de lancement. Flatterie l'avait fait installer de manière à être sûr que le Projet Spationef bénéficierait de la meilleure publicité et d'une attention mondiale. Mais Béatriz savait maintenant que ce n'était, avant tout, qu'une diversion, destinée à faire lever la tête aux gens pendant que Flatterie leur volait leurs bottes.

Le studio était divisé en six unités techniques sans compter l'unique plateau en direct où elle travaillait. L'espace était particulièrement exigu. Six écrans de montage et deux grosses montres assuraient la liaison avec le monde

extérieur. Une cascade continuelle d'images se déversait sur les six écrans tandis que l'équipe rédactionnelle côté surface passait en revue les images enregistrées dans la journée sur le terrain et procédait à leur sélection. Il y avait un petit foyer holo, au centre du studio, qui servait de contrôle final, ainsi qu'un grand écran de visualisation derrière lui. Les deux montres, synchronisées avec les gargouillements de son estomac, lui disaient des choses qu'elle n'avait pas envie de savoir.

— Passage à l'antenne dans trois heures, annonça-t-elle.

Mais son pupitre indiquait qu'elle parlait dans un micro qui n'était pas branché. Elle essaya encore en élevant la voix:

— Nous avons cinq heures de retard sur l'horaire.

Pas de réponse. Les techs continuaient à s'affairer comme si elle faisait partie du mobilier. Ils assemblaient et montaient des bandes qui leur étaient transmises de la surface.

Elle passa l'enregistrement du N.P.O. sur l'un de ses écrans et réprima un frisson. Il s'agissait d'une personne,

d'un cerveau vivant et pensant… maintenu en vie par une liaison avec un organisme plongé dans le coma. Elle se demandait ce qui avait pu causer ce coma. Ou plutôt, elle était certaine de savoir qui l'avait causé.

— J'ai besoin de parler au docteur Macintosh, dit-elle.

Ce n'était pas la première fois qu'elle le demandait, mais la réponse était toujours la même. Le silence. Les techs avaient réservé le même sort à sa demande depuis qu'ils avaient accosté l'Orbiteur. À en juger par les regards dérobés qu'ils lui lançaient de temps à autre, elle supposait qu'il ne s'agissait pas d'une attitude délibérée de leur part,

mais qu'ils obéissaient à un ordre de Brood.

Contrairement à ses prédécesseurs, ce N.P.O. serait doté de la parole, grâce à des relais neuroélectriques. Le moment venu, il pourrait communiquer directement avec la neuromusculature du vaisseau et ressentir tout ce qui transpirerait à bord. Ce qui devrait suffire, selon Flatterie, à assurer son équilibre mental, qui était le point faible des N.P.O. qui l'avaient précédé.

Il était clair, pour Béatriz, que le Directeur ne tenait pas à affronter le genre de conscience artificielle qui avait conduit l'humanité à échouer sur

Pandore. Certains pensaient que Nef existait encore et reviendrait un jour. Les caissons hyber qui avaient ramené ici Flatterie, Mack et Alyssa Marsh étaient la preuve, à ses yeux, que, Dieu ou non, Nef pouvait être vivante, et bien vivante.

Si je pouvais amener un de ces techs à me parler, ce serait déjà un coin d'enfoncé contre Brood. Et peut-être un moyen de joindre Mack.

Le Contrôle des Courants et Macintosh ne se trouvaient qu'à

quelques mètres de là dans la coursive. Béatriz avait presque l'impression de capter les vibrations de sa voix profonde tandis que son corps massif se déplaçait en se cognant aux meubles de son bureau. Entre le studio de l'holovision et le Contrôle des Courants, il y avait quelques kilomètres de câbles de communication mais pas la moindre porte. Et les deux secteurs étaient insonorisés.

Béatriz essaya de se rappeler ce que Mack lui avait expliqué sur la disposition des lieux. Il avait passé pas mal de temps, lors de ses précédentes visites sur la station orbitale, à l'orienter. Mais elle en avait surtout

retenu ses méditations philosophiques, ses rêveries et le son apaisant de sa grosse voix. Elle n'avait rien retenu sur une communication entre les deux salles. Elle avait déjà essayé plusieurs trucs à elle pour le contacter par des moyens électroniques, mais sans résultat.

Il sait que je devais arriver. Il va peut-être venir à ma recherche.

Elle espérait seulement que cela ne signifierait pas pour lui une exécution immédiate.

Manipuler électroniquement le varech revient à faire d'un quadriplégique une marionnette. Tout le problème est de conserver son identité au quadriplégique.

Raja Flatterie Extrait de l'émission holo: « Le Contrôle des Courants du haut des cieux »

Crista ressentait une pression sur tout son être. Cela n'avait rien à voir avec la pressurisation atmosphérique de la cabine. C'était plutôt une indescriptible sensation de confinement

personnel à l'intérieur d'une grande enveloppe, la sensation que le pôle positif d'un aimant, imaginait-elle, pourrait éprouver à proximité d'un autre pôle positif.

— Vous n'avez pas à redouter que le varech écrase notre appareil, dit-elle. Les rapports fournis par les labos de Flatterie établissent qu'il m'a maintenue en vie sous la mer durant vingt ans. Il est capable d'assurer notre survie.

— Capable, c'est bien ce qui m'inquiète, lui dit Ben.

Au lieu de la regarder dans les yeux, il fixait son harnais comme si cela pouvait redresser l'hydroptère et les

remettre sur leur cap.

— Si tu ne te trompes pas, ajouta-t-il, cela signifie qu'il désire ta survie, mais que les autres personnes à bord ne sont bonnes pour lui qu'à faire de l'engrais.

— Le varech n'est pas comme cela. Tu as entendu ce que Rico a dit. Il est… je le savais avant que les gens de Flatterie ne le fassent régresser, rappelle-toi. Il m'a maintenue en vie pendant tout ce temps. Si ça se trouve, il a aussi maintenu les autres en vie de la même manière.

— Il y a des tas de gens qui passent une grande partie de leur vie sous la

mer, grommela Ben. Mais personne n'a jamais rien vu de semblable à ce qui t'est arrivé.

— Pourquoi moi en particulier?

Quand elle s'aperçut qu'il fuyait encore son regard, elle sentit la chair de poule progresser le long de ses avant-bras. Toutes les notions qu'elle avait sur sa bonté et son esprit de sacrifice envers les autres se figèrent sous l'effet glacial de son expression.

— Je me suis posé des questions, lui dit-il. Et je ne suis pas le seul.

— C'est pour cela que Flatterie ne voulait pas que je m'approche de la mer,

dit-elle. D'après lui, c'était pour me protéger; mais en réalité, il avait peur, je crois, que je ne sois une sorte d'espionne avatane, ou une bombe à retardement. C'est vrai que j'ai été élevée par une créature végétale, mais je comprends aussi très bien les gens. Pourquoi ne pas me laisser… toucher le varech? Je suis sûre que ça le calmerait. Je le sais.

— Il n'en est pas question. Si Flatterie a raison et si le Quartier central ne s'est pas trompé, ton métabolisme chimique a changé et cela pourrait te tuer. Je ne veux pas te voir courir un tel risque.

— Et moi, je ne veux pas que la vie

de quiconque soit mise en danger à cause du varech. Il est désorienté. Il se débat dans tous les sens. Personne ne lui dit ce qu'il faut faire.

Sur ces mots, l'hydroptère se retourna complètement sur lui-même. Ben s'agrippa à une poignée de soutien, le visage collé à la cloison de plastacier. Crista essaya de parler, la tête en bas, écrasée dans son harnais.

— Avata a besoin de notre aide, dit-elle, et nous avons besoin d'Avata. Il faut que tu me fasses confiance, Ben…

Il y eut dans l'air un étrange claquement, le même que celui qui avait immobilisé la foule, durant plusieurs

instants, sur les quais. Cela ressemblait à la décharge d'un énorme condensateur.

Crista sentit que l'hydroptère tournait lentement sur lui-même, la plaquant contre son harnais, pour se redresser finalement. Elle vit Ben abaisser les mains qu'il avait portées sur ses oreilles et se redresser, assis au milieu du pont, en secouant la tête. L'hydroptère désemparé gémissait en grinçant comme une denture mécanique, mais l'étau du varech les avait finalement relâchés.

Crista vit le signal de l'interphone s'allumer puis entendit la voix tendue de Rico:

— Regarde le varech, Ben!

Un seul projecteur fonctionnait encore à tribord pour éclairer les fonds sous-marins et le spectacle que Crista et Ben avaient sous les yeux, à travers le plaz de la salle à manger, était celui d'une froide grisaille, irréelle comme dans un rêve. Ils n'avaient pas osé activer la luciférase du varech de peur de rendre leur piste trop facile à suivre.

Une fine pluie d'eau salée les aspergea tandis qu'ils se penchaient pour observer la danse légère du varech des grands fonds. Crista avait peine à croire que c'était ce même varech qui, quelques instants plus tôt, était parcouru par des tensions si fortes qu'elle pensait

qu'il allait arracher ses racines.

Elle-même ressentait un soulagement qui était bien plus que le calme après la tempête. C'était plutôt une libération, un peu comme l'ivresse qu'elle avait ressentie au début de leur voyage, quand elle avait pris son essor vers le ciel, attelant son esprit conscient à celui de la gyflotte.

— On n'y voit pas grand-chose, déclara Ben. Regarde un peu la taille de ces lianes! Il y en a qui doivent faire six mètres de diamètre, et on ne voit même pas encore le fond!

— Voilà qui devrait t'apprendre quelque chose, lui dit Crista, sur la

nature du varech.

— Que veux-tu dire?

— Tu viens de constater que certains de ces tentacules sont aussi larges que notre hydroptère. Pour le varech, cela doit revenir à manipuler des œufs de couac avec des pincettes en évitant qu'ils soient écrasés.

— C'est possible, murmura Ben. En tout cas, nous sommes en train de remonter à la surface et le varech, apparemment, flotte librement. Nous ferions mieux d'évaluer les dégâts avant qu'il ne change d'avis.

Les lumières faiblirent dans la

cabine. Leur éclat se raviva, puis faiblit de nouveau.

— Elvira a du mal à relancer les réacteurs, fit Ben. Cela va poser des problèmes, en particulier pour la production d'oxygène.

Des fragments gris de varech flottaient comme dans un rêve autour de leur appareil tandis que des thalles brisés et de la poussière de varech arrachés par la tempête retombaient partout.

— Tu vois? dit Crista. Le varech ne nous veut aucun mal. Si tu me laisses…

— Nous restons tous ensemble! s'écria Ben. Le varech s'est arrêté et c'est tout. Il a peut-être eu ce qu'il voulait, et cela n'a peut-être rien à voir avec nous. Inutile de nous attirer de nouveaux ennuis.

II hocha la tête en direction de la fine pluie qui les avait déjà mouillés des pieds à la tête et qui formait maintenant une flaque au milieu de la salle à manger.

— Nous avons d'abord quelques petits détails à régler, dit-il. Au travail.

Elle tira sur son harnais.

— Je ne te serai pas d'un grand

secours tant que tu ne m'auras pas fait sortir de ce truc, dit-elle.

— Pas trop de casse, là-derrière? demanda Rico à l'interphone.

— Un tuyau de refroidissement a dû éclater, lui répondit Ben. Ce n'est pas très grave, maintenant que nous allons faire surface. Et de votre côté?

— Rien d'irrémédiable, mais nous avons salement écopé quand même. Elvira dit qu'il faut faire surface, alors on fait surface. Vous n'avez rien, vous deux?

— Nous sommes juste un peu mouillés, fit Ben en piétinant la flaque

d'eau qui était en train de se former.

Crista se mit à rire en même temps que lui. C'était une chose qui ne lui. arrivait pas souvent et qu'il lui avait fait découvrir peu de temps avant.

Il retira un panneau de la cloison voisine et passa le bras à l'intérieur. L'eau lui plaquait les cheveux sur la tête. Crista se disait qu'elle devait avoir à peu près le même aspect; mais lorsqu'elle aperçut son reflet dans le plaz, avec le sourire qui égayait toujours son visage, le spectacle ne lui déplut pas. La masse de ses cheveux blancs mouillés encadrait ses yeux verts à l'éclat vif. Elle vit qu'elle avait emmêlé les sangles de son harnais, ce qui

expliquait pourquoi, maintenant que tout s'était calmé, son sein droit lui faisait si mal. Elle se dégagea d'un mouvement souple et rajusta ses vêtements.

— Il y a un robinet d'arrêt quelque part là-dedans, murmura Ben.

Il passa la tête par l'ouverture et se cogna. Elle ne comprit pas ce qu'il grommela.

Le regard de Crista se posa alors sur les représentations holo de l'équipe de reporters des Nouvelles du Soir. Elles couvraient toute la cloison intérieure de la salle à manger. Il y avait là des portraits de Béatriz Tatoosh, Rico, Ben et une demi-douzaine

d'inconnus, généralement barbus, alternant avec des paysages où l'on voyait Ben et Rico ensemble, et surtout Ben et Béatriz. Crista ne reconnut Elvira nulle part sur le mur.

— Béatriz est une très belle fille, dit-elle en élevant la voix pour qu'il puisse l'entendre.

— C'est vrai, dit Ben.

— Vous avez l'air très heureux ensemble.

— Oui, fit-il en élevant lui aussi la voix pour qu'elle l'entende. Il proféra

alors un juron, et Crista entendit un bruit sourd tandis que l'eau cessait progressivement de jaillir. Ben ressortit la tête de la trappe de visite et s'essuya le visage avec le pan le moins mouillé de sa chemise. Puis ses yeux verts se rivèrent à ceux de Crista.

— Quand nous étions ensemble, nous étions heureux, dit-il sans se tourner vers les images holo. Mais la plupart du temps, nous nous trouvions dans des coins opposés du monde. Ces derniers temps, c'est là-haut qu'elle travaillait…

Il indiquait du pouce la direction

approximative de l'Orbiteur, au-dessus de leurs têtes.

— Tu voudrais peut-être… que ce soit différent?

— Non, fit-il avec un soupir. C'est mieux ainsi. J'ai des choses à accomplir ici.

Des choses à accomplir! Ce n'était pas du tout ce qu'elle aurait voulu entendre. Elle aurait voulu qu'il lui dise: « C'est mieux ainsi, maintenant que je t'ai rencontrée… » Mais il ne l'avait

pas dit.

Une étrange sensation s'empara brusquement d'elle. Une sorte de vertige, avec une faiblesse dans les jambes et des bourdonnements dans les tempes. Comme dans ses rêves, quand elle était une gyflotte.

Un an plus tôt, Crista avait commencé à faire des rêves prémonitoires. Au début, ils ne lui venaient que la nuit. Elle savait que ce n'étaient pas des rêves ordinaires, mais elle ne voulait pas les appeler des « visions ». Ces derniers temps, ils venaient à n'importe quel moment; et la dernière fois que la chose lui était arrivée, elle en avait oublié de respirer.

Elle était sûre qu'ils provenaient du varech, et ils augmentaient chaque fois d'intensité.

Elle avait des… prémonitions, qu'elle avait toujours expliquées en disant qu'elle « rêvait les rêves de quelqu'un d'autre ». Mais elle avait la certitude, à présent, que le varech était à l'origine de tout cela.

En ce moment précis, elle voyait deux choses distinctes et simultanées. Elle voyait Rico, vêtu d'une combinaison verte, et ce costume était un fruit sortant d'une grosse liane de varech. Au loin, derrière Rico, elle apercevait aussi un banc de varech avec

un humain qui poussait sur chaque liane. Le tout ressemblait à un paysage marin hérissé de beauprés aux formes sculpturales, ou bien à des appâts.

Le varech avait fait pousser une membrane, transparente, en forme de visière, autour de leurs yeux. Elle semblait faire partie d'eux, comme des ongles qui n'auraient jamais besoin d'être taillés. Leurs poumons ne manqueraient jamais d'air et leurs os étiques oublieraient bientôt la terre ferme.

La seconde vision naissait en s'épanouissant à partir de la première et lui montrait le varech d'une hauteur vertigineuse. Un tentacule du varech

prenait son essor en sinuant vers le ciel et une lumière glacée, évoquant la luciférase, baignait son extrémité. Puis le tentacule, le banc de varech et la planète tout entière se mirent à luire. A la lumière ambiante, Crista vit le varech se tordre sur lui -même l'espace d'un battement, puis s'enrouler en circonvolutions qui lui donnèrent la forme d'un énorme cerveau brillant. Elle ressentit alors ce sentiment de grâce harmonieuse qui ne lui venait que dans ces rêves.

Aussi soudainement qu'elles étaient apparues, les visions disparurent. Crista était une rêveuse, mais ce n'étaient pas des rêves. Elle avait la certitude que le

varech était en train d'essayer de lui faire parvenir un message.

Il faut que je sorte d'ici.

Elle regarda de nouveau l'image<le Ben et Béatriz sur la cloison. Puis, fixant les yeux sur Ben, elle se concentra sur les battements de son propre cœur et sur le rythme de sa respiration, pour les ralentir.

— Je suis contente que tu sois ici avec moi, Ben, dit-elle. Je suis contente que ce soit mieux ainsi pour toi, en ce

qui concerne Béatriz. Si tout va bien entre nous, nous pouvons vaincre Flatterie. Le varech le sait et sans doute Flatterie le sait-il aussi. En allant au milieu du varech, je pourrais découvrir la vérité sur bien des choses. Il est vulnérable, en ce moment, au moins autant que nous. Il est privé d'une partie de ses moyens, mais il n'est pas mort. Aide-moi à le rejoindre, et cela changera tout.

— Pas question. Tu ne quitteras pas l'hydroptère. Nous resterons tous ensemble à bord. Quand nous accosterons, nous pourrons gagner l'Oracle le plus proche, ou le rivage…

— Nous n'aurons pas le temps. J'ignore comment je le sais, mais je pourrais dès maintenant… devenir Avata, représenter l'esprit conscient, le centre de commandement, la conscience du varech. Fais-moi sortir d'ici.

— Tu n'as aucune certitude, lui dit Ben. Ton métabolisme a subi des transformations. Tu me l'as dit toi-même. Il te ferait peut-être survivre si tu sortais, mais il risquerait aussi de te faire mourir. Attends quelques…

— Nous ne pouvons plus attendre! fit-elle sur un ton désespéré. Elle soupira, se frotta les yeux et poursuivit:

— Je pense que Flatterie s'est simplement servi du varech pour rassembler des informations. J'ai été rejetée par le varech à cette occasion. Mais maintenant qu'il a trouvé ce qu'il cherchait, Flatterie se prépare à quitter la planète en catastrophe.

Quand elle releva les yeux vers Ben, elle vit qu'il ne demandait qu'à la croire. C'était comme la nuit dernière, quand elle avait vu qu'il voulait l'embrasser. Elle le savait, exactement

de la même manière qu'elle savait que des événements catastrophiques étaient imminents, que Flatterie en connaissait la nature et qu'il allait fuir aussi vite qu'il le pouvait en emportant avec lui tout ce qu'il pourrait.

— Tu ne bouges pas d'ici, lui dit Ben.

Sa voix était devenue plus douce, de même que tous les bruits qui l'entouraient, maintenant que les battements avaient cessé dans sa tête. Il lui passa la main dans ses cheveux

mouillés pour la décoiffer affectueusement.

— Flatterie ne va pas s'en aller aujourd'hui, dit-il. Occupons-nous d'abord de sortir du pétrin où nous sommes. Laissons à Rico et à Elvira une chance de faire opérer leur magie sur cet hydroptère.

Elle voyait bien qu'il essayait surtout de se convaincre lui-même. Il avait peur. Elle savait un peu ce que c'était que la peur. Le jour où elle avait été expulsée du varech pour remonter à la surface avait beaucoup ressemblé à celui-ci. Mais cette fois, elle savait qu'elle allait dans la bonne direction. L'après-midi était à son second quartier

de marée, et ils se trouvaient à moins d'une douzaine de mètres de la lumière du jour.

***Les expédients à court terme finissent toujours par un échec à long terme.***

***Nano Macintosh***

Béatriz avait tourné ici pour la première fois à l'occasion des cérémonies qui avaient marqué l'installation officielle du Contrôle des Courants à bord de l'Orbiteur, deux ans auparavant. Elle avait eu droit à une visite des lieux au bras du mystérieux docteur Macintosh; et cette visite étourdissante, au cours de laquelle elle avait essayé pour la première fois de

s'accommoder d'une gravité proche de zéro, avait changé sa vie.

En ce moment même, quelques-uns des hommes du capitaine la tenaient au secret tandis que le reste du commando faisait ce que les soldats ont toujours fait, au cours des siècles d'histoire, pour établir une garnison au milieu d'une population isolée et sans armes. Aucun de ces hommes n'était habitué à se déplacer aisément sous une faible gravité. Comme les seuls contacts qu'elle avait étaient avec les hommes de Brood, il lui paraissait hors de question, pour le moment, de faire passer un message à Mack.

Et s'ils le tuaient, lui aussi?

Mack était quelqu'un de très attentionné, mais qui était tellement absorbé dans son travail qu'il ne prêtait pas toujours très attention à un monde situé à plus de cent cinquante kilomètres au-dessous de lui. L'idée l'avait frappée que c'était exactement le problème dont elle souffrait. Ben l'avait compris avant elle, et il avait essayé de lui venir en aide.

Je sais qu'il est encore en vie. Je le sens.

Elle espérait que Mack était également en vie. En partie parce qu'il lui plaisait sincèrement, mais en partie aussi parce qu'elle avait la conviction que leur sort à tous dépendait de lui.

Brood a besoin de lui également. Il compte se servir de moi pour faire pression sur lui.

La porte s'ouvrit toute grande à ce moment-là et Youri Brood déboula en

flottant dans la cabine. Il rebondit dans un filet de sécurité disposé là pour retenir les novices et limiter les dégâts. Puis, tout en s'asseyant lourdement à côté d'elle, il indiqua la série d'écrans de montage le long du mur.

— Vous croyez que parce que mes hommes sont des soldats, ils sont incapables d'assurer votre émission, dit-il, essoufflé mais apparemment de bonne humeur. Eh bien, je pense que, nous les bleus, nous avons là de quoi vous surprendre. Le Directeur nous a fait tourner ceci juste avant notre départ pour la station de lancement. Léon a sorti la première copie durant le voyage.

Elle s'efforça de ne pas regarder

les écrans, qui affichaient des séquences que les trois techs de Brood avaient prises sur les événements de la journée à Kalaloch. Tandis que les images se succédaient sur les écrans, un texte provisoire s'afficha sur le pupitre devant elle. Les bandes ne montraient aucune scène d'émeute. Il ne lui fallut qu'un seul coup d'œil pour comprendre où Brood voulait en venir.

— Vous espérez faire passer tout cela pour une catastrophe causée par les gyflottes, dit-elle. Mais vous ne pourrez pas vous en tirer comme ça. Il n'y avait pas que les gens de l'holovision sur les lieux. Le bouche-à-oreille…

Elle s'arrêta net en voyant le ricanement au coin de ses lèvres. C'était une expression qui faisait penser immanquablement à Flatterie. Brood avait le même nez étroit, les mêmes sourcils noirs et inclinés, la même façon de pencher la tête en arrière pour regarder son interlocuteur selon un angle qui suivait l'arête de son nez.

Bien qu'il fût arrivé en trombe et légèrement essoufflé, Brood ne semblait plus du tout pressé à présent. Il essayait sans cesse de capter son regard, et cela la mettait mal à l'aise.

— Vous avez dû remarquer qu'il y a pas mal de nouveaux visages parmi les équipes de reporters en ce moment, dit-

il. De même que dans les studios, d'ailleurs.

Il lui sourit, et ce sourire la glaça.

— Insinuez-vous que tous les journalistes ont été remplacés? demanda-t-elle.

— Disons qu'il y a beaucoup de gens au chômage à notre époque, prêts à faire le nécessaire pour que le travail soit accompli.

— Notre travail consiste à informer les gens, à leur dire la vérité. Il l'interrompit d'un éclat de rire.

— Votre travail était de dire la vérité aux gens. Le nôtre est de maintenir l'ordre; et s'il faut pour cela déformer légèrement la vérité, eh bien, c'est ce que nous ferons. Les gens seront bien plus heureux ainsi.

— Ils seront surtout morts; et vous devrez continuer à les massacrer jusqu'à…

— Tu feras gaffe à ce passage, ordonna Brood en faisant claquer ses

doigts à l'adresse de Léon. Ils vont sûrement s'en servir ce soir. N'est-ce pas une vision du monde plus agréable que ce que vous avez cru voir? demanda-t-il à Béatriz.

Sur son pupitre, elle lisait:

Thème: « Les habitants de Kalaloch ont dû fuir leurs maisons aujourd'hui à la suite de l'explosion d'une gyflotte qui a coupé la colonie en deux. » Écran 1. image: Sauvetage d'une femme âgée dans les décombres fumants de son immeuble, dans une cité populaire.

«Allons, ma petite dame, laissez-vous faire et ça va aller. »

Commentaire sur image: « Au cours de la journée, les forces de sécurité de Vashon ont dû intervenir pour tirer cette vieille dame du brasier qui a détruit la cité où se trouvait son logement. Plus de mille morts sont à déplorer. Les autorités estiment actuellement le nombre des sans-abri à plus de quinze mille personnes, parmi lesquelles de nombreux blessés. »

Ecran 2, image: Equipes de sauvetage en uniforme de la sécurité évoluant parmi les résidents de la

colonie, qu'ils aident à reconstruire le mur d'enceinte. À l'arrière-plan, on aperçoit du bétail que l'on est en train de regrouper.

Commentaire sur image: « Pendant ce temps, des milliers de bêtes errent entre le Périmètre, où les explosions les ont libérées, et le brasier qui continue de faire rage à l'entrée du village. Les autorités locales espèrent retrouver la plus grande partie, sinon la totalité du cheptel de première classe qui comprend notamment le seul couple reproducteur de lamas existant sur la planète. »

Écran 3, image: Au cœur du quartier populaire, les cités d'habitation

sont toujours en flammes.

Commentaire sur image: « Dans plusieurs quartiers de Kalaloch, de violents incendies font rage depuis plus de cinq heures. La plus grande partie du Marché public a été détruite et une centaine de pillards ont été abattus dans les premières heures qui ont suivi l'explosion. Un entrepôt contenant soixante-dix pour cent des provisions de riz et de haricots secs du secteur risque de continuer à brûler durant plusieurs jours d'après les responsables de la lutte contre l'incendie. La quasi-totalité des stocks de l'année ont été détruits soit par les flammes, soit par l'eau ou par la fumée. On peut s'attendre à une pénurie

catastrophique dans les mois à venir. »

— Mais… mais cela n'a pas le moindre rapport avec la réalité! s'écria Béatriz, dont l'indignation était si forte qu'elle brisait la barrière de la peur. Flatterie a fait mettre toutes ces réserves dans des silos souterrains répartis sur tout le territoire de la Colonie.

— Chut! fit Brood.

Sans cesser de sourire, il posa un doigt sur ses lèvres et hocha le menton en direction des écrans. Béatriz abhorrait ce sourire et se jura intérieurement qu'elle trouverait un

moyen de le lui faire rentrer dans la gorge.

Léon, le seul tech qualifié des trois, plissa le front et se racla la gorge. Même en présence de Brood, il n'osait pas adresser la parole à Béatriz. Il se contenta de montrer du doigt l'écran n° 4.

Écran 4, image: Vue du port et des bateaux en flammes, à quai ou dans la baie. Embarcadère des transbordeurs jonché de cadavres, la plupart dans des sacs. La caméra fait un pano rapide, d'une certaine hauteur.

Commentaire sur image: « D'après les premières estimations officielles, cinq cents voyageurs auraient été tués par l'explosion à l'occasion du changement d'équipe ce matin sur le quai. Aucun des transbordeurs n'a été gravement touché, et le service s'effectue normalement à partir des quais de radoub. »

Écran 5, image: Deux femmes en larmes, leur carte d'embarquement au revers, les mains aux oreilles, se réconfortent mutuellement. À l'arrière-plan, fumées noires et mâts.

Texte: « Quelque chose d'assourdissant a blessé nos oreilles. Il y a eu ces grosses choses qui ont

explosé… Je ne sais pas du tout ce gui nous est arrivé. Tout le monde est mort autour de nous… »

Commentaire sur image: « Mme Gratzer et sa voisine nous ont rapporté qu'au moins deux gyflottes de catégorie 4, attirées par les flammes des camps de réfugiés voisins, ont explosé, détruisant les quartiers est de Kalaloch sur plusieurs kilomètres carrés. Le propriétaire d'un entrepôt frigorifique. Dick Leach. a ainsi perdu trois chambres froides pleines de produits de la mer. »

Texte: « Tous nos stocks de l'année ont été perdus et les factures des

investissements qui ont été nécessaires pour mener cette campagne sont encore sur mon bureau. »

Commentaire off: « Il leur reste la ressource de s'adresser à la Sirénienne de Commerce, qui leur consentira des prêts à des intérêts privilégiés. »

Texte: « Si nous n'avons pas d'autre solution que d'emprunter, nous serons probablement obligés de déposer notre bilan. C'est une subvention qu'il nous faut. »

Écran 6, image: Travelling ar. à partir des sacs de cadavres alignés sur le quai de Kalaloch.

Commentaire sur image: « Pour toutes ces malheureuses victimes, c'est la fin de tous les ennuis; mais ceux-ci ne font que commencer en ce qui concerne des milliers de familles affamées et sans abri du secteur de Kalaloch. »

Tous les écrans s'obscurcirent. Le message s'afficha sur son pupitre: « Bon pour montage final, temps écoulé suit. »

C'était donc Brood qui avait raison depuis le début, se dit-elle. Ils vont faire l'émission.

Elle ne ressentait plus aucune peur. Elle était seulement lasse et profondément déprimée.

— J'ai besoin de voir le docteur Macintosh, dit-elle. J'ai un reportage à faire sur les N.P.O. et sur la mise en place des unités Bangasser. J'ai l'intention de commencer aujourd'hui.

— Le docteur Macintosh est très occupé en ce moment, lui répondit Brood. Le Contrôle des Courants est en état d'alerte prioritaire. Mais il sait que vous êtes arrivée.

— Laissez-moi aller le voir au Contrôle des Courants, dans ce cas.

— Impossible, fit Brood en riant. Je ne peux pas. Il viendra vous voir ici quand les choses se calmeront un peu.

— Et les autres? Ceux qui travaillent ici?

— Jusqu'à présent, ils ne se doutent de rien. Nous avons été très discrets, très sélectifs. Quand la relève arrivera, cependant, et qu'on s'apercevra qu'il y a des rations qui n'ont pas été consommées, les gens commenceront à parler, mais ce ne sera pas avant plusieurs heures et nous en aurons fini d'ici là.

— Que se passera-t-il ensuite?

Il répondit par son sourire habituel et une sorte de demi-salut de la main.

— Je serai là tout à l'heure pour voir comment vous vous en tirez. En attendant, vous pouvez commencer votre truc sur les N.P.O. Bon travail, Léon. Vous savez ce qu'il faut faire maintenant.

Il sortit aussi rapidement qu'il était entré.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit de faire, Léon? demanda-t-elle. Il ne répondit pas et son visage demeura impassible. C'était un homme maigre,

aux cheveux bruns, comme Brood, et elle se dit qu'il y avait peut-être un lien de parenté entre eux. Il se propulsa avec les mains jusqu'à l'un des pupitres de montage et, lui tournant le dos, s'absorba durant quelques instants dans son travail. Puis il déclara tranquillement:

— Nous sommes en train de préparer une histoire sur Crista Galli. Et une autre sur Ben Ozette.

Béatriz se sentit devenir glacée.

— Sur quel thème?

Sa voix restait coincée dans sa gorge, à peine audible.

— Crista Galli hors de danger entre les mains des forces de sécurité de Vashon.

— Et… sur Ben? Qu'allez-vous dire?

Léon demeura silencieux le temps de quelques nouveaux battements. Puis il tapa quelque chose sur sa console et le message apparut sur l'écran de Béatriz:

« Un journaliste de l'holovision tué par l'explosion d'une gyflotte. »

Elle essaya de contrôler le tremblement de ses mains et de ses lèvres.

— C'est un mensonge! s'écria-t-elle. Comme tout le reste, c'est un mensonge! C'en est un, n'est-ce pas?

Sans se retourner, sans paraître bouger un seul muscle, Léon lui répondit d'une voix si faible qu'elle l'entendit à peine:

— Je ne sais pas.

*Ce ne sont pas les dieux qui fixent des limites aux hommes. Ce sont les hommes.*

*T. Robbins, Encyclopédie littéraire de l'Ère atomique*

— Docteur Macintosh, appela Spud de derrière l'endroit où se trouvait la Grille Maîtresse, vous aviez raison. Il y a une autre fréquence sur laquelle émet le varech à l'intérieur de ce secteur. Regardez ça.

Nano Macintosh leva les yeux de l'une des consoles qui alimentaient la Grille Maîtresse. Malgré l'importance

de ses fonctions, il avait toujours préféré s'attaquer aux problèmes à partir de la base. En fait, il aimait mieux se débattre parmi les enchevêtrements de câbles et de circuits que d'assister aux événements « mondains » à bord de l'Orbiteur.

Il baissa la tête pour passer sous les conduits de câblage blindés et se pencha par-dessus l'épaule de Spud pour voir ce qu'il venait de découvrir.

— Ce signal a commencé à nous parvenir quand nous avons libéré le varech dans le secteur 8, lui dit ce dernier. Il m'a fallu un bon moment pour le localiser et l'amplifier.

— Je vois que par ailleurs le varech ne se comporte pas trop mal, déclara Macintosh en examinant les colonnes de données qui accompagnaient la représentation graphique du varech. Il a déjà libéré au moins une vingtaine de trains-cargos qu'il avait capturés, si ces données sont exactes.

— Elle le sont, répondit Spud en hochant la tête. Le varech se contente de se laisser flotter librement. Mais la plupart des bâtiments ont fait surface et c'est bientôt l'heure du grain quotidien dans le secteur. Les couloirs du varech se sont défaits et nous n'avons aucun moyen de les aider à passer. Si nous ne

reformons pas rapidement une grille, ils vont se faire engluer dans cette mélasse.

— Le foyer n'est pas bien grand, murmura Macintosh.

Le regard qu'il fixait sur l'écran semblait assez intense pour le propulser jusqu'au milieu du varech. Il se redressa de toute sa hauteur et tapota ses lèvres fines avec son index.

— Je ne vois pas comment recréer la grille sans nous brancher sur cette deuxième source, dit-il. Y a-t-il une évolution?

Spud fit apparaître le graphique sur l'écran de Mack.

— La source est en mouvement, dit-il.

— C'est vrai, fit Macintosh en hochant la tête. Elle agit sur les couloirs comme un vrai pro. Et le varech semble prêt à n'importe quoi pour la protéger, mettez-vous bien ça dans la tête.

— Qu'en pensez-vous? Peut-être des plants Siréniens que l'on transporte?

— Le signal est trop fort, dit Macintosh en secouant la tête. Nous ne recevons les émissions d'un gisement de varech que lorsqu'il a atteint un certain stade d'évolution, que Flatterie le fasse élaguer ou non. Ici, tout se passe comme si nous étions en présence d'un gisement

complet occupant une place qui ne serait pas plus grande que celle où nous nous trouvons, vous et moi…

— Et qui se déplace.

— Et qui se déplace, oui.

Mack se caressa le menton tout en se concentrant.

— Ce signal est capable de persuader le varech de résister à nos plus fortes stimulations, au risque de se voir élaguer d'une manière draconienne, reprit-il. L'analyse des données nous indique qu'il devient plus fort d'heure en heure. Et cela rend fou le Directeur, malgré les émeutes qui sont en train de

se dérouler devant sa porte. Quelles conclusions devons-nous en tirer?

Spud fronça les sourcils devant son écran, dans une imitation assez réussie de Macintosh, et fit le geste de se caresser lui aussi le menton, dans l'espoir de trouver une réponse.

— Il y a quelqu'un là-bas qui manipule les couloirs et qui agit comme s'il était un véritable gisement de varech?

Mack poussa un glapissement de joie, saisit son collaborateur aux épaules et le secoua comme un prunier. Ils prirent tous les deux leur essor vers le plafond. Les yeux de Spud s'ouvrirent

presque aussi largement que sa bouche.

— C'est bien cela! s'exclama Macintosh en riant. Ce qui perturbe la grille du varech dans le secteur 8, c'est tout simplement une personne qui se fait passer pour un banc de varech!

Il lâcha les épaules de Spud et replongea la tête dans le réseau électronique et neuroélectronique de la Grille Maîtresse.

— Mais qui? demanda Spud.

— Si vous n'êtes pas capable de le deviner, il vaut sans doute mieux pour vous que vous l'ignoriez pour l'instant.

La voix résonnante de Macintosh était à peine audible par-dessus les cliquetis et les ronflements de la Grille Maîtresse qui maintenait les autres gisements de varech domestique en état de fonctionnement statique.

— Plus que de n'importe quoi d'autre, nous avons besoin en ce moment d'un excellent expert en communications, dit-il.

Il prit un peu de recul et ajouta avec une lueur dans le regard:

— Je ne vois que Béatriz Tatoosh qui puisse remplir ce rôle. Allez l'avertir que nous avons besoin de ses services, je vous prie.

Spud lui adressa son plus large sourire.

— Ses services… dit-il. C'est une manière un peu…

— Ne vous mêlez pas de ça, lui dit Macintosh avec un sourire de son cru. Faites-la venir ici sur-le-champ et c'est tout.

***Les hommes sont mus par deux principes fondamentaux: l'amour et la peur. En conséquence, ils se laisseront aussi bien commander par celui qui saura gagner leur affection que par celui qui leur inspirera de la crainte. Et à vrai dire, dans la plupart des cas, c'est celui qui inspire la crainte qui est le plus suivi et le plus obéi des deux.***

***Machiavel, Discours***

Le signal de fin de carburant fit entendre son hurlement strident au-dessus du tableau de bord et Spider

Nervi jura entre ses dents. Ils étaient presque arrivés à destination, mais il ne voulait pas prendre le risque d'établir le contact avec des réservoirs vides.

— Nous allons être obligés de nous poser au milieu de cette saloperie, dit-il. Assurez-vous que les écrans et les filtres sont en état de fonctionnement. Je ne veux pas que le varech obstrue nos grilles d'admission.

Ils avaient aperçu plusieurs survivants des trains-cargos à la surface en train de travailler à dégager leurs évents. Ils avaient les mêmes mouvements lents, comme dans un rêve, que ceux qui sont sous l'empire d'une toxine produite par le varech. Voyager à

la surface des océans de Pandore avait toujours été une aventure périlleuse, même lorsque les couloirs fonctionnaient normalement. Tel un immense réseau de veines, les couloirs de circulation du varech contribuaient à épurer les eaux des débris et fragments divers, arrachés par les tempêtes, qui les encombraient.

Zentz grogna en guise d'assentiment, puis pâlit.

— Mais… il va falloir que j'attende que nous ayons amerri pour sortir, dit-il. Et ce varech a perdu la boule. Comme nous ne sommes que deux à bord…

— Comme nous ne sommes que deux, il faut bien que l'un de nous sorte. Et comme nous sommes ici par votre faute, c'est à vous de vous dévouer.

L'expression que Spider Nervi lut à ce moment-là sur le visage de Zentz était exactement celle qu'il désirait y voir: une expression de peur. Zentz n'avait peur ni du varech ni de la mer, mais de Spider Nervi. Pour ce dernier, c'était une expression qui était synonyme de pouvoir, un pouvoir que même Flatterie n'exerçait pas sur le peuple. Flatterie maintenait en permanence le masque du politicien sur son visage. Un tel masque impliquait un espoir pour ceux qui le voyaient. Nervi, pour sa part,

ne portait aucun masque. Pas le moindre espoir avec lui.

— Si je sors nettoyer ces grilles, vous me laisserez dehors. Nervi accorda à Zentz un de ses rares sourires.

— Je constate avec plaisir que vous manifestez le respect qu'il se doit pour mes… capacités, dit-il. Mais je vous ai promis que vous joueriez un rôle très particulier dans les événements dramatiques qui se préparent, et votre moment n'est pas encore arrivé. Je ne vous sacrifierais jamais ici pour rien. Il

y a une chose entre toutes que vous devriez savoir sur moi. Lorsque je tue, c'est qu'il y a une raison. Je n'aime pas tuer pour rien. J'attribue une certaine valeur à la vie humaine, monsieur Zentz. Vous devriez comprendre cela. Je lui attribue la valeur de ce que je peux en retirer, de ce qu'elle peut me permettre d'acheter. Le mot « valeur » implique la notion de « commodité », ne trouvez-vous pas? Et le plaisir que pourrait me rapporter le fait de vous tuer occupe un rang très bas dans ma liste de bonnes raisons éventuelles. Malgré la joie réelle que j'aurais à le faire, ne serait-ce que pour être débarrassé d'une certaine forme d'ennui qui vous caractérise, je suis sûr que quelqu'un, quelque part,

fera en sorte que je ne regrette pas d'avoir attendu un bon prix, une bonne affaire et l'occasion de rendre un service attendu. Vous m'avez bien saisi?

Zentz gardait sans rien dire les yeux fixés sur le plaz de la cabine. Il était pâle et semblait légèrement plus bouffi que d'habitude tandis que ses doigts boudinés se chevauchaient nerveusement

— Et moi, savez-vous ce qui me pousse à tuer? demanda-t-il à Nervi.

Ce dernier acheva son contrôle d'assiette final et se posa, sur la mer légèrement houleuse, à un endroit qu'il jugea relativement exempt de débris de varech. Mais en descendant, il s'aperçut

qu'il n'y avait en réalité aucun emplacement propre. La lutte de ce varech avait dû être terrible.

— Oui, je le sais, dit-il. De même que toutes les espèces inférieures, vous tuez pour manger. C'est votre travail, et vous ne voyez pas plus loin que ça. Vous tuez sur ordre, pour satisfaire les plans de quelqu'un d'autre, parce que ne pas tuer, pour vous, signifie que c'est vous qui mourrez. Il y a une énorme différence entre nous deux. Je me considère comme un sculpteur, un sculpteur de société. La populace est mon bloc de pierre, que je façonne, éclat par éclat, de la manière qui me convient le mieux. La pierre ne cesse de

s’agrandir, et ma tâche est implacable, mais j’ai tout mon temps.

Tout en parlant, il avait fait courir ses doigts sur son clavier pour préparer l’hydroptère à pomper l’eau de mer qui devait leur fournir l’hydrogène dont ils avaient besoin. Mais les grilles d’aspiration se bouchèrent en un clin d’oeil. Même si Zentz sortait pour les dégager, l’opération prendrait plus de temps qu’ils ne pouvaient se permettre d’en perdre. Nervi jeta un coup d’oeil au niveau de carburant.

Quinze minutes. Peut-être vingt, à tout casser… Merde!

— Oubliez ces grilles, dit-il à Zentz. Il y a un banc de varech sauvage au nord-ouest du point où nous nous trouvons en ce moment. Nous allons nous y arrêter pour faire le plein. Je verrai à ce moment-là ce que le Directeur aura à nous apprendre. Ne vous inquiétez pas. Vous donner en pâture au varech serait pur gaspillage, et je ne suis pas d'un tempérament gaspilleur.

Les plis contournés du front de Zentz s'effacèrent dans une certaine mesure. Il se leva pesamment de la couchette et revêtit une tenue de plongée.

— On ne sait jamais, dit-il. Il vaut mieux prendre ses précautions. J'ai entendu de drôles d'histoires sur le varech sauvage. Il paraît que les gens disparaissent facilement dans ces parages. Et le varech n'a pas besoin de raison.

Nervi mit les gaz et l'hydroptère se dressa sur ses patins. Malgré l'écœurement que lui inspirait Zentz, il avait l'intention de le maintenir en vie jusqu'à ce que le moment vienne où il ne serait plus pratique de continuer à le faire.

Il ne leur fallut pas plus de dix minutes pour atteindre le secteur bleu. Le grain habituel était en train de se

former et ils virent bientôt une muraille noire s'avancer sur la mer à leur rencontre. Cependant, lorsqu'ils retombèrent sur leur coque à l'intérieur du lagon bleu formé par le varech, un soleil resplendissant projetait sur eux son halo de l'après-midi.

Nervi déploya les prises d'eau, mais un voyant sur son tableau de bord l'avertit qu'elles étaient toujours obstruées. Il essaya de les actionner à plusieurs reprises, en vain.

— Il faudra que vous y alliez, finalement, dit-il à Zentz. Mais faites vite. Le grain se rapproche de nous rapidement.

Zentz grommela quelque chose d'inintelligible, mais gagna l'arrière sans se faire prier. Nervi remarqua, sur ses indicateurs, qu'il avait laissé en sortant la porte arrière ouverte. Il gloussa intérieurement.

Il croit qu'il me noiera si je plonge, ou qu'il pourra saboter les commandes de vol si je veux décoller.

Il y avait plusieurs manières de remédier à ce genre de situation. La plus simple était de se lever et d'aller refermer la porte à l'arrière. Il était tenté

de le faire, histoire de donner le frisson à Zentz, mais préféra ne pas bouger de sa place. Dans quinze ou vingt minutes, ils auraient leurs réservoirs pleins et, avec un peu de chance, pourraient décoller avant l'arrivée du grain.

Il appela Flatterie sur leur fréquence privée et reçut une réponse immédiate.

— Monsieur Nervi, lui dit le Directeur, le temps passe. Avez-vous pu les rejoindre?

Nervi fut surpris par la qualité de la réception. Cela faisait des années qu'il n'en avait pas connu de semblable. L'activité des soleils jumeaux de

Pandore interférait constamment avec les transmissions et, dernièrement, une série de sabotages des relais par la vermine terroriste avait fait grandement empirer les choses. Le varech lui-même, la plupart du temps, brouillait les messages radio, mais cette fois-ci il semblait au contraire les faciliter.

— Non, répondit-il. Nous ne les avons pas encore rejoints. Nous refaisons le plein avant de passer à la phase finale. Je pensais que nous devions nous efforcer d'exploiter la situation au maximum, en étendant ce coup de filet au plus grand nombre possible de rebelles…

— Oubliez ça, lui dit Flatterie.

C'est Crista Galli qu'il me faut, et tout de suite. Elle ne doit surtout parler à personne avant que vous ne l'ameniez devant moi. Vous avez bien compris?

— Entendu, fit Nervi. Je ferai…

— Le bulletin d'information de ce soir va annoncer la mort de Ben Ozette. Personne ne doit le voir, par conséquent; mais je veux que vous me le réserviez vivant. Quant à cette canaille de LaPush, faites-en ce que vous voudrez.

— Avez-vous besoin de renforts, là-bas?

— Non, répondit Flatterie d'une voix qui lui parut distraite. J'ai la

situation en main. Nous avons prélevé quelques effectifs sur les garnisons affectées à la sécurité des îles et à la lutte contre les démons. Cette vermine… Il en sort de partout. Ils ont réussi à saccager le marché public. Les entrepôts ont été vidés. Nous avons dû en abattre trois cents, mais ils continuent d'arriver. J'ai donné l'ordre de faire sauter les magasins menacés de pillage. Quand ils verront leurs précieuses réserves voler en poussière, ils réfléchiront peut-être à deux fois avant de recommencer. Occupez-vous de faire votre boulot et je ferai ce qu'il y a à faire ici. Ne me rappelez que si vous les tenez.

Nervi ne reçut plus que des

parasites accompagnant le gémissement des pompes qui produisaient leur hydrogène. Il tendit la main pour couper la communication, mais hésita. Les parasites semblaient structurés d'une manière qu'il n'avait jamais remarquée avant. Comme s'il y avait une musique de fond lointaine et les voix de plusieurs conversations qu'il ne parvenait pas à distinguer vraiment. Et dans le lointain, très faiblement, il y avait la répétition rythmée de la voix de Flatterie en train de dire: « Monsieur Nervi… Monsieur Nervi… Monsieur Nervi… »

Il coupa le contact et laissa errer son regard sur la mer, en direction du rideau noir de la tempête qui se

rapprochait. La houle avait augmenté et un vent fort s'était levé, qui faisait dériver l'hydroptère loin du centre du lagon en direction du varech bleu. Il consulta le niveau de carburant et fut soulagé de voir qu'il était presque au maximum. Mais ce qui le préoccupait le plus était la répétition de son nom qui continuait, distinctement psalmodiée dans le lointain, bien qu'il eût coupé la radio.

Le voyant indiquait maintenant que les réservoirs étaient pleins.

Il arrêta les pompes et donna un coup d'avertisseur pour prévenir Zentz

avant d'escamoter les grilles. Il les entendit rentrer dans la soute avec un bruit sourd, mais il n'y avait toujours aucun signe de Zentz.

L'eau est parfaitement claire là où nous sommes. Il aurait dû remonter à bord après avoir nettoyé les grilles une seule fois.

Il donna deux nouveaux coups d'avertisseur, mais sans résultat. Le voyant de la porte arrière demeurait allumé. Il repoussa son tableau de commande mobile et se leva pour gagner

la poupe. Le murmure qui prononçait son nom devint plus fort et plus distinct. Un fond sonore de voix l'accompagnait et semblait surgir de partout. Les poils de ses avant-bras se dressèrent. Il arma son laser avant de quitter la cabine.

Il sentit un goût métallique sur sa langue. Un goût que d'autres lui avaient parfois décrit comme celui de la peur. Il cracha aussitôt sur le pont, mais le goût insidieux demeura dans sa bouche.

***La conscience apparaît avec évidence dans l'Homme, donc, entrevue dans ce seul éclair, elle a une extension cosmique, et, comme telle, s'auréole de prolongements spatiaux et temporels indéfinis.***

***Pierre Teilhard de Chardin***
***Hymne de l'Univers***

L'Immensité sentit qu'il y avait des perturbations dans la mer. Elles provenaient de l'un des gisements côtiers. Il y avait eu une lutte violente, attestée par les nombreux débris qui flottaient. Les courants avaient changé

subitement, apportant d'étranges senteurs de peur suivies, tout aussi brusquement, d'une sensation de bien-être radieux. Jusqu'à présent, cela persistait.

La légère bouffée de mort que l'Immensité avait également perçue dans les courants n'appartenait pas au varech, mais aux humains.

Peut-être l'élagueur s'est-il fait un peu élaguer à son tour, se dit-elle.

Elle étira le plus possible ses

prolongements extérieurs vers la côte, mais ne parvint pas à prendre contact avec le gisement voisin. Seuls des fragments épars de messages dérivaient avec les débris de thalles. Des bribes d'informations, des échardes, des morceaux d'enregistrements qui étaient loin de l'Intégrité poursuivie par l'Immensité ou même de cette « communication » que les humains prisaient tant et dont ils se privaient jalousement les uns les autres.

Les humains étaient arrivés d'en haut et ils s'étaient posés sur l'Immensité telles des gyflottes inversant leur vie. Mais ils avaient apporté avec eux d'autres fragments de rêves

appartenant au gisement voisin.

Oui, la Divine était enfin revenue parmi le varech. Sa présence avait brusquement libéré le gisement voisin qui était prisonnier, celui qui l'avait perdue à cause des bouchers sanguinaires de Flatterie, cinq cycles auparavant.

Qui sont ces autres humains qui viennent maintenant sur mon domaine?

Il était rare que les pêcheurs s'éloignent de leur grille. De même, les

rares îles organiques dérivant encore sur les océans de Pandore préféraient demeurer au milieu des courants habituels. L'Immensité avait plus d'une fois épargné les pêcheurs, les isolés, les humains qui fuyaient d'autres humains. Elle avait épargné plus d'une fois les cités flottantes alors que l'humain qui se trouvait à la tête des autres humains n'avait jamais manifesté à son égard une telle compassion.

Bien que les humains leur donnent souvent le nom de « vau-l'eau », ces îles flottaient maintenant sur des routes tout à fait prévisibles. Le Contrôle des Courants, qui avait réduit le varech en esclavage, y veillait. Mais les

conditions volcaniques des vingt-cinq derniers cycles faisaient surgir des tempêtes dont l'Immensité n'avait jamais connu l'équivalent à son époque, et ces tempêtes amenaient quelquefois les îles à sa portée. L'Immensité voyait dans les îles organiques de petites Immensités d'humains, et elle ajustait sa propre grandeur en conséquence pour les laisser passer.

Ces humains étaient arrivés dans leur créature volante et ils avaient laissé tomber au passage des fragments de varech dans le lagon. L'Immensité avait déployé un long filament sensitif qui était venu se renseigner sur l'humain qui était sorti. Les effluves captés

évoquaient la peur et la mort. Mais pour connaître l'histoire complète, il aurait fallu que l'Immensité pût lire les tissus de cet humain morceau par morceau.

Elle attendit qu'il finisse de rejeter à l'eau les fragments de varech. Ainsi, elle saurait tout ce qu'il était possible de savoir sur le gisement voisin. Déjà, elle avait appris, par le toucher et par l'odorat, qu'il s'agissait de l'humain Oddie Zentz. Et, tandis qu'elle agrippait l'humain Oddie Zentz par la taille pour l'entraîner vers les bords du lagon, elle sut qu'il avait tué de nombreux autres humains, autant et peut-être plus qu'une tempête.

L'Immensité avait passé la plus

grande partie de son temps, depuis son éveil, à essayer de communiquer avec d'autres gisements de varech plus petits pour opérer la jonction avec eux. Plus le varech était dense, plus les gisements étaient rapprochés et mieux cela valait pour tous, pensait-elle. Elle ne parvenait pas à comprendre les créatures qui en tuaient d'autres de leur propre espèce. C'étaient des individus malades, assurément. S'ils étaient sans pitié envers leurs semblables, ils le seraient certainement encore plus envers les représentants des autres espèces. L'Immensité en concluait qu'elle devait réagir en conséquence.

***Nous autres Iliens, nous comprenons fort bien les courants et les flux. Nous comprenons que les temps changent et que les conditions changent. Le changement est une chose naturelle.***

***Ward Keel. Les Carnets***

Béatriz se disait que le capitaine n'avait pas intérêt à tuer Mack, particulièrement dans la mesure où il voulait ménager ses contacts avec les forces de l'extérieur. Mais elle avait renoncé depuis un bon moment à essayer de percer les motivations du capitaine

Brood. D'après ce qu'elle avait réussi à comprendre, sa politique consistait à essayer de tourner une mauvaise décision à son avantage en prenant d'autres mauvaises décisions pour brouiller sa piste. Il ne tiendrait pas longtemps à ce rythme-là, mais il était du genre à vouloir tout entraîner, et tout le monde, dans sa chute.

Elle concentra son attention sur la carte qu'elle avait fait apparaître sur le grand écran mural du studio. C'était une carte de Pandore, tournante, qui mettait en évidence, sous la pression d'une touche, les centres de peuplement de la planète, ses secteurs agricoles ou miniers et ses zones de pêche. D'un seul

coup d'œil, Béatriz pouvait situer toutes les implantations industrielles, aussi bien sous-marines que côté surface, ainsi que les communautés qui leur étaient asservies, car il s'agissait bien d'un asservissement.

Il avait fallu que son équipe se fasse tuer sous ses yeux pour qu'elle comprenne, aidée par les mises en garde de Ben qui résonnaient encore dans sa mémoire, à quel point le peuple de Pandore, y compris elle-même, faisait corps avec ses chaînes. Il était asservi par la faim et par les manipulations auxquelles la faim donnait lieu, domaine dans lequel le Directeur excellait particulièrement. Il concentrait

généralement ses efforts sur la nourriture, les transports et la propagande. Devant Béatriz, sur l'écran géant de l'holovision, s'étalait la géographie de la faim, matérialisée par la pression d'une touche.

Le plus grand complexe industriel de Pandore, côté surface ou sous la mer, était celui de Kalaloch, qui nourrissait le ventre sans fond du Projet Spationef de Flatterie. Il se présentait sur l'écran sous la forme d'une petite cible noire située au centre d'une tache bleue entourée d'une autre plus grande représentée en jaune avec des contours amibiens. C'était ce que l'on appelait la colonie. Le bleu était la ville de Kalaloch

proprement dite, où toutes les routes conduisaient à la File ou bien au terminal des transbordeurs. À l'intérieur de cette zone, les gens vivaient dans des ensembles qui ressemblaient à des baraquements ou bien sur les restes des îles organiques échouées sur la terre ferme.

Les taches jaune pâle qui prolongeaient le bleu représentaient les villages de réfugiés. Ces populations de sans-abri affamés, trop faibles pour les tâches des travailleurs ordinaires, étaient pour la même raison incapables de se révolter. Les hommes du Directeur parcouraient chaque jour leurs quartiers pour rassembler quelques heureux élus

qu'ils ramenaient en ville dans des camions pour leur faire nettoyer les rues, trier les cailloux et les crottes dans les jardins du Directeur ou chercher des matériaux réutilisables au milieu des ordures. En échange, chacun avait droit à une place au milieu de la File et à quelques miettes de pain dans l'un des centres de distribution parmi la centaine que Flatterie avait fait ouvrir dans le secteur. Même les marchés privés n'étaient que des rejetons de ces centres. Les vrais vendeurs du marché noir disparaissaient avec une persistance à vous glacer le sang.

La sphère de Kalaloch englobait la baie, la base de lancement, le centre

industriel, le village, le domaine privé de Flatterie et l'amas d'humanité difforme qui s'entassait à l'intérieur du Périmètre pour s'abriter tant bien que mal des démons de Pandore.

En dehors de cette sphère, Béatriz notait que les autres colonies situées le long de la côte avaient toutes des caractéristiques semblables. Les cibles centrales, plus petites, étaient entourées des mêmes ceintures de pauvreté, des mêmes communautés agricoles et des mêmes villages de pêche, qui constituaient la source traditionnelle de leur nourriture de base. Partout, les gardes de la sécurité abattaient à vue les pillards dans les champs, ainsi que les

personnes trouvées en possession de jardinières sur leurs terrasses ou de bacs à cultures illégaux. Lorsqu'un pêcheur était assez hardi pour poser des lignes non déclarées, il risquait également la mort. Tout cela, c'était Ben qui le lui avait appris, et elle en avait elle-même eu des preuves à maintes reprises. Mais elle avait choisi de ne pas y croire. Elle gagnait bien ses points-rations, elle mangeait bien et elle culpabilisait suffisamment à propos de la faim qui régnait autour d'elle pour croire à la propagande de Flatterie sur la production génératrice d'emplois, seul moyen de nourrir les gens.

Depuis près de deux ans, tous les

reportages qu'elle avait réalisés concernaient l'emploi, aussi bien sous l'angle des travailleurs que sous celui des donneurs d'emplois. Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus arpenté elle-même les rues fangeuses de la faim.

Il n'y a pas eu de création de nouveaux emplois, ces temps derniers, mais il ne fait aucun doute que la population, et en particulier celle des chômeurs, a grandement diminué.

Elle était à présent au-dessus de tout cela, prise au piège et convaincue,

mais elle n’avait plus rien à offrir et elle avait tout à craindre.

***Et tu rendras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, coup de fouet pour coup de fouet.***

***Le Livre des Morts chrétien***

Boggs avait eu faim durant les vingt années qu'avait duré sa vie jusqu'ici; mais aujourd'hui, il n'ignorait pas que sa faim était d'une nature différente. Il s'était réveillé sans ressentir de douleur dans ses os pour avoir dormi à même le sol; et quand il s'était gratté la tête, une poignée de cheveux lui était restée dans

les mains. Ce n'était pas la faim qui causait cela, il le savait, mais la fin de la faim. Il regarda, autour de lui, les corps immobiles et décharnés des membres de sa famille blottis les uns contre les autres sous l'arête rocheuse qui les protégeait précairement. Aujourd'hui, il leur trouverait à manger ou il mourrait en essayant, car de toute manière il savait qu'il mourrait s'il échouait.

Boggs était né avec le bec-de-lièvre, la fente nasale épatée et les pieds bots qui caractérisaient toute la famille de son père. Ses six frères avaient les mêmes malformations, mais deux seulement étaient encore en vie. Son

père était mort lui aussi. Comme Boggs, ils avaient tous connu la faim, leur ennemie, depuis la naissance. La malformation des lèvres rendait futile la tétée, qui n'était plus qu'un simple bruit accompagnant la sortie du liquide qui dégoulinait en grande partie sur le menton. La mère faisait tous ses efforts pour récupérer ce qu'elle pouvait avec ses doigts et le repousser vers la lèvre fendue. Boggs l'avait vue faire cela d'innombrables fois avec ses frères.

La semaine dernière, il l'avait vue en train d'essayer de nourrir ainsi son petit frère âgé de dix ans, qui n'avait même pas eu une larve à se mettre sous la dent. Mais leur mère était sèche

depuis deux ans et le petit garçon était mort en agrippant une poignée de cheveux orange tombés tout seuls. Boggs contempla de nouveau la touffe de cheveux de la même couleur qu'il tenait à la main, puis la lança faiblement un peu plus loin.

— Je vais prendre la ligne, m'man, dit-il avec l'intonation chantante caractéristique du parler îlien. Je ramènerai une belle murelle.

— Tu n'iras pas là-bas, répondit-elle d'une voix rauque, desséchée, qui remplissait l'étroite cavité qu'ils avaient creusée sous l'arête rocheuse. Tu n'as pas de permis pour pêcher. Ils te tueront et ils confisqueront la ligne.

Son père avait supplié le détachement local de la sécurité de lui donner un permis. Tout le monde savait que de nombreux permis temporaires étaient délivrés chaque jour et que certains pouvaient même les payer en vendant une partie de leurs prises. Mais le Directeur avait fixé un nombre à ne pas dépasser par jour. « Mesure de conservation, disait-il. Autrement, les gens auraient vite fait d'épuiser les ressources et plus personne n'aurait de quoi manger. »

Conservation, se disait amèrement Boggs.

Il regarda la ligne de pêche

enroulée autour de la cheville de sa mère. Deux hameçons brillants y étaient accrochés. Ils avaient eu un sac de fibre où ils mettaient les appâts, mais cela faisait des semaines qu'ils avaient mangé le sac. Il ne leur restait plus que les dix mètres de ligne synthétique et les deux hameçons de métal.

Boggs rampa vers sa mère jusqu'à ce que leurs visages soient à la même hauteur. Elle avait les mêmes orbites écartées et les mêmes yeux bleus protubérants que sa propre mère. Mais un voile laiteux obscurcissait à présent le bleu. Boggs s'arracha de nouveau une poignée de cheveux et les lança à un endroit où elle pouvait les voir.

— Tu sais ce que ça veut dire, murmura-t-il.

L'effort qu'il avait fait pour ramper et pour parler l'avait épuisé, mais il réussit quand même à poursuivre:

— Je suis fini.

Il tira, cette fois-ci, sur ses cheveux à elle, qui se détachèrent également en une touffe rêche.

— Toi aussi, tu es finie, dit-il. Regarde.

Les yeux chassieux de sa mère se posèrent lentement sur une preuve dont elle n'avait pas besoin et elle hocha la

tête.

— Prends-la, dit-elle simplement.

Elle replia son genou contre sa poitrine décharnée et Boggs déroula maladroitement la ligne enroulée autour de sa cheville.

Il se glissa hors de l'abri et, partout où portait son regard jusqu'à la côte, vit d'autres hommes qui sortaient de leur trou ou de dessous l'abri de haillons ou de carton où ils dormaient. Çà et là, de minces filets de fumée avaient l'audace de troubler la sérénité de l'air.

Boggs prit sa canne à tâtons, s'en aida pour se redresser et clopina

lentement vers la côte. Il s'était cru trop maigre pour transpirer, mais la sueur perla tout de même sur sa peau. C'était un filet glacé, au début, mais l'effort de la marche au milieu des détritus et des mourants le réchauffa bientôt.

Une petite jetée dominait la marée montante. C'était un amalgame de roches éclatées qui faisait une vingtaine de mètres de long et cinq ou six de large. Les changements du second quartier de marée projetaient par-dessus la roche noire quelques lames qui aspergeaient les pêcheurs munis de permis, courbés face aux embruns.

Il fallut à Boggs plus d'une demi-heure pour parcourir la faible distance

qui séparait son abri du début de la jetée. Sa vision était imparfaite, mais il scruta néanmoins le rivage à l'affût d'un signe de présence d'une patrouille de la sécurité. Patrouilles anti-démons!

La sécurité de Vashon envoyait régulièrement des patrouilles dans les secteurs où les réfugiés étaient regroupés. La raison officielle était leur protection contre les capucins vifs et, ces derniers temps, contre les terribles tumeurs de névragyls venues du sud. Boggs frissonna. Il les avait vus attaquer une famille, la saison précédente, en pénétrant dans leurs orbites pour déposer leurs œufs dégoûtants à l'intérieur de leur crâne. Il avait cru les

membres de cette famille trop faibles pour hurler, mais il s'était trompé. Ce n'était pas un joli spectacle. Et la patrouille avait pris sadiquement son temps pour nettoyer tout cela au lance-flammes.

Tout le monde connaissait les vraies raisons de ces patrouilles sur le rivage. Ils voulaient simplement les empêcher de se procurer de la nourriture. Le Directeur faisait courir des bruits selon lesquels la pêche à outrance alimentant le marché noir mettait en danger l'économie de Pandore. Boggs n'avait jamais vu trace de cette pêche à outrance, de même qu'il n'avait jamais vu trace d'une économie

sur Pandore. Le petit poste de radio de sa mère lui avait enseigné le mot, mais pour lui cela ne serait jamais rien de plus qu'un mot.

Un bûcher funéraire fumait encore sur sa gauche. Trois petits tas de cendres achevaient de se consumer au sommet d'un tertre de pierres à peine un peu plus haut que la marée haute. Les pauvres n'avaient même pas assez de bois pour incinérer leurs morts. Quand les corps s'accumulaient, les patrouilles de la sécurité s'amusaient à les arroser de flammes avec leurs crashtubes. Ils appelaient cela leur entraînement contre les névragyls.

Quelqu'un montait la garde près du

bûcher, de l'autre côté du tertre. Boggs se rapprocha prudemment et vit que c'était Silva. Il s'arrêta, retenant sa respiration. Silva était une fille de son âge. Le bruit courait qu'elle avait tué ses sœurs et son jeune frère pendant leur sommeil. Personne ne levait la main sur elle maintenant qu'elle entretenait leur bûcher dérisoire. Boggs espérait qu'elle ne le verrait pas. Il avait besoin d'appâts, mis il savait qu'il n'était pas en mesure de se battre pour s'en procurer.

Il se mit à quatre pattes et rampa jusqu'au pied du tertre. Puis il leva le bras et chercha, à tâtons parmi les pierres chaudes, quelque chose qui n'eût

pas la consistance d'un galet. Quand il le trouva, il tira dessus, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que cela cède. C'était brûlant et carbonisé d'un côté, mais froid de l'autre. Sans pouvoir se résoudre à regarder, il ramassa sa canne à pêche et se retira. Silva ne l'avait pas vu.

Je lui rapporterai un poisson, se promit-il. J'en attraperai un pour m'man et les enfants, et un pour Silva.

La patrouille du second quartier n'était nulle part en vue.

Ils sont déjà passés, sans doute. Ils ont vérifié les permis et ils ratissent maintenant la grève pour voir si quelqu'un a caché du poisson.

Il resta à bonne distance des autres pêcheurs. Il pouvait leur venir l'idée de le dénoncer parce qu'il attrapait du poisson qui leur revenait normalement, ou bien de lui voler sa canne à pêche et son poisson avant de le rouer de coups comme ils l'avaient fait une fois avec son père.

Mais ils attendront que j'aie le poisson d'abord. C'est ce que je ferais si j'étais eux.

Il s'avança, accroupi, contre la jetée, de manière à être le moins visible possible à partir du rivage. Puis il attacha une pierre au bout de sa ligne et appâta les hameçons avec la chose à moitié carbonisée qu'il tenait dans son poing serré.

Ce n'est qu'un appât, se dit-il. Rien qu'un appât.

Il n’avait même plus assez de forces pour lancer très loin le bout de sa ligne. Il laissa donc reposer les appâts sur le fond, à cinq ou six mètres de son rocher. C’était assez profond pour que presque toute la ligne y passe. Il lui donnait un petit coup de temps à autre pour s’assurer qu’elle était bien libre. Il avait assez d’appât pour deux ou trois autres tentatives après celle-ci.

— Tu as ton permis, mon garçon?

La voix bourrue, derrière lui, l’avait fait sursauter, mais il était trop faible pour bouger. Il ne répondit pas.

— Tu t’y prends bien tard pour commencer ta journée, si tu as un

permis, reprit la voix. Il n'est valable qu'un seul jour, c'est dommage de le gaspiller.

Quelques cailloux s'entrechoquèrent tandis que l'homme descendait jusqu'à l'endroit où Boggs s'était calé entre deux rochers. Il était maigre et livide. Une touffe de poils lui couvrait le menton, mais il n'avait pas de cheveux sur la tête. La peau de son crâne pelait et son visage était couvert d'ecchymoses.

— Je suis un clandestin, moi aussi, dit-il à Boggs. Je me suis dit que c'était ma dernière chance. Et toi?

— C'est pareil.

L’homme tendit la main, derrière Boggs, pour toucher l’appât un instant entre ses doigts. Il le reposa avec un grognement.

— Pareil pour moi aussi.

Sa voix était encore plus basse que celle d’un clandestin. C’était celle de quelqu’un qui avait honte.

Soudain, la ligne de Boggs se tendit, de plus en plus fort. Il y eut plusieurs secousses à lui arracher les bras.

— Ça mord! s’écria l’homme. Ça mord!

Dans son excitation, il avait élevé la voix et ses lèvres craquelées s'étaient mouillées de salive.

— C'est une belle pièce, pour sûr! continua-t-il. Laisse-moi t'aider à…

— Non! fit Boggs en enroulant la ligne autour de son poignet et en la relevant d'un bon mètre. Il est à moi! Il est à moi seul!

Une chose était certaine, le poisson en question était si gros et fort qu'il n'avait pas à remonter à la surface pour se débattre. Mais Boggs gagnait progressivement de la ligne. Ses pieds difformes bien calés contre le rocher, il mettait toute la force de son dos

décharné dans la traction. Il estimait qu'il n'avait pas beaucoup plus de deux mètres à gagner, mais il ne voyait toujours rien à cause des taches noires qui flottaient devant ses yeux. Il entendit l'homme pousser un grognement de surprise et se mettre à escalader précipitamment les blocs derrière lui. Boggs resta seul, toujours calé contre son rocher, la ligne enroulée en désordre autour de ses deux bras. Il n'y avait plus rien à tirer.

L'eau se mit à bouillonner à ses pieds et sa prise, qu'il ne distinguait toujours pas, lui agrippa soudain la cheville. La poigne était ferme, humaine. Et ce fut un rire humain que Boggs

entendit.

— Cette fois-ci, c'est un gros que tu as attrapé! rugit une voix. Pourrais-tu me montrer ton permis?

Le rire résonna de nouveau.

— Vous n'êtes pas… vous n'êtes pas…

— De la Sécurité? fit l'homme en l'attirant vers l'eau sur la roche dont les aspérités lui égratignaient les fesses au passage. On ne peut rien te cacher, gamin. Et alors, ce permis, tu me le montres?

Progressivement, l'homme de la

sécurité faisait perdre prise à Boggs, qui était trop faible pour résister. Quand ils furent face à face, Boggs distingua le respirateur qui pendait contre la combinaison de plongée et la chevelure noire de l'homme qui dégoulinait sur son front massif.

— Tu n'en as pas, hein? Tu n'en as pas! Réponds-moi!

Il secoua Boggs si fort qui celui-ci eut l'impression de sentir ses os s'entrechoquer à l'intérieur de son corps décharné.

— Euh… non, je…

— Tu crois que c'est bien, de voler

la nourriture des autres? Tu crois que tu as le droit de décider qui doit vivre et qui doit mourir? Seul le Directeur a ce droit. Mais moi, gamin, je vais te montrer où sont les gros poissons.

Sur ces mots, l'homme remit l'embout de son respirateur dans sa bouche, plaqua les bras du garçon contre son torse et se laissa retomber en arrière avec lui dans la mer.

Boggs toussa une seule fois quand le premier filet d'eau envahit ses narines, puis suffoqua lorsque cela fit explosion dans ses poumons trop faibles. Il ne voyait plus rien d'autre que la tache de lumière qui s'étalait à la surface comme une fleur dont les bulles

d’air qui montaient de sa bouche auraient été la tige.

***Tranche, par conséquent, avec l'épée de la sagesse, le doute né de l'ignorance qui est dans ton cœur. Ne sois plus qu'un, dans l'harmonie de toi-même, et lève-toi, puissant guerrier, lève-toi.***

***Extrait des Entretiens zavatariens avec l'Avata Queets Twisp, dit l'Ancien***

Le silencieux Twisp et le bougon Mose achevèrent de ramasser dans leurs besaces la poussière de spores des deux gyflottes béatifiées et reprirent d'un pas lourd le chemin des Hautes Marches.

Twisp avait passé peu de temps, ces derniers jours, en compagnie des moines, mais ils étaient généralement sans méfiance, habitués à ses allées et venues. Très peu d'entre eux étaient au courant de ses activités chez les Enfants de l'Ombre. Cependant, il était convaincu que les autres n'auraient rien dit non plus s'ils l'avaient été.

L'expérience de Twisp lui disait que le carnage qui était en train de continuer en bas ne les atteindrait pas. Il rejeta sa cape en arrière, retroussa ses manches et s'apprêta à profiter du soleil. Durant ces quelques heures au moins, il pouvait oublier les messages, les codes et les autres nécessités de sa vie secrète.

Aujourd'hui, on allait peut-être lui demander de prendre une décision ou de donner un ordre qui pourraient changer définitivement l'avenir de Pandore. Jusqu'à ce moment, cependant, il voulait sentir sur sa peau le soleil de Pandore et les brises féminines qui descendaient des Hautes Marches.

Mose et lui transpiraient tout en ramassant la poussière de spores et la sueur collait la fine poudre bleue à leur peau moite. L'âme d'Avata, contenue dans cette poudre, se transfusa dans les pores de Twisp tandis qu'il poursuivait lentement son chemin, à moitié inconscient de la manière dont son esprit remontait à toute vitesse les couloirs du

passé comme il aurait pu remonter ceux du varech.

Celui qui a la maîtrise du présent s'assure en même temps celle du passé, lui disait la voix dans sa tête. Et celui qui aura la maîtrise du passé s'assurera celle de l'avenir.

C'était quelque chose qu'il avait lu dans les historiques; mais il l'avait aussi entendu avant, de la bouche invisible du varech.

Avata a accès au passé, se dit-il. Avata recense le cours de notre passé, notre passé génétique, pour nous aider à établir la meilleure route vers notre avenir.

Il regardait ses pieds retomber l'un devant l'autre sans qu'il soit obligé d'y penser. Ils évitaient les cailloux tranchants du chemin ou, à un moment, une platelle venimeuse, sans qu'il y eût intervention de ce que la plupart des gens appelaient l'esprit. Tout se passait comme s'il était une créature en train d'en observer une autre, mais de l'intérieur.

Distraction facile, se dit-il, puis il sourit.

Mose, derrière lui, fredonna un air qu'il ne reconnut pas. Il était curieux de savoir où l'esprit du jeune moine était en train de voyager pour revenir avec un air pareil. Mais il ne le lui demanda pas, car il avait trop de respect pour les rêveries d'autrui.

Chaque contact qu'il avait eu avec le varech ou avec la poussière de spores avait plongé Twisp un peu plus profondément dans les détails de l'humanité et ceux de son propre passé. Oui, la perte d'un être aimé était douloureuse et la douleur n'était pas moins intense quand elle était vécue une

seconde fois. La plupart de ces évocations, cependant, l'enthousiasmaient, comme celle où il tétait le sein de sa mère pour la première fois, avec le goût sucré du lait dans sa bouche et le roucoulement de sa voix dans sa tête, avec pour fond sonore le pim-pom, pim-pom de son cœur d'Ilienne.

Par deux fois, le varech l'avait conduit au-delà, dans le passé de» ses ancêtres et le vide d'où l'humanité elle-même était sortie. Twisp avait reçu, à l'occasion de ces voyages, quelque chose de plus qu'une simple leçon d'histoire. Il avait acquis la sagesse, la vision intérieure des sages, et une

certaine distanciation par rapport aux machinations mondaines de gens comme Flatterie. C'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles le Directeur avait fini par décourager, puis interdire la pratique des rituels dédiés au varech.

« Aimeriez-vous que vos enfants connaissent vos pensées les plus secrètes, vos désirs, tous vos rêves dont vous n'avez jamais pu leur parler? » demandait-il.

Cela en disait bien plus long, pensait Twisp, sur la profondeur de la paranoïa de Flatterie que sur les dangers du varech.

Le Directeur avait réussi à

décourager la plupart des Pandoriens, tout au moins ceux qui dépendaient de ses largesses. Lorsqu'il avait ensuite pu isoler une neurotoxine du varech, les conseils de prudence avaient redoublé et l'antidote bientôt mis sur le marché avait connu un grand succès, car il était virtuellement inévitable, dans certaines professions, d'avoir des contacts physiques avec le varech.

Ce n'était peut-être qu'un placebo, se disait Twisp. Après tout, ce que le varech fait dans la tête des gens, c'est surtout ce à quoi ils s'attendent

Le bref rituel pandorien consistant à donner les morts au varech avait été pratiquement abandonné. Les morts étaient maintenant incinérés et leurs souvenirs emportés en fumée par les vents. Flatterie avait obtenu cela en invoquant de simples raisons d'hygiène.

« Les corps en décomposition reviennent s'échouer sur la grève, disait-il. Les quelques plages que nous avons sont empestées par l'odeur de nos morts. »

Twisp secoua la tête pour chasser de son esprit l'image de Flatterie, le son nasillard de sa voix discordante et ses manières hautaines. Ce n'était pas là le voyage qu'il avait escompté des effets

de la poussière de spores. Il recherchait plutôt les courants profonds de l'histoire qui pouvaient aider à résoudre les problèmes posés par la faim et par Flatterie.

Les humains ont depuis toujours réduit leurs semblables en esclavage, se dit-il. Une galaxie nouvelle n'appelle pas forcément une solution nouvelle.

Comment les anciens humains avaient-ils brisé les liens d'une faim infligée par d'autres humains?

Par la mort, lui répondit la voix dans sa tête. C'est la mort qui a toujours libéré les affligés de ceux qui les torturaient.

Twisp aurait préféré que les Pandoriens s'en sortent mieux que ça. La tyrannie de Flatterie consistait à imposer la famine, le meurtre, à dresser cousin contre cousin. Les empreintes que Twisp cherchait dans la poussière auraient dû s'éloigner de Flatterie et non s'en rapprocher.

À quoi cela me servirait-il de

prendre sa place? De remplacer un assassin au long cou par un assassin aux longs bras?

Lorsqu'ils déposèrent leur récolte au pied des moines du clan des gyflottes, Twisp n'éprouvait plus du tout le besoin d'accomplir le rituel. Il était déjà immergé dans l'océan capiteux des souvenirs du varech et son esprit menait une lutte réticente contre le courant chargé de rumeurs.

Les moines qui l'entouraient murmuraient à voix basse en préparant la poussière de spores. Twisp força ses lèvres à demander la permission de se

retirer et il alla se percher tout seul sur son rocher préféré. Derrière lui, d'autres moines âgés passaient entre les rangées de Zavatariens agenouillés en déposant sur chaque langue, à l'aide d'une cuillère, un petit tas de poudre bleue. Le son des tambours à eau et des incantations les accompagnait, ainsi que celui des anciens chants de la Terre, de Nef et des siècles de voyages à travers Pandore et ses océans.

C'était là que les fidèles rencontraient les morts, dans le sillage de la poussière bleue. Ils remontaient l'éternité, déroulaient l'écheveau des souvenirs depuis longtemps oubliés. Certains assistaient à des épisodes de la

vie de leurs parents ou de leurs grands-parents. Un ou deux étaient remontés jusqu'au grand réservoir de l'humanité elle-même et c'étaient eux qui étaient consultés sur la meilleure voie à suivre pour parvenir à la plénitude de l'être.

Twisp se laissa bercer par le son syncopé des tambours à eau jusqu'à ce qu'il parvienne au premier jour où il avait perçu la présence du nouveau varech. Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis ce jour où il avait posé pour la première fois le pied sur une terre émergée, prisonnier de GeLaar Gallow. Avec quelques amis, il venait de déjouer les plans funestes de l'organisation commandée par Gallow et de mettre un

terme à une véritable guerre civile. C'était ce jour-là également que les caissons hyber étaient retombés de leur orbite en leur apportant Flatterie.

Tout s'était passé au sommet d'un pic auquel les Pandoriens avaient depuis donné le nom de mont Avata, en l'honneur du rôle joué par le varech dans leur libération. Twisp avait attendu là une mort qu'il croyait certaine de la main de Gallow, le chef des enragés Siréniens. Mais le varech lui avait fait avoir une vision d'un charpentier barbu qui s'appelait Noé. Celui-ci, aveugle, avait pris Twisp pour son petit-fils, Abimaël. Il lui avait donné à manger un gâteau au goût délicieux de fruit suave

qui collait aux doigts. Durant toutes ces années, il n'avait jamais pu oublier la consistance qu'il avait.

« La réponse que vous cherchez se trouve dans les Historiques, lui avait dit Noé. Consultez-les. »

C'était exactement ce que Twisp avait fait, et cela lui avait inspiré un sacré respect pour Noé, le varech et cette journée ensoleillée au sommet du Mont.

‘ « La nouvelle arche ne quittera plus jamais la terre ferme, lui avait expliqué Noé. C'est nous tous qui allons

quitter la mer. »

Twisp avait évité le contact du varech, depuis lors, en se disant seulement qu'il devait laisser les Pandoriens mener leurs propres affaires tandis qu'il menait les siennes. Mais le Directeur s'était insinué dans l'existence des Pandoriens. Leur vie était devenue celle de Twisp et leurs souffrances ses souffrances.

Twisp avait entrepris de longues études et étudié à fond les Historiques. Comme tous les Iliens, il n'avait jamais refusé d'ouvrir la porte de sa maison à un affamé. Et sa maison était devenue

deux, trois maisons, puis un camp tout entier, à mesure que la faim s'étendait. Leur désaccord avec Flatterie les avait poussés à se réfugier sur les Hautes Marches et à cultiver secrètement les plaines rocheuses en contrebas, hors de portée des hommes de main du Directeur. Et aujourd'hui, sous les effets de la poussière de spores, Twisp comprenait enfin les complexités et l'ampleur de la tâche qu'il avait accomplie.

Une petite voix faible lui parvint alors, tandis que la poudre était distribuée aux autres. C'était une voix qui venait du monde de Noé, un voix qu'il ne s'attendait plus à entendre un

jour, même dans sa propre tête.

— Combats la faim avec la nourriture, lui dit la voix. L'obscurité avec la lumière, l'illusion avec l'illumination.

C'était une toute petite voix, guère plus qu'un souffle.

— Abimaël! dit-il. Vous êtes enfin là. Comment m'avez-vous retrouvé?

— L'odeur du gâteau aux fruits, lui répondit Abimaël. Et le cri puissant d'un cœur juste.

Twisp suivit Abimaël dans sa plongée vertigineuse au fond des

couloirs du varech qui étaient dans sa tête. Il émergea bientôt des enchevêtrements de thalles périphériques pour se retrouver au cœur du varech.

Cette gyflotte devait provenir d'un gisement extrêmement ancien, se dit-il. C'est un miracle qu'il y en ait encore qui échappent aux élagueurs de Flatterie.

— Pas un miracle, l'Ancien, mais une illusion.

La voix que Twisp venait

d'entendre ne venait pas de l'intérieur, mais de l'extérieur. Il se retourna lentement, en se souvenant du jeune Mose. Il s'aperçut alors que celui-ci avait posé la main sur son bras.

— Tu voyages sur ce rameau, toi aussi, mon cousin?

— C'est exact.

À aucun moment le jeune moine n'avait remué les lèvres. Ses pupilles se dilataient et se contractaient spasmodiquement et Twisp savait qu'il en était de même pour lui. Il s'était regardé dans un miroir, un jour, après avoir pris de la poudre, et il s'était senti descendre dans des endroits qu'il

préférait ne pas se rappeler.

— Je me souviens… commença Mose.

Twisp l'interrompit. Il préférait se concentrer sur ce que le jeune moine avait dit à propos d'illusions. Il demanda, toujours sans utiliser ses lèvres:

— Ces illusions… est-ce que le varech t'en a montré beaucoup?

— Il s'agit d'un langage que parlait la gyflotte quand elle poussait sur les thalles, répondit Mose. Elle a appris, alors, à projeter des illusions à la manière d'un hologramme. Si vous

suivez le thalle de cette pensée jusqu'à sa racine, l'Ancien, vous connaîtrez le pouvoir de l'illusion.

Brusquement, l'esprit de Twisp bascula encore davantage au fond de lui-même.

Non, se dit-il. Pas au fond de mon propre esprit, mais de celui d'Avata.

— Oui, c'est ça, par ici, l'encouragea une voix douce. Twisp se pencha pour voir son corps, comme s'il le contemplait d'une grande hauteur,

puis se tourna de nouveau, indifférent à sa propre coquille, vers le grand vide.

— Qu'est-ce que l'illusion, qu'est-ce que le réel? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qu'une carte de géographie? répliqua la voix. Une illusion ou la réalité?

Les deux en même temps, se dit Twisp. Une carte est à la fois réelle — on peut la toucher, la tenir dans sa main — et illusoire, dans ce sens qu'elle n'est qu'un symbole, une représentation. La

carte n’est pas le territoire.

— Dis-moi, pêcheur. Si tu veux construire un bateau, par quoi commences-tu?

Par dessiner un plan, se dit Twisp.

— Et le plan n’est pas le bateau; mais il n’en est pas moins réel en tant que plan. Et ensuite?

Des visions de tous les bateaux

qu'il avait construits, manœuvres ou convoités défilèrent dans sa tête. Ensuite…

Il essayait de se concentrer, de se rappeler où Avata voulait le conduire.

— Ne pense pas à ça, fit la voix sur un ton de légère réprimande. Dis-moi ce qu'il y a après le plan.

Je construis un modèle.

— Et ce modèle, lui non plus, n'est pas le bateau. Ce n'est qu'un modèle.

Une illusion, un symbole, mais parfaitement réel. Si tu voulais faire en sorte qu'un homme vive d'une certaine manière, quel serait le meilleur moyen de le convaincre?

Lui fournir un modèle de comportement?

— Peut-être.

Établir un plan de son existence?

— Pourquoi pas?

Il y eut un moment de silence et Twisp perçut, pendant ce laps de temps, les pulsations profondes de l'océan. Puis la voix poursuivit:

— Mais une carte ou un modèle sont soumis à une limitation fondamentale. Quelle est cette limitation?

Twisp sentait son esprit sur le point d'éclater aux entournures. Avata essayait de lui inculquer de force quelque chose d'extrêmement important. Si seulement il arrivait à mettre le doigt sur…

L’échelle l

Qu’il eût trouvé la réponse intuitivement ou que le varech la lui eût soufflée, le résultat était le même.

C’est une question d’échelle! On ne peut jamais vraiment savoir, à partir d’un modèle, comment sera la réalité, parce qu’on ne peut pas vivre à l’intérieur. On ne peut pas l’essayer à cause de sa taille t

Il sentit en lui un immense soupir de soulagement.

— C'est exactement cela, ami Twisp. Mais si l'on pouvait créer une illusion grandeur nature, la leçon, elle aussi, serait grandeur nature. Ne le crois-tu pas?

Brusquement, Twisp se sentit régresser encore dans ses souvenirs induits par la poussière de spores. Il vit l'ancienne Pandore à travers les yeux de l'un de ses ancêtres couvert de sang dans les Guerres des Clones. Il vit l'immensité de Nef obscurcir le ciel et entendit son message final résonner dans sa tête: « Étonne-moi, Saint Espace! » La voix de Nef n'était pas la voix

électronique et monocorde à laquelle il se serait attendu. C'était une voix soulagée et même joyeuse qui faisait ses adieux en passant devant les deux soleils de Pandore avant de disparaître sans bruit. Une voix qui ressemblait beaucoup à celle qu'il entendait dans sa tête.

— Nef s'est débarrassée d'un fardeau en nous abandonnant pour mettre le cap sur le Saint Espace, murmura Twisp pour lui-même. Si nous voulons réaliser notre meilleur potentiel de vie, nous devons apprendre, nous aussi, à nous débarrasser du fardeau que nous représentons pour nous-mêmes.

Il restait une chose qui le tracassait dans un recoin de son esprit. Il n'aurait pas su dire s'il avait prononcé les mots à haute voix ou non, mais il était certain que Mose, au moins, l'entendait.

— Il nous faudra apprendre à lancer une illusion comme on lance un sortilège, s'entendit-il dire. Capturer un ennemi sans infliger le moindre mal est une chose qui nécessite une illusion soigneusement préparée.

Quelque part, dans le même recoin de son esprit, il crut déceler comme un grognement d'approbation.

***Nous autres Iliens, nous comprenons fort bien les courants et les flux. Nous comprenons que les temps changent et que les conditions changent. Le changement est une chose naturelle.***

***Ward Keel. Les Carnets apocryphes***

Les Nouvelles devaient passer à l'antenne dans moins d'une heure, mais Béatriz savait que cette équipe serait incapable de respecter l'horaire. Il y avait un problème de transmission dont ils ne voulaient pas lui parler. Le

résultat était cependant bien visible sur ses écrans. Chaque fois que leur bande était fin prête à être diffusée côté sol, ils s'apercevaient, en la vérifiant une dernière fois, que le montage avait été chamboulé. Quelqu'un semblait jouer des ciseaux après les monteurs. Ce n'était pas plus mal pour elle, de toute manière. Léon lui avait dit que la séquence qu'elle préparait sur les N.P.O. ne serait pas transmise pour approbation côté sol.

Elle se souvenait d'un incident semblable, plusieurs années auparavant, lorsque le Contrôle des Courants se trouvait toujours sous la mer dans un complexe Sirénien. Ils étaient en train

d'enregistrer le « quart d'heure spirituel » de Flatterie, une émission de propagande qui s'adressait au peuple de Pandore. Tout s'était très bien passé jusqu'au moment de la retransmission.

Le varech est intervenu. C'était la seule réponse possible, à l'époque, et personne ne voulait l'accepter. Le varech a brouillé certains enregistrements, il en a effacé d'autres.

Les poils de sa nuque se hérissèrent à cette pensée. Elle se souvenait de la manière dont les bandes avaient été

finalement montées. La chronologie des émissions avait été changée. Les images et les commentaires avaient été dispersés de manière à faire passer Flatterie pour un idiot, ce qui donnait incontestablement plus de vérité à l'émission.

Mack et moi, nous avons dû faire passer pas mal de fibres du varech dans ce système.

Tous les contretemps qui pouvaient survenir faisaient parfaitement l'affaire de Béatriz. Elle avait besoin d'un peu

plus de temps pour réfléchir au moyen de dire sur les ondes ce qui n'était pas dans son texte sans attirer la mort sur elle et sur les autres. Ils ne lui laisseraient faire qu'une apparition symbolique, il faudrait qu'elle en tire le meilleur parti quand le moment viendrait. La plupart des Pandoriens, même les plus pauvres, écoutaient au moins la radio. Elle voulait toucher tout le monde. Elle espérait que ce n'était pas seulement une illusion hystérique qui lui disait que le varech était de son côté.

Il y a un coup de force en préparation, gui peut être derrière tout ça?

Elle énuméra dans sa tête les diverses possibilités. Pratiquement tous les membres du conseil d'administration de la Sirénienne de Commerce; les Enfants de l'Ombre; les Iliens déportés; le capitaine Brood, agissant probablement pour le compte de quelqu'un d'autre qui devait appartenir aux forces de sécurité de Vashon…

Ou peut-être les Zavatariens, se dit-elle tout en sachant que ce n'était pas leur genre. Leur réaction devant les troubles politiques consistait plutôt à enfouir un peu plus la tête dans le sable ou à se réfugier encore plus haut dans

les régions des Hautes Marches ou du dangereux littoral.

Brood n'est rien de plus qu'un opportuniste. Le massacre à la station de lancement a été une erreur et il essaye d'en tirer le meilleur parti possible. S'il y a un coup de force organisé en préparation, il attendra le dernier moment pour se ranger du côté du plus fort.

Béatriz savait que Flatterie n'avait pas d'amis et que ses alliés étaient rares. Tout le monde avait de bonnes

raisons de le haïr. Il était arrivé sur Pandore en brandissant son bonnet de sauveur lorsque la planète entière se tournait contre eux, mais c'était lui, ensuite, qui s'était retourné contre les Pandoriens.

« Je suis votre Psychiatre-aumônier, leur avait-il dit. Je suis en mesure de restructurer votre monde et de vous sauver tous. Vos enfants méritent mieux que ce que vous avez aujourd'hui. »

Pourquoi l'ont-ils tous cru?

Les années que Béatriz avait passées à l'holovision lui avaient fourni la réponse. Le Directeur se montrait tous les jours à l'antenne, que ce soit en personne ou par l'intermédiaire de son « programme de motivation », une série qu'elle n'avait pas, jusqu'alors, considérée comme faisant partie de sa propagande officielle. Béatriz avait même contribué à la réalisation de plusieurs épisodes, en particulier les récents reportages à succès sur la nouvelle nef spatiale. Tout le monde croyait ce que disait Flatterie parce que celui-ci les tenait tellement occupés qu'ils n'avaient pas le temps de faire autrement.

Le Directeur était devenu le plus redoutable des démons qui peuplaient Pandore, à cette différence près qu'il était humain. Pis encore, c'était un pur humain, dépourvu de gènes du varech ou autres bricolages génétiques imposés aux Pandoriens dans le passé. Béatriz le savait maintenant, il accomplissait tout cela grâce à leur aide, grâce à son aide à elle. Et bien qu'elle fût prise au même piège que tout le monde, elle ressentait une véritable exaltation à l'idée que les hommes de Brood étaient incapables de faire parvenir un signal normal côté sol. Ils allaient peut-être avoir finalement besoin de son aide.

Si je fais cette émission en respectant ce qui est écrit sur le papier, j'aiderai de nouveau Flatterie.

Elle se rendait très bien compte, à présent, de ce qu'elle l'avait aidé à faire jusqu'ici. Elle ne l'avait pas aidé à remodeler un monde en proie à des bouleversements géologiques et sociaux, ni à réinsérer des sans-abri dont les îles organiques s'étaient brisées sur les récifs des nouveaux continents, ni à sauver des Siréniens dont les établissements sous-marins avaient éclaté comme des pétards sous l'effet des récents soubresauts des fonds océaniques.

Je suis en train de l'aider à s'échapper d'ici. Ce n'est pas pour explorer les étoiles voisines qu'il a construit cet « œuf de fer-blanc ». C'est sa chaloupe de sauvetage personnelle.

Elle proféra un juron entre ses dents et frappa du poing le pupitre qui se trouvait devant elle, mais doucement. Elle allait peut-être en avoir besoin plus tard. Le reflet que lui renvoyait son écran vide était celui d'une femme qu'elle ne reconnaissait plus. Les cheveux étaient noirs, coupés court et

ébouriffés comme les siens, mais les yeux bruns du reflet la fixaient avec une cornée injectée de sang et entourée de cernes noirs qui lui faisaient peur. Son nez était rouge et son teint bien terreux pour quelqu'un qui avait la peau si foncée. Par réflexe, elle tendit la main vers l'interphone pour appeler Néfertiti, sa maquilleuse, mais elle se figea. Néfertiti ne viendrait plus jamais lui brosser les cheveux en murmurant, au moment du compte à rebours: « Vous êtes resplendissante, Béatriz! Vous allez faire un tabac! »

Elle frappa une nouvelle fois le pupitre, de désespoir. Léon tourna la tête de son côté, mais s'absorba de nouveau

dans le problème posé par les caprices de la transmission avec les studios côté surface. Ses hommes et lui n'avaient pas l'habitude de la gravité zéro qui régnait aux abords de l'axe de l'Orbiteur, et les plus petits mouvements que demandaient leurs occupations les mettaient encore plus en rogne.

Béatriz savait que si elle disait exactement ce qui était écrit, elle aiderait également Brood, et cette idée lui était plus qu'insupportable. Il était en ce moment occupé à superviser le transfert du N.P.O. dans sa crypte à bord de la nef spatiale et elle ne l'aurait pas, Dieu merci, dans les pattes. Si Léon ne parvenait pas à nettoyer leur canal de

communication des interférences qui le rendaient inutilisable, Brood allait être fou de rage quand il reviendrait. Et elle ne tenait nullement à le voir dans cet état.

Nano Macintosh était un humain standard, un clone aux yeux bleus issu lui aussi des caissons hyber. Béatriz, pour sa part, était une Ilienne à peu près normale. Les mutations s'étaient atténuées au cours des dernières générations. La plupart des Iliens, bien que plus petits et plus noirs de peau, avaient aujourd'hui un aspect physique aussi normal que Macintosh ou Flatterie. Les Pandoriens, depuis le début, s'étaient toujours laissé dicter leur

conduite par les apparences.

Flatterie n'est pas normal, en réalité. Son esprit résulte d'une mutation qui en a fait quelque chose d'abominable. Il n'est pas naturel qu'un être humain foule ainsi aux pieds ses semblables.

Elle connaissait un peu l'histoire de l'esclavage sur la Terre. Des membres de sa propre famille portaient encore les stigmates de la servitude génétique imposée par Jésus Louis. Aujourd'hui seulement, elle prenait

conscience du bien-fondé des accusations portées par Ben contre Flatterie pour avoir réduit Pandore en esclavage, aussi bien du côté îlien que Sirénien, d'une poigne qui n'avait fait que se resserrer cruellement à mesure que la faim augmentait dans le peuple.

Les vingt-cinq dernières années avaient vu se succéder toute une série de catastrophes cumulatives qui avaient durement atteint la planète entière: le fond de l'océan s'était soulevé le long d'une ligne de racines du varech pour former la première bande de terre émergée. D'autres dorsales avaient suivi, toujours sur le tracé des racines géantes du varech. Les soulèvements

répétés des fonds océaniques avaient détruit des douzaines d'établissements Siréniens sous la mer et causé le naufrage ou l'échouement volontaire de la plupart des cités organiques flottantes des Iliens, y compris celle où Béatriz était née. Les réfugiés avaient afflué par milliers dans les camps sommairement installés sur la côte. Forcés d'apprendre à survivre de nouveau sur la terre ferme au bout de près de trois cents ans passés sur la mer ou dessous, ils n'avaient jamais eu l'impression que Flatterie avait cherché à alléger leur fardeau, mais qu'il avait tout fait, au contraire, pour les faire sombrer encore davantage.

— C'est la planète tout entière qui

essaie de nous éliminer, lui avait dit Mack lors de leur toute première conversation. Nous n'avons pas à lui donner un coup de main pour ça.

Il n'avait cependant rien fait contre Flatterie. Il passait toutes ses heures de veille et un bon nombre de ses heures de rêverie à perfectionner la station orbitale qui devait servir de point de départ au grand bond vers les étoiles. Parallèlement, il dirigeait le Contrôle des Courants et il était en train de devenir le grand expert planétaire sur le plus mystérieux des habitants de Pandore, le varech. Il définissait ses priorités de manière négative.

« Le Contrôle des Courants nous

est indispensable, expliquait-il. Le varech est fascinant, certes, mais la situation exige que nous nous servions de lui pour acheminer nos denrées, faute de quoi les nôtres mourront. La maîtrise du varech facilite la réalisation de ce projet, elle facilite l'existence des colonies humaines et représente une garantie de succès. »

C'est alors qu'il avait inventé sa Grille Maîtresse, qui permettait de se passer du système sous-marin complexe mis au point par le

Contrôle des Courants Sirénien. Avec la Grille Maîtresse, toutes les

opérations se faisaient en orbite. Le réseau Sirénien sous la mer avait subi de graves dommages, mais il continuait à acheminer du matériel lourd et à installer de nouvelles grilles. Lorsque la Grille Maîtresse était en opération, une seule personne pouvait contrôler tous les couloirs de navigation de l'hémisphère le plus riche de la planète.

Béatriz s'était trouvée aux côtés de Mack, deux ans auparavant, en tant qu'invitée spéciale, lors de l'inauguration de la Grille Maîtresse. Officiellement, bien sûr, elle était là en qualité de correspondante de l'holovision. Mais il lui plaisait de

croire qu'il y avait un peu plus, dans l'invitation de Mack, que le simple désir de la faire participer à un événement d'actualité. Ses yeux bleus brillaient incontestablement d'un éclat plus vif en sa présence et il avait eu avec elle, durant de longues heures, d'agréables conversations durant lesquelles ils se laissaient flotter dans l'apesanteur des nuits axiales de l'Orbiteur et s'abandonnaient au confort moelleux des hamacs. Ce qui avait commencé sous la forme de quelques opportunistes frôlements de mains s'était rapidement transformé en une idylle très sérieuse.

J'espère bien que nous aurons d'autres occasions, se dit-elle en

soupirant profondément pour refouler ses larmes.

Elle sursauta lorsqu'une lumière rouge se mit à clignoter au-dessus de la porte. C'était, dans un studio, l'équivalent d'une sonnerie stridente destinée à alerter chaque opérateur devant son pupitre. L'usage était de verrouiller la porte du studio lorsqu'un enregistrement était en cours.

Quelqu'un veut entrer.

Ce n'était pas un homme à Brood.

Elle le savait en voyant la peur qui perlait en pâles gouttelettes sur le front de Léon. C'est Mack. Ça ne peut être que lui!

— Restez où vous êtes! ordonna Léon en débouclant son harnais et en pointant sur elle un index autoritaire. Je m'occupe de ça. Votre texte va apparaître sur l'écran dans un instant. Mêmes indications que d'habitude. C'est moi qui supervise et vous avez intérêt à suivre mes instructions à la lettre.

Il se propulsa jusqu'à la porte ovale, mit ses écouteurs et enfonça la touche de l'interphone.

— Nous sommes en train

d'enregistrer, annonça-t-il. L'accès est interdit à toute personne étrangère au studio.

Béatriz retenait son souffle. Bien qu'ils eussent toujours verrouillé les portes pour les enregistrements et les diffusions en direct, les responsables de l'holovision avaient toujours encouragé les gens à venir assister aux émissions. De nombreux travailleurs à bord de l'Orbiteur aimaient passer une partie de leurs loisirs à voir travailler son équipe et l'accès ne leur avait jamais été interdit.

— C'est Spud Soleus, annonça dans les écouteurs de Béatriz une voix haut perchée et grésillante qui la fit

sourire malgré elle. Du Contrôle des Courants. Un grave problème technique est survenu. Le docteur Macintosh a besoin de parler d'urgence à Béatriz Tatoosh.

Elle sentit un grand coup dans sa poitrine et ses joues s'empourprèrent. Les paumes de ses mains continuaient à transpirer.

— Elle se prépare à passer à l'antenne en direct. Dites au docteur Macintosh que cela devra attendre.

— Ça ne peut pas attendre. Notre ligne émettrice est en panne et toute une section de la grille est inopérante…

— J'ai des ordres, dit Léon d'une voix qui semblait un peu plus hésitante. Peut-être, à la fin de l'émission…

— Le docteur Macintosh est le commandant de cette station. Il a reçu l'ordre, directement de Flatterie, de rétablir cette grille coûte que coûte. Nous avons besoin de votre ligne pour émettre et de Béatriz Tatoosh pour nous conseiller. Permettez-moi de vous rappeler que tous les circuits sont relayés au niveau du Contrôle des Courants et que nous pouvons vous couper…

— Attendez une seconde, fit Léon d'une voix plus modérée. Je vais voir ce que je peux faire.

Il coupa l'interphone et appuya la tête contre la cloison.

— Merde! fit-il en se cognant le front contre le plastacier. Merde!

Ses écouteurs, amortissant le choc, l'avaient empêché d'être projeté en arrière au milieu du studio. Brave Spud! se dit Béatriz.

Il avait menti à Léon à propos des circuits. Une partie seulement était relayée par le Contrôle des Courants. Macintosh et elle avaient travaillé ensemble à la conception des studios et nul ne pouvait le savoir mieux qu'elle. Pas Léon, en tout cas. Il avait d'autres

problèmes à part celui-là et il n'osait rien faire sans l'accord de Brood. Mais il était difficile d'alerter ce dernier sans que l'Orbiteur tout entier soit au courant.

Le cœur de Béatriz fit de nouveaux bonds dans sa poitrine et elle frotta ses paumes moites contre les jambes de sa combinaison-pantalon. Malgré le danger, elle savourait le dilemme que connaissait Léon.

N'importe quoi, pourvu qu'ils en bavent.

Léon enfonça de nouveau la touche de l'interphone.

— Personne ne peut entrer jusqu'à la fin de…

— Nous pouvons transmettre sur votre ligne avec notre propre fréquence porteuse, déclara Spud. Nous n'avons pas besoin de vous. C'est le docteur Macintosh qui commande ici et il a dit Léon coupa l'interphone d'un geste sec, débrancha ses écouteurs et se propulsa de nouveau en direction de son poste de montage. Incapable de contrôler ses mouvements, il entra en collision avec les deux autres techs. Quand ils eurent débrouillé câbles et membres, ils se penchèrent chacun sur l'une des épaules

de Léon et tinrent un conciliabule animé.

Béatriz se laissa glisser vers la porte ovale distante de deux mètres et brancha ses propres écouteurs. Elle remit l'interphone en circuit et laissa flotter les écouteurs près de la porte. Ils ne l'avaient pas vue. L'opération avait pris moins de quatre secondes d'après le grand chronomètre mural.

De retour à son pupitre, elle décrocha son communicateur et composa le numéro de Mack. Le voyant correspondant allait s'allumer sur toutes les consoles des postes de montage, elle le savait. Comme elle s'y attendait, Léon bondit pour se retrouver nez à nez avec

elle, le visage congestionné de fureur.

— Je vous avais prévenue de ne rien tenter!

Ce n'était plus le tech timide devant son pupitre de montage qui s'adressait à elle, c'était l'officier responsable du commando de choc de la sécurité qui comprenait qu'il se trouvait dans de mauvais draps.

— Je vous aurais déjà abîmé votre belle gueule si nous n'en avions pas provisoirement besoin, ma poupée. Ne croyez surtout pas que nous n'avons aucun plan de rechange. Essayez ça encore une fois et vous aurez gagné un voyage gratuit par le sas des navettes,

c'est bien clair?

Béatriz dut dissimuler un sourire pour la première fois de toute la journée. Il avait hurlé pour l'insulter, chose qui serait passée inaperçue dans le reste de l'Orbiteur si elle n'avait pas d'abord branché l'interphone et connecté ses écouteurs à deux pas de l'endroit où se tenait Léon. Elle n'eut pas de mal, avec ses talents d'actrice, à feindre une terreur qu'elle avait d'ailleurs éprouvée à plusieurs reprises depuis le moment où elle avait ouvert les yeux au commencement de cette journée.

— J'obéirai, dit-elle, aussi fort qu'elle l'osa. Je ne veux pas mourir comme tous les autres. Je ferai ce que

vous ordonnerez.

Léon regagna sa place auprès des deux autres. Mais il était à peine arrivé que l'alerte générale retentissait, sous la forme de quatre longs coups de sirène venant du plafond.

Malgré le choc causé par le bruit, Béatriz se sentit transportée d'allégresse. Elle connaissait la signification du signal pour avoir participé à des exercices dans le passé. Quatre coups signifiaient: « Incendie, alerte générale, secteur du Contrôle des Courants ». Et les studios de l'holovision étaient situés dans ce secteur.

Tandis que Léon et les deux autres, affolés, allaient dans tous les sens en se demandant ce qui se passait, Béatriz murmura pour elle seule:

— Tu es un amour, Spud.

***Le pouvoir, semblable en cela à n'importe quel être vivant, est prêt à tout pour se perpétuer.***

***Ward Keel, Les Carnets apocryphes***

La première chose que vit Rico quand il franchit le seuil de la salle à manger de l'hydroptère fut le corps inerte de Crista Galli, les yeux grands ouverts, maintenu par son harnais face à la baie de plaz. Ses pupilles brillaient d'un éclat vert animé d'une pulsation irréelle. Il ne faisait pour Rico aucun doute que ce qu'elle voyait n'était pas

de ce monde. Sa première réaction le poussait à s'enfuir pour verrouiller la porte ovale derrière lui, mais il n'en fit rien.

Il venait d'apercevoir Ben étendu sur le pont à côté d'elle, une main tendue pour lui agripper la cheville, les jambes agitées de tremblements nerveux comme celles d'un enfant en train de faire un horrible cauchemar. Rico lui-même se demandait si toute cette scène n'était pas un cauchemar.

— Ben! cria-t-il, paralysé sur le seuil.

Comme il ne recevait pas de réponse, il courut vers son ami et vit que

lui aussi avait les yeux grands ouverts. Ils respiraient tous les deux, mais la tête de Crista était légèrement penchée en avant et il entendait une sorte de gargouillis à chaque passage d'air. Respectant les consignes du Quartier central, il prit bien soin de ne toucher à aucun des deux.

— Merde! s'écria-t-il.

Il chercha fébrilement dans sa poche de poitrine une seringue automatique. C'était une petite ampoule rouge de la grosseur de son petit doigt, munie à une extrémité de deux aiguilles protégées par un embout de plastique. Il le fit sauter. L'embout vola jusqu'à l'autre extrémité de la salle à manger

tandis que Rico prenait soin de diriger la double aiguille dans la direction opposée à son corps.

— Merde, Ben! Le Quartier central nous avait pourtant prévenus que la toxine pourrait être réveillée si la fille entrait en contact avec l'eau!

La solution contenue dans l'ampoule était titrée en fonction de son propre poids et il avait espéré ne jamais avoir à l'utiliser. D'un mouvement vif, il planta la seringue dans la cuisse de Ben.

— Respire bien fort, Ben! murmura-t-il. Surtout, n'arrête pas de respirer!

Il se tourna alors vers Crista Galli, en s'efforçant de maîtriser le soudain accès de colère qui lui brûlait la poitrine. Il savait que c'était davantage l'effet de la frustration que de la haine, mais son corps ignorait la différence. Si elle a causé sa mort…

La partie consciente de sa raison ne le laissa pas achever cette pensée.

Un gémissement étranglé monta de la gorge de Crista. C'était un cri d'un autre monde, qui fit dresser les poils sur la nuque de Rico.

— Crista! Vous m'entendez?

Il vit qu'elle était capable de

remuer un peu. Elle tourna les paumes de ses mains vers le haut en un geste d'impuissance tandis que ses lèvres essayaient de former des mots qui ne voulaient pas sortir.

— Flatterie…

Les sons étaient à peine intelligibles. Elle continuait de regarder droit devant elle et, au ralenti, comme dans un rêve, réussit à ajouter:

— …drogue.

— Flatterie vous a fait absorber des drogues? Elle ferma les paupières,

une seule fois, lentement.

— Il vous a fait avaler des drogues pour rendre toxique votre contact? Ce n'était pas le varech?

De nouveau, elle ferma les paupières et il crut la voir hocher imperceptiblement la tête.

Le Poisson- Volant fit à ce moment-là une nouvelle embardée qui envoya glisser Rico à travers la salle à manger. Il se raccrocha au passage à une poignée de soutien et se plaqua contre la cloison tandis que l'hydroptère donnait violemment de la gîte avant de se

redresser.

La coque métallique de l'appareil hurla tandis que quelque chose la tordait jusqu'à la limite de sa résistance, puis se retirait

Le varech va nous mettre en pièces. Il sait qu'elle est à l'intérieur!

Crista était sanglée exactement dans la position où Ben avait dû la laisser, toute mouillée, son déguisement jeté à ses pieds. Rico bondit vers le siège à côté du sien et boucla le harnais

juste au moment où l'appareil se redressait et où tout redevenait à peu près normal. C'était comme si le varech avait eu un dernier sursaut avant de pouvoir se calmer enfin.

Il s'assura de l'état de Ben, en évitant toujours de le toucher. Sa respiration était redevenue normale ainsi que son teint. Sa main droite semblait se tendre vers Crista, et Rico jugea que c'était un bon signe. Il entrouvrit prudemment la poche de poitrine de Ben et en sortit l'autre seringue pour Crista. Mais il la vit battre plusieurs fois des paupières dans un mouvement qui semblait volontaire et sa main gauche avait légèrement bougé au niveau de

l’extrémité des doigts, comme pour l’empêcher de s’approcher d’elle.

Il hésita, la seringue à la main, et elle parut s’apaiser.

Et si ce n’était pas le « choc électrique »? se demanda-t-il.

Le Quartier central les avait prévenus que l’antidote lui-même pouvait avoir des effets mortels s’il était administré à tort à l’un d’entre eux. Peut-être était-il de toute manière mortel pour Crista.

Si Flatterie lui a administré une substance, son métabolisme est peut-être différent et l'antidote pourrait la tuer.

Il était de toute manière tenté de faire l'expérience, vu l'état dans lequel elle avait mis son ami. Personne n'en saurait jamais rien, pas même Ben.

Il s'apprêta à poursuivre son geste malgré les battements de paupières qui recommençaient et les doigts qui s'agitaient imperceptiblement pour le repousser.

Mais Flatterie aimerait trop ça, se dit-il. Rien ne lui ferait plus plaisir que de pouvoir annoncer au monde entier que la divine Crista Galli a péri entre les mains des Enfants de l'Ombre.

Toute l'histoire commença à se mettre en place dans son esprit, comme illuminée par une soudaine clarté qui venait de se faire au niveau de la baie de plaz de la salle à manger.

— C'est évident, lui dit-il. Tout colle parfaitement. Il vous a rendue

toxique au moindre contact pour que personne ne s'approche de vous. Puis il a fait une déclaration publique pour rejeter la responsabilité de tout cela sur votre… parenté avec le varech. Est-ce que je me trompe?

De nouveau, Crista hocha imperceptiblement la tête en remuant lentement les paupières. Elle paraissait soulagée, moins nerveuse, et il ne pensait pas que c'était l'effet sur lui de la toxine.

Une brusque explosion de lumière envahit alors la salle à manger et l'hydroptère se mit à tanguer de manière rythmée. Ils flottaient à la surface et Elvira allait sans doute sortir nettoyer

les évents. À chaque mouvement de l'hydroptère, Crista laissait entendre, au niveau de sa gorge, un petit cri, et les larmes ruisselaient sur ses joues. Pour la première fois, il ressentit le besoin de la réconforter. Il commençait seulement à soupçonner l'étendue de ce que Flatterie lui avait fait subir et de l'atrocité qu'avait dû représenter pour elle sa réclusion chez lui.

C'était un objet de curiosité, une prisonnière. Il en a fait un monstre.

— Est-ce qu'il vous est déjà arrivé

quelque chose de semblable… avant que Flatterie vous administre ses drogues?

Les yeux de Crista se déplacèrent d'un côté puis de l'autre.

— Je pense qu'il était persuadé que la toxine nous tuerait, lui dit Rico. Il vous aurait alors reprise, en se faisant passer pour un héros, et il aurait de nouveau mis la planète en garde contre le danger que vous représentez. Si je vous faisais cette injection, ajouta-t-il en rangeant avec précaution l'ampoule dans sa poche, cela vous tuerait probablement et le monde entier se retournerait à coup sûr contre nous.

Elle cligna les paupières en signe

d'assentiment. Au même instant, un gémissement sortit de la gorge de Ben. L'interphone de bord grésilla et la voix d'Elvira demanda:

— Tout le monde va bien à l'arrière, Rico?

Les lèvres de Ben faisaient des efforts pour dire quelque chose, mais il y renonça et réussit à incliner légèrement le front. Crista hocha également la tête en faisant entendre un « oooui » très lent.

— On a sorti les seringues, fit Rico dans l'interphone. Ce n'est pas encore la grande forme, mais ça viendra. Je suis le seul valide pour le moment. Tu vas faire trempette, j'imagine?

— Il faut bien. Tu tiens la barre?

— J'arrive tout de suite.

Il vérifia que Ben et Crista étaient dans une position où ils ne pouvaient pas se blesser.

— Je laisse l'interphone branché, leur dit-il. Parlez-moi de temps en temps, même si ce n'est qu'un simple grognement, d'accord? Je reviendrai dès qu'Elvira aura fini dehors.

Crista bougea de nouveau les doigts et réussit à dire deux mots:

— Varech… content.

— Le varech est content? répéta Rico en écartant les bras et en ajoutant sur un ton d'où le sarcasme n'était pas absent: Alors, je suis content moi aussi. Mais j'aimerais bien savoir comment diable vous avez fait pour l'apprendre.

Elle tourna les paumes de ses mains vers le haut comme pour dire qu'elle n'en savait rien.

— Libre… dit-elle, puis elle répéta, plus lentement: Liiibre. Un coup d'œil à travers le plaz montra à Rico ce qui semblait être une immense étendue de varech en train d'onduler paresseusement sous les derniers rayons

des deux soleils de l'après-midi. Alki, le plus petit et le plus éloigné des deux, avait commencé à avoir des pulsations environ un an plus tôt, et il en avait encore en ce moment. Un très gros nuage noir venu du large se rapprochait d'eux rapidement. De temps à autre, un tentacule du varech s'élevait lentement au-dessus des flots et retombait en soulevant des gerbes bruyantes d'écume.

Comme un moutard dans son bain, se disait Rico, qui n'avait jamais vu le varech s'amuser ainsi.

— J'espère que vous ne vous êtes pas trompée, fit-il. Je l'espère de tout

mon cœur. Cela nous rendrait la vie tellement plus facile, et cela embêterait tellement Flatterie et ses hommes!

Il résista au désir de lui tapoter l'épaule, ainsi qu'à Ben.

— On va te sortir de là, tu verras, vieux frère, dit-il en s'adressant à ce dernier.

Il continua à parler, plus pour lui-même que pour son ami, tout en quittant la salle à manger pour aller s'asseoir aux commandes. Il parla dans l'interphone, tout en passant les instruments du tableau de bord en revue, aussi bien pour son propre réconfort que pour celui de Ben:

— Je regrette d'avoir à le dire, mon vieux, mais j'ai comme l'impression que c'est le Contrôle des Courants qui vient de nous sauver la mise. Le varech nous a attirés jusqu'ici, et j'ignore où se trouve exactement cet « ici », et il a commencé à déchirer la coque avec ses tentacules. Mais le Contrôle des Courants devait être, pendant ce temps, en train d'essayer de rétablir les couloirs de circulation, parce que le varech, visiblement, était occupé à se battre avec d'autres impulsions. Ou bien quelque chose s'est détraqué, ou bien ils ont complètement lâché la bride au varech. De toute manière, c'était la meilleure chose à faire.

Il se replongea dans la vérification de ses instruments.

— Cette impulsion électrique à travers le varech a dû bousiller tout le réseau Navcom, reprit-il au bout d'un moment. Mais le reste a l'air à peu près en ordre. J'ai fermé tous les circuits de refroidissement qui passent par la salle à manger, pour isoler cette fuite, juste au cas où il lui viendrait l'idée de jaillir dans un autre endroit. Vous aurez peut-être un peu chaud, entre les deux réacteurs. Mais dès que nous décollerons, je trouverai un moyen de vous amener tous les deux ici.

En finissant d'effectuer sa vérification, il s'aperçut qu'ils n'étaient

pas près de décoller. À moins qu'Elvira ne connaisse un moyen de reconstituer le circuit hydraulique permettant d'escamoter les patins et de sortir les aérofoils.

Ben n'a pas besoin de savoir ça pour le moment. Je m'en serais bien passé aussi, d'ailleurs.

— Parle-moi, mon vieux, fit-il à haute voix. Dis-moi quelque chose, n'importe quoi.

— Rico… ça… va.

Les mots étaient sortis clairement, bien qu'avec une lenteur pénible, mais ce fut suffisant pour éclairer le visage de Rico d'un sourire. Il entendit Elvira, à l'extérieur, en train d'arracher le varech qui obstruait les évents. Il essaya de nouveau d'entrer en contact avec le Navcom mais n'obtint rien, pas même un souffle des haut-parleurs.

— Il y a un grain qui vient sur nous, dit-il à Ben. J'ai l'impression que nous allons bientôt être encore secoués.

Il ne voulait pas lui dire qu'ils allaient être sérieusement malmenés maintenant qu'ils ne pouvaient même plus décoller pour échapper à la tempête. Sans le Navcom, avec le

varech qui s'étendait à perte de vue sur l'océan, Rico lui-même n'osait pas trop imaginer à quel point la partie allait être rude pour eux.

*Celui qui menace l'esprit ou son symbolisme met en danger la matrice de l'humanité elle-même.*

*Ward Keel, Les Carnets apocryphes*

Ben avait entendu les ballasts se vider tandis qu'il caressait les cheveux et la joue de Crista sous la fine pluie provoquée par le trou d'épingle dans la tuyauterie de la salle à manger. Il se souvenait du goût salé sur ses lèvres quand elles avaient effleuré les cheveux de Crista. Comme la fuite venait de la cloison intérieure, cela signifiait qu'il

s’agissait du circuit de refroidissement, alimenté en eau de mer recyclée. Rien de grave dans la mesure où ils étaient en train de faire surface.

Il se souvenait aussi que Crista et lui étaient en train de parler et de rire lorsque soudain toute la partie supérieure de son corps s’était mise à fourmiller. Les muscles de son cou refusaient de laisser tourner sa tête comme elle en avait envie. Crista, de son côté, s’était affaissée dans son harnais, inerte, les yeux agrandis de terreur, ses iris verts devenus d’un bleu presque noir.

Oh, non! Ils avaient donc raison!

Il se souvenait d'avoir eu cette pensée tout en se précipitant vers Crista d'un mouvement spasmodique interrompu à mi-chemin. Il n'avait pu que s'écrouler en travers de ses jambes. Elle avait poussé un petit cri de surprise mais n'avait eu aucun mouvement de protection. Ben comprenait qu'elle en était incapable. Ce qui était en train de lui arriver lui arrivait à elle aussi. Il avait simplement l'avantage d'une plus grande masse corporelle et musculaire. Il fallait un peu plus longtemps à son corps pour céder.

Il avait essayé de se redresser en s'agrippant au harnais de Crista, mais ses mains n'étaient plus que deux pierres inertes au bout de ses bras. Un battement plus tard, il s'écroulait à moitié paralysé à côté d'elle, encore capable de voir et de respirer mais agité de spasmes incontrôlables dès qu'il essayait de bouger. Il glissa du siège sur le pont, dans une position où il n'apercevait plus Crista. Sa main était cependant restée autour de sa cheville et il sentit qu'elle avait encore un ou deux spasmes comme les siens avant de devenir totalement inerte. L'antidote était dans sa poche, mais il ne pouvait plus commander à son corps de l'en sortir.

Rico va me trouver complètement idiot, avait-il pensé.

Maintenant qu'ils n'avaient plus le Navcom, ils ne pouvaient plus s'immerger. Ils seraient ballottés comme des couacs à la surface.

Rico allait avoir de quoi s'occuper. Il aurait pu se passer de tout ce… gâchis.

Elvira n'a peut-être pas dit son

dernier mot.

Ben sentit le « choc électrique » lui parcourir l'échiné comme un millier d'aiguilles brûlantes qui ressortaient de ses cuisses et de ses épaules. Il essaya désespérément d'obtenir un mouvement de ses muscles paralysés, mais en fut incapable. Il n'était qu'une masse impuissante et frissonnante gisant sur le pont. Il se sentait plus coupable d'avoir été trahi que de s'être montré négligent. Puis il avait commencé à explorer les circonvolutions de l'esprit de Crista. Rico, la salle à manger autour d'eux, le reste de l'univers réel étaient entrevus au travers d'un rideau sombre qui

servait de toile de fond où se déroulaient les pensées et les souvenirs de Crista. Ces images de la vie de Crista occupaient une place de plus en plus grande dans le cerveau de Ben.

— Ben!

La voix ténue de Rico surgissait des profondeurs d'un abîme. Il avait prononcé d'autres mots, mais Ben entendit surtout le ftoc de la seringue contenant l'antidote contre sa combinaison. Il ne sentit rien excepté le « choc électrique » dans tout son corps; mais il fut parfaitement conscient d'être allongé sur le pont par Rico.

Le temps ondoyait comme une

étoffe sombre tendue entre Rico et lui. L'acier blanc et immaculé de la salle à manger formait un halo éblouissant, mêlé à celui des panneaux lumineux, qui rendait confus tout ce qui se trouvait derrière le voile de son esprit.

Ben comprenait maintenant de plus en plus de choses. Une multitude de souvenirs humains dormaient dans la tête de Crista Galli. Un grand nombre faisait maintenant effervescence dans la sienne, comme un solvant au contact d'une substance à dissoudre, comme une solution liquide se répandant sur une poudre. Il sentait la fleur sèche de son esprit gonfler en s'abreuvant, pétale par pétale complexe, tandis que derrière tout

cela l'ombre qui s'appelait Rico LaPush ondoyait à la limite de ses perceptions.

Bien qu'il pût voir et entendre ce qui se passait, Ben éprouvait un détachement, par rapport à son corps, qui représentait pour lui plus de curiosité que de peur. Il se souvenait d'un reportage qu'il avait réalisé avec Béatriz sur des personnes qui étaient revenues à la vie après avoir presque connu la mort. Elles parlaient d'un sentiment de détachement semblable, d'une chaleur et d'un réconfort qui remplaçaient toutes les autres sensations épidermiques à l'exception, dans son cas, du « choc électrique ». Elles disaient qu'elles avaient pu voir leur

propre corps selon un certain angle dans la pièce où il se trouvait et qu'elles avaient assisté à leur résurrection par l'équipe médicale. Elles se souvenaient des conversations qui s'étaient déroulées même au moment où l'oscilloscope n'enregistrait plus aucun battement de cœur. Elles décrivaient la manière dont elles contemplaient l'écran avec le même détachement que celui de Ben quand il avait senti son corps s'écrouler sur le pont.

Son point de vue, cependant, était nettement celui d'une personne distincte, celui d'un esprit distinct du sien. C'était une conscience de gosse, immergée, en train de lever les yeux vers le soleil, et

elle était au milieu d'un lagon, entre deux eaux, environnée de varech. Sa vision ne s'étendait qu'en ligne droite, vers le haut. Elle était légèrement voilée par un halo de lumière circulaire. Et tout là-haut, au-delà du halo, dans la lumière aveuglante des soleils, s'activait l'ombre de Rico. Le lagon était rempli d'Ondins, ces humains légendaires munis de branchies, qui ne cessaient d'entrer et de sortir, en ondulant de tout leur corps, des couloirs du varech situés au-dessus d'elle.

C'était Crista enfant. Ou c'était Ben sous la forme de Crista enfant.

Il sentit que Rico se faisait beaucoup de souci pour lui et il aurait

voulu lui dire: « Ça va bien, je suis là », mais rien ne voulut sortir.

Une Ondine en particulier s'occupait de l'enfant humain. C'était la première fois que Ben voyait des Ondins. Il les avait imaginés sous la forme de créatures grotesques et gluantes, avec des bouches énormes, des yeux stupides et des queues de rat rudimentaires. Mais l'Ondine qui s'occupait de Crista n'était pas comme cela. Elle avait à peu près l'âge de Ben et ses ouïes rouges en éventail s'agitaient furieusement à ses épaules tandis qu'elle donnait à manger à l'enfant des morceaux de poisson cru. Crista était suspendue aux

prolongements du varech et l'Ondine était montée vers elle des profondeurs. Elle ne parlait pas, soit qu'elle en fût incapable, soit qu'elle ne le voulût pas.

D'un endroit très lointain de l'autre côté du halo, au-dessus du visage de Ben tourné vers le haut, la voix de Rico se répercuta comme un écho:

— Je vais t'installer ici et essayer de te tenir au chaud. Ben sentit s'éloigner le lagon, et avec lui la voix de Rico.

— Crista respire toujours, lui dit Rico. J'ignore si tu m'entends ou non, Ben, mais on va te tirer de là. Tout ira bien pour toi et cette maudite fille. On est presque à la surface. On va te transporter quelque part.

La voix de Rico était teintée d'hystérie. Il paraissait sur le point d'éclater en sanglots.

— On va te tirer de là, tu verras, répéta-t-il. Tiens le coup, vieux frère.

Ben sentit une pression de main sur son épaule, puis Rico s'éloigna.

Ben s'aperçut qu'il pouvait quitter comme il le voulait le sein protecteur du

varech. Il lui suffisait d'imaginer qu'il marchait dans la coursive à sa propre rencontre pour que sa conscience de la salle à manger autour de lui et de l'hydroptère devienne plus nette. Il y avait un pont arachnéen qu'il pouvait franchir entre l'esprit de Crista et le sien.

Une soudaine clarté éblouissante dans la salle à manger et un changement dans les mouvements de l'hydroptère indiquèrent à Ben qu'ils avaient fait surface. Il se demandait s'il allait mourir comme cela, entièrement conscient, poussant son dernier soupir sans être capable d'aspirer la moindre bouffée d'air. Il se souvint du jour où Rico et lui

avaient failli se noyer et où l'île de Guemes avait sombré, percée dans ses oeuvres vives. Il avait presque cédé à la panique, ce jour-là, mais il n'éprouvait rien de semblable en ce moment. Il se sentait juste passivement soumis à son destin.

Il était seulement étonné à propos de choses qui auraient dû le terrifier. Cette neurotoxine, quelle que fût sa nature, allait-elle paralyser ses muscles respiratoires? Son muscle cardiaque? Il aurait préféré que Rico lui relève un peu la tête pour se sentir plus à l'aise, bien que la sensation de fourmillement eût déjà disparu.

L’injection fait son effet, se dit-il.

Il voulait traverser de nouveau le pont arachnéen pour retrouver Crista, mais il se sentait au contraire de plus en plus loin d’elle, sur le pont inconfortable de l’hydroptère. Il s’aperçut qu’il pouvait remuer légèrement pour améliorer sa position. Les choses allaient nettement mieux. Il commençait à retrouver ses sens. Il avait vaguement conscience d’une voix qui sortait de l’interphone. C’était celle de Rico, inquiète, qui lui disait:

— Parle-moi, mon vieux. Dis-moi quelque chose, n'importe quoi. Ben essaya de nouveau de se servir de sa gorge. Elle était sèche, elle n'obéissait pas normalement mais il réussit à grogner:

— Rico… ça… va.

Il entendait la respiration de Crista, mais elle ne bougeait toujours pas.

Je me demande ce qui lui est arrivé.

— Il y a un grain qui vient sur nous, annonça Rico à ce moment-là. J'ai l'impression que nous allons bientôt être encore secoués.

S'il avait pu, Ben aurait éclaté de rire en répliquant: « Secoués? Et maintenant, alors, comment appelles-tu ça? » Mais il ne sortit rien d'autre de sa gorge qu'un gargouillement inintelligible.

***Il est inévitable que le nouveau prince heurte ceux qu'il soumet à son autorité. Il se fait par conséquent des ennemis de ceux qu'il a lésés en occupant la principauté à leur place, sans pouvoir pour autant conserver l'amitié de ceux qui l'ont aidé à s'établir.***

***Machiavel. Le Prince***

Au mépris de sa propre sécurité, Flatterie avait quitté ses quartiers pour faire un tour au soleil côté surface. Nervi et Zentz étaient en mission, inaccessibles, la rébellion en haillons

reculait devant ses forces de sécurité et il savait que ceux qui détenaient Crista Galli devaient avoir en ce moment un sérieux problème sur les bras. Il s'adressa un large sourire et leva son visage vers le ciel. Il adorait le ciel, le grand air. Quel contraste avec les susurrations climatisées de l'air de Lunabase! C'était presque l'heure de l'averse quotidienne. De même que les autres rescapés de l'hybernation élevés dans l'atmosphère stérile de Lunabase, Flatterie avait une prédilection pour la pluie.

Il choisit un endroit du parapet d'où il avait vue sur la côte, au-delà des limites du Périmètre et du misérable

village qui s'étalait à ses portes. Un gros nuage de fumée noire, poussé par le vent, se propageait vers l'intérieur des terres. Flatterie portait sa robe de chambre du rouge le plus vif, pour que la vermine puisse bien voir que le Directeur était plus vivant que jamais. Si près de la bataille… ils allaient voir, à présent, ce qu'ils avaient provoqué!

La présence de deux soleils le mettait mal à l'aise, même au bout de tant d'années. Les renseignements recueillis à la suite de l'étude du varech et des conditions géologiques tendaient à prouver que leur double rayonnement déchirait l'écorce de la planète comme du papier et que le pire restait encore à

venir. Il n'avait pas l'intention d'attendre ce moment.

Ventana, l'une de ses messagères habituelles, s'approcha dans l'allée au-dessous de lui.

— Un rapport sur les perturbations provoquées par le varech, monsieur.

Elle agitait une dépêche.

Il fit un signe à l'un des gardes, qui inspecta le paquet et le lui apporta. Flatterie enfonça un peu plus son chapeau blanc sur son front. Il portait une coiffure à large bord, à la mode îlienne, pour des motifs politiques. La couleur blanche, selon lui, le plaçait

d'un coup d'œil du côté de la vérité et de la justice. Il ne sortit pas immédiatement les documents du paquet. Il savait ce qu'il trouverait à l'intérieur: rien du tout. Et à cette heure-ci, la couverture nuageuse de l'après-midi empêchait toute observation du secteur 8 à partir de l'Orbiteur.

Sa passion pour le grand air n'incluait pas les ravages exercés par les soleils sur sa peau rétive. Deux plaques roses pelaient sur son front et il s'efforçait de ne pas les gratter. Son médecin personnel lui en avait enlevé deux semblables le mois dernier, et voilà que cela recommençait…

Il faut que le peuple me voie de temps en temps. Rien ne peut remplacer le fait de s'exposer ainsi

Ses trois plus fidèles gardes du corps l'accompagnaient à distance, leur instinct pandorien toujours sur le qui-vive. Son observatoire se trouvait au sommet d'une falaise qui dominait le complexe industriel, le village et la baie. Derrière lui se dressaient, au loin, les seuls sommets plus élevés, à des kilomètres à la ronde, que l'endroit où il se tenait. C'étaient les Hautes Marches, le domaine de ces bons à rien de Zavatariens. Beaucoup d'entre eux, comme les paysans, croyaient en « Nef »

et à son éventuel retour sous la forme d'une espèce de messie mécanique. Cette pensée le fit éclater de rire et les gardes le regardèrent d'un drôle d'air.

— Vous pouvez vous retirer, messieurs, leur dit-il. Vous voyez bien qu'il n'y a rien en bas qui puisse nous atteindre ici.

— Sauf votre respect, monsieur, lui répondit un garde qui s'appelait Aumock, mon travail est de ne jamais relâcher la surveillance.

Flatterie inclina la tête en signe d'approbation. Celui-là mérite qu'on

s’intéresse à lui

— C’est très bien, dit-il à haute voix. Sachez que j’apprécie votre dévouement.

Aumock, un Sirénien de pure souche, ne se gonfla pas devant le compliment. Il était déjà de nouveau en train de scruter les alentours à l’affût du moindre mouvement.

— Il n’y a rien d’autre que des Zavatariens là-haut, leur dit Flatterie.

— Êtes-vous sûr qu'ils ne sont rien, monsieur? répliqua Aumock. C'était la première fois que ce garde faisait un commentaire depuis dix mois qu'il était affecté au service dé Flatterie. Celui-ci se contenta d'un grognement pour toute réponse.

Il avait bien quelques soupçons à propos de ces Zavatariens. Il semblait toujours y en avoir le même nombre, mais c'étaient rarement les mêmes têtes. Flatterie n'était pas né de la dernière pluie. Il avait le titre, après tout, de Psychiatre-aumônier et il avait fait des études poussées sur l'histoire des religions opprimées. Il se sentait mal à

l'aise à l'idée d'être ainsi entouré d'une population potentiellement hostile, au nombre apparemment impossible à déterminer et à la forme physique générale bien meilleure, semblait-il, que celle de la majorité de ses forces de sécurité.

Ils escaladent ces falaises comme des cabris, se disait-il. Mais qu 'est-ce qui les pousse à le faire?

C'était ici, sur ce promontoire rocheux dominant la Colonie, qu'il avait pris connaissance des dernières

dépêches sur la situation de l'hydroptère de l'holovision et la curieuse révolte du varech dans le même secteur.

— Vous croyez vraiment, Marta, qu'ils ont fait demi-tour? demanda-t-il.

Son officier des transmissions, un peu boulotte pour sa combinaison-uniforme bleue, se mordit rapidement la lèvre avant de répondre. Flatterie avait couché une fois avec elle et il avait le souvenir d'un contact bien plus satisfaisant que son aspect physique actuel. Elle était svelte et jeune à l'époque — cela remontait à quatre ou cinq ans au maximum. Elle avait débuté comme garde du corps, mais avait vite impressionné ses supérieurs par ses

dons pour l'électronique. Quand elle avait demandé son transfert dans les transmissions, Flatterie le lui avait accordé. C'était mieux ainsi, cela avait mis un terme aux rumeurs*tout en lui évitant de prendre des dispositions désagréables pour se tirer d'une situation personnelle embarrassante.

— Je… je ne sais pas, dit-elle. L'appareil que j'ai placé personnellement à bord de leur hydroptère fonctionne parfaitement et le tracé indique un retour vers…

— Vous les prenez pour des imbéciles? lança Flatterie. J'avais pourtant insisté pour que vous placiez

l'objet sur elle ou en elle, et vous avez pris la liberté de ne pas suivre mes instructions à la lettre. Nous avons déjà eu confirmation, par un avant-poste du Contrôle des Courants, que votre appareil se trouve à bord d'un train-cargo endommagé qui traîne à sa remorque plusieurs tonnes de poisson mort.

Flatterie se délecta en voyant ses traits retomber de consternation. Elle semblait encore plus petite et pâle que d'habitude.

— J'ai eu peur, dit-elle. Peur de la toucher.

Elle rentrait la tête comme si elle

s'attendait à être frappée. Les rayons impitoyables des soleils sur ce promontoire élargissaient à vue d'œil les auréoles de transpiration qui s'étaient formées à ses aisselles. C'était l'heure la plus lourde et la plus moite sur la côte, celle qui précédait l'averse quotidienne. Il n'avait pas besoin de renifler pour sentir la pluie arriver.

Il repensa à la fois où il avait fait l'amour avec elle. C'était l'après-midi aussi et leur peau ruisselait de transpiration. Les poils noirs de son torse se collaient aux petits seins blancs de la fille. Elle n'avait pas aussi peur de lui que maintenant, à ce moment-là. Elle était juste un peu intimidée, ce qui avait

facilité les choses.

Merde! Je me laisse encore emporter par la rêverie, se dit-il.

Il se redressa de toute sa hauteur. Il dépassait Marta de deux bonnes têtes.

— Ne vous avais-je pas affirmé que vous ne risquiez rien? Il avait dit cela de sa voix la plus chaleureuse.

Elle hocha la tête, tout en gardant les yeux baissés.

Flatterie était particulièrement satisfait de lui-même. Si cette femme qui le connaissait si bien redoutait à ce point les conséquences du moindre contact avec Crista, ceux qui l'avaient enlevée devaient être littéralement morts de peur. Grâce à la prévoyance dont il avait fait preuve dès le début et grâce aux doses de « médicament » quotidiennes qu'elle avait absorbées, Crista Galli devait ressentir maintenant de manière violente les effets du sevrage et être en proie aux symptômes que l'on attribuait à son simple contact. II y avait toutes les chances pour qu'elle soit déjà dans un

état de catatonie, précaution supplémentaire qu'il avait prise pour s'assurer qu'on lui rendrait la fille.

La neurotoxine devait être en train de suinter par tous ses pores et le mythe entretenu depuis si longtemps par ses soins allait se vérifier. Tout le monde, et l'ennemi en particulier, allait en être témoin. Seul le Directeur avait le pouvoir de la sauver. Ces Enfants des Ombres se retrouveraient en présence d'un monstre qu'ils ne pourraient plus se permettre de garder avec eux.

Les miracles de la chimie, songea-t-il en souriant.

A haute voix, il rassura Marta:

— Je comprends que vous ayez eu peur. La seule chose qui compte est que nous ne nous soyons pas laissé prendre à leur stratagème grossier. Avez-vous des précisions sur les dommages que nous avons subis ici?

Ils sursautèrent en même temps en entendant la détonation simultanée de deux lasers. Flatterie se retourna pour voir que ses gardes venaient de carboniser un couple de capucins vifs qui venaient de la direction des Hautes Marches.

— Je me demande…

Il n'acheva pas sa pensée à haute voix. Ce qu'il se demandait, c'était si les Zavatariens ne s'amusaient pas à dresser des capucins.

— Vous me ferez établir un rapport sur la corrélation qu'il peut y avoir entre les apparitions de capucins et les emplacements connus des camps de Zavatariens, dit-il.

Marta hocha la tête et sortit son messager électronique de l'étui qu'elle portait à sa hanche. Le mouvement provoqua un léger changement de position chez Aumock. Marta ne se rendit pas compte qu'il avait pointé le

canon de son laser sur sa tête avant même que le messager ait vu la lumière du jour. Elle entra ses données codées à sa manière placide habituelle.

Flatterie savait pas mal de choses sur ces Zavatariens et leur histoire, mais pas assez à son goût. Ils étaient patients, organisés, et ils récupéraient tout ce qu'ils trouvaient. Si les rumeurs ne mentaient pas, ils faisaient pousser illégalement dans les régions côtières situées au nord des produits agricoles qu'ils distribuaient aux réfugiés. Flatterie n'aimait pas cela parce que son pouvoir de négociation avec les masses s'en trouvait sérieusement diminué. Il ne disposait pas des effectifs nécessaires

pour quadriller des milliers de kilomètres carrés de territoire désolé et mener à bien son Projet Spationef en même temps. Le Projet Spationef était infiniment plus important que tout le reste.

Il signifia son approbation d'un salut tandis que l'un des gardes franchissait le mur pour aller chercher la fourrure des capucins.

C'est toujours ça de moins pour les Zavatariens, se dit-il.

Il prit mentalement note de faire rechercher par le labo les endroits où les capucins étaient passés, ce qu'ils avaient mangé, avec qui, quand et pourquoi.

— J'attends toujours votre rapport sur les combats de rue, dit-il.

— Le Périmètre est entièrement nettoyé.

Marta appuya, derrière son oreille droite, sur l'endroit qui permettait d'activer le mode « réception » de son implant de communication.

— Je reçois beaucoup d'interférences dont je ne connais pas la

cause, dit-elle. La résidence a subi très peu de dommages. La casse est plus spectaculaire que réelle, comme d'habitude. Les pierres et les bâtons ne sont pas de taille à lutter avec les lasers. Quelques prisonniers ont été rassemblés dans la cour…

Elle s'interrompit tandis que de nouvelles informations arrivaient dans son messager.

— Donnez-moi des nouvelles de la centrale, du terminal des transbordeurs et de la grille, ordonna-t-il.

Marta entra quelques nouvelles demandes dans son communicateur. Son expression changea du tout au tout. Son

front impartial d'officier de liaison se plissa d'inquiétude tandis qu'elle se penchait en avant pour mieux percevoir les informations qui vibraient sur son mastoïde et se frayaient un chemin, à travers les fluides et les poils de son oreille interne, jusqu'au cerveau.

— Il y a des forces massées devant la centrale, dit-elle. L'escadron de la sécurité qui a attaqué notre détachement à l'intérieur s'est retranché sur ses positions et offre une résistance acharnée. Le camp de réfugiés est à moins d'un kilomètre de là. Ils arrivent en force pour soutenir l'escadron rebelle, hors de portée de nos lasers de défense.

— Opération H, aboya Flatterie. S'ils continuent d'arriver du camp, j'ordonne que l'aviation de soutien dirige ses attaques contre le camp.

Le visage de Marta devint encore plus blême.

— L'opération H… mais il y a trop de témoins dans le camp. Si les attaquants sont anéantis, tout le monde saura que ce n'étaient pas les gyflottes qui…

— Ils n'ont qu'à se servir d'un aérostat. Nous avons quelques ballons, dans le hangar, qui peuvent passer pour des gyflottes. Faites-leur prendre l'air. Nous réglerons plus tard le problème

des témoins. J'ordonne que cet escadron soit réduit en cendres. J'ordonne que tous ceux qui le soutiennent soient réduits en cendres. Est-ce clair?

Marta hocha la tête tandis que ses doigts communiquaient les ordres sur son messager.

— Et les transbordeurs? demanda Flatterie.

— Ils sont opérationnels, monsieur. Les changements de courants ont été annoncés à temps. Les pertes en vies humaines sont élevées, mais les remplaçants sont déjà formés sur place. La navette transportant les N.P.O. a décollé à l'heure et accosté la station

orbitale comme prévu. Le Contrôle des Courants a cessé d'émettre son signal en direction du secteur 8. Il n'y a plus de grille, mais les signes d'agressivité du varech ont également disparu.

— Cessé d'émettre, dites-vous?

Flatterie regrettait maintenant d'avoir menti à Macintosh. Il était sûr que le varech aurait cédé si le signal électrique avait été maintenu assez longtemps avec assez de puissance. Il ne lui était jamais venu à l'idée que Macintosh pourrait cesser d'envoyer le signal.

L Imbécile! Qu ‘est-ce qui a bien pu lui passer par la tête pour qu’il lâche la bride au varech? Il ne sait donc pas à quel point nous avons besoin de ces couloirs de circulation?

Il prit une longue inspiration par les deux narines et laissa l’air ressortir de la même manière.

— Est-ce que ça marche? demanda-t-il.

— Quelques cargos ont été perdus. La plupart ont dû faire surface pour réparer leurs avaries. Ils vont avoir des problèmes avec la tempête qui se

prépare.

— Ordonnez au docteur Macintosh de rétablir les couloirs, ou c'est moi qui vais le faire d'ici à ma manière. Je lui donne juste une heure.

— Oui, monsieur.

Le front de Flatterie s'assombrit brusquement. Deux petites explosions suivies d'une lueur brève étaient montées du centre de Kalaloch. Il fit signe à l'un des gardes.

— Que la sécurité tire le maximum des chefs de cette racaille. Mais je n'en attends pas grand-chose. Qu'on fasse ensuite empaler le reste à la vue de tous.

Son regard se posa sur la falaise, derrière lui, qui grimpait jusqu'aux Hautes Marches. Il ajouta:

— Qu'on les empale là-haut, afin que tout le monde puisse constater les conséquences d'une décision malheureuse. Cela ne devrait pas demander trop de temps.

C'était ce que lui avait dit Marta à propos du varech qui l'intéressait le plus. Il avait bâti un tel tissu de mensonges autour de Crista Galli qu'il ne savait plus lui-même où était l'illusion qu'il avait artistement créée et où était la réalité. Ses premières mises en garde sur la nécessité absolue de lui éviter tout contact avec la mer ou le

varech avaient été fondées sur l'intuition plus que sur des données réelles. Mais il était clair, aujourd'hui, que son intuition avait été juste. Le varech a réussi à sentir sa présence l

— J'ai transmis l'ordre au Contrôle des Courants d'opter pour une solution chirurgicale, lui dit Marta. Ils ont une heure pour essayer de reconstituer la grille par tout autre moyen de leur choix. Je leur ai expliqué qu'il y avait trop de subas en jeu.

— Faudra-t-il lobotomiser le gisement tout entier?

— Je ne le crois pas, dit-elle. Comme les émeutiers, il devrait

normalement refluer après avoir subi un minimum de dégâts dans la région affectée. Le couloir n'aura pas la flexibilité qu'il avait auparavant, mais il sera navigable dès que le secteur aura été nettoyé de ses débris flottants.

— Quand tout sera terminé, faites envoyer quelques échantillons au labo. Je veux une analyse détaillée. Qu'ils déterminent la raison pour laquelle le varech a pu résister au Contrôle des Courants et qu'ils le désagrègent ensuite pour l'incorporer à la réserve de toxine.

— Les Zavatariens… ce serait peut-être une bonne politique de leur…

— De leur donner les restes du

varech? acheva Flatterie avec un reniflement de mépris. Qu'ils se débrouillent pour recueillir le leur. Je ne veux pas être mêlé à leur hérésie. Et j'ai besoin d'avoir de grandes quantités de toxine sous la main. Je réserve une surprise à cette « vermine », comme l'appelle Nervi.

Marta acheva de noter les ordres du Directeur dans son messager.

Il était clair, réfléchissait Flatterie, que le varech avait senti d'une manière ou d'une autre la présence de Crista Galli. Comment expliquer autrement cette rébellion? Elle s'était produite sur la route probable de l'hydroptère juste après qu'ils s'étaient débarrassés du

dispositif de Marta.

Mais oui! Le varech a dû s'apercevoir de sa présence au moment où ils ont rejeté l'appareil à la mer!

Il sourit de nouveau, en partie de soulagement à l'idée lointaine qu'il n'était pas à l'intérieur du Poisson-Volant à ce moment-là, mais surtout parce qu'il pensait aux ennuis qui allaient maintenant s'abattre sur la tête de Ben Ozette et de ses Enfants de l'Ombre.

— Les reconnaissances ont donné quelque chose? demanda-t-il.

— Le mauvais temps s'est déjà installé. Peu de chances d'établir un contact visuel. Trop de risques de perte. Deux Criquets sont disponibles dans ce secteur, mais il s'agit d'appareils fragiles et de portée limitée. Avez-vous des ordres à leur sujet?

— Qu'ils fassent des reconnaissances dans la mesure où le temps le permet. Je veux savoir vers qui ils se tournent quand ils ont de gros ennuis. De toute manière, Nervi va être incessamment sur les lieux.

Il crut déceler un frisson sur les

épaules de Marta à la mention de Nervi.

C’est bien pour cela que j’utilise ses services, se dit-il. Il suffit de prononcer son nom pour obtenir déjà des résultats.

Il renvoya Marta et scruta le paysage, son paysage, qui s’étendait devant lui. Des wihis à l’aspect métallique lui renvoyaient des éclats de lumière. Leurs petites feuilles en forme de poignard se déployaient vers les giclées d’ultraviolets émis par Alki. Flatterie admirait cette dangereuse petite

plante pour sa ténacité et pour la protection qu'elle offrait à son domaine. Ses graines avaient attendu, en sommeil durant deux siècles au fond des océans, que ceux-ci reculent pour pouvoir fleurir. Les wihis étaient maintenant partout aux abords du domaine et rendaient difficile l'approche des prédateurs, humains ou autres.

Une meute de minuscules rapraps détala au milieu des wihis sur sa gauche, à proximité du pied de la falaise qui s'élevait jusqu'aux Hautes Marches. Bien que réputés capables d'avaler tout ce qui était moins dur que le roc, les rapraps préféraient généralement éviter les humains. Ils avaient survécu, comme

beaucoup de rongeurs côté sol, en se cachant sur les îles organiques pendant les périodes de raz de marée. Les pauvres prenaient souvent le risque de les capturer au filet pour s'en nourrir. C'était une tâche dangereuse. Il avait vu un vieil Ilien succomber sous les assauts de ces créatures ici même, deux ans seulement auparavant. Il n'avait pris dans son filet que la moitié d'une meute. L'autre moitié avait attendu son passage dans les rochers et s'était agglutinée à ses jambes jusqu'à ce qu'il tombe. Tout avait été terminé en l'espace de quelques battements et Flatterie avait considéré cela comme une leçon. Il avait ordonné de griller toute la meute dans son terrier, naturellement, et de

distribuer les carcasses carbonisées aux villageois. Simple geste politique.

Le Directeur savait que ce qui était capable de se protéger à ce point pouvait servir également à assurer sa propre protection. Son Chef de Parc savait y faire avec les animaux aussi bien qu'avec les plantes. Il n'avait pas fallu longtemps pour que plusieurs meutes occupent les points d'accès vulnérables de son domaine. Celle qu'il était en train d'observer en faisait partie. Elle avait établi ses quartiers près du sentier de montagne qui conduisait aux Hautes Marches. Souvent, il venait ici pour regarder les dos roux qui couraient, jetant des éclats fauves sous les rayons

solaires, parmi les wihis argentés.

— Regardez! appela un garde, et Flatterie aperçut le dos sournois d'un capucin qui approchait de la meute. Le garde régla son laser sur la puissance maximale, car il était à la limite de la portée de l'arme, et leva le canon pour tirer. Flatterie lui fit signe d'attendre.

Le capucin franchit les vingt derniers mètres en trois bonds flous, happant et assommant un grand nombre des petites créatures. Mais il y en avait beaucoup trop et il ne lui restait que la peau sur les os tant il était affamé. Il essaya de croquer un ou deux rapraps. C'était le répit dont la meute avait besoin pour se regrouper. Le capucin ne

fut bientôt plus qu'un squelette.

Flatterie sourit de nouveau. Les nuages noirs de l'après-midi étaient en train de se rassembler au-dessus de la mer.

— Quel spectacle magnifique! dit-il à haute voix en s'adressant à lui-même. Magnifique!

***Nous sommes quelque chose de plus que nos idées.***

***Dr Prudence Lon Weygand (n°5)***
***Membre de l'équipage original de la nef Terra***

Twisp le vieux Zavatarien regardait le Directeur en train d'observer les rapraps qui rongeaient un vieux capucin jusqu'à l'os. Le spectacle lui rappela le temps où il était un simple pêcheur sur la mer. Les derniers effets de la poussière de spores bleue ravivèrent en lui le souvenir des bancs de skats qu'il avait connus, capables de

dévorer en un clin d'œil des makis faisant plusieurs milliers de fois leur taille. Twisp avait un solide respect pour les skats et pour les rapraps.

## Ces petits bandits à fourrure I

Une chose, à leur propos, qui le faisait toujours sourire était leur fragile pénis qui se détachait durant l'accouplement, laissant planté dans la femelle un bouchon de chair que son corps absorbait ensuite. Ainsi, le sperme ne pouvait plus ressortir et les autres courtisans éventuels ne pouvaient plus

entrer. La survie génétique du premier arrivé était assurée. Le mâle ne devait attendre que quelques semaines pour qu'un nouveau pénis repousse, mais le délai était suffisant pour l'empêcher de se reproduire deux fois au cours du même cycle.

Une sorte de jeu s'était répandu, parmi beaucoup de Pandoriens, aux dépens des rapraps. Il consistait à prendre un de ces animaux au piège et à lui arracher son pénis. Cette partie de son anatomie était considérée comme un mets délicat et la rumeur disait que le Directeur l'appréciait pour accompagner sa salade. Mais il n'était pas facile de prendre un raprap isolé au piège et plus

d'un Pandorien, ayant généralement trop bu, avait retiré du filet une main où il n'y avait plus que des moignons à la place des doigts.

Les petits animaux faisaient penser à une bande de voleurs avec leur masque noir en travers de leur museau frémissant et leur habitude de maintenir toujours au moins la moitié de la meute en alerte. Twisp ne connaissait aucun cas où ils avaient attaqué des humains sans être attaqués les premiers. Mais quand ils décidaient de le faire, c'était avec une furie et un acharnement qui vous glaçait le sang. Il ne souhaitait pas explorer les limites de leur patience.

Twisp admirait les rapraps pour la

manière dont ils se serraient les coudes. Un seul rap affamé était quelque chose qui n'existait pas. Ou toute la meute avait faim, ou aucun n'avait faim. Les Enfants de l'Ombre disaient toujours que le peuple de Pandore réagirait comme les rapraps lorsque le moment viendrait.

— Le moment est venu, murmura Twisp entre ses dents tout en continuant d'observer Flatterie.

Son murmure fut englouti par le vent. Il y avait juste encore assez de poussière de spores dans ses veines pour créer un fond sonore musical autour des rafales de plus en plus fortes.

« Ouiii! », lui soufflait le vent des

Hautes Marches comme il l'avait toujours fait en mer. Il n'y avait guère qu'à l'intérieur, derrière les portes verrouillées et les baies de plaz, qu'il avait jamais entendu le vent gémir: « Nooon! » La première fois, c'était presque trente ans auparavant, en compagnie d'une femme qu'il ne parvenait pas à oublier. Le vent avait eu raison à ce moment-là et les larges épaules de Twisp s'affaissèrent un peu quand il se rendit compte qu'il avait raison cette fois-ci encore.

La meute des rapraps avait achevé son festin. La plupart se tenaient dressés sur leur corps frêle, flairant le vent et bâillant. Le rose de leur langue

apparaissait par intermittence tandis qu'ils se pourléchaient leur museau roux.

Twisp avait entraîné ses moines en pensant aux skats et aux rapraps. Les Zavatariens isolés, tout comme les Ombres dans chaque colonie, étaient parés, prêts à se battre et prêts à supporter la famine. Et cependant, il cherchait désespérément un autre moyen de vaincre.

Il demanda au vent:

— Comment faire pour sauver en même temps le peuple et Flatterie?

Une accalmie glacée figea alors

l’après-midi.

Twisp avait depuis longtemps remarqué que le Directeur cultivait certaines espèces et en éliminait d’autres. Une observation attentive portait toujours ses fruits. Twisp connaissait tous les terriers secrets des rapraps, avec leurs milliers d’entrées à la surface. C’était ce genre de patience et d’observation des détails qui leur serait utile, il le savait, quand viendrait le moment de détourner l’impact cruel de Flatterie et de sa machine infernale.

Au-delà de la scène de carnage en miniature qui s’était déroulée devant lui, la grande scène du massacre des habitants du village par les flammes

s'étendait en éventail à partir des ruines encore fumantes de la Colonie. Et tandis que les vents de l'après-midi rassemblaient leurs forces pour la tourmente quotidienne, la faim, une fois de plus, unissait Pandore contre son ennemi le plus terrible et le plus sournois. Twisp regardait les inévitables hordes de réfugiés commencer en trébuchant à chaque pas l'ascension de la piste qui menait, toutes les rumeurs le disaient, vers la sécurité relative des Hautes Marches.

De nouvelles recrues pour les Enfants de l'Ombre.

Mais le sourire au coin de ses lèvres n'avait rien de joyeux. Les

Pandoriens n'avaient jamais eu l'âme guerrière. Il y avait toujours eu trop de démons et trop peu d'humains sur cette planète. Malgré la faim qui les tenaillait, les Pandoriens éprouvaient de la réticence à prendre les armes contre leurs semblables. Flatterie payait ses forces de sécurité, et il les payait même très cher, pour qu'elles se battent contre d'autres humains. La maladie que Twisp avait cru tuer dans l'œuf, des années

auparavant, s'était en réalité propagée, sous le règne de Flatterie, comme une épidémie.

— Moi aussi, fit Twisp à haute voix, j'ai cru en lui, au début. Était-ce mal?

Il savait, avant de l'entendre, ce que le vent allait lui répondre. Il avait été paresseux et négligent, il avait espéré que quelqu'un d'autre prendrait les choses en main. Comme tous les autres, il n'avait désiré qu'une chose, mener une existence paisible, simple et sans problèmes.

La patience de Twisp avait été aussi élimée que sa robe de moine. Durant près de vingt-cinq ans, il avait espéré que Pandore secouerait le fardeau de faim et de terreur imposé par le Directeur. L'espoir, il le savait, avait encore moins de substance que les rêves. L'espoir impliquait l'attente et trop de Pandoriens affamés ne pouvaient s'offrir le luxe d'attendre. C'était une sentence de mort, et le temps jouait le rôle de l'accusation.

Quand Flatterie s'était emparé du pouvoir, il avait d'abord fait en sorte de s'assurer le contrôle de la Compagnie Sirénienne de Commerce, puis de tout le secteur de la distribution alimentaire. Il

avait acquis ensuite le monopole des transports et des communications à travers la planète. Cela s'était accompli dans un bain de sang. Plusieurs amis de Twisp, qui dirigeaient, notamment, la Sirénienne de Commerce et le Contrôle des Courants, avaient trouvé la mort dans des circonstances douteuses.

Trop d'accidents. Trop de coïncidences.

Il lutta contre la sensation familière de boule au fond de la gorge. Ils avaient tous été jeunes et naïfs, et aucun d'entre

eux n'avait jamais eu une chance contre la ruse sournoise et délibérée du Directeur. Aujourd'hui, comme précédemment, il n'y avait que Flatterie qui pouvait se permettre d'attendre.

Quelle ironie! Ceux qui peuvent se payer le luxe d'attendre sont les seuls qui n'aient pas besoin de le faire. Je me demande s'il a encore quelque chose à espérer.

— L'Ancien!

Twisp éprouva de l'agacement en

entendant derrière lui la voix essoufflée de Mose. Il bouillait assez d'impatience comme cela sans que le jeune moine vienne de surcroît le harceler ici.

— Qu'y a-t-il?

Mose ne s'approcherait pas de l'arête rocheuse escarpée, donnant directement sur le vide, que Twisp occupait. Celui-ci le savait, tout comme il devait admettre que c'était un petit jeu qu'il jouait avec le jeune moine.

— Pourquoi restez-vous perché là? demanda Mose d'une voix à l'accent plaintif.

— Pourquoi restes-tu en arrière?

Twisp ne s'était pas encore retourné, mais il savait qu'il finirait par le faire.

— Ils vous demandent aux loges. C'est urgent. Ils font tout un remue-ménage dont je ne comprends pas bien les raisons.

Twisp demeura silencieux.

— M'avez-vous entendu, l'Ancien? Toujours pas de réponse. %

— Je vous en supplie, ne me faites pas aller encore jusque-là! Vous savez que cela me hérisse les fanons d'une manière épouvantable!

Twisp gloussa intérieurement et se décida à suivre Mose jusqu'à l'entrée de la caverne. L'averse de l'après-midi commençait à tomber, de toute manière, et les grosses gouttes crépitaient comme une horde de rapraps détalant dans la garrigue. Il se doutait déjà de ce que le Quartier central avait dû décider. Qu'il était temps de cesser de se contenter de vagues espoirs et que Flatterie et ses pareils devaient s'en aller. Que le

peuple se soulevait sans être préparé ni organisé. Que les Zavatariens et les Enfants de l'Ombre étaient les seuls à être en position et à détenir les moyens de garantir la chute du tyran. Que des milliers de gens devaient, une fois de plus, sacrifier leur existence aux causes plus importantes de la vie et, naturellement, de la liberté. Quand il n'y avait plus rien à perdre, il y avait toujours la faim.

— Viens avec moi au Quartier central, dit-il, et je te montrerai quelque chose qui te mettra les fanons dans le sens du poil. Tu seras le témoin d'événements terrifiants, je te le promets.

Twisp s'inclina à l'entrée de la caverne, en signe de respect, et s'avança à l'intérieur. Les ondulations de sa robe orange formaient un signal lumineux dans l'après-midi assombri de nuages.

La voûte intérieure, plongée dans la pénombre, était gardée par deux jeunes novices, un garçon et une fille, au crâne entièrement rasé, armés de lasers. Le garçon, qui devait avoir dans les quinze ans, avait la tête surmontée d'une crête osseuse qui le rendait plus grand que Twisp, bien que leurs yeux fussent à la même hauteur. La fille et lui portaient la combinaison-uniforme noire et cuirassée du Clan des Capucins. Ils étaient sur le qui-vive, l'œil alerte malgré leur

attitude apparemment décontractée. Ensemble, ils firent basculer la porte de plastacier sur son cardan et laissèrent entrer les deux moines dans la caverne située sous les Hautes Marches.

Ce n'étaient pas les capucins et les platelles que cette lourde porte blindée voulait tenir à l'écart, mais le Directeur et ses forces de sécurité de Vashon. Au fil des années, Twisp lui-même était passé maître dans l'art de la sécurité. Les contacts des moines avec les F.S.V. avaient été rares et anodins. Les gardes de la sécurité considéraient les Zavatariens comme des êtres faibles et inoffensifs que la folie ou la drogue tirée du varech rendaient incapables de

réagir.

— L'illusion est notre meilleure arme, disait toujours Twisp dans ses cours aux novices. Prenez un air hébété, fou, miséreux et repoussant. Qui voudra s'attaquer à vous? La moisissure qui recouvre le fruit n'est qu'une apparence au début, mais elle est plus forte que lui à la longue.

La première grotte était celle que la sécurité de Vashon avait l'habitude d'inspecter régulièrement. Creusée à même le roc, elle abritait trois cents Zavatariens appartenant aux neuf clans. Ils prenaient leurs repas et se réunissaient dans les parties centrales de la caverne alors que les parois étaient

couvertes d'un labyrinthe de niches d'habitation disposées sur trois niveaux et isolées par des tapisseries du bruit des voix qui résonnaient sous la voûte immense.

L'éclairage était fourni par les habituels luminaires à incandescence alimentés par quatre générateurs à hydrogène logés dans le sous-sol de la caverne. L'aspect présenté par tout cela était si primitif et si sordide que les inspecteurs envoyés par la sécurité s'attardaient rarement assez longtemps pour jeter plus qu'un simple coup d'oeil de routine aux installations. C'était dans cette grotte que vivait Mose. Twisp y avait également une niche — au

troisième niveau, à droite de l'entrée principale — mais il y dormait rarement. Depuis plus d'un an, il s'était installé dans la grotte privée que les Enfants de l'Ombre appelaient le « Quartier central ».

Il grimpa, suivi de Mose, jusqu'au second niveau où il passa, en franchissant une vieille tenture îlienne, à l'intérieur d'une alcôve dont l'aspect n'était pas fait pour attirer l'attention, excepté peut-être celle de jeunes enfants en quête d'un recoin où se cacher pour jouer. Il s'approcha d'une paroi de basalte gravée de symboles complexes se rapportant aux humains et à leurs rapports avec le varech. La section

devant laquelle il se pencha avait pour titre: « L'Effet Lazare ». Il s'agissait d'un large bas-relief représentant une main humaine dont l'index se tendait pour toucher un thalle de varech en train d'émerger de l'océan.

Twisp tira sur l'index pour l'écarter de la paroi. Avec le snap d'un poignard quittant son fourreau, tout un pan de roche pivota sur lui-même. Quand les responsables du Quartier central se réunissaient pour discuter d'affaires concernant les Zavatariens, ils le faisaient à l'intérieur du labyrinthe rocheux qui se trouvait derrière cette paroi. De nombreux signes de réfection témoignaient de l'instabilité géologique

de Pandore et les passages changeaient continuellement. Rares étaient ceux qui les connaissaient vraiment et personne ne les connaissait aussi bien que celui qui était à la tête du Quartier central, l'Ilien Twisp.

Mose déglutit et son visage devint blême. De nombreuses rumeurs couraient à propos des milliers de villageois et de réfugiés ordinaires qui étaient venus demander asile aux Zavatariens et que l'on n'avait jamais plus revus. Mose lui-même avait vu des centaines de personnes entrer dans la grande caverne qui se trouvait derrière eux pour ne plus jamais ressortir. Le Quartier central les appelait les «

ambassadeurs des pauvres » et laissait entendre qu'ils étaient redispersés un peu partout dans le monde. Mose n'avait jamais eu la moindre preuve que ces rumeurs fussent fondées. Mais il devait admettre qu'il était né et avait passé la totalité de sa modeste existence à moins de cinq kilomètres de l'endroit où il se tenait maintenant.

Ils ne repassent plus jamais par cette porte I

En voyant l'effroi qui se peignait sur le visage du jeune moine, Twisp

sourit.

Je ne sais pas pourquoi j'aime tant le taquiner. Je me souviens que Brett prenait si bien la chose…

Il secoua la tête. Il était stérile de repenser comme il le faisait à son jeune associé disparu. Ce qu'il fallait, c'était détruire une bonne fois pour toutes le nid de la racaille qui avait causé sa mort. C'était la seule manière de faire œuvre utile.

— Suis-moi, dit Twisp. Avec moi,

tu ne crains rien. Il est temps d'exercer un peu les muscles zavatariens.

Accompagnant ces mots d'un sourire, Twisp pénétra dans le passage éclairé. Les yeux de Mose n'auraient pas pu s'agrandir davantage. Voyant qu'il hésitait, Twisp posa une large main sur son épaule.

Mose s'avança également dans le passage et le panneau de roc se referma derrière lui avec un snap.

— Je veux que tu te souviennes bien de tout ce que tu vas voir maintenant.

— Oui… l'Ancien.

Mose n'avait pas l'air particulièrement enthousiaste. Son visage déjà cireux de nature était tendu et les cicatrices chirurgicales le long de son cou et à la naissance de ses cheveux brillaient d'un rose furieux. Il ne cessait de tirer sur sa robe et de se tordre les mains tour à tour.

Le silence pesant de cette galerie taillée dans le roc contrastait fortement avec le vacarme continu qu'ils avaient laissé derrière eux dans la caverne. L'éclairage venait d'une source froide, ni trop forte ni trop faible, dont les tonalités vert pâle évoquaient la technologie sirénienne. Comme dans de nombreuses installations de conception

sirénienne, les parois se recoupaient à angle droit avec une précision que beaucoup d'Iliens trouvaient désagréable. Cette galerie avait été creusée par une découpeuse de plastacier et, sauf accident survenu ultérieurement, ses lignes étaient parfaitement d'équerre, parfaitement régulières.

Une voix électronique issue du plafond fit sursauter Mose.

— Code de sécurité pour personne accompagnante?

— Treize, répondit Twisp.

— Avancez.

Ils poursuivirent leur chemin dans la galerie et Mose demanda:

— Où sommes-nous?

— Tu le verras bientôt.

— Qu'est-ce que c'est que ce « code de sécurité »?

— Nous sommes obligés de prendre précaution sur précaution. Si tu avais été un ennemi et moi ton otage, cette galerie se serait hermétiquement refermée sur nous. J'aurais peut-être été secouru plus tard, mais ce n'est pas certain. Toi, en tout cas, tu aurais été tué.

Twisp sentit que Mose se

rapprochait encore un peu plus de lui.

— Le Quartier central se trouve bien au-dessous de nous, expliqua-t-il au jeune moine. Il est encore plus bas que le fond de la mer.

— Ce sont des Siréniens, alors, qui ont construit tout ça? demanda Mose.

La galerie tournait abruptement sur la droite et se terminait par un mur nu. Twisp appliqua la paume de sa main droite contre un creux du mur et un panneau s'écarta pour révéler une petite pièce qui n'aurait pas pu contenir plus d'une demi-douzaine de personnes.

— Ce sont des humains, répondit

Twisp. Des Iliens et des Siréniens mêlés.

Ils entrèrent et le panneau se referma derrière eux. Twisp prononça un seul mot: « Central », et la petite pièce se mit à tomber avec eux à l'intérieur.

— Oooh! s'écria Mose en s'agrippant au très long bras de Twisp.

— N'aie pas peur. Ce n'est pas de la magie. Tu vas voir des merveilles, mais elles sont toutes humaines. Nos frères et nos sœurs les connaîtront bientôt eux aussi. Ne t'avais-je pas dit que je te ferais hérisser les fanons?

Le jeune moine se mit à rire, mais il continua de s'agripper à Twisp durant toute leur descente vertigineuse.

***J'ai peur, aussi, comme tous mes frères, de l'avenir trop mystérieux et trop nouveau vers lequel me chasse la durée.***

***Pierre Teilhard de Chardin***
***Hymne de l'Univers, Fonds zavatarien***

Léon luttait avec les commandes» de son engin chenille qui cahotait à travers le no man's land entre la route périphérique et la colonie. C'était un véritable tape-cul, mais il n'était pas obligé de rester sur les routes comme la petite Cushette de Stella. Et malgré le terrain qui le mettait à dure épreuve, il

ne tombait pas aussi souvent en panne non plus. C'était le troisième voyage que Léon faisait à la ferraille avec Gray ce mois-ci. Et les trois fois, cela avait été pour réparer la Cushette de Stella, qui avait cinq ans.

— Tu devrais mettre une bâche sur ce truc, glapit Gray.

Les deux hommes étaient trempés par l'averse soudaine de l'après-midi. Leurs cheveux courts leur collaient à la tête comme une couche de peinture grasse.

— J'aime ça comme ça, hurla Léon en réponse. Ma maman m'a toujours dit que c'était bon pour le teint.

— C'est ce qu'on dit généralement des rapports sexuels! C'était la première tentative d'humour que faisait Gray de toute la journée. Il s'était pointé chez Léon une demi-heure auparavant, après avoir quitté son travail à la colonie. Il avait l'air maussade et tendu, ce qui ne ressemblait pas du tout au garçon souriant et décontracté que Léon avait habituellement pour voisin. Gray accomplissait certaines fonctions pour la sécurité, dans l'entourage immédiat du Directeur, et Léon savait qu'il valait mieux ne pas insister quand il n'avait pas envie de parler.

Pourtant, Léon aurait eu beaucoup de questions à lui poser aujourd'hui. Le ciel était noir de fumée au-dessus de la colonie et il était inquiet malgré les nouvelles rassurantes diffusées par l'holovision.

— Une bonne averse, rien de tel pour nettoyer le ciel, dit-il. Et c'est bon pour éclaircir les idées, également. Si seulement ça pouvait faire pousser un peu plus de choses dans le coin, à part les rochers…

— Ces Zavatariens… Ils en seraient capables, eux.

— Capables de quoi?

— De faire pousser des choses. Ils ont d'énormes fermes dans les régions côtières du nord. Comme les Iliens, mais leurs îles sont sur la terre ferme.

Léon le regarda d'un air incrédule. Il avait déjà entendu ce genre de rumeur, naturellement. Comme tout le monde.

— Tu veux rigoler? demanda-t-il. Ils feraient pousser de quoi manger là-haut et le Directeur les laisserait s'en tirer comme ça?

— Il n'y peut rien. Il ne peut pas maintenir l'ordre à la fois ici et là-haut.

— Mais là-haut, il n'y a que des falaises et du roc.

— C'est ce que tu as entendu dire. Mais par qui?

— Heu… par l'holovision. Je ne connais personne qui soit allé là-bas.

— J'y suis allé.

Léon regarda son ami avec une curiosité accrue. Quelque chose lui était arrivé aujourd'hui. Quelque chose qui l'avait transformé. Habituellement, Gray n'arrêtait pas de plaisanter. Quand il rentrait du travail, c'était pour boire un verre avec son copain ou bricoler un peu les bagnoles. De temps en temps, quand

Léon avait les moyens, ils sortaient en ville avec leurs femmes pour passer la soirée dans un endroit chic où l'on buvait du vin avant de faire quelques parties de buzzboard. Mais Gray n'était vraiment pas d'humeur à rigoler ce soir. Cependant, il était allé dans le nord et la curiosité de Léon était à son comble.

— A quoi… à quoi ça ressemble? demanda-t-il.

Il savait que c'était une question dangereuse. Quoi que son copain pût avoir à lui apprendre sur les régions du nord, il se doutait que ce n'était pas le genre de connaissance dont on pouvait se vanter impunément.

— C’est quelque chose de merveilleux, murmura Gray.

Il se mit à raconter, d’une voix à peine audible à cause du bruit du moteur.

— Ils ont des potagers et des champs cultivés, par centaines. Même dans des rochers comme ceux-ci, ils arrivent à faire pousser du maïs en une seule saison. Et leurs jardins potagers sont bordés de fleurs de toutes les couleurs…

C’était la mine songeuse de son ami qui inquiétait le plus Léon Il avait vu plusieurs fois cette expression sur son visage quand il revenait des endroits où

le Directeur et ses hommes l'envoyaient. Gray ne parlait pas volontiers de ces missions et Léon se gardait bien de lui demander quoi que ce soit. Moins il en savait sur tout ça, plus il avait de chances de vivre vieux. La chose ne faisait pour lui aucun doute.

Sans compter qu'il entendait déjà pas mal de trucs politiques dangereux de la part de la fille avec qui il vivait, Stella. Elle avait vingt-deux ans, le même âge que Léon, mais elle fréquentait aussi des artistes et elle essayait de faire des choses qui n'étaient pas encore de son âge. Elle avait transformé la plus grande partie de leur espace vital en un jardin hydroponique à

plusieurs niveaux et elle cultivait des champignons au-dessous de leurs chambres. Gray le savait, naturellement, mais il faisait semblant de ne rien voir. Stella descendait d'une longue lignée d'horticulteurs îliens. Sa famille possédait des brevets sur des variétés spécialement adaptées au sol de Pandore et un savoir-faire représentant à peu près trois cents ans d'expérience dans les cultures hydroponiques. Léon était presque sûr qu'elle aurait été capable de faire germer des graines sur les murs s'il la laissait faire.

Stella n'arrêtait pas de parler, en temps ordinaire; mais cela ne gênait pas Léon Il avait moins à parler lui-même,

de cette manière, et cela convenait parfaitement à son tempérament.

Gray lui fit signe de couper le moteur. Le camion fit une pétarade et s'arrêta sur un promontoire rocheux qui dominait toute la région alentour.

— Je veux croire que je peux te faire confiance, lui dit Gray. Il y a certaines choses dont j'ai besoin de parler.

Léon déglutit puis hocha la tête.

— Bien sûr, Gray. Mais ça me fout un peu la trouille, tu comprends.

Gray sourit, d'un sourire un peu

jaune.

— Il y a de quoi, dit-il en désignant d'un geste large la zone occupée par les réfugiés qui s'étalait devant eux. Il y a là des milliers de gens affamés qui te tueraient pour un seul repas tiré des jardins hydroponiques de Stella. Les hommes de Flatterie te tueraient s'ils savaient que tu fais pousser des récoltes illégalement. Et si tu racontais à qui que ce soit ce que je vais te dire maintenant, c'est peut-être moi qui te tuerais.

Léon retint sa respiration. À en juger d'après le regard de Gray, il ne plaisantait pas. Mais Léon avait réellement envie d'entendre ce que son ami avait à lui dire.

— Même à Stella? demanda-t-il.

Le regard de Gray s'adoucit. Léon savait toute l'affection qu'il avait pour Stella, qu'il traitait comme la fille qu'il n'avait jamais pu avoir avec Billie.

— On verra, dit-il. Écoute-moi d'abord.

Il se mit de nouveau à raconter, d'une voix qui n'était tout d'abord qu'un chuchotement à peine audible, en regardant sans cesse nerveusement autour de lui comme s'il avait peur de quelque chose. Léon se penchait le plus près possible de son côté, en faisant semblant de bricoler le tableau de bord.

Il avait l'impression très nette qu'ils étaient épiés.

— Tu sais que je suis resté récemment absent pendant un mois, lui dit Gray. Ils m'ont envoyé dans les régions du nord, espionner les Zavatariens. Ils m'ont fourni une couverture et des contacts pour m'infiltrer là-bas et en ressortir, ainsi qu'une caméra miniature. Leurs reconnaissances aériennes avaient établi l'existence de cultures et de pêches illégales. Flatterie voulait des détails. Ce que j'ai vu là-bas a transformé mon existence.

Léon écarta le panneau du tableau de bord qu'il venait de démonter. Billie

et Gray avaient tous les deux grandi sous la mer, dans des établissements Siréniens.

C'est pour cela qu'il est toujours si méthodique dans tout ce qu'il fait, pensa Léon Exactement comme les Siréniens.

Les yeux de Gray, d'un bleu d'acier, étaient à l'affût du moindre mouvement autour de leur camion. Là où ils se trouvaient, à découvert, si près des limites du Périmètre, il n'y avait pas que les dangers humains qui les guettaient. Gray poursuivit de sa voix tranquille:

— Ce sont des Iliens sans île. Il y en a des milliers là-haut. Flatterie ne se doute pas qu'ils sont si nombreux. Ils ont prévu des camouflages contre les observations aériennes. Les champs minables que l'on voit des airs ne sont là que pour la façade. Derrière les camouflages, et surtout sous la terre, c'est complètement différent. Ils produisent de la grumelle dans leurs cuves à nutriments exactement comme avant. La différence, c'est qu'ils ne l'utilisent plus pour faire des îles. Ils la répandent comme un tapis de mousse sur un terrain rocheux comme celui où nous sommes; et une semaine plus tard, il y a toutes sortes de plantes qui poussent dessus. Ils fabriquent ça à partir de

déchets organiques et végétaux, exactement comme dans le bon vieux temps. Sur un terrain plat, ou à la deuxième application, la grumelle forme une couche organique d'environ un centimètre d'épaisseur sur douze mètres de large. Les semences sont déjà incorporées à la mousse, que l'on applique sur la roche ou bien sur du sable, ou encore sur les champs de l'année précédente. La grumelle contient tout ce qu'il faut comme eau, matières nutritives et défenses contre les prédateurs. Ces substances ne se libèrent que peu à peu au fil des mois. Tu ne crois pas que Stella aimerait voir ça?

— Ça ressemble tout à fait à l'idée

qu'elle se fait du paradis, répondit Léon La vie îlienne lui manque, même si notre île s'est échouée quand nous n'avions que cinq ans. À moi aussi, je suppose, cela me manque. Peut-être pas tant le fait de dériver sur la mer que la liberté elle-même. Nous avions tout le temps l'angoisse de nous échouer, mais au moins nous n'avions pas peur les uns des autres.

C'était avec une certaine réticence que Léon avait prononcé ces dernières paroles. Admettre que l'on avait peur de la sécurité, c'était reconnaître implicitement que l'on avait des raisons d'avoir peur. Et la peur était un motif suffisant pour provoquer une enquête.

— Je sais, soupira Gray. Nous avons peur l'un de l'autre, c'est vrai. Mais là-haut, ajouta-t-il en désignant le nord d'un mouvement de tête, même s'ils sont très prudents, ils n'ont pas peur.

— Quel rapport as-tu fait? As-tu…

— Si j'ai dénoncé leur bonheur? Si j'ai trahi les seules personnes que j'aie vues présenter des signes d'humanité depuis près de vingt ans? Non, non. J'ai menti et j'ai fait en sorte que ma caméra mente aussi. Mais je ne suis pas aussi courageux que tu le crois. Je sais ce que Flatterie soupçonnait. Qu'il y a là-bas des camps de réfugiés et des cultures illégales. Mais je sais aussi ce qu'il avait envie d'entendre. Que tout ça n'est

que de la pisse de gyronète et que ça ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Parce qu'il n'a pas les moyens, en réalité, de s'en occuper! Regarde autour de toi, Léon! fit-il en soulignant ses propos d'un large geste du bras qui englobait tout l'horizon. Regarde autour de toi et tu verras que tout ce qui se passe ici absorbe toutes les forces dont il dispose. Il est en train de perdre, Léon! Il y a eu des émeutes aujourd'hui à la colonie. Des émeutes très graves. Et il y en aura d'autres. Les nouvelles sont truquées. Ce sont des histoires dont les grandes lignes sont tracées par Flatterie, écrites par son armée de larbins. Ses mensonges sont tous destinés à nous empêcher de grandir. Tant que nous ne

grandissons pas, c'est lui qui continue à tenir les rênes. Tu peux être sûr qu'il ne voulait pas que je découvre quoi que ce soit d'important là-haut. Aussi, quand je lui ai servi sur un plateau quelques amuse-gueule à la graisse de capucin, ça a suffi pour le rendre heureux. Peut-être qu'il décidera de ne pas bouger d'ici. La plus grande partie de ses forces est stationnée entre ici et Victoria. Les patrouilles en mer, avec la flottille de pêche, lui prennent beaucoup d'hommes. Le monde est plus vaste que ça, Léon Beaucoup plus vaste. Et les zones habitées s'étendent chaque jour. À mon avis, tu devrais aller là-haut avec Stella.

— Hein?

Léon s'était cogné la tête en la sortant de dessous le panneau de bord.

— Tu n'es pas fou? reprit-il. Elle attend un… Je veux dire que nous ne pouvons pas envisager une chose pareille en ce moment. Il faut qu'elle se tienne tranquille pendant un…

— Écoute, Léon, je sais qu'elle attend un bébé. Elle l'a dit à Billie et Billie me l'a dit ce matin. Elle ne pourra plus le cacher bien longtemps, de toute manière. Il faudra que tu fasses une demande pour des points-rations supplémentaires, tu peux recevoir des visites, c'est un risque à ne pas prendre.

Léon soupira, puis cracha par la

portière côté chauffeur.

— Merde… fit-il.

— Écoute, lui dit Gray. Il y a une manière de t'en sortir. Comment se comporte la Cushette sur l'eau?

— Ça peut aller, quand elle est lancée. Ça ne vaut pas un hydroptère, bien sûr, ni une de ces vedettes rapides de la sécurité.

Gray se retourna pour regarder le plateau du camion. C'était une benne basculante de deux mètres sur quatre. Léon gagnait ses coupons en transportant du matériel pour les chantiers de construction situés sur la côte de part et

d'autre de Kalaloch.

— Tu crois que tu pourrais lui faire faire trois cents cliques sur un terrain accidenté? demanda-t-il.

Léon secoua la tête.

— Impossible, dit-il. Deux cents, au maximum. Mais avec un convertisseur et de l'eau de mer, je ferais probablement le tour du monde.

— Ouais, fit Gray en se frottant le menton. Mais il n'y a pas d'eau de mer à l'intérieur des terres et les convertisseurs ne fonctionnent pas dans les cours d'eau ou les lacs. Cependant, j'ai un vieux réservoir à haute pression,

à la maison, qui pourrait te permettre de traverser.

— Qu'est-ce que tu racontes? demanda Léon en passant une main nerveuse dans ses cheveux bruns laineux. Tu crois qu'on peut emmener ce camion où on veut et passer inaperçu? Ils nous roussiraient les fesses avant même que nous soyons en vue des Hautes Marches.

— Ce n'est pas de ce côté qu'il faut passer. J'ai une carte et j'ai mon idée là-dessus. Si je te conduis, avec ce camion et Stella, jusqu'aux Zavatariens que je connais sur la côte nord, accepteras-tu?

Léon releva la tête juste à temps pour voir une patrouille de la sécurité quitter le périmètre et se diriger vers eux en peinant à travers les rochers. Ils se trouvaient encore à deux cents mètres du camion et ils n'avaient pas l'air d'aimer ça.

— Merde! fit Léon

Il replaça le panneau en vitesse et mit le moteur en marche. Puis il commença à manoeuvrer en pivotant sur la chenille gauche pour faire demi-tour.

— Non! lui cria Gray. Nous sommes venus chercher un démarreur pour ta Cushette et nous ne repartirons pas sans lui. Fais-leur un grand signe de

main.

Gray agita la main en direction de la patrouille et Léon fit comme lui. L'officier à la tête du détachement leur rendit leur salut et retourna avec ses hommes en direction de la route, où il était plus facile d'avancer.

— Tu vois? jubila Gray. C'est comme ça partout. Apprends à reconnaître ce qui est le plus facile pour eux et tu t'en sors à tous les coups. On reparlera de ce projet sur le chemin du retour. Mais j'ai déjà tout prévu, ne t'en fais pas.

Il sourit à Léon de toutes ses dents et Léon se prit à lui retourner son

sourire.

Des champs cultivés avec ‘des fleurs partout, se disait-il. C’est sûr que Stella aimerait ça.

***Ce n'est pas en évitant d'agir que l'on acquiert la liberté d'action. Ce n'est pas par la simple renonciation que l'on atteint la perfection suprême.***

***Queets Twisp l'Ancien***
***Conversations zavatariennes avec l'Avata***

Twisp avait toujours pensé que les « loges » étaient bien nommées. Il y en avait un grand nombre sous la montagne, une pour chaque membre du Conseil et pour les équipes techniques en plus des salles de réunion et des cellules où ils dormaient. Les installations étaient

rudimentaires en comparaison des normes sirénniennes, et primitives à côté de celles du Directeur. Des équipes travaillaient en ce moment à la réfection des secteurs endommagés par le grand séisme de l'année passée, déjà désigné dans l'histoire orale sous le nom de « catastrophe de 82 ».

Dans le corridor qui faisait face à l'ascenseur, une porte donnait sur la loge personnelle de Twisp, creusée dans la roche noire et luisante. Il poussa la porte ovale et fit signe d'entrer au jeune moine médusé.

— Assieds-toi là.

Twisp indiqua un lit bas, à gauche

de l'entrée, fait de matériaux organiques tout comme le canisiège qui se trouvait à côté. Tout ce qu'il y avait dans cette pièce rappelait une cabine sirénienne. Elle ne faisait pas plus de quatre mètres carrés.

Les parois de roche noire étaient presque entièrement tapissées de rayonnages remplis de centaines de livres. Il y avait là surtout des ouvrages en papier de varech, aux bords tout déchirés. Quand Twisp était pêcheur, il n'avait connu ni l'holovision, ni les écrans de lecture. Le grossier papier de varech et les presses artisanales servaient à faire circuler dans toutes les petites communautés la littérature et les

nouvelles disponibles.

Twisp referma la porte et se tourna vers Mose en souriant.

— Tu peux m'emprunter tous les livres que tu voudras, dit-il. Ils s'ennuient sur les rayons.

Mose baissa la tête en tordant l'une dans l'autre ses mains aux ongles rongés.

— Je… je ne vous l'ai jamais avoué, bredouilla-t-il, mais je ne sais pas lire.

— Je sais. Tu caches bien ton jeu. Il m'a fallu du temps pour m'en

apercevoir.

— Et vous n'avez rien dit?

— C'était à toi de juger quand le moment viendrait. On trouve toujours quelqu'un pour enseigner ces choses-là, mais ça ne sert à rien tant que l'élève n'est pas prêt. C'est très facile d'apprendre à lire. Ecrire, c'est différent…

— Je n'ai jamais été très doué pour apprendre.

— Ne t'en fais pas. Tu as bien appris à parler! Lire, ce n'est pas plus difficile. On prendra le café ensemble pendant un mois et tu sauras lire après

ça. On pourrait commencer déjà par faire du café, qu'est-ce que tu en dis? Tu prendras ta première leçon après.

Mose hocha la tête, les yeux brillants. Côté surface, parmi les autres Zavatariens, ce n'était pas souvent qu'il avait l'occasion de boire du café depuis que le Directeur contrôlait toute la production. Mais il avait fait vœu de pauvreté zavatarienne, ce qui le plaçait tout de même un cran au-dessus de la pauvreté qu'avait connue sa famille. Chez les Zavatariens, il avait appris qu'il fallait ne s'attendre à rien et profiter de tout.

Twisp se pencha pour tout préparer, ses longs bras à demi repliés

sur ses hanches face à la table à côté de laquelle se trouvaient un évier mural, une cuisinière et un réfrigérateur encastré dans une niche de la paroi. Mose se laissa aller sur le vieux lit en le laissant épouser la forme de son corps. Il le trouvait infiniment plus agréable que la maigre paillasse dont il disposait côté surface. Sur une étagère près du lit se trouvaient plusieurs cubes holo, la plupart représentant un jeune homme aux cheveux roux et une jeune femme menue, à la peau foncée.

— La réunion va commencer bientôt, Mose, annonça Twisp. Il

soupira, sans se retourner, tandis que ses bras démesurés semblaient retomber un peu plus vers le sol. Il versa deux ou trois cuillerées de café odoriférant dans une petite bouilloire.

— On va nous servir une soupe, là-bas, selon l'ancienne coutume, dit-il. Sinon, je t'aurais proposé de manger quelque chose ici. Ma cabine est la tienne. Cette porte conduit aux toilettes. Celle-là (il indiqua d'un signe de tête l'endroit par où ils étaient entrés) mène à la loge du Conseil. Prépare-toi à voir des gens de toutes sortes faire des choses qui te sembleront étranges.

— C’est ce qui s’est passé toute ma vie.

— Eh bien, fit Twisp en riant, tu ne seras pas trop dépaysé ici. Te rappelles-tu le serment que l’on t’a fait prêter lorsque tu es entré dans les rangs des Zavatariens?

— Oui, l’Ancien. Naturellement que je m’en souviens.

— Peux-tu me le répéter?

Mose s’éclaircit la voix et se redressa légèrement sur le lit, bien que Twisp lui tournât toujours le dos.

— « Je fais serment de ne jamais

commettre à partir d'aujourd'hui le moindre larcin ni le moindre vol de récolte ou de nourriture, de ne pas me livrer au pillage ni à la destruction des demeures d'autrui. Je promets de laisser les habitants de chaque lieu aller et venir à leur guise, sans être importunés, sur les lieux de leur résidence. Je jure tout cela de mes deux mains levées. Je ne causerai pas de torts ni de destructions, même s'il s'agit de venger la chair et le sang. Je n'aurai que de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions. »

— C'est très bien récité, dit Twisp en tendant au jeune Mose sa tasse de café fumant. Tu es ici parce que le

Conseil a besoin de connaître ton opinion. Nous avons à prendre aujourd'hui une décision lourde de conséquences. Jamais le Conseil n'a eu à faire face à un si grand dilemme. Il va falloir peut-être demander à tous les Zavatariens de rompre leur serment, en particulier la partie où il est question de venger la chair et le sang. Nous avons besoin que tu assistes à cette assemblée pour nous donner ton avis, qui nous aidera à décider si nous devons enfreindre le serment ou non.

Twisp avala une gorgée de café. Toujours debout, il nota le tremblement des mains du jeune moine, aux ongles rongés.

— As-tu déjà une opinion sur cette question, Mose?

— Oui, l'Ancien. J'en ai une.

Il n'y avait pas eu d'hésitation dans la voix de Mose et le tremblement de ses mains avait cessé.

— Lorsqu'on prête serment, dit-il, c'est… pour la vie. J'ai juré de respecter ce serment toute ma vie. Et je ne dois pas me parjurer.

Mose souligna cette déclaration d'un bref hochement de tête, mais sans relever ses yeux baissés.

Ils ont si peur, se dit Twisp. Ce monde est plus habitable qu'il ne l'a jamais été, mais ils ont tous si peur, même de leurs plus proches voisins.

Un coup frappé à la porte de la loge les fit sursauter tous les deux. Twisp ouvrit à une jeune femme aux cheveux roux qui tenait à la main un porte-papiers. Elle avait une silhouette avenante, que mettait en valeur l'uniforme gris du Clan du Varech. Son nom, indiqué sur sa poche de poitrine gauche, était Snej. Ses yeux bleus étaient cernés de paupières rougies et gonflées.

Elle pleure!

— L'assemblée se réunit dans cinq minutes, monsieur, dit-elle en reniflant aussi discrètement que possible. Voici les derniers renseignements en notre possession… (Son regard soutenait celui de Twisp, mais sa voix n'était plus qu'un souffle.) Le Projet Déesse semble être compromis, monsieur. Pas un signe de vie de leur part depuis des heures…

Ses lèvres tremblaient sous l'effort qu'elle faisait pour les maîtriser et de nouvelles larmes coulèrent sur ses paupières enflées. Il vit la même expression déprimée sur le visage des

autres personnes qui attendaient dans le couloir.

— LaPush nous transmettait des impulsions toutes les heures avec sa caméra, dit-il.

— Nous avons également un problème de communication sur toutes les fréquences, reprit Snej, à l'exception de celles du varech, qui restent claires. Les autres sont toutes brouillées. Mais pas tout le temps. Nous avons pensé à une activité solaire, mais cela n'y ressemble pas vraiment. Le brouillage est trop sélectif.

Elle prit un mouchoir dans sa manche et souffla dedans.

— Vous paraissez bouleversée, lui dit Twisp. Puis-je faire quelque chose?

— Oui, monsieur. Vous pouvez me ramener mon Rico. Je sais que Crista Galli est importante… la plus importante… mais…

— Vous êtes de service à la salle des consoles aujourd'hui? Elle fit oui de la tête, en se séchant les yeux avec sa manche.

— Concentrez vos efforts sur les communications en provenance ou à

destination de la résidence du Directeur. Faites parvenir immédiatement à la loge du Conseil toutes les informations que vous aurez. Nous les ferons revenir. Rico et Ozette n'ont pas l'habitude de céder à la panique sous le feu de l'ennemi.

Ces paroles semblèrent redonner confiance à la jeune femme. Elle se moucha de nouveau et redressa les épaules.

— Merci, dit-elle. Excusez-moi… Il faut que je retourne là-bas. Merci beaucoup.

Mose suivit Twisp dans le couloir et ils se dirigèrent vers la grande salle

d'information pleine de monde, surmontée d'une haute voûte. Mose reconnut au passage quelques-uns des réfugiés du village qu'il avait vus passer dans la caverne là-haut. Ils portaient tous soit la même combinaison-uniforme que Snej, soit le vêtement de bure qui dénotait leur appartenance au nouveau clan des Gardiens du Sol.

Les pas de Twisp adoptèrent une allure plus jeune que ses cheveux gris lorsqu'il traversa le pont de cette salle encombrée de tables, d'écrans, de piles de papiers et de câbles serpentant partout. C'était sa vie, l'œuvre de toutes ces dernières vingt-cinq années. Le Quartier central, le cœur du monde

mystérieux des Enfants de l'Ombre.

— Flatterie nous croit installés à Victoria, avait déclaré Twisp au Conseil au début des événements, et je veux que le reste du monde le croie aussi. Les Enfants de l'Ombre doivent demeurer une illusion, une fiction que nous nous chargerons d'entretenir. L'enjeu de tout cela est la planète entière, peut-être même chaque vie humaine sur la planète. Nous devons tous avoir suffisamment de patience.

Il espérait qu'il leur en restait encore.

Il retira quelques caisses posées sur un vieux canisiège et fit signe à

Mose de s'asseoir. Un grand panneau de plaz les séparait de la salle des techniciens où régnait un calme étrange. Twisp aperçut Snej, qui lui fit un signe de tête en s'efforçant de sourire.

Cette fille aux cheveux roux lui rappelait un peu l'ambassadrice Kareen Aie, une de ses amies qui avait été parmi les premières victimes des escadrons de la mort de Flatterie.

Elle a sauvé des quantités de vies humaines. Et elle était si belle…

Il chassa ce souvenir pénible et s'installa sur la banquette de sa console. Les banquettes des autres membres du Conseil étaient disposées, ainsi que la sienne, comme les rayons d'une roue, chacune donnant accès à un pupitre de commande avec un écran et un foyer holo central.

Twisp se débarrassa de sa robe de moine élimée. Dessous, il portait la combinaison rouille du Clan des Gyflottes. Sur sa poitrine, l'insigne aux mains entrelacées représentait les Enfants de l'Ombre. Comme Twisp, chacun des trois autres consuls était accompagné d'un témoin civil. L'une des banquettes était demeurée vide et

son écran éteint.

Les trois autres témoins, comme Mose, regardaient avec de grands yeux les cartes d'état-major et les statistiques étalées devant eux. Twisp s'éclaircit la voix et prononça les paroles terribles et toutes simples que certains membres du Conseil attendaient de lui depuis plus de vingt ans:

— Mes frères et mes sœurs, le moment est venu.

Après avoir béni la nourriture à l'ancienne manière, ils partagèrent la soupière rituelle en silence. C'était un bouillon îlien de facture classique, presque aussi clair que de l'eau, avec

quelques murelles orange lovées au fond du récipient. Des rondelles d'oignon flottaient à la surface, répandant leur parfum dans toute la loge.

La banquette vide était celle de Nano Macintosh, rescapé du même caisson hyber que le Directeur, Raja Flatterie. Macintosh avait rejeté la cupidité qui animait Flatterie au profit de la philosophie zavatarienne plus proche du zen. Il se rasait la tête, disait-il, « en signe de deuil pour la perte de l'âme de Flatterie et pour ne pas oublier de conserver la mienne ».

Plusieurs années auparavant, Macintosh et Flatterie avaient eu, en de fréquentes occasions, de vifs

désaccords. La rumeur publique prétendait que si le Directeur avait fait transférer le Contrôle des Courants sur l'Orbiteur, c'était essentiellement pour éloigner Macintosh. Celui-ci avait récemment mis au point un système de communication utilisant uniquement le varech comme support. Toutes les consoles qui se trouvaient dans les loges étaient reliées au varech. Grâce à un code, également conçu par Macintosh, chaque console avait la possibilité de communiquer directement avec le Contrôle des Courants.

J'espère que nous pourrons garder

ces canaux ouverts, se disait Twisp. Le brouillage ne concerne peut-être que les canaux traditionnels. S'il s'agit d'activité solaire, les voies de communication du varech seront probablement épargnées

Il prit mentalement note de demander plus tard à Snej de vérifier le réseau du varech pour voir si elle ne retrouvait pas trace du film de Rico. Avec un peu de chance, il avait peut-être été conservé sous cette forme.

Après la soupe rituelle, Twisp écouta calmement les déclarations de chacun, prononcées de la manière la

plus calme malgré leur contenu explosif susceptible de semer la mort sur la planète entière. Tous les visages à l'intérieur de la loge reflétaient l'extrême gravité de la situation. Tous s'accordaient à dire que le moment était venu. L'important était qu'ils se mettent d'accord pour savoir de quoi exactement c'était le moment.

Vénus Brass, leur doyenne âgée de soixante-quinze ans, avait vu assassiner son mari et ses enfants sur ordre du Directeur. Elle-même avait échappé d'un cheveu à la mort. C'était une Ilienne à la démarche lourde, au grand cœur, qui avait bâti avec son mari un empire de la distribution alimentaire.

Flatterie avait fait main basse sur tout cela; et leur compagnie, qui assurait, en échange d'un pourcentage sur les prises, le transport du poisson et d'autres marchandises fournies par de petits exploitants comme Twisp à destination des marchés publics, avait été absorbée par la Sirénienne de Commerce. Toute la distribution était aujourd'hui aux mains de Flatterie, aux conditions et aux endroits qu'il fixait, moyennant des droits d'entrée si élevés que toute exploitation individuelle était exclue.

Kaleb Norton-Wang, l'héritier légitime des anciens propriétaires de la Sirénienne de Commerce, était, à vingt-trois ans, le plus jeune des quatre

consuls. C'était le fils de Scudi Wang (elle-même héritière de la Sirénienne de Commerce) et de Brett Norton, l'ex-associé de Twisp quand il était pêcheur. Kaleb avait vu mourir ses parents dans l'explosion mystérieuse de leur bateau, une nuit, quand ils étaient à quai. C'était avant que l'on ne commence à soupçonner Flatterie chaque fois que de tels accidents survenaient. Kaleb, qui n'avait que dix ans à cette époque-là, se trouvait à quelques mètres de là, sur le quai, occupé à jouer avec d'autres enfants de son âge. Il se souvenait que les conversations entre son père et sa mère n'avaient porté, les derniers mois, que sur les manœuvres de Flatterie en vue de s'emparer du contrôle de la

Sirénienne de Commerce.

Twisp, réveillé en sursaut à bord de son coracle tout proche, avait trouvé le jeune garçon en train de hurler sur le quai devant le bateau en flammes. Ils s'étaient réfugiés ensemble dans les Hautes Marches inhospitalières. Comme son défunt père, Kaleb avait le don de voir dans l'obscurité. La très grande vivacité d'esprit de sa mère et son allégeance personnelle au varech lui avaient transmis une remarquable intelligence. Comme sa mère, il était capable de communiquer directement avec le varech par simple contact. Mais il lui était douloureux de retrouver dans le varech les souvenirs encore intacts de

ses parents, de sorte qu'il se risquait rarement à explorer les voies mentales du varech.

Il y a en lui trop d'amertume, se disait Twisp. L'amertume est un poids qui vous entraîne à commettre des erreurs inacceptables.

Il n'avait pas beaucoup vu Kaleb, ces derniers temps. Son secteur était Victoria, le seul fief solide de Flatterie dans les régions du nord. Twisp redoutait que Kaleb ne profite de son commandement pour exercer une

vengeance personnelle sur Flatterie et ses hommes. Il espérait qu'il avait inculqué suffisamment de sagesse au jeune homme pour qu'il ne réagisse pas devant Flatterie de la même manière que ce dernier devant les parents de Kaleb.

Les régions intérieures du nord étaient représentées par Mona Platelle, une femme d'âge moyen, au visage couperosé, qui avait la parole en ce moment.

— Notre situation est des plus confortables, était-elle en train de dire.

Ses yeux bruns à l'éclat profond jetaient des éclairs et sa voix légèrement enrouée avait l'accent chantant des

Iliens tandis qu'elle poursuivait:

— Dans chaque maison, nous avons des provisions pour six mois. Nos réserves sont suffisantes pour nous permettre de faire face à un afflux important de réfugiés jusqu'à la prochaine récolte. Le consul des régions côtières me dit que la situation est à peu près la même en ce qui concerne les réserves de poisson.

Vénus Brass hocha la tête pour confirmer.

— Très franchement, continua Mona, je ne crois pas que nos hommes aient très envie de redescendre ici pour se battre. Ils sont partis pour échapper à

tout ça. Ils ont organisé leur vie d'une manière agréable dans les régions du nord et tout ce qu'ils désirent c'est qu'on les laisse tranquilles, ils accepteront parmi eux, comme toujours, tous ceux qui viendront de bonne foi chercher refuge. Naturellement, les dispositions habituelles continueront d'être prises pour assurer la défense, mais je dois insister sur le fait qu'ils n'ont pas du tout envie de tuer des gens.

De nouveau, Vénus Brass hocha la tête en signe d'assentiment. Elle parla d'une voix chevrotante et haut perchée qui contrastait avec celle de Mona:

— C'est la même chose chez nous. La mer offre à nos jeunes un moyen

d'échapper à ce qu'ils appellent « la situation ». Ils sont braves et vaillants. Ils représentent une force de bataille non négligeable. Mais comme le peuple de Kaleb, ils sont obligés de côtoyer les partisans de Flatterie quand ils ne sont pas en mer. Ils vivent avec eux, ils font du commerce avec eux, ils ont des liens de famille avec eux. Ils ne veulent pas tuer, en particulier des membres de leur propre famille. Vous avez vu de quelle manière Flatterie a réparti ses troupes pour éviter ce genre de problème…

Blam!

Le poing de Kaleb venait de s'abattre sur son pupitre, faisant sursauter tout le monde. Twisp avait, par réflexe, crispé le poing. Il le décrispa lentement sur son genou.

— Flatterie ne pourrait pas rêver d'un meilleur Conseil! s'écria Kaleb d'une voix aux intonations amères que Twisp avait trop souvent entendues dans sa bouche ces derniers temps. Nous voilà tous en train d'examiner les différentes manières de ne rien faire pour mettre un terme à sa folie, à ses assassinats en masse. N'y a-t-il donc ici personne en dehors de moi qui ait assisté à ce qui s'est passé là-bas aujourd'hui?

— Parler de ce que nous refusons de faire est un préambule à…

— Un préambule à rien du tout, comme d'habitude! interrompit Kaleb. La seule vérité historique est que des humains ont faim uniquement parce que d'autres humains le veulent bien. Nous ne devons pas permettre qu'un tel état de choses continue. Pas un seul jour de plus, pas une seule heure de plus.

Vénus eut un mouvement de recul, comme si elle venait d'être giflée. Puis elle croisa les bras sur sa poitrine étroite.

— Est-ce que ce sont vos hommes qui ont provoqué les événements

d'aujourd'hui? demanda-t-elle.

Kaleb sourit avec une exubérance qui accentuait son apparence juvénile.

En voilà un gui a bien rempli ses années, se dit Twisp. Assez, en tout cas, pour savoir à quel moment il doit se servir de ce sourire-là.

— C'est Flatterie qui en porte la responsabilité, déclara Kaleb. Et j'ai un autre plan à soumettre à cette assemblée, un plan un peu plus conforme à nos idéaux. Mon clan l'a approuvé et mes

premiers contacts indiquent que beaucoup des vôtres sont prêts à l'approuver aussi.

— Mais que se passera-t-il ensuite? fit Mona d'une voix sifflante, en se penchant en avant. Quoi que nous fassions, l'attention de Flatterie sera attirée et il enverra sa sécurité pour…

C'était un vieil argument, mais Kaleb la laissa l'exposer jusqu'au bout. À un moment, son regard croisa celui de Twisp. La lueur d'enthousiasme impatient qui brillait dans ses jeunes yeux lui rappela le père de Kaleb quand il avait son âge. Rusé, audacieux et impétueux. Brett Norton avait dû tuer, lui aussi, par réflexe; mais en tuant, il

avait sauvé Twisp et la mère de Kaleb.

Mona acheva d'exposer la position de son clan.

— Ils veulent bien héberger des réfugiés, dit-elle, mais ils refusent de renoncer à tout ce qu'ils ont bâti à partir de rien. Il est plus simple de continuer à se dissimuler aux yeux de l'ennemi que de l'affronter ouvertement.

— Je comprends, répondit Kaleb. C'est la méthode du raprap. Mais il y a une chose que vous oubliez à propos des raps. Si un seul rap est affamé, c'est que toute la meute a faim. Notre plan, et toute notre raison d'être depuis le début, consiste justement à faire en sorte de

nourrir la meute sans oublier personne.

Twisp réprima juste à temps un sourire.

On dirait qu'il n'a pas oublié mes radotages sur les rapraps, finalement.

Il n'y avait pas de hiérarchie au sein du Conseil en ce qui concernait les votes. Chacun voterait pour ou contre l'action envisagée et tout le monde suivrait finalement la majorité.

— Nous avons tous un plan

d'action à proposer, déclara Twisp. Il s'agit de fondre tout cela en un programme unique. Je vous rappelle que le Projet Déesse a maintenant quatre heures de retard sur l'horaire prévu pour son passage dans la région du nord. L'assemblée devra également en tenir compte.

Un murmure courut autour de la grande table. Les quatre témoins civils, qui avaient l'air pâle et apeuré depuis leur arrivée, semblaient vouloir se faire encore plus petits devant l'agitation du Conseil. Twisp leva la main pour rétablir le silence.

— Nous n'avons pas qu'un seul poisson dans notre panier, heureusement,

dit-il. Je vous demande un peu de patience.

Il vit qu'un message arrivait sur le pupitre de Nano Macintosh et fit un signe de tête à Snej pour qu'elle en prenne connaissance. Il poursuivit:

— Flatterie a exercé jusqu'ici sa domination par la peur et par la faim. Ses motifs sont à présent évidents: fuir cette planète, aux commandes d'une nef spatiale. Nous n'avons pas d'objection à être débarrassés de lui, n'est-ce pas?

Plusieurs membres du Conseil hochèrent la tête, Mona intervint:

— Il a l'intention de prendre avec

lui trois mille de nos meilleurs jeunes, en nous laissant sa maudite force de sécurité…

— Ils sont tous volontaires pour partir, objecta Twisp. S'ils veulent aller coloniser le vide, cela devrait être leur droit. La seule chose qui nous intéresse est que nous serons débarrassés de lui. Mais il nous faut démanteler sa machine de pouvoir avant son départ. Nous devons le destituer et faire en sorte qu'il n'y ait pas de retour possible pour lui. Notre devoir est de régler le sort des criminels sans pour autant devenir nous-mêmes des criminels. Si nous agissons autrement, nos enfants et nous sommes condamnés.

Snej avait pris connaissance du message envoyé de l'Orbiteur par Macintosh.

— Twisp… dit-elle. Ceux du Projet Déesse ont été… interceptés.

— Interceptés? C'est toujours mieux que « portés disparus ». Où sont-ils en ce moment? Et entre les mains de qui?

— Du varech, semble-t-il. D'après le docteur Macintosh, le varech aurait senti la présence de Crista Galli et décidé de la reprendre. Il dit qu'il ne contrôle plus la grille, mais il peut toujours communiquer avec nous par le canal du varech.

— Est-ce qu'il a fait un rapport complet sur la situation? demanda Twisp.

Il se massa le front pour chasser une migraine qui commençait à se faire sentir. Aujourd'hui plus que les autres jours, il ressentait le poids de son second demi-siècle de vie. Snej lui tendit un messager qu'il connecta à son pupitre.

— Le varech du secteur 8 a détourné leur hydroptère vers le centre du gisement, annonça la voix de Mack. Il a pour cela modifié la configuration de plusieurs couloirs de circulation et causé des avaries à un nombre indéterminé de vaisseaux. Plusieurs

subas sont portés disparus. Le nombre des blessés et des morts est encore inconnu. Le Contrôle des Courants a essayé d'utiliser les différents moyens de « persuasion » à sa disposition, conformément aux instructions permanentes de Flatterie, mais sans résultat jusqu'à présent…

Les murmures reprirent de plus belle autour de la table. Twisp était sidéré comme les autres. Le varech leur a résisté. C'est le signe que nous attendions.

— Avons-nous quelqu'un dans ce secteur? demanda Kaleb. Quelqu'un qui appartienne au Clan du Varech et qui

puisse nous expliquer ce qui se passe?

Mona fit courir ses doigts sur son pupitre.

— Oui, dit-elle. Il y a un Oracle côté terre non loin de cette position, avec pas mal de personnel.

— Si la navigation est perturbée dans ce secteur, ils ont probablement de graves ennuis eux aussi, déclara Vénus. Je vais essayer d'envoyer un suba; mais si vous voulez mon avis, personne ne doit pouvoir passer à l'heure actuelle.

— Ce qu'il faut, intervint Twisp, c'est nous opposer par tous les moyens à tout ce que Flatterie va maintenant

essayer de faire. Partout où il enverra des hommes, nous devrons nous trouver sur leur chemin pour contrer leurs mouvements. Il faut qu'il soit frustré dans chacune de ses actions. Est-ce que son intervention au niveau du Contrôle des Courants indique qu'il nous a percés à jour?

— C'est possible, répondit Snej avec une grimace. Mais j'en doute.

— Demandez au docteur Macintosh de cesser toute activité au Contrôle des Courants. Il y aura des représailles, vous vous en doutez, mais nous en savons plus que quiconque sur la manière de se déplacer dans le sein du varech et il est de notre côté dans la plupart des cas.

Dorénavant, la circulation maritime sera bloquée sur toute la planète. Vous savez tous, bien sûr, quels sont les dangers de cette situation.

Twisp, qui avait parcouru presque toute sa vie les océans à bord de son coracle de pêche, savait mieux qu'aucun d'entre eux à quel sort ils venaient de condamner des milliers de personnes qui se trouvaient en ce moment sous la mer ou à la surface. D'innombrables innocents allaient se retrouver en perdition dans des eaux devenues impropres à la navigation, face à un varech quelquefois hostile. Mais les dés avaient déjà été jetés, et par Flatterie en personne.

— La réussite ou l'échec dépendent entièrement de la bonne coopération de tous les peuples de Pandore, dit-il. Nous allons l'affamer. Nous allons lutter par la faim contre la faim et par la peur contre la peur.

Kaleb l'interrompit en levant brusquement la main, puis inclina la tête pour s'excuser.

— Nous ne luttons pas contre la faim par la faim, murmura-t-il de la voix douce d'un jeune père en train de réprimander son enfant. Nous sommes des êtres humains. Nous luttons contre la faim en trouvant de la nourriture.

Il y eut un silence respectueux pour

accueillir ces paroles, puis le témoin civil de Mona s'enhardit à déclarer:

— Bravo! Nous sommes avec toi.

— Kaleb, lui dit alors Vénus, explique-moi comment nous pouvons vaincre Flatterie et nourrir les affamés, et nous te suivrons nous aussi.

— C'est simple à en pleurer, répondit Kaleb. Les données sont actuellement en train de s'afficher sur vos écrans. Comme tout le monde peut s'en rendre compte, nous avons

absolument besoin de cette coopération mondiale dont parlait Twisp. Il faut pour cela que nous fassions passer Ozette et Galli à l'antenne sans plus tarder. Pouvons-nous compter sur la Voix de l'Ombre?

— C'est vrai, dit Mona en tapant du plat de la main sur son écran. Il s'agit avant tout de bien synchroniser notre action. Le peuple ne peut rien faire si on ne lui explique pas comment. Il suivra Ben Ozette, il vénérera Crista Galli. Nous devons leur communiquer un plan d'action sans plus attendre.

— Mes hommes sont en train de s'infiltrer partout, déclara Kaleb d'une voix calme et confiante en avançant un

menton volontaire qui était exactement celui de son père. Il y en a environ cinq mille, mêlés aux peuple. Il n'y a rien de mieux que le bouche-à-oreille parmi les pauvres.

— Macintosh n'a rien dit d'autre? demanda Twisp. Snej hocha la tête, en se mordant la lèvre.

— Oui, dit-elle. Il nous annonce que Béatriz Tatoosh est à bord de la station orbitale et que l'eau du robinet l'a rendue malade.

Snej tourna vers Twisp un front plissé par la perplexité. Il sentit soudain son cœur battre à coups redoublés.

— C'est un code qui signifie qu'ils ont de gros ennuis là-haut. Flatterie a dû envoyer un commando de la sécurité avec Béatriz. Il doit soupçonner Mack de préparer quelque chose. Merde!

Il prit une profonde inspiration et expira lentement.

— Dommage qu'elle ne soit pas ici avec nous, dit-il. Et que Macintosh n'ait

personne, là-haut, sur qui il puisse compter.

— Notre problème, pour l'instant, est de voir sur qui nous pouvons compter ici même, déclara Kaleb. Mobilisons toute la région du nord pour retrouver cet hydroptère.

Il se leva, visiblement prêt à partir immédiatement pour Victoria. C'est ici que nous avons besoin de lui, pensa Twisp.

— Allons plutôt faire un petit tour, tous les deux, lui dit-il. Il te faut près de trois heures pour retourner là-bas et il y

a sur place des gens compétents pour s'occuper des recherches. Nous allons descendre à l'Oracle, comme dans le bon vieux temps. Je crois qu'une petite visite de courtoisie au varech s'impose, pour lui demander ce qu'il peut bien nous mijoter en ce moment.

***Des racines et des ailes. Mais qu'il pousse des racines aux ailes et que les racines s'envolent.***

***Juan Ramôn Jiménez***

Stella Bliss vida le contenu de trois caisses d'orchidées moussues et entreprit de les disposer, trois par trois, le long de la petite allée qui conduisait au hall d'entrée de la résidence des Wittle. La commande avait été passée la veille au soir seulement et il s'était trouvé que Stella avait les orchidées toutes prêtes. Son métier était la sculpture florale et elle appréciait les

gens qui savaient reconnaître son art.

Stella portait son nouveau corsage mauve à manches bouffantes et un pantalon de travail assorti. Le corsage mettait en valeur sa poitrine rendue sensible par sa grossesse toute récente. Elle ne pourrait probablement plus mettre ce pantalon avant un bon moment.

Elle passa près des gardes de la sécurité et des domestiques qui avaient trouvé un prétexte pour venir la regarder faire. Tous ces regards la mettaient mal à l'aise bien que sa taille l'eût habituée, depuis son enfance, à être le point de mire presque partout où elle se trouvait. Avec ses douze paumes de haut, elle faisait tourner bien des têtes, même

quand elle se promenait en bleu de travail.

Stella s'habillait comme les fleurs dont elle s'occupait. Léon avait raconté à ses parents que dans son jardin, les abeilles la suivaient partout où elle allait sans jamais la piquer. Ses cheveux en désordre encadraient un visage bronzé aux pommettes hautes et aux yeux bleu-vert. Ses lèvres étaient charnues, souvent plissées en une moue de concentration. Ces temps derniers, elle souriait plus souvent et avait pris l'habitude de fredonner d'anciens airs à l'intention de la nouvelle vie qui dormait en elle.

Faire pousser des plantes et les améliorer en vue de leur utilisation alimentaire était, depuis neuf générations, une tradition dans la famille de Stella. La pénurie alimentaire était telle que tous les efforts de recherche et de production étaient tournés vers la nourriture. Mais Stella n'avait jamais renoncé à s'occuper des fleurs et des abeilles qui rendaient possible leur existence.

Elle portait dans son ventre la dixième génération, un enfant dont ses rêves lui disaient que ce serait une fille. Sa mère l'avait su pour elle, et la mère de sa mère avant elle, et ainsi de suite sur plusieurs siècles. C'était une longue

tradition, difficile à maintenir en ces temps tourmentés. Ces orchidées moussues étaient l'œuvre de Stella et elle se sentait fière, aujourd'hui, de savoir qu'elles seraient admirées par d'autres artistes, des musiciens, ces sculpteurs de l'air, et par la haute société de Pandore.

Stella avait entendu dire que Son Honneur Alek Léon était insensible aux couleurs, de sorte qu'elle avait sélectionné des variétés qui lui plaisaient personnellement. La plupart des tons étaient dans la gamme des mauves, bien qu'elle eût également cédé à la tentation d'exhiber une demi-douzaine de ses nuances de rose les plus

délicates.

Un garde de la sécurité que son petit gabarit n'empêchait pas de rouler affreusement les mécaniques vint remuer chacune de ses caisses avec le canon de son laser et se pencha pour vérifier silencieusement les plantations avec son couteau. Stella avait déjà été soumise deux fois à un détecteur et fouillée soigneusement sur toute sa personne par une matrone depuis qu'elle était arrivée à la résidence. Ce n'était pas la première fois qu'elle venait ici, aussi elle supposait qu'il lui faudrait encore subir cela les autres fois. Elle avait ses idées à elle, mais elle préférait se concentrer sur ses fleurs.

Un cordon de sécurité entourait tout le quartier et un détachement de gardes assurait la surveillance du bâtiment. C'était la résidence du Directeur général de la Compagnie Sirénienne de Commerce, une personnalité que le Directeur considérait comme particulièrement visée par les Enfants de l'Ombre. La rumeur publique disait que c'était l'un des trois hommes qui pourraient prendre la succession de Flatterie si jamais quelque chose de fâcheux lui arrivait un jour.

La résidence était une grosse bâtisse de plastacier et de pierre meulée. Elle ne semblait pas avoir été affectée par la récente série de séismes

qui avaient dévasté une grande partie de Kalaloch. Elle était entièrement entourée d'un mur de pierre de deux mètres de haut surmonté de piquants de métal et de morceaux de verre. Stella avait du mal à croire que la File de ce quartier passait seulement à quelques mètres de là. Aucune des personnes qui l'entouraient ne semblait prêter attention aux cris que l'on entendait dans la rue ni aux véhicules lourds qui n'arrêtaient pas de passer à moins d'un jet de pierre de l'endroit où ils se tenaient.

Le garde aux bras courts et à la grise mine arborait une fleur de chair derrière l'oreille. C'était l'un des nouveaux motifs de chair sculptée qui

faisaient fureur en ce moment et qu'elle trouvait répugnants. Ses aisselles étaient le centre d'énormes auréoles de transpiration que la chaleur lourde de l'après-midi ne pouvait expliquer à elle seule.

— Qu'est-ce que vous aviez cru trouver dans cette terre? demanda-t-elle quand il eut fini. D'affreux asticots de combat?

Le garde fronça les sourcils. Son regard fuyant ne cessait d'aller nerveusement de Stella au manteau de fumée noire qui s'amassait dans le ciel gris de l'après-midi.

— Mon sens de l'humour a des

limites, grogna-t-il. N'en abusez pas.

— Vous avez peur que cette foule en colère vienne jusqu'ici vous…

— Je n'ai peur de rien du tout! lança le garde en gonflant son torse de garçonnet dans sa combinaison flasque. Mon travail consiste à protéger Mr. Léon et c'est ce que je suis en train de faire.

Stella entreprit délicatement de retirer les plantes de leurs petits pots pour les disposer le long de l'allée. C'était ce qu'elle aimait le plus dans son travail, effleurer les tiges soyeuses et les racines nues, sentir l'odeur du terreau quand elle le remuait. A la fin de la

journée, quand elle brossait ses ongles courts, elle le faisait au-dessus de l'un des pots, afin que rien ne soit perdu.

— Vous devez aimer les fleurs, pour vous en être fait graver une derrière l'oreille, dit-elle. J'imagine que ça doit faire mal.

— J'étais soûl. Si encore ils étaient capables de leur donner une odeur agréable, je le regretterais moins.

— Ils y arriveront un jour, vous verrez. En attendant, sentez un peu celle-ci.

Elle lui tendit une orchidée mauve clair. Il la prit délicatement et la porta à

ses narines, puis se laissa aller à sourire. Elle fut contente de voir la tension se relâcher un peu sur son visage.

— C'est vrai, dit-il. Ce serait bien si ça sentait comme ça.

— Savez-vous que la fleur que vous tenez à la main n'avait pas d'odeur jusqu'à l'année dernière? Et elle est sortie de la mousse il y a cinq ans. C'est moi qui lui ai appris à le faire.

— Des fleurs! fit le garde en reniflant de mépris, mais sans détourner la tête. Ça ne se mange pas, les fleurs. Vous devriez faire pousser des choses qui se mangent.

— Hein? dit Stella en portant la main à sa bouche pour feindre la surprise. Ceux qui font pousser de la nourriture sans autorisation risquent la peine de mort. Il n'est pas nécessaire d'avoir un permis pour cultiver des fleurs. En outre, votre âme a besoin de nourriture, elle aussi, et les fleurs sont un aliment spirituel. La seule différence est que leur pouvoir nutritif ne peut pas se mesurer.

Il prit un air un peu moins sceptique, tout en demeurant sur la défensive. Elle refréna la tentation de lui parler de ses abeilles, car il y avait le miel et les gens qui étaient au courant de sa production de miel se comptaient sur

les doigts d'une main.

Lorsque ses plants furent en terre, elle les arrosa délicatement en pluie et nettoya l'allée des débris qu'elle avait laissés. Elle se sentait un peu nerveuse. Elle était bloquée en ville, sans moyen de transport. C'était sa voisine Billie qui l'avait accompagnée très tôt ce matin. La Cushette, bien que pratiquement neuve, avait encore quelque chose de grillé qui l'empêchait de démarrer. Elle n'aimait pas la prendre pour aller en ville, de toute manière. Il y avait trop de monde et elle trouvait cela frustrant. Le tram était bien plus commode et il y avait une correspondance pour rentrer chez elle,

mais la circulation était sûrement interrompue à cause des émeutes. Elle n'aimait guère l'idée d'avoir à faire les dix cliques à pied sans Léon à ses côtés pour la protéger.

— Stella, ma belle, vous avez bientôt fini là-bas?

Mrs. Wittle, la maîtresse de maison, était devant la grande porte et lui faisait signe. Avec ses cheveux gris, son air guindé, son sourire prévenant pour chacun et son teint clair, elle ne pouvait être que de bonne naissance sirénienne. Mais derrière sa voix douce et ses manières délicates se cachait quelqu'un qui avait su, de son propre chef, préserver de la destruction, lors de

la première vague de secousses telluriques de 73, toute une cargaison d'oeuvres d'art pandoriennes. Elle s'était portée volontaire, lors de la catastrophe, pour s'occuper du musée sous-marin, et avait réquisitionné un vieux suba dans lequel elle avait entassé les trésors du musée sans penser à sa propre vie même lorsque la coupole avait commencé à se fendiller, laissant passer des projections d'eau assez fortes pour couper un humain en deux.

— Oui, madame. Elles vous plaisent?

La maîtresse des lieux baissa les yeux vers l'allée et haussa

imperceptiblement les sourcils.

— Elles sont splendides, dit-elle en soupirant. On ne n'avait pas menti sur votre compte, mon amie. Mais j'ai un autre problème en ce moment et vous pouvez peut-être m'aider.

— De quoi s'agit-il, madame?

— Une partie du personnel que nous avions prévu pour ce soir n'a pas pu venir. Les événements, vous comprenez? Pourriez-vous rester un peu plus longtemps aujourd'hui et vous charger d'accueillir nos invités à l'entrée? J'en ai ici la liste. Les cartons portant tous les noms se trouvent sur la table à côté de la porte. Naturellement,

vous resterez à la réception comme invitée, si vous le désirez. Acceptez-vous de me rendre ce service?

Stella avait ses idées sur les riches et elles n'étaient pas particulièrement tendres. À cent mètres de là à peine, les pauvres attendaient pendant des heures dans la File pour acheter quelques maigres rations avec leur paye durement gagnée tandis que les domestiques des riches n'avaient qu'à tendre leur carte estampillée: « Prioritaire » à la porte du hangar de derrière pour remplir leur véhicule d'une abondance de nourriture. Stella avait déjà travaillé dans des réceptions de ce genre uniquement pour pouvoir ramener quelques restes à la

maison. Les gages ne signifiaient pas grand-chose pour elle. Elle avait toujours gagné plus que sa carte de points-rations ne l'autorisait à acheter. Elle n'avait jamais compris la procédure administrative qui permettait de faire marquer: « Prioritaire » sur sa carte.

Aujourd'hui, par surcroît, la Cushette était en panne et il était dangereux de courir les rues toute seule.

— Oui, dit-elle. Je pourrais rester. Mais je ne suis pas habillée et… il faudrait qu'on me raccompagne chez moi.

Le visage de Mrs. Wittle s'illumina

tandis qu'elle lui prenait le coude.

— Vous ne pouvez pas savoir quel poids vous m'ôtez, ma chère enfant. Mais bien sûr, quelqu'un vous raccompagnera, vous n'avez pas à vous inquiéter pour cela. Allons voir un peu ce qu'il y a dans la garde-robe de ma fille. Elle a quelques affaires qui devraient vous aller à ravir. Je pense, en particulier, à une robe noire très élégante qui devrait être en valeur sur vous. Mais je suis sûre que vous saurez porter merveilleusement tout ce que vous pourrez essayer.

Stella rougit du compliment.

— Je vous remercie, madame. Elle n'y verra pas d'inconvénient? Le visage de Mrs. Wittle s'assombrit l'espace d'un moment puis elle se reprit en projetant le menton en avant:

— J'ai bien peur que non, ma pauvre enfant. Elle a été tuée lors de ce terrible attentat à l'université l'hiver dernier. Quelque chose d'affreux.

— Je… je suis navrée de l'apprendre.

— Elle savait ce qu'elle voulait, et elle l'obtenait généralement, continua Mrs. Wittle. J'étais si fière d'elle, murmura-t-elle. Mais je vous raconterai tout cela plus tard. Ce n'est pas le moment.

La robe noire était très ajustée sur elle et la serrait inconfortablement au buste, mais ces temps derniers elle ne supportait pas la moindre pression sur la poitrine. Le décolleté était plongeant et la mettait en valeur comme elle ne l'avait jamais été jusqu'à présent.

— J'aurais tellement aimé que Léon puisse me voir avec, dit-elle en tournant sur elle-même devant le double miroir. Je suis sûre qu'il en serait fou.

— Dans ce cas, le mieux est que vous la gardiez, mon enfant, répondit Mrs. Wittle, les larmes aux yeux mais rien sur la joue. En fait, je voudrais que vous choisissiez parmi ces vêtements tous ceux qui peuvent vous être utiles. Il n'est pas juste de les laisser accrochés là inutilement. Ce ne sont pas des tableaux, après tout.

Elle protesta, mais Mrs. Wittle remplit un carton des affaires de sa fille puis la conduisit jusqu'à la petite table à l'entrée.

L'invité d'honneur, Alek Léon, arriva en ajustant ses manches de chemise à hauteur des poignets de son

habit tout en pestant contre la moiteur de l'après-midi. Stella épingla le carton qui portait son nom sur son habit, qu'elle lissa machinalement. Au lieu de rejoindre les autres invités, il s'attarda auprès d'elle tout en lorgnant sans vergogne l'échancrure de son corsage. Elle capta son regard et le soutint jusqu'à ce qu'il détourne les yeux.

— J'ai assisté à des réunions toute la journée, grommela-t-il. Après cette sauterie organisée par les magnats de la distribution, il faut que je prenne la parole à un dîner du Club Progressiste dans deux heures avant de rencontrer le Directeur à un cocktail à vingt heures. Pas étonnant que je sois toujours

essoufflé et que je n'arrive pas à perdre du poids. Vous êtes resplendissante, ma chère… (il loucha sur le carton où était écrit son nom et en profita pour rapprocher sa tête de son décolleté)… Stella. Stella Bliss.

Il lui serra la main et elle s'aperçut qu'il transpirait horriblement des paumes…

Je ne savais pas que ces gros bonnets transpiraient en public.

Une pellicule luisante était en train

de se former sur son front et au-dessus de ses lèvres. L'Honorable Alek Léon l'épongea avec un mouchoir en faisant signe à son chauffeur, qui se tenait non loin dans la fraîcheur de l'entrée.

— J'ai besoin d'une autre chemise, lui dit-il en baissant la voix. Azur, ça ira pour ce soir.

— Les rues sont bloquées, lui répondit son chauffeur. Je ne pourrais pas être de retour à temps pour vous conduire à votre dîner.

Sa voix semblait maussade et Stella comprit, en voyant les mâchoires d'Alek Léon se serrer, que s'il y avait une chose que celui-ci ne supportait pas, c'était

que l'on soit maussade en sa présence.

— Dans ce cas, achetez-en une, lança-t-il sèchement. Les magasins sont ouverts jusqu'à l'heure du couvre-feu et le marché n'est qu'à quelques rues d'ici. Faites passer cela dans les frais généraux. Et… changez d'attitude ou cherchez-vous une autre place, acheva-t-il en le congédiant d'un geste impatient de la main.

La porte d'entrée derrière le chauffeur encadrait une petite scène de rue couronnée d'un ciel tumultueux. Deux gardes postés face à la rue lui tournaient le dos. Un troisième pencha la tête en entendant le triple bip issu du messager qu'il portait à la ceinture. Il

prit l'appareil dans sa main, parla quelques instants dans le micro et rentra en courant. Son visage sembla pâlir un peu plus à chacun des cinq pas qui le séparaient de Son Honneur. La conversation fut brève et chuchotée, mais Stella n'en perdit pas un seul mot.

— Le code Brutus est en vigueur, monsieur. Voulez-vous vous abriter ici ou à la résidence du Directeur?

— Merde! fit Alek Léon en détournant le visage comme s'il venait d'être souffleté.

Il faisait partie, comme Wittle, des successeurs possibles de Flatterie. Il se frotta le front tandis qu'un camion de la

sécurité déversait un chargement d'hommes en uniforme devant l'entrée. Son visage était devenu aussi pâle que celui du garde. Il regarda l'escadron de la sécurité se déployer autour du camion pour prendre position dans la rue. Une demi-douzaine d'hommes aux visages noircis de fumée et ruisselants de transpiration entrèrent en courant dans la demeure et prirent position dans le hall de réception.

— Ce sont les nôtres? demanda-t-il au garde.

L'autre haussa les épaules. Ses phalanges étaient blanches autour de la crosse de son laser qu'il agrippait en tremblant.

— Je ne sais pas, monsieur.

— Hum… je suppose qu'il faudrait que nous sachions de quel côté nous sommes avant de savoir à quel camp ils appartiennent. Juste un avertissement, dites-vous? Flatterie n'est pas…

— Oui, monsieur; un simple avertissement. C'est Flatterie lui-même qui l'a lancé.

— Nous attendrons ici, décida Léon S'il faut que nous soyons bloqués quelque part, j'aime autant que ce soit en compagnie de cette ravissante jeune femme.

Il s'inclina devant Stella, lui prit la main et la baisa. Puis il s'avança vers le grand salon où se trouvaient son hôtesse et les autres invités, en passant devant le buffet garni du plus bel assortiment de fruits, de hors-d'oeuvre et de fruits de mer que Stella eût jamais contemplé de sa vie. La pièce maîtresse était un énorme bloc de glace d'un mètre de haut représentant un dauphin en train de bondir.

Les combats avaient l'air de se rapprocher et les gardes refermèrent sans bruit la double porte d'entrée. Stella commençait à avoir un peu peur.

Léon n'avait pas regardé une seule fois ses orchidées.

***Pour avoir la conscience, vous devez tout d'abord surmonter l'illusion.***

***Dr Prudence Lon Weygand (n° 5)***
***Membre de l'équipage original de la nef Terra***

Les successions d'explosions provoquées par les Skyhawks de Flatterie à partir de la surface blessèrent le varech vert dans le secteur 8, tuèrent des dizaines de milliers de poissons, une bande de dauphins souffleurs, et soulevèrent assez de sédiments pour boucher les filtres des subas à cinquante

cliques à la ronde. Un énorme gisement de varech bleu voisin du secteur 8 rétracta instinctivement tous ses prolongements et s'ancra aussi fermement que possible autour de son lagon central. Dans cette configuration, ses thalles étaient si comprimés qu'il pouvait à peine respirer et que toute ingestion de nourriture devenait impossible.

Le varech bleu, quand il était pleinement déployé, atteignait un diamètre de près de cent kilomètres. Sa périphérie jouxtait, sur environ deux cent quatre-vingts degrés de sa circonférence, des plantations de varech domestique. Le reste faisait face à la

mer libre et une partie poussait chaque jour à vue d'œil. Pour sa propre sécurité, le varech bleu s'abstenait de tout contact avec les espèces domestiques. Elles étaient asservies aux humains, tenues en respect par l'aiguillon électrique. Cela, le varech bleu le savait grâce aux débris à moitié morts que le courant apportait jusqu'à lui. Il allait bientôt en arriver beaucoup d'autres. Chaque explosion causait des ravages. Mais il n'y avait pas que le varech qui mourait. Et les autres morts se traduisaient parfois par un soudain accès de croissance incroyable.

Aujourd'hui, les courants avaient apporté quelque chose d'autre. Quelque

chose qui ressemblait à une aura, une fragrance, qui empêchait le varech bleu de se rétracter trop fort et trop longtemps sur lui-même. Cette chose remuait profondément le varech, elle faisait vibrer sa mémoire génétique sans que rien remontât vraiment à la surface. Bientôt, il ne put résister plus longtemps à la tentation de déployer largement ses tentacules dans l'espoir de capter les effluves qui l'attiraient.

***Commencez par donner à manger aux hommes, puis demandez-leur de posséder des vertus.***

***Dostoïevski, Les Frères Karamazov***

Les remous provoqués par les explosions ne s'étaient pas encore calmés lorsque le Poisson-Volant remonta, impuissant, comme un bouchon, à la surface. Les yeux de Rico larmoyèrent instantanément sous l'éclat insupportable du soleil de l'après-midi qui envahissait la cabine. Il chercha à tâtons ses lunettes solaires et cligna des

paupières à plusieurs reprises pour chasser l'éblouissement. A tribord, il aperçut une longue ligne grise qui devait être la côte. À bâbord, à deux ou trois kilomètres de distance, la surface de l'océan était agitée, aussi loin que portait sa vision, de remous blancs qui ne lui disaient rien de bon.

Une flaque d'eau de mer s'élargissait de manière inquiétante sous la couchette de commandement d'Elvira. Son saignement de nez s'était atténué et elle secoua la tête en essayant d'éclaircir la confusion provoquée par la première explosion sous-marine.

N’importe qui d’autre qu’Elvira serait en train de servir de pitance aux skats à l’heure qu’il est, se disait Rico.

Elle avait réussi à retourner par ses propres moyens jusqu’au sas de la chambre des moteurs, tremblante et étourdie par la déflagration. Il y en avait eu d’autres par la suite, bien trop pour qu’on pût les compter.

— Ce maudit Flatterie ne connaît qu’une seule réponse quoi qu’il arrive, grommela-t-il tout haut. C’est de tout faire sauter.

Les lumières du varech

s'éteignirent autour d'eux à la surface de l'océan encombrée de débris et de tentacules brisés.

— C'est Frère Varech, déclara Elvira en suivant son regard sur les eaux tumultueuses. Il se contracte sur lui-même pour se protéger.

— Elvira, laisse tomber cette connerie de « Frère Varech » et tire-nous de là au plus…

— Appareils ennemis à dix heures! s'écria-t-elle en montrant du doigt, par le hublot bâbord, deux points noirs qui évoluaient dans le ciel. Automatiquement, ses mains s'étaient mises à faire les gestes de la préparation

à la plongée, mais les réacteurs ne répondirent pas.

— Encrassés, dit-elle d'une voix hébétée, les traits impassibles. Trop de sédiments et de… varech dans les filtres.

— Il n'y a pas à s'affoler, Elvira, lui dit Rico en lui serrant le bras. C'est eux qui ont balancé les charges. Alourdis comme ils étaient, ils ne doivent plus avoir beaucoup de carburant à l'heure qu'il est. Et puis, ça vaut mieux que d'affronter des mines à la surface.

Il défit son harnais et alla lui chercher une serviette dans l'une des

armoires de bord.

— Là, dit-il. Sèche-toi bien et change-toi. Nous sommes peut-être coincés là pour un moment et il n'y a aucune raison de prendre froid.

Elle prit la serviette et il sembla à Rico qu'elle retrouvait un peu ses esprits.

— Avec son Orbiteur, de toute manière, Flatterie a les moyens de suivre les mouvements du plus petit coracle monoplace n'importe où sur l'océan, dit-il. Ces gars-là ne peuvent pas se poser à la surface et ils n'oseront pas nous attaquer avec Crista Galli à bord. La première chose à faire est de

trouver quelque chose pour les tirer, elle et Ben, de l'état où ils sont, et le plus vite possible.

Une double déflagration sonique les secoua de plus belle tandis que les deux appareils de reconnaissance piquaient sur eux puis remontaient en chandelle. Rico aperçut au passage les visages des pilotes dans leur minuscule habitacle.

— Tu as vu, Elvira, comme ils sont jeunes? Ils ont toute leur vie devant eux et ils s'enchaînent stupidement à Flatterie. Pourquoi font-ils donc ça? grommela Rico en crispant le poing sur le bras de sa couchette. Ils devraient être plutôt en train de lutiner quelque jeune

personne dans une entrée de maison. Leurs mères ne leur ont donc rien appris, à ces mômes?

— Leurs mères ont faim, Rico. Et elles ont faim tout de suite. Il se tourna, surpris, vers Elvira. Il avait l'habitude de lui parler sans en recevoir d'autre réponse que des grognements. Elle avait déjà quitté son harnais et luttait contre les embardées de l'hydroptère pour gagner les armoires de poupe.

— Tu ne vas pas ressortir… dit-il. La mer est en furie. Rien ne peut nous

atteindre ici.

— Tu te calmes, murmura-t-elle sur un ton de commandement. Elle ôta son costume de plongée et essuya son corps finement musclé avec une absence de pudeur tout à fait typique des Siréniens.

— Occupe-toi des autres, dit-elle. Je vais dégager les filtres. Tandis qu'elle se glissait dans la nouvelle tenue, Rico se rendit compte que la nudité pâle d'Elvira avait exercé un effet sur lui. Même le bout de ses seins, de la grosseur d'un pouce sous l'effet du froid, semblait musclé. Il savait, tout comme elle, qu'il ne la toucherait

jamais, mais la surprise causée par sa réaction le fit penser à Snej, qui lui manquait énormément en ce moment.

Ce que voulait faire Elvira était la chose la plus logique, il était forcé d'en convenir. Il dressa mentalement la liste des priorités.

Ben et Crista, pour commencer. Veiller à ce qu'ils continuent de respirer. Faire marcher la radio, se préparer à une éventuelle action de la sécurité.

Elvira pénétra dans le sas sans même se retourner pour lui jeter un coup d'œil. Il marcha jusqu'aux armoires de bord en luttant contre les mouvements désordonnés de l'hydroptère et sortit trois autres tenues de plongée. Puis il gagna la salle à manger en s'aidant des poignées incorporées à la cloison. En même temps, il écoutait, au milieu des grésillements de la radio, les conversations des pilotes dans le ciel.

— Leader Futé à Base. Avons largué nos charges. Poisson en vue. Terminé.

— Bien reçu, Leader Futé. Votre position est notée. Oiseau de proie lâché. Temps estimé trente minutes.

Tenez-nous au courant.

Trente minutes! se dit Rico.

Leur oiseau de proie devait être un hydroptère, et particulièrement rapide.

Léger aussi, par conséquent. Pas de place pour beaucoup d'hommes ou beaucoup d'équipement. Très bien. Nous leur réserverons peut-être une ou deux surprises.

La radio continuait de jacasser sur l'état supposé du Poisson-Volant et de ses occupants, mais ils furent bientôt hors de portée.

Rico se pencha sur Ben et vit qu'il était inerte. Sa poitrine ne se soulevait plus pour respirer, mais son visage avait une couleur normale. Il colla sa joue contre les lèvres de son ami et sentit un très léger souffle. Il vérifia du doigt ses pulsations au niveau du cou. Le cœur battait, mais pas plus de quelques coups par minute. Les yeux étaient toujours ouverts, mais le regard absent. Comme ils paraissaient secs, Rico ferma et rouvrit les paupières plusieurs fois pour les lubrifier, puis les laissa fermées.

Il défit le harnais de Ben et entreprit de le faire entrer dans l'une des tenues de plongée.

— Nous sommes côté surface, dit-il en espérant qu'il était entendu. Ils ont lâché plusieurs grenades sur le varech, mais je pense que les dégâts sont superficiels. Elvira est dehors. Elle nettoie les évents. Flatterie a lancé un hydroptère à nos trousses. Il va être là dans quelques instants. Il est possible que nous soyons obligés de faire trempette.

Il entendit un gémissement qui venait de Crista Galli et vit qu'elle essayait de se redresser malgré son harnais.

— Ta copine est en train de revenir à elle, ajouta-t-il. Je vais lui faire mettre une tenue de plongée. Ensuite, je prendrai le code et je mettrai le Quartier central au courant de notre situation. À part eux, tout le monde a l'air de savoir où nous sommes.

Il s'assura de l'étanchéité de la combinaison de Ben et gonfla le col, à tout hasard. Quand il se tourna vers Crista Galli, il s'aperçut qu'elle pleurait. Ses yeux rougis et gonflés étaient posés sur le corps inerte de Ben. Elle paraissait avoir maintenant conscience de ce qui l'entourait.

— Vous m'entendez? lui demanda

Rico. Vous comprenez ce que je dis?

Bien qu'elle fût immobilisée par le harnais, il faisait attention de rester hors de sa portée.

— Oui, murmura-t-elle en hochant la tête.

— Vous avez déjà eu des réactions de ce genre?

— Oui, répéta-t-elle d'une voix pâteuse. Une fois. Avant les injections. Je faisais semblant de prendre ses

comprimés et je les recrachais plus tard.

— Que va-t-il se passer maintenant? Elle s'efforça de hausser les épaules.

— La même chose. Peut-être d'autres crises. Il faut… un bon moment pour que ça passe.

Elle ajouta dans un murmure rauque:

— Personne avant Ben ne m'avait traitée comme un être humain. Rico remarqua que ses pupilles se dilataient et se contractaient spasmodiquement.

Ces drogues doivent être particulièrement puissantes, se dit-il. Maudit Flatterie!

— Nous sommes trop exposés ici, expliqua-t-il. Il faut que vous mettiez une tenue de plongée, pour le cas où nous serions obligés de nous jeter à l'eau.

Il eut, à ce moment-là, la pensée

d'une chose que Flatterie devait savoir depuis le début et que le Quartier central leur avait signalée dans ses instructions: « Ne la laissez pas entrer en contact avec l'eau de mer. Elle doit être tenue à l'écart du varech. » Mais ce n'étaient que des spéculations, de simples précautions. De toute manière, ils n'auraient pas le choix si la sécurité se montrait, aussi il valait mieux ne pas y penser.

— Je vous aiderai si vous n'y arrivez pas toute seule, dit-il, mais je regrette de vous dire que j'aime autant ne pas vous toucher.

Il lui tendit la tenue de plongée à bout de bras.

— Je n'arrive pas à sortir de ce harnais, lui dit Crista.

Rico appuya sur le poussoir de sécurité et elle fut libre. Il eut un mouvement de recul, en partie par réflexe et en partie parce que l'hydroptère avait brusquement penché de son côté.

En voyant cela, elle avait pâli encore plus et ses mâchoires s'étaient serrées.

— Mais vous, qu'est-ce que vous croyez donc que je suis? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, dit-il. Avez-vous une idée?

— Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas croire… je sais… (elle fit un geste lourd en direction de Ben) que je ne suis pas responsable de ça.

— Ce sont les drogues qui sont responsables, lui dit Rico.

Il s'efforçait de bannir toute fureur de sa voix. Elle avait besoin d'être rassurée et non d'avoir un ennemi de plus en face d'elle.

— N'oubliez pas que c'est Flatterie qui vous a obligée à prendre ces drogues, ajouta-t-il. Vous n'y êtes pour rien.

Les larmes de Crista, la manière dont elle regardait Ben avaient pour Rico l'apparence d'un vrai comportement humain.

Mais vois dans quel état elle l'a mis, se dit-il pour se rappeler à l'ordre.

— Enfilez cette tenue, déclara-t-il. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

Crista dut ôter sa robe pour mettre la combinaison de plongée pendant que Rico s'agenouillait à côté de Ben en posant une main sur son front. Ben remua légèrement et Rico considéra cela comme un bon signe. Il semblait avoir une respiration plus forte et plus régulière.

Crista ne semblait pas avoir, elle non plus, la moindre pudeur, et elle était

loin de ressembler à un monstre.

Elle a sans doute tellement servi de cobaye dans leurs laboratoires qu'elle n'a pas eu le temps de devenir timide.

Rico, tout comme Ben, avait été élevé dans un milieu îlien où l'on était plutôt pudibond. Mais il devait admettre que Crista avait les plus jolies jambes qu'il eût jamais vues. De nouveau, il pensa à Snej et soupira. Il avait l'intention de lui faire parvenir un message en même temps que celui qu'il allait envoyer au Quartier central, quand

il aurait réfléchi à ce qu'il fallait leur dire. Il se tourna vers Crista Galli.

Un peu pâle, jugea-t-il.

Elle paraissait encore très faible et faisait de gros efforts pour ajuster sa tenue et mettre les rabats en place. Sa respiration était courte et saccadée. La sueur perlait sur son front, encore plus pâle que lorsque Rico l'avait vue pour la première fois au village. Ses yeux continuaient à se dilater curieusement et il nota le tremblement incontrôlable de ses jambes.

— Vous pouvez remettre votre harnais? demanda-t-il. Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle d'une voix encore plus faible que précédemment. Je crois… je crois que ça recommence.

Elle retombait dans les pommes. Elle s'étendit sur la couchette, les yeux toujours ouverts.

— Vous m'entendez? demanda Rico. Vous êtes consciente?

— Oui, dit-elle. Oui, oui.

Il ne voulait toujours pas la toucher. Quoi qu'elle eût fait à Ben, elle avait failli le tuer et il ne voulait pas qu'il lui arrive la même chose. Il se rapprocha prudemment d'elle par derrière et mit son harnais en place, puis le boucla d'un coup sec. Il rabattit le dossier de la couchette en arrière pour qu'elle soit plus à l'aise. Elle avait encore perdu conscience.

Il se dépêcha d'enfiler sa propre

tenue et remarqua que les mouvements de l'hydroptère s'étaient un peu calmés. Il entendait les cognements et les raclements produits par Elvira sur la coque et espérait que le varech ne lui causerait pas des hallucinations comme chez certaines personnes. Mais elle ne semblait pas avoir eu de problème la dernière fois.

Ce serait bien notre veine, que le meilleur foutu pilote de cette foutue planète se mette à prendre ses cadrans pour des pamplemousses.

Il y eut un raclement plus fort, comme si quelque chose de lourd et de grinçant était traîné sur toute la longueur de la coque. Puis cela recommença. C'était le même bruit reptilien que lorsque le varech s'était emparé d'eux. Il bondit de sa couchette, mais trop tard.

L'hydroptère était en train de basculer sur le côté et il fut projeté avec une telle violence contre la cloison de bâbord qu'il en eut la respiration coupée. Il vit, à travers l'essaim d'abeilles noires qui obscurcissaient sa vision, qu'ils avaient pris l'air. Il y eut une nouvelle secousse, beaucoup moins forte, et le nez de l'appareil se redressa un peu, ce qui lui permit d'apercevoir

une masse de tentacules de gyflotte vers laquelle ils étaient hissés.

— Merde alors!

Il se mit péniblement à quatre pattes et entreprit de gravir la cloison inclinée en direction de la couchette de pilotage sous le panneau de plaz. S'il pouvait ouvrir un hublot et tirer sur la créature avec son laser…

C'est alors qu'il eut un aperçu de la taille monstrueuse de cette gyflotte. Elle devait bien faire cent mètres d'envergure et ses deux tentacules principaux maintenaient l'hydroptère à peu près à la même distance du corps. Le plus mince de ses tentacules avait une

épaisseur supérieure à celle d'un homme.

Ils étaient déjà à une centaine de mètres de la surface et ils continuaient à s'élever dans les airs.

Quand nous avons basculé… Elle a dû vider pas mal de ballast pour pouvoir nous soulever.

C'est alors seulement qu'il pensa à Elvira et se pencha pour voir la mer au-dessous de lui. Elle y était, sa tenue gonflée, flottant sur le dos. Elle devait le

voir, mais elle ne lui fit pas signe.

— Merde!

Il ne pouvait pas lui jeter une fusée, ni essayer de mettre les réacteurs en route. Cela risquait de faire exploser les centaines de mètres cubes d'hydrogène contenus dans la monstrueuse créature qui tenait maintenant le Poisson-Volant serré à l'envers contre son ventre orange. Rico n'avait jamais vu de gyflotte d'aussi près, mais il en avait vues exploser. La première colonie de Kalaloch avait été anéantie par une gyflotte beaucoup plus petite que celle-ci. Six cents personnes avaient été brûlées vives dans un enfer de flammes. Il avait fait le reportage pour

l'holovision avec Ben.

Le plus terrible n'était pas les morts, mais les rescapés. Ben n'avait pas voulu se contenter du truc habituel, les gros plans sur les chairs carbonisées et les os à nu, les gens tremblants, les cris et les vomissements.

« Filme leurs yeux, lui avait-il dit, et laisse-moi faire le reste. »

Ben leur avait posé des questions sur leur vie et non sur l'explosion. Les témoignages des mourants et des agonisants avaient rempli dix-huit heures de bande avant l'attaque des capucins. C'étaient les scènes que Rico avait tournées sur les membres de l'équipe de

l'holovision en train de défendre leur propre peau contre une douzaine de meutes de capucins déchaînés au milieu de toute cette chair humaine qui avaient glacé les holospectateurs dans le monde entier.

Il vit que la côte se rapprochait rapidement et que les nuages noirs s'accumulaient derrière eux. Il espérait que le poids de l'hydroptère ne ferait pas perdre trop d'altitude à la gyflotte et qu'elle pourrait franchir les falaises grises qui s'élevaient devant elle. Il rampa jusqu'à la cabine, sur le plafond, et s'assit au-dessous des couchettes de pilotage. Cette colossale créature avait une destination en tête et cette

destination était la terre ferme. Si elle ne réduisait pas l'hydroptère en miettes contre la falaise, il y avait des chances pour qu'elle l'écrase au sol.

Il essayait d'estimer leurs chances et le résultat n'était pas très encourageant. Mais il espérait tout de même qu'ils franchiraient le bord de la falaise. Il se demandait si le Quartier central avait un plan d'urgence pour un cas comme celui-ci. Il espérait qu'ils parviendraient à secourir Elvira avant l'arrivée des hommes de Flatterie. Il préférait ne pas imaginer les conséquences, dans le cas contraire.

Juste avant qu'ils atteignent la falaise, la tempête quotidienne s'abattit

avec rage. Le ciel s'assombrit subitement autour de lui et les nuages d'un gris laser typique se mirent à tourbillonner.

Pourvu qu'il n'y ait pas d'éclairs, se dit Rico. Ce serait la fin de tout.

Les nuages, par contre, leur étaient utiles. Dans la tempête, les engins de reconnaissance de Flatterie et ses moyens de détection à bord de l'Orbiteur perdaient toute leur utilité.

Les secousses étaient de plus en

plus violentes à mesure que le vent les entraînait vers la terre. Rico était assez près de la falaise pour distinguer les marques sur le dos d'une platelle lorsqu'un violent courant ascendant lui coupa la respiration. Il crut qu'ils allaient passer de justesse, mais l'arrière de l'hydroptère heurta le bord de la falaise, catapultant l'avant contre le ventre de cuir de la gyflotte.

Sans harnais, Rico fut projeté en tous sens comme un pantin dans la cabine. L'hydroptère dégringola le long de la paroi rocheuse tandis que la gyflotte dégonflée s'affaissait sur lui. Lorsque tout mouvement cessa enfin, Rico se retrouva à moitié assommé en

travers du pare-brise de plazverre de la cabine. Tout ce qu'il pouvait voir sous l'ombre immense de la gyflotte était un gigantesque nuage de poussière bleue. Il fléchit prudemment les bras et les jambes, toussa pour s'assurer qu'il n'avait aucune côte cassée. Il avait mal partout, mais il était encore en un seul morceau.

Bravo! Ne pas la laisser entrer en contact avec le varech, qu'ils ont dit. Mais nous y voilà plongés jusqu 'au cou!

Il essaya de retrouver son calme,

mais quelques inspirations profondes ne réussirent pas à faire cesser le tremblement de ses mains. Il espérait que l'hydroptère était tombé jusqu'au bas de la falaise. L'idée qu'il pouvait être resté accroché quelque part au milieu ne le réjouissait pas tellement.

L'averse quotidienne s'abattit soudain sur l'hydroptère et la gyflotte qui le recouvrait en partie. Rico se mit à penser à Elvira, en plein océan sous la tempête. Ses chances de s'en tirer étaient voisines de zéro. Elle faisait peut-être déjà partie du « Frère Varech ».

Au moins, il ne doit plus rester beaucoup d'hydrogène dans ce monstre, se dit-il.

Il essaya les lumières de la cabine et la radio. Quelques lumières fonctionnaient encore, mais la radio était morte. Il respira un bon coup dans l'atmosphère de la cabine saturée de poussière de varech et se dirigea lentement vers l'arrière pour voir où en étaient Crista et Ben.

***Si vous pensez que la contemplation vaut mieux que l'action, pourquoi m'imposez-vous ces terribles actes de guerre?***

***Extrait des Entretiens zavatariens avec l'Avata Queets Twisp, dit l'Ancien***

Mack attendait que la sécurité le rappelle lorsque ses instruments indiquèrent soudain une série d'explosions réparties un peu partout dans le gisement de varech du secteur 8.

Flatterie n’a pas eu la patience d’attendre. Il veut à tout prix mettre la main sur ce qu’il y a là-bas.

Il était persuadé que Crista Galli était pour quelque chose dans ces événements. Les instruments mettaient en évidence des interférences entre le varech apprivoisé qui avait été blessé et l’énorme gisement sauvage voisin de varech bleu. Alyssa Marsh et lui avaient eu l’occasion d’effectuer quelques recherches ponctuelles sur ce gisement, qui était le plus vaste de Pandore à l’état sauvage.

Il a appris à se dissimuler à nos instruments de détection en formant des circonvolutions et en se maintenant à l'intérieur d'un cercle de varechs domestiques pour y dépasser leur masse en toute tranquillité.

Maintenant qu'il agissait à découvert, Mack soupçonnait le varech bleu d'être capable de causer des ravages dans le Contrôle des Courants. Et s'il était aussi étendu que l'annonçait la Grille Maîtresse, il s'était peut-être même tout simplement substitué au Contrôle des Courants.

Si ce varech est de notre côté, Flatterie est cerné de toutes parts. Mais si ce n'était pas le cas?

Sa préoccupation première, cependant, était Béatriz. Elle venait toujours le voir dès qu'elle débarquait sur la station, mais elle ne s'était pas encore manifestée cette fois-ci. Quand la liaison était coupée avec le studio, on pouvait soupçonner le pire. Cela ne ressemblait pas du tout à Béatriz, de ne pas donner signe de vie. Juste après le départ de Spud, un pilote de spin-jet avait émis un message disant qu'il avait vu un corps humain éjecté du sas de la navette. Personne n'avait répondu à ses

appels, ni au studio, ni à la sécurité.

Merde!

À présent, la Grille Maîtresse captait un signal en provenance du varech. Il était d'une clarté et d'une vigueur incroyables. Ce gisement, que les grenades sous-marines avaient fait régresser à un état végétatif, avait immédiatement retrouvé toute la plénitude de ses moyens, accompagnée d'un changement de fréquence.

Voilà sans doute le nouveau varech, celui qui a absorbé les souvenirs de nos espèces apprivoisées et qui les a soumises à son contrôle.

Tous les relais qui servaient à communiquer avec le varech domestique étaient intacts, mais au lieu des douzaines de fréquences qui dansaient habituellement sur les écrans de la Grille Maîtresse, il n'y en avait maintenant plus qu'une seule.

L'écran de Mack montrait la grille en train de se reconstituer, à l'exception d'un secteur insensible situé au nord-ouest. Il espérait que l'élagage n'avait

pas été poussé trop loin.

Jusqu'à présent, on dirait qu'il est plutôt de notre côté.

Mack avait eu l'intention de se servir du Contrôle des Courants pour retourner le varech contre Flatterie. Il avait préparé autant de gisements sentients qu'il avait pu en prévision du jour où Flatterie dépasserait les limites et où il faudrait lui porter un grand coup. Pour Macintosh, la guerre était une drogue génératrice de dangereuses accoutumances et il ne voulait pas que

les Pandoriens s'y adonnent.

— Branchez-moi sur ce secteur en mode visuel, dit-il dans son moniteur. Nous devrions pouvoir les localiser, à présent.

Tout ce qu'il obtint sur son écran, cependant, fut le tourbillon de grisaille dû à la tempête quotidienne qui interdisait toute observation du secteur. Ozette, LaPush et Crista Galli devaient se trouver quelque part là-dessous. Il espérait, contre toute raison, que les grenades sous-marines ne les avaient pas tous réduits en bouillie.

Les lignes corn avec le studio sont toujours en place. Si Spud n'y va pas tout de suite, nous pourrions essayer d'attirer leur attention d'une manière ou d'une autre.

Une sensation plus étrange que l'apesanteur lui étreignit momentanément le ventre. Il la chassa comme il avait chassé le froid glacé qui l'avait envahi juste après l'accostage de la navette qui amenait Béatriz. Il se demandait combien de personnes étaient arrivées en même temps qu'elle. Ces navettes pouvaient transporter trente à quarante personnes, selon le matériel dont elles étaient chargées. Il y avait aussi le

N.P.O. avec son appareillage et son équipe de techs. Personne à bord ne pouvait ignorer ce qui se passait.

Il n'aimait pas penser à ce N.P.O., ni à ses origines, ni à ce que Flatterie lui avait fait. Il savait qu'il s'agissait d'Alyssa, mais il préférait « N.P.O. », c'était un concept plus commode à manipuler pour le moment. Quant à l'appareillage destiné à assurer le maintien de ses fonctions vitales, il était sous sa responsabilité directe, comme il l'était déjà à bord de la nef Terra. Et il n'y avait pas, à son goût, de quoi en être fier.

— De toute manière, murmura-t-il entre ses dents pour lui tout seul, avant que nous n'en soyons là, j'aurai sans doute quelques surprises en réserve pour Flatterie.

Une tonalité discrète se fit entendre dans la tourelle, indiquant qu'une image était en train de se former dans le foyer holo réservé au varech. Macintosh avait installé ce foyer avec l'assistance technique de Béatriz, spécialiste de l'holographie. Il l'avait relié à la Grille Maîtresse dans l'espoir de recevoir des images du varech. Et depuis deux mois que ce dispositif était expérimenté, il avait de loin dépassé tout ce que

Macintosh avait pu rêver.

Le varech était demeuré très longtemps frustré et il avait beaucoup de choses à dire. Jusqu'à présent, il n'y avait eu que des images, des lumières intermittentes et des bruits bizarres. Mais les images avaient une clarté surprenante et consistaient généralement en informations précises sur des faits réels et en temps réel alors que les bruits et les lumières ressemblaient, par leurs inflexions, à du « bavardage » ou à des considérations philosophiques. Il n'avait pas encore réussi à interpréter autre chose que les images dont le sens était le plus évident.

Il se propulsa, à travers le petit bureau, en direction de ses nouvelles installations à la base de la tourelle. Il n'appréciait pas particulièrement l'absence quasi totale de gravité due à la proximité du moyeu, mais c'était l'emplacement le plus logique pour un poste d'observation. Et il avait été séduit, au début, par l'accès direct au débarcadère des navettes.

Pour pouvoir profiter de la gravité presque normale de la périphérie, il fallait en outre s'accommoder du désagréable mouvement giratoire d'une période de deux minutes, qui rendait toute observation visuelle pratiquement impossible. Avec sa carcasse

dégingandée, il avait déjà assez de mal à se déplacer sans se cogner partout. Et depuis qu'il connaissait Béatriz Tatoosh, il appréciait aussi l'accès direct aux studios de l'holovision.

Le foyer holo expérimental montrait l'image d'une gyflotte géante portant son lest au ras des flots. La qualité de cette représentation dépassait tout ce qu'il avait pu voir jusque-là. La réduction était parfaite et les recoupements des données permettaient d'identifier là la source des perturbations qui affectaient le varech.

Un reflet de lumière sur la masse de lest attira soudain l'attention de Mack sur la petite scène en trois dimensions.

— Ce n’est pas un rocher!

La scène holo en miniature était celle du Poisson-Volant emporté par la gyflotte. Mack la suivit avec attention jusqu’au moment où la gyflotte se rapprocha du bord de la falaise. Elle allait vite et, quand il vit qu’elle n’allait pas passer, il se prit à se hisser sur la pointe des pieds comme pour l’aider à s’élever. Puis la gyflotte éclata et le foyer holo devint gris.

Il y a un Oracle dans la région, se dit Mack. On pourrait envoyer une équipe de sauvetage sur les lieux.

Il se propulsa de nouveau jusqu'à son pupitre et appela Spud à l'interphone. C'est alors que toutes les sirènes d'alarme se déchaînèrent en même temps à bord de la station.

Quatre coups prolongés signifiaient qu'un incendie s'était déclaré quelque part dans le secteur du moyeu, précisément celui où il se trouvait. Il songea tout de suite au débarcadère de la navette, avec ses réserves de carburant.

Les quatre coups de sirène pouvaient aussi concerner le Contrôle

des Courants ou les studios de l'holovision. Les trois secteurs s'étaient isolés automatiquement du reste de la station. Des lumières rouges clignotaient partout et l'interphone de l'Orbiteur répétait inlassablement: « Combinaisons étanches obligatoires dans tous les secteurs isolés. En cas d'incendie, l'atmosphère sera évacuée. Combinaisons étanches obligatoires dans tous les secteurs isolés… »

Macintosh tapa sur son pupitre la phrase codée qui signifiait: « Rien à signaler dans ce secteur après observation visuelle. » Si les détecteurs ne signalaient aucun danger d'incendie, l'atmosphère du Contrôle des Courants

ne serait pas vidée. Il ouvrit l'armoire de sécurité près de la porte ovale et se conforma aux prescriptions en cas d'incendie. Il revêtit un scaphandre pressurisé et mit en marche le communicateur de son casque. Puis il sortit dans la coursive juste à temps pour voir un malabar de la sécurité assener à Spud, avec la crosse de son laser, un coup violent en travers de la joue. Spud heurta la porte ovale et le garde agrippa une poignée de maintien plus proche pour mieux recommencer.

— Arrêtez! hurla Macintosh.

Mais la crosse vola de nouveau et Spud flotta, inanimé, au milieu de la coursive.

Réglant son système com sur la position « maximum », Macintosh répéta:

— Arrêtez! Je vous ordonne de laisser cet homme!

Le garde débarquait visiblement sur la station et il n'avait pas encore la pratique nécessaire pour se déplacer facilement dans le secteur du moyeu. Il voulut se retourner en entendant la voix et perdit la prise qu'il avait sur la poignée. Sous une gravité presque nulle, ce mouvement le fit dériver, tournoyant sur lui-même, en direction de Macintosh. Il laissa échapper son laser en agitant les bras pour retrouver son équilibre et

Mack s'en empara au passage d'un mouvement vif tandis que l'homme continuait à flotter vers l'autre extrémité de la coursive.

Il se pencha vers Spud, qui commençait à reprendre conscience.

— Je les ai entendus dire qu'ils voulaient la tuer, murmura péniblement Spud, la bouche pleine de sang. J'ai déclenché l'alarme parce que je ne savais pas quoi faire d'autre.

— Excellente initiative, Spud, lui dit Macintosh. Mettez votre scaphandre, pour le cas où ils videraient l'atmosphère.

La brigade de volontaires anti-incendie encombrait déjà la coursive lorsque Spud acheva de revêtir sa combinaison pressurisée. Derrière eux se formait la foule habituelle. Malgré leur costume encombrant, les hommes de la brigade se déplaçaient avec une légèreté que Mack enviait. Il se tourna pour chercher des yeux le propriétaire du laser, mais il avait disparu. La porte des studios demeurait verrouillée.

Mack brancha son communicateur directement sur le casque de Spud.

— Béatriz est au courant des consignes de sécurité, dit-il. Elle a dû mettre son scaphandre.

— Est-ce qu'elle connaît aussi le code R.A.S. visuel? demanda Spud.

— Elle le connaît, mais je pense qu'elle se gardera bien de l'utiliser.

Il fallait que deux conditions soient réunies, en cas d'incendie, pour empêcher que l'atmosphère d'un secteur ne soit évacuée automatiquement. L'ordinateur central de l'Orbiteur devait recevoir un signal des détecteurs indiquant que tout était normal, plus un signal codé résultant d'une observation visuelle. Comme les capteurs du studio n'avaient probablement décelé aucun incendie, l'ordinateur devait attendre la phrase codée indiquant qu'un être humain avait évalué la situation et

décidé qu'il n'y avait aucun danger. Tant que ce message ne serait pas émis, le secteur suspect demeurerait isolé et seule la brigade de lutte anti-incendie pourrait y avoir accès.

Le haut-parleur hurla à ce moment-là:

— Attention, secteur du moyeu, zones orange huit à seize. Évacuation de l'atmosphère dans trois minutes. Je répète, évacuation de l'atmosphère dans trois minutes. Scaphandres pressurisés obligatoires.

La clé électronique utilisée par la brigade anti-incendie pour ouvrir les portes étanches ne fonctionna pas à la

première tentative, ni à la deuxième. Macintosh brancha son communicateur directement sur la prise de la paroi pour entrer en contact avec le studio.

Spud se brancha sur Macintosh.

— Vous entendez quelque chose? demanda-t-il.

— Rien que des parasites, fit Mack en secouant la tête. J'ai l'impression, qu'ils sont tous…

À la troisième tentative, la porte ovale s'écarta pour livrer passage aux hommes de la brigade qui s'engouffrèrent dans les studios, suivis de Macintosh qui serrait le laser contre

lui pour le cacher de son mieux. Il ne regrettait pas de l'avoir gardé.

Béatriz était la seule qui avait réussi à mettre un scaphandre. Elle se tenait juste à côté de la porte et agrippa le bras de Macintosh au passage. Emporté par son élan, il décrivit un mouvement circulaire, heurtant la paroi à côté d'elle. Mais elle se maintenait fermement à une poignée de l'autre main et ils demeurèrent à la même place.

Les autres étaient en train de lutter avec les fermetures de leurs combinaisons, surpris par la soudaineté de l'arrivée des pompiers. L'un de ceux qui se trouvaient déjà dans les studios fit une tentative maladroite pour se

précipiter vers la paroi du fond, mais il fut intercepté par deux sapeurs qui l'immobilisèrent avec l'aide d'une poignée murale. Macintosh fit en sorte que tout le monde voie bien son laser et que personne ne tente rien d'inconsidéré.

Moins d'une minute plus tard, la brigade anti-incendie et Mack avaient la situation bien en main. Le code R.A.S. visuel avait été envoyé à l'ordinateur et les haut-parleurs avaient annoncé la fin de l'alerte. Macintosh commença à défaire son casque, mais Béatriz fut plus rapide que lui.

— Ils ont massacré toute mon

équipe! hurla-t-elle. Ils ont tué les gardes et ils ont caché leurs armes dans les armoires de fer qui sont là-bas.

L'un des pompiers se laissa flotter jusqu'au fond du studio pour dénicher les armes.

— Occupez-vous de ces hommes, ordonna Macintosh, et emparez-vous de leurs lasers. Nous en aurons probablement besoin.

Les hommes de la brigade se servirent des différentes cordes et sangles qu'ils avaient dans les poches de leurs combinaisons pour ligoter Léon et ses deux acolytes. Ils étaient incapables d'offrir la moindre résistance

sous une gravité proche de zéro alors que les sapeurs y étaient parfaitement habitués. Macintosh ne pouvait s'empêcher d'admirer la grâce et l'efficacité de leurs mouvements, même avec trois prisonniers à la remorque.

Blottie contre lui, Béatriz, ayant ôté son casque, l'embrassait tant bien que mal. Malgré l'épaisseur des scaphandres, il avait presque l'impression de sentir la chaleur de son corps.

— J'espérais pouvoir faire cela dans des circonstances un peu plus commodes, dit-il.

Il la sentait trembler et il l'attira un

peu plus contre lui.

— Il y en a d'autres, lui dit-elle. J'en ai compté vingt-deux en tout. Je pense que leur chef, le capitaine Brood, doit être en ce moment avec le N.P.O.

— Tu as entendu, Spud?

— Oui, docteur.

— Avec tout ce remue-ménage, quelqu'un va finir par descendre voir ce qui se passe ici. Isole tout le secteur jaune du moyeu. Accès codé uniquement. Il est possible que nous en enfermions une poignée ici avec nous, mais cela nous donnera le temps de nous préparer à affronter le reste.

Spud s'installa devant le pupitre le plus proche et exécuta l'ordre en un clin d'œil. Macintosh se tourna vers le sapeur qui portait une combinaison blanche.

— Il y a une grande resserre vide de l'autre côté de la coursive. Enfermez-y ces hommes et venez me retrouver dans le labo expérimental voisin du Contrôle des Courants. Si vous trouvez des armes appartenant à nos propres forces de sécurité, apportez-les avec vous. Je veux aussi que vous rassembliez vos meilleurs sapeurs de choc. Tous ceux que vous pourrez trouver.

— Très bien, fit Spud. Mais vous

avez vu comme ces hommes sont mal à l'aise sur la station. Aucun n'est habitué à nos conditions de vie. Ne pensez-vous pas que nos meilleures armes sont le vide et l'absence de gravité?

— Vous avez parfaitement raison, déclara Macintosh en prenant la main de Béatriz, mais un peu de stratégie ne nous sera pas non plus inutile. Au travail!

***Alors que la chair et la graisse qui se collent à la flamme sont dévorées par elle, toi qui te colles à elle tu es toujours vivant.***

***Le Zohar, Livre de la Splendeur***

Spider Nervi espérait que Flatterie était en train de recevoir une leçon d'humilité de la part de la populace, car c'était certainement ce qui était en train de se passer pour lui avec le varech. Il avait repéré Zentz en train de flotter sur le dos, le blanc de ses yeux seul visible, l'embout de son respirateur inutilisé. Un long filament de varech lui entourait la

taille et le poussait doucement vers le bord du lagon.

Heureusement pour lui, Zentz avait eu la présence d'esprit de gonfler l'encolure de sa combinaison. Cela lui maintenait la tête et les épaules à la surface, quoiqu'il fût assez gros pour flotter par lui-même.

Il était heureux, également, que Nervi eût détruit le filament très vite, du premier coup. Il avait pu ramener Zentz à l'hydroptère avant de commencer à sentir les premières secousses de la colère du varech dans son sillage.

Zentz semblait respirer encore.

Cela aurait été bien plus facile pour moi s'il s'était noyé. Mais je peux encore avoir besoin de lui. Vivant, il m'est beaucoup plus utile que mort.

Une chose était certaine, il fallait se mettre au plus vite hors de portée du varech. Un zombie à bord suffisait amplement.

L'hydroptère commença à décrire un cercle et Nervi jura entre ses dents.

Le varech nous attire dans son antre.

Il réussit, de la porte arrière, à passer un filin autour du col de Zentz et à le hisser à bord. Il se servit d'un grappin pour débarrasser la combinaison de l'homme inanimé des fragments de varech qui y adhéraient encore.

La situation avait dépassé les limites du ridicule. Elle était devenue tout simplement cocasse. Quelle importance pour lui, maintenant, que Flatterie se maintienne au pouvoir ou non? Celui qui le remplacerait au sommet aurait de toute manière besoin des services d'un Spider Nervi. Il aimait

le rôle qu'il jouait. C'était comme s'il avait trois ou quatre bons coups devant lui sur un échiquier alors que l'adversaire ne pouvait déjà plus rien faire. Il était temps que Flatterie se rende compte de sa valeur.

Ça lui apprendra à m'envoyer ici!

Zentz avait été touché par le varech et seuls les dispositifs automatiques de sa combinaison de plongée l'avaient empêché de nager on ne sait où. Mais ils ne l'empêchèrent pas de se débattre comme un diable lorsque Nervi le hissa.

Avec ses soixante-cinq kilos contre la centaine que pesait Zentz, il lui fallut un bon moment pour le traîner à l'intérieur de l'hydroptère et le sangler sur une couchette. Il se demandait pourquoi il se donnait tout ce mal, si ce n'était pour permettre à Flatterie de s'amuser un peu au cas où ils ne retourneraient pas là-bas avec Ozette et Crista Galli.

Nervi manœuvra rapidement pour gagner le centre du lagon et s'apprêta à amorcer un décollage vertical. Cela consommerait beaucoup plus de carburant qu'il ne l'aurait voulu, mais réduirait les risques de se faire happer par le varech en colère.

Il programma le décollage vertical

automatique sur son clavier de commande. La pleine puissance des réacteurs de l'hydroptère le cloua sur son fauteuil. Le vaisseau oscilla comme un insecte sur un brin d'herbe jusqu'à ce qu'ils se trouvent en sécurité à une bonne centaine de mètres au-dessus du lagon. Il régla les commandes pour redresser l'appareil et rentrer les patins. Ils auraient dû refaire le plein en dix minutes et ils étaient restés à la surface près d'une heure. Nervi ne pouvait plus se permettre de perdre une seule seconde.

Il écouta la radio, mais ne put se faire la moindre idée de la situation à la colonie. Il essaya de contacter Flatterie

sur leur fréquence spéciale, mais ne trouva personne pour prendre la communication à l'autre bout. Il capta quelques fragments de conversation entre des pilotes d'appareils de reconnaissance et secoua la tête, perplexe.

Quel est l'idiot qui a réussi à persuader Flatterie de lâcher des grenades sur l'hydroptère que je poursuis?

Il éteignit la radio et relâcha sa prise crispée sur les commandes. Mais

les turbulences atmosphériques ne faisaient pas bon ménage avec son estomac et il coupa, au bout d'un moment, le système de pilotage automatique. Il lui fallait, de toute manière, une occupation autre que prêter l'oreille à la respiration délirante de Zentz. Mais sa tâche, pour le moment, se réduisait à maintenir la flèche jaune de son écran pointée sur les coordonnées vertes communiquées par les avions de reconnaissance.

Il savait, d'après la manière dont Zentz s'agitait sur la couchette du copilote, que le Chef de la Sécurité allait sans doute reprendre bientôt conscience.

Il avait du mal, lorsqu'il pensait à Zentz, à réprimer un ricanement à l'idée que celui-ci pût être le chef de quoi que ce soit.

Le Chef de l'Insécurité, plutôt. C'est un titre qui lui conviendrait mieux.

Il devait admettre, cependant, que Zentz n'avait pas eu la partie facile, depuis près d'un an, lorsqu'il s'agissait de contenir l'hostilité croissante des habitants des villages. Mais les émeutes populaires étaient une chose et Crista Galli, avec ses chevaliers servants issus

de l’Ombre, en était une autre.

— Cent mètres d’envergure! gargouilla Zentz à ce moment-là. Ses yeux étaient complètement égarés, ses deux pupilles se dilataient et se contractaient spasmodiquement, comme sous l’effet d’un rythme étrange.

Nervi ne répondit pas. Zentz avait commencé à délirer à propos d’une gyflotte géante dès l’instant où l’hydroptère avait décollé du lagon, et il continuait:

— Crista Galli… Le varech est devenu fou… La gyflotte géante a emporté l'hydroptère…

— Toutes ces salades ne veulent rien dire, et elles ne sont que dans votre tête! s'écria finalement Nervi.

Il savait que Zentz ne pouvait pas l'entendre, mais cela le soulageait tout de même. Il conservait un ton calme et neutre, résultat d'une longue pratique particulièrement efficace chaque fois qu'il avait eu l'occasion de travailler avec Zentz. Il n'ignorait pas que cela mettait Zentz dans tous ses états, et c'était toujours à son propre avantage. Il se demandait si ses paroles auraient le même effet dans le rêve de Zentz. Il

l'espérait. Sinon, c'était lui qui allait commencer à devenir nerveux.

La tempête qui continuait de faire rage le projetait contre les sangles de sa couchette de pilotage. Les courants atmosphériques ascendants, à l'approche de la côte, lui retournaient l'estomac. Comme la majorité des Pandoriens, il préférait emprunter, pour voyager, surtout pendant les tempêtes de l'après-midi, les couloirs de circulation du varech. Mais aujourd'hui, il était impératif de faire très vite. Le chat avait laissé trop d'avance à la souris. Il y avait un risque qu'elle lui échappe. Sans compter que Zentz avait peut-être raison à propos de l'autre hydroptère. Qui

pouvait savoir quelles images le varech lui avait mises dans la tête?

Si Ozette et Crista Galli se retrouvaient à pied dans cette région, il y avait de fortes chances pour qu'ils finissent dans l'estomac d'un capucin. Ozette ne lui semblait pas être tout à fait l'homme de ressource capable de survivre en toutes circonstances. Nervi savait que Flatterie les voulait tous les deux vivants… jusqu'à nouvel ordre. Et jusqu'à nouvel ordre, ce que voulait Flatterie était ce qu'il voulait lui aussi. Il ne s'agissait pas de s'endormir ici au point de l'oublier.

C’est surtout Zentz qui a intérêt â~les prendre vivants, en réalité.

Le grand point d’interrogation, pour Nervi, était la gyflotte. Quel effet allait avoir sur Crista Galli le contact avec cette chose?

Quel effet dans le bon ou dans le mauvais sens?

Il y avait aussi ces maudits Zavatariens des régions du nord qui le

mettaient, même lui, mal à l'aise. Personne ne pouvait se livrer ainsi à des travaux agricoles en terrain découvert sans bénéficier d'une protection quelconque. Il lui fallait à tout prix découvrir la nature — ou l'identité — de cette protection. Ils s'arrangeaient toujours pour échapper à la fois à Flatterie et aux capucins, et c'était une prouesse qui suffisait à lui imposer le respect.

Le ciel commençait à s'éclaircir par intermittence et Nervi apercevait déjà la côte. Les nuages serrés défilaient rapidement devant les deux soleils, faussant la perspective. Il savait que les camouflages zavatariens s'étendaient sur

des kilomètres carrés de territoire. Il n'était pas indispensable d'avoir beaucoup d'imagination pour évaluer toute l'importance des nouvelles terres fertiles qui avaient été créées.

En l'espace de quelques semaines, les Zavatariens avaient transformé la roche nue en terrains cultivés. Ils avaient fait venir l'eau et mis en place leurs laboratoires malodorants. Toute la région côtière du nord était sillonnée de cours d'eau et tavelée de centaines de petits lacs dont un grand nombre abritaient déjà des stations de pisciculture intensive. Leurs fermes à l'aspect pitoyable suffisaient déjà amplement à les nourrir, il le savait de

manière certaine. Il disposait d'informations bien meilleures que celles de Flatterie, mais ce dernier ne le payait pas pour ça.

Que font-ils de tous leurs surplus?

C'était la grande question qu'il se posait et il savait que lorsqu'il l'aurait résolue il connaîtrait en même temps la réponse au problème des Enfants de l'Ombre.

Qu'on leur coupe les vivres et ils n'existent plus.

Quel gâchis, cependant, si Flatterie réussissait à détruire toutes ces cultures pour empêcher l'acheminement des vivres dont il était convaincu que les rebelles bénéficiaient. Il devait bien exister un moyen plus profitable.

L'idée le traversa que les Enfants de l'Ombre pourraient gagner, mais il écarta cette pensée d'un haussement d'épaules. Tout en admettant qu'il éprouvait du respect pour les Zavatariens et pour leur indépendance que Flatterie n'avait pas encore trouvé

le moyen de brider, il n'avait nullement l'intention de se mouiller les mains avec ça, même si cette mission lui avait déjà fait remuer pas mal d'eau trouble.

Un sourire se dessina sur ses traits, chose rare chez cet homme au visage d'acier. Il commençait à songer sérieusement à sa retraite et ces régions du nord, avec leurs champs cultivés et leurs forêts naissantes, l'intéressaient grandement. Les gens qui s'y trouvaient allaient peut-être avoir bientôt besoin de protections professionnelles. Des protections contre les gens de la même espèce que Flatterie et son butor de Chef de la Sécurité.

On dirait qu'il y a pas mal de nouveaux, cette année.

Depuis la vague de séismes de ces dernières années, beaucoup de gens avaient cherché refuge à la surface. Même dans le cas des brumelles, il était plus simple de repérer une habitation qu'une galerie souterraine et il ne serait pas très difficile de recenser tous ces gens.

L'hydroptère s'enfonça soudain dans une zone de nuages et Nervi n'eut plus rien à repérer visuellement. Il concentra son attention sur ses instruments de bord. Le bruit de la pluie

contre la carlingue de métal et de plaz de l'hydroptère était assourdissant. Il alluma ses phares d'atterrissage pour essayer de voir quelque chose, mais la visibilité ne dépassait pas quelques centaines de mètres. Un avertisseur se mit à sonner pour lui rappeler qu'il volait à la limite de la vitesse critique.

Ils n'étaient plus qu'à deux ou trois kilomètres des coordonnées fournies par les appareils de reconnaissance lorsque Zentz reprit suffisamment connaissance pour redresser le dossier de son siège.

— Comment c'était, là-bas? lui demanda Nervi.

— Je ne veux plus jamais y retourner.

— Mais où étiez-vous au juste?

— Partout, fit Zentz en essuyant la bave au coin de ses lèvres avec sa manche. J'étais partout… en même temps. J'ai pu les voir se faire emporter.

— Ils sont par là, quelque part.

— Sur la plage, au pied de la falaise. Ils sont sur la plage. Nervi laissa entendre un grognement amusé. Il

imaginait ces terres grises sous le soleil, pleines de fleurs.

Flatterie ne pourra jamais y envoyer ses troupes. Personne ne rentrerait à la caserne.

— Nous allons bientôt nous poser, dit-il en diminuant les gaz. Vous ne les apercevez pas encore?

— Non… ou plutôt oui! fit Zentz en pointant un index tremblant sur tribord. Voyez quelle taille a cette… chose! Je savais bien que c'était plus qu'un rêve.

Nervi était écœuré par la bave et les postillons que Zentz, dans son excitation, laissait échapper. La tempête s'éloignait maintenant aussi rapidement qu'elle était arrivée. La visibilité, au-dessus de la gigantesque gyflotte échouée, était devenue bonne. Le terrain, cependant, avait un aspect horriblement dangereux. La masse de l'hydroptère accidenté était visible parmi les lambeaux orange de la gyflotte éclatée.

C'était véritablement un monstre. À plat, elle faisait bien plus que la centaine de mètres qu'elle occupait dans le ciel. Environ la moitié de sa masse flottait sur l'eau et le reste était tassé sur l'étroite bande de sable qui séparait

l'océan du pied de la falaise.

L'hydroptère paraissait à peu près intact. Nervi préférait éviter de se poser trop près de la carcasse géante. Il ne savait que trop bien ce qu'une petite quantité de cette poudre bleue pouvait faire. Certains Zavatariens complètement ravagés par elle avaient l'habitude d'errer, hagards, autour des villages. En outre, la zone balayée par la marée était trop étroite et les marées elles-mêmes trop imprévisibles à son goût. La plage proprement dite, de la falaise à la ligne de marée, était jonchée de gros blocs. Il avait le choix entre le haut de la falaise et la surface de l'eau. Mais la présence de tout ce varech ne lui

disait rien qui vaille, ni la manière dont la carcasse de la gyflotte était disposée.

— Branchez les détecteurs électroniques et infrarouges, ordonna-t-il à Zentz. Je vais faire deux ou trois passages pour être sûr qu'aucune surprise ne nous attendra en bas. Ensuite, nous aviserons en ce qui concerne la meilleure manière de les sortir de là.

Il se disait tout d'un coup que leur situation était totalement absurde. Flatterie avait mis son précieux Orbiteur en place et sa nef spatiale était prête à partir, il avait l'intention d'établir une colonie intermédiaire dans une ceinture d'astéroïdes qui se trouvait à plus d'un

million de kilomètres de là. Les lunes de Pandore étaient encore plus instables que la planète. Même Nervi admettait que la fuite était la seule solution possible à long terme. Mais il doutait que cela en vaille la peine de son vivant, surtout s'il insistait pour risquer sa peau dans un combat de catch avec une outre à hydrogène pleine de tentacules et de poudre hallucinogène.

Il choisit un emplacement au sommet de la falaise, à proximité d'une descente qui n'avait pas l'air trop difficile. Il fallait que Zentz ait retrouvé toute sa lucidité quand ils arriveraient en bas.

Si cette fille est d'essence aussi divine qu'on le dit, qu'elle se sorte de là elle-même.

***C’est la seule chose que Nef nous ait jamais demandée; c’est la seule signification que la Vénefration ait jamais eue: découvrir notre propre humanité et nous en montrer dignes.***

***Kerro Panille, Les Guerres des Clones***

Rico fit sauter la porte de la cabine principale à l’aide d’un pied-de-biche qu’il avait trouvé dans l’armoire à outils et vit Ben qui se redressait, essayant de défaire la fermeture de son harnais.

— Ben, vieux frère…

Il s‘avança précautionneusement sur le pont dévasté jusqu’à la couchette où se trouvait Ben, en prenant soin de ne pas le toucher. Les yeux d‘un vert Sirénien de son ami semblaient lucides quand ils le regardaient, mais ils ne suivaient pas bien ses mouvements. Crista et lui étaient à demi ensevelis sous les débris de toute sorte dont la cabine était jonchée.

— Tu peux parler?

La voix de Ben s’étrangla dans sa gorge.

— Je… Je crois.

— Assieds-toi confortablement, lui dit Rico.

Il commençait à y avoir un drôle de bourdonnement dans sa tête. Il prit une inspiration profonde et expira lentement avant de murmurer:

— Nous n’allons nulle part pour le moment, alors détends-toi. Il allait

dégrafer les deux dernières boucles du harnais lorsqu'il hésita.

— Crista… fit Ben, d'une voix lointaine qui ne semblait pas lui appartenir. Est-ce qu'elle… va bien?

Rico sentit un picotement sur ses lèvres et sur le bout de ses doigts. Cela ressemblait bien à Ben, de s'inquiéter d'abord du sort de quelqu'un d'autre. Il tourna la tête en direction de l'autre couchette. Il ne percevait aucun mouvement. Toutes les lumières de la cabine étaient éteintes, mais de l'endroit où Rico était agenouillé au milieu des débris, il avait l'impression qu'elle ne

respirait pas.

Merde!

— Assieds-toi confortablement, répéta-t-il en repoussant Ben en arrière. Je vais aller voir.

Ses muscles ne répondaient pas tout à fait comme il l'aurait voulu. Il avait l'impression d'avancer au ralenti. La lourde pluie qui crépitait sur la coque de l'hydroptère assombrissait le peu de lumière qui filtrait à travers leur seul hublot dégagé. Il remarqua que les

ombres qui l'entouraient n'étaient pas grises, mais plutôt d'un bleu et d'un vert changeants, avec des reflets qui semblaient venir de flammèches dansantes, jaunes et froides.

Le corps inerte de Crista Galli était entouré d'un halo de flammes jaunes. Rico ne perçut pas le moindre mouvement, mais elle avait les lèvres»roses, ce qui laissait subsister un espoir. Il tendit la main vers son cou pour vérifier ses battements artériels, mais la retira précipitamment. Il ne pouvait se résoudre à la toucher.

Elle était totalement inanimée, la bouche entrouverte, la tête légèrement soulevée par l'encolure gonflée de sa

combinaison de plongée, les voies respiratoires bien dégagées. Même ainsi, Rico devait admettre qu'elle était très belle. Pour Ben, pour le peuple affamé de Pandore, il espérait qu'elle survivrait.

Tandis qu'il la contemplait, la lueur qui émanait d'elle vira au vert. Il s'aperçut avec effroi qu'une même lueur émanait de lui, verte également mais un ton plus clair. Des bulles vertes prenaient naissance au niveau de sa peau et s'en détachaient en se déformant comme des amibes. L'une d'elles se joignit à une bulle semblable qui s'était détachée de Crista Galli. Elle était vivante. Il en avait maintenant la

certitude. Elle était vivante et sa seule tâche consistait à la maintenir dans cet état.

— Rico?

— Oui, Ben.

Sa voix semblait anormalement éloignée de lui.

Et pourtant elle est là, ma voix est là où elle doit être.

— Elle va bien?

Rico prit une brève inspiration avant de répondre et une partie de l'aura verte qui l'entourait s'insinua dans ses poumons comme une brume ou une poudre légère.

— Elle va bien, dit-il en luttant pour maîtriser les mouvements de sa langue. Flatterie l'a droguée quand elle était là-bas.

Il se tourna lentement vers son ami, qui était éclairé par la seule surface de plaz à travers laquelle passait la lumière. La pluie continuait à crépiter dessus, formant des étincelles qui étaient attirées par Ben puis ricochaient dans tous les coins de la cabine. Ben se frotta les yeux et un halo de feu accompagna

ses mouvements. Ce n'était pas la lueur bleu-vert qui enveloppait Crista et Rico, mais une aura sensuelle et chaleureuse qui palpitait comme une membrane intérieure.

La poussière de spores…

— Je crois que j'ai absorbé de la poudre, dit-il à Ben de sa nouvelle voix très lente. Comment te sens-tu?

— Mal à la tête… Comme si ça allait éclater, fit Ben d'une voix pâteuse et mal articulée. Mes muscles ne

répondent pas tous, mais ils fonctionnent à peu près. Grâce à l'antidote, je pense.

Rico l'aida à se redresser. Leurs deux halos ne cessaient de se déformer et de tournoyer autour d'eux. Ben prit sa tête à deux mains et se pencha en avant, le menton presque sur les genoux.

— Je vois ce que tu veux dire. Je me sens un peu poudré, moi aussi. Ça fait longtemps…

— Longtemps, oui, soupira lentement Rico. Mais pour Crista, c'est plus qu'une drogue. C'est Flatterie qui lui a fait ça.

— Plus qu'une drogue, oui. Elle a

été imbibée d'une substance, un truc que Flatterie veut faire passer pour un effet du varech. C'est évident.

Ben se mit debout sur des jambes tremblantes, en s'appuyant sur Rico et sur la cloison. Puis il avança vers Crista Galli. Rico le regarda prendre son pouls et se pencher pour écouter sa respiration.

— Elle va bien, dit-il. Si elle est dans le même état que moi tout à l'heure, elle entend même ce que nous disons.

Il se pencha vers son oreille pour murmurer, tout en lui tapotant la main:

— Ça va aller, tu verras.

Rico espérait que ce n'était pas un mensonge. Un sentiment de panique, au creux de son estomac, lui disait qu'aucun d'eux ne se remettrait jamais tout à fait de cette expérience. Le vert translucide de son aura collait étroitement à sa peau. Quand il écartait de lui ses appréhensions, elles formaient des prolongements qui se mêlaient aux autres auras et lui revenaient en force.

Ce sont ces drogues qui constituent un danger, ce n'est pas son contact, se souvint-il. Combien de temps faudra-t-il pour que leur action cesse?

Rico savait qu'une dose unique de poussière de spores n'avait pas un effet très prolongé en temps réel. Il faudrait qu'il essaye de se souvenir que la drogue déformait sa perception du temps. Ils n'en avaient pas à revendre, mais le varech était leur allié. Cela, il le savait intuitivement.

C'est à cause de la poudre.

— Nous ferions mieux d'aller voir ce qui fonctionne encore, lui dit Ben.

Rico fit un effort pour se

concentrer. Ben avait raison. S'ils étaient poudrés tous les deux, ils avaient intérêt à faire doublement attention. .

— Si nous ne faisons pas attention, nous sommes finis, s'entendit-il dire.

Ben se contenta d'un grognement d'approbation.

Rico sortit le laser passé à sa ceinture pour vérifier les charges.

— Ils doivent savoir que nous nous sommes posés, dit-il. Il faut sortir de dessous ce truc au plus vite. Nous sommes trop faciles à repérer.

Chancelant, il s'agrippa à la

cloison renversée.

— Nous avions assez d'ennuis comme ça, sans qu'en plus nous partions dans les vapes, ajouta-t-il.

Il sortit par la porte qu'il avait forcée en entrant.

— Ramène-moi un peu de poudre, lui dit Ben. Nous en aurons besoin pour la sortir de là.

— Pas question! fit Rico. Elle en a déjà eu suffisamment ici. Nous ignorons ce que Flatterie lui a fait subir au juste. Une forte dose pourrait lui être fatale. Tu ne peux pas savoir si…

Il entendit sa propre voix continuer toute seule tandis que Ben protestait que c'était lui qui avait raison, qu'elle avait déjà fait l'expérience de la poudre et que c'était le meilleur moyen de la faire revenir à elle, que tout ce qu'il fallait c'était un peu plus de…

— Je suis très sérieux, Rico. Elle en a vraiment besoin. Quant à l'antidote… tu as vu le résultat sur elle. Réfléchis un peu.

Rico ne comprenait plus rien et il savait qu'ils n'avaient plus le temps de réfléchir à quoi que ce soit. Il ne répondit pas, mais fit volte-face et souleva les jambes de Crista au-dessous des genoux. Ben la prit aux épaules et ils

la transportèrent jusqu'au poste de pilotage, ou ce qu'il en restait.

Quelques lumières fonctionnaient encore, illuminant les cloisons défoncées et le plafond. La cabine principale et tout l'arrière de l'appareil étaient demeurés à peu près droits, mais la carlingue était presque pliée en deux au niveau de la porte de la cabine. Tout l'avant était tordu sur le côté. L'une des ailes avait jailli du logement où elle se rétractait et s'était plantée dans le fuselage dont elle avait détaché une partie comme un morceau d'écorce.

Ben écarta du pied quelques débris et ils posèrent Crista. Elle prononça son

nom en s'agrippant à son bras. Rico se mit immédiatement à l'œuvre pour essayer de dégager un passage à travers la déchirure du fuselage et l'enveloppe dégonflée de la gyflotte. Quelques poches d'hydrogène subsistaient et constituaient un danger pour eux. La pluie les aidait, mais il redoutait les étincelles — pas celles, immatérielles, qu'il avait vues dans la cabine, mais les vraies, celles qui pouvaient être causées par le choc du métal contre le roc et risquaient d'enflammer l'hydrogène.

— Il y a encore du gaz autour de nous, leur dit-il. Cela ne devrait pas nous causer de problèmes, mais nous avons intérêt à faire très attention.

N’oubliez pas non plus que notre jugement est faussé par la poudre. Ne faites rien de précipité tant que le passage ne sera pas libre.

Les jambes calées sur l’ouverture du fuselage, il se servit de la section d’aile endommagée pour repousser le plus loin possible la carcasse de la gyflotte. Passant la tête et les épaules à l’extérieur, il vit que l’hydroptère n’était pas loin de la falaise alors que la majeure partie de l’enveloppe de la gyflotte s’étalait entre le vaisseau et la mer. Seuls un morceau de membrane et deux tentacules recouvraient le fuselage. Partout, la poussière de spores volait et tourbillonnait, créant des jeux de

lumière irisée.

Il n'y a plus de gaz à l'extérieur. La brise marine l'a dissipé.

Une odeur douceâtre et écœurante de graisse carbonisée s'éleva tandis qu'il se frayait un chemin, par petits coups, à travers la membrane de la gyflotte. Quand il dut en toucher les lambeaux pour les repousser du fuselage, son vertige s'accentua et ses genoux tremblèrent. Une épaisse fumée moite avait envahi la cabine et il entendit Crista tousser derrière lui.

— Crista!

Il y avait dans la voix de Ben plus de bonheur que Rico n'y en avait perçu depuis bien longtemps. La membrane de la gyflotte, en retombant, avait laissé entrer un peu plus d'air et de lumière. La pluie avait transformé une grande partie de la poudre en boue, mais ils en avaient tout de même absorbé des doses massives. Rico avait l'impression que sa tête était sur le point de basculer dans un abîme, comme s'il s'agrippait à une raie géante qui s'apprêtait à plonger vers le fond de l'océan. Il ne cessait de se répéter:

Ce sont les effets de la poudre. Cela passera bientôt.

Courbant les épaules, il recula à l'intérieur de la carlingue tandis que Crista, adossée à la paroi derrière lui, toussait, haletante, en secouant la tête.

— Ben… fit-elle d'une voix rocailleuse et souterraine. Nous sommes sauvés. Avata va s'occuper de nous.

Juste à ce moment-là, un tentacule se glissa à travers la déchirure de la carlingue au-dessus d'eux. En moins d'un battement, il s'enroula autour de la taille de Rico et le hissa à l'extérieur.

Sa prise était aussi solide qu'un étau d'acier, mais ne lui faisait aucun mal. Il entendit un cri au-dessous de lui et sentit la main de Ben qui cherchait à le retenir, mais l'hydroptère disparut rapidement à sa vue et il n'y eut bientôt plus que de l'eau au-dessous de lui.

***En vérité, s'il était nécessaire, en ces temps-là, de * satisfaire les soldats plus que le peuple, la raison en était que les premiers avaient plus de pouvoir que le second. Mais aujourd'hui… tous les dirigeants constatent qu'il est plus important pour eux de satisfaire le peuple, car il possède plus de pouvoir que les soldats.***

***Machiavel, Le Prince***

Le Commissaire holo Rico LaPush était véritablement une bonne prise. L'Immensité respectait cet humain en

tant que sculpteur d'images, le meilleur que l'humanité eût produit. Depuis près d'une décennie, l'Immensité surveillait les transmissions humaines dans toutes les gammes des spectres. Grâce à ces transmissions, elle avait suivi le déroulement implacable de la politique humaine. Quand elle avait des données à elle comme point de comparaison, elle établissait des corollaires et constatait qu'il lui manquait des informations significatives. Au contact des humains, elle avait appris à dissimuler et à tenir compte des subtiles différences entre le mensonge et l'illusion, la vérité et l'illumination.

L'Immensité avait l'intention

d'apprendre l'holographie. Déjà, toute seule, elle avait su maîtriser, à certains moments, quelques illusions transitoires, sous la forme de vaisseaux fantômes à la surface de l'océan ou de simulacres de transmissions radio. Rien d'autre, jusqu'à présent que de simples tours de passe-passe dans l'éther. L'holographie valait mieux que cela. L'Immensité connaissait maintenant les humains et leur histoire. Elle savait que l'holographie, le pur langage de l'imagerie et des symboles, était destinée à devenir le nouveau moyen de communication entre les espèces.

Il en existait d'autres, naturellement. Par exemple, la voix

électrique utilisée par les humains. Ils échangeaient ainsi des informations sur les concentrations de poissons, les conditions météorologiques, et diffusaient des modulations mystérieuses qu'ils appelaient « musique ». Excepté cette dernière chose, que l'Immensité ne comprenait à vrai dire pas très bien, tout cela n'était guère intéressant. Mais tout avait changé lorsque l'humain qu'ils avaient l'audace d'appeler « Commissaire du varech » avait commencé à se servir de celui-ci comme d'un moyen de conduction. Ce canal de communication privé reliait l'Orbiteur à l'univers zavatan et le varech entendait tout ce qui passait par lui.

L'Immensité parlait en images et ces paroles, transmises par le canal du varech, aidaient à tisser une représentation du monde tel qu'il était réellement et tel qu'il pourrait être plus tard. Mais bien que le Commissaire du varech écoutât attentivement, il n'avait pas à sa disposition toutes les subtilités de l'holographie dont l'Immensité aurait eu besoin.

L'Immensité ne voyait pas quel meilleur point de départ elle aurait pu choisir que LaPush, le Commissaire holo. Elle savait distinguer les bons holos des mauvais. Dans ce domaine, elle était prête à requérir les conseils de

Rico LaPush.

Le tentacule de la gyflotte qui ceinturait Rico fut agrippé à son tour par un long filament du varech bleu. Il transmettait directement chaque mouvement au varech. La caméra miniature de Rico continuait de diffuser automatiquement, à l'adresse de l'enregistreur resté à bord de l'hydroptère, un signal de dix secondes toutes les heures. L'Immensité captait tous les signaux, y compris celui-ci.

Flatterie était l'humain dominant sur Pandore, mais l'Immensité ne percevait chez lui aucun avenir II avait asservi le varech. Pis encore, il avait

asservi ceux de sa propre espèce. Il ne pouvait faire confiance à aucune créature, pas même humaine, qui aurait pu connaître ses pensées. Il voulait dissimuler l'avenir de tout un monde aux yeux des siens et le varech percevait autour de lui une atroce aura de cupidité. À l'exception des canaux du varech, Flatterie exerçait un contrôle absolu sur toutes les communications entre les humains. Il les décourageait, au demeurant, comme il décourageait toute éducation. Le varech s'était souvent demandé comment les humains avaient fait pour survivre dans ces conditions. Leur plus féroce prédateur semblait être eux-mêmes.

Flatterie est prêt à sacrifier un très grand nombre de ses semblables pour se sauver lui-même, avait compris un jour l'Immensité. Peut-être tous, jusqu'au dernier.

L'Immensité ne se faisait pas non plus d'illusions sur la position qu'elle occupait dans la hiérarchie de Flatterie.

Le varech savait d'autre part que, tant que les humains accepteraient Flatterie comme leur Directeur, ils ne réaliseraient jamais leur potentiel d'intégrité. Et tant qu'ils n'y parviendraient pas, ils ne reconnaîtraient pas non plus le besoin d'unité dont le

varech avait besoin. Flatterie considérait un tel besoin comme une menace, aussi bien chez les humains que chez le varech. Il ne pourrait y avoir de véritable Avata tant que Flatterie resterait au pouvoir. Chaque fois que la tête prenait un peu d'importance, il lui portait un coup fatal.

Depuis le jour où elle avait compris cela, l'Immensité avait décidé de provoquer la chute de Flatterie et de rétablir l'unité des gisements élagués de varech à travers les mers. La réponse, elle le savait, était dans la communication holo. Si elle pouvait projeter des images holo, elle aurait le moyen de communiquer d'une manière

que les humains sauraient comprendre. Elle pourrait parler à distance aussi bien avec les humains qu'avec le varech.

Un langage entre les espèces pensantes, se disait l'Immensité. Voilà la vraie révolution de Pandore.

Rico LaPush avait été difficile à suivre. Il se déplaçait toujours rapidement, en prenant beaucoup de précautions, et n'avait guère quitté la terre ferme ces derniers temps. Il avait été en contact avec le varech du temps des îles organiques, les anciennes cités

flottantes de Pandore, et aussi à l'occasion de ses missions sous la mer avec Ben Ozette chez les Siréniens, mais il avait préféré, durant la plus grande partie de sa vie adulte, s'abstenir de toute communication directe avec lui.

C'était uniquement pour préserver sa vie privée.

Contrairement à Flatterie, qui redoutait sans cesse la trahison et l'assassinat politiques, Rico était simplement réticent à ouvrir son psychisme au varech. Cela ne lui donnait

pas, l'Immensité le savait très bien, l'impression de « ne faire qu'un avec l'Unique », comme à beaucoup de Zavatariens. Ce que le varech savait de Rico, il l'avait appris à d'autres sources, en particulier par l'intermédiaire des ondes de l'holovision.

Peut-être le Commissaire holo Rico LaPush deviendrait-il un jour le Commissaire de combat du varech, si l'image seule ne suffisait plus. La synchronisation et la bonne présentation des images étaient essentielles. En tant que canal de communication et de conduction du varech, l'Immensité se laissait utiliser par les fidèles dans leur

lutte contre le Directeur. Il était temps, à présent, qu'ils se laissent à leur tour utiliser dans le même combat.

L'Immensité ferait en sorte de gagner les autres gisements à sa cause et de rétablir la suprématie d'Avata sur Pandore. Elle aiderait les humains à renverser Flatterie et instaurerait une relation symbiotique d'une sorte ou d'une autre avec ces redoutables alliés. Les Oracles et les couloirs du varech ne suffisaient pas comme moyens de communication. Les images étaient des outils sans prix et le varech apprendrait à s'en servir.

« Chercher à tirer des visions du varech est une atteinte aux droits

civiques de la communauté», avait proclamé un jour Flatterie. « Si votre fils se sert du varech dans un tel but, lui et tous ceux qui l'imitent, y compris le varech, auront accès aux rêves et aux pensées les plus secrets de votre jeunesse et de votre vie tout entière, depuis sa conception et même avant. Cela équivaut à une violation mentale, le viol ultime. »

Il avait fait promulguer une loi rendant tout contact avec le varech « dans le but de communiquer » punissable à divers degrés, tous plus désagréables les uns que les autres. Les Zavatariens avaient en bloc ignoré cette loi, principalement au bénéfice du

varech.

L'Immensité avait été obligée d'agir rapidement pour s'emparer de la personne de Rico, avant qu'il n'alerte les autres. L'ennemi

Nervi était sur ses traces et le temps manquait pour des affrontements stériles. L'Immensité avait tout le respect qu'il fallait pour l'enfant du varech Crista Galli. Elle allait être un instrument qui parachèverait la symphonie du varech; mais sans le génie de Rico, elle ne voyait que détresse, désespoir et mort dans l'avenir de Crista et dans leur avenir à tous.

La gyflotte avait accompli des prouesses. Le Poisson-Volant se trouvait à présent perché au sommet d'un Oracle très ancien, protégé par un groupe restreint mais valeureux de Zavatariens. Sa caverne, beaucoup plus vaste que celle de Flatterie, était occupée sur un pied d'égalité par la racine vivante du varech et par les Zavatariens. L'accès par la mer était beaucoup trop dangereux pour un hydroptère. Les humains avaient creusé un passage, du sommet de la falaise jusqu'à la caverne du varech, dans la roche escarpée proche du rivage. Cela ressemblait beaucoup à l'Oracle situé à la base du quartier général de

Twisp, sous les Hautes Marches.

Flatterie avait nettoyé sa caverne de tout le varech pour la rendre plus conforme à ses goûts. Il avait dû détruire pour cela l'un des nids du varech, un socle qui lui servait d'ancrage sur la plaque continentale elle-même. Les Zavatariens, au contraire, prenaient bien soin de protéger des centaines d'endroits semblables répartis le long de la côte et d'en écarter les hommes de Flatterie. Chaque Oracle constituait un nœud stratégique de communication du varech, relié au monde entier et à l'Orbiteur qui gravitait autour.

L'Immensité avait appris, au

contact de certains Zavatariens, la manière dont les images se formaient sur la matrice du cerveau humain et dont sa propre chair formait à son tour les images correspondantes qu'elle voyait se superposer aux paysages marins. Dès qu'elle aurait appris à projeter ses pensées, ses images, de la même manière que Rico LaPush projetait ses holos pour occuper un espace vide, elle pourrait commencer à se consacrer au salut d'Avata et de la race humaine.

Malheur à Flatterie, se dit-elle. Malheur à l'égoïsme et à la cupidité!

Elle entraîna Rico à l'intérieur de l'Oracle, parmi ceux de sa propre race, aussi rapidement qu'elle put, de sorte qu'il ne fût pas inutilement effrayé par le nouveau disciple qu'il s'était fait, Avata.

***Quel bonheur pourrions-nous connaître si nous devions tuer ceux de notre propre sang au combat?***

***Bhagavad-gitâ***

Quand il leur annonça, après la collation de midi, qu'il avait l'intention de se faire la péri, les hommes de son commando tabassèrent l'Exécuteur. Ils se disaient que cela le ferait revenir à la raison, ou à tout le moins l'empêcherait physiquement de faire au pas de course le tour de la Pointe des Caps infestée de démons. Mais cela ne marcha pas.

— Je sais pourquoi tu fais ça, lui dit son chef de section.

On le surnommait l'« Aigle » et il était marié à la propre sœur de l'Exécuteur, chez eux, à Lilliwaup. Ils étaient en train de bavarder en privé derrière les gros blocs qui bordaient le camp de réfugiés de Kalaloch.

— Comme tous ceux qui sont obligés de faire ça, tu en as ras le bol de ces tueries. Tu voudrais faire quelque chose de bien pour quelqu'un, laisser une assurance sur la vie à ta famille. Ce n'est pas ça?

L'Exécuteur se contenta de rester adossé au rocher et de contempler un coin de ciel bleu où de petits nuages blancs faisaient la course.

— Qui touchera ta solde? continua l'Aigle. Ta maman? Ton frère? Ou cette petite blonde que tu t'envoies de temps en temps au camp?

La main de l'Exécuteur se propulsa aussitôt vers l'Aigle, mais s'arrêta à un doigt de sa gorge. L'Aigle ne broncha pas. Il ne bronchait jamais.

— Mon frère, répondit l'Exécuteur. L'Aigle jura entre ses dents puis

murmura:

— Est-ce que ce ne serait pas mieux de retourner là-bas? La tournée est presque finie, le plus dur est passé. On rentre à la maison dans un mois. Tu te rends compte? Un mois… Si c'est ce que tu veux (il regarda prudemment à gauche puis à droite) on réglera ça à la maison. On en reparlera là-bas.

— Je ne me vois pas rentrant à la maison, lui dit l'Exécuteur. Toutes ces choses que j'ai faites… Je ne suis pas quelqu'un de normal, et toi non plus. Comment veux-tu qu'on retourne là-bas? Comment?

— Alors, tout ce que tu trouves, pour ne pas rentrer, c'est de te faire la péri, de courir comme un fou jusqu'à la Pointe des Caps et retour. Tu sais quelles sont tes chances. Lichter a réussi il y a un mois. Spit a récolté la valeur d'une année de points-rations. Deux sur vingt-huit. C'est un véritable suicide et tu le sais très bien.

— Dans les deux cas, ma famille en profitera, dit l'Exécuteur d'une voix monocorde à peine audible par-dessus le sifflement léger de la brise. Si

j'échoue, ils touchent l'assurance et ma dernière solde. Et si je réussis, ils auront les enjeux.

— Peut-être, grogna l'Aigle. Mais c'est toi qu'ils veulent. Si je rentre sans toi, ma sœur me fera la peau du cul.

— Je ne peux plus reculer. Tu le sais très bien. Mieux que personne. Ils devraient nous mettre dans un endroit spécial, ou nous laisser nous occuper une fois pour toutes de ces Enfants de l'Ombre et nous installer à leur place, n'importe où, pour que nous n'ayons plus à faire de mal à qui que ce soit…

Un sanglot monta dans la gorge de l'Exécuteur et l'Aigle regarda ailleurs.

Passant prudemment la tête derrière son rocher, il vit le reste du commando déployé aux abords de la plage, deux par deux dos à dos pour se prémunir contre une attaque éventuelle des démons ou des Ombres.

— Tu es mon beau-frère, mais oublions ça pour l'instant, reprit l'Aigle. Tu es le meilleur homme que j'aie jamais eu sous mes ordres. Si les autres sont encore en vie, c'est grâce à toi. Tu ne crois pas que ça compte, non?

— Ça compte pour de la merde, répondit l'Exécuteur. Ça veut dire seulement que j'ai plus d'oreilles dans ma sacoche que n'importe qui d'autre. Ils nous jettent des pierres et des détritus

et nous leur répondons avec des lasers et des crashfeus. Putain de merde! Si c'étaient des bêtes, nous dirions que ce n'est même pas sportif.

— Je pense…

— Et moi, je crois que tu ferais mieux de cesser de penser à ma place et de commencer à penser pour ton propre compte. J'ai appris ici à tuer, mais je n'ai pas encore appris à aimer ça. Ni à passer une seule putain de nuit tranquille. Aux dernières nouvelles, il n'y avait toujours pas de jobs offerts aux assassins à Lilliwaup.

Il se releva, épousseta son treillis et soupesa la crosse de son laser.

— C’est comme ça et personne n’y peut rien, dit-il. Je vais me faire la péri, que tu me laisses prendre les paris ou non. Tu es obligé d’admettre que l’enjeu vaut le coup, et j’ai l’intention d’y ajouter un petit bonus.

L’Aigle regarda nerveusement la grève, la falaise et les éboulis de blocs autour d’eux. L’endroit était infesté de capucins vifs et sa nervosité était normale. Sans compter qu’ils avaient détruit dernièrement au lance-flammes deux tumeurs de névragyls dans le même coin, et rien ne donnait la chair de poule à l’Aigle autant que les névragyls.

— Allons-y, soupira-t-il.

Ils rejoignirent le reste de la patrouille sur la grève. Déjà, les rayons ardents des soleils de l'après-midi effrangeaient les nuages de la tempête quotidienne, illuminant les récifs luisants autour de la Pointe des Caps. Le promontoire étroit s'avançait dans l'océan sur trois kilomètres et c'était l'un des endroits les plus célèbres pour ceux qui voulaient se faire la péri.

Le jeu remontait aux tout premiers temps de la présence humaine sur Pandore. Les premiers colons avaient l'habitude de parier qu'ils étaient capables de faire le tour de leur mur d'enceinte au pas de course, sans armes ni vêtements. Il s'agissait d'échapper

aux démons en échange d'émotions fortes et de quelques points-rations. Bien qu'officiellement illégale, cette pratique avait connu un renouveau parmi les forces de sécurité de Vashon.

Dans l'ancien temps, ceux qui avaient survécu à l'épreuve se tatouaient un chevron au-dessus du sourcil pour attester leur prouesse et la tradition avait été rétablie. Par contre, le parcours se situait en différents endroits, comme la Pointe des Caps, connus pour être peuplés de différents démons. Les deux survivants sur vingt-huit dont l'Aigle avait parlé représentaient exactement le double de la moyenne habituelle.

— Les paris se prennent toujours à

deux contre un, déclara l'Exécuteur. Chacun de vous s'aligne sur un mois de ma solde. Ça signifie que je toucherai une année de solde quand je reviendrai.

— Quand il reviendra! Écoutez-le parler, ironisa McLinn.

— Mais ça ne me suffit pas. Il me faut cinq contre un, reprit l'Exécuteur.

— Cinq quoi?

— Il a dû recevoir un coup sur la tête!

— Pas question.

— Merde, fit McLinn. À cinq

contre un, il est capable de réussir. Moi, je ne marche plus.

— Ecoutez-moi d'abord, leur dit l'Exécuteur. Vous voyez ce gros rocher là-bas, au large de la pointe? Non seulement je me ferai la péri, mais une fois arrivé au bout je nagerai jusqu'au rocher et retour. Si vous acceptez cinq contre un.

— Ne vous endormez pas, les gars, leur dit l'Aigle, et tous les regards scrutèrent aussitôt les alentours. À rester si longtemps immobiles, nous faisons une cible excellente. N'oubliez jamais ça. Alors, vous vous décidez? Vous pariez ou non? Il se fait la péri ou non?

— Ça marche pour moi.

— Pour moi aussi.

— D'accord.

— Voilà ma mise.

Chacun des hommes donna cinq carnets de coupons en dépôt à l'Aigle. Chaque carnet représentait un mois de points-rations dans le secteur civil. L'Exécuteur donna cinq des siens contre les vingt-cinq autres. L'Aigle s'abstint et l'Exécuteur n'insista pas pour qu'il participe.

— Rends-moi un service, lui dit-il.

— Tout ce que tu voudras, fit l'Aigle.

— Tu donneras mon nom à ce récif. Je veux qu'il y ait quelque chose pour que les gens ne m'oublient pas. Un rocher, c'est bien plus permanent qu'un homme.

— Le Récif de l'Exécuteur. Ça ne sonne pas trop mal, fit McLinn. L'Aigle lui jeta un de ces regards qui clouaient au sol et McLinn trouva un prétexte pour

aller faire le guet un peu plus loin.

— Si tu dois le faire, fais-le, déclara l'Aigle. Pour ma part, j'aime autant te griller la cervelle sur place que te voir partir là-bas. Je crois même que je ne vais pas tarder à le faire si tu ne te dépêches pas de foutre le camp.

— Voilà tous les papiers, lui dit l'Exécuteur en lui tendant un paquet. Mes arriérés de solde, ma pension, ma police d'assurance, tout ça va à mon frère.

— Et les oreilles, elles vont à qui?

— Va te faire voir.

L'Exécuteur passa la main par le col de son treillis et montra à l'Aigle le collier qu'il s'était fait avec les petites oreilles séchées. Bien qu'elles fussent humaines, elles ressemblaient davantage à des coquillages, maintenant, ou à des tortillons de cuir brun. Il dégrafa son treillis et le retira sans un mot. Puis il remit à l'Aigle son laser et se mit à courir vers le cap, uniquement vêtu de ses bottes. Le lourd collier bringuebalait autour de son cou comme le cerceau d'un moutard.

Ils se relayèrent pour faire le guet en le suivant avec leurs jumelles.

— Il est presque à la pointe, annonça McLinn. Qui veut parier qu'il va enlever ses bottes pour se jeter à l'eau?

Le taciturne qu'ils surnommaient « Arc-en-ciel » releva le pari pour un mois de solde. Tous les autres se taisaient ou scrutaient le cap avec leurs jumelles spéciales à la recherche de capucins ou, pis encore, de névragyls.

Arc-en-ciel perdit son pari. Ils furent tous sidérés de le voir arriver jusqu'au récif.

Personne ne doit être aussi surpris que lui, se dit l'Aigle.

— Il a déjà gagné sa place dans l'histoire, s'esclaffa McLinn. L'Exécuteur se dressa au sommet du récif, cria quelque chose qu'ils n'entendirent pas et secoua son collier en* direction du ciel comme une malédiction.

Le capucin devait être en train de faire la sieste aux soleils de l'autre côté du récif. Lorsqu'il bondit, l'impact entraîna l'Exécuteur avec lui une bonne dizaine de mètres plus loin dans l'étroite bande de mer qui séparait le récif du cap. Une partie de l'écume qui remonta à \l crête des vagues était verte, ce qui prouvait qu'avant de mourir l'Exécuteur s'était débrouillé pour faire couler le sang du capucin. Ni l'un ni l'autre ne reparut jamais à la surface.

L'Aigle paya les paris et mit les papiers de l'Exécuteur dans sa poche. Quand il fit un paquet du treillis, du laser et du reste de l'équipement de son beau-frère, aucun de ses hommes n'osa

croiser son regard. Il aboya quelques ordres brefs et avança sur le flanc de la colonne qui rentra lentement au camp en continuant de ratisser le terrain.

*Les rêveries, les folles rêveries,*
*mènent la vie.*

*Gaston Bachelard*

C'était le rêve que Crista Galli avait subi durant des années, celui de son retour dans les bras du varech, dans le berceau d'une mère chaude et nourricière. Elle se frotta les yeux et des images scintillèrent devant ses paupières comme des poissons d'argent dans un lagon. Ben, le merveilleux Ben, était à côté d'elle. Rico était dans une grotte au-dessous d'eux. Il y en avait d'autres qui ne faisaient qu'apparaître et disparaître…

— Crista!

La voix de Ben.

— Crista, réveille-toi! Le varech a pris Rico!

Elle cilla et les images ne partirent pas. Elles se superposèrent seulement à d'autres comme une pile de dessins faits par des moutards sur des feuilles de papier cristal. Ben s'agenouilla au centre de ces images en lui agrippant très fort les épaules et en la fixant dans les yeux. Il avait l'air las et préoccupé. Des scènes de sa vie coulaient de l'aura dont il était entouré et formaient une flaque qui grandissait sur le pont devant

Crista.

— J'ai aperçu quelque chose autour de sa taille, dit-il. Un tentacule. Je crois qu'il l'a entraîné au fond de la mer.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle. Ce n'est rien.

Il lui soutint la tête tandis qu'elle ramenait ses jambes engourdies sous elle. Elle respira très fort le parfum épais de la gyflotte qui flottait dans l'air et sentit les forces irradier du centre d'elle-même en direction de chacun de ses muscles épuisés. Tout semblait en état de fonctionner.

— Je vois Rico, dit-elle. Le varech l'a sauvé. Il va bien.

— C'est la poudre, murmura Ben en secouant la tête. Si le varech l'a pris, il s'est probablement noyé. Il faut que nous sortions d'ici. Il y a des démons, et les hommes de Flatterie…

Il ne me croit pas, se dit Crista. Il croit que je… que je…

Une vision se cristallisa devant elle, surgie de nulle part. C'était Rico, tout mouillé et tremblant dans la grotte.

Il rejeta soudain la tête en arrière en éclatant de rire. Il était rayonnant de… de sentiments amicaux. C'était un côté de lui qu'elle ne connaissait pas. Quelqu'un s'approcha de lui. Quelqu'un de bienveillant.

— Des Zavatariens, dit-elle en dressant l'oreille. Ils vont monter par les cavernes.

— C'est la poussière de spores, Crista, insista Ben. Cela passera. Ce sont des hallucinations. Il faut que nous retrouvions Rico et que nous partions d'ici. Les hommes de Flatterie…

— Ils sont là, lui dit Crista. Ils sont déjà là. Ce n'est pas une hallucination.

C’est du… papier cristal, ajouta-t-elle en gloussant.

Elle avait superposé plusieurs calques dans sa tête et elle vit les silhouettes sinistres qui se penchaient pour regarder du haut de la falaise. Il y en avait deux. Elle mit l’image au point et s’aperçut qu’elle connaissait ces hommes pour les avoir vus à la résidence de Flatterie. Nervi et Zentz. Le visage et le corps du second étaient grotesquement boursouflés. Pour Nervi, c’était son âme. Elle voyait cela à l’aura noire qui suintait autour de lui et qui cherchait à la localiser en humant le vent de son groin noir comme un capucin en chasse.

Elle se sentit tirée en arrière par Ben à travers la déchirure de la coque. Le ciel lumineux qui avait suivi la tempête la forçait à cligner des yeux et à se concentrer sur le double arc-en-ciel qui flottait dans le ciel au-dessus de leurs têtes. Elle se demanda si Ben avait raison au sujet de la poussière de spores. Le rose de l'arc-en-ciel dominait toutes les autres couleurs et vibrait à l'unisson de ses propres pulsations vitales.

— Tu les vois? demanda-t-elle.

— Les arcs-en-ciel? Oui, je les vois. Donne-moi la main, je vais t'aider à descendre.

— Est-ce que les arcs-en-ciel ne signifient pas quelque chose de particulier? Une promesse, ou je ne sais pas quoi?

— On dit que Dieu a placé un arc-en-ciel au firmament pour marquer sa promesse de ne plus détruire le monde par un déluge. Mais c'était sur la Terre, pas sur Pandore. Je ne sais pas si les promesses de ce genre sont transférables. Allons, donne ta main!

L'impatience contenue dans la voix de Ben eut pour effet de ralentir encore les mouvements de Crista.

Rico est sain et sauf, se dit-elle. Mais il s'inquiète parce qu'il ne veut pas me croire.

Elle s'abrita les yeux du revers de la main contre la clarté et scruta la falaise. Le sommet était identique à sa vision à l'exception d'un vide, du néant à l'endroit où elle avait vu Zentz et Nervi.

Une autre image de Rico, dans la caverne, parvint à elle. Il tendait les bras vers le tentacule de varech qui l'avait amené là-bas et elle le sentit transporté jusqu'à la gyflotte morte qui se trouvait à leurs pieds. Il se tenait là,

face à eux, la tête penchée et les mains sur les hanches. Il semblait impatient, comme s'il attendait qu'ils prennent une décision.

— Regarde! dit-elle à Ben. Tu ne vois pas Rico?

Elle montra son image, assise à l'endroit où la gyflotte commençait à s'enfoncer dans la mer. Il lui souriait, pour la première fois, en lui faisant signe avec son doigt de s'approcher.

— Je ne vois que les reflets du soleil à la surface de l'eau, lui dit Ben. La clarté est trop forte. Tu vas t'abîmer les yeux.

— Mais c’est Rico…

— Nous sommes poudrés, fit Ben.

Il descendit de la carcasse de l’hydroptère et tendit la main vers elle.

— Évite de toucher la gyflotte, dit-il. Le plus sûr pour nous est probablement d’escalader la falaise.

— Non!

Le cri était sorti de sa gorge avant qu’elle eût le temps de réfléchir.

— Pas par là, dit-elle. Je sens leur présence. Je les ai vus là-haut. Nervi et Zentz. Ils nous cherchent.

Ben l'aida à s'éloigner de l'épave et ils demeurèrent sur la roche glissante au bord de l'eau.

— Très bien, dit-il avec un soupir. Je te crois. Mais où passer, si ce n'est par la falaise?

Elle ne pouvait s'empêcher de continuer à regarder la mer.

— Nous ne pouvons pas aller là-dedans, lui dit Ben. Ne me demande pas ça, je t'en supplie. Même si tu peux y survivre, je ne peux pas, moi.

Il jeta un coup d'œil rapide autour d'eux puis se mordit la lèvre.

— Si tu vois vraiment Rico, dis-moi comment parvenir jusqu'à lui!

Elle ne put résister à la tentation de se baisser pour caresser les restes de la gyflotte drapée autour de l'épave. Bien qu'elle fût morte, il émanait d'elle une chaleur qui la réconfortait et qui faisait renaître en elle des souvenirs de son enfance lointaine. Le varech l'avait protégée, nourrie, éduquée chimiquement quant aux mœurs des humains, ses semblables. Le seul toucher suffisait pour lui apprendre que cette gyflotte avait appartenu à la même souche qu'elle.

Elle fit lentement un tour sur elle-même pour scruter la grève. Elle savait

que Ben était plein de ressources dans certains domaines, qu'il fallait qu'elle ait foi en lui. Sans l'aide des filaments du varech, elle aussi aurait péri au fond de la mer. Nombreux étaient les souvenirs qui remontaient en elle, par fragments colorés. Et ce qu'elle désirait en ce moment plus que tout, c'était s'enfouir dans ce grand corps du varech, mort ou non.

C'est une pensée égoïste, l'avertit une voix intérieure. Cela n'est plus acceptable.

Elle avait entendu parler de l'aridité des régions côtières du nord, et à première vue elle n'y apercevait que de la roche noire et luisante, des falaises nues et escarpées. Mais il y avait aussi de la pierraille noire et des bouillonnements d'écume dans la mer verte. Et parmi la pierraille, il y avait de la vie. Des petites choses vertes tapies entre les cailloux ou agrippées aux crevasses à flanc de falaise. Quelque chose, peut-être la même voix qu'elle entendait dans sa tête, attira son attention sur un point de la côte.

— Là!

Prenant la main de Ben, elle lui montra un gros rocher noir au sommet

duquel était perché un wihi. Il se trouvait à une trentaine de mètres au nord, à mi-chemin entre la falaise et la ligne de marée.

— C'est là que nous devons aller, dit-elle.

C'est à ce moment-là que Nervi et Zentz surgirent de derrière le rocher, laser à la main, progressant avec peine sur les galets dans leur direction. Crista ne fut ni surprise ni effrayée. Elle entendit Ben grommeler « merde! » entre ses dents, puis tourner vivement la tête à droite et à gauche, à la recherche d'un abri possible. Mais elle savait que ce n'était pas nécessaire. D'une manière ou

d'une autre, elle le savait.

Le moment se figea pour elle comme un tableau. Le monde entier était devenu silencieux. Les vagues, la brise, le roulement des galets sous les pas trébuchants des deux assassins, tout cela ne produisait plus aucun son.

— Mains sur la tête, écartez-vous de l'hydroptère, ordonna Zentz d'une voix tremblante déformée par un excès de salive.

— Oui, dit Crista à Ben. C'est là-bas qu'il nous faut aller.

Ils continuaient à se donner la main dans la lumière figée de l'après-midi et

virent le gros rocher se soulever du sol derrière Zentz et Nervi et s'approcher lentement, sans bruit, comme sur une glissière invisible. Aucun des deux ne soupçonnait ce qui se passait.

— Mains sur la tête! répéta Zentz.

Le bloc se posa doucement derrière eux et de l'ombre qu'il projetait derrière lui sortirent une demi-douzaine d'hommes uniquement armés de filets et de cordes.

— Dis-moi que tu les vois toi aussi, chuchota Ben. Dis-moi que ce ne sont pas seulement les effets de la poudre.

— C'est ainsi que cela devait se passer, répondit-elle d'une voix chantante, en chuchotant également. De grands événements nous attendent et rien ne les empêchera.

Quelque chose dans la manière dont le regard de Crista rencontrait le sien dut alerter Nervi. Sans regarder une seule fois derrière lui, il fit un bond de côté, vers la mer, et pivota sur lui-même. Le premier filet retombait déjà sur Zentz, surpris. Le deuxième, mal lancé, effleura le bras de Nervi. Une double giclée de son laser abattit les deux lanceurs tandis que Zentz se débattait vainement pour échapper au filet qui l'emprisonnait. Lorsque Nervi

avait fait de nouveau volte-face, le canon de son arme s'était pointé sur Crista. Même à trente pas, elle avait l'impression qu'il était énorme.

— Elle mourra la première, annonça Nervi d'une voix juste assez forte pour que tout le monde l'entende. Vous pouvez me croire, je suis très rapide.

Tous se figèrent. Dans le silence qui accompagnait cette scène, Crista vit, une fois de plus, un grand tableau de peinture dont ils étaient tous les gracieux personnages. Et elle croyait savoir qui était le peintre.

Nervi, presque plié en deux pour

mieux viser, portant sur son visage congestionné une expression indéchiffrable, ne gardait les yeux fixés que sur Crista Galli. Elle sentit ses perceptions redevenir plus claires. Le bruit des vagues mourant sur la grève se fit de nouveau entendre à elle.

Mais il y quelque chose de…

C'était une chose qu'elle n'avait pas ressentie depuis le jour où elle avait surgi des profondeurs de la mer. Quelque chose de familier et de…

— Une harmonie, murmura-t-elle.

Elle entendait le souffle de Ben à côté d'elle et c'était comme son propre souffle. Ils ne formaient plus qu'une seule personne, leurs pulsations synchronisées avec les arcs-en-ciel, les vagues et le grand battement de cœur du vide cosmique. Elle sut le choix qu'il avait en tête et fut émue à l'idée du sacrifice qu'il s'apprêtait à faire. Elle vit la scène qui se jouait dans son esprit. La repousser d'un mouvement de poignet, s'interposer entre Nervi et elle, subir l'impact du laser tandis que les autres en profiteraient pour immobiliser Nervi avec leurs filets. Mais au moment où il allait passer à l'action, elle

accentua la pression de sa main sur celle de Ben.

— Inutile, dit-elle. Tu ne perçois donc rien?

— J'ai ces visions au fond de moi, murmura Ben. Il est le seul obstacle entre nous et…

— La destinée? demanda Crista. Il ne peut rien y avoir entre nous et la destinée.

L'image de Rico apparut alors derrière Nervi. Il faisait de grands signes à Crista, sans cesser de lui sourire.

Nervi se redressa lentement et s'avança prudemment vers eux sur les galets mouillés par la pluie. Crista aimait sentir l'odeur de la pluie. Ce n'était pas la même moiteur que celle de la mer. Elle était plus légère à respirer, mais pas aussi riche. L'odeur de la mer comme celle de la gyflotte morte l'entouraient puissamment comme les bras d'un amant endormi.

— Tu ne vois pas? demanda-t-elle à Ben en souriant.

— Je crois que je vois, répondit-il.

Nervi aboya une série d'ordres et deux des survivants commencèrent lentement à dégager Zentz du filet. Crista

Galli ressentit de nouveau cette impression qu'elle avait eue de faire partie d'un tableau de peinture.

— Ne bouge pas, chuchota-t-elle.

Ben obéit tandis que Nervi s'immobilisait d'un air surpris.

— Où sont-ils? s'écria-t-il en mettant sa main en visière devant ses yeux bien qu'il eût le soleil derrière lui. Où sont-ils donc passés?

Crista réprima un gloussement de rire et l'image de Rico, derrière Nervi, applaudit silencieusement.

— Je ne comprends pas, murmura

Ben. Sommes-nous devenus invisibles?

— Nous ne sommes pas invisibles, lui dit Crista, mais il ne nous voit pas. Il ne peut plus nous dissocier du reste du paysage. Je pense que c'est un petit truc que Rico a enseigné au varech.

Ben exerça une pression sur la main de Crista et voulut lui dire quelque chose, mais les détonations retentirent à ce moment-là.

***Je monterai, ce matin, en pensée, sur les hauts lieux, chargé des espérances et des misères de ma mère; et là… sur tout ce qui, dans la Chair humaine, s'apprête à naître ou à périr sous le soleil qui monte, j'appellerai le Feu.***

***Pierre Teilhard de Chardin***
***Hymne de l'Univers***

Twisp accompagna Kaleb jusqu'aux lumières clignotantes du bord de l'Oracle. C'était une petite caverne résiduelle créée par un rejeton de la racine géante que Flatterie avait fait

brûler à quelques kilomètres au sud de l'endroit où ils se trouvaient. Le lieu était tranquille et silencieux, parfait pour celui qui voulait respirer l'air salin et iodé de l'océan et se sentir en harmonie avec ses pulsations rafraîchissantes.

Kaleb arpentait le sentier familier de la même démarche que son père, ses hautes épaules rejetées en arrière, ses yeux larges à l'affût du moindre mouvement ou changement de lumière. Du vivant de ses parents, personne n'avait consulté l'Oracle autant que lui. Dans la lumière diffuse qui entourait le bassin, Twisp vit que la gaucherie dégingandée de l'adolescence s'était transformée chez lui en une quintessence

de grâce athlétique.

— Tu es l'homme que ton père aurait le plus aimé connaître, lui dit Twisp.

— Et tu es celui pour qui il a eu le plus d'affection.

Les deux hommes se tenaient près du bassin où ils contemplaient les lumières mouvantes du varech juste sous la surface. Ils parlaient à voix basse bien que l'acoustique particulière de la caverne répercutât le moindre chuchotement jusque dans les plus petits recoins. Derrière eux, à bonne distance, se tenaient les Zavatariens chargés de l'entretien du bassin. Ils étaient occupés

à nettoyer et à réassembler l'une des excavatrices dont ils se servaient habituellement pour creuser leurs habitations dans le roc.

— Quand tes parents se sont rencontrés, ils étaient plus jeunes que tu ne l'es en ce moment, lui dit Twisp. Y a-t-il quelqu'un dans ta vie?

La rougeur perceptible qui monta du cou de Kaleb rappela encore plus à Twisp le père du jeune homme. Son teint était plus foncé, comme celui de sa mère, mais ses cheveux roux qui avaient tendance à devenir crépus étaient sans conteste un cadeau de Brett Norton.

— Alors? Il y a quelqu'un', hein?

— Victoria est un endroit très vaste, répondit Kaleb. Il y a beaucoup de femmes là-bas.

Sa voix était maussade, à la limite de l'amertume.

— Beaucoup, en effet, murmura Twisp d'un air songeur. Et laquelle t'a brisé le cœur?

Kaleb renifla en se détournant à demi. Puis fit brusquement volte-face pour regarder Twisp, qui souriait.

— Tu es vraiment très fort, l'Ancien, lui dit-il. Ou suis-je si facile que ça à déchiffrer?

Twisp haussa les épaules.

— C'est une affection aisée à reconnaître, dit-il. J'en ai souffert moi-même un jour. Cela fait trente ans, et il m'arrive encore d'être perdu dans mes pensées.

Il ne voulut pas en dire plus. Il était plus important que ce soit Kaleb qui parle.

Le jeune homme était assis au bord du bassin, les jambes pendantes, ses pieds nus caressant le varech à la surface de l'eau.

— Chaque fois que j'emprunte les couloirs du varech, et particulièrement

les ramifications concernant mon père, dit-il, je te vois tel qu'il te voyait lui-même. Tu étais très bon pour lui. Gentil mais ferme. Et tu le laissais parler tout le temps. Un peu trop, peut-être. (Il eut un sourire.) C'était quelqu'un de bien, mon père. Je le sais. Et toi aussi, tu es quelqu'un de bien. (Il pencha la tête et la secoua lentement.) J'aimerais suivre sa voie, mais je crois que je suis différent. Mon existence n'est pas la même.

Il se laissa glisser dans le bassin et flotta sur le dos comme si le varech était un immense matelas. Sa tête et son torse émergeaient de l'eau. Malgré le clignotement incessant des lumières du varech qui projetaient leurs reflets bleus

et rouges sur les parois de la caverne, Twisp vit une vie nouvelle envahir les grands yeux de Kaleb.

— En quoi prétends-tu être si différent? demanda-t-il. Tu respires, tu manges, tu es fait de sang et de…

— Tu sais très bien pourquoi nous sommes ici, interrompit Kaleb. Sa voix était devenue plus ferme et les hésitations déférentes de la jeunesse s'adressant à quelqu'un d'âgé avaient disparu.

— Combien sont morts là-bas aujourd'hui parce qu'ils voulaient mettre Flatterie en pièces mais ont dû, faute de mieux, se contenter de ce qu'ils ont pu trouver?

Twisp demeura silencieux et Kaleb poursuivit:

— Je vais être franc avec toi. Je te respecte et j'attache un grand prix à ton approbation. Mais si ce que nous sommes en train de faire ne marche pas, nous n'aurons probablement pas d'autre choix que de l'attaquer.

Sa voix était devenue rêveuse. Twisp savait que le varech était en train d'envahir son esprit, de le guider à

travers les courants du passé. Twisp essaya de lui faire passer le cap de ses pensées défaitistes en le ramenant à l'obstacle qu'il sentait en lui.

— Il y a une femme qui t'empêche de dormir, dit-il. Parle-moi d'elle.

— Oui, fit Kaleb en fermant à demi ses yeux gris.

Les yeux de Kaleb, comme jadis ceux de son père, laissaient entrevoir une maturité qui dépassait de loin le nombre de ses années.

— Oui, reprit-il. Elle est ici, pas loin. Elle s'appelait Qita et elle avait deux moutards avant notre première

rencontre. Elle connaissait le varech aussi bien que toi et moi pouvons le connaître. Comme un allié. Elle avait eu d'autres amants, mais j'ai été le dernier. Et elle restera la dernière pour moi.

Ces paroles étaient sorties de ses lèvres comme un sourd gémissement de douleur qui fit se dresser les poils de sa nuque. Kaleb abattit ses deux poings serrés dans l'eau du bassin, aspergeant tout autour de lui, mais demeura immergé au milieu du varech, calmé par la caresse des remous qu'il avait créés.

— Avez-vous vu ses yeux, l'Ancien 7 chuchota Mose à l'oreille de Twisp en le tirant par la manche.

Twisp hocha la tête. Mais avant qu'il pût répondre, les lumières intermittentes du varech prirent une intensité qu'il n'avait jamais constatée avant. Cela ressemblait à un orage magnétique par une nuit d'hiver, avec de grands arcs multicolores et crépitants qui semblaient transcender l'air, l'eau et le roc. Mose, apeuré, fit un pas en arrière, mais Twisp le retint par le bras.

— Ce ne sont que deux vieux amis qui se retrouvent, murmura-t-il, et qui sont contents d'être ensemble.

Peut-être toute l'hérédité de Kaleb convergeait-elle vers ce moment. Sa mère, Scudi Wang, et la mère de celle-ci avant elle avaient été les premières à

communiquer avec la créature consciente que les humains appelaient « varech » et qui se désignait elle-même sous le nom d'« Avata ».

Lorsque Twisp avait fait la connaissance de Scudi Wang, c'était une jeune femme au teint foncé qui travaillait avec passion, sur les traces de sa mère, à rétablir la présence du varech sur toute la planète. Comme elle le disait elle-même, sa tâche consistait à « équationner les vagues ». C'était ainsi que le Contrôle des Courants était devenu possible et avait sauvé des milliers de vies îliennes tout en révolutionnant les transports à la surface et sous les océans de Pandore.

Scudi Wang jouissait de l'affection profonde du varech. C'était celui-ci qui l'avait dit à Twisp, bien avant la naissance de Kaleb. Lorsque Flatterie avait attaqué le varech en le mutilant atrocement, Scudi, l'héritière de la Sirénienne de Commerce, avait ordonné à sa société de cesser immédiatement toute transaction avec lui. Le père de Kaleb et elle avaient été assassinés trois jours plus tard.

Twisp crut voir sur son visage, tandis qu'il flottait au milieu du bassin, les traits de sa mère. Ses cheveux semblaient plus foncés, son teint plus noir. Le varech le tenait comme au creux d'une main géante. Les lumières autour

de lui bondissaient et dansaient au rythme d'une musique inaudible. Twisp se souvint du jour où Scudi avait plongé les mains dans l'océan pour supplier le varech: « Aide-nous! », et il les avait aidés. Il leur avait sauvé la vie et, à partir de cet instant, plus rien n'avait jamais été comme avant pour Twisp ni pour personne.

Depuis que Scudi était morte, elle était devenue une image historique pour les Pandoriens. Nombreux étaient les monuments et les statues érigés en son honneur. Lorsque le terrible séisme avait ravagé l'ancien site sous-marin du Contrôle des Courants, la statue de verre de Scudi Wang avait été retrouvée

intacte, protégée par un lacis de tentacules issus d'un gisement de varech voisin. Ce signe d'amour, cette dévotion à un symbole avaient provoqué la fureur de Flatterie et marqué le début d'une croisade sans pitié, qui se poursuivait à ce jour, contre le varech.

Twisp regardait Kaleb allongé sur les prolongements de la racine du varech, qui semblaient former un berceau douillet pour mieux le dorloter.

— Twisp, murmura Kaleb, c'était bien cela que ma mère avait l'intention de faire, n'est-ce pas? Couper les vivres à Flatterie, l'affamer. Cela fait des années que j'essaie de capturer l'instant de sa mort. Je l'ai enfin trouvé.

Il se mit à pleurer doucement et Twisp eut du mal à le comprendre quand il continua:

— Ça aurait pu marcher, à cette époque-là… Ça aurait très bien pu marcher. Mais aujourd'hui… c'est lui qui contrôle tout. Il ne nous reste plus aucun moyen. Sauf un miracle. Quelque chose qui puisse soulever le peuple tout entier. Il faudrait… il faudrait un signe de Dieu!

Sa voix ne fut bientôt plus qu'un murmure incompréhensible qui semblait s'amplifier et décroître au même rythme que les lumières bleues et rouges.

***Augmentez le nombre des variables, les axiomes ne changeront pas pour autant.***

***Algèbre, tome II***

Béatriz aimait bien la sensation de chute libre créée par la rotation. Les yeux clos, elle s'imaginait étendue sur l'un des moelleux lits organiques dont les Iliens avaient toujours raffolé. Elle aurait voulu se trouver en ce moment dans un tel lit avec Nano Macintosh, sur un autre monde et sous une autre étoile. Mais naturellement, un lit de ce genre n'avait aucun sens sous une gravité

voisine de zéro.

Macintosh la poussa de nouveau doucement en avant pour la faire flotter avec lui en direction des « filets ». Il s'agissait d'un antre, une chambre spéciale située sur le moyeu tubulaire de l'Orbiteur, quelquefois dénommée « le parc privé », souvent utilisée pour le repos ou la méditation entre deux périodes de travail. Parfois, un couple d'amoureux en quête d'un refuge s'y donnait rendez-vous. Une fine résille blanche quadrillait toute la zone, compartimentant l'espace en une série de cocons flous auxquels des projections holo donnaient parfois des aspects fantasmagoriques propres à faire oublier

à leurs occupants les soucis quotidiens de l'existence à bord de l'Orbiteur. Tout cela, Béatriz le savait depuis sa dernière visite, de sorte qu'elle préférait aujourd'hui garder les yeux clos.

— L'effet de désorientation dure plus longtemps que la dernière fois, dit-elle à Macintosh. Je n'ai vraiment pas envie de rouvrir les yeux.

— Après toutes les épreuves que tu as subies aujourd'hui, ça ne m'étonne pas. Je n'aurais pas envie de les rouvrir non plus à ta place.

Elle entendit les doigts de Macintosh actionner le clavier du messager qu'il portait à sa ceinture et

sentit une douce lumière chaude lui caresser le visage et les mains.

— Nous sommes maintenant à Port des Anges, cette nouvelle station îlienne dont tout le monde parle. Tu sens comme il fait chaud?

Elle sentait la brise sur ses joues. Elle s'imaginait en train de bronzer sur la plage aux rayons des deux soleils, une boisson glacée à la main. À côté d'elle, une assiette garnie de tranches de mangues et de papayes n'attendait que son bon plaisir. Mais il n'y avait ni bruit de vagues dans son dos, ni ressac à lui couper le souffle. Elle était sur l'Orbiteur.

Elle ouvrit les yeux et vit la plage de sable fin qui s'étendait à perte de vue des deux côtés. Du haut des falaises, une végétation luxuriante retombait sur la plage où plusieurs paillotes alignées lui offriraient un abri lorsque la chaleur des soleils lui deviendrait insupportable. Ils se tournèrent ensemble et le tableau holo tourna en même temps qu'eux, centré sur un point de référence indiqué par le messager.

La représentation holo comprenait même leurs empreintes dans le sable à la lisière d'une mer couleur d'émeraude. Le transbordeur fictif qui les avait amenés jusqu'à cette illusion avait déjà replongé sous les vagues, ne laissant

derrière lui qu'un remous et un léger sillage de bulles en direction de l'horizon. Quelques chiots de mer jappèrent joyeusement avant de plonger des rochers qui bordaient l'entrée du port à la poursuite des poissons délogés de leurs trous par le passage du transbordeur.

— Il fallait que nous soyons seuls quelques minutes, lui dit Macintosh. Il faudra un moment pour faire place nette là-haut et les traquer jusqu'au dernier. Mes hommes sont particulièrement efficaces. Ils ont été triés sur le volet avant d'être engagés ici. L'alerte est donnée, ce Brood n'a pas la moindre chance.

Il saisit l'une des grosses boucles de sa ceinture pour lui faire faire lentement quelques pas à l'intérieur du paysage holo.

— Personne ne sait qui sont les Enfants de l'Ombre, dit-il abruptement. As-tu une idée là-dessus?

— Je… non, pas la moindre.

— C'est parce qu'ils n'existent pas en réalité. Demande à n'importe lequel d'entre eux. Ils n'ont pas d'assemblées secrètes, n'échangent pas de messages, ne recrutent pas. Ce qu'il y a à faire se fait tout simplement. Une panne de courant, une modification dans les couloirs du varech et Flatterie se

retrouve avec quelque chose en moins. Ses approvisionnements passent au large, ses pièces de rechange disparaissent…

— C'est bien ce qui m'intrigue, lui dit Béatriz. J'aimerais bien savoir qui est derrière tout ça et comment ils font pour agir exactement au bon moment.

Macintosh la retint par la boucle de sa ceinture et ils entamèrent un lent mouvement de rotation spiralée à travers les filets. L'illusion de la plage était faite sur mesure pour elle, spécialement pour l'aider à vaincre son sentiment de désorientation.

Il est chez lui là-haut, se dit-elle.

Il lui vint alors à l'idée que « là-haut » n'avait plus le même sens que quelques heures auparavant.

— On appelle ça « la bouteille à la mer », lui dit-il. On lance quelque chose au hasard dans les vagues, et advienne que pourra. Mais si l'on exerce un contrôle, même limité, sur les courants, alors ce n'est plus du hasard, c'est de la certitude. L'absence d'organisation des Enfants de l'Ombre est pour les Pandoriens un encouragement à se dresser contre Flatterie chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Mettons que

quelqu'un détourne quelque chose, par exemple une cargaison de générateurs à hydrogène, et continue à faire son travail comme si de rien n'était, sans jamais plus recommencer, de manière à ne pas être repéré. Quelqu'un d'autre, au milieu de l'océan, aperçoit la cargaison et la détourne à son tour. En l'espace de quelques battements, les générateurs se retrouvent sur la côte nord, dans un village de pionniers.

Le bout de son doigt décrivit une spirale englobant l'espace où ils se trouvaient puis s'abattit au creux de la paume de son autre main.

— Livraison accomplie, dit-il avec un clin d'œil. Le chantier de Flatterie est

perdant et le peuple gagnant. Les Enfants de l'Ombre ne sont pas là. Tout s'est passé de manière brillante, ajouta-t-il avec un sourire, et n'importe qui peut entrer dans le jeu.

— N'importe qui…

De nouveau, les pensées de Béatriz étaient avec Ben.

Je me demande depuis combien de temps il joue à ce jeu-là.

— Les Zavatariens, Rico et Ben…

fit Macintosh en choisissant soigneusement ses mots. Ils ne veulent pas la mort de Flatterie. Ils veulent seulement l'écarter. Après tout ce qu'il leur a fait, ils ne veulent pas le tuer, simplement parce que c'est un être humain. Tu ne trouves pas cela incroyable? Est-ce que tu te rends compte de la manière dont vous autres Pandoriens avez évolué par rapport à nous?

— Nos ennemis sur Pandore ont toujours été beaucoup plus cruels que nous, dit-elle. À l'exception du varech. Il a tué pas mal d'humains, lui aussi, au fil des années.

— Mais qui l'a agacé en tirant sur

sa laisse? Qui a mis le feu à sa cage?

Elle ferma de nouveau les yeux et respira profondément, par saccades.

— Tu te sens bien? demanda Macintosh.

Elle prit une lente inspiration puis expira avant de répondre:

— Je ne sais pas. Je regarde autour de moi et je sais que ce paysage est factice, qu'il n'est pas réel. Mais il y a des gens qui nous suivent, il y a des lasers pointés derrière les rochers et les buissons. Du coin de l'œil, j'aperçois des ombres qui courent se mettre à l'abri.

Il l'attira contre lui et lui donna finalement le baiser qu'elle attendait. Ce n'était pas un austère baiser sur la joue et c'était juste ce qu'il fallait à Béatriz pour lui redonner le sens des réalités.

— Il y a longtemps que je désirais faire cela, dit-elle. Mais cette idée me semblait… déplacée, au milieu de toutes ces tueries.

— Je sais. Moi aussi, je le désirais.

Il effleura ses lèvres du bout du doigt.

— Attends-toi à garder les nerfs à vif pendant un petit moment, peut-être

même un grand, lui dit-il. Nous allons retourner là-bas dans quelques minutes et en finir avec ce capitaine Brood. Je ne sais pas ce qu'il s'imagine, mais ses hommes ont dû s'apercevoir, à l'heure qu'il est, qu'il n'est pas si facile que ça de faire tout ce qu'on veut à bord d'une station orbitale. On verra ensuite ce qu'on peut faire pour aider tes amis côté surface.

— Tu ne les crois pas… morts?

— Non. Je ne les crois pas morts.

— Qu'en sais-tu?

— Le varech.

Les traits de Béatriz durent exprimer sa surprise, car il gloussa.

— Tu sais que le varech est ma spécialité, dit-il. Depuis que Flatterie m'a mis à la tête du Contrôle des Courants, j'ai pu faire quelques expériences qui se sont révélées payantes.

Il l'embrassa de nouveau. Puis il lui parla du système de communication par le varech qu'il avait mis au point, ainsi que des tentatives qu'il avait faites pour l'unifier.

— Je me demande quelle sorte de dieu il ferait, dit-il. Miséricordieux? Vengeur?

— Ce n’est pas ce qui compte dans l’immédiat, n’est-ce pas? dit Béatriz. Brood a de la ressource, je ne serai pas tranquille tant qu’il n’aura pas été… neutralisé.

Macintosh se propulsa avec elle dans un cocon holo d’apesanteur où le ciel bleu parsemé de hauts nuages blancs occupait trois cent soixante degrés de leur sphère de vision.

— Moi, c’est plutôt Flatterie qui m’inquiète, dit-il. Brood n’est que du menu fretin. Flatterie a mis en place des structures redoutables, capables d’écraser tout ce qui se dresse sur son chemin.

— Mais c'était un Psychiatre-aumônier! voulut insister Béatriz. Sa formation devrait l'inciter à agir mieux que ça.

— Sa formation l'incite à parer aux nécessités et à nous y adapter, lui rappela-t-il. Rien à voir avec toute la frime romantique. Rien que des faits. Il est simplement programmé pour veiller à ce que nous ne lâchions pas une intelligence monstrueuse dans l'univers.

— S'il n'a pas réussi à s'adapter lui-même et à faire face à la situation, pourquoi penser qu'il veut nous entraîner dans son sillage?

— C'est très simple, répondit

Macintosh avec un sourire qui lui plissa jusqu'au sommet du crâne son visage rasé de frais. Flatterie n° 5 a appuyé sur le bouton rouge. Tu l'as lu dans les Historiques. Ce Flatterie-là était infiniment plus sympathique que le nôtre. C'est parce que sa programmation avait déjà réagi, en prévoyant ses mouvements et en les empêchant.

— Nous pouvons faire la même chose! s'écria Béatriz avec un haussement d'épaules qui ne réussit qu'à leur communiquer un mouvement giratoire au milieu du ciel factice. Tu as raison, il faut utiliser le varech pour l'écarter!

— Maintenant qu'il sait que

Flatterie veut sa peau, il me semble que le programme est déjà installé, tu ne crois pas?

— Je…

— Mais je songe à une autre possibilité, qui concerne Crista Galli. Béatriz éprouvait à l'égard de Crista Galli une curiosité qui dépassait le simple intérêt professionnel. Ben voyait quelque chose en elle, il voyait dans ses yeux un tourbillon qui l'emportait encore plus loin de Béatriz. Même si tout était fini entre eux, une femme capable de produire cet effet-là — une jeune femme, surtout — avait de quoi éveiller

prodigieusement sa curiosité.

— Et de quoi s'agit-il? demanda-t-elle.

Elle perçut dans sa propre voix un arrière-ton amer et corrodé, un claquement inutile des mots au sortir de ses lèvres.

— Je pense que le varech nous a déjà pris de vitesse, dit-il. Elle recula son visage, du creux de l'épaule de Macintosh où il était enfoui, pour scruter son sourire épanoui.

— J'ai l'impression, poursuivit Macintosh, que Crista Galli constitue une expérience du varech dans le domaine de l'intelligence artificielle. C'est un produit manufacturé, vivant mais incomplet. Ce serait bien si nous pouvions la maintenir ainsi.

Une tonalité musicale monta du messager passé à sa ceinture. Sans ôter ses bras des épaules de Béatriz, il activa le communicateur d'un simple commandement vocal.

— J’écoute.

— Brood et deux de ses hommes se sont enfermés avec le N.P.O. Il dit que si vous n’êtes pas là-bas dans deux minutes, il commencera à faire de la bouillie de cervelle.

*Et nous voilà comme sur une plaine assombrie Parsemée de bruits confus de combats et de fuites précipitées*

*Matthew Arnold, La Plage de Douvres*

L'Orbiteur retenait le nez de la nef spatiale dans un large collier plat de plastacier. Les deux corps cylindriques tournaient de conserve sur leurs axes longitudinaux. Bientôt, le collier glisserait et demeurerait en orbite autour de Pandore tandis que la nef spatiale irait explorer les replis sombres de

l'univers, pilotée par un N.P.O., un cerveau humain réduit à sa plus simple expression.

Les Noyaux psycho-organiques possédaient un net avantage sur les systèmes de navigation mécaniques. La chose avait été clairement établie depuis très longtemps par les expérimentateurs de Lunabase. La navigation spatiale sur tous les plans exigeait des facultés subtiles de discrimination et d'abstraction qu'un simple mécanisme électronique ne pouvait avoir. Le cerveau dépouillé, désincarné, prenait plaisir, si ce que l'on disait était vrai, à calculer les routes les plus impossibles. Et il y avait un moyen de faire pression

sur lui qui n'existait pas dans le cas des machines. Le N.P.O. avait besoin de conserver son poste pour survivre.

Ce N.P.O. particulier que les techs s'apprêtaient à brancher, Alyssa Marsh n° 6, ne ressentait ni douleur ni plaisir physique tandis que les microlasers soudaient les connexions nécessaires. Alyssa Marsh avait étudié l'astronavigation à Lunabase et elle avait eu un enfant l'année après l'arrivée à Pandore. Elle avait laissé croire à Flatterie que cet enfant était mort au cours d'un séisme et elle s'était passionnément lancée dans l'étude du varech. Son corps avait été détruit lors d'un accident dans une station sous-

marine, mais Flatterie avait fait en sorte que son cerveau désormais muet continue à vivre.

Bientôt Alyssa Marsh ne serait plus condamnée au silence. Bientôt son cerveau retrouverait un corps qu'il pourrait déplacer. La nef spatiale Nietzsche. Elle assurerait la navigation tout en ayant conscience de la différence entre capacité et désir ainsi que de la nécessité des rêves. Actuellement, elle était rangée, asexuée, derrière une double porte étanche, en train de rêver qu'elle participait à un banquet offert par Flatterie et où elle était à la fois l'invitée d'honneur et le plat de résistance.

Nano Macintosh avait rassemblé ses hommes derrière la double porte et essaya, une fois de plus, d'entrer en contact avec le capitaine Brood. Il n'y eut pas de réponse de la chambre du N.P.O. Trois moniteurs sur quatre étaient hors service, mais celui qui fonctionnait encore affichait une vue plongeante de la main aux longs doigts spécialisés d'un neurotech en train de sonder la résille protectrice qui entourait ce qui restait d'Alyssa Marsh.

— Le branchement n'est prévu que pour la semaine prochaine, s'étonna quelqu'un. Que se passe-t-il là-dedans?

Le canon d'un laser apparut sur l'écran, pointé dans la direction du tech.

Les longs doigts agiles se figèrent puis remontèrent de la résille vers le haut de l'écran et disparurent du champ.

— Ce crétin ferait bien de ranger son arme, fit une autre voix traînante, ou nous allons tous être transformés en poussière cosmique.

— Laissez cette arme, capitaine, ordonna Macintosh. Il y a un gros danger d'explosion.

-— Brood est mort, craqueta une voix jeune et apeurée. Puisse Nef l'accepter en son sein. Puisse Nef nous pardonner et nous accepter tous.

Le canon du laser se tourna vers

l'écran et il y eut un éclair tandis que le dernier moniteur rendait l'âme. Béatriz tira Mack par la manche.

— C'est un Ilien, dit-elle. Un adepte de l'ancienne religion, comme ma famille. Ils pensent que ce projet de créer un vaisseau à la ressemblance de Nef est un blasphème. Que le N.P.O. a le droit de mourir parce qu'il — ou plutôt elle — est humaine et qu'elle est maintenue ici en esclavage contre son gré.

Macintosh couvrit l'interphone avec sa main avant de répondre:

— Je ne suis pas si certain que Brood soit mort. Ce serait trop beau. Et

pourquoi tirer sur le moniteur et non sur le N.P.O, dans ce cas? Tu es îlienne. Parle-lui. Essaie de jouer sur la religion, si tu peux. Propose-lui de faire une déclaration à l'antenne, si c'est ce qu'il veut. Mes hommes t'aideront à tout préparer.

— Où vas-tu?

Il vit la peur atroce, dans ses yeux, à l'idée qu'il allait la laisser toute seule.

Que lui ont-ils fait? se demanda-t-il.

Il lui agrippa les épaules tandis que ses hommes se laissaient flotter dans le couloir en affectant de ne pas voir leurs démonstrations d'affection.

— Spud et moi nous connaissons quelques accès qui ne figurent pas sur les plans de cet Orbiteur, dit-il.

Elle le serra contre lui, aussi fort que leurs combinaisons pressurisées le permettaient.

— Je supporterais n'importe quoi, mais pas de te perdre, dit-elle. Je sais que je me donne en spectacle devant tes hommes, mais il fallait que je te le dise.

— Je suis content que tu l'aies fait, lui dit Macintosh en souriant. Il l'embrassa malgré les raclements de gorge, les toussotements gênés et les gloussements de son équipage.

— Le premier maître Hubbard va rester ici avec toi pendant que ses hommes ratissent le secteur, reprit-il. Si tes estimations sont exactes, nous n'avons pas encore retrouvé tous les hommes de Brood. J'ai l'impression qu'il nous prépare un mauvais coup.

Esquissant un salut à l'adresse du premier maître, Macintosh se propulsa en direction du Contrôle des Courants à

l’aide du réservoir d’air comprimé de son scaphandre.

***De sombres puissances, haineuses et froides, déterminent la destinée des hommes.***

***Jean Lesage***

Rico ne voyait pas à l'intérieur de l'illusion. Il savait que Ben était dans le même cas et ne le voyait pas plus qu'il ne pouvait apercevoir Nervi ou Zentz. Rico siffla le signal d'avertissement en espérant que Ben et Crista ne se mettraient pas à courir et ne sortiraient pas des limites de l'image, ce qui les rendrait visibles et exposés face à la marée qui commençait à monter. Il se

baissa lorsque Nervi tira.

Il est temps de lui envoyer une petite surprise, se dit Rico.

Il rampa pour se mettre un peu mieux à l'abri.

Nervi arrosa systématiquement sous le feu de son arme les rochers qui cachaient Ben et Crista. Zentz, pendant ce temps, couvrait ses arrières, tenant la douzaine de Zavatariens locaux en respect. Nervi cessa de tirer, mais demeura sur le qui-vive dans la même

position.

— Il faut économiser les charges, dit-il à Zentz. Nous risquons d'être là un bon moment.

Il n'y avait aucun bruit à l'exception de leur respiration sifflante, du grésillement du ressac et des cliquetis secs du canon de l'arme en train de refroidir.

Rico était fermement entouré à la taille par un tentacule de varech aux ramifications bourgeonnantes. Cela lui rappelait les bras de son père quand il était petit et qu'il le soulevait du pont à la volée. Les ramifications soyeuses évoquaient la paume d'une main de

femme sur son ventre, couvrant son nombril et le serrant contre elle, à genoux derrière lui.

Une image de Snej lui traversa soudain l'esprit. Au même moment, le visage de Snej apparut dans les airs à une dizaine de mètres de Nervi, au-dessus de la gyflotte que la marée montante venait lécher en sifflant par-dessus les bottes de Nervi.

— Qu'est-ce que c'est encore que

Nervi avança d'un pas, puis de deux, entraînant Zentz à reculons avec lui. Zentz jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et pâlit en voyant Snej. Puis il

consacra de nouveau toute son attention à la défense de leurs arrières.

— Cette rouquine… balbutia-t-il d'une bouche pleine de salive. Où est le reste de son corps?

Rico s'aperçut qu'il pouvait renforcer l'intensité de l'image en fixant son regard sur elle pour mieux se concentrer. C'était comme une immense bobine d'énergie qui puisait son énergie en elle-même, s'affinant et s'éveillant peu à peu. Après avoir pris deux ou trois lentes inspirations relaxantes, il put matérialiser le reste du corps. Vêtue de sa combinaison verte, les mains sur les

hanches, d'une taille légèrement plus grande que dans la réalité, elle regardait Nervi dans les yeux. Rico se demandait s'il serait capable de la faire parler.

— Eh bien, fit Nervi. La voilà entière, maintenant.

Jetant un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule, Zentz commença à haleter sur un rythme mouillé et précipité. Rico, qui se trouvait à une douzaine de mètres de là, l'entendait malgré le bruit du ressac. Zentz colla encore plus fort son dos à celui de Nervi.

— Merde alors, gémit-il. Un corps qui pousse à partir d'une tête. Allons-

nous-en d'ici, Nervi. Retournons à l'hydroptère.

— Fermez-la.

Nervi cessa d'avancer et scruta la partie de la grève qui s'étendait derrière Snej. Il voyait à peu près les mêmes choses que Rico. Une plage étroite de galets noirs coincée entre la mer et la falaise, quelques gros rochers de basalte et l'épave de l'hydroptère recouverte des lambeaux d'une gyflotte qui n'avait pas explosé. Au loin, en direction du sud, la mer immense brillait contre les falaises noires comme un magma luisant aux reflets d'émeraude.

— Où sont-ils passés? demanda

Nervi. Il me les faut.

Un signal sifflé à deux tons avertit Rico que les Zavatariens étaient prêts à renouveler leur assaut contre les deux hommes. Il s'aperçut alors que Snej ne projetait pas d'ombre.

Je ne sais pas si je vais pouvoir arranger cela aussi. C'est déjà assez dur de la faire parler.

L'ombre allait de ses pieds, sur la peau de gyflotte, jusqu'à l'endroit où celle-ci rencontrait la plage, pas plus.

Elle était parallèle aux autres ombres qui se profilaient, mais s'interrompait brusquement au bord de la peau. Par bonheur, la marée envahissait déjà les bords de l'illusion, noyant les jeux de lumière. Avec un peu de chance, Nervi ne s'apercevrait de rien.

Rico sourit. Il se concentrait sur Snej tout en adressant rapidement, dans un recoin de son esprit, un remerciement à Avata.

— Lâchez votre arme, dit Snej. C'est fini. Mais aucun son n'était sorti de ses lèvres.

— Merde! laissa échapper Rico.

Zentz réagit aussitôt par une giclée de laser. Ce fut si rapide que Rico perdit momentanément le contrôle de l'illusion tandis qu'un bloc était pulvérisé à un mètre de lui. Avata rétablit aussitôt l'image. Nervi tira aussi et avança d'un nouveau pas.

— Elle n'est pas réelle, dit-il à Zentz. Faites attention.

— Nous avons dû être poudrés, fit Zentz. C'est cette foutue gyflotte…

— Vous avez déjà vu deux poudrés partager la même hallucination? demanda Nervi en s'arrêtant à un mètre

de Snej et en plissant les yeux.

— Il y a quelque chose qui n'est pas normal.

Rico n'osait plus respirer. Si Nervi franchissait le bord de l'image, il verrait Ben et Crista et deviendrait à son tour invisible aux yeux de Rico. Les alentours de la gyflotte écrasée étaient un dôme d'imagination, de lumières hypnotiques et de sculptures vivantes.

***Il existe nécessairement un seuil de la conscience au-delà duquel on acquiert des attributs divins.***

***Un membre de l'équipage ombilical de la nef Terra Les Historiques***

Les yeux de Mose étaient si agrandis qu'il paraissait à Twisp encore plus menu que le jour où un groupe de réfugiés le lui avait amené à moitié mort de faim, quinze ans auparavant. Les souvenirs… ils le séparaient du varech de la même façon qu'ils en rapprochaient Kaleb. Twisp était témoin

de ce combat depuis près d'un quart de siècle. Le varech devait être une drogue pour Kaleb.

Peut-être pas le varech, mais plutôt le passé lui-même.

Twisp savait également que le varech l'attirait toujours vers un point précis du passé, vers une année particulière et une femme en particulier. Twisp avait vu en elle la plus belle femme de Pandore. Plus tard, lorsque Flatterie et les autres avaient été extraits des caissons hyber, les Pandoriens

avaient posé les yeux sur des humains non mutants pour la première fois depuis deux cents ans.

Ils étaient tous si susceptibles à propos de leur condition de clone, pensa Twisp, alors que la différence ne se voyait même pas.

Il n'avait pas oublié la cérémonie grotesque, présidée par Raja Lon Flatterie, au cours de laquelle les rescapés des caissons hyber avaient supprimé à jamais de leurs noms la particule infamante. Cela s'était fait

avec une solennité ridicule qui n'avait nullement donné aux amis de Flatterie les qualités que Pandore réclamait: réflexes améliorés, intelligence plus vive et sens du travail en équipe.

— Ce qu'ils ne t'ont pas appris à l'école, dit-il à Mose, c'est que Flatterie n'a jamais pu soumettre Kareen Aie. Elle a été assassinée, comme les parents de Kaleb, par l'escadron de la mort de Flatterie. Elle a été leur première victime. Certains croient que c'est Nervi lui-même qui s'en est occupé. Shadow Panille était à la tête du Contrôle des Courants à cette époque. Il aimait Kareen Aie. Les conjurés l'ont eu également. C'était mon ami.

La voix de Twisp n'était plus qu'un souffle à peine audible.

— J'ai fini par cesser d'explorer les couloirs mentaux du varech, reprit-il. Je préfère mes souvenirs tels qu'ils se présentent naturellement. Le varech les garde trop vrais. Les souvenirs ne sont pas pour moi la drogue qu'ils représentent pour certains. Je préfère m'adresser au varech pour les choses du présent et non pour celles du passé.

— Cela me rosirait considérablement les fanons, l'Ancien, si je pouvais m'adresser au varech. Déjà, la poudre bleue me fait descendre dans mon cœur et y rester parfois. Je me demande quel effet me ferait le varech.

— Avec la poudre, lui dit Twisp, tu fais face à ta propre conscience. Tandis qu'avec le varech, tu fais face à notre conscience collective. Il y a de quoi te rosir les fanons, en effet. Cela demande une sincérité et une attention singulières. On ne se perd que trop aisément dans le labyrinthe cruel de l'existence de quelqu'un d'autre. Kaleb a appris à filtrer le varech comme nous apprenons à filtrer nos sens.

— Qu'allons-nous trouver là-dedans, l'Ancien? Twisp secoua la tête.

Les lumières rouges, bleues et vertes s'intensifièrent et leur clignotement s'accéléra jusqu'à ce que la caverne soit brillamment illuminée. Les ouvriers qui travaillaient un peu plus loin à la foreuse abandonnèrent leur machine pour s'approcher du bord du bassin à côté des autres témoins médusés.

— J'en avais entendu parler, dit quelqu'un, mais c'est la première fois que je le vois de mes propres yeux.

— Même sa mère, la fameuse Scudi Wang, n'a jamais réussi à faire ça, dit quelqu'un d'autre.

Twisp avait du mal à empêcher de

jaillir le torrent de mots que la mémoire faisait affluer sur le bout de sa langue. Les souvenirs… ils tenaient Twisp à l'écart du varech exactement de la même manière qu'ils attiraient Kaleb à lui. Le varech était un radeau de survie pour Kaleb et une ancre pour Twisp.

Un étrange brouillard était en train de se former au-dessus du bassin. Chaque molécule d'air de la caverne se chargeait d'un bourdonnement visible et tout ce qui était au-dessus de la surface de l'eau brillait d'une froide phosphorescence bleutée. Des images à demi formées — les fragments du passé de quelqu'un — apparaissaient et disparaissaient par intermittence au

milieu du brouillard. Twisp vit des flammes et un bébé en train de téter, une note adressée au capitaine Youri Brood, la courbe brune et sensuelle d'un sein mouillé à la lueur d'une chandelle. C'était une chute vertigineuse dans un tunnel feutré où l'on n'entendait que le Map et le chlurp du ressac accentuant la descente.

Twisp avait l'impression de revivre quelque chose qu'il connaissait bien sans avoir la moindre idée de ce que c'était. Il entendit une voix qui sortait de la brume, une voix de femme qui disait:

— Il contactera l'un des Oracles de la région du nord. Nous avons des

nouvelles de Crista Galli et des autres. Kaleb va communiquer avec mon fils par mon intermédiaire. Il le mettra à son tour en contact avec Raja Flatterie, qu'il pourra explorer de l'intérieur. Sans ses secrets, Flatterie ne peut pas gouverner. Et avec le varech, il ne peut pas y avoir de secrets. Kaleb suivra le chemin

A.D.N. qui mène à la porte de Flatterie. Avata retransmettra tout ce qu'il verra à travers Pandore.

La caverne tout entière était devenue le foyer d'une gigantesque

projection holo. Bientôt, les bruits de fond et le brouhaha qui accompagnaient les images s'amplifièrent. La brume était devenue une boule tournoyante de couleurs et de sons. Ses mouvements étaient confus et saccadés.

— Il faudra que Kaleb apprenne à concentrer son attention, déclara Twisp. Il est trop facile de se perdre quand on suit le labyrinthe de l'existence de quelqu'un d'autre. Il devra apprendre à filtrer Avata comme nous filtrons nos sens. Ensuite, nous pourrons établir un plan.

***Celui qui se retire de l'action mais continue de s'interroger sur les plaisirs qu'elle pourrait introduire dans son cœur, celui-là est victime d'une illusion et restera toujours un faux nageur de la Voie.***

***Entretiens zavatariens avec l'Avata Queets Twisp, dit l'Ancien***

Flatterie prit son café de l'après-midi dans le Parc et s'accorda le luxe d'une promenade impromptue parmi les orchidées à col orange qui s'agrippaient aux fissures de la roche jusqu'au plus profond de la caverne. Leurs corolles

formaient des cascades pastel et la condensation distillait ses gouttes pathétiques sur les feuilles, la roche nue et la vaste surface verte du bassin.

Les lumières du varech devinrent soudain plus intenses, jetant des reflets sur le parterre de fleurs voisin. Flatterie s'immobilisa un instant. C'était quelque chose de très différent et le varech n'avait pas plus que lui l'habitude de modifier son comportement pour rien.

Il pivota sur ses talons et trotta vers son blockhaus de commandement.

— J'avais ordonné d'élaguer ce gisement! aboya-t-il en faisant un grand geste du bras pour désigner la direction

de la mer. Je veux que ce soit fait immédiatement!

Marta prononça quelques mots rapides dans son messager.

— Ça ne suffit pas! s'emporta Flatterie. Il fit signe à sa garde personnelle.

— Franklin, veillez à l'exécution de cet ordre. Servez-vous de la pièce d'artillerie sur la plage.

— À vos ordres, monsieur.

Franklin portait une sacoche à sa ceinture. À l'intérieur se trouvaient les sandales, les papiers et le journal intime de la première personne qu'il avait tuée. Il disait qu'il gardait ces objets pour la famille, qui les réclamerait. Il disparut, avec la souplesse d'un guerrier, dans l'ombre de la porte.

— Ce n'est pas le moment de nous relâcher, dit Flatterie à Marta. Tout ira très bien si nous ne commettons pas d'imprudences. Ce gisement de varech est notre seule issue de secours. Il faut qu'il soit absolument sûr. Vous comprenez pourquoi j'y attache tant d'importance?

Marta acquiesça, puis soupira.

— Moi aussi, dit-elle, je suis préoccupée par la situation. Il se passe de drôles de choses au niveau des communications.

— Quelles drôles de choses?

— Des transmissions d'images aléatoires, à très grande vitesse. Des centaines de sources différentes, extrêmement puissantes, tout autour de nous.

— Ils nous encerclent, fit Flatterie d'une voix sifflante. C'est ce varech. Mais on est en train de s'en occuper. Les rapports sur nos dernières pertes? Sur l'Orbiteur? Sur Crista Galli?

— Nervi et Zentz se sont posés. Ils ont repéré Ozette et la fille, et pensent pouvoir les ramener sans trop de mal.

— Et LaPush?

— Enlevé par le varech. Leur pilote a été blessé par nos appareils. Pas d'autres détails.

Enlevé par le varech!

Toutes ces références au varech le rendaient nerveux. Il se surprit en train de passer une main moite dans ses

cheveux. Le regard d'Aumock croisa le sien et il vit que le garde avait perçu ce moment de panique.

— Les couloirs du varech sont toujours libres?

— En principe, lui dit Marta. Nous pensons que…

— Vous pensez?

— Le commando de Brood se trouve sur l'Orbiteur. C'est tout ce que nous savons. Le journal holo qui devait

être diffusé à bord a été annulé.

— Nous sommes alimentés par les groupes auxiliaires, interrompit le colonel. La centrale est en panne. Merde… Pas étonnant que ces troupes aient pu franchir tous les barrages de notre sécurité. Elles en font partie. On les appelait la « Brigade des Reptiles ». Merde alors!

— Est-ce que cela signifie que le code Brutus est en route? demanda Flatterie.

— Non, monsieur le Directeur. Il s'agit d'une unité isolée. Leur objectif était uniquement la centrale. Maintenant qu'ils l'ont prise, nous pensons qu'ils

vont la défendre.

— La défendre? explosa Flatterie. Que voulez-vous qu'ils défendent? Ils ont tout fait sauter! Que feriez-vous si vous étiez à leur place?

— Je… je me rendrais compte d'avoir franchi le Rubicon, bredouilla le colonel. Comme je ne pourrais plus retourner en arrière, j'irais jusqu'au bout.

— Eh bien, prenez les mesures appropriées, putain de merde! Vous jouez votre tête ici aussi, mon vieux!

Marta attira son attention.

— J’ai donné ordre de doubler la surveillance des accès par voie de mer, dit-elle. Mais je n’ai pas reçu confirmation. J’ignore s’ils m’ont entendue. D’autre part, j’ai perdu le contact avec la pièce d’artillerie sur la plage. Les réponses obtenues sont incohérentes.

Une panique glacée noua l’estomac de Flatterie.

Ça ne peut pas venir du varech. C’est impossible. C’est quelqu’un qui le contrôle. Mais qui?

Deux possibilités étaient présentes à son esprit. Nano Macintosh ou bien l'ambitieux capitaine Brood, qui ne manquait pas de ressource. Crista Galli représentait une probabilité beaucoup plus lointaine. Mais soudain, Flatterie ressentit le plein impact de la situation.

Nous sommes coupés de tout. Notre force résidait dans la pleine coordination de nos mouvements et nous voilà entièrement coupés. Il fallait à tout prix battre le rappel.

— J'ai l'impression que nous nous

sommes un peu laissés aller, mes amis, dit-il. Nous avons fait preuve de négligence. Ce petit épisode anodin aurait pu nous coûter la peau des fesses. Il faut resserrer notre action.

Il les avait surpris la culotte baissée. Il leur avait donné une petite fessée, et maintenant il fallait qu'il les cajole et qu'il les console.

— Le rapport sur la bombe à l'étage de nos bureaux vient d'arriver, lui dit Marta.

Il prit lui-même le messager et le leva au-dessus de son front.

— Dick et Matt sont indemnes. Les

autres ont tous péri. Puisse la lumière éternelle briller sur eux.

Ils répondirent en chœur, tout en se rapprochant les uns des autres par réflexe:

— Puisse la lumière éternelle briller sur eux.

— Nous aurions pu nous trouver à leur place, mes amis, leur dit Flatterie. Et nous subirons le même sort si nous ne nous serrons pas les coudes. Considérez désormais les ordres directs comme le seul mode de communication auquel nous puissions faire confiance. Les informations peuvent entrer, mais rien ne doit ressortir.

— À vos ordres.

Les moniteurs et les foyers holo du blockhaus se mirent à clignoter de manière à peine perceptible, puis projetèrent des taches de couleur en succession rapide à travers toute la salle. Par intermittence, Flatterie voyait revenir un visage qu'il reconnaissait aisément au milieu des images floues. C'était le sien.

— Y a-t-il du nouveau sur le Contrôle des Courants? demanda-t-il.

Le personnel et les gardes étaient figés devant l'avalanche de couleurs surréelles qui les engloutissait visuellement. Ils gagnèrent leurs postes

en titubant, aussi désorientés que l'était Flatterie.

— Le Contrôle des Courants a libéré le varech du secteur 8, annonça Marta, avant de libérer tous les autres secteurs. Les capteurs indiquent que le réseau est intact. Le varech semble de nouveau connecté. Forte présomption en faveur d'une panne de la Grille Maîtresse.

— Et la mission de Brood?

— Pas de nouvelles. L'holovision a mentionné l'incident à la station de lancement dans un flash sur le massacre de l'équipe technique de Béatriz Tatoosh « par un groupe d'extrémistes

appartenant à l'organisation des Enfants de l'Ombre ».

Les taches de couleur qui émaillaient la salle du blockhaus demeuraient aussi vives, mais leur tournoiement était moins vertigineux. Flatterie crut percevoir une voix de femme, très faible et très lointaine, mais en même temps familière, qui semblait prononcer son nom.

— Les émeutes se poursuivent, continua Marta, autour des centres de distribution de nourriture. Les pillards sont trop nombreux pour que la troupe puisse en venir à bout. La foule crie, comme d'habitude: « Nous avons faim, tout de suite! » Certains responsables

leur ont ouvert leurs entrepôts. Tous les magasins en dehors de notre périmètre ont été saccagés.

Cela représente des milliers de cargaisons de vivres. C'étaient mes réserves de sécurité, mes approvisionnements à vie pour la nef spatiale.

— Assez de grain pour nourrir trois mille personnes pendant dix ans, se lamenta-t-il. Assez de poisson séché pour en nourrir cinquante mille. Ajouter un peu d'eau, laisser imbiber et faire

cuire. Vin instantané: verser un sachet dans un litre d'eau ordinaire. Remuer. Du pain et du poisson pour les multitudes. De l'eau transformée en vin. Si cette nef spatiale était capable de voyager dans le temps, je serais Jésus-Christ en personne. Bordel de merde!

***La conscience, ce don du serpent.***

***Raja Lon Flatterie n” 5 Archives de la Mnefmothèque***

Un garde de la sécurité à la figure maigre, armé à la fois d’un laser et d’un bâton étourdisseur, arrêta Macintosh à la porte du Contrôle des Courants.

— Halte!

Il fit signe à Mack et à ses hommes de s’immobiliser et agrippa une poignée pour conserver son équilibre.

— Je commande cet Orbiteur, lui

dit Mack. Qui diable êtes-vous?

— Sécurité, fit l'homme en soulignant ce qu'il voulait dire du canon de son arme. Le capitaine Brood vous donnera les détails. Le Directeur a donné l'ordre d'interdire l'accès au Contrôle des Courants.

Macintosh prit appui sur la cloison derrière lui et franchit d'un bond la distance qui les séparait. Une poussée sur l'épaule au passage, suivie d'une torsion du poignet, et laser et étourdisseur se retrouvèrent dans les mains de Mack tandis que le garde écumant était maintenu la tête en bas contre la cloison du couloir par deux des sapeurs.

— Vous vous y ferez d'ici un jour ou deux, lui dit Macintosh en souriant, si vous vivez jusque-là. Ce qui dépend exactement de ce que vous allez me dire maintenant.

— Je ne sais rien d'autre, gémit le garde.

— Dans le sas, ordonna Macintosh.

Ses hommes traînèrent le garde dans le couloir jusqu'au sas des marchandises qui se trouvait non loin du Contrôle des Courants.

— Non, ne faites pas ça! supplia le garde. Je vous jure que je ne sais rien

d’autre.

— Combien d’hommes dans le commando?

— Seize.

Mack ouvrit la porte intérieure du sas.

— Mes renseignements sont différents. Combien sont arrivés par la navette? Y en avait-il d’autres déjà à bord?

— Rien que nous, commandant. Seize militaires et seize techs.

— Où sont-ils? Pas de réponse.

— Le sas, messieurs, dit Macintosh. Nous décompresserons lentement. Si vous pensez à quelque chose d'autre, vous pouvez nous le dire de l'intérieur. Nous cesserons de décompresser dès que la chanson aura été chantée en entier.

Tandis que Mack faisait tourner le volant qui verrouillait la porte étanche après le passage du garde, il aperçut une demi-douzaine de ses hommes, armés de pied en cap, qui sortaient de l'ascenseur. Il tourna le verrou qui faisait sortir l'air du sas dans un sifflement audible. Le

prisonnier devint aussitôt hystérique.

— L'équipage de la navette est entre nos mains, dit-il. Deux gardes et trois membres de l'équipage sont restés à bord. L'équipe technique holo comprend deux gardes et trois techs. L'équipe du N.P.O., trois gardes et deux techs. Au Contrôle des Courants, quatre gardes et quatre techs, y compris le capitaine Brood et moi. Le reste a pris possession de la nef spatiale. Ne laissez pas partir l'air. Ne m'éjectez pas, je vous en supplie!

— Laissez-le à l'intérieur, pour le cas où je changerais d'avis, ordonna Mack. Nous augmenterons la collection au fur et à mesure. Il nous faut Brood

vivant pour savoir ce que Flatterie a en tête. Connecter le N.P.O., s'emparer du Contrôle des Courants et de la nef spatiale… on dirait que les choses vont plus mal pour le Directeur qu'il ne voudrait le laisser croire. Il se prépare peut-être à prendre la nef pour faire un petit tour dans le système.

Le code d'intrusion, un signal sonore et lumineux, se déclencha soudain à toutes les intersections du corridor. Mack n'avait jamais pris l'exercice correspondant au sérieux et il le regrettait maintenant.

— Ratsy, tu t'occupes de la navette avec tes hommes. Barb, tu prends la nef

spatiale, tu la connais mieux que personne. Willis et ses techs t'accompagneront. Rappelle-toi, surtout pas de lasers. Vous avez vos combinaisons spatiales, servez-vous-en. Les autres avec moi pour nettoyer les lieux ici. Puisque Flatterie ne nous fait plus confiance, nous allons lui en donner pour son argent.

Il savait qu'il aurait l'avantage sur Brood tant qu'il l'affronterait dans l'environnement à gravité presque nulle du Contrôle des Courants. Quant aux techs de Brood, ils réussiraient peut-être à faire fonctionner le vieux matériel de la salle de commande; mais les nouveaux réseaux organiques, conçus

spécialement pour lui par des Iliens et installés dans tout l'Orbiteur et dans la nef, risquaient de leur causer quelques surprises. Leurs fibres de varech déviaient les rayons lumineux, encodant des messages électrochimiques à l'intérieur des noyaux cellulaires, ce qui permettait au varech de conduire la lumière jusque dans les profondeurs de l'océan et d'acheminer des messages jusqu'à l'Orbiteur. La rapidité de commutation et la capacité de ces réseaux à fibres de varech dépassaient de loin tout ce que les Pandoriens avaient créé à ce jour.

Trop tard pour toi, Raj. Le

Contrôle des Courants ne sera plus jamais le même.

Brood n'avait aucune chance de réussir. Avant que ses techs ne réussissent à comprendre le fonctionnement de son réseau secret, ils auraient tous le temps d'être plusieurs fois grands-pères.

L’être est sacré et le vide est la demeure.

Huston Smith

Les soleils brûlants perçaient l’épais brouillard d’après la tempête, échauffant le nez blanc et les bras nus de Crista Galli. Une brise marine, soulevant des volutes de brume, rafraîchissait sa peau de satin. Elle avait perçu le whouf des lames de fond qui surgissaient derrière le brouillard et elle pouvait maintenant juger de leur proximité réelle.

— La marée a encore changé, lui dit Ben.

Il tenait sa main droite dans la sienne, mais sa voix lui parvenait comme à travers une grande distance, comme s'il éprouvait de la difficulté à remuer la langue. Il clignait fréquemment des yeux et ses mouvements étaient d'une lenteur exagérée.

Il est poudré, se dit-elle. Je me demande ce que Von ressent.

Elle était à présent convaincue que

la poussière de spores l'avait rendue à la réalité et non éloignée d'elle. C'était son antidote personnel, un antiamnésique capable d'ouvrir les vannes et de laisser couler le flot mémoriel.

Elle se souvenait de Zentz. Il était simple capitaine quand il avait fait irruption dans le labo de la Résidence qui lui servait d'habitation. Il avait enlevé la spécialiste à qui elle se confiait parfois, une jeune Ilienne qui enseignait la psychiatrie à l'université TaoLini. Une fois par semaine, Addie venait interroger Crista sur ses rêves et passait généralement tout l'après-midi avec elle au solarium où elles prenaient le thé ensemble. Crista avait pris

conscience dans ce labo sous la forme d'une jeune fille humaine de vingt ans, totalement amnésique.

En tant que psychiatre, Addie Cloudshadow s'efforçait de ramener ses souvenirs à la surface. Mais elle était rapidement devenue la première amie de Crista. À cause de Zentz, celle-ci n'avait plus jamais osé avoir d'autres amis jusqu'à ce qu'elle connaisse Ben. Zentz avait fait irruption dans le labo ce jour-là, laser au poing, en disant simplement: « Venez avec moi. » Il avait abattu Addie juste derrière la porte. Les sédatifs avaient fini par avoir raison de la réaction hystérique de Crista et Flatterie avait promis de s'occuper de

Zentz. Quatre ans plus tard, ce dernier était devenu chef de la sécurité de Flatterie et Crista s'était juré de s'échapper de la Résidence.

Aujourd'hui, la brume l'empêchait de voir ce qu'il y avait de part et d'autre de l'étroite bande de plage. La vue de Zentz l'aurait terrifiée seulement la veille, mais aujourd'hui elle ne ressentait aucune peur. Quelque chose dans le signal clignotant de la mémoire du varech la mettait en garde contre Nervi, la deuxième ombre cachée par la brume, mais éclairait aussi une certaine tension entre les deux hommes qui finirait, elle le savait, par se retourner contre eux.

Le varech avait rejoué pour elle la scène de l'incident lorsque Nervi avait refait le plein de son appareil. Elle avait même pu faire une brève incursion dans l'esprit de Zentz. Jamais elle n'avait connu autant d'horreur ni autant de terreur. Il y avait aussi de la haine, qui avait fait place depuis longtemps à une peur de Flatterie qui, à son tour, s'était transformée en peur personnelle et intense de Spider Nervi.

Divisés, ils tombent, se dit Crista.

L'univers de Flatterie était en train

de s'écrouler, en proie à ses conflits internes, agité de soubresauts qui le détruisaient plus vite qu'il ne pouvait détruire les autres. C'était ce que Zentz avait entrevu lorsque le varech l'avait saisi, et seule Crista connaissait l'intensité de sa résolution de ne pas mourir sous la botte de Flatterie ou de la main de Nervi.

De l'endroit où elle se trouvait parmi les rochers, Crista n'apercevait que le bouillonnement des vagues et une partie de l'océan à l'arrière-plan. La grève était cachée par la brume salée et la mer luisait jusqu'à l'horizon. Partout, à perte de vue, d'énormes tentacules du varech se soulevaient paresseusement

pour retomber lentement dans des gerbes d'écume. Crista tirait un grand réconfort de la contemplation du varech et de l'horizon infini.

— Drôle de moment pour être poudré, grommela Ben en secouant la tête.

— Rico a un plan, chuchota Crista. Il va agir… maintenant! Elle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête lorsque la danse électrique des points lumineux projetés par Rico crépita autour d'eux comme un bouclier d'énergie. Les soleils à leur apogée chassèrent le brouillard de la partie mouillée de la

plage et firent sécher sur la peau de Crista une fine pellicule de sel. La brume compacte accentuait l'aspect surréel de l'hologramme grandeur nature créé par Rico. Vu de l'arrière, c'était comme si l'on regardait à travers un miroir embué qui refusait de refléter les choses. Elle percevait confusément les ombres de Nervi et des autres qui hantaient les bords de l'image holo grâce à laquelle Ben et elle étaient oblitérés du paysage qu'ils avaient devant les yeux.

Nervi et Zentz avaient pris position derrière le rideau de lumière et se lançaient des codes stratégiques.

— Mouvement tournant sur flanc gauche, dit Nervi d'une voix posée et précise. Couvrez le haut, je prends la pointe et le sol.

— Mais… mais ils ont… disparu!

— C'est un stratagème. Une astuce de caméra. Ils sont à l'intérieur et ne peuvent pas s'échapper. Position?

— Atteinte. Dix mètres, flanc gauche. Je n'y vois que de la merde dans cette putain de soupe.

C'était plus un gargouillement qui sortait de sa gorge que de vrais mots.

— Ozette! cria Nervi. Elle est malade. Si elle ne rentre pas, elle meurt. Vous le savez. Vous n'avez pas le choix. Faites-la sortir.

Les doigts de Ben se posèrent sur ses lèvres.

— Il ne nous voit pas, chuchota-t-il. Ne bouge pas.

Elle était incapable de distinguer une personne d'une autre. Le tableau holo géant dansait sur son rideau de brume. Des silhouettes fantasmagoriques à l'extérieur du champ holo se transformèrent en un flou futile. Trois éclairs de lasers trouèrent le rideau de lumière pailletée et une cascade de

prismes s'illumina autour d'elle. Ben la força à se baisser et l'image se reforma en un clin d'œil.

— Reste comme ça, ne bouge pas, murmura-t-il. C'est une représentation holo parfaite. Absolument parfaite.

Elle rampa avec lui jusqu'à un lambeau de gyflotte étalé sur un rocher de lave noire. Bien que très faible, une volute d'images s'élevait de ce morceau de peau, emplissant l'esprit de Crista d'une fresque linéaire centrée sur l'actualité politique confuse de Pandore. La membrane épaisse de la gyflotte avait emmagasiné la chaleur des soleils de l'après-midi. Blottie contre Ben, elle se sentait ici en sécurité. Des éclairs de

lumière solaire perçaient de manière intermittente l'hologramme qui les entourait. Elle puisait des forces nouvelles dans le contact de cette gyflotte, ainsi que la certitude confiante que Nervi allait échouer.

— Ils ne peuvent pas nous voir tant que nous restons à l'intérieur de l'image, chuchota Ben.

Sa voix était épuisée par l'effort de concentration que la poudre bleue courant dans ses veines rendait presque impossible. Il était collé au rocher, mais son regard mobile enregistrait tous les détails qu'il pouvait.

— C'est fantastique! murmura-t-il.

Nous sommes à l'intérieur d'un tableau holo… Où a-t-il pu trouver les triangulateurs capables d'accomplir un tel prodige? Et avec une résolution qui…

— C'est le varech, lui dit Crista. Avata lui a fourni tout ce dont il avait besoin.

— J'aimerais bien voir ce qui est en train de se passer, murmura Ben. Nous sommes pour l'instant dans un trou à l'intérieur du spectacle de lumières. Tu vois le bord, juste là? Le tableau holo de Rico suit les contours de la gyflotte. Il se sert de sa peau comme d'un foyer.

Son doigt suivit la peau de gyflotte jusqu'à son extrémité et sembla disparaître lorsqu'il passa à travers l'hologramme. Il y eut un frémissement de lumière momentané et une ombre plus dense autour de son doigt. Ce furent les seuls signes qui troublèrent l'image.

— Le brouillard rend l'illusion particulièrement convaincante, dit-il. Tous ces petits éclairs que tu vois sont provoqués par les rayons des lasers qui se reflètent sur les gouttelettes d'eau en suspension dans le brouillard. C'est du plus bel effet.

— Je la ramènerai morte ou vive, Ozette! reprit la voix de Nervi, plus proche, à quelques pas d'eux seulement.

Si elle est morte, tout le monde croira que vous l'avez tuée. Et si elle est vivante… nous aurons tous une chance de nous en tirer.

— Retourner là-bas… murmura Crista. Je n'appelle pas ça vivre.

— Ne t'en fais pas. Il sait très bien comment cela finira. Trois nouveaux éclairs trouèrent le rideau de lumière et enveloppèrent le rocher au-dessus d'eux d'un éblouissant manteau de paillettes rouges et mauves. Ben entoura Crista de ses bras pour l'abriter entre le rocher et lui. Elle avait l'impression que la poussière de spores la faisait émerger

de son état de rêverie au lieu du contraire. Elle sentait ses idées et ses perceptions plus claires que ce qu'elle avait jamais connu quand elle était prisonnière de Flatterie.

— La poudre… Je crois que tu avais raison, dit-elle à Ben. Elle annule les effets de ce que Flatterie m'a fait prendre.

Elle se blottit encore plus fort dans les bras de Ben, comme si elle voulait se fondre en lui et mêler les oscillations de leurs atomes. Elle se sentait transposée en particules de lumière et d'ombre. Elle n'était plus un assemblage

de substance mais une idée, une image, un rêve. Elle ne ressentait ni douleur ni plaisir, simplement une impression de transmission, de mouvement obéissant à des motivations sur lesquelles elle ne possédait aucun contrôle.

— Ben, demanda-t-elle, soudain effrayée. Ben, tu es là?

— Oui, dit-il dans un souffle à son oreille. Je suis là.

— Excuse-moi, murmura-t-elle.

Elle savait que quelque chose allait arriver. Ses sens atteignaient un paroxysme que rien ne pouvait plus empêcher.

— Excuse-moi, répéta-t-elle.

Une sensation semblable à celle qu'elle avait éprouvée sur les quais à Kalaloch grossissait en elle puis explosa dans un grand souffle qui sortit de son cœur comme le roulement d'un monstrueux tonnerre. Tout ce qui était autour d'elle se figea subitement à l'exception du flot de plus en plus fort de la marée montante.

Bienvenue à la maison, Crista Galli.

La voix qui parlait dans sa tête n'avait pas besoin de son pour s'exprimer. Elle sortait d'un seul jet de la gyflotte agonisante, d'Avata.

Un sentiment de détachement rafraîchissant, puis de désincarnation familière l'envahirent. La distinction entre la peau de la gyflotte et la sienne devint floue. Elle fut saisie par un frisson qu'elle connaissait bien. C'était celui d'une lutte muette qui correspondait à une sorte de mort corporelle donnant naissance à la grande gyflotte de son esprit. Elle déploya sa membrane vélique à la lumière des soleils et prit sa première respiration.

Nous sommes nées de la même souche, Crista Galli.

Elle se souvenait maintenant. Avant les explosions des grenades sous-marines qui l'avaient fait monter à la surface, elle était attachée, en sécurité, à une cosse du varech. Les souvenirs affluaient avec une rapidité étourdissante. Le gémissement de Ben à son oreille la fit revenir sur la plage où ils étaient blottis. Le tableau holo avait disparu. La brume s'était suffisamment dissipée pour qu'ils aperçoivent les corps qui jonchaient la plage.

— J'ai cru mourir, dit Ben en se

massant les tempes. Que… qu'as-tu fait?

Crista ne pouvait lui répondre. Elle était à cheval sur deux mondes. Celui de la plage, avec Ben, et celui de la mer avec son grand protecteur, Avata. Le tableau holo avait disparu en même temps que le coup de tonnerre et Nervi gisait sur la plage, presque à portée de son bras. Il clignait des yeux d'un air hébété et un filet de sang coulait de son nez aux veinules rouges grossies. Crista se redressa lentement et ramassa le laser. Rico, étourdi lui aussi, fut le premier à reprendre ses esprits. Il fit la même chose avec le laser de Zentz.

— Toutes mes excuses, petite sœur, dit-il avec une légère courbette et un

sourire énigmatique. Il y a beaucoup de choses que votre frère ignorant n'avait pas comprises.

Il tituba et faillit tomber, mais se rattrapa à la paroi du grand rocher et se mit à rire.

Les autres autour d'eux commençaient à sortir de leur évanouissement en secouant la tête. Quelques-uns, victimes des lasers, ne se relèveraient plus jamais.

Crista se sentait plus forte, plus grande physiquement. Même Rico, semblait-il, était petit à côté d'elle. Elle respira à fond l'air chargé d'embruns de la plage et cela lui insuffla une nouvelle

clarté d'esprit. Ses jambes étaient plus fortes pour soutenir son jeune corps. La marée bouillonnait à ses pieds et à quelques mètres de là elle léchait le corps toujours inconscient de Nervi dans le sable.

— Alors, Rico, vous voulez toujours me tenir éloignée du varech? Il secoua la tête en riant.

— Deux règles d'or, dit-il. La première, ne jamais discuter avec une femme qui tient une arme.

Elle leva le laser de Nervi comme si elle le voyait pour la première fois puis demanda:

— Et la seconde?

— Ne jamais discuter avec un homme armé. Elle rit à son tour et Ben les imita.

— Tu as pourtant tenu à discuter avec Nervi, dit-il, et vois où cela l'a mené.

— Je n'ai pas discuté, fit Rico. Je

l'ai trompé. Ou plutôt, c'est Avata qui l'a trompé. Mais nous avons du travail. Croyez-moi ou non, il faut absolument que nous sauvions Flatterie. Si nous ne le faisons pas…

— Le sauver? s'écria Ben d'une voix où filtrait la rancœur. C'est lui qui est responsable de tout. Il devrait en subir les conséquences.

— Pas si nous devons les subir aussi, dit Crista. Si toute vie humaine sur Pandore doit s'éteindre. Il en a le pouvoir. Je le sens. Rico a raison. Flatterie doit être neutralisé, mais laissé en vie.

Les Zavatariens hébétés

commençaient à se relever et à retrouver leurs esprits. Ben souleva Nervi par les épaules et le traîna un peu plus haut sur la plage, à l'abri de la marée. Un Zavatarien vint l'aider et attacha les poignets de Nervi dans son dos à l'aide d'une robuste lanière de maki.

— Ce tableau holo, fit Ben. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Comment as-tu fait?

— Je me demandais quand tu finirais par poser la question. Il ramassa un filament de varech sur la plage, le caressa un instant puis le rejeta à la mer.

— Voilà comment j'ai fait. Je pense que nos amis zavatariens ont ces deux minables bien en main. Suis-moi. Je voudrais te présenter à mon ami Avata, le plus grand directeur de studio holo du monde.

Un bref cri d'avertissement, poussé par une sentinelle postée au sommet de la falaise, fut immédiatement suivi par l'apparition imprévue d'une meute de capucins sortie de la brume en un sinistre mouvement flou. Ben arracha le laser des mains de Crista, tout en la poussant vers Rico, et lâcha une brève giclée. Une odeur d'ozone accompagna la détonation. Deux capucins retombèrent dans une gerbe de

jappements et de sable à une dizaine de mètres d'eux à peine. Les autres se précipitèrent aussitôt sur eux pour les dévorer, comme leur instinct les y incitait. Un Zavatarien vida son chargeur sur le reste de la meute.

— Ils sont… si rapides… haleta Crista en s'apercevant qu'elle s'agrippait au bras de Rico.

Il ne la repoussa pas, cette fois-ci, mais posa la main sur son épaule qu'il serra gentiment.

— Pas le temps de réfléchir, côté surface, dit-il. Je constate que l'âge ne t'a pas ôté tous tes réflexes, ajouta-t-il en se tournant vers Ben.

— Il y en a qui restent jeunes éternellement, lui dit son ami en riant. C'est peut-être dû à mes fréquentations.

Il prit la main de Crista et tous les trois respirèrent à l'unisson l'air saturé d'embruns.

— Si elle n'est pas trop abîmée, nous vous donnerons un morceau de cette peau comme souvenir, dit Rico à Crista.

— Que ferais-je d'un morceau de peau morte? murmura Crista avec un frisson, comme si un doigt glacé venait de lui parcourir l'échiné. C'est la vie qui m'intéresse.

— Bien parlé, approuva Ben. Mais j'ai hâte de voir le mystérieux studio de Rico.

Une bouffée de vent chassa de la grève les derniers vestiges de brume et Crista sentit sur sa peau pâle la caresse des deux soleils. Sa combinaison de plongée miroitait tandis que la marée prenait possession, telle une amibe, des derniers rochers qui marquaient ses limites. Sans lâcher la main de Ben, elle suivit Rico en direction de la falaise. Deux Zavatariens en combinaison verte étaient postés devant un large passage entre deux rochers.

— C'est là-dedans, leur dit Rico. Mais ce que vous allez voir, ce n'est

rien à côté de la manière dont je suis arrivé ici. Attention, la roche est glissante.

Crista s'arrêta dans l'obscurité de l'entrée. Elle sentait sur son visage un souffle d'air humide. Une série de gravures représentant des thalles entrelacés de varech, des poissons et des soleils décorait la paroi intérieure. Elle se tourna pour lever une dernière fois son visage en direction des soleils avant d'affronter l'obscurité.

— Regarde, lui dit Ben en désignant le ciel. Des gyflottes. Elles apportent l'hydroptère qui a servi aux deux autres.

Une demi-douzaine d'outres volantes avaient fait leur apparition, venant de l'intérieur des terres. Deux d'entre elles portaient l'hydroptère étincelant au creux d'un berceau de tentacules. Elles se laissèrent descendre, en cercles paresseux, jusqu'à une centaine de mètres de la plage, puis lâchèrent leur hydrogène en émettant leurs bruits flûtes qui comprenaient un long sifflement aigu signifiant « pas de danger ». Leurs grandes membranes véliques battaient et claquaient sous la brise côtière quand elles changeaient de direction. La lumière solaire, à travers leur peau, leur donnait des reflets d'un orange foncé et Crista apercevait déjà, à cette distance, le réseau délicat de leurs

veines.

— Les gardiennes de l'Oracle, murmura l'un des Zavatariens. Elles nous sont envoyées, comme vous, par Avata, pour nous aider. Il n'y a rien à craindre.

Crista Galli avait l'impression que les cris flûtes lancés au vent par les gyflottes appelaient: « Avataaa! Avataaa! »

— Suivez-moi, leur dit Rico. Laissons ces gens faire le ménage. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

Ils franchirent une haute voûte de pierre taillée et Crista, qui s'attendait à

se retrouver dans l'obscurité, fut surprise de voir un bassin illuminé d'une magnifique lumière qui venait du varech flottant à la surface. Comme la brise tout à l'heure sur ses joues, la lumière vibrait d'une douce pulsation qui évoquait quelque chose de vivant.

— Avata m'a conduit ici par l'océan, leur dit Rico. Le bassin communique avec le varech. Il se vide et se remplit avec la marée. J'ai été rejeté à la surface. Comme vous le voyez, il est bien occupé en ce moment.

L'odeur iodée de la plage était remplacée ici par le parfum de milliers de fleurs, bien qu'il n'y en eût pas une seule de visible. Une racine de varech

s'élevait du bassin au centre de la caverne et se perdait dans les hauteurs de la roche.

— La racine descend de la voûte, murmura Ben. Toute la falaise a été mise sens dessus dessous par le tremblement de terre de 82. Regardez-moi un peu ce monstre!

Elle vit qu'il avait raison. La racine ne montait pas du bassin, mais y plongeait. Sa partie supérieure, à une trentaine de mètres ou plus au-dessus de leurs têtes, était indiscernable contre la roche où elle se fondait. Autour d'elle scintillaient les mille reflets de ses paillettes de minéralisation.

— Elle est vraiment ancienne, murmura Crista en penchant le cou pour mieux voir. Vraiment très, très ancienne.

Les parois de l'immense caverne s'étageaient en terrasses jusqu'à l'endroit où la racine rejoignait la voûte. Les terrasses étaient cultivées et les parois tapissées de branches grimpantes lourdement chargées de fruits. Un comité de réception composé d'une foule en costumes multicolores attendait en lui souriant parmi la végétation. Quand ils s'avancèrent tous trois dans le passage qui contournait le bassin, des applaudissements retentirent et le cri scandé de « Crista! Crista! Crista! » entra en pulsation au même rythme que

la lumière du bassin.

— Regarde-toi, lui dit Ben en élevant la voix pour couvrir le vacarme. Tu es phosphorescente!

C'était vrai. À l'exception de la main que tenait Ben, un halo lumineux entourait son corps. Ce n'était pas le reflet du bassin sur sa peau blanche et sa combinaison de plongée, car les pulsations étaient en harmonie avec les battements de son cœur et elle se sentait plus forte à chaque battement.

— Merci, dit-elle en s'inclinant devant la foule. Merci à tous. Les espoirs que vous placez dans la nouvelle Pandore seront bientôt réalisés.

Elle s'avança jusqu'au bord du bassin et se fondit dans l'émanation de lumière blanche qui lui donnait accès, de nouveau, au cœur d'Avata. Ce fut comme si elle ouvrait mille yeux sur le monde, partout en même temps. Et avec certains de ces yeux, elle se voyait regardant Avata dans le bassin.

Elle entendit sa propre voix qui s'élevait, remplissant la caverne avec une ampleur qu'elle n'avait jamais eue avant.

— La peur est la seule monnaie qui ait cours au royaume de

Flatterie, annonça-t-elle. Nous allons lui racheter sa part dans cette monnaie.

Des images surgirent de la surface du bassin comme à un commandement de sa main tendue et remplirent la caverne de petits spectres vifs et lumineux. Le corps de Crista enfla jusqu'à sa dimension océanique et elle leva de joie ses mille bras au ciel.

Un cri échappa à l'une des sentinelles qui hurla:

— Le varech! Regardez le varech!

Mais personne n'eut à sortir pour voir le spectacle. Il se déroulait en même temps à l'intérieur de la caverne. Dans toutes les mers de Pandore, le varech soulevait ses tentacules géants au-dessus de la surface. Des arches de lumière multicolore reliaient des gisements éloignés tandis que les gyflottes elles-mêmes traçaient de grands sillages d'étincelles avec le lest qu'elles traînaient derrière elles, ouvrant de nouvelles voies de communication entre les gisements isolés, aussi bien sauvages que domestiques.

Rico souriait à travers ces cascades de lumière et Crista perçut la différence entre le Rico qu'elle avait connu et celui qui les avait sauvés sur la plage. Celui-ci était heureux.

— Regardez Avata! cria-t-il à la foule. Le varech s'est éveillé! Longue vie à Avata!

Les applaudissements et les exclamations de joie firent place aux rythmes sourds des tambours à eau et des flûtes.

— Mais, comment… Ben ravala sa

question. Il essayait désespérément de suivre des yeux le spectacle qui l'entourait. Un cortège de fantômes venus de tous les coins de Pandore se déversait parmi les gens de la caverne comme un raz de marée holographique.

— Ce sont des couloirs mentaux semblables à ceux du varech, expliqua Rico. Mais ils ne sont plus fonction du toucher.

Il se tourna vers Crista Galli et prit ses deux mains dans les siennes. La lumière autour d'eux devint encore plus intense.

— Bien que pour vous cela n'ait duré que quelques instants, j'ai été loin de vous durant des années, dit-il. J'ai vu se dérouler votre vie, la mienne, celle de Flatterie. Il a introduit dans son corps un déclencheur secret qui tuerait le varech s'il venait à mourir. Si son cœur s'arrête de battre, un émetteur libérera son stock de toxine dans le monde entier. En quelques instants, le varech serait paralysé et détruit. Vous voyez pourquoi nous devons isoler Flatterie, le neutraliser, le protéger contre sa propre ignorance. Entrez dans le varech. Dites au monde ce que vous savez.

Crista se sentit attirée vers le bord du bassin et un murmure immense emplit

la caverne quand elle posa le pied sur la racine géante du varech. Ce qu'elle ressentit à ce moment-là était une pure joie. Elle était devenue la force vitale de tous ceux qui étaient là et elle mêla son être à celui du jeune Kaleb Norton-Wang.

En l'espace de quelques battements, le réseau tissé à travers le monde s'amplifia. Dans les Oracles, les gens qui consultaient le varech la sentirent entrer dans leur esprit comme ils entraient dans le sien. C'était un abandon collectif, chaque partie prenant sa place dans le tout. Elle avait l'impression de tournoyer comme une

particule de poussière dans un courant d'air et des filaments de lumière s'échappaient de chacune de ses cellules pour se disperser dans le monde. L'un d'eux, parti du centre de son front, quitta la planète pour toucher les fidèles en orbite autour d'elle. De son poste sur l'Orbiteur, elle vit les océans de Pandore miroitant d'une lumière nouvelle.

Tu vois, Crista Galli, lui dit la voix intérieure. Les branches coupées se regreffent. En toi, les parties se rejoignent, et Avata est bien plus que la somme de ses parties.

***Prenez n'importe quelle activité humaine, n'importe quels arts, disciplines ou techniques, et poussez-les aussi loin qu'ils peuvent aller, au-delà de tout ce qu'ils ont pu donner dans le passé, poussez-les jusqu'à leurs dernières limites, et vous vous retrouverez dans le royaume de la magie.***

***T. Robbins***

Nano Macintosh avait fait évacuer et boucler hermétiquement tout le secteur de l'axe de l'Orbiteur. Il n'y restait qu'une poignée de volontaires

appartenant à la brigade anti-incendie qu'il utilisait comme force de sécurité. Il était sûr que Brood, s'il se voyait acculé, n'hésiterait pas à recourir au sabotage. Il avait en conséquence donné des ordres à Spud pour qu'il dispose des charges de séparation dont l'explosion libérerait l'Orbiteur de la nef spatiale si la situation l'exigeait. Il était convaincu que l'objectif de Brood serait le Contrôle des Courants, de loin l'installation la plus cruciale et la plus vulnérable dans l'espace.

Avec un peu de chance, il ne pourra pas s'emparer à la fois de la nef et de la station. Avec beaucoup de chance, il

n’aura ni l’une ni l’autre.

Mack avait toujours détesté le contact d’une arme dans sa main. Sa formation à Lunabase lui était cependant précieuse dans ce domaine et son expérience de l’apesanteur lui donnait un avantage certain sur Brood. Mais il ne s’était jamais lancé dans une chasse à l’homme avec autant d’enthousiasme que certains de ses compagnons. Il était plus âgé que les autres membres de l’équipage du Terra. Il avait formé pas mal d’équipages de nefs spatiales, jusqu’à ce qu’il obtienne son propre commandement, à l’instigation de

Flatterie.

Il ne réagissait pas non plus de la même façon à l'idée de sa propre mort. Depuis que Béatriz était entrée dans sa vie, il avait compris qu'il voulait vivre plus intensément que jamais. L'idée d'affronter Brood un laser à la main nouait son estomac d'une angoisse glacée et lui faisait trembler les mains. Il agrippa une poignée devant l'entrée du Contrôle des Courants et essaya le levier d'ouverture.

Il n'est pas bloqué!

Trois de ses hommes et lui verrouillèrent leurs combinaisons spatiales et firent le test de la fréquence de communication de leurs casques.

— Numéro un, paré, dit-il.

— Deux paré.

— Trois.

— O.K. quatre.

— Seulement de la mousse, si possible, rappela-t-il à ses hommes. Nous n'avons pas construit tout ça pour le foutre en l'air. N'oubliez pas que les connexions avec le varech ne survivraient pas au vide. Il faut éviter de

créer une brèche. Nous ne ferons le vide qu'en dernier recours. Deux et trois, en position à droite et à gauche. Quatre, vous passez devant. Prêts?

Trois poings serrés se levèrent, bien que le « haut », pour le numéro deux, fût plutôt vers le bas.

— On y va!

Mack ouvrit la porte et ils s'engouffrèrent dans la salle où il avait passé le plus clair de son temps depuis deux ans. Le numéro deux fut abattu avant d'avoir franchi le seuil, mais le trois, en se servant de lui comme d'un bouclier, aspergea de mousse les deux hommes de Brood qui se figèrent

aussitôt dans une immobilité totale. Le numéro quatre avait bondi pour prendre position au plafond au-dessus de Brood.

Celui-ci était assis calmement, harnaché dans le fauteuil de commande, son laser négligemment pointé sur la Grille Maîtresse. Il n'avait même pas pris la peine de revêtir un scaphandre sur son treillis.

Mack hésita, son attention figée sur la pastille de visée du laser de Brood qui reposait sur le cerveau central contrôlant la totalité du varech domestiqué de la planète.

— Docteur Macintosh, abattez vos deux hommes ou cette chose

n'appartiendra bientôt plus qu'à l'histoire.

Dans les battements qui suivirent immédiatement, les rouages du cerveau de Mack tournèrent à la vitesse de la lumière.

Il bluffe, j'en suis sûr. S'il détruit la Grille Maîtresse, ni lui ni personne ne pourra vivre à la surface de Pandore avant un an.

L'idée le frappa alors que Brood n'était pas obligé de vivre à la surface.

Pas s'il tenait la nef spatiale Nietzsche.

Mais il ne la tient pas. Pas encore, du moins.

— Je dois ajouter, poursuivit Brood, que si je suis tué, votre N.P.O. appartiendra aussi à l'histoire. Nous avons un traitement pour chacun, comme vous voyez.

Mack aperçut les quatre techs reflétés par le panneau d'une console. Ils se baissaient derrière la deuxième rangée de machines et le laser du

quatrième homme de Mack suivait leurs mouvements. Il espérait que les choses n'en arriveraient pas là. Les gardes emprisonnés par les cocons de mousse survivraient s'ils étaient libérés assez rapidement, mais les lasers… l'idée le déprimait

Brood posa la main sur l'interphone de la console principale.

— J'ai laissé un homme à moi là-bas pour s'occuper du N.P.O. Il s'appelle Orille et vous avez dû remarquer qu'il est très jeune.

Assez nerveux, également. Cela

nous a posé quelques problèmes dans le passé. Vous pouvez demander à votre star holo ce qui se passe quand Orille s'énerve. Tout va bien là-bas, mon petit Orille?

La personne à l'interphone se racla la gorge plusieurs fois avant de répondre:

— Ça… ça va, chef. Ils essayent de me parler, là-dehors, mais je n'écoute même pas.

— Est-ce que le câblage avance?

— Oui, fit la voix criarde. D'après

le tech, ce sera prêt dans deux heures au maximum.

— Vous voulez connecter le N.P.O.? demanda Mack d'une voix sincèrement étonnée. Pour quoi faire?

— Nous pourrions avoir envie de faire un petit tour, docteur. Et ces paquets de merde, là? Je vous avais dit de leur régler leur compte.

— Je refuse de faire une chose pareille, capitaine.

Il défit son casque et le posa sur le pupitre voisin. Puis il s'assit dans le fauteuil de Spud en affectant la même attitude nonchalante que Brood.

— Si vous croyez que je bluffe… lui dit ce dernier.

— Je sais que vous ne bluffez pas. Vous ferez quelque chose. Mais la Grille Maîtresse est un de vos atouts. Vous n'allez pas la détruire pour quelque chose d'aussi secondaire que ces deux hommes.

— Ils peuvent s'en aller.

Mack fit un signe aux deux hommes et reprit son casque pour leur parler.

— Vous pouvez ressortir. Verrouillez la porte. Emmenez ces deux-là et les quatre autres avec vous.

— Pas question! Ils restent! protesta Brood.

— Tout le monde sort à l'exception de vous et moi. Vous saviez bien que cela finirait ainsi, de toute manière. Cela laissera à vos gardes une chance de survivre. Et les quatre autres ne peuvent vous servir à rien ici tant que cette… question ne sera pas réglée entre nous. N'ai-je pas raison?

Brood renifla pour manifester sa contrariété puis leur fit signe de sortir. Les hommes de Mack quittèrent la salle à reculons en traînant les deux gardes dans leurs cocons. Brood ne leur accorda même pas un regard. Son attention demeurait fixée sur les

multiples moniteurs de la Grille Maîtresse qui quadrillait la planète. Une légère phosphorescence émanait de derrière les écrans et Mack remarqua la présence d'une fine vapeur qui sortait de son foyer holo à proximité de la tourelle.

La mystérieuse brume laiteuse se répandit au pied de la console, jusqu'aux grosses chaussures de toile que portait Brood. À la base du foyer holo, la même lumière forma une sorte de petite lune. À en juger par les reflets qu'il voyait sur la cloison de plastacier, la tourelle devait être également remplie de cette lueur. Le varech. Que peut-il bien préparer?

Le laser de Brood était toujours pointé sur la Grille Maîtresse dont les moniteurs indiquaient à présent que le réseau était entièrement reformé, mais selon des alignements différents et plus complexes. Brood ne semblait pas avoir remarqué la lueur, ou bien il devait penser qu'elle était normale.

Quelque chose est en train de s'emparer du contrôle de tout le réseau!

Quoi que ce fût, cela signifiait que la Grille Maîtresse n'avait plus d'importance. Elle n'était plus qu'un

instrument de vérification et non un outil de manipulation.

— Est-ce Flatterie qui vous a envoyé ici? demanda-t-il à Brood. Le visage du capitaine, non dépourvu de charme, esquissa un sourire un peu grimaçant.

— Oui. C'est lui qui m'a envoyé, dit-il.

— Et c'est pour obéir à ses ordres que vous avez fait irruption chez nous de cette manière?

— Pour obéir à l'esprit de ses ordres.

— Pourquoi n'ai-je pas été…

— Parce que vous faites partie du problème, docteur.

Brood pivota sur son siège pour lui faire face. Mack vit dans ses yeux un âge beaucoup plus avancé que les traits d'enfant qui les encadraient. Le laser était à présent pointé sur sa poitrine. La lumière blanche continuait de suinter de

tous les appareils connectés avec le varech. Elle sortait aussi de l'écran situé devant le capitaine aux traits blêmes.

La planète entière s'entoure d'un halo. C'est le varech, mais que prépare-t-il?

— Mes ordres étaient d'assurer la sécurité du Contrôle des Courants et d'empêcher cette Tatoosh de parler à tort et à travers, lui dit Brood.

Le ton de sa voix était calme, presque pensif.

— Nous devions écarter Ozette de l'holovision, remplacer les collaborateurs de Béatriz Tatoosh en fonction des besoins et l'escorter jusqu'ici, poursuivit-il. Le Directeur avait peur qu'elle n'essaye de… vous influencer, ce qui aurait pu mettre en danger le Contrôle des Courants et le Projet Spationef tout entier.

— C'est pour cela que vous l'avez terrorisée, que vous avez exécuté tous les membres de son équipe, assassiné les hommes de mon escadron de sécurité

et que vous vous apprêtez maintenant à détruire le Contrôle des Courants et à vous emparer de la nef spatiale. Même Flatterie n'avalera pas cette couleuvre, capitaine.

Brood sourit, exhibant ses dents fines et pointues, mais son regard demeura aussi dur que du plastacier.

— C'est peut-être un trait de famille, cette tendance à la paranoïa, dit-il d'une voix un peu éraillée. Je vois que vous ne connaissez pas la rumeur à mon sujet. On dit que Flatterie est mon père. J'ignore qui était ma mère, mais il s'agissait d'une de ses diversions, à

l’époque, une diversion dont je suis le « misérable fruit », comme on dit.

Mack n’était pas tant surpris par cette révélation que par le ton de froide colère sur lequel elle lui était faite.

La colère à chaud fait mal, mais c’est la colère à froid qui est mortelle.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Brood l’arrêta.

— Épargnez-moi votre sympathie, docteur. Ce n'est pas de la sympathie qu'il me faut. Je ne suis pas le seul à posséder ce privilège. Il y en a eu d'autres. S'il est au courant, il sait qu'il bénéficie d'un traitement de faveur de ma part, parce que je ne le menace pas. S'il ne l'est pas…

Il eut un haussement d'épaules, accompagné d'un froncement des lèvres. La lumière fantôme lui arrivait aux chevilles.

— D'autres n'ont pas eu ma chance, continua-t-il. Ma mère, par exemple, quelle que soit son identité. Le Directeur a soif de pouvoir et j'ai également besoin de pouvoir. Voilà qui

est clair. D'une manière ou d'une autre, j'aurai ce que je veux.

— Ils ont déclenché un « code Brutus », en bas. Vous y êtes pour quelque chose?

Brood laissa échapper un rire sec. La vue de ses dents pointues lui fit courir un frisson le long de l'épine dorsale.

— Je suis de la race des gagnants, docteur. Je suis toujours dans le camp du plus fort. Je ne peux pas perdre. Si Flatterie l'emporte, j'aurai sauvé sa précieuse nef, j'aurai sauvé son précieux varech et je serai gagnant. S'il perd, j'aurai capturé la nef et le précieux

varech pour les remettre au gagnant.

— Que se passera-t-il si l'un des autres vous demande son aide?

— Je crois qu'il y aura une panne dans le système de communication. Ce ne sera pas nouveau ici, n'est-ce pas, docteur?

Mack sourit.

— Non, ce ne sera pas nouveau. Nous avons ce problème depuis ce matin.

— Je l'avais remarqué. Mes hommes n'ont pas l'habitude de ce mode de transmission, mais ils connaissent

leur boulot. Cela fait un bon moment que nous suivons sur nos écrans ce que vous faites ici. Pour ne pas perdre la main, vous comprenez. Je vous connais très bien, docteur Macintosh. Et vous, que savez-vous de moi?

— Rien du tout.

— Je n'irais pas jusqu'à dire cela. Vous saviez que je ne détruirais pas la Grille Maîtresse. Pas tout de suite, en tout cas. Vous saviez que si j'avais réellement voulu la mort de vos hommes, ils ne vivraient pas en ce moment et vous non plus. Dites-moi ce que vous savez d'autre sur moi, docteur.

Mack se frotta le menton. Une sanie

sortait de la combinaison de son sapeur numéro deux et flottait vers lui, mêlée de caillots évoquant des décorations pour une fête. Il essaya de se rappeler qui c'était, mais cela lui échappait. Brood était d'humeur bavarde et il fallait l'encourager dans cette voie.

— Vous avez couvert toutes vos bases, lui dit-il. Si vous choisissez le mauvais côté, vous pourrez toujours vous enfuir avec la nef — à condition que vous parveniez à réunir un équipage.

— Il y a déjà vous-même, docteur, fit Brood en souriant. Un vrai membre de l'équipage original. Et j'ai le N.P.O. Je suis sûr qu'en homme avisé et en bon commandant, vous avez prévu un

système de rechange, probablement quelque chose de très pratique, du genre de votre Grille Maîtresse. Oui, un système de sécurité pour votre sécurité.

Il rit de nouveau, plus pour lui-même cette fois-ci. Avec le canon de son laser, il repoussa les globules de sang avec assez de force pour les faire entrer en collision avec eux-mêmes et dériver en bloc vers la tourelle. Une peau de sang noir resta collée, luisante, au bout du canon.

Du plus profond de sa mémoire remonta le souvenir de l'un de ses instructeurs, à l'entraînement de Lunabase, expliquant qu'une blessure

faite par un rayon laser était toujours propre et nette, car le cône de passage à travers le corps cautérisait immédiatement les vaisseaux sanguins. Dans la pratique, comme d'habitude, ce n'était pas toujours le cas.

Soudain, toute la salle du Contrôle des Courants s'éclaira d'une lumière aveuglante. Mack sentit dans ses yeux une douleur fulgurante et il porta instinctivement les mains à son visage pour les protéger. Il entendit Brood se lever comme un fou et se cogner à la rangée de pupitres en se dirigeant vers la porte.

— Qu'est-ce que c'est que cette putain de…

Mack essaya de rouvrir prudemment les yeux et s'aperçut qu'il y voyait à condition de les refermer tout de suite et de garder les paupières serrées. Cela n'empêcha pas les larmes de rouler sur ses joues. Mais ce qu'il avait aperçu avait accéléré les battements de son cœur.

Si la lumière était un solide, c'est à peu près à ça qu'elle ressemblerait.

Elle n'était pas tant intense, maintenant, qu'omniprésente. Il sentait

physiquement son contact. Pas comme une radiation telle que la chaleur du soleil, mais comme la réelle sensation de pression d'un scaphandre spatial pressurisé.

Il se ressaisit et rejoignit Brood, qui essayait d'ouvrir la porte, en luttant maladroitement avec lui pour lui prendre son arme. Mais il échoua. Brood avait appris, lui aussi, à ouvrir les yeux, et le canon du laser se colla contre son front.

— Vous n'êtes pas raisonnable, docteur. Je devrais vous griller la cervelle sur-le-champ, mais je vais attendre un peu. Je préfère mettre d'abord la main sur votre petite amie. Expliquez-moi donc ce qui se passe ici.

Une voix terrorisée sortit de l'interphone:

— Capitaine Brood, on n'y voit plus rien ici. Il y a une lumière qui remplit toute la salle du N.P.O. et on dirait qu'elle sort de ce cerveau…

La voix fut brusquement interrompue par des bruits de lutte. Mack supposa que ses hommes avaient réussi à pénétrer dans la salle. Pour la première fois, Brood parut ennuyé. Peut-être commençait-il même à avoir peur.

— J’ignore totalement ce que c’est.

— Ne me racontez pas de conneries, docteur! hurla Brood. Une fine poussière de salive gravitait autour de sa tête.

— Ce doit être le varech, expliqua Mack de sa voix la plus apaisante. Ici comme dans la salle du N.P.O., certains de nos appareils fonctionnent avec le varech.

Un cri étranglé, inhumain, sortit de

la gorge de Brood. Ses yeux s'agrandirent tandis qu'il fixait quelque chose derrière Mack. Celui-ci, s'agrippant à une poignée de soutien, fit pivoter son corps en s'abritant les yeux de l'autre main. La rangée d'écrans qui lui faisait face affichait des scènes erratiques, sur un rythme de cauchemar, et ces scènes semblaient empruntées au passé de Pandore. Certaines dataient des premiers jours de la colonisation.

— Ce sont… ce sont mes souvenirs! balbutia Brood. Tous les endroits où nous avons vécu, ma famille… sauf… Qui est cette femme?

Un visage en gros plan apparaissait et disparaissait par intermittence sur

tous les écrans. La lumière semblait lui donner de plus en plus de substance. Mack l'avait reconnue tout de suite. Il s'agissait d'Alyssa Marsh telle qu'elle était plus de vingt ans auparavant.

Une voix douce, celle d'Alyssa, sortie de partout autour d'eux, murmura:

— Si vous voulez bien nous rejoindre, nous sommes prêts à commencer maintenant.

Une grande porte ovale prit forme dans la lumière et tout se figea dans la salle. Plus rien d'autre n'était visible. La porte était en suspens dans les airs, aussi concrète que la main de Mack, mais le cocon de lumière qui les

englobait avait complètement exclu la salle du Contrôle des Courants. Il n'y avait plus ni sol, ni moniteurs, ni cloisons, ni plafond. Plus aucun bruit, même. Rien d'autre que cette porte. Même la respiration haletante de Brood était privée de toute sonorité par la lumière. Mack eut soudain l'impression qu'il était tout seul, bien que le capitaine fût assez près de lui pour qu'il puisse le toucher. Il eut la tentation de tendre la main, rien que pour s'assurer qu'il était réel.

La Voix de l'Ombre. Ils ont peut-être trouvé le moyen de…

— Qu'est-ce que c'est que cette putain de connerie? demanda Brood. Si c'est encore un tour du varech, ça ne prend pas avec moi. Et si c'est vous, considérez-vous comme un homme mort.

Avant que Mack pût faire quoi que ce soit pour l'arrêter, Brood tira une giclée de laser sur la porte. Mais la giclée ne s'arrêta pas et Brood fut incapable de lâcher son arme. Les détails de la porte s'intensifièrent. Elle subit des changements saccadés, accélérés. Des dizaines, des centaines de portes se succédèrent à sa place, comme si chacune s'effeuillait pour faire place à l'autre.

L'arme était devenue trop brûlante pour Brood et il essayait de l'arracher de sa main, mais elle restait collée, d'un rouge incandescent, jusqu'au moment où la charge fut épuisée. Il luttait pour crier, le visage congestionné et les veines du cou saillantes, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Lorsque tout fut fini, il flotta, le regard vitreux, impuissant, tenant ses mains carbonisées écartées de son corps.

Mack n'avait entendu aucun bruit, il n'avait perçu aucune odeur bien qu'il eût vu la chair se boursoufler sur les doigts du capitaine. La porte de lumière était toujours là devant lui. Elle était apparue, au début, sous la forme de

l'une des grandes baies ovales qui séparaient l'Orbiteur de la nef spatiale, mais elle avait maintenant l'aspect de la double porte qui donnait accès à la salle de conférences de Lunabase telle qu'elle était restée dans son souvenir. Chaque fois que Mack avait passé cette porte, c'était pour assister à une conférence sur les nouveaux développements des recherches sur la conscience artificielle qui étaient menées là-bas. Certaines de ces réunions lui faisaient dresser les cheveux sur la tête et lui rendaient les mains toutes moites. Mais cette fois-ci, la double porte ne lui faisait pas peur.

Il ne doutait pas qu'elle fût une illusion, une représentation holo proche

de la perfection. Il était habitué à travailler avec des hologrammes de la quatrième ou de la cinquième génération, mais celui-ci avait une présence réelle. La lumière qui le composait était dotée de substance.

— Comment ont-ils fait pour obtenir ça? se demanda-t-il tout haut. Un hologramme de la millième génération?

C'était comme si tous les atomes de la salle, ceux de l'air ambiant, ceux de sa propre haleine, participaient à une projection géante. Il tendit le bras, en s'attendant à le voir passer au travers de l'illusion. Mais ce ne fut pas le cas. C'était une vraie porte, bien solide. Brood avait disparu. Comme le reste de

la salle, il avait simplement cessé d'être. Les seules choses qui existaient étaient Mack et ces lourdes portes extraites de ses souvenirs de Lunabase. Il lui sembla entendre des bruits de voix derrière. Il crut reconnaître le rire de Béatriz.

— Joignez-vous à nous, docteur, je vous prié, insista la voix douce. Sans vous, rien de tout ceci n'aurait été possible.

Comme il posait la main sur la poignée, la porte changea une nouvelle fois d'aspect pour devenir celle qui séparait les installations de Lunabase proprement dites de l'arboretum où il

s'était rendu si souvent au cours de son séjour là-bas. Un solide dôme de verre au plasma protégeait l'environnement sylvestre où il aimait se promener. Ici, à la limite de la zone de pénombre de la lune terrestre, il avait pu gravir les pentes de collines verdoyantes et sentir l'odeur fraîche et humide des fougères sous le couvert de vrais arbres. Son esprit, ou la chose qui le manipulait, devait souhaiter ardemment qu'il ouvre cette porte.

Le mécanisme de verrouillage avait l'air bien réel sous ses doigts. Il l'actionna et la porte s'ouvrit lentement vers l'intérieur d'une salle encore plus illuminée que celle où il se trouvait.

Cette fois-ci, la lumière ne lui blessa pas les yeux; et quand il s'avança, plusieurs silhouettes familières s'y matérialisèrent pour l'accueillir.

Je suis mort! se dit-il. Brood a dû tirer sur moi et je suis mort!

***Confronter une personne avec son ombre, c'est lui montrer sa propre lumière.***

***Carl Jung***

Les sapeurs de l'Orbiteur flottaient dans leurs drôles de combinaisons spatiales de part et d'autre du corridor donnant accès à la salle du N.P.O. La plupart étaient des femmes, comme la majorité de l'équipage de la nef spatiale. Chacun portait à sa ceinture une panoplie d'outils leur permettant de s'introduire partout et quelques-uns poussaient devant eux des conteneurs de

gaz inerte tandis qu'ils patrouillaient derrière Béatriz. Tous avaient quitté leur poste de travail pour faire front contre la menace d'incendie. Seul le vide non contrôlé était plus redouté que le feu à bord de la station orbitale. Les plaisanteries lapidaires qu'ils échangeaient par l'intermédiaire des communicateurs de leurs casques faisaient ressortir la nervosité que trahissaient leurs yeux.

Béatriz se doutait depuis le début que le jeune garde de la sécurité qui s'était enfermé dans la salle du N.P.O. essayait de connecter celui-ci. Le jeune officier des sapeurs qui était resté avec elle était un ingénieur en construction

spatiale nommé Hubbard. Comme tous les membres de la brigade anti-incendie, c'était un volontaire, habitué à faire le double de travail en deux fois moins de temps. Il déploya ses hommes selon leurs compétences dans leur domaine professionnel réel. Au bout de quelques instants, tous les coffrets à fusibles du secteur étaient ouverts et leurs entrailles pendaient dans le couloir.

Quatre femmes mirent en position deux défonceuses de plastacier, la première face à la porte et la seconde à la jonction de la cloison de la salle du N.P.O. Le bras articulé de chaque défonceuse pesait à lui seul près d'une demi-tonne, mais le seul problème qui

se posait ici, près du moyeu, était celui de l'encombrement pour les manœuvres.

Ces femmes doivent vivre ici depuis la création de la station, se dit Béatriz.

Elles se servaient de leurs pieds avec la même dextérité que Béatriz quand elle utilisait ses mains, et leurs scaphandres étaient adaptés à la capacité préhensile de leurs orteils. La première fois que Béatriz avait visité l'Orbiteur, elle avait cru que cette faculté venait d'une sélection génétique

particulière chez les Iliens. Mais ses visites ultérieures lui avaient démontré son erreur. Macintosh lui aussi avait beaucoup de facilité à se servir de ses pieds et de ses orteils. Son scaphandre reflétait également cette évolution.

— Occupez-le encore un quart d'heure, lui dit Hubbard, et nous lui tomberons dessus.

— Ces gens-là ont massacré toute mon équipe, lui dit Béatriz. Je les ai entendus plaisanter sur la manière dont ils allaient liquider votre force de sécurité, et je les ai vus passer ensuite à l'action. Leur tomber dessus dans un quart d'heure ne suffira pas à sauver cette… ce N.P.O.

— Comment vous y prendriez-vous?

Elle ne décela pas d'ironie dans la voix du premier maître, mais simplement une impatience liée à l'urgence de la situation.

— J'ai aidé Mack à installer quelques-uns des appareillages de cette salle. Je sais qu'il y a un boyau d'entretien qui part du panneau de contrôle de la section voisine pour aboutir au milieu des consoles à l'intérieur de cette salle. Je sais par où il faut passer et…

— Il y a Shorty, ici, qui est capable

de se glisser dans de tout petits espaces, l'interrompit Hubbard. Elle pourrait détourner leur alimentation d'air et leur envoyer du CO2 à la…

— Non, fit Béatriz. Ce serait trop risqué. Le N.P.O. ne serait pas affecté, mais j'ai déjà eu l'occasion de voir des gens pris de panique lorsque l'oxygène commençait à baisser. Nous voulons qu'ils gardent leur calme. Ils pourraient se mettre à tirer sur n'importe quoi.

— Vous avez raison, approuva Hubbard. Shorty, va demander à Cronin de nous préparer une de ces potions chimiques dont il a le secret. Je veux que ce type-là soit dans les vapes en un clin d'œil, avec tous ceux qui

l'accompagnent. Mais personne, et surtout pas le N.P.O., ne doit conserver de séquelles quand tout sera fini. C'est bien compris?

— D'accord, chef.

— Écoutez-moi tous, ordonna Hubbard. Vous allez régler vos communicateurs sur le signal d'opérations à fréquence d'activation vocale trois cent trente et un. De cette manière, expliqua-t-il à Béatriz, il ne nous entendra pas quand nous parlerons et nous n'aurons pas besoin d'avoir recours à l'interphone.

Il fit lui-même les réglages sur le scaphandre de Béatriz. Elle désigna les

outils à sa ceinture.

— Faites-moi voir ce que vous avez là, dit-elle. Avec un peu de chance, je pourrai commander le fonctionnement d'une partie des capteurs de la salle par l'intermédiaire de la boîte de l'interphone. Cela nous aiderait, d'avoir des yeux et des oreilles.

Elle fit glisser le capot de la boîte. À l'intérieur brillait une faible lueur. Ce n'était pas une lueur électrique, ni le rougeoiement incandescent d'un fil à nu, ni l'éclair blanc-bleu d'un court-circuit. C'était une lumière pâle et froide, animée d'une légère pulsation qui semblait s'intensifier sous son regard.

La main de Hubbard se posa instinctivement sur une petite bombe à mousse passée à sa ceinture, mais Béatriz l'arrêta.

— Ce doit être de la luciférase, provenant des fils de varech que nous avons installés ici l'an dernier, dit-elle.

Elle choisit un détecteur de courant dans la panoplie de Hubbard et l'appliqua sur l'un des câbles du faisceau inhabituel.

— Des fils de varech? demanda Hubbard. Qu'est-ce qu'il a donc câblé avec des fils de…

— Les circuits câblés avec le

varech ne craignent pas la surcharge. Ils possèdent aussi une mémoire incorporée, entre autres avantages. Nous les avons utilisés, nous aussi, à l'holovision. Bon, il y a quelque chose qui passe, on dirait… ajouta-t-elle en voyant réagir l'appareil au creux de sa main. Mais je n'appellerais pas ça exactement un courant. Disons une excitation…

Au moment où le dos nu de sa main effleura le faisceau de fibres, Béatriz entrevit soudain de manière imprévue l'intérieur de la salle du N.P.O. Le jeune garde était assis au fond du labo, son laser prêt à tirer, les yeux agrandis et visiblement terrorisés. Béatriz voyait la

scène à partir de deux points d'observation différents. Le premier était situé à mi-hauteur de la cloison, derrière le N.P.O. C'était sans doute la prise qui correspondait au câble qu'elle touchait. L'autre se trouvait à peu près à hauteur de ceinture, face au garde, et elle se rendit compte avec effroi qu'elle regardait de l'intérieur du cerveau d'Alyssa Marsh. Le jeune garde n'arrêtait pas de tirer et de pousser nerveusement le cran de sécurité de son laser.

— Il faut que quelqu'un y aille, chuchota-t-elle. Envoyez quelqu'un avant qu'il ne craque et ne se mette à tirer sur tout le monde.

Elle saisit le faisceau de fibres tout entier dans sa main et entendit confusément Hubbard qui donnait ses ordres. Elle se sentait attirée dans les deux sens à l'intérieur des fibres, comme si elle voyait à travers plusieurs paires d'yeux à la fois. Comme elle se sentait perdre le sentiment de sa propre existence en s'éloignant dans le faisceau, elle agrippa fermement une poignée de la cloison pour obliger le courant à revenir vers elle.

Je ne peux pas laisser cette situation continuer, se dit-elle. Il faut que cela cesse. Oh, Ben! Comme tu avais raison!

C’était à la limite de ce qu’elle pouvait supporter, mais elle se sentait magnétisée. Elle savait qu’elle pouvait lâcher les fibres, faire cesser la chute vertigineuse à travers le tunnel de lumière, mais son instinct de journaliste de choc lui disait de tenir bon coûte que coûte jusqu’à la fin du parcours. Elle franchit comme un éclair les circuits de l’Orbiteur et de la nef spatiale puis se sentit tomber vers la surface de la planète. La main crispée sur sa prise, elle se demandait quel était ce gémissement sourd qu’elle entendait à l’arrière-plan, jusqu’à ce qu’elle

s’aperçoive qu’il venait d’elle.

Elle servait de foyer de convection au varech. Le jeune garde à la figure pâle, aux grandes oreilles et aux dents pointues se trouvait à peine à un mètre d’elle.

Les yeux d’Alyssa, se dit-elle en réprimant un frisson. Je suis devenue les yeux d’Alyssa.

Les mains du tech tremblaient tout en continuant leur travail et chaque fois qu’une nouvelle fibre était mise en place

la lueur irréelle devenait un peu plus intense.

— Brood n'avait pas parlé de trucs de ce genre, dit le jeune garde d'une voix plus nerveuse que jamais. Vous croyez que c'est normal?

— Je n'en sais rien, fit le tech dans un souffle où Béatriz décela un peu plus que de la peur. Vous voulez que j'arrête?

Le garde se gratta le front, sans quitter le N.P.O. des yeux. Béatriz savait qu'il ne voyait que le cerveau d'Alyssa Marsh en train d'être connecté à un réseau de neurones issus du varech, mais c'était elle, Béatriz, qui était là et qui

regardait en retour ses cheveux mouillés de transpiration et les cercles foncés qui s'étalaient sous ses aisselles.

Est-ce la situation qui lui fait peur? Ou bien le N.P.O.?

Il était d'extraction îlienne, et il y avait peut-être une superstition derrière cela. Ce n'était pas une anomalie physique qui pouvait lui faire peur. Un Sirénien pourrait avoir du mal à se trouver face à un cerveau vivant, mais il n'y avait là que de quoi faire hausser les épaules à un Ilien.

— Non, dit-il. Il nous a ordonné de réaliser cette connexion quoi qu'il arrive. Mais j'aimerais bien qu'il nous réponde quand même.

Le garde tourna un bouton sur son messager pour essayer encore.

— Capitaine, ici Leadbelly. Terminé.

La seule réponse fut un bruit de friture dans l'écouteur.

— Capitaine, vous me recevez?

Toujours pas la moindre réponse. Leadbelly fit un pas de côté vers l'interphone qui se trouvait près de la

porte. L'absence presque totale de gravité l'empêchait de rester le dos collé à la paroi.

— Quel est le code du Contrôle des Courants?

— Deux cent vingt-quatre, lui répondit le tech sans relever les yeux de son travail. Il y a un relais d'activation vocale.

Le garde tapa les trois chiffres. Aussitôt, la lueur s'intensifia au point de devenir presque insupportable. Il arma son laser avec un clic-clac métallique. Béatriz s'entendit crier:

— Non! Non!

Au même instant, Shorty se propulsa, comme un boulet de canon, hors du boyau d'entretien, et atterrit sur les épaules de Leadbelly. Le garde poussa un hurlement en faisant un bond de côté. Leadbelly cria dans l'interphone quelques mots incohérents.

Son laser cracha une giclée d'énergie et en même temps l'univers entier se mit à tourner au ralenti pour Béatriz. Elle vit la flamme sortir du canon et se diriger droit sur elle comme si elle était guidée par un fil.

C'est impossible! Un laser tire à la vitesse de la lumière l

La distance entre le canon et elle était si courte que la charge n'avait pas fini de sortir du laser lorsqu'elle atteignit le halo lumineux qui entourait le cerveau d'Alyssa Marsh. Béatriz vit l'arme se faire aspirer toute son énergie en moins d'un battement. Leadbelly hurla de nouveau en se débattant pour lâcher l'arme devenue brûlante. Mais déjà les chairs de sa main étaient collées à la crosse rougeoyante. Shorty s'était agrippée à lui des deux mains et des deux pieds et ils tournoyèrent au milieu de la salle. La charge avait déclenché une réaction dans le halo, qui entourait maintenant Béatriz. Mais elle ne

ressentait, curieusement, aucune crainte.

Un calme apaisant régnait à l'intérieur de la sphère brillante où elle se trouvait. Elle se sentait au centre d'un cocon translucide rayonnant d'une chaude lumière jaune.

C'est exactement la sensation imitée par les « filets » de Mack, se dit-elle.

Elle se sentait réconfortée par le bruissement familier de quelque gigantesque marée à ses oreilles et elle

sentait, plus qu'elle ne la voyait, la présence de la lumière tout autour d'elle.

Le centre. Je suis au centre de… moi!

Une porte lui apparut et, bien qu'elle n'eût bougé ni pied ni main, elle l'ouvrit toute grande. Elle vit devant elle son frère quand il avait onze ans, torse nu, bronzé, avec quatre lourds lézards qui pendaient à sa ceinture.

— J'en ai échangé trois au marché

contre du café, dit-il en laissant tomber un petit sac devant elle sur la table Tu as réussi à avoir cette bourse pour continuer tes études à l'université, mais ça ne doit pas suffire pour couvrir tous les frais. S'il t'en faut encore, fais-moi signe.

Elle avait eu seize ans ce jour-là et elle n'avait pas su comment le remercier. Il était sorti rapidement par la porte ovale, les lézards morts ballottant dans un bruit mou à sa ceinture.

Plusieurs portes défilèrent en un éclair, chacune laissant entrevoir l'artère des années à laquelle elle était reliée. Certaines donnaient sur les impasses des années qui auraient pu être

mais n'avaient pas été. Elle en poussa une autre, une lourde porte îlienne faite pour résister aux intempéries, et se retrouva à l'intérieur du premier refuge que sa famille avait occupé sur la terre ferme. C'était une structure à base d'organiques, comme les îles, mais la matière avait un aspect plus foncé et plus fragile que celle qui était utilisée sur les mers.

Son grand-père était là, levant un verre de vin de bourgeons, et toute la famille portait un toast avec lui.

— A la santé de notre chère Béa, diplômée de l'École d'Holographie, qui vient d'être promue directrice de plateau

aux Nouvelles du Soir de l'holovision.

Elle n'avait jamais oublié ce toast. Il coïncidait avec le quatre cent soixante-quinzième anniversaire du départ de Nef de Pandore, qui était l'occasion, année après année, d'une sombre célébration au cours de laquelle on laissait toujours une place vide à table. À l'origine, c'était pour symboliser l'absence de Nef; mais depuis une époque récente, le geste était interprété comme le désir de perpétuer le souvenir d'un mort de la famille.

— Nef nous a fait une grande faveur en s'en allant, déclara l'aïeul. Un

murmure de protestations s'éleva. Béatriz, qui ne se souvenait pas de cette conversation dans le passé, prêta l'oreille, intéressée.

— Nef nous a laissé les caissons hyber, c'est vrai, poursuivit son grand-père, mais c'est nous qui sommes allés là-haut pour les récupérer. Nous avons fait cela sans l'aide de personne, sans rien utiliser de ce qu'ils contenaient. Voilà le seul secret qui nous sortira de notre déchéance. Notre propre génie, notre propre ténacité. Nous-mêmes. Flatterie n'est qu'un enfant gâté comme les autres, qui attend que les choses lui tombent toutes cuites dans les mains. Tu

parles d'ascension, petite mère. C'est nous qui sommes le facteur ascension. Grâce à Nef, nous nous dresserons un jour pour saluer l'aube et nous ne cesserons plus jamais, par la suite, de nous élever. Tu es bien d'accord avec moi, fillette, n'est-ce pas?

Le rire collectif s'estompa et il n'y eut plus devant elle qu'une seule porte qui flottait tel un éblouissant joyau bleu. Elle ressemblait, cette fois-ci, aux portes ovales de l'Orbiteur, mais elle prenait ses racines dans le sol au lieu d'être découpée dans la cloison. Sur le panneau de lumière miroitante se lisaient les deux mots: « Le Présent ». Elle tendit la main vers la barre de verrouillage et

sentit le contact satiné du métal dans sa main. Elle ouvrit la porte et plongea de l'autre côté.

Elle eut de nouveau cette sensation de chute vertigineuse, comme la première fois où elle avait essayé de se déplacer sous la gravité presque nulle du moyeu de l'Orbiteur. Elle percevait tout ce qui était autour d'elle comme si elle avait un corps hyper-alerte, mais rien ne lui confirmait l'existence de ce corps. Elle sentait également la présence d'autres personnes, pas très loin, et une partie de cette sensation lui disait qu'elle n'avait rien à craindre.

Le halo translucide autour d'elle se dédoubla et prit de plus en plus de

consistance, formant une ombre à son épaule gauche. En l'espace d'un battement, l'ombre se matérialisa sous la forme de Nano Macintosh.

— Béatriz!

Il l'enveloppa dans ses bras et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Maintenant, je sais que je suis mort, dit-il en riant. Nous devons être au paradis.

— Nous ne sommes pas morts, lui

dit Béatriz, mais nous sommes peut-être au paradis, effectivement. Il s'est passé quelque chose dans les circuits du varech. Je sais que je tiens toujours ce faisceau de câbles dans ma main, près de la salle du N.P.O., mais je sais aussi que je suis ici avec toi.

— Oui… c'est la même chose pour moi. Les circuits du varech et le foyer holo du Contrôle des Courants ont émis une lueur. Puis les écrans. Le monde entier semblait illuminé. Au début, j'ai cru que c'était en rapport avec ces tueurs que Flatterie nous a envoyés. Mais je pense maintenant qu'il y a plutôt une relation avec les anomalies de la grille et que ton ami Ben Ozette y est

pour quelque chose, ainsi que Crista Galli.

— Mais comment serait-ce possible? Nous sommes en orbite. Le varech avec lequel nous sommes en contact est coupé de tout le reste. Il ne peut s'agir que de distorsions psychiques. Évidemment, cela n'explique pas comment tu es ici avec moi.

— C'est la lumière. Le varech utilise des signaux chimiques pour communiquer. Il y a longtemps que nous savons cela. Mais nous lui avons appris récemment à se servir de la lumière. Ce foyer holo que je lui ai construit dans un but expérimental… il fonctionne

parfaitement, et tous les éléments qui le constituent viennent du varech, mais celui-ci est allé encore plus loin. Il utilise des fragments de lumière, les décompose en différents constituants, les encode chimiquement ou électriquement puis les reproduit à volonté. C'est un processus que j'ai affiné à partir de ce que les spécialistes de la cryptographie appelaient un « système de codage numérique ». Mais tu en sais bien plus que moi en holographie. C'est à toi de m'expliquer ce qui se passe.

— Si tu ne te trompes pas, s'il s'agit bien d'holographie, cela signifie que le varech a appris à se servir des propriétés aussi bien ondulatoires que

corpusculaires de la lumière. Nous pouvons nous toucher, nous ne sommes pas que des projections holo. C'est évident, n'est-ce pas? Peut-être a-t-il découvert une autre dimension.

— Oui, fit alors une voix féminine. Nous sommes un réagencement de lumière et d'ombre. Là où la lumière va, nous allons.

— Êtes-vous… Avata? interrogea Béatriz.

Un rire cristallin lui répondit. Un rire qui évoquait la douceur du clair de lune à la surface d'une eau calme. Une troisième forme commença sa mystérieuse matérialisation à partir d'un

cocon lumineux. C'était une jeune femme aussi radieuse que la lumière qui l'entourait et elle était difficilement visible pour cette raison. Mais Béatriz la reconnut aussitôt.

— Crista Galli! s'exclama-t-elle.

Elle cherchait des yeux une autre présence, celle de Ben, mais elle ne voyait pas au-delà de la sphère translucide qui les entourait.

— Ne vous inquiétez pas, Béatriz. Ben et Rico sont avec moi, de la même manière que le docteur Macintosh et vous êtes avec l'équipage de l'Orbiteur. Ce qu'ils voient en ce moment, ce sont les coquilles de nos êtres, nos

enveloppes. Ce qui est réuni ici, ce sont nos véritables êtres.

— Mais je vous vois, je vous entends, dit Mack. Et Béatriz et moi nous nous sommes touchés.

Crista émit un nouveau rire et Béatriz sentit monter en elle une hilarité qu'elle ne put réprimer. Je suis en sécurité ici. Ni Brood ni Flatterie ne peuvent m'atteindre.

— C'est exact, nous sommes tous en sécurité ici, lui dit Crista. Béatriz s'apercevait que la pensée pouvait remplacer la parole dans ce lieu étrange.

Mais peut-on appeler cela un endroit?

— Oui, c'est bien un endroit, peuplé de personnes et de choses. Docteur Macintosh, nous possédons une substance parce que nos esprits ont accompli un saut perceptuel en même temps que la lumière. Les choses changent pour s'adapter à nos différents subconscients. Avez-vous vu beaucoup de portes sur votre passage?

Béatriz le vit tendre les mains

devant lui puis regarder ses pieds, intrigué.

— Oui, dit-il, mais je…

— L'une d'elles a dû évoquer pour vous un souvenir agréable et vous l'avez ouverte?

— Oui, pour me retrouver ici.

— C'est la même chose en ce qui me concerne, déclara Béatriz. Mais il y en avait une autre, avant, qui conduisait… dans le passé. J'ai revu ma famille il y a des années de cela.

— C'était pour Avata une manière de vous rassurer, lui dit Crista. Avata

vous a conduite dans un endroit réconfortant et familier. Vous avez eu beaucoup d'émotions violentes ces derniers temps. Avata ne vous veut pas terrorisée mais en pleine possession de vos talents professionnels, qui vont lui servir.

— Mes talents professionnels? s'étonna Béatriz avec un geste qui englobait tout ce qu'il y avait autour d'eux. À quoi pourraient-ils bien servir ici?

— Vous le verrez bientôt. Faites comme si nous étions dans le studio de la Voix de l'Ombre. Le plus grand studio holo du monde, dont le foyer serait la planète entière. Nous allons

mettre Flatterie sur le devant de la scène. Nous allons le montrer au monde entier. Que se passera-t-il?

— Il faut empêcher les gens de s'entre-déchirer, intervint Macintosh. Comme il leur est inaccessible, ils vont s'en prendre aux rouages de son pouvoir. Et par là même ils nous mettront tous en danger, y compris Avata. Faire de Flatterie un point de mire est beaucoup plus risqué que vous ne le croyez.

— Mais il faut tenir compte des moyens employés, lui dit Béatriz. L'impact sera extraordinaire. Cela apparaîtra comme un message des dieux,

une vision, un miracle.

— Au Contrôle des Courants, j'ai vu cette lumière briller au-dessus de tous les gisements de varech, fit Macintosh. Ce n'était pas une illusion?

— Non, répondit Crista Galli en secouant la tête. Ce n'en est pas une.

— Dans ce cas, l'attention du monde entier est déjà mobilisée, n'est-ce pas? Tout le monde a dû interrompre ses occupations pour aller voir ça.

— Les miens se sont arrêtés assez longtemps pour jouir du spectacle, fit une nouvelle voix. Ils se dirigent actuellement vers Kalaloch avec tout ce

qu'ils possèdent.

Une forme de plus se matérialisa dans la lumière. C'était un jeune homme athlétique aux cheveux roux. Bien que Béatriz n'eût jamais rencontré Kaleb Norton-Wang avant cet instant, elle sut immédiatement qui il était et elle se rendit compte qu'elle connaissait sa vie aussi bien qu'elle connaissait son propre passé. Au même instant, elle s'aperçut qu'il en était de même en ce qui concernait Crista Galli et Mack.

Ils me connaissent donc de la même façon!

Elle vit le sourire, sur les lèvres de Mack, qui faisait écho à cette pensée.

— Nous faisons maintenant partie d'Avata, déclara Crista. Il y en a d'autres sur le même courant, mais nous avons étés choisis spécialement pour être les ambassadeurs d'Avata auprès de notre espèce. Vous pensiez, docteur Macintosh, que j'étais une création du varech. Jusqu'à ce jour, je ne connaissais pas moi-même mes origines. Mais je sais maintenant que je dois ma vie à Avata et ma naissance à l'humanité. Quant à mes allégeances, elles appartiennent aux deux. Ne sommes-nous pas tous d'accord sur ce point?

— Nous le sommes, approuva Béatriz. Mais Flatterie doit être neutralisé et ces massacres doivent cesser. Comment parvenir à un tel résultat sans nous transformer, nous aussi, en escadron de la mort?

Elle s'interrompit. Elle sentait en elle un jaillissement de lumière où elle voyait se jouer la scène de l'affrontement avec Nervi sur la grève. Elle découvrit alors un aspect intéressant de la fusion dans le sein d'Avata. Ils pouvaient tous parler en même temps et chacun suivait aisément ce que tous les autres disaient.

— Je peux m'adresser à tous les miens, disait Kaleb, par l'intermédiaire

du varech — c'est-à-dire d'Avata —, en utilisant la même méthode que celle qui vous a servi à vaincre Nervi. Qui serait capable de résister à une projection holo géante dans le ciel?

— Je n'ai rien fait, moi, pour vaincre Nervi, disait Crista. Ben et moi avons été de simples témoins. Avata et Rico ont conçu cette magie ensemble, sans que l'on puisse prétendre que l'un se soit servi de l'autre.

— Je reconnais volontiers mon erreur, fit Kaleb en s'inclinant légèrement en avant. Comment allons-nous organiser notre coopération avec Avata?

— C'est nous qui l'avons inaugurée en recherchant le contact avec Avata, pour différents motifs que nous connaissons tous à présent, expliqua Crista. Partout où il y a du varech, Avata peut créer des images holo. Comme vous le voyez, celles-ci s'améliorent sans cesse, même en ce moment. Nous pouvons nous toucher, nos perceptions sont complètes.

— Notre problème, c'est Flatterie, disait Mack. Il n'a jamais été facile de le persuader de quoi ce soit. Maintenant qu'il s'est transformé en despote, il se croit seul capable de décisions rationnelles. Il considère tout ce qui est extérieur à lui comme une menace. C'est

un paranoïaque. Nous sommes donc à peu près certains qu'il s'est entouré de pièges d'une sorte ou d'une autre pour se protéger de toute attaque. Il ne faut pas oublier non plus sa formation de psychiatre. Il est capable de se défendre sur le plan physique aussi bien que psychique. La menace ultime, comme chacun sait, est que s'il meurt, Avata meurt aussi, avec la totalité des humains à plus ou moins brève échéance. Nous devons faire en sorte qu'il ne soit pas pris de panique et qu'il ne commence pas à activer ses détonateurs.

— Avata pourrait le… capturer, comme dans notre cas, proposa Kaleb. Il n'est pas du genre à se suicider, et cela

nous laisserait le temps de nous retourner.

— Flatterie prend d'extraordinaires précautions pour éviter tout contact avec le varech, lui dit Crista. Il refuse même de faire entrer une seule feuille de papier de varech dans sa résidence. La seule solution est de l'attirer dehors.

— Ou de le chasser de chez lui, fit Kaleb.

— Sinon, il faudrait que ce soit le varech qui aille à lui, dit pensivement Béatriz. Peut-être avec l'aide des Zavatariens…

Oui, fit à ce moment-là une voix qui venait de partout à la fois. Oui, les Zavatariens.

Soudain, la lumière devint transparente autour d'eux et Béatriz vit, étalées au-dessous d'elle, les ruines meurtries et fumantes de Kalaloch. Elle flottait au-dessus de la colonie à une assez grande hauteur, en éprouvant une sensation de bien-être qui ne pouvait venir que du vent qui la portait.

— Ah! Béatriz! Vous avez trouvé la gyflotte, dit la voix de Crista. Joignons nos mains tous ensemble dans le sein d'Avata, à présent.

Béatriz avait vaguement conscience

de son existence dans le cocon de lumière. Elle sentait la main de Mack à sa droite et celle de Kaleb à sa gauche, mais les sensations qu'elle éprouvait lui venaient des perceptions de la gyflotte qui décrivait des cercles de plus en plus étroits au-dessus du domaine de Flatterie.

Trois autres gyflottes tournaient dans le ciel avec elle, chacune battant des ailes pour adresser aux autres le salut traditionnel de l'espèce.

Elle se laissa planer au-dessus des restes noircis de la gyflotte qui avait fait récemment explosion. Des centaines de silhouettes sortaient des rochers et des ruines pour se diriger vers le domaine

de Flatterie. Beaucoup d'entre elles portaient le treillis de ses propres forces de sécurité.

— Nous devons arriver jusqu'à Flatterie avant ces gens, déclara Crista. S'ils le tuent, il n'y aura plus aucun espoir pour Avata ni pour aucun d'entre nous.

Béatriz lâcha un peu d'hydrogène et descendit plus près en resserrant sa courbe. Certains des combattants montraient du doigt les gyflottes dans le ciel, mais aucun ne leva son arme pour leur tirer dessus.

Tout le monde côté surface est dans le même camp à présent, se dit-elle. Faire exploser une gyflotte serait pour eux un vrai suicide.

Elle se demandait si Flatterie avait encore des fidèles postés dans les collines avoisinantes.

Maintenant qu'elle n'était plus qu'à quelques centaines de mètres au-dessus du domaine, elle commençait à apercevoir des dizaines de silhouettes en combinaison orange qui sortaient d'abris souterrains dans tout le secteur. Ils furent bientôt cinquante, cent, et même davantage. Tous des Zavatariens

appartenant au Clan des Gyflottes. Les rapraps avaient fui la zone des combats et des incendies pour se réfugier dans leurs terriers autour du domaine et les Zavatariens, à mesure qu'ils progressaient, plantaient de petits drapeaux orange à l'entrée de ces terriers.

Us montrent aux gens du village la manière de pénétrer dans sa place forte, pensa Béatriz. SI nous pouvons y arriver les premiers, Flatterie sera pris au piège.

— Excellent! fit la voix de Mack. Et même si nous échouons, il lui restera la possibilité de fuir par la mer, ce qui le mène tout droit dans les bras d'Avata.

Les trois autres gyflottes étaient énormes. Leurs prolongements souples remorquaient les gros blocs qui leur servaient de lest à près de cinquante mètres en dessous de leurs enveloppes gonflées d'hydrogène.

Du haut des airs, elle apercevait très bien les animaux sauvages que collectionnait Flatterie dans son jardin d'acclimatation. Ils s'étaient dispersés à la périphérie du domaine. Ces mystérieux animaux de la Terre représentaient un luxe extraordinaire. Ils

étaient soignés et grassement nourris alors que les humains mouraient de faim, mais Béatriz ne regrettait pas leur survie.

Le peuple de Pandore saura s'occuper d'eux au moins aussi bien que Flatterie. Ben a raison. Il n'y a pas de pénurie de vivres mais seulement une répartition injustement sélective.

Elle descendit assez bas pour distinguer des Zavatariens qui agitaient les bras dans sa direction et lui criaient leurs saluts. Les extrémités de ses deux

plus longs tentacules raclèrent douloureusement le sommet des wihis. Si près du sol, il lui était presque impossible de manœuvrer mais la gyflotte qui l'abritait n'éprouvait aucune angoisse.

Il ne faut pas avoir peur, humaine, lui dit la gyflotte par la voix d'Avata. Que la fin de cette enveloppe de spores marque notre naissance commune sur Pandore.

— Que… qu'en tendez-vous par « la fin »? Contrairement à ce qui se passe

pour les humains, nous sommes écrasées sous notre propre poids lorsque nous touchons le sol. Sans le feu ultime, la poussière de nos spores reste prise à jamais au piège de leur gaine.

— Vous voulez dire que si vous n'explosez pas, vos spores sont stériles?

Oui. Nous sommes déjà trop bas pour remonter, n'est-ce pas? Mais je continuerai de vivre en vous. Faites vite. Que les autres aussi se dépêchent. Trouvez un trou pour chaque tentacule. Chassez Flatterie de son repaire.

Avata… Avata saura…

Béatriz avait l'impression d'avoir un bloc de lest sur la poitrine, qui l'empêchait de respirer librement. L'un après l'autre, chacun de ses dix tentacules se glissa dans l'un des terriers signalés par les Zavatariens et commença son cheminement dans les profondeurs de la roche pandorienne.

— Qu'est-ce que cela représente pour elles? se demandait Béatriz avec ses amis. Quelque chose comme une mère étouffant son enfant qui pleure afin de sauver le village?

Elle fit soudain partie des tentacules. C'était comme si elle avait tout à coup dix paires d'yeux et que la lumière de la gyflotte agonisante eût soudain transformé l'obscurité mystérieuse en une garenne d'épouvante. Des milliers d'yeux étaient fixés sur elle, des milliers de dents minuscules et acérées comme des aiguilles se découvraient dans un sourd sifflement hargneux. Elle rampa en avant et ils attaquèrent tous en même temps, arrachant voracement de pleines bouchées de tentacules tandis qu'elle les repoussait dans les profondeurs labyrinthiennes de la garenne.

— C'est insupportable! hurla-t-

elle. Ils me dévorent le visage! Ce sont d'horribles petits monstres qui…

— Écoute-moi, Béatriz.

C'était la voix de Mack. Il n'était pas loin d'elle, mais il ne pouvait pas savoir ce qu'elle endurait ici. Il n'avait pas encore vu ces horribles et minuscules créatures aux dents pointues, acharnées et infatigables. Et elle ne pouvait même pas fermer les yeux, car il lui semblait que la gyflotte tout entière s'était transformée en yeux et qu'elle n'avait pas d'autre substance.

— Béatriz, réponds-moi, dis-moi quelque chose, suppliait Mack. Tu ne peux pas reculer maintenant. Je suis là,

nous sommes tous là avec toi, nous nous donnons la main en Avata. Tu sais très bien que tu es en ce moment sur l'Orbiteur, que tu tiens dans ta main un faisceau de câbles du varech. Et tu ne me sens pas à tes côtés? Je me pose en ce moment tout près de toi.

La voix d'Avata lui parla, et c'était celle d'Alyssa Marsh.

Quand vous vous rappellerez plus tard cet instant, vous direz que vous vous donniez la main, même si vous savez que ce n'est pas exactement ainsi que les choses se sont passées. Lorsque vous raconterez ce que vous avez fait,

expliquez que vous vous teniez tous la main. C'est un symbole, les mains unies, de même que le poing crispé est un symbole. Choisissez celui des deux que vous voulez faire passer à la postérité. Avata vous a appris beaucoup par la chimie du toucher, V « apprentissage à injection directe », comme certains l'ont appelé. Mais les humains assurent la survie de leur espèce en faisant appel aux symboles, aux légendes et aux mythes.

Elle sentait la présence d'Avata. Elle sentait un grand poids contre elle et l'autre masse, sur sa poitrine, l'oppressa moins. Elle put respirer librement. Elle

se demanda si les gyflottes respiraient aussi.

Nous avons… plus de points communs avec vous… que de différences, lui répondit la présence. Je pousserai… un grand soupir avec vous… quand les circonstances… vous le permettront.

Les rapraps s’acharnaient toujours sur elle, arrachant de leurs horribles petites dents des lambeaux de son visage…

De tentacules de gyflotte, lui rappela la voix.

— Je viens de me poser, fit la voix de Crista Galli.

— Moi aussi, dit Kaleb. Allons-y!

Les terriers étaient trop étroits pour que les rapraps puissent attaquer en essaims comme ils faisaient d'habitude. Les tentacules les repoussaient inexorablement au fond de la garenne et ils ne pouvaient que se retourner de temps à autre dans leur fuite pour arracher sauvagement un morceau de chair à leur ennemi. Béatriz pensait

avoir introduit à peu près la moitié de la longueur de ses dix tentacules dans chaque terrier lorsqu'ils émergèrent de l'autre côté à l'air libre. Ce qu'elle vit alors avec les moignons déchiquetés de la gyflotte lui coupa le souffle.

Une cavalcade floue de petits animaux rapides traversait un parc magnifique, si splendide que Béatriz crut d'abord qu'elle avait une vision provoquée par l'agonie de la gyflotte. Mais elle entendit les cris d'horreur et les gémissements poussés par ses compagnons qui affrontaient les atroces rapraps et elle essaya de les réconforter en se concentrant sur le spectacle bucolique en face d'elle.

— Vous n'êtes pas loin, leur dit-elle. Courage, vous approchez. Ses moignons blessés flairaient les frondaisons chargées de fleurs.

Des mousses et des fougères pendaient de la voûte noire et brillante, tapissant la plus grande partie des parois. Elle n'avait pas le pouvoir d'empêcher la lumière de couler d'elle pour se répandre dans l'immense caverne, mais elle n'aurait pas choisi d'intervenir même si elle l'avait eu.

Elle entendit alors des hurlements venant d'un autre côté. Ceux d'un homme écorché jusqu'aux os. Elle l'aperçut. C'était un vieillard qui tentait frénétiquement de repousser la meute affolée des rapraps avec ses cisailles. Il sembla fondre à vue d'œil puis il tomba à la renverse et ses hurlements furent étouffés par les centaines de petites bêtes qui grouillaient sur lui.

Deux gros félins accoururent à la bataille. Ils étaient plus massifs et plus râblés que des capucins, mais ils n'étaient pas de taille à endiguer la marée de rapraps qui continuait à se déverser des trente galeries voisines.

Des gardes accoururent du lagon,

précédés par le feu de leurs lasers, déchaînant un enfer de fumée noire. Mais ils ne firent pas le poids non plus devant l'essaim en furie.

Un hydroptère qui devait être celui de Flatterie plongea dans le bassin, aspergeant les parois dans son départ en catastrophe. Il n'y avait plus rien à faire ici pour Béatriz. Plutôt que de continuer à regarder ces horreurs, elle préféra se réfugier dans le sein d'Avata et dans le réconfort de la lumière.

***Ferdinand d'Aragon… a toujours eu de grandes choses en projet ou en cours d'exécution, qui remplissaient ses sujets d'étonnement et d'admiration et les préoccupaient continuellement. Une réalisation s'enchaînait à l'autre avec une telle rapidité que jamais personne n'a pu trouver le temps de comploter tranquillement contre lui.***

***Machiavel, Le Prince***

Flatterie avait entendu les ennuis arriver avant de les voir. Après avoir condamné les accès supérieurs du

blockhaus, il avait regroupé ses collaborateurs les plus fidèles dans les bureaux plus petits attenants à son Parc. Il n'y avait pas beaucoup de place, mais ces locaux correspondaient aux besoins et il était impossible d'y pénétrer en arrivant d'en haut. Il se paierait le luxe d'attendre ici confortablement l'issue des combats côté surface.

— Si nous ne bougeons pas d'ici, dit-il à Marta, nous verrons les problèmes se résoudre un par un autour de nous. Le feu s'éteint de lui-même quand il n'y a plus rien à brûler, et les gens laissent tomber leurs armes quand ils sont trop affamés ou fatigués. Nous chercherons par la suite à savoir qui est

avec qui. La nuit va bientôt tomber. Il ne fera pas bon se trouver dehors avec ce qui se passe. Les démons…

Il n'avait pu réprimer un frisson mais supposait que, dans les circonstances présentes, la chose n'avait plus d'importance. Marta et les autres étaient ici parce qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur ce qu'il pensait de Pandore et partageaient son espoir de fuir la planète. Ils étaient tous un peu ébranlés par ce déménagement subit à l'intérieur de son blockhaus personnel. Encore heureux que la claustrophobie fût une chose à peu près inconnue sur Pandore.

Il était heureux de constater que son

entourage, au milieu de tout ce remue-ménage, avait tendance à resserrer les coudes autour de lui. Cela ne l'empêcha pourtant pas de verrouiller la porte de sécurité à double tour derrière lui quand il retourna dans le Parc.

Si les circonstances nous obligent à prolonger notre séjour ici, il faudra que je les laisse sortir aussi dans le Parc. Mais j'attendrai le dernier moment pour cela.

De toute son existence à Lunabase, depuis son implantation dans un utérus

de substitution jusqu'à son départ à bord de la nef Terra, il ne se souvenait pas d'avoir vécu un seul instant dans un endroit non gardé, rien qu'à lui. Une partie de sa formation de psychiatre avait tenu compte de cet état de choses. On ne se retrouve seul avec soi que devant la mort, il connaissait très bien cette leçon, et c'était justement parce qu'il la connaissait bien qu'il était tout désigné pour être l'exécuteur de son espèce. Qui mieux qu'un Psychiatre-aumônier était à même d'identifier Vautre, que ce fût une intelligence artificielle ou une intelligence extra-terrestre? Et qui était mieux équipé pour lutter contre une telle menace? Lunabase avait pris la bonne décision, il en était

certain, et il en était fier à juste titre.

La fierté précède la chute, dit une voix dans sa tête, mais il la chassa d'un haussement d'épaules.

Il était possible qu'il eût commis une légère erreur dans le cas du varech. Il avait besoin du varech. Pandore ne pouvait s'en passer. Assurer la survie du varech n'était pas seulement une question de prudence, mais de nécessité. Le premier Psyo de Pandore avait ordonné sa destruction, et cela avait failli causer la perte de ce qui restait de l'humanité aussi bien que de la planète elle-même. L'élagage représentait un risque. Le Contrôle des Courants aussi, dans la mesure où il y avait toujours

plus de varech que d'humains pour contrôler la situation. Dix ans auparavant, déjà, le varech s'était révolté et les humains l'avaient forcé à se confiner dans des gisements qui marquaient les grands itinéraires commerciaux le long des côtes nouvellement formées de Pandore.

Et puis, cinq ans plus tôt, Crista Galli avait fait son apparition dans la vie des Pandoriens. Dès le début, Flatterie l'avait soupçonnée d'être une émanation du varech. Il aurait dû se douter de la vérité, mais son pressentiment l'avait tout de même aidé à conserver une longueur d'avance sur le varech. Une étude chromosomique de la

fille avait prouvé qu'elle était humaine. Il avait fait tuer, au moyen de la toxine du varech, le tech chargé de pratiquer l'examen. Ainsi avait commencé à se répandre la rumeur concernant le contact mortel, pour les humains, de Crista Galli. L'altération progressive de son métabolisme sanguin par des moyens artificiels avait par la suite fourni l'occasion d'accumuler d'autres preuves accablantes. La légende qui s'était créée autour d'elle avait mieux servi les desseins de Flatterie que des légions entières de forces de sécurité.

Une rumeur bien lancée en un moment propice peut avoir une valeur

inestimable dans les arènes politique et religieuse, se disait-il.

Il se sentait d'une sérénité totale malgré le conflit qui faisait rage tout autour de lui. En vérité, il avait du mal à maîtriser son allégresse devant les perspectives qui allaient s'ouvrir.

Voilà qui va régler pour un moment le problème de la surpopulation, se disait-il. Le vieux Malthus est de nouveau à l'honneur.

Les survivants qui s'opposeraient à lui crèveraient de faim, c'était aussi simple que cela. Il avait tout le temps au monde, et la totalité des ressources de la planète à ses pieds. De son blockhaus, il commandait l'accès à trois des plus vastes silos du monde. Suffisamment de grain et de conserves pour maintenir cinq mille personnes en bonne santé durant au moins dix ans. Le Parc ne fournirait pas assez de fruits frais pour tout le monde, mais avec un entourage sélectionné il pouvait vivre ici heureux indéfiniment. Tout ce qu'il avait à faire, c'était attendre.

Le premier signal de danger à l'intérieur de son domaine privé fut une

sorte de sifflement sourd qui couvrait à peine le clapotis du bassin. En même temps, il entendit des couinements aigus au-dessus de sa tête et les alarmes d'intrusion se déclenchèrent. La plupart des capteurs côté surface avaient disparu, détruits ou ensevelis sous les décombres. Ceux-là, qui étaient placés à l'intérieur de plusieurs douzaines de terriers de rapraps, n'étaient pas de vrais capteurs optiques mais plutôt des senseurs activés par une présence. Flatterie fit venir le gardien du Parc tandis que les couinements s'intensifiaient autour d'eux.

— Qu'est-ce que ça signifie? lui demanda-t-il. Mes écrans indiquent une

« activité de niveau A ».

— Les rapraps, expliqua le gardien. Le niveau A est réglé sur eux, car il n'y a pratiquement qu'eux qui s'introduisent dans ces fissures. Cela montre qu'il y en a un nombre anormalement élevé, et à des profondeurs inhabituelles pour eux.

— Ce bruit… on dirait qu'il se rapproche de nous.

— C'est vrai qu'il y en a beaucoup, fit le gardien du Parc en étudiant l'écran de sa télécommande et en se mordant la lèvre inférieure, qu'il avait fort proéminente. Et ils continuent de venir de notre côté.

— Activez vos pièges.

Le gardien appuya sur une pastille rouge de la télécommande. Le sifflement sourd qui s'était tout d'abord transformé en couinements prit l'ampleur d'une vague de piaillements de rage et de terreur. Au même moment, plusieurs formes brunâtres de rapraps débouchèrent d'une fissure située au-dessus de leurs têtes, sur la droite. Leur proximité était devenue inquiétante. Ils n'étaient pas très loin au-dessus de la porte du blockhaus.

— Vous feriez mieux d'aller nettoyer tout ça, dit Flatterie. Je n'ai pas envie qu'ils s'installent dans…

— Il y en a d'autres qui arrivent, fit le gardien en désignant un point, proche de la paroi, où le feuillage était agité de grands mouvements. Je crois que je vais avoir besoin d'aide pour m'en débarrasser.

— Il n'est pas question d'introduire plus de gardes que nécessaire dans le Parc, lui dit Flatterie. C'est vous qui m'avez assuré qu'il n'y avait aucun danger à maintenir ces bêtes dans le voisinage. Débrouillez-vous avec elles. Tout de suite!

— Oui, monsieur, fit l'homme en soupirant et en armant son laser. Mais il me faudra d'autres charges.

Une cavalcade de petites formes brunes et piaillantes attira leur regard du côté du bassin, près du débarcadère où se trouvait l'hydroptère de Flatterie. Plus loin, une étrange lumière blanche, d'une grande intensité, perçait le couvert des fougères. Flatterie remarqua la présence d'une lumière semblable qui semblait se rapprocher depuis l'intérieur de la fissure au-dessus de sa porte.

— Je n'aime pas ça, dit-il. Qu'est-ce que vos fichus capteurs vous indiquent à présent?

Le gardien fit courir un doigt nerveux à la surface de sa télécommande.

— Je n'ai plus rien, dit-il. Quelque chose a court-circuité l'alimentation de tous les capteurs.

Flatterie entendit le grognement caverneux d'Archange, derrière lui, et se rendit compte pour la première fois qu'il n'avait pas seulement affaire à une poignée de rapraps envahissant son jardin. En l'espace de quelques battements, leur nombre avait atteint des centaines. Quelque chose les avait affolés et ils abandonnaient toute la prudence dont ils étaient coutumiers face aux humains.

— Commencez à tirer sur eux, dit-il d'une voix sourde. Je m'occupe de faire venir du renfort.

Avant qu'il pût déverrouiller la porte et demander de l'aide, la lumière au-dessus du Parc était devenue trop forte pour qu'il distingue autre chose que des mouvements flous sur son chemin. Il courut comme un fou jusqu'au débarcadère et s'enferma dans l'hydroptère.

Il avait déjà mis les réacteurs en marche et commencé à préparer la manœuvre de plongée lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié de défaire les amarres. Il jeta un coup d'œil au gardien, qui tirait comme un fou sur les ombres dans le feuillage, et le vit disparaître soudain sous une marée de

fourrures grouillantes. Puis la marée fondit, ne laissant plus au sol que l'arme, quelques lambeaux de tissu ensanglantés et des os éparpillés. Archange n'avait pas eu plus de chance avec eux et Flatterie avait des doutes sur le sort des cinq hommes de sa force de sécurité qui s'avançaient maintenant en arrosant le terrain de leurs lasers.

— Ils n'ont même pas été assez malins pour refermer la porte après leur passage, grommela-t-il entre ses dents serrées. S'ils ne les arrêtent pas…

Flatterie ne tenait pas à s'attarder sur les conséquences. Il avait suffisamment de preuves autour de lui sur ce que les rapraps étaient capables

de faire dans leur fureur aveugle. Ses gardes les avaient fait refluer juste assez pour lui laisser le temps de ressortir de l'hydroptère et de le libérer du quai. La seule voie de salut pour lui, à présent, consistait à plonger et à attendre tranquillement. La lumière qui baignait le Parc était maintenant si forte qu'il lisait à peine les indications de son tableau de bord. Elle encerclait presque entièrement le bassin et il était certain qu'il s'agissait d'une arme d'un genre ou d'un autre utilisée contre lui par les Enfants de l'Ombre.

— Cette bande de paumés en haillons! grommela-t-il. Pourquoi est-ce qu'ils ne me foutent pas la paix? Même

eux, ils devraient être assez malins pour savoir que je vais bientôt m'en aller de cette foutue planète.

Tout en remplissant les compartiments de plongée, il crut apercevoir des visages en train de se former dans un tournoiement de lumière au-dessus du Parc. Ceux de Crista Galli, de Béatriz Tatoosh, de Nano Macintosh et aussi celui d'un garçon assez jeune, qu'il ne reconnut pas, aux cheveux crépus. Il secoua la tête et s'occupa de sa manœuvre. Tandis que l'hydroptère se stabilisait au fond du bassin, il respira plus librement. L'atmosphère de la cabine était artificielle, bien éloignée de la pureté rafraîchissante du Parc,

mais pour Flatterie c'était un vrai paradis en ce moment.

Il avait l'intention d'attendre tranquillement que les choses se tassent à l'abri des eaux protégées de son lagon privé. L'hydroptère contenait des approvisionnements pour six personnes, de quoi lui permettre de survivre des mois entiers. Il pouvait continuer à fabriquer son propre carburant et renouveler son atmosphère tant que les membranes ne tomberaient pas en panne. Elles étaient fabriquées en fibre de varech selon une technique îlienne maintenant centenaire et duraient cinquante ans sans problème.

La lumière au-dessus de lui

continuait à s'intensifier et l'eau à s'agiter d'une manière rythmique qu'il trouvait alarmante. Il n'avait pas voulu s'aventurer en haute mer alors que les couloirs du varech ne fonctionnaient plus. Il se voyait mal en train de se frayer un chemin à travers des gisements incontrôlés à l'aide de ses seuls instruments de bord. Cette pensée lui asséchait la bouche et il se força à respirer plus lentement.

Je vais gagner la station de lancement, se dit-il. La navette de nuit devrait être prête à partir d'ici trois heures.

Il inscrivit l'heure dans son journal de bord et pointa le nez de l'hydroptère vers la haute mer. Devant lui s'étendait le vaste gisement côtier avec ses lumières infernales qui semblaient lui faire des clins d'yeux.

Le canon de la plage… il n'a pas détruit ce gisement comme j'en avais donné l'ordre…

Sans qu'il pût savoir pourquoi ni

comment, la vue de toutes ces lumières rouges et bleues qui clignotaient au loin dans les profondeurs de la mer l'emplissait d'une angoisse aussi grande que l'étrange lueur qui avait accompagné son départ du Parc. Et Flatterie n'aimait pas ressentir de l'angoisse.

S'ils choisissaient ce moment pour balancer leurs charges? Ma peau ne vaudrait pas cher.

Le réflexe de l'habitude transforma son angoisse en agressivité et il fonça

dans le varech.

Ce fut beaucoup plus facile qu'il ne l'avait prévu. Les eaux au large de Kalaloch étaient paisibles malgré l'absence du Contrôle des Courants. Il n'y avait, en réalité, qu'un étrange courant de marée qui le chassait vers le large depuis son départ du Parc. Le varech sauvage avait laissé ouverts les principaux couloirs qui menaient à la station. Flatterie attribua cela à l'habitude, ou à la persistance du dernier signal reçu du Contrôle des Courants. Il était déjà bien engagé dans le gisement lorsqu'il réalisa son erreur.

Plusieurs choses se produisirent simultanément, qui toutes prises

séparément eussent suffi à ébranler sa détermination de se réfugier dans la station de lancement. Il tomba en panne de carburant à moins d'un kilomètre des installations. Ses instruments indiquaient pourtant que toutes les membranes de filtrage fonctionnaient normalement. Avant que les réacteurs s'arrêtent et que l'hydroptère se mette à dériver, il remarqua que la teneur en C02 de l'air de la cabine était anormalement élevée. Les membranes de diffusion fonctionnaient, mais la répartition gazeuse semblaient inversée.

Je suis en plein milieu du varech,

en panne sèche, et je reçois du C02 dans la cabine au lieu de 02.

Il examina les faits sous l'angle de la logique, en espérant que la logique chasserait l'hystérie qui montait en boule au fond de sa gorge. Il pouvait remplir et vider ses ballasts tant qu'il était alimenté en énergie, mais s'il fallait qu'il puise sur ses batteries elles ne tiendraient pas longtemps.

Personne ne répondait à ses appels sur aucune fréquence sous-marine et son Navcom ne renvoyait aucun signal. C'était comme s'il flottait au centre d'un grand trou noir. Tout ce qui était émis

par son hydroptère disparaissait dans le néant.

Ce ne peut être que le varech. Il a déjà bloqué nos communications dans le passé. Les historiques sont pleins d'exemples à ce sujet.

Il regrettait maintenant sa faiblesse avec le varech. Pour se faciliter la vie, il avait laissé cette forme de vie notoirement dangereuse prendre des proportions qu'il était maintenant incapable de contrôler.

Je ne pouvais pas m'occuper de dompter le varech et la populace en même temps, se dit-il en cherchant vainement à réprimer un bâillement.

Le C02 commence à faire son effet sur moi.

Affolé, il se lança dans un regain d'activités fébriles, mais le niveau d'oxygène dans la cabine était déjà trop bas pour lui permettre d'accomplir autre chose que des gestes incoordonnés. Il sentait sa pensée se ralentir et s'aperçut que, même sur ses accus, l'hydroptère était incapable de pousser plus loin à l'intérieur du varech. Vider les ballasts

ne lui fut pas non plus d'un grand secours. Cela contribua seulement à épuiser sa réserve d'énergie déjà faible.

Ce maudit varech est en train de me tuer à petit feu!

Il stabilisa l'hydroptère à moins d'une vingtaine de mètres de la surface. Les instruments refusaient de fonctionner et la visibilité diminuait rapidement tandis que la nuit approchait à grands pas. Autour de lui, le varech se tenait à distance et certains tentacules émettaient maintenant une lueur laiteuse qui

ressemblait à celle du Parc.

— C'est encore un sabotage de ces satanés Enfants de l'Ombre! grommela-t-il tout haut d'une voix pâteuse. Je leur ferai payer ça!

Il fut soudain enveloppé d'une sphère de lumière si dense que les détails de l'hydroptère autour de lui devinrent invisibles. Même quand il ferma les yeux, et les couvrit de ses mains, l'éblouissement continua. Des voix piaillaient dans sa tête comme une musique écarlate.

Du panneau au-dessus de son front sortait le signal sonore répété d'un klaxon et la voix automatique disait: «

Air de la cabine irrespirable. Revêtez les combinaisons de survie. »

Depuis combien de temps était diffusé l'avertissement? Il essaya de se souvenir… se souvenir…

La lumière.

C'était une voix de femme; quelqu'un qu'il connaissait bien. Mais ce n'était pas cette fille, Crista Galli… Le klaxon finit par s'épuiser dans un dernier hoquet et Flatterie secoua la tête.

— J’ai besoin d’oxygène! haleta-t-il.

Le son de sa propre voix le libéra momentanément de la transe suffocante provoquée par le dioxyde de carbone. Il alla sortir fébrilement son scaphandre de l’armoire de bord. Sans se préoccuper de fixer toutes les attaches, il mit son casque et ouvrit le circuit d’air. Ses mains blêmes étaient agitées d’un tremblement incontrôlable, mais au moins il pouvait respirer.

Je vais leur montrer qui commande ici!

Sa formation de Psyo était profondément enfouie en lui, mais l'adrénaline la fit remonter comme un bouchon de liège. Un vieux dicton îlien fit en même temps surface dans son esprit: « Qui réveille le capucin doit lui servir de pâture. »

Le capucin, c'est moi, et je suis réveillé.

Il se répéta cela plusieurs fois, en se forçant à ralentir le rythme de sa respiration.

— Qu'est-ce que vous me voulez? hurla-t-il dans la visière de son casque. Si vous me tuez, vous mourrez avec moi! Tout le monde mourra!

Son haleine avait embué le plaz, mais l'éclat blanc qui l'entourait ne diminua pas. En fait, lorsqu'il concentra son regard sur les gouttelettes de condensation de la visière, il vit des visages à l'intérieur, des centaines de minuscules visages en suspens, parfois deux ou trois dans la même goutte.

Tuer est votre méthode, pas la nôtre.

Cette voix dans sa tête lui glaça le creux de l'estomac. Il ne pouvait pas manquer de reconnaître l'accent familier de Lunabase, celui de la neftile Alyssa Marsh. Elle avait été plus qu'une simple neftile pour lui pendant un temps, mais il y avait toujours eu quelque chose de distant et de glacé dans leur intimité. Ce ne pouvait pas être Alyssa Marsh, de toute manière, parce que… parce que… non, elle n'était pas morte, exactement.

— Que… que se passe-t-il ici?

Ce bruissement qu'il entendait au plafond et tout autour de la cabine à l'extérieur ne pouvait être produit que par les tentacules du varech. Il les vit ramper sur le plaz sans affaiblir si peu

que ce fût l'éclat blanc qui transperçait ses paupières, ses rétines et tout son être. L'hydroptère eut un soubresaut et sa coque métallique hurla tandis que le varech commençait à la déchirer. Flatterie se dépêcha de finir d'agrafer son scaphandre. Il avait déjà préparé deux lasers, mais il préféra s'emparer de deux recharges d'air à leur place.

Vous pouvez vous battre si vous voulez, lui dit la voix d'Alyssa. Mais nous ne vous tuerons pas. Nous ne vous ferons pas le moindre mal.

« Elle a été victime d'un terrible accident au milieu du varech », telle avait été la version officielle de Flatterie pour expliquer sa disparition. Et maintenant, des scènes de sa vie dansaient dans la lumière autour de lui et il connut son grand secret. Malgré le froid glacial qui le figeait déjà, il sentit un nouveau frisson le parcourir.

Alyssa avait pris prétexte d'une mission d'étude de longue durée sous la mer, auprès du varech sauvage, pour s'éclipser durant six mois qu'elle n'aurait aucun mal, se disait-elle, à transformer par la suite en neuf ou dix. Il voulait se débarrasser d'elle, de toute manière, elle l'avait bien senti. Si

jamais il apprenait qu'elle était enceinte, il commencerait par détruire l'enfant, elle en était certaine, avant de la détruire probablement à son tour. Aucun des dix mille clones n'avait vécu assez longtemps pour procréer. Flatterie, Alyssa et Mack étaient probablement les derniers survivants de l'équipage original, qui comprenait trois mille six membres, chacun étant le clone d'un donneur depuis longtemps disparu.

Les Brood avaient pris le bébé, nommé Youri. Il n'y avait pas d'autre enfant dans cet avant-poste du varech. Youri avait passé ses deux premières années d'existence sous la mer, en compagnie de quatorze adultes.

Les yeux fermés, Flatterie se réfugiait au plus profond de lui-même.

C'était juste cette fois-là, juste la fois où…

— Vous croyez que je pouvais commander aux réactions de mon corps? demanda la voix d'Alyssa Marsh.

Les images étaient bloquées par ses paupières, mais il ne pouvait arrêter la voix.

Comment aurais-je pu savoir… vous êtes partie tout de suite… votre travail au milieu du varech…

Les images se forçaient à présent un chemin jusqu'à son esprit conscient. Il se vit en train de « disséquer » personnellement Alyssa, d'effectuer la transplantation vers le support vital de substitution, de séparer pour toujours son cerveau de son corps.

— Vous n'avez qu'à consulter le varech sur ce point, disait la voix de Macintosh au capitaine Brood. Vous aurez la réponse que vous cherchez. Vous pourrez remonter votre lignée

génétique aussi loin que vous en aurez la patience.

— Je savais déjà qui est mon père, dit Brood. C'est lui, Raja Flatterie.

Dans un énorme soubresaut, l'hydroptère se déchira à la jointure des tôles et la mer afflua tout autour de Flatterie. Quand les débris s'éloignèrent, la sphère de lumière était toujours là et de nouvelles images dansaient à sa surface. Il vit comment Nervi et Zentz avaient été capturés sur la plage et comment Brood avait attaqué l'Orbiteur. Un kaléidoscope de catastrophes défila devant lui et il vit son précieux Domaine envahi et pillé.

Tout au long de la côte, de gigantesques tentacules de varech surgissaient vers le ciel, éclairant la mer de leur pâle lueur phosphorescente.

Il vous reste beaucoup à apprendre, Raja Flatterie, reprit la voix d'Alyssa. Vous êtes un homme intelligent, vous avez peut-être le génie auquel vous prétendez. Finalement, c'est ce qui vous sauvera.

Quelque chose s'enroula autour de sa cheville droite et il se dégagea en pivotant. Mais il fut de nouveau saisi

puis ses bras furent à leur tour immobilisés quand il voulut utiliser un réservoir d'air pour frapper ce qui le maintenait. Il se sentait déjà épuisé, dans un état de rêverie semi consciente qui ôtait une partie de sa valeur à toute résistance.

Comme je vous l'ai déjà dit la nuit où vous m'avez tuée, je ne crois pas que vous compreniez vraiment l'immensité de cet être.

Béatriz vit la mémoire de Flatterie prendre le relais de son esprit conscient

et rejouer toute la scène de la séparation d'Alyssa Marsh de son propre corps. Les moniteurs, les écrans holo, les gisements de varech, l'air et les cieux eux-mêmes s'illuminèrent des souvenirs d'Alyssa Marsh et de sa dernière rencontre avec Flatterie.

Vous me devez un corps, lui disait-elle sur le même ton dépourvu d'émotions qui avait orienté le choix de Flatterie, une vie auparavant, quand il avait décidé de l'incorporer la première à son équipage.

Le varech commença à envelopper Flatterie de ses filaments, à l'encapsuler dans un cocon nourricier et protecteur. Il avait fait la même chose avec Crista

Galli, de même qu'avec Vata et Duque avant elle. Béatriz sentit les filaments qui s'insinuaient dans les vaisseaux sanguins du Directeur pour régler leur niveau d'oxygène et leur pH. D'autres se chargeraient de le nourrir, de recycler ses déchets et de le protéger des prédateurs. Béatriz sentait cela, comme elle sentait le monde extérieur tout entier, par l'intermédiaire de la peau de gyflotte.

Flatterie occupait le devant de la scène, et le monde entier était spectateur.

***Tant de choses passent à côté de notre intérêt simplement parce qu'elles ne trouvent pas en nous suffisamment de surface pour s'accrocher. La seule chose à faire, dans ces conditions, est de multiplier les facettes de notre esprit afin qu'un plus grand nombre de thèmes y trouvent place en même temps.***

***José Ortega y Gasset***

Twisp sentit son estomac basculer dans un moment d'hystérie à l'instant où la sphère de lumière froide entoura le corps du jeune Kaleb. Il avait envoyé un

enfant dans les régions du nord et c'était un homme qui revenait. Il avait vu le même changement s'opérer chez le père de Kaleb et le même sentiment de perte irréparable lui fit courir un frisson glacé le long de l'épine dorsale. Il se raidit imperceptiblement au bord du bassin.

Il est exactement comme son père. Obstiné, sûr de lui, insurgé…

Le père de Kaleb, Brett, s'était insurgé à la vue des milliers de cadavres îliens entassés sur une place sirénienne. Il s'était insurgé à l'idée que des

humains eussent le cœur d'assassiner des enfants dans leur lit et leurs parents en prière.

Une île entière délibérément coulée

l

Twisp avait entendu parler par des témoins directs de la catastrophe de l'île de Guemes. Il avait vu de nombreuses représentations holo des survivants du carnage, mais Brett avait conduit les plates de sauvetage chargées de corps déchiquetés, il avait entendu les râles dans la gorge des mourants.

Comme en écho à ces pensées, la surface luisante de la sphère refléta quelques-uns de ces moments, d'une manière beaucoup plus claire que dans sa mémoire.

D'autres images y étaient mêlées, nébulisées, indistinctes, comme incertaines de leur propre existence. Il y vit la reproduction de scènes où Kaleb affrontait son peuple. Il avait résisté à la majorité qui voulait faire couler le sang de Flatterie et ils avaient décidé d'agir sans lui. Kaleb s'était dressé contre eux.

— Vous êtes prêts à vous faire tuer au combat, leur avait-il dit. Pourquoi ne pas vous faire tuer en portant à manger aux pauvres?

Il allait envoyer à Flatterie une armée, mais une armée d'anges salvateurs aux bras chargés de vivres. Des centaines de pèlerins partiraient pour les camps de réfugiés et sur leurs tuniques on lirait ces mots: « Plus rien n'ira tant que tout le monde ne mangera pas à sa faim! »

Twisp avait maintenant l'assurance que la haine de son jeune ami envers Flatterie ne ferait pas de lui un autre Directeur.

Ce n'est plus un enfant, se rappela-t-il, et il est maintenant en sécurité dans

le sein d'Avata. Sa mère a su faire ce qu'il fallait pour cela.

Twisp n'avait pas oublié l'époque où c'était lui-même qu'il fallait convaincre et où Scudi Wang, la mère de Kaleb, l'avait pour la première fois branché sur les couloirs mentaux du varech. Son visage apparut alors lui aussi dans la sphère, et c'était le visage souriant de l'adolescente si mûre qu'il n'oublierait jamais.

Comment Brett aurait-il pu ne pas tomber amoureux d'elle?

Twisp remit en place la grande natte blanche qui lui chatouillait le cou. Dans le halo qui entourait Kaleb, d'autres images de lumière se formèrent. Elles représentaient toutes des gens qu'il avait connus, et ils avaient une autre caractéristique en commun.

Ils sont tous morts!

Il entendit un gémissement sourd derrière lui. C'était sans doute Mose.

Au même moment, Kaleb se mua en une ombre claire à l'intérieure de sa sphère lumineuse et il sembla planer au-dessus du bassin plutôt que flotter à sa surface. Les apparitions, les images qui défilaient sans cesse autour de lui évoquaient des scènes de leurs passés respectifs. Twisp était impressionné mais il n'avait pas peur.

Tout tournait autour d'eux dans un halo pâle animé de pulsations légères comme celles des fontanelles d'un bébé. La même pulsation commença à agiter l'eau sur le pourtour du bassin. La foule massée là s'était tue brusquement, puis avait entonné le cantique du renouveau. C'était un hymne avec des répons,

souvent repris à l'époque de la floraison, une improvisation sur un vieux thème que le grand-père et la grand-mère de Twisp chantaient déjà:

Ouvrez-vous, feuilles, ouvrez-vous, corolles…

Kaleb n'était plus du tout visible dans la lumière. Le halo dépassait maintenant en intensité tout ce que Twisp avait jamais connu, mais c'était une lumière froide qui ne faisait pas mal aux yeux. En fait, il n'arrivait pas à détacher son regard de cette sphère

hypnotique.

— La lumière est partout! s'écria une voix tremblante qui semblait venir du haut de la caverne. Elle est sur la mer, dans le ciel… partout!

Twisp reconnut les intonations haletantes de Snej, la jeune opératrice du Quartier central.

— Il y a des images dans la lumière! cria une autre voix. Elles couvrent tout le ciel!

La caverne entière s'illumina au point qu'il fut impossible à Twisp de distinguer les visages de ses voisins zavatariens. Même Mose, qui était tout

près, devint une simple tache de lumière dans la clarté ambiante.

La voix de Snej, cette fois-ci cristalline et joyeuse, annonça:

— Crista Galli est en sécurité. Plus personne ne risque rien. Les combats ont cessé.

La sphère de lumière devant Twisp rejoua la scène de la plage avec Ben et Crista affrontant Zentz et Spider Nervi. Il lui sembla qu'elle avait plus de réalité qu'un simple enregistrement. Bien que sa durée réelle fût d'environ une heure, Twisp en eut connaissance en l'espace de quelques battements. Des hourras s'élevèrent dans toute la caverne lorsque

Nervi tomba et les images de la sphère montrèrent alors une autre caverne, avec en gros plan le visage terrorisé du Directeur.

Tout le monde devint grave et silencieux à la vue de Flatterie, à l'exception de quelques cris hostiles qui fusèrent au bord du bassin.

— Est-ce un miracle, l'Ancien?

— Flatterie est maintenant obligé de sortir de son trou, expliqua Twisp. Je ne dirai pas que c'est un miracle, mais plutôt la réalisation de quelque chose qui était inéluctable. Avata a décidé qu'il était temps de faire connaissance avec le Directeur.

La clarté blanche à l'intérieur de l'Oracle se répandit pour envelopper chaque membre de l'assistance. Le plus sombre d'entre eux devint un éblouissement de lumière dans la lumière.

— Regardez, l'Ancien!

Twisp vit Mose écarter les bras comme pour voler et des ondes d'une épaisse lumière blanche sortirent du bout de ses doigts pour rejoindre la masse de clarté voisine. Bien qu'il fût impossible d'apercevoir ce qui se passait plus loin, Twisp comprit que le même phénomène se produisait pour chacun et que les ondes se fondaient ensemble dans la caverne. Il se souvint

subitement du jour où il était enfant et où un bio-ingénieur cellulaire était venu rendre visite à sa crèche pour leur montrer quelques merveilles. L'une d'entre elles était un enregistrement holo en gros plan des courants cytoplasmiques intracellulaires d'une amibe en train de pomper des parties d'elle-même pour les injecter dans d'autres parties d'elle-même afin de se mouvoir, de capturer et de digérer des proies.

— Que sommes-nous ici? se demanda-t-il à haute voix. Prédateurs ou proies?

La réponse lui parvint dans une

bourrasque qui le fit vaciller sur ses talons.

Tu es mon frère, comme je suis ton frère.

Ses longs bras se portèrent en avant au-dessus du bassin pour l'aider à conserver son équilibre. Une main sortit de la lumière du bassin pour agripper la sienne. Elle était bien réelle, et mouillée. Kaleb descendit de la racine de varech et fit un pas vers le bord du bassin sans lâcher la main de Twisp. La caverne autour d'eux s'était de nouveau

emplie de brouhaha tandis que les Zavatariens consultaient Avata et se consultaient les uns les autres. Ils rencontraient les esprits de leurs ancêtres qu'Avata avait libérés des prisons de leur code génétique.

— Joignons nos mains et remercions Avata, demanda Kaleb. Sa voix avait pris une nouvelle dimension qui imposa le silence aux conversations sans malmener les oreilles.

— Avata a démembré le monstre que Flatterie avait fabriqué à partir de

notre peuple et il l'a fait prisonnier, reprit Kaleb. Il sera rééduqué, comme nous l'avons été, selon l'inaliénable droit de vivre de toute vie. Ce soir, il y aura à manger pour tout le monde. Les humains ne souffriront plus par la faute d'autres humains.

Tous ceux qui se trouvaient dans la caverne joignirent leurs mains et la lumière du bassin se coula dans l'assistance selon un mouvement circulaire qui la ramena à son point de départ. Visages et silhouettes s'illuminèrent tour à tour dans un carrousel d'images éblouissantes. Des exclamations d'émerveillement et des cris de joie s'élevèrent de partout.

Puis la caverne elle-même sembla se dissoudre. La voûte, les parois, la roche sous leurs pieds cessèrent d'être visibles. Twisp ne distinguait plus qu'un long serpent de gens qui se donnaient la main, entourés de ce qu'il ne pouvait décrire que comme un brouillard de lumière. Tous les Pandoriens étaient reliés à ce groupe et ils se dressaient tous ensemble au milieu d'une plaine infinie de lumière qui irradiait une chaleur bienfaisante. Pour la première fois, personne n'avait peur, ni de la faim, ni des démons, ni des gardes du Directeur.

Twisp se retira discrètement de cette cérémonie et quitta le bord du

bassin. Après être passé chez lui pour enfiler sa robe de moine, il se rendit sur son rocher favori d'où il avait une vue plongeante sur Kalaloch.

Tout en bas, l'air de la nuit était limpide et la surface de la mer brillait d'un éclat argenté. Il entendit le ronflement cliquetant d'un vieux camion à chenilles qui gravissait péniblement la piste et ses réflexes furent soudain en alerte. Une Cushette suivait le camion de près. Sur les deux véhicules ahanants s'entassaient des montagnes d'affaires. Ces gens n'avaient pas perdu de temps pour quitter Kalaloch à la recherche de quelque chose de mieux, chargés de leur literie et de leurs espoirs.

— Soyez les bienvenus, murmura Twisp.

Sa voix était exubérante, mais son corps épuisé. Ils ne le regretteront pas, se dit-il.

Il pensa d'abord à Kaleb, qui avait laissé son amertume derrière lui dans le varech et qui ne tarderait pas à amener les petits-enfants de Brett et Scudi sur les genoux du vieil oncle Twisp pour qu'il leur raconte de belles histoires de l'ancien temps.

D’après ce qu’il avait appris au contact du varech, il pouvait deviner ce que deviendraient les autres.

Ben et Crista formaient un couple pandorien dont l’union avait été consacrée par Avata. Ils aideraient, durant de nombreuses décennies à venir, à rendre la vie meilleure sur cette planète. Et Twisp avait eu l’impression, lorsque la lumière l’avait pénétré, que Rico et Snej ne s’établiraient pas très loin d’eux.

La nef spatiale Nietzsche, avec Alyssa Marsh à la barre, emporterait Mack et Béatriz au-delà des limites du contact lumineux avec Pandore. Elle permettrait aux humains et à leur

symbiote de récente date, Avata, de découvrir un autre monde qui, s'il n'était pas parfait au début, rendrait du moins les humains heureux en leur donnant l'occasion d'œuvrer vers la perfection.

Un pressentiment lui disait que Youri Brood bénéficierait d'un sursis à bord du Nietzsche et aurait ainsi l'occasion d'acquérir le sens spirituel qui lui faisait défaut en s'occupant de sa mère, le N.P.O. Alyssa Marsh. Dans les circuits du varech, celle-ci avait trouvé un nouveau corps en même temps qu'un fils. Elle aurait tout le temps de méditer sur l'œuvre qu'elle envisageait de dicter à son fils et qui deviendrait le manuel de survie de l'humanité pour les

générations à venir. Elle l'intitulerait Sociologie de l'Ascension. Et la cargaison de pèlerins qu'elle guiderait jusqu'à la bonne étoile peuplerait l'océan d'une nouvelle planète.

Bien que les jours de Pandore fussent comptés, Twisp y achèverait sa vie, errant d'une communauté à l'autre pour essayer d'améliorer le sort de chacun. Il savait à présent qu'il n'assisterait pas à la fin et il s'en réjouissait.

On m'appellera sans doute « l'homme des Hautes Marches », se dit-il.

Tout était calme au-dessous de lui. La lueur sortie de la mer pour illuminer Kalaloch était en train de retourner à la mer. Il restait juste à la surface un miroitement froid et surnaturel. Les deux lunes et les étoiles qui emplissaient le ciel faisaient luire ses cheveux gris. De temps à autre, une clameur de joie lointaine rompait le silence et Twisp tendait l'oreille tandis que les éclats de rire déchiraient dans la nuit l'ancien manteau de terreur et de mort.